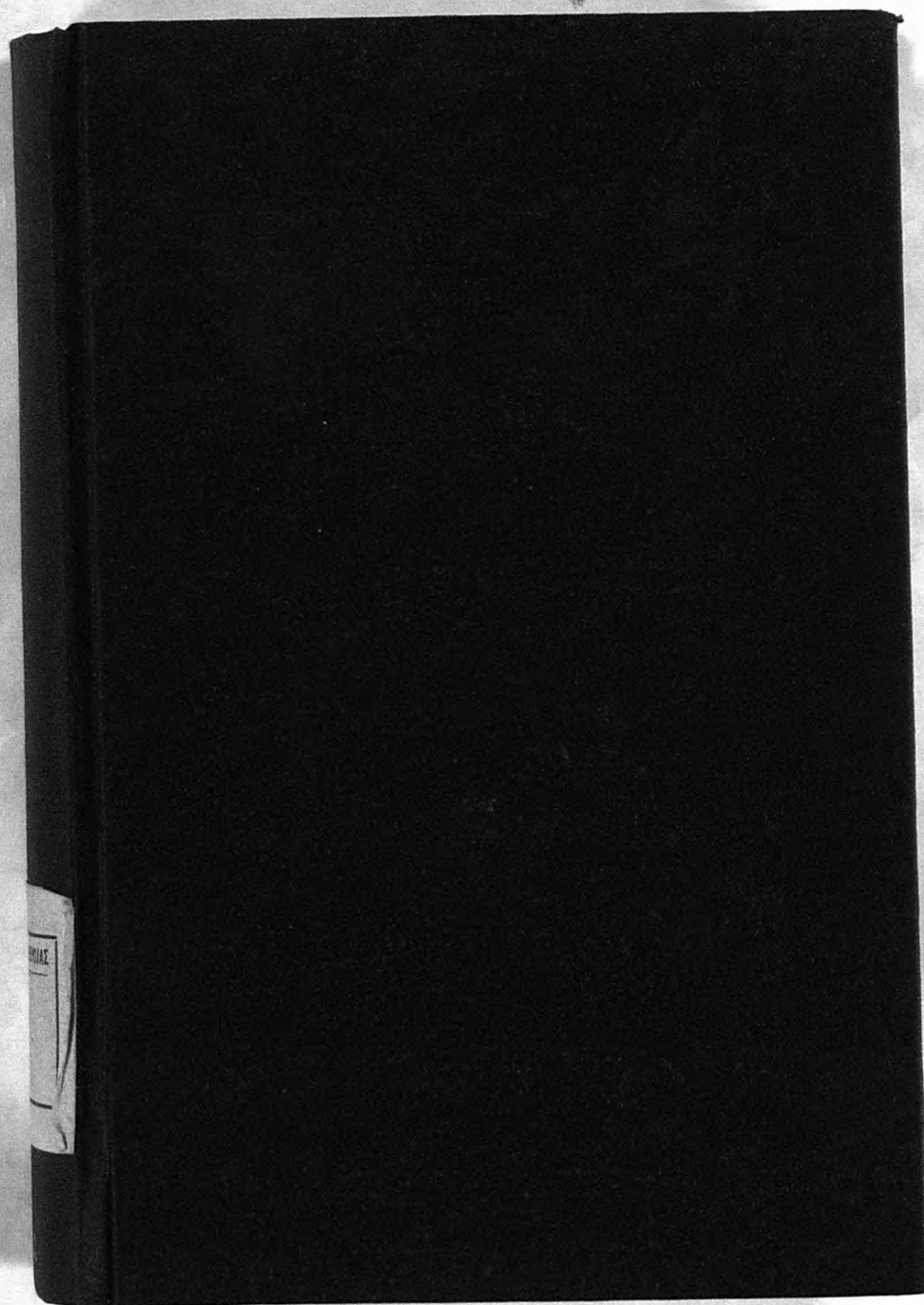




Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

SRVFR-01343

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΒΕΡΟΙΑΣ

800
XPK
Αριθ. εισ 293

Δωρεά: Υπουργείου

753 24095
Πολέμου και Έπιστημών



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

DE

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES
ET UNE TABLE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

PAR M. GAUCHER

Professeur de rhétorique au lycée Fontanes

OME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877

Ap. E16. 293

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΒΕΡΟΙΑΣ

800
Αρχ

Αριθ. εις 293

Εξ αγοράς

HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE IX.

T Véturius et Sp. Postumius engagent l'armée dans le défilé des Fourches-Caudines. Voyant l'impossibilité d'en sortir, ils capitulent avec les Samnites, donnent en otage six cents chevaliers romains et partent avec l'armée, mais en passant sous le joug. Sp. Postumius propose au sénat d'affranchir la République de cet engagement, en livrant tous ceux qui ont eu le tort de consentir à une si honteuse capitulation. Les consuls, avec deux tribuns et tous ceux qui ont signé le traité, sont proposés aux Samnites qui les refusent. — Peu de temps après, Papirius Cursor bat les Samnites, les fait passer sous le joug, délivre les six cents chevaliers romains donnés en otage, et efface ainsi l'humiliation subie. — Adjonction de deux tribus, la Falérina et l'Ufentina. — Création de deux colonies, à Suessa et à Pontia. — Le censeur Ap. Claudius fait construire un aqueduc, paver une route, nommée depuis voie Appienne, et introduit dans le sénat des fils d'affranchis. — Cet ordre s'en trouve humilié, et les consuls de l'année suivante convoquent le sénat en se conformant aux usages des censeurs précédents. — Divers avantages remportés sur les Apuliens, les Étrusques, les Ombriens, les Marses, les Pélingniens, les Éques, les Samnites, encore infracteurs des traités. — Un fils d'affranchi, un greffier, Flavius, parvient à l'édilité curule grâce à la faction du Forum. — Cette faction, devenue trop puissante, trouble les comices et les assemblées du Champ de Mars : le censeur Fabius en forme quatre tribus auxquelles il donne le nom de tribus urbaines. — Cet acte lui vaut le surnom de Maximus. — Mention d'Alexandre, qui vivait en ce temps-là : estimation faite des forces que possédait alors le peuple romain, on conclut que, si ce prince eût passé en Italie, il n'aurait pas triomphé des Romains aussi facilement qu'il avait subjugué les nations de l'Orient.

I. L'année suivante, eut lieu la paix Caudine, restée célèbre par la défaite des Romains, sous le consulat de Q. Véturius

TITE LIVE II. — I

Calvinus et de Sp. Postumius. Les Samnites avaient pour général, cette année, C. Pontius, fils d'Hérénnius. Né d'un père dont l'habileté était consommée, il était lui-même un soldat et un chef hors ligne. Dès le retour de l'ambassade envoyée pour faire réparation aux Romains, et qui n'avait pu conclure la paix : « Gardez-vous de croire, dit-il, que cette ambassade n'ait rien produit : par elle s'est apaisé tout ce que la violation du traité avait excité de colère divine. J'en ai l'intime conviction : ces mêmes divinités qui ont voulu nous réduire à la nécessité de restituer ce qu'on nous redemandait aux termes du traité, n'ont pas vu d'un œil content les Romains refuser avec un tel dédain la réparation offerte. Car enfin, pouvions-nous faire plus pour apaiser les dieux et calmer les hommes ? Le butin fait sur l'ennemi, bien que, par les lois de la guerre, il nous semblât acquis, nous l'avons renvoyé. Les auteurs de la guerre, ne pouvant les livrer vivants, nous les avons livrés morts ; et leur fortune, pour ne rien garder qui pût nous souiller, nous l'avons portée à Rome. Dis, Romain, quelle autre satisfaction faut-il à toi, aux traités, aux dieux témoins de nos traités ? Quel arbitre prendre de ta colère et de nos châtimens ? Je n'en récusé aucun, soit peuple, soit particulier. Et maintenant, si le faible aux prises avec un plus puissant que lui n'a rien à espérer de la justice humaine, je me réfugie alors vers les dieux vengeurs d'un intolérable orgueil, je les conjure de tourner leur colère contre ceux que rien ne peut satisfaire, ni la restitution de leurs biens, ni les richesses d'autrui amoncelées chez eux ; contre ceux dont la cruauté n'est assouvie ni par la mort des coupables, ni par l'abandon de leurs corps inanimés, ni par l'abandon des richesses suivant le cadavre de leur ancien possesseur ; contre ceux que nous ne pourrions apaiser qu'en leur donnant notre sang à boire, nos entrailles à déchirer. La guerre est juste, Samnites, quand elle est nécessaire ; l'emploi des armes est légitime quand il n'y a plus d'espoir que dans les armes. Or, s'il est vrai que ce qui influe le plus sur le sort des choses humaines, c'est d'avoir les dieux propices ou contraires, tenez pour certain que vous

avez fait les guerres précédentes plutôt contre les dieux que contre les hommes, tandis que celle-ci vous allez la faire sous la conduite même des dieux. »

II. Ces paroles étaient aussi vraies que de bon augure. Il part alors avec l'armée, et va camper le plus secrètement possible aux environs de Caudium. De là, il envoie à Calatie, où il savait les consuls romains campés, dix soldats déguisés en bergers ; ils doivent faire paître des troupeaux, chacun de différents côtés, à peu de distance des portes romaines ; tombés entre les mains des fourrageurs, tous répondront invariablement « que les légions samnites sont en Apulie, que toutes les troupes assiègent Lucérie, qui ne peut tarder d'être prise d'assaut. » Déjà ce bruit, répandu à dessein, était revenu aux Romains ; mais ils y crurent bien plus en entendant les prisonniers dont le langage était parfaitement d'accord. Les Romains ne pouvaient faire autrement que de secourir les Lucériens, de bons et fidèles alliés ; d'ailleurs il était à craindre que l'Apulie entière, effrayée par le danger présent, ne fit défection : on ne délibéra que sur un seul point, la route à suivre. Deux routes menaient à Lucérie : l'une, longeant la côte de la mer supérieure, en plaine et à découvert, plus longue et plus sûre ; l'autre, plus courte, à travers les fourches Caudines. Voici la description de ces fourches : ce sont deux défilés étroits et profonds, couverts de bois et réunis par une double chaîne de montagnes. Entre ces défilés s'étend une plaine, encore assez large, entourée de tous côtés par ces bois ; elle est couverte d'herbes et d'eau ; au milieu est le chemin. Mais, pour y arriver, il faut passer par le premier défilé : pour en revenir, il faut reprendre ce passage étroit où l'on s'était déjà engagé : veut-on continuer, on trouve l'autre défilé, plus étroit et plus difficile encore. Les Romains arrivèrent à cette plaine par un autre chemin creusé dans le roc ; mais, comme ils étaient pour s'engager dans le second défilé, ils le trouvent barricadé par des arbres abattus et des masses énormes de rochers. Ils reconnaissent un piège de l'ennemi ; en même temps, ils aperçoivent des troupes sur les hauteurs qui les

dominant. Ils se retournent rapidement pour repasser par la route qui les a amenés; ils la trouvent également fermée par des obstacles de même nature et par des forces ennemies. Ils s'arrêtent aussitôt, sans en avoir reçu l'ordre. Tous les esprits sont frappés de stupeur, et les corps paralysés par un engourdissement étrange : ils se regardent les uns les autres, chacun pensant trouver en autrui plus de sang-froid et de ressource, et demeurent longtemps silencieux et immobiles. Bientôt, lorsqu'ils voient dresser les tentes des consuls, et quelques-uns faire les préparatifs nécessaires au campement, ils ne se dissimulent pas qu'ils vont être la risée de l'ennemi en se fortifiant, alors que la situation est désespérée et sans ressource; cependant, pour ne pas ajouter la faute au malheur, chacun pour sa part, sans qu'on l'y exhorte ou qu'on le lui commande, travaille à la défense. Ils établissent le long de l'eau un camp retranché, s'avouant à eux-mêmes, avec l'ironie du désespoir, l'inutilité de ces travaux, et au milieu des railleries insultantes de l'ennemi. Les consuls, découragés, ne convoquaient même pas le conseil, tant tout avis ou tout secours était alors chose inutile. Les lieutenants et les tribuns vont les trouver; et les soldats, les yeux tournés vers la tente des consuls, demandent à leurs chefs une assistance qu'auraient à peine pu prêter les dieux immortels.

III. On se lamentait au conseil plus qu'on ne délibérait, quand la nuit survint. Chacun avait ouvert précipitamment un avis selon son caractère. « Franchissons les obstacles de la route » avait dit l'un; « franchissons les montagnes, avait dit l'autre, traversons ces forêts, allons où nos armes pourront nous frayer un chemin. Que nous puissions seulement aborder cet ennemi toujours vaincu par nous depuis près de trente ans ! Tout se nivellera et s'aplanira pour les Romains combattant le perfide Samnite. » « Où aller et par où, répliquait un autre ? Songeons-nous donc à déplacer ces montagnes ? Tant que nous aurons leurs sommets sur nos têtes, par où venir jusqu'à l'ennemi ? Armés, sans armes, braves, lâches, nous sommes tous également pris et vaincus.

L'ennemi ne nous présentera pas même le fer pour nous laisser trouver une mort honorable; sans faire un mouvement, il terminera la guerre. » Ce fut dans de pareils discours, sans qu'on songeât à prendre ni nourriture, ni repos, que se passa la nuit. De leur côté, les Samnites eux-mêmes, dans une si heureuse situation, ne savaient à quel parti se résoudre. Enfin ils décidèrent à l'unanimité que l'on consulterait par lettres Hérénnius Pontius, père de leur général. C'était un vieillard que le poids des années avait contraint à renoncer aux charges civiles comme aux charges militaires: cependant, dans ce corps épuisé il conservait une grande force de pensée et de sens. Dès qu'il apprit par le messager de son fils que l'armée romaine était enfermée entre les deux fourches Caudines, son premier conseil fut de laisser partir au plus tôt tous les Romains, sans leur faire le moindre mal. Ce premier conseil fut rejeté. Hérénnius, consulté de nouveau par le même messager, répondit qu'il fallait tuer tous les Romains jusqu'au dernier. Ces avis si opposés semblaient avoir l'ambiguïté d'un oracle. Le fils, bien qu'il fût l'un des premiers à croire que l'âge, en affaiblissant le corps, avait affaibli l'esprit de son père, dut céder au vœu unanime et le faire venir lui-même au conseil. On dit que le vieillard ne fit aucune difficulté; il vint au camp sur un chariot, et, introduit au conseil, développa son avis; sans y rien changer, mais en donnant seulement ses raisons. « En suivant le premier conseil, le meilleur à ses yeux, on s'assurait par un immense bienfait une paix et une alliance éternelle avec le plus redoutable des peuples. En suivant l'autre conseil, on rendait la guerre impossible pendant plusieurs générations: car, après la perte de deux armées, il faudrait bien du temps à Rome pour réparer ses forces. Quant à un troisième parti, il n'en voyait pas. » Comme son fils et les autres chefs insistaient en lui demandant « s'il n'y avait pas un milieu à adopter, par exemple de renvoyer les ennemis sains et saufs en leur imposant les lois que le droit de la guerre fait subir aux vaincus »; « Ce parti, répondit-il, n'est de nature, ni à vous gagner leur amitié, ni à vous délivrer de leur haine.

Quoi ! laisser la vie à ceux que vous aurez humiliés ! il est dans la nature de Rome de ne pouvoir rester en repos après une défaite. Toujours vivra dans le cœur des Romains le souvenir des outrages que leur aura fait subir la nécessité présente ; et ils n'auront ni repos ni trêve qu'ils ne vous aient rendu ces outrages avec usure. »

IV. Les deux avis d'Hérennius furent repoussés ; il reprit son chariot et regagna sa demeure. Cependant les Romains, après de nombreux et d'inutiles efforts pour se frayer un passage, manquaient déjà de tout. Vaincus par la nécessité, ils envoient des députés chargés de demander d'abord une paix équitable, et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, de provoquer l'ennemi au combat. Pontius répondit « que la guerre était finie ; mais puisque, vaincus et prisonniers, ils ne savent pas reconnaître leur position, il les fera passer sous le joug, sans armes, avec un seul vêtement. Quant aux autres conditions de la paix, il y aura égalité pour les vainqueurs et pour les vaincus. Si les Romains évacuent le Samnium et en retirent leurs colonies, les deux peuples vivront désormais indépendants, en vertu d'un traité équitable, et chacun avec ses lois. A ces conditions, il est prêt à conclure un traité avec les consuls ; si toutes ne sont pas acceptées, inutile que les députés reviennent. » Quand on connut ce résultat au camp Romain, de si lamentables cris s'élevèrent aussitôt de tous côtés, telle fut l'affliction générale, qu'elle n'eût pas été plus vive si l'on eût annoncé que tous allaient mourir sur-le-champ. Il se fit un long silence, car les consuls n'avaient la force d'ouvrir la bouche, ni en faveur d'un traité si honteux, ni contre un traité si nécessaire. Enfin, Lentulus, le premier des lieutenants, et par son mérite et par les charges qu'il avait remplies, prit la parole : « Consuls, j'ai souvent entendu raconter à mon père, qu'au Capitole, seul entre les sénateurs il n'avait pas été d'avis de racheter à prix d'or la ville aux Gaulois ; selon lui, puisque ces ennemis, si mous quand il s'agissait de travaux et de retranchements, ne les avaient enveloppés ni de fossés ni de palissades, on pouvait tenter une sortie, sinon sans un

grand danger, du moins sans marcher à une perte certaine. Eh bien, de même que les Romains d'alors pouvaient se précipiter à main armée du Capitole sur les Gaulois (car il est arrivé souvent à des assiégés de fondre ainsi sur des assiégeants), que nous ayons seulement la possibilité d'en venir aux mains avec l'ennemi, fût-ce dans une position défavorable, et l'on verra à mon conseil que j'ai hérité des sentiments de mon père. Je le proclame en effet, il est beau de mourir pour sa patrie; et s'il faut que quelqu'un se dévoue pour le peuple romain et ses légions, s'il faut se précipiter au milieu des ennemis, me voici, je suis prêt. Mais ici même je vois la patrie, je vois tout ce qu'il y a de légions romaines. A moins que ces légions ne veuillent courir à la mort de gaieté de cœur, que peuvent-elles sauver en mourant? les maisons, les murailles de Rome, dira quelqu'un, et le peuple qui les habite? Mais non, par Hercule; tout cela est livré et non sauvé par la destruction de cette armée. Et en effet, qui en sera le défenseur? sera-ce une multitude sans force et sans armes? La défense serait la même que lors de l'attaque des Gaulois. Implorera-t-on une armée et un nouveau Camille à Véies? Avec nous est tout espoir et toute ressource : nous sauver, c'est sauver la patrie; nous livrer à la mort, c'est abandonner et trahir la patrie. Mais, dit-on, c'est une honte et une ignominie que de se rendre. Eh bien, par amour pour la patrie, nous devons subir cette ignominie qui la sauve comme nous subirions la mort. Résignons-nous donc à cette humiliation, si cruelle qu'elle soit; cédon's à la nécessité, dont les dieux même ne triomphent pas. Allez, consuls, rachetez, en livrant vos armes, cette patrie que nos ancêtres ont rachetée en livrant leur or. »

V. Les consuls allèrent conférer avec Pontius. Comme le vainqueur insistait pour qu'un traité fût fait, ils représentèrent qu'un traité ne pouvait être conclu sans l'autorisation du peuple, sans les féciaux et les autres solennités religieuses. Ainsi ce n'est point, comme on le croit communément et même comme Claudius le rapporte, d'après un traité que fut faite la paix Caudine, mais d'après une promesse de

traité. Et en effet, qu'eût-il été besoin de cautions et d'ôtages avec un traité régulier consacré par ces imprécations? « Que le peuple qui violera les conditions stipulées, soit frappé par Jupiter comme le porc est frappé par les féciaux¹. » Les cautions, ce furent les consuls, les lieutenants, les questeurs, les tribuns militaires; les noms de tous ceux qui se portèrent garants se peuvent lire encore. Or, s'il y avait eu traité, les noms des deux féciaux figureraient seuls. En outre, vu les délais que devait entraîner la conclusion d'un traité, on exigea six cents ôtages pris parmi les chevaliers; ils devaient payer de leur tête toute infraction au pacte. On fixa ensuite le moment où les ôtages seraient livrés et où l'armée viendrait passer sans armes sous le joug. Le retour des consuls renouvela la douleur du camp; il fallait que les soldats fissent effort pour ne pas porter la main sur ceux dont l'imprévoyance les avait amenés en ce lieu, et dont la lâcheté allait les en faire sortir plus honteusement encore. Quoi! n'avoir pas fait reconnaître les lieux! S'être précipités là en aveugles, comme des bêtes fauves dans une fosse! » Ils se regardaient les uns les autres, contemplaient ces armes qu'ils allaient avoir à livrer, ces bras qui allaient être désarmés, ces corps qui seraient à la merci de l'ennemi. Ils se représentaient à l'avance le joug disposé par le vainqueur, ses railleries, ses regards insultants, ce défilé d'hommes sans armes au milieu de soldats armés, enfin cette marche humiliante de soldats qui regagnent déshonorés, à travers des villes alliées, leur patrie et leurs foyers où leurs pères et eux-mêmes sont si souvent rentrés triomphants. Ils sont les premiers qui aient été vaincus sans blessure, sans fer, sans combat. Ils n'ont même pas pu tirer leurs glaives, en venir aux mains avec l'ennemi; leurs armes, leurs forces, leur courage, rien n'a servi. » Comme ils faisaient entendre ces murmures, l'heure fatale, l'heure de la honte arriva; et la douleur de l'humiliation dépassa tout ce qu'ils avaient pu imaginer. D'abord, il leur fallut sortir

1. Voir pour ces détails au livre I, ch. xxiv.

des retranchements avec un seul vêtement et sans armes; les ôtages furent livrés les premiers et conduits en prison. Vint ensuite le tour des consuls, dont on renvoya les licteurs et qu'on dépouilla de leur manteau¹. A cette vue, ceux même qui, tout à l'heure, les chargeaient d'exécutions, voulaient les immoler et les mettre en pièces, furent pris d'une compassion immense : chacun, oubliant son propre malheur, détournait les yeux de cette dégradation d'une si haute majesté, comme d'un abominable spectacle.

VI. Les premiers, et presque à moitié nus, les consuls passèrent sous le joug; puis, chaque chef à son tour, ensuivant l'ordre des grades, subit cette ignominie; enfin, chaque légion l'une après l'autre. L'ennemi, en armes autour des Romains, les accablait d'insultes et de sarcasmes; des épées même furent levées sur un grand nombre, et blessèrent ou tuèrent quelques-uns, dont le visage irrité laissait trop paraître l'indignation causée par tant d'outrages, ce qui offensait le vainqueur. Tous passèrent donc ainsi sous le joug, et, humiliation peut-être plus grande, sous les yeux de l'ennemi. Au sortir du défilé, il sembla qu'ils fussent arrachés aux enfers et qu'ils vissent la lumière pour la première fois: cependant, cette lumière même, éclairant cette marche si honteuse, leur fut plus odieuse que tous les genres de mort. Ils auraient pu parvenir à Capoue avant la nuit; mais, incertains de la fidélité de leurs alliés, et retenus par la honte, ils s'arrêtèrent aux bords de la route, à quelque distance de la ville, manquant de tout, n'ayant pour lit que la terre. Dès que la nouvelle en vint à Capoue, une juste compassion pour des alliés triompha de l'orgueil naturel des Campaniens. Sur-le-champ, ils envoient aux consuls les insignes de leur rang, des faisceaux, des licteurs; aux soldats, armes, chevaux, vêtements et vivres à profusion. A l'arrivée des Romains à Capoue, tout le sénat et le peuple viennent à leur rencontre; particuliers et magistrats, tous s'acquittent des devoirs de l'hospitalité. Mais, ni l'affabilité des alliés,

1. Ce manteau, insigne du général, était écarlate et bordé de pourpre.

ni la bienveillance de leurs regards et de leur langage ne purent arracher un mot aux Romains. Ils n'osaient même pas lever les yeux et regarder en face des amis venus pour les consoler : tant leur douleur était dominée par un sentiment de honte qui leur rendait odieux tout commerce et tout entretien avec les hommes. Le lendemain, de jeunes nobles furent chargés de les escorter jusqu'aux frontières de la Campanie : à leur retour, on les appela au sénat pour répondre aux questions des anciens. « Les Romains, dirent-ils, leur avaient paru au comble de l'affliction et du découragement; l'armée avait marché dans un tel silence qu'on l'eût crue muette. L'énergie romaine a disparu; avec leurs armes on leur a enlevé leur courage : ils ne rendent pas le salut et ne répondent même pas un mot; on dirait que la terreur leur ferme la bouche, et qu'ils sentent encore peser sur leur cou le joug sous lequel ils ont passé. La victoire des Samnites n'est donc pas seulement éclatante; elle leur répond encore de l'avenir. Ils ont pris, non pas Rome, comme avaient fait jadis les Gaulois, mais, ce qui est bien autrement décisif, la valeur et la fierté romaines. »

VII. Ainsi parlaient ces jeunes gens, et le sénat les écoutait : déjà même cette assemblée d'alliés fidèles pleurait presque sur l'anéantissement du nom Romain, quand Ofilius Calavius, fils d'Ovius, illustré par sa naissance et ses exploits et rendu en outre vénérable par son âge, déclara, dit-on, qu'il en était bien autrement. « Ce silence obstiné, dit-il, ces yeux fixés à terre, ces oreilles fermées à toute consolation, cette honte de voir la lumière annoncent d'effrayantes colères amoncelées au plus profond de leurs cœurs. Ou il connaît mal les Romains, ou ce silence fera bientôt pousser aux Samnites des cris et des gémissements lamentables. Quelque jour, le souvenir de la paix Caudine coûtera plus de larmes aux Samnites qu'aux Romains. Et en effet, les Romains auront toujours leur courage, en quelque lieu qu'on livre bataille; mais les Samnites ne retrouveront pas partout les défilés de Caudium. » A Rome, on avait déjà la nouvelle du honteux désastre. On

avait su d'abord que l'armée était cernée : à la nouvelle de cette paix ignominieuse, on fut plus consterné qu'à l'annonce du danger. Au premier bruit que l'armée était cernée, on avait commencé à faire des levées; mais, en apprenant une capitulation si honteuse, on renonça à se servir de ces secours. Sur l'heure, sans intervention de l'autorité, il y eut, comme de concert, toutes les manifestations d'un deuil public. Les boutiques du forum furent fermées, les affaires furent suspendues avant que la suspension en fût prescrite, on quitta les anneaux d'or et les laticlaves¹; la ville était en quelque sorte plus désolée que l'armée. Et la colère n'éclatait pas seulement contre les chefs, les auteurs et les garants de la paix; on haïssait également les soldats, bien qu'innocents : on déclarait qu'on leur refuserait l'entrée de la ville et de leurs propres maisons. Cette fermentation s'apaisa à l'arrivée de l'armée, spectacle fait pour exciter la pitié, même dans des cœurs irrités. Ils ne revenaient pas, en effet, dans leur patrie en hommes sauvés contre toute attente; mais ils rentrèrent à Rome le soir, avec l'air et la contenance de prisonniers de guerre, et chacun d'eux courut se cacher dans sa maison, sans vouloir, le lendemain ni les jours suivants, apercevoir le forum ou tout autre lieu public. Les consuls, se cloîtrant dans la vie privée, ne firent aucun acte de leur magistrature, sauf celui qui leur fut prescrit par un sénatus-consulte, de nommer un dictateur pour tenir les comices. Ils nommèrent A. Fabius Ambustus avec P. Elius Pétus pour maître de la cavalerie. Mais, comme il y avait vice d'élection, on mit à la place M. Emilius Papus comme dictateur et L. Valérius Flaccus comme maître de la cavalerie. Ceux-ci ne tinrent pas non plus les comices; et, comme le peuple s'était dégoûté de tous les magistrats de cette année, on en vint à un interrègne. Les interrois furent Q. Fabius Maximus et M. Valérius Corvus. Ce dernier créa consuls A. Publilius Philon et L. Papirius Cursor, élu pour la seconde fois, choix hau-

1. Robe bordée d'une large bande de pourpre que portaient les sénateurs et les hauts magistrats.

tament loué par toute la ville, car il n'y avait pas alors de plus illustres capitaines.

VIII. Le jour de leur nomination fut, par décision du sénat, le jour de leur entrée en charge. Les solennités religieuses qu'avait prescrites le sénat une fois terminées, ils firent délibérer sur la paix de Caudium. Alors Publilius, qui avait les faisceaux, invita Sp. Postumius à parler. Postumius se leva, et, de ce même air qu'il avait en passant sous le joug : « Je ne me le dissimule pas, consuls, c'est pour ma confusion, et non comme marque d'honneur, qu'on m'invite à parler le premier, non comme sénateur, mais comme responsable d'une guerre si malheureuse et d'une paix si humiliante. Cependant, puisqu'il n'est question dans l'ordre du jour ni de notre faute ni de notre punition, laissant de côté une justification assez aisée encore devant des hommes qui connaissent les chances et les vicissitudes de la fortune, j'exposerai en quelques mots mon avis sur l'objet de cette délibération. Cet avis témoignera si c'était vos légions que j'épargnais ou moi, en me liant par une convention, faut-il dire honteuse ou nécessaire ? Une telle convention, du reste, faite sans l'aveu du peuple romain, n'engage pas le peuple romain ; il n'en résulte qu'une obligation, celle de livrer aux Samnites nos personnes. Que les féciaux nous livrent donc, nus et chargés de chaînes. Délivrons le peuple de tout engagement, si toutefois il y a eu engagement pour lui ; et que nulle raison divine ou humaine n'empêche de recommencer une guerre juste et légitime. En attendant, que les consuls enrôlent des troupes, leur fournissent des armes et les fassent entrer en campagne ; mais qu'on ne pénètre pas sur le territoire ennemi avant qu'on n'ait accompli toutes les formalités pour livrer nos personnes. Et vous maintenant, dieux immortels, je vous prie et je vous conjure : s'il ne vous a pas plu que les consuls Sp. Postumius et Q. Véturius fissent avec bonheur la guerre contre les Samnites, qu'il vous suffise de nous avoir vus passer sous le joug, de nous avoir vus nous lier par une promesse déshonorante, de nous voir enfin livrés à l'en-

nemi, nus, enchainés, recevant sur nos têtes tout le poids de sa colère ! Permettez que les nouveaux consuls et les légions romaines fassent la guerre aux Samnites comme toutes les guerres ont été faites avant notre consulat. » En entendant ce langage, tous furent saisis d'admiration et de pitié ; à peine pouvait-on croire que ce fût ce même Postumius, l'auteur d'une paix si honteuse. La compassion était vive, en songeant qu'un tel homme serait livré à de cruels supplices par un ennemi irrité de voir la paix rompue. Tous le comblaient de justes éloges ; mais tous se rangeaient à son avis, quand les tribuns du peuple, L. Livius et Q. Mélius, firent une tentative d'opposition. Selon eux, on ne déchargeait pas le peuple de ses engagements en livrant leurs personnes, à moins que tout ne fût rétabli, à l'égard des Samnites, dans le même état qu'avant la paix de Caudium ; pour avoir, en se rendant garants de la paix, sauvé l'armée du peuple romain, ils ne méritaient pas, eux, d'être punis ; et enfin, leur personne, qui était inviolable, ne pouvait être livrée aux ennemis et à leurs outrages.

IX. Alors Postumius : « Livrez-nous toujours, nous profanes, puisque la religion n'y est pas intéressée ; puis, ces personnages inviolables, vous les livrez à leur sortie de charge ; mais, si vous m'en croyez, avant de les livrer, vous les ferez battre de verges ici, dans le comice ¹, afin qu'ils payent l'intérêt du châtement qu'ils diffèrent. En effet, quand ils disent qu'on ne dégage pas le peuple en nous livrant, c'est la crainte d'être livrés eux-mêmes, et non une conviction sincère, qui leur dicte ce langage ; est-il quelqu'un assez peu instruit de la législation des féciaux pour ne pas le voir ? Non que je nie, pères conscris, que les promesses ne soient aussi saintes que les traités pour quiconque révere la bonne foi dans les rapports des hommes à l'égard de la religion ; mais j'affirme qu'un engagement, pris sans l'ordre du peuple, ne saurait lier le peuple. Quoi donc ? si, enflés du même orgueil qui les a faits nous arracher cette pro-

1. Partie du Forum où se réunissait le peuple.

messe, les Samnites nous avaient forcés de prononcer la formule consacrée par laquelle on rend les villes, vous, tribuns, diriez-vous que le peuple romain s'est rendu, que cette ville, ses autels, son territoire, ses eaux appartiennent aux Samnites ? Mais ne parlons pas de cession puisqu'il s'agit d'une promesse. Qu'arriverait-il, enfin, si l'on eût promis que le peuple romain abandonnerait cette ville ? qu'il la brûlerait ? qu'il n'aurait plus de magistrats, de sénat, de lois ? qu'il obéirait à des rois ? Aux dieux ne plaise ! dites-vous. Mais l'indignité des conditions ne délie pas de l'engagement pris. Si le peuple peut être lié sur un point, il peut l'être sur tous ; et il n'importe en rien, bien que cela puisse faire impression sur quelques esprits, que ce soit un consul, un dictateur ou un préteur qui se soit porté garant. Et les Samnites eux-mêmes en ont jugé ainsi, puisque, ne se contentant pas de la garantie des consuls, il leur a fallu celle des lieutenants, des questeurs et des tribuns des soldats. Ne me demandez pas maintenant pourquoi j'ai pris un pareil engagement, puisqu'il dépassait les pouvoirs d'un consul, puisque je ne pouvais ni leur garantir en mon nom une paix qui ne dépendait pas de moi, ni stipuler en votre nom, n'ayant pas mandat pour cela. A Caudium, pères conscrits, rien n'a été fait par la volonté des hommes. Les dieux immortels ont privé de la raison et vos généraux et ceux de l'ennemi. Nous, nous n'avons pas assez pris de précautions dans cette guerre ; eux, ils ont mal profité d'une victoire mal gagnée, comptant à peine sur les lieux qui les avaient faits vaincre, se hâtant d'enlever à tout prix leurs armes à des hommes nés pour les armes. S'ils n'avaient pas eu l'esprit troublé, leur était-il donc difficile, tandis qu'ils faisaient venir de chez eux des vieillards pour les consulter, d'envoyer à Rome des députés ? de faire avec le sénat, avec le peuple, un traité de paix et d'alliance ? Il suffisait de trois jours en se hâtant. Pendant ce temps, il y aurait eu trêve, jusqu'à ce que les députés eussent rapporté de Rome ou une victoire certaine, ou la paix. C'eût été alors un véritable engagement, contracté par nous sur l'ordre du peuple.

Mais vous ne l'auriez pas voulu, et nous ne l'aurions pas contracté, car les choses ne pouvaient avoir d'autre dénouement. Il fallait, et qu'ils fussent le jouet d'un songe et d'un irrésistible enivrement; et que la même fortune, qui avait engagé l'armée dans un piège, l'en tirât; et qu'une victoire vaine fût réduite à néant par une paix plus vaine encore; et qu'il intervint un pacte n'obligeant personne autre que ceux qui s'en étaient portés garants. Car qu'y a-t-il eu de conclu avec vous, pères conscrits, et avec le peuple romain? Qui peut vous prendre à partie? qui peut dire que vous l'avez trompé? L'ennemi? vous ne lui avez rien promis; le citoyen? vous n'avez chargé personne de s'engager en votre nom. Vous n'avez donc rien à débattre, ni avec nous, à qui vous n'avez donné aucun mandat, ni avec les Samnites, avec qui vous n'avez fait aucune convention. Nous seuls sommes responsables envers les Samnites, et assurément solvables en ce qui nous appartient, en ce que nous pouvons livrer, à savoir notre corps et notre âme. Qu'ils sévissent donc contre cela, que contre cela ils aiguissent leurs glaives et leurs fureurs. Pour ce qui est des tribuns, voyez si vous pouvez les livrer dès maintenant ou s'il faut attendre. Nous, en attendant, T. Véturius, et vous autres, portons aux Samnites, pour dégager notre promesse, ces têtes de peu de prix : rendons, par notre supplice, la liberté aux armes romaines.

X. Ce langage, dans une telle bouche, émut les pères conscrits, l'assemblée entière, et même les tribuns du peuple, qui déclarèrent se mettre à la disposition du sénat. Ils abdiquèrent donc sur-le-champ et furent livrés aux Féciaux pour être conduits avec les autres à Caudium. Ce sénatus-consulte sembla faire renaitre Rome à la lumière. Le nom de Postumius était dans toutes les bouches : on le louait, on le portait aux nues; on égalait son dévouement à celui du consul P. Décius, à toutes ses actions sublimes. « Par ses conseils et par son zèle, il avait arraché Rome à l'humiliation d'une paix honteuse; il allait s'offrir lui-même aux tortures et à la colère de l'ennemi, se donner comme vic-

time expiatoire pour le peuple romain. » Tous soupirent après la guerre et les armes : « Viendra-t-il enfin le jour où nous nous trouverons armés en face des Samnites ? » Dans la ville, enflammée de colère et de haine, il n'y eut presque qu'enrôlements volontaires. Les nouvelles légions furent recomposées des mêmes soldats, et l'armée fut dirigée vers Caudium. Les féciaux avaient pris les devants : arrivés aux portes du camp ennemi, ils font déponiller de leurs vêtements les garants de la paix, et leur font lier les mains derrière le dos. Comme l'appariteur, par respect pour la dignité de Postumius, ne l'enchaînait pas étroitement : « Serre donc les liens, dit-il, pour que je sois livré dans les formes ! » Arrivés dans l'assemblée des Samnites, devant le tribunal de Pontius, le fécial A. Cornélius Arvina parla en ces termes : « Puisque ces hommes-ci, sans l'ordre du peuple romain, se sont portés garants d'un traité à conclure, et qu'ils ont en cela commis une faute ; en conséquence, pour que le peuple romain ne soit pas responsable de ce crime impie, je vous livre ces hommes. » Comme le fécial achevait ces mots, Postumius lui donna de toute sa force un coup de genou contre la cuisse, et dit à haute voix : « Me voici maintenant citoyen samnite ; toi, tu es ambassadeur romain : j'ai donc outragé un fécial contre le droit des gens ; vous n'en serez que mieux fondés à faire la guerre. »

XI. Pontius répondit : « Et moi, je n'accepterai pas semblable satisfaction, et les Samnites la repousseront de même. Pourquoi Sp. Postumius, si tu crois qu'il y a des dieux, ne pas déclarer nul tout ce qui s'est fait, ou t'en tenir aux conventions ? On doit au peuple samnite tous ceux qu'il a tenus entre ses mains, ou, à leur place, la paix. Mais pourquoi t'interpeller, toi qui, te livrant prisonnier aux vainqueurs, es fidèle, pour ta part, à la parole donnée ? c'est le peuple romain que j'interpelle : s'il ne peut consentir aux engagements pris près des fourches Caudines, qu'il replace ses légions dans les défilés où nous les tenions enveloppées. Point de tromperie de part ni d'autre : que tout ce qui s'est fait soit non avenu : que vos soldats reprennent leurs armes, livrées

par capitulation ; qu'ils reviennent à leur camp. Qu'ils soient en tout dans la même situation que la veille des conférences. Prononcez-vous alors pour la guerre et les résolutions énergiques ; rejetez avec dédain propositions de paix et de traité. Faisons la guerre avec les mêmes chances, aux mêmes lieux qu'à la veille des premières paroles de paix, que le peuple romain ne puisse plus accuser les engagements pris par les consuls, ni nous la bonne foi du peuple romain. Trouverez-vous donc toujours quelque prétexte pour ne pas tenir votre parole au lendemain d'une défaite ? Après avoir donné des otages à Porsenna, vous les lui avez soustraits furtivement ; après avoir racheté des Gaulois la ville à prix d'or, vous les avez massacrés quand ils recevaient cet or ; après avoir conclu la paix avec nous, à la condition que vos légions prisonnières vous seraient rendues, vous déclarez cette paix nulle ; et toujours vous couvrez vos fraudes de quelque semblant de justice. Le peuple romain ne veut-il pas que ses légions vivent au prix d'une paix honteuse ? qu'il n'accorde pas cette paix ; mais qu'il rende aux vainqueurs les légions prises par eux : voilà la conduite conforme à la bonne foi, aux traités, aux cérémonies des féciaux. Quoi ! ce que vous avez demandé, la vie de tant de citoyens, vous l'auriez grâce à cette convention ; et nous, la paix que cette convention nous garantissait en retour, nous ne l'aurions pas ! Et c'est là, A. Cornélius, c'est là, féciaux, ce que vous appelez le droit des gens ! Quant à moi, ceux que vous feignez de livrer, je ne les reçois pas, je ne les regarde pas comme livrés ; libre à eux de retourner dans leur patrie que leur engagement avait liée, pour y être en butte à la colère de tous les dieux dont la puissance est insultée. Qu'on fasse la guerre, puisque Sp. Postumius vient de frapper du genou le fécial député. Oui, les dieux croiront que Postumius est un citoyen samnite et non un romain, que le député de Rome a été outragé par un samnite ; et qu'en conséquence la guerre faite contre nous est légitime ! Et l'on n'a pas honte de se jouer ainsi ouvertement de la religion ! Et des vieillards, d'anciens consuls, cherchent, pour trahir la foi jurée, des expédients

dont rougiraient des enfants ! Va, lecteur, délie les chaînes de ces romains ; qu'on n'empêche aucun d'eux d'aller où bon lui semblera. » Ainsi les captifs, après avoir satisfait, peut-être à l'engagement public, mais assurément au leur, revinrent de Caudium à Rome sans qu'on eût porté la main sur eux. »

XII. Les Samnites comprirent qu'à la paix dictée par eux avec arrogance allait succéder une guerre acharnée, et tout ce qui devait leur arriver se présenta non-seulement à leur esprit, mais même à leurs yeux. Trop tard alors, et vainement, ils louèrent les deux sages partis conseillés par le vieux Pontius. Pour avoir pris un terme moyen, ils avaient changé une victoire assurée en une paix incertaine. Pour avoir laissé échapper l'occasion d'un bienfait signalé ou d'une vengeance terrible, ils allaient avoir à combattre ceux qu'ils auraient pu, ou anéantir à jamais ou s'attacher comme amis. Aucun combat n'avait fait encore pencher la balance ; et pourtant, tel était le changement des esprits après la paix de Caudium, que Postumius était rendu plus illustre chez les Romains par son sacrifice, que Pontius chez les Samnites par une victoire qui n'avait pas coûté de sang. Pour les Romains, pouvoir faire la guerre, c'était être vainqueurs ; les Samnites se tenaient pour vaincus dès l'instant où les Romains relevaient la tête. Pendant ce temps, les Satricans passèrent aux Samnites et la colonie de Frégelles fut prise de nuit par les Samnites qui tombèrent sur elle à l'improviste, de concert avec les Satricans à ce qu'il faut croire. Une crainte mutuelle tint les deux peuples immobiles jusqu'au jour. Le soleil levant donna le signal du combat. La lutte fut quelque temps indécise : les Frégellans, en effet, combattaient pour leurs autels et leurs foyers, et la population, postée sur les toits, leur venait en aide. Une ruse fit ensuite pencher la balance. Un héraut cria, sans qu'on l'en empêchât, que ceux qui déposeraient les armes auraient la vie sauve. Cette espérance amollit l'ardeur des assiégés, qui, ça et là, jetèrent leurs armes. Ceux qui persistèrent à garder leurs armes s'en servirent pour se faire jour par

la porte opposée. Leur audace leur fut moins fatale qu'aux autres la peur et leur crédulité imprudente. Enveloppés de flammes, ceux-ci implorèrent en vain les dieux et la bonne foi, les Samnites les brûlèrent vifs. Les consuls s'étant partagé leurs provinces, Papirius marcha vers Lucérie en Apulie, où l'on gardait les chevaliers romains donnés comme ôtages à Caudium; Publius s'arrêta dans le Samnium en face des légions des fourches Caudines. Cette double manœuvre embarrassait fort les Samnites : en allant à Lucérie, l'ennemi les attaquait par derrière ; rester, c'était s'exposer à perdre Lucérie. Le meilleur parti sembla encore de s'en remettre à la fortune et d'engager avec Publius un combat décisif. Ils rangèrent donc leurs troupes en bataille.

XIII. Avant de livrer ce combat, le consul Publius crut bon de haranguer ses soldats, et donna ordre qu'on les rassemblât. On accourut au prétoire avec un grand empressement ; mais les cris de ceux qui demandaient le combat ne laissèrent rien entendre de la harangue du général. Chacun était suffisamment animé par le souvenir de l'humiliation subie. Ils marchent donc au combat en pressant les enseignes ; et, pour ne pas perdre de temps dans la mêlée à lancer des javelots et à tirer les épées du fourreau, tous, comme si on leur eût donné le signal, jettent de côté leurs javelots et fondent sur l'ennemi l'épée à la main. Dans cette rencontre, l'habileté du général à disposer les troupes et des renforts ne fut pour rien ; la colère des soldats emporta tout d'un élan presque frénétique. Aussi, les ennemis ne furent-ils pas seulement mis en déroute ; ils craignirent même de ne pouvoir, en regagnant leur camp, fuir assez vite, et ils se précipitèrent en désordre vers l'Apulie. Cependant, quand ils arrivèrent à Lucérie, ils s'étaient reformés en corps d'armée. Quant aux Romains, la même colère qui les avait jetés sur les bataillons ennemis les poussa encore vers leur camp. Là, il y eut encore plus de sang versé, plus de carnage que dans le combat ; et, dans leur fureur, ils gâtèrent la plus grande partie du butin. L'autre armée, conduite par le consul Papirius, avait, par la côte maritime,

gagné Arpi à travers des populations qui ne furent nullement hostiles, plus à cause des vexations des Samnites et de la haine qu'ils avaient soulevée, que pour aucun bienfait du peuple romain. En effet, les Samnites, dispersés à cette époque en bourgades sur les montagnes, ravageaient la plaine et le bord de la mer avec ce mépris qu'ont de farouches montagnards pour les habitants des plaines dont le caractère plus mou tient ordinairement du sol qu'ils cultivent. Si cette contrée eût été dévouée aux Samnites, l'armée romaine n'eût pu parvenir à Arpi, ou bien elle y eût manqué de tout, car tous les convois eussent été interceptés de Rome à Arpi. Et même alors, partis pour Lucérie, ils éprouvèrent, bien qu'assiégeants, la même disette que les assiégés. Ils tiraient tout d'Arpi, et encore en fort petite quantité. Tandis que l'infanterie était occupée à la garde des postes et aux travaux du siège, les cavaliers allaient seuls à Arpi chercher du blé dans de petits sacs de cuir; et souvent, rencontrant l'ennemi, il leur fallait jeter le blé que portaient les chevaux pour combattre. Les assiégés, au contraire, avant l'arrivée du consul avec l'armée victorieuse, recevaient des Samnites, par les montagnes, vivres et renforts. La présence de Publius diminua bien ces ressources. Laissant le soin du siège à son collègue, il courait librement par la campagne et y interceptait les convois de l'ennemi. Il ne restait donc plus d'espoir que les assiégés supportassent plus longtemps la disette : les Samnites campés près de Lucérie furent obligés de concentrer leurs forces et de livrer bataille à Papirius.

XIV. Tandis que, des deux côtés, on se prépare au combat, surviennent des députés de Tarente : ils signifient aux Samnites et aux Romains de cesser la guerre, menaçant celui des deux peuples qui continuerait les hostilités, de prendre contre lui les armes en faveur de l'autre. En entendant ce langage, Papirius sembla y être sensible, et répondit qu'il en conférerait avec son collègue. L'ayant fait venir, il employa tout le temps en préparatifs, sans se préoccuper de ce qui ne faisait pas question ; puis il fit arborer

le signal du combat. Tandis que les consuls accomplissaient toutes les cérémonies religieuses et prenaient toutes les dispositions pour le jour de la bataille, les députés de Tarente se présentèrent pour avoir une réponse. « Le pullaire¹ nous annonce, Tarentins, répondit Papirius, que les auspices sont favorables : en outre, les sacrifices se sont faits heureusement ; les dieux eux-mêmes nous engagent à combattre. » En même temps, il fit donner le signal, sortir les troupes, se riant d'un peuple qui, incapable de se gouverner lui-même au milieu des séditions et des discordes civiles, croyait pouvoir imposer aux autres la paix ou la guerre. De leur côté, les Samnites avaient laissé là tout préparatif de guerre, soit qu'ils désirassent réellement la paix, soit qu'ils eussent intérêt à le faire croire, afin de se concilier les Tarentins. Quand tout à coup ils virent les Romains rangés en bataille, ils crièrent « qu'ils s'en tenaient à la déclaration des Tarentins, qu'ils ne descendraient point combattre et ne sortiraient point de leurs retranchements. Dussent-ils être trompés, ils se résigneraient à tout subir plutôt que de paraître faire fi des paroles de paix prononcées par les Tarentins. » Les consuls répondent « qu'ils acceptent le présage, et que leur désir c'est que l'ennemi ait également la pensée de ne pas même défendre ses retranchements. » Ils se partagent aussitôt les troupes et s'avancent au pied du camp ennemi qu'ils attaquent sur tous les points à la fois. Les uns comblent les fossés, les autres arrachent les pieux et les jettent dans ces fossés. Outre leur courage naturel, ils sont exaspérés par le ressentiment, par la honte. Bientôt le camp est envahi. Dans toutes les bouches, un seul cri : « Il n'y a plus ici ni fourches, ni Caudium, ni défilés impraticables où la ruse puisse triompher insolamment de l'imprudence ; il y a le courage romain que n'arrêtent ni retranchements ni fossés. » Ils massacrent pêle-mêle les combattants et les fuyards, ennemis armés ou sans armes, esclaves, hommes libres, jeunes gens,

¹ Prêtre chargé de garder les poulets sacrés et de les interroger.

enfants, hommes, bêtes de somme. Aucun être animé n'eût échappé si les consuls n'avaient fait sonner la retraite, et, à force d'ordres et de menaces, chassé du camp ennemi les soldats avides de carnage. Comme ils s'irritaient qu'on leur eût ravi les douceurs de la vengeance, on les harangua sur-le-champ pour leur faire comprendre « que les consuls ne l'avaient cédé et ne le céderaient à aucun soldat en ressentiment contre l'ennemi; qu'après avoir dirigé la guerre, ils auraient dirigé de même une insatiable vengeance, s'ils n'avaient été arrêtés par la pensée des six cents chevaliers retenus comme otages à Lucérie; mais ils avaient craint que l'ennemi, perdant tout espoir de salut pour lui-même, ne les frappât aveuglément, voulant donner la mort avant de la recevoir. » Les soldats approuvent ces sentiments, ils se réjouissent qu'on ait mis un frein à leur colère. Plutôt souffrir tout, disent-ils, que de compromettre la vie d'un si grand nombre de guerriers d'élite.

XV. Les soldats se séparent; on tient conseil pour savoir s'il faut accabler Lucérie avec toutes les forces réunies, ou si l'un des consuls ira avec l'une des armées reconnaître les dispositions, toujours équivoques jusqu'alors, de l'Apulie. Le consul Publilius se chargea de parcourir cette contrée; il lui suffit d'une expédition pour soumettre par la force plusieurs peuples; il en admit d'autres à l'alliance de Rome, en leur dictant ses conditions. Papirius, qui était resté pour assiéger Lucérie, réussit également à souhait et sans tarder. En effet, il coupa toutes les routes par où venaient les vivres du Samnium; et bientôt, domptée par la faim, la garnison samnite de Lucérie envoya des députés au consul romain : on lui rendrait les cavaliers, cause de la guerre, et il lèverait le siège. Papirius leur répondit : « Qu'ils auraient dû consulter Pontius, fils d'Hérennius, par l'avis duquel ils avaient fait passer les Romains sous le joug, sur le traitement qu'il pensait être mérité par eux après la défaite. Cependant, puisqu'ils ont mieux aimé s'en rapporter à la justice de l'ennemi que de décider eux-mêmes, ils annonceront à Lucérie qu'on ait à laisser dans la ville armes, bagages,

chevaux et toute la multitude incapable de porter les armes ; quant aux soldats, il les fera passer sous le joug avec un seul vêtement, humiliation qu'il inflige par représaille et qu'il n'imagine pas le premier. » On subit tout ; sept mille soldats passèrent sous le joug. A Lucérie, le butin fut immense ; on reprit toutes les enseignes et toutes les armes perdues à Caudium ; et enfin, ce qui causa la joie la plus vive, on délivra les cavaliers que les Samnites avaient envoyés à Lucérie pour y être gardés comme otages de la paix. Jamais peut-être changement si subit de fortune ne donna aux Romains plus éclatante victoire ; surtout s'il est vrai, comme le disent quelques annales, que Pontius, fils d'Hérennius, général des Samnites, expia l'humiliation imposée aux consuls en passant sous le joug avec les autres. Au reste, je suis peu surpris qu'on ne sache pas au juste si le chef ennemi fut livré et passa sous le joug. Ce qui m'étonne plus, c'est qu'on soit incertain si ce fut un dictateur, L. Cornélius, avec L. Papirius Cursor comme maître de la cavalerie, qui remporta ces succès à Caudium, puis à Lucérie, vengeant ainsi à lui seul l'opprobre du nom romain et obtenant le triomphe le mieux mérité peut-être jusqu'alors après celui de F. Camille ; ou si cette gloire appartient à des consuls, et notamment à Papirius. Après cette incertitude, une autre encore : le consul nommé aux comices suivants avec Q. Aulus Cerrétanus, élu pour la seconde fois, fut-il Papirius Cursor, prorogé et nommé pour la troisième fois en récompense du succès de Lucérie ; ou bien était-ce L. Papirius Mugillanus, et y a-t-il eu erreur de surnom ?

XVI. Un point non contesté, c'est que, dès-lors, le reste de la guerre fut achevé par les consuls. Aulus en finit par un seul combat avec les Forentans, et reçut à composition leur ville où s'était retirée l'armée en déroute : il en exigea des otages. L'autre consul eut un égal bonheur avec les Satricans, colonie romaine, qui, après le désastre de Caudium, avaient reçu une garnison dans leurs murs. Quand l'armée arriva sous ces murs, des

députés vinrent en suppliants demander la paix au consul; ils n'en obtinrent que cette terrible réponse : « Ne vous représentez qu'après avoir tué ou livré la garnison Samnite. » Cette parole consterna plus profondément la colonie que n'avait fait l'approche des armes romaines. Les députés insistent auprès du consul : comment, sans armes et peu nombreux, pourront-ils venir à bout d'une garnison si forte et si bien armée? Mais lui les engage à consulter ceux qui ont donné le conseil de recevoir cette garnison dans la ville. Ils s'en vont, ayant eu bien de la peine à obtenir de lui de consulter leur sénat et de venir lui rapporter la décision prise. Deux partis divisaient ce sénat : les chefs de l'un avaient conseillé la défection; l'autre était fidèle à Rome. Tous les deux cependant s'empressèrent à l'envi de servir le consul afin d'en obtenir la paix. Comme la garnison samnite, n'ayant rien de prêt pour soutenir un siège, devait faire une sortie la nuit suivante, l'un des partis jugea suffisant de faire savoir au consul à quelle heure de la nuit sortirait l'ennemi, par quelle porte, et quel chemin il prendrait; l'autre parti, contre l'avis duquel on était passé aux Samnites, fit plus : il ouvrit pendant la nuit une porte au consul, et introduisit secrètement les Romains armés dans la ville. Ainsi, par cette double trahison, la garnison Samnite fut attaquée à l'improviste par les Romains embusqués dans des bois près de la route, et la ville se trouva remplie d'ennemis et retentit de leurs cris de guerre. En un instant, les Samnites furent massacrés, Satricum fut prise, et tout fut au pouvoir du consul. Il fit une enquête pour connaître les auteurs de la défection : ceux qu'on reconnut coupables, il les fit battre de verges et frapper de la hache; puis, il désarma les Satricains et laissa dans leur ville une forte garnison. Les historiens qui font honneur à Papirius Cursor d'avoir repris Lucérie et fait passer les Samnites sous le joug placent à ce moment son retour à Rome et son triomphe. Il est incontestable, en effet, qu'il n'est point de gloire militaire dont n'ait été digne cet homme, unique par la force du corps autant que par la

force de l'âme. Il était surtout d'une agilité prodigieuse : de là son surnom. On rapporte qu'aucun de ses contemporains ne pouvait l'égaliser à la course. Soit force de tempérament, soit effet d'un exercice continu, il mangeait et buvait plus que personne. Infatigable à la peine, il imposa un service plus rude qu'en aucun temps à l'infanterie et à la cavalerie. Un jour, dit-on, après un succès remporté, les cavaliers se hasardèrent à lui demander d'alléger un peu leurs fatigues, il leur répondit : « Pour que vous ne disiez pas que je ne vous dispense de rien, je vous dispense de passer la main sur la croupe de vos chevaux quand vous en descendez. » Il déployait toute l'énergie du commandement autant contre les alliés que contre les citoyens. Un préteur de Préneste¹ avait, par crainte, hésité à faire avancer sa troupe de réserve à la première ligne : Papirius, se promenant devant sa tente, le fit avancer, et ordonna au licteur de tirer sa hache. A ces mots, le prénestin demeura immobile d'effroi. « Allons, licteur, dit Papirius, coupe-moi cette racine gênante pour les passants ; » et après lui avoir fait sentir ainsi la crainte du dernier supplice, il lui infligea une amende et le renvoya. Assurément, dans ces siècles, les plus fertiles en grands hommes, pas un seul ne fut un plus ferme soutien pour la fortune de Rome. On va même jusqu'à voir en lui un rival digne d'Alexandre le Grand, si celui-ci, l'Asie conquise, eût tourné ses armes contre l'Europe.

XVII. On peut voir que je n'ai rien moins cherché, depuis le commencement de cet ouvrage, qu'à m'écarter plus qu'il ne convient de l'ordre des matières ; je n'ai pas coupé mon récit de digressions pour procurer au lecteur quelque distraction agréable et à mon esprit quelque délassement. Cependant, le nom d'un tel roi et celui d'un tel général m'invitent à produire quelques réflexions qui m'ont souvent occupé l'esprit. Je voudrais rechercher ce que fût devenue Rome s'il lui avait fallu lutter contre Alexandre. Il me

1. Ce nom de préteur ne désigne pas un magistrat municipal, mais le chef des cohortes auxiliaires des Prénestins dans l'armée romaine.

semble que, dans toute guerre, ce qui décide le plus du succès, c'est le nombre, le courage des soldats, le talent des généraux, enfin la fortune, dont l'influence, si grande pour toutes les affaires humaines, l'est surtout pour les opérations militaires. Or, à peser tous ces éléments, séparés ou réunis, on voit facilement que l'empire romain n'eût pas été moins invincible pour Alexandre que pour les autres peuples. Et d'abord, pour commencer par la comparaison des chefs, je ne nie pas qu'Alexandre n'ait été un excellent général; mais pourtant, ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir commandé seul, c'est d'être mort jeune, quand ses prospérités allaient croissant, avant d'avoir éprouvé l'inconstance de la fortune. Pour ne pas parler d'autres rois et d'autres chefs illustres, exemples éclatants des vicissitudes humaines, Cyrus, si vanté par les Grecs, qu'est-ce autre chose qu'une longue vie qui l'a présenté aux coups de la fortune ennemie, comme naguère le grand Pompée? Faut-il maintenant passer en revue les généraux romains, non pas de toutes les époques, mais ceux-là même qui auraient eu à soutenir comme dictateurs ou comme consuls la guerre contre Alexandre: M. Valérius Corvus, C. Marc'us Rutilus, C. Sulpicius, T. Manlius Torquatus, Q. Publius Philo, L. Papirius Cursor, Q. Fabius Maximus, les deux Déc'ius, L. Volumnius, M. Cur'ius? Il eût encore plus tard rencontré de grands hommes, s'il eût attaqué Carthage avant Rome, et fût passé en Italie au déclin de l'âge. Il n'est pas un seul d'entre eux qui n'eût autant de force d'esprit et d'âme qu'Alexandre; ils avaient de plus des traditions de discipline militaire, qui, transmises d'âge en âge depuis la fondation de Rome, avaient fini par constituer une science reposant sur un enchaînement de principes. C'était ainsi que les rois avaient fait la guerre; puis ceux par qui les rois s'étaient vu chasser, les Junius, les Valérius; puis les Fabius, les Quinctius, les Cornélius; puis enfin ce Furius Camille, qu'avaient vu dans sa vieillesse les jeunes hommes qui auraient eu Alexandre à combattre. Et si Alexandre était un vaillant soldat au moment de l'action, car ce n'est

pas là, dit-on, la moins belle partie de sa gloire, est-ce à dire qu'on eût vu reculer devant lui sur le champ de bataille Manlius Torquatus ou Valérius Corvus, illustres soldats avant d'être illustres généraux? Eût-il fait reculer les Décii, qui se dévouaient en se précipitant au milieu des ennemis? Eût-il fait reculer Papirius Cursor, dont nous avons admiré la force physique et l'énergie morale? La sagesse de ce jeune homme eût-elle triomphé, pour ne plus citer de noms, de ce sénat entier, dont on a retracé l'image vraie en disant que c'était une assemblée de rois? Apparemment, il était à craindre qu'Alexandre ne fût plus habile que le premier venu de ceux que j'ai nommés à choisir l'emplacement d'un camp, à faire subsister ses troupes, à se prémunir contre les embûches, à choisir l'instant favorable pour combattre, à ranger une armée en bataille, à préparer les renforts! Il eût reconnu alors qu'il n'avait plus affaire à Darius, traînant à sa suite une multitude de femmes et d'eunuques, embarrassé dans sa pourpre et dans son or, chargé de tout l'attirail de sa grande fortune, proie facile plutôt qu'ennemi redoutable, qu'il vainquit sans coup férir, n'ayant d'autre mérite que d'avoir su braver un vain appareil. L'Italie lui eût paru bien différente de l'Inde qu'il parcourut à la tête d'une armée ivre, livré à de continuelles débauches, lorsqu'il aurait vu les gorges d'Apulie, les monts Lucaniens, et les traces récentes du désastre de sa famille, aux lieux où son oncle Alexandre, roi d'Épire, avait naguère trouvé la mort.

XVIII. Et nous parlons d'Alexandre avant qu'il ne fût enivré par la prospérité, que personne ne supporta plus mal que lui. Car, à en juger par la disposition où l'avait mis sa nouvelle fortune, et par le nouveau caractère que lui avaient donné ses victoires, il fût arrivé en Italie plus semblable à Darius qu'à Alexandre; il eût amené une armée ayant déjà oublié la Macédoine et abâtardie par les mœurs des Perses qui l'envahissaient. Il en coûte, parlant d'un si grand roi, de rappeler son dédain du costume national, ce besoin d'hommages qu'on lui rendait en se prosternant à terre,

hommages insupportables pour les Macédoniens, eussent-ils été vaincus, et à plus forte raison vainqueurs; les affreux supplices qu'il ordonnait; ses amis massacrés au milieu des coupes et des festins; enfin cette étrange prétention de descendre d'un dieu. Et même, son penchant pour le vin ne devenait-il pas plus violent? sa colère plus farouche et plus bouillante? Tous ces vices (et tous sont signalés dans toutes les histoires) n'eussent-ils fait aucun tort à ses talents de général? Mais peut-être était-il à craindre, s'il faut croire ce que répètent quelques Grecs, et les plus frivoles, ceux qui exaltent les Parthes même pour rabaisser la gloire romaine, que le peuple romain ne pût résister à la majesté du nom d'Alexandre, dont ils n'avaient même pas, je crois, entendu parler. Apparemment, cet homme contre qui les Athéniens, quoique accablés par les armes macédoniennes et voyant près d'eux les ruines de Thèbes encore fumantes, osaient parler si librement (les discours subsistent et en font foi) cet homme n'eût pas soulevé contre lui, parmi tant d'illustres Romains, une voix libre! Quelque idée que l'on se forme de la grandeur d'Alexandre, ce ne sera que la grandeur d'un seul homme, fruit de dix années environ de prospérités. Ceux qui l'élèvent si haut, parce que le peuple romain, vainqueur dans toutes les guerres, a néanmoins été vaincu dans beaucoup de combats, tandis qu'Alexandre n'en a pas livré un seul où la fortune ne lui ait été favorable, ne réfléchissent pas qu'ils comparent la carrière d'un seul homme, mort jeune, à toute l'histoire d'un peuple qui combat déjà depuis huit cents ans. Quoi! lorsque d'un côté on compte plus de générations que, de l'autre, on ne compte d'années, faut-il s'étonner si la fortune a plus varié dans un si long espace de temps que dans un intervalle de treize années? Que ne compare-t-on homme à homme, général à général? Combien de généraux romains je pourrais nommer, que la fortune n'a jamais trahis dans aucun combat! On peut, en parcourant les annales et les fastes des magistrats, trouver maints consuls et maints dictateurs dont le peuple romain n'a pu accuser un seul jour ni le

courage ni la fortune. Et ce qui les rend plus admirables qu'Alexandre ou tout autre roi, c'est que plusieurs n'exercèrent que dix ou vingt jours la dictature, qu'aucun ne garda plus d'une année le consulat ; c'est qu'ils étaient gênés, pour les enrôlements, par les tribuns du peuple ; c'est qu'ils partaient pour la guerre, l'année déjà commencée ; c'est qu'ils en revenaient avant qu'elle fût expirée, pour tenir les comices ; c'est que leur magistrature finissait au moment où ils allaient frapper les grands coups ; c'est que tantôt l'imprudence d'un collègue, tantôt sa malveillance, entravait ou annulait leurs efforts ; c'est qu'ils succédaient à des hommes inhabiles ; c'est qu'ils recevaient une armée composée de recrues ou de soldats mal disciplinés. Les rois, au contraire, libres de toute entrave, faisant eux-mêmes la situation et choisissant leur jour, donnent seuls l'impulsion et ne la reçoivent pas d'ailleurs. Ainsi Alexandre, jusque-là invincible, eût fait la guerre contre des généraux invincibles de même, et il n'eût pas apporté dans la lutte de plus grands gages de succès. Et ce n'est pas tout : il y eût eu d'autant plus de danger pour lui, que les Macédoniens n'auraient eu qu'Alexandre, seul, exposé à mille périls, et même courant au-devant ; mais, du côté des Romains, il y aurait eu bien des adversaires à opposer à Alexandre, égaux en gloire, en exploits, dont la mort eût été un malheur sans doute, mais qui ne compromettait pas la république.

XIX. Reste à comparer les troupes, soit pour le nombre des soldats, soit pour leur valeur propre, soit pour le nombre des auxiliaires. Les dénombremens, à chaque lustre de cette époque, donnaient deux cent cinquante mille citoyens. Ainsi, tant que dura la défection de tous les peuples latins, la ville presque seule fournit dix légions. Il y eut souvent alors quatre ou cinq armées combattant en Etrurie, en Ombrie, contre les Gaulois, dans le Samnium, à Lucérie. Quant aux auxiliaires, c'était tout le Latium avec les Sabins, les Volsques, les Éques, la Campanie entière, une partie de l'Ombrie et de l'Etrurie, les Picentins,

les Marse, les Péligniens, les Vestiniens, les Apuliens, en y joignant toute la côte de la grande Grèce, sur la mer Inférieure, depuis Thurium jusqu'à Naples et à Cumes, et, de là, jusqu'à Antium et Ostie. Dans les Samnites, Alexandre eût trouvé de puissants alliés de Rome, ou des ennemis qu'elle avait accablés de ses armes. Il n'eût pas lui-même traversé la mer avec plus de trente mille fantassins de ses vieilles bandes macédoniennes, et de quatre mille cavaliers, la plupart Thessaliens. C'était là ce qu'il avait de forces. S'il y avait adjoint les Perses, les Indiens et d'autres nations semblables, il eût traîné après lui un embarras plutôt qu'un secours. Remarquons encore que les Romains avaient à leur portée de nouvelles recrues : Alexandre, comme plus tard Annibal, combattant sur une terre étrangère, eût vu son armée s'affaiblir de jour en jour. Ils avaient pour armes l'écu et la sarisse¹; les Romains un grand bouclier, qui couvrait mieux le corps, et leur javeline, qu'ils pouvaient lancer, avait bien plus de portée et frappait bien plus fort que la pique macédonienne. Les deux armées combattaient de pied ferme, en gardant les rangs; mais la phalange était immobile et ne contenait que soldats de même espèce : la légion romaine, au contraire, était formée de plusieurs sortes de soldats; on pouvait au besoin les diviser ou les réunir. Maintenant, pour le travail, quel soldat valut jamais le soldat romain? qui résista mieux à la fatigue? Vaincu dans un seul combat, Alexandre eût dû renoncer à la guerre; mais quelle défaite eût découragé les Romains, que n'abattirent ni la journée de Caudium, ni celle de Cannes? Oui, Alexandre eût-il remporté d'abord quelques succès, il aurait regretté les Perses, les Indiens, et l'Asie si peu belliqueuse; il eût dit qu'il n'avait jusqu'alors combattu que des femmes : c'est, paraît-il, le mot d'Alexandre, d'Épire, frappé à mort, quand il comparait à ses guerres celles que ce même jeune homme avait faites en Asie. Et en vérité, quand je songe que la première guerre punique a de-

1. Longue pique qu'on ne pouvait lancer.

mandé vingt-quatre ans de combats sur mer aux Carthaginois, je me dis que la vie d'Alexandre eût à peine suffi pour une seule guerre. Peut-être même, car d'anciens traités unissaient Carthage à Rome, et une même crainte aurait armé contre un ennemi commun les deux cités les plus terribles à la guerre et les plus riches en ressources, peut-être eût-il été écrasé sous les armes réunies des Carthaginois et des Romains. A la vérité, ce n'était pas Alexandre, les Macédoniens n'étaient pas au temps de leur grande puissance ; mais enfin c'étaient des Macédoniens que Rome eut à combattre avec Antiochus, Philippe et Persée ; et, loin d'essuyer un désastre, elle ne fut pas exposée un instant. Qu'on juge sans prévention, qu'on écarte le souvenir des guerres civiles, et l'on en conviendra : jamais cavalerie ennemie, jamais infanterie, jamais bataille rangée, dans toute position, ou favorable ou également avantageuse aux deux partis, ne nous causa d'inquiétudes. Sans doute, le soldat pesamment armé peut craindre le cavalier, les flèches, les défilés impraticables, les lieux inaccessibles aux convois ; mais mille armées, plus redoutables que les Macédoniens conduits par Alexandre, il les a fait plier et les fera plier toujours, pourvu que rien n'altère notre amour pour la paix et la concorde civile dont nous jouissons maintenant.

XX. Les nouveaux consuls furent M. Foslius Flaccinator et L. Plautius Vénos. Cette année, vinrent de presque tous les peuples du Samnium des députés pour le renouvellement du traité. Prosternés à terre, ils émurent le sénat qui les renvoya au peuple ; mais là, leurs supplications furent loin d'avoir le même effet. On leur refusa un traité ; ils n'obtinrent qu'une trêve de deux ans, et encore, à force de démarches et d'importunités auprès de chaque citoyen. En Apulie, les habitants de Téanum et de Canusium, fatigués de voir leur territoire dévasté, donnèrent des otages au consul L. Plautius et se rendirent à discrétion. La même année, on créa pour la première fois des préfets qu'on envoya à Capoue pour y administrer d'après les lois rédi-

gées par le préteur L. Furius¹. Les Capouans eux-mêmes avaient demandé un préfet et des lois, comme les seuls remèdes aux dissensions intestines qui ruinaient leur état. A Rome, on ajouta deux tribus, l'Ufentine et la Falérine. Une fois l'Apulie en voie de se soumettre, les Téates, autres peuples de cette contrée, envoyèrent une députation aux nouveaux consuls, C. Junius Bubulcus et P. Émilius Barbula, pour demander un traité d'alliance, s'engageant à décider à la soumission l'Apulie entière. Cette promesse faite d'un ton assuré leur valut un traité; toutefois, on ne leur reconnaissait pas des droits égaux, et ils étaient sous la dépendance du peuple romain. L'Apulie domptée (car Junius avait pris aussi une autre place forte, Forentum), on s'avança vers la Lucanie. Tout d'abord, le consul Émilius, tombant à l'improviste sur Nérulum, s'en empara. Bientôt, quand la renommée eut publié que l'administration romaine avait raffermi la situation de Capoue, les Antiates aussi, qui se plaignaient de n'avoir ni lois fixes, ni magistrats, obtinrent du sénat des patrons, tirés de la colonie même, qui devaient leur donner des lois. Ainsi Rome étendait au loin, non-seulement ses armes, mais ses lois.

XXI. A la fin de l'année, les consuls Junius Bubulcus et Q. Émilius Barbula remirent les légions, non pas aux consuls créés par eux, Sp. Nautius et M. Popillius, mais au dictateur L. Émilius. Celui-ci, ayant entrepris avec L. Fulvius, maître de la cavalerie, le siège de Saticula, fournit aux Samnites une occasion de se révolter. De là, double alarme pour Rome. D'un côté les Samnites, rassemblant une nombreuse armée pour délivrer leurs alliés de ce siège, vinrent camper près du camp romain; et, d'autre part, les Saticulans, ouvrant tout à coup leurs portes, fondirent avec un grand tumulte sur les postes ennemis: enfin, les uns et les autres, comptant plus sur le secours qui était proche que sur leurs propres forces, engagent un combat régulier

1. On donnait le nom de préfectures aux villes qui ne se conduisaient point par leurs propres lois, ni par des magistrats tirés de leur sein, mais qui recevaient de Rome, tous les ans, des praefets chargés d'administrer la ville et de rendre la justice. (Rollin.)

où les Romains se trouvent serrés de près. Cependant, bien que l'issue du combat fût douteuse, le dictateur ne se laisse entamer sur aucun point, car il avait pris une position où il n'était pas facile de l'envelopper, et il fait face des deux côtés à la fois. Son effort fut toutefois plus énergique contre ceux qui avaient fait la sortie; et, en peu de temps, il les refoula dans leurs murs. Il tourna dès lors toutes ses forces contre les Samnites. Ici, la lutte fut plus acharnée; mais, si la victoire se fit attendre, elle ne fut ni douteuse ni incertaine. Repoussés dans leur camp, les Samnites éteignent leurs feux, se retirent la nuit furtivement; renonçant à l'espoir de défendre Saticula, ils vont, pour rendre la pareille à l'ennemi, investir Plistia, ville alliée des Romains.

XXII. L'année révolue, la guerre fut continuée par un nouveau dictateur, Q. Fabius. Les nouveaux consuls, comme les précédents, restèrent à Rome. Fabius vint avec des renforts devant Saticula recevoir l'armée des mains d'Émilius. Les Samnites n'étaient point restés devant Plistia. Ayant tiré de leur pays de nouvelles troupes, confiants en leur grand nombre, ils revinrent camper encore au même endroit. De là, ils s'efforçaient, en harcelant les Romains, de les distraire du siège. Le dictateur n'en concentra pas moins ses efforts sur la place ennemie, car il ne voyait de guerre que dans le siège qu'il faisait. S'inquiétant peu des Samnites, il s'était contenté de placer de leur côté quelques postes pour prévenir toute surprise du camp. Les Samnites n'en faisaient avancer qu'avec plus d'audace leur cavalerie jusqu'aux palissades et ne laissaient pas de repos aux Romains. Au moment où l'ennemi allait presque franchir les portes du camp, le maître de la cavalerie Q. Aulius Cere-tanus, sortit en grand tumulte avec tous ses escadrons, sans consulter le dictateur, et repoussa cette attaque. Dans ce genre de rencontre, où la lutte est toujours moins acharnée, la fortune signala sa puissance par deux coups éclatants et par la mort glorieuse des généraux eux-mêmes. Le premier qui périt fut le général samnite. Dans son dépit d'avoir été vaincu et mis en fuite après s'être avancé si fiè-

rement, il avait rétabli le combat à force d'exhorter et de conjurer ses cavaliers : son intrépidité le faisait reconnaître au milieu des siens; le maître de la cavalerie poussa son cheval contre lui, la lance en avant, avec une telle vigueur que, d'un coup, il le renversa mort de cheval. La mort du chef, loin de décourager les troupes comme d'ordinaire, ne fit que les irriter. Tous ceux qui étaient autour lancèrent leurs traits contre Aulus, imprudemment engagé au milieu des escadrons ennemis; mais ils laissèrent au frère de leur général le soin de le venger. Celui-ci, en effet, plein de colère et de chagrin, précipita de son cheval le maître de la cavalerie déjà vainqueur et le tua; peu s'en fallut même que les Samnites ne s'emparassent de son corps, qui était tombé au milieu des escadrons ennemis. Mais aussitôt, les Romains descendirent de cheval; les Samnites sont forcés d'en faire autant, et cette infanterie improvisée engage sans tarder un combat à pied autour des cadavres des chefs, genre de combat où le soldat romain a une supériorité incontestable. Le cadavre d'Aulus est repris, et les vainqueurs l'emportent dans leur camp avec une joie mêlée de douleur. Les Samnites, après la perte de leur chef, et après cet essai de leurs forces dans un combat de cavalerie, renoncent à Saticula, qu'ils désespèrent entièrement de sauver, et vont reprendre le siège de Plistia. Peu de jours après, Saticula se rend aux Romains, et Plistia est prise de vive force par les Samnites.

XXIII. Dès lors, le théâtre de la guerre change : du Samnium et de l'Apulie, les légions sont dirigées sur Sora. Sora s'était donnée aux Samnites après avoir égorgé les colons romains. L'armée romaine, impatiente de venger le massacre de ses concitoyens et de recouvrer une colonie, était, grâce à des marches forcées, arrivée la première, quand les éclaireurs postés le long des routes vinrent coup sur coup annoncer que les légions samnites arrivaient et déjà étaient tout près. On courut au-devant de l'ennemi et on livra, près de Lautula, un combat qui ne fut pas décisif. Il n'y eut ni pertes considérables, ni déroute de part et

d'autre; la nuit seule sépara les combattants, qui ne savaient s'ils étaient vainqueurs ou vaincus. Je vois dans quelques auteurs que ce combat fut fatal aux Romains, qui même y perdirent Q. Aulus, le maître de la cavalerie. On lui envoya un successeur, qui amena de Rome une nouvelle armée. Comme il avait à l'avance envoyé des courriers au dictateur pour savoir où il fallait s'arrêter, en quel temps et de quel côté il fallait attaquer l'ennemi, il se plaça en embuscade après avoir pris toutes ses mesures. Le dictateur, lui, pendant plusieurs jours à la suite du premier combat, avait retenu ses soldats dans les retranchements, où ils avaient plus l'air d'assiégés que d'assiégeants : tout à coup il fit arborer le signal du combat. Persuadé qu'on ne pouvait mieux enflammer le courage d'hommes de cœur qu'en ne laissant à chacun d'autre espoir qu'en lui-même, il leur cacha l'arrivée du maître de cavalerie avec une nouvelle armée. Comme si donc une sortie vigoureuse était leur seule chance : « Soldats, dit-il, surpris dans un étroit espace, si nous voulons un passage, nous ne pouvons nous le frayer que par une victoire. Sans doute, les retranchements de notre camp nous couvriraient; mais la disette nous y menace, car tous les pays d'alentour, d'où nous pouvions tirer des vivres, ont fait défection; voulussent-ils nous aider, la disposition des lieux ne s'y prêterait pas. Je ne veux donc pas vous abuser en laissant ici un camp où vous vous retiriez, comme l'autre jour, sans avoir remporté la victoire. C'est aux armes de protéger les retranchements, et non aux retranchements de protéger les armes. Qu'ils aient un camp et qu'ils s'y retirent, ceux qui ont intérêt à prolonger la guerre; mais nous, enlevons-nous à l'avance toute autre ressource que la victoire. Sus donc à l'ennemi ! Aussitôt l'armée hors des retranchements, que ceux qui en ont reçu l'ordre mettent le feu au camp. Ce que vous y perdrez, soldats, le butin de tous les peuples d'alentour qui se sont révoltés vous en dédommagera. » Ces paroles du dictateur semblaient indiquer qu'on était réduit à la dernière extrémité : elles enflammèrent les soldats, qui fondent sur l'en-

nemi. La vue même de l'incendie du camp, bien qu'on n'eût mis le feu qu'aux parties les plus voisines, d'après l'ordre du dictateur, n'était pas un médiocre encouragement. Aussi s'élancent-ils comme des furieux : du premier choc, ils rompent les lignes ennemies. De son côté, le maître de la cavalerie, à la vue de l'incendie du camp (c'était le signal convenu), tombe à propos sur les derrières de l'ennemi. Ainsi enveloppés, les Samnites fuient de tous côtés, chacun comme il peut. Une multitude immense, que la terreur avait agglomérée sur un seul point, et qui, par son grand nombre, se faisait obstacle à elle-même, fut massacrée au milieu des deux armées romaines. Le camp ennemi fut pris et pillé. Le dictateur ramena au camp les soldats chargés de dépouilles ; mais la joie de la victoire ne fut rien auprès de celle qu'ils éprouvèrent en retrouvant intact, contre tout espoir, ce qu'ils avaient laissé, sauf quelques dommages insignifiants causés par l'incendie.

XXIV. On retourna de là devant Sora. Les nouveaux consuls, M. Pétélius et C. Sulpicius, reçurent l'armée des mains du dictateur Fabius : une grande partie des vieux soldats fut congédiée ; on les remplaça par de nouvelles cohortes. Cependant, la situation de la place présentait des difficultés : on ne voyait pas bien quel plan suivre pour le siège ; la victoire semblait devoir demander beaucoup de temps, ou, plus rapide, devoir coûter beaucoup d'hommes. C'est alors qu'un transfuge, Seranus, sorti secrètement de la ville, arrive jusqu'aux sentinelles romaines, et demande à être mené sur-le-champ devant les consuls. Conduit en leur présence, il promet de livrer la place. On l'interroge sur ses moyens d'exécution, et ses réponses semblent confirmer ses promesses. Alors, sur son conseil, le camp des Romains, placé presque sous les murs de Sora, est reculé à six milles. Les postes de jour et de nuit, disait-il, se relâcheraient ainsi de leur vigilance à garder la ville. Lui-même, la nuit suivante, après avoir fait cacher les cohortes dans des bois aux portes de la place, mène avec lui dix soldats d'élite, par des endroits escarpés et presque inaccessibles,

jusqu'à la citadelle. Là se trouvaient amoncelés plus de projectiles et de traits qu'il n'en eût fallu pour une troupe plus nombreuse. Il s'y trouvait aussi des pierres, soit celles dont le terrain était naturellement semé comme dans les endroits escarpés, soit celles qu'y avaient à dessein apportées les habitants pour aider à la défense. C'est là que le transfuge poste les Romains; et, leur montrant un sentier escarpé qui monte de la place à la citadelle : « Sur cette pente, dit-il, il suffirait de trois hommes armés pour repousser la multitude la plus nombreuse; or, vous êtes dix; qui plus est, Romains, et même les plus braves des Romains. Vous aurez pour vous et la position et la nuit, qui, laissant tout dans l'incertitude, fait paraître tout plus terrible aux yeux effrayés. Moi, je vais semer partout la terreur; vous, gardez la citadelle avec vigilance. » Il descend alors et porte partout l'épouvante; il court en criant : « Aux armes, citoyens ! aux armes, au nom des dieux ! La citadelle est prise par l'ennemi, allez, défendez-vous ! » Il fait retentir ces cris aux portes des magistrats, aux oreilles de ceux qu'il rencontre en chemin, de ceux que la frayeur précipite hors de leurs maisons. Cette nouvelle, donnée par un seul, est bientôt propagée par d'autres. Les magistrats, alarmés, envoient reconnaître l'état de la citadelle; et, quand on leur annonce qu'elle est occupée par des hommes armés, comme la frayeur fait exagérer le nombre, ils renoncent à l'espoir de la reconquérir. C'est une panique et une fuite générale. A moitié endormis, sans armes pour la plupart, ils enfoncent les portes. Par l'une d'elles pénètre le détachement romain attiré par ces cris, et il tue cette multitude qui court tremblante par les rues. Déjà Sora était prise, quand les consuls arrivèrent au point du jour. Ils reçurent à composition ce qui restait encore de ce carnage et de cette fuite nocturnes. Deux cent vingt-cinq, qu'un cri général accusait de l'affreux massacre des colons et de la révolte, furent emmenés à Rome chargés de chaînes. On épargne le reste de la multitude qu'on laissa même à Sora, mais avec une garnison. Tous ceux qu'on avait conduits à Rome furent battus de verges

sur le Forum et frappés de la hache, au grand contentement du peuple, auquel il importait surtout que les nombreux citoyens envoyés de tous côtés dans les colonies y véussent en sûreté.

XXV. Les consuls, en s'éloignant de Sora, portèrent la guerre dans les villes et sur le territoire des Ausones. Tout ce pays s'était soulevé à l'arrivée des Samnites, lors de la bataille de Lautules; des conjurations s'étaient formées dans toute la Campanie, et Capoue même fut accusé d'y avoir pris part. Bien plus, les enquêtes que l'on fit compromirent plusieurs personnages de haut rang à Rome même. Au reste, il en fut des Ausones comme de Sora : la trahison nous livra leurs villes, Ausone, Minturnes, Vescia. Douze jeunes gens des premières familles de ces trois villes, ayant formé le complot de les livrer, viennent trouver les consuls. Ils leur exposent « que leurs concitoyens, qui désiraient depuis longtemps l'arrivée des Samnites, n'avaient pas plus tôt appris le combat de Lautules, que, regardant les Romains comme vaincus, ils avaient prêté aux Samnites des soldats et des armes. Depuis la déroute des Samnites, ils restaient dans un état de paix équivoque, ne fermant par leur porte aux Romains, de peur d'attirer chez eux la guerre; mais bien résolus à les fermer s'ils voyaient arriver des troupes. Dans cette fluctuation des esprits, une attaque à l'improviste avait chance de succès. » Sur leur conseil, on rapproche le camp des villes. En même temps, on envoie autour des trois places des soldats, les uns armés, qui s'embusquent à proximité des murs; les autres en toge, avec des épées sous leurs robes, qui doivent entrer dans chaque ville le matin, à l'heure où l'on ouvre les portes. Ceux-ci massacrèrent sur-le-champ les sentinelles, et avertirent par un signal les soldats armés de sortir de leur embuscade. Ainsi l'on s'empara des portes; et les trois places, à la même heure, par la même ruse, se trouvèrent enlevées. Mais, comme ce coup de main se fit en l'absence des généraux, il n'y eut point de bornes aux massacres : les Ausones, dont la défection n'était pas bien

évidente, furent anéantis comme s'ils eussent fait aux Romains une guerre à mort.

XXVI. La même année, une trahison, qui livra aux ennemis la garnison Romaine, rendit Lucérie aux Samnites. Les traîtres ne restèrent pas longtemps impunis. L'armée Romaine était près de là : à la première attaque, elle s'empara de la ville, située en plaine. Lucérins et Samnites furent massacrés sans pitié ; la colère alla même si loin, qu'à Rome, lorsqu'on délibéra dans le sénat sur l'envoi d'une colonie à Lucérie, beaucoup furent d'avis de raser la ville. Outre la haine implacable qu'avaient excitée ces deux révoltes, on ne pouvait songer sans effroi à reléguer des citoyens dans une contrée si éloignée de Rome, au milieu de nations si hostiles. Cependant, l'envoi d'une colonie fut voté : on fit partir deux mille cinq cents hommes. Cette année, Rome ne devait rencontrer que trahisons. A Capoue même, les principaux citoyens conspirèrent sourdement. Un rapport en fut fait au sénat, qui prit cette affaire à cœur. On vota une enquête et la création d'un dictateur chargé de la poursuivre. On nomma à cet effet C. Mœnius, qui prit M. Fostius pour maître de la cavalerie. Un dictateur inspirait toujours un grand effroi : aussi, soit effet de cette crainte, soit conscience de leur faute, Calavius Ovius et Novius, chefs de la conjuration, n'attendirent pas qu'on les citât devant le dictateur ; un suicide les déroba au jugement. Le sujet des enquêtes venant à faire défaut en Campanie, on vint les continuer à Rome. On se fondait sur une interprétation plus large du vote : le sénat, disait-on, avait ordonné des informations, non pas à Capoue nommément, mais contre ceux qui, en quelque lieu, en quelque circonstance que ce fût, auraient comploté et conspiré contre la République : or les menées et les complots pour arriver aux honneurs étaient un danger pour la République. L'enquête s'étendit ainsi sur beaucoup d'objets et de personnes ; et le dictateur se prêtait sans peine à cet accroissement sans bornes de sa juridiction. On citait donc au tribunal des hommes de haut rang : vainement en appelaient-ils aux

tribuns, personne ne venait les soustraire à cette enquête. Alors la noblesse, non-seulement ceux qui étaient atteints par l'accusation, mais le corps entier, protesta contre ces informations : s'il y avait quelques coupables, ce n'était pas chez les nobles, devant qui la route s'ouvrirait naturellement aux honneurs sans les ruses qu'on emploie contre eux, c'était dans les rangs des hommes nouveaux : et précisément le dictateur et le maître de la cavalerie figureraient bien mieux comme accusés que comme juges ; ils en feraient l'épreuve bientôt, à leur sortie de charge. En entendant ce langage, Ménius, plus jaloux de sa réputation que de sa charge, se présente devant le peuple, et s'écrie : « Tous, citoyens, vous avez été les témoins de ma vie passée, et la dignité même dont je suis revêtu atteste mon innocence. Et, en effet, les circonstances n'étaient plus ce qu'elles ont été bien souvent ; il ne fallait pas à la République un général illustre, mais un homme dont toute la vie eût été étrangère à toutes cabales, quand elle a cherché un dictateur pour présider à cette enquête. Mais puisque quelques nobles (je vous laisse le soin d'apprécier leurs motifs, le titre que je porte me défendant d'émettre une opinion hasardée peut-être,) puisque quelques nobles se sont d'abord efforcés de toutes manières d'empêcher l'enquête ; puisque, voyant qu'ils n'y pouvaient réussir, ils ont cherché à ne pas avoir à se défendre en réclamant l'appui de leurs adversaires, en invoquant, eux patriciens, le secours des tribuns ; puisqu'à la fin, repoussés de ce côté, ils se sont jetés contre nous, (tant tout moyen leur semble plus sûr que de démontrer leur innocence) et qu'ils n'ont pas rougi, simples particuliers, d'accuser un dictateur : afin que tous les dieux et les hommes sachent que ces nobles, pour ne pas avoir à rendre compte de leur vie, tentent l'impossible, et que moi je vais au-devant de l'accusation, et m'offre aux coups de mes ennemis, j'abdique la dictature. Et je vous en conjure, consuls, si le sénat vous charge de l'enquête, tournez la d'abord vers moi et M. Foslius que voici ; pour qu'il soit évident à tous les yeux que, si nous avons échappé

à toute accusation, c'était grâce à notre innocence et non grâce à notre dignité. » Aussitôt, il abdiqua la dictature; et, à son exemple, Foslius son titre de maître de la cavalerie. Devant les consuls, chargés par le sénat de l'enquête, ils comparaissent les premiers comme accusés : malgré les témoignages des nobles, ils sont absous d'une manière éclatante. De même, Publius Philo, si souvent élevé aux dignités suprêmes, célèbre par tant de belles actions civiles ou militaires, mais odieux à la noblesse, plaida sa cause et fut absous. Au reste, comme c'est l'ordinaire, l'enquête ne se signala qu'au début en s'attaquant à des noms illustres; elle descendit bientôt à des noms obscurs, jusqu'au jour où elle fut étouffée par les intrigues et les factions même qu'elle devait réprimer.

XXVII. Le bruit de ces discussions, mais plus encore l'espoir de la défection de la Campanie, objet principal de la conjuration, ramena de nouveau vers Caudium les Samnites qui s'étaient tournés vers l'Apulie. Ainsi postés, si un mouvement leur en donnait l'occasion, ils étaient à portée d'enlever Capoue aux Romains. Les consuls marchèrent contre eux avec une forte armée. Ils perdirent d'abord quelque temps près des défilés, car le chemin, pour arriver à l'ennemi, était partout difficile : mais les Samnites, faisant un léger détour par les endroits découverts, descendirent dans les plaines de la Campanie, et là, pour la première fois, campèrent en vue des Romains. D'abord les deux armées s'essayaient par de légères escarmouches, de cavalerie plutôt que d'infanterie; et ces escarmouches réussirent aux Romains, contents de leur système de temporisation. Les chefs Samnites, au contraire, sentaient que ces pertes légères, mais de chaque jour, les affaiblissaient, et que ces lenteurs minaient leurs forces. Ils s'avancent donc en ordre de bataille : leur cavalerie était sur les ailes; elle devait moins se préoccuper du combat que du camp pour le préserver de toute attaque; l'infanterie suffirait pour la lutte du champ de bataille. Les consuls se placent, Sulpicius à l'aile droite, Pétélius à l'aile gauche. Sur le côté

droit, comme les Samnites avaient étendu leurs lignes, soit pour envelopper les Romains, soit pour n'être pas enveloppés par eux, notre front de bataille s'étendit également. A gauche, outre que les rangs étaient plus serrés, les forces s'accrurent encore par le parti que prit soudain le consul Pétélius de faire avancer au premier rang les cohortes de réserve, que l'on garde d'ordinaire toutes fraîches pour les éventualités d'une longue bataille. Grâce à ces forces accumulées, il fit plier l'ennemi du premier choc. Voyant l'infanterie ébranlée, la cavalerie samnite vint se mêler au combat. Tandis que, des deux ailes, elle vient se grouper au centre, la cavalerie romaine accourt également, culbute cavalerie et infanterie, confond les enseignes et les rangs, et enfin met toute l'armée en déroute sur ce point. Pétélius n'était pas le seul à avoir encouragé cette aile : Sulpicius, aux cris partis de la gauche, était accouru, laissant ses troupes qui n'étaient point encore engagées. Quand il vit la victoire assurée par son collègue, il revint vers l'aile droite avec douze cents hommes d'élite ; mais là il trouva la situation bien différente. Les Romains avaient lâché pied, et, consternés, étaient poursuivis par l'ennemi vainqueur. Heureusement, tout changea soudain à l'arrivée du consul. En voyant leur chef, les soldats reprirent courage ; ils trouvèrent dans les douze cents hommes un renfort plus puissant que leur nombre n'eût fait croire ; enfin, la nouvelle que l'autre aile avait vaincu, et la vue de cette victoire, tout contribua à rétablir le combat. Le Romain triomphe sur toute la ligne. Bientôt même, on ne combat plus ; on tue ou on fait prisonnier les Samnites. Il n'en échappa que ceux qui se réfugièrent dans la ville de Malévent, aujourd'hui Bénévent. La tradition porte à trente mille le nombre des Samnites massacrés ou faits prisonniers.

XXVIII. Les consuls, après cette glorieuse victoire, conduisent sans tarder leurs légions devant Bovianum qu'ils veulent assiéger. Ils y passèrent l'hiver, jusqu'au moment où les nouveaux consuls, L. Papirius Cursor et C. Junius

Bubulcus, élus, l'un pour la cinquième, l'autre pour la sixième fois, nommèrent dictateurs C. Pétélius avec M. Fossilius pour maître de la cavalerie, et lui confièrent l'armée. Le dictateur, apprenant que la citadelle de Frégelles venait d'être prise par les Samnites, laisse Bovianum et court vers Frégelles, qu'il reprend sans combat, car les Samnites l'avaient abandonnée pendant la nuit. Il y place une forte garnison et rentre en Campanie avec le dessein d'y reprendre Nola. C'était dans les murs de cette ville qu'à l'arrivée du dictateur s'étaient réfugiés toutes les troupes samnites et les habitants des campagnes environnantes. Le dictateur, après avoir reconnu la position de la ville, incendie, pour arriver plus facilement aux murailles mêmes, toutes les maisons construites en avant des remparts, et il y en avait un grand nombre. Quelques jours après, Nola était prise, soit par le dictateur Pétélius, soit par le consul C. Junius, car il y a deux versions. Ceux qui attribuent au consul l'honneur de la prise de Nola, ajoutent qu'il s'empara encore d'Atina et de Calatia. Selon eux, Pétélius avait été nommé dictateur pour planter le clou¹ à l'occasion d'une peste. La même année, on établit des colonies à Suessa et à Pontia. Suessa avait appartenu aux Aurunces; les Volsques avaient possédé Pontia, île située en face de leurs côtes. Un sénatus-consulte ordonna l'envoi de colonies à Intéramna et à Casinum; mais ce furent les consuls suivants, M. Valérius et P. Décius, qui nommèrent les triumvirs, et envoyèrent les colons au nombre de quatre mille.

XXIX. La guerre du Samnium était presque terminée, mais le sénat romain s'en préoccupait encore, quand le bruit se répandit d'une nouvelle attaque des Étrusques. A cette époque, après la terreur inspirée par les Gaulois, la plus vive était celle qu'inspiraient les Étrusques, tant à cause de leur proximité que de leur nombre immense. Aussi, pendant que l'un des consuls restait dans le Samnium pour y poursuivre les restes de la guerre, l'autre, P. Décius, qu'une

1. Voir livre VII, ch. III.

grave maladie avait retenu à Rome, nomma dictateur, sur l'invitation du sénat, C. Junius Bubulcus. Celui-ci, comme l'exigeait la gravité des circonstances, enrôla toute la jeunesse, déploya une grande activité pour réunir des armes et tout ce qui est nécessaire ; mais, sans se confier trop en de si grands préparatifs, il ne songe nullement à prendre l'offensive, décidé à demeurer en repos si les Étrusques ne commencent les hostilités. La même conduite fut suivie par les Étrusques : mêmes préparatifs, même prudence. Aucun des deux peuples ne sortit de son territoire. Cette année est encore célèbre par la censure mémorable d'Ap. Claudius et de C. Plautius. Toutefois, le nom d'Appius est celui que la postérité cite le plus volontiers, parce qu'il construisit ¹ une route et fit venir de l'eau à Rome ², travaux qu'il acheva seul. Son collègue, en effet, cédant devant la haine qu'avait soulevée la révision du sénat ³, avait abdiqué ; quant à Appius, avec l'opiniâtreté qui, de tout temps, avait distingué sa famille, il était demeuré seul censeur. C'est d'après l'autorisation de ce même Appius, que la famille des Potitius, seule chargée de desservir le très-grand autel d'Hercule, put se décharger de ce soin en formant des esclaves publics à ce ministère. A ce sujet se rattache une tradition surprenante, et bien propre à faire réfléchir ceux qui voudraient innover en religion. La famille des Potitius formait douze branches, et comptait jusqu'à trente mâles en âge de puberté ; elle périt tout entière l'année même. Il ne suffit même pas à la colère des dieux d'anéantir le nom des Potitius ; elle atteignit quelques années après le censeur Appius lui-même, qui perdit la vue.

XXX. Dès le commencement de l'année suivante, les nouveaux consuls C. Junius Bubulcus, pour la troisième

1. La voie Appienne conduisait de Rome à Brindes en passant par Capoue. Ces routes des Romains étaient, comme le dit Tite Live, de véritables constructions.

2. Ces eaux venaient de Préneste ; on les appela les eaux claudiennes.

3. Voir le chapitre suivant. Les censeurs étaient, en effet, chargés de compléter le sénat.

fois, et Q. Emilius Barbula, pour la seconde, se plaignent devant le peuple qu'on ait amoindri le sénat par une révision vicieuse qui a rejeté des gens d'un haut mérite pour en appeler de moins dignes. De tels choix, disent-ils, dictés par la faveur ou le caprice, sans distinction du bon ou du mauvais, ils n'en tiendront pas compte. En effet, ils reproduisent sur-le-champ l'ancienne liste du sénat, telle qu'elle existait avant la censure d'Appius Claudius et de C. Plautius. Pour la première fois, cette même année, le peuple nomma à deux commandements, tous deux pour le service de l'armée. L'un était celui des tribuns des soldats : le peuple devait désormais en nommer seize pour quatre légions, tandis qu'auparavant, sauf un petit nombre dont l'élection était laissée au peuple, tout le reste était choisi des dictateurs et des consuls. La proposition de cette loi fut faite par les tribuns du peuple L. Atilius et C. Marcius. L'autre était celui des décemvirs maritimes, nommés également par le peuple pour équiper et réparer la flotte. La proposition en fut faite par M. Décius, tribun du peuple. Je passerais sous silence un événement de peu d'importance qui eut lieu cette même année, s'il n'avait paru intéresser la religion. Les joueurs du flûte s'étaient vu interdire par les derniers censeurs de prendre part aux banquets du temple de Jupiter ; mécontents, ils s'en allèrent d'un commun accord à Tibur, si bien qu'il ne resta plus personne dans Rome pour jouer pendant les sacrifices. La conscience du sénat en fut alarmée : on envoya une ambassade à Tibur pour obtenir des habitants que ces joueurs de flûte fussent rendus aux Romains. Les Tiburtins promirent un bienveillant concours. Ils les firent d'abord venir dans leur curie, et les exhortèrent à retourner à Rome. Voyant que leurs conseils étaient inutiles, ils employèrent un stratagème bien assorti au caractère de cette classe d'hommes. Un jour de fête, sous prétexte d'animer les festins par leurs chants, on les invite dans diverses maisons ; le vin, toujours aimé des gens de cette profession, ne leur est pas ménagé : on les enivre, ils s'endorment, et, dans cette léthargie de l'ivresse,

ils sont placés sur des chariots et emportés à Rome. Ils ne s'en aperçurent que le lendemain, quand le jour les surprit, encore appesantis par le vin, sur leurs chariots abandonnés au milieu du forum. Le peuple s'attroupa en foule autour d'eux, et l'on en obtint qu'ils resteraient à Rome. On leur accorda en retour de se promener en habits de fête trois jours chaque année, en faisant retentir Rome de leurs chants et de leur joie licenciense, dont la tradition s'est conservée. On leur rendit encore le droit de prendre part aux banquets du temple, quand ils auraient joué pendant les sacrifices. Cet incident s'était produit au milieu de préparatifs de deux grandes guerres.

XXXI. Les consuls se partagèrent les provinces. Le sort donna à Junius le Samnium, et à Émilius la nouvelle guerre d'Étrurie. Cluvia, ville du Samnium, était occupée par une garnison romaine. N'ayant pu prendre la place de force, les Samnites avaient réduit la garnison par la famine, puis, quand elle s'était rendue, l'avaient cruellement déchirée à coups de verges, et enfin massacrée. Cette cruauté criait vengeance ; aussi Junius n'eut-il rien de plus pressé que d'assiéger Cluvia. Le même jour qu'il attaqua les remparts, il emporta la place, et fit tuer tout ce qui avait l'âge de porter les armes. L'armée victorieuse marcha aussitôt contre Bovianum. C'était la capitale des Samnites Pentres, et de beaucoup la ville la plus riche et la mieux fournie d'armes et de troupes. Si la colère animait moins contre elle, on était excité par l'espoir du butin : elle fut également prise. On traita l'ennemi avec moins de rigueur ; mais le butin recueilli dépassa tout ce qu'on avait jamais tiré du Samnium entier : on l'accorda généreusement aux soldats sans en rien excepter. Comme les Samnites voyaient que rien n'arrêtait les armes invincibles du soldat romain, ni lignes de bataille, ni camps, ni places fortes, les chefs ennemis ne cherchèrent plus qu'une chose : trouver un lieu propre aux embuscades, où l'armée attirée en désordre par l'espoir du pillage, pût être surprise et enveloppée. Des paysans, se donnant pour transfuges, quelques prisonniers qui avaient

été pris ou s'étaient laissé prendre, s'accordent à rapporter au consul, ce qui d'ailleurs était vrai, qu'une immense quantité de bétail était rassemblée dans des pâturages écartés, au milieu d'un bois. Le consul, sur ces rapports, se décide à conduire ses légions vers ce butin. Mais une nombreuse armée de Samnites s'était portée en embuscade le long du chemin. Quand elle vit les Romains engagés dans le défilé, elle se leva tout à coup, et fondit, en poussant de grands cris, sur les légions qui ne s'y attendaient nullement. D'abord la surprise causa un certain trouble, pendant qu'on prenait les armes et qu'on portait au centre les bagages. Mais, quand chacun se fut débarrassé de sa charge et eut pris ses armes, tous se rallièrent autour de leurs enseignes, formant leurs rangs en soldats rompus au service; et, sans qu'un seul ordre eût été donné, l'armée était déjà en ligne de bataille. Alors le consul, se portant où le combat devait présenter le plus de dangers, descend de cheval, et atteste Jupiter, Mars et tous les dieux « que, s'il les a conduits en ce lieu, ce n'est pas qu'il voulût trouver de la gloire pour lui-même, mais du butin pour ses soldats : on ne peut le blâmer que de trop d'empressement à enrichir ses troupes aux dépens de l'ennemi; ce blâme, le courage seul de ses soldats peut l'en laver; qu'ils fassent un commun effort, et s'élancent tous avec la même ardeur contre un ennemi vaincu sur les champs de bataille, dépouillé de ses camps, chassé de ses villes, qui a placé un dernier espoir dans un stratagème et une embuscade, et se fie à sa position, non à ses armes : mais est-il une position inexpugnable à la valeur romaine ? » Il rappelait alors les forteresses de Frégelles, de Sora, et toutes les victoires gagnées en un lieu défavorable. Enflammé par ces paroles, le soldat oublie toutes les difficultés, et marche contre l'armée ennemie suspendue sur sa tête. On eut à souffrir tant qu'il fallut gravir ces hauteurs escarpées; mais, dès que les premières enseignes eurent atteint le sommet du plateau, dès que l'armée se sentit sur un sol uni, l'effroi passa tout à coup dans les rangs des ennemis, qui, se dis-

persant et jetant leurs armes, cherchaient à regagner ces profondes retraites où ils s'étaient cachés peu auparavant. Mais, victimes de leur propre stratagème, ces lieux difficiles où ils avaient cherché à attirer l'ennemi, les arrêtaient eux-mêmes. Aussi, peu d'entre eux parvinrent-ils à s'échapper; vingt mille environ furent tués, et le Romain vainqueur courut faire main basse sur les troupeaux que l'ennemi lui avait ainsi offerts.

XXXII. Pendant que ces événements se passent dans le Samnium, tous les peuples de l'Étrurie, à l'exception des Arrétins, avaient déjà pris les armes; et l'attaque de Sutrium, ville alliée des Romains, et, en quelque sorte, clef de l'Étrurie, avait été le début de cette grande guerre. Le consul Émilium vint avec une armée devant cette place pour délivrer les alliés tenus assiégés. A l'arrivée des Romains, ils firent transporter des vivres en abondance dans leur camp situé près des remparts. Les Étrusques passèrent le premier jour à délibérer s'ils pousseraient la guerre, ou s'ils la traîneraient en longueur. Mais les chefs ayant préféré la promptitude à la prudence, dès le point du jour le signal du combat est arboré, et l'armée s'avance en bataille. Dès que le consul l'apprend, il fait donner des ordres pour que le soldat mange, et, après avoir réparé ses forces, prenne les armes. On lui obéit. Dès qu'il voit les troupes armées et prêtes, il les fait sortir du camp et les range en bataille à peu de distance de l'ennemi. Les deux armées s'observèrent quelque temps, attendant chacune que le cri de guerre retentit et que l'attaque vint de l'autre côté. Midi passé, on n'avait lancé aucun trait de part ni d'autre. Enfin, pour ne pas se retirer sans avoir rien fait, les Étrusques poussent le cri d'attaque; leurs trompettes sonnent la charge et leurs enseignes se portent en avant. Les Romains ne s'élancent pas avec moins d'ardeur. Des deux parts on se choque avec animosité; les ennemis l'emportent par le nombre, les Romains par le courage. La victoire est longtemps indécise, ce qui coûte la vie aux plus braves des deux armées: la balance ne commence à pencher que lorsque la réserve des

Romains se porta au premier rang et qu'à des troupes fatiguées succèdent des troupes fraîches. Les Étrusques n'avaient point de réserves pour appuyer leurs premières lignes ; ils périrent tous en avant et autour de leurs enseignes. Jamais aucun combat n'eût offert moins de déroute et plus de carnage, si la nuit ne fût venue sauver les Étrusques obstinés à mourir ; et en effet, les vainqueurs cessèrent le combat avant les vaincus. Après le coucher du soleil, on sonna la retraite ; les deux armées se retirèrent de nuit dans le camp. Pendant le reste de l'année, il ne se fit rien de mémorable devant Sutrium, car une seule affaire avait anéanti toute la première ligne de l'armée ennemie : la réserve seule restait, c'est-à-dire à peine assez pour la défense du camp. Du côté des Romains, il y avait eu tant de blessés, qu'il périt plus de monde des suites du combat que sur le champ de bataille même.

XXXIII. Q. Fabius, consul de l'année suivante, retrouva la guerre sous les murs de Sutrium ; il avait pour collègue C. Marcius Rutilus. Cependant, Fabius amena de Rome du renfort, et les Étrusques reçurent de leur pays une nouvelle armée. Il y avait bien des années qu'aucune lutte n'avait éclaté entre les magistrats patriciens et les tribuns, lorsque le débat recommença par un membre de cette famille, qui était connue fatale aux tribuns et au peuple. Le censeur Ap. Claudius, après dix-huit mois d'exercice, temps fixé pour la censure par la loi Émilia, et bien que son collègue C. Plautius eût abdiqué¹, ne put être décidé d'aucune manière à abdiquer aussi. P. Sempronius était alors tribun du peuple ; il lui intenta une action pour qu'il eût à se démettre de sa magistrature à l'époque prescrite par la loi. Cette démarche, non moins juste que populaire, était aussi agréable à tous les bons citoyens qu'à la multitude. Comme le tribun revenait toujours sur le texte de la loi Émilia, et qu'il comblait d'éloges son auteur, le dictateur

1. Plautius n'avait pas attendu l'expiration des dix-huit mois pour abdiquer (voir ch. xxix) ; il n'avait donc pas obéi à la loi Émilia : mais c'était une raison de plus pour Appian d'abdiquer au terme légal, puisque Rome n'avait qu'un censeur au lieu de deux.

Mam. *Emilius*, pour avoir réduit à dix-huit mois la durée de la censure autrefois quinquennale et dont une si longue possession faisait une sorte de royauté : « Dis-nous donc, ajouta-t-il, Ap. *Claudius*, ce que tu aurais fait si tu avais été censeur à l'époque où le furent C. *Furius* et M. *Gégnanius*? » Appius répliquait : « Que cette question du tribun n'avait aucun rapport avec sa cause ; que la loi *Emilia* avait obligé ces censeurs, puisqu'elle avait été portée pendant leur magistrature et que le peuple en avait ordonné l'exécution après leur entrée en charge ; en effet, les derniers décrets du peuple servent de règle et de loi : mais ni lui, ni aucun de ceux qui avaient été créés censeurs postérieurement à cette loi, n'étaient tenus de s'y soumettre. »

XXXIV. Ce sophisme d'Appius ne rencontrant aucune approbation : « C'est bien là, reprit le tribun, c'est bien là le descendant de cet Appius, qui, créé décemvir pour une année, se créa lui-même pour une seconde ; puis, la troisième, sans avoir été nommé ni par lui-même ni par personne, retint, simple particulier, les faisceaux et le pouvoir ; qui enfin n'abandonna sa magistrature, qu'écrasé par un pouvoir indignement acquis, indignement exercé, indignement conservé ! C'est bien toujours cette même famille, citoyens, dont les violences et les injustices vous forcèrent de quitter votre patrie et d'occuper le mont Sacré ! C'est contre elle que vous vous êtes menagé l'assistance des tribuns ; c'est à cause d'elle que deux armées du peuple se sont emparées du mont Aventin ; c'est elle qui a toujours combattu les lois contre l'usure et les lois agraires ; elle qui s'est opposée aux mariages des deux ordres ; elle qui a fermé au peuple l'accès des magistratures curules ! Son nom, bien plus que celui des Tarquins, est un nom ennemi de votre liberté. Eh quoi ! Voilà cent ans, Ap. *Claudius*, que Mamercus *Emilius* était dictateur, et, depuis cent ans, de tant de censeurs si honorables et si distingués, pas un seul n'aurait lu les douze tables ! Pas un n'aurait su que ce que le peuple a ordonné en dernier lieu est ce qui fait loi ! Non, non, tous le savaient : aussi tous ont obéi à la loi *Emilia*, et

non à la vieille loi qui avait créé les premiers censeurs, parce que la loi Émilia a été votée la dernière par le peuple, et parce que, de deux lois contraires, c'est l'ancienne qui est toujours abrogée par la nouvelle. Prétendrais-tu, Appius, que le peuple n'est pas lié par la loi Émilia? ou bien qu'il l'est, et que toi seul tu es au-dessus de la loi? Elle a lié, cette loi Émilia, deux fougueux censeurs, C. Furius et M. Géganius, qui montrèrent quel mal une pareille magistrature pouvait faire à la République, lorsque, par colère de voir leur pouvoir limité, ils privèrent du droit de suffrage Mam. Émilium, le premier magistrat, le premier capitaine de l'époque; elle a lié tous les censeurs qui se sont succédé pendant l'espace de cent ans; elle lie aujourd'hui C. Plautius ton collègue, créé sous les mêmes auspices, en vertu du même droit. Le peuple ne l'a-t-il pas créé censeur pour jouir de tous les droits attachés à son titre, ou bien serais-tu un censeur unique et par excellence, jouissant d'une prérogative exceptionnelle? Celui que tu créeras roi du sacrifice, se fera-t-il donc une arme de ce titre de roi pour se prétendre roi réel et légitime de Rome? Crois-tu que quelqu'un se contente alors de six mois de dictature ou de cinq jours d'interrègne? Qui pourras-tu nommer avec confiance dictateur pour planter le clou sacré ou présider aux jeux? Combien doivent lui sembler niais et stupides ceux qui, après avoir fait de grandes choses, abdiquaient la dictature au bout de vingt jours, ou quittaient leur charge pour quelque vice d'élection! Mais pourquoi prendre des exemples éloignés? Naguère, il n'y a pas dix ans, le dictateur C. Ménius, faisant des enquêtes rigoureuses dont s'alarmèrent quelques grands personnages, se vit accusé par ses ennemis du crime même qu'il avait mission de poursuivre: pour se laver de cette imputation, il voulut redevenir simple particulier, et abdiqua la dictature. Je ne te demande pas une telle modération; garde les traditions d'une famille si impérieuse et si hautaine; ne sors pas de charge un jour, une heure avant le terme nécessaire; mais, du moins, ne dépasse pas la limite légale! C'est bien assez d'ajouter un jour,

un mois à la censure. Non, dit-il, je serai censeur trois ans et six mois de plus que ne permet la loi *Emilia*, et je le serai seul. Voilà qui ressemble bien à la royauté. Mais donneras-tu un successeur à ton collègue, quand ce droit tu ne l'aurais même pas si le censeur était mort? Vraiment, j'admire ton repentir, toi qui as fait passer, censeur religieux, des mains des plus nobles pontifes en des mains d'esclaves le ministère de la plus ancienne de nos solennités, de la seule qui ait été instituée par le dieu même qui en est l'objet! Grâce à toi et à ta censure, une famille plus ancienne que Rome même, sanctifiée par l'hospitalité des dieux immortels, a été complètement anéantie dans l'année. Et encore, puisses-tu n'avoir pas, par ce sacrilège, souillé la République entière, malheur que je n'ose envisager! Rome fut prise, le lustre, où, pour ne pas sortir de charge, L. Papirius Cursor se donna un nouveau collègue, en subrogeant au censeur C. Junius, qui venait de mourir, M. Cornelius Maluginensis. Et combien son ambition était-elle plus modérée que la tienne, Appius! L. Papirius ne resta censeur, ni seul, ni au delà du terme légal; et cependant, il ne se trouva ensuite personne à suivre son exemple; tous les censeurs qui vinrent après abdiquèrent après la mort de leur collègue. Mais toi, ni l'expiration de la censure, ni l'abdication de ton collègue, ni la loi, ni le respect humain, rien ne t'arrête : tu fais consister la vertu dans l'orgueil, le courage dans le mépris des dieux et des hommes. Non, Appius, par respect pour la majesté de cette charge que tu as remplie, je voudrais qu'on ne portât pas la main sur ta personne, j'aurais voulu même ne pas t'atteindre du moindre mot blessant; mais ce que j'ai dit, c'est ton opiniâtreté et ton orgueil qui m'ont forcé de le dire : et, si tu n'obéis pas à la loi *Emilia*, je te ferai conduire en prison. Nos ancêtres l'ont établi ainsi : si, dans les comices censoriaux, les candidats ne réunissent pas tous deux le nombre de suffrages exigés par la loi, les comices seront ajournés sans qu'on en

1. Il s'agit de la famille *Fotitius*. Voir même livre, ch. *xxix*, et liv. I, ch. *vii* — Voir aussi Virgile, *Épique*, *viii*, 268.

proclame aucun; je ne souffrirai donc pas que toi, qui n'aurais pu seul être créé censeur, tu exerces seul la censure. » Après avoir ainsi parlé, il donna l'ordre d'arrêter le censeur et de le conduire en prison. Six tribuns approuvèrent l'action de leur collègue; mais les trois autres reçurent l'appel d'Appius. Ainsi, au grand mécontentement de tous les ordres, il exerça seul la censure.

XXXV. Pendant que ces luttes agitaient Rome, Sutrium était déjà assiégée par les Étrusques. Le consul Fabius s'était mis en marche par le bas des montagnes pour porter secours aux alliés et tenter de franchir, s'il le pouvait quelque part, la ligne des assiégeants, quand il rencontra l'armée ennemie en ligne de bataille. Déployée dans une vaste plaine, on voyait facilement que c'était une armée immense. Le consul, pour suppléer à l'insuffisance du nombre par l'avantage de la position, se détourne un peu et fait gagner le versant des montagnes dont le sol est raboteux et rempli de pierres; là, il fait face à l'ennemi. Les Étrusques, ne voyant que leur multitude, qui fait toute leur confiance, et oubliant tout le reste, courent au combat avec tant de précipitation et d'ardeur qu'ils jettent leurs traits pour en venir plus vite aux mains, et tirent leurs épées tout en marchant à l'ennemi. Les Romains font pleuvoir sur eux des traits et des pierres que le lieu leur fournit en grande quantité. Ces projectiles, lors même qu'ils ne frappaient que les boucliers et les casques, étourdissaient ceux qu'ils ne blessaient point. Il était difficile aux ennemis de gravir la hauteur pour engager l'affaire de près, et impossible de combattre de loin, n'ayant plus de traits. Ils restaient donc immobiles, exposés aux coups dont leur armure ne pouvait déjà plus les garantir; déjà même quelques-uns lâchaient pied, toute l'armée hésitait et chancelait : alors les *hastats* et les *princes*, poussant de nouveau le cri de guerre, fondent sur l'ennemi, l'épée à la main. Les Étrusques ne peuvent soutenir ce choc : ils tournent le dos et regagnent leur camp en désordre. Mais les cavaliers Romains, qui ont coupé obliquement la plaine, se présentent à eux; ils abandonnent alors le chemin

du camp et fuient vers la montagne. Presque sans armes, criblés de blessures, ils pénétrèrent dans la forêt Ciminia. Le Romain, après avoir tué plusieurs milliers d'Étrusques, pris trente-huit étendards, s'empara aussi du camp où il trouva un butin considérable. On s'occupa alors des moyens de poursuivre l'ennemi.

XXXVI. La forêt Ciminia était alors plus impénétrable et d'un aspect plus effrayant que ne l'étaient, dans ces derniers temps, les forêts de la Germanie; personne encore, pas même un marchand, ne s'y était aventuré. Presque seul, le général osait y entrer; quant aux autres, ils n'avaient point encore perdu le souvenir des Fourches-Caudines. Alors, un de ceux qui se trouvaient présents, (c'était un frère du consul, M. Fabius, selon les uns; Gésion, selon les autres; selon d'autres enfin, C. Claudius, seulement frère utérin du consul) prit l'engagement d'aller reconnaître les lieux, avec promesse d'en rapporter des nouvelles certaines. Élevé à Céri, chez des hôtes, il y avait appris les lettres Étrusques, et parlait bien la langue. Je vois dans quelques historiens qu'il était, à cette époque, aussi commun d'instruire la jeunesse dans les lettres Étrusques, qu'aujourd'hui dans les lettres Grecques; mais il est plus vraisemblable que la connaissance de la langue Étrusque était particulière à l'homme qui se mêla aux ennemis par un déguisement si audacieux. Il n'avait, dit-on, pour compagnon qu'un esclave élevé avec lui, et, en conséquence, sachant comme lui parler l'Étrusque. En partant, ils se bornèrent à prendre quelques renseignements sommaires sur la nature du pays où ils allaient entrer et à apprendre les noms des principales peuplades, de peur que, dans la conversation, leur hésitation sur quelque point important ne vint à les trahir. Ils partirent, déguisés en berger, avec des armes de paysans, des faux et deux piques. Mais ni la connaissance de la langue, ni la nature de leur vêtement et de leurs armes, ne les servirent aussi bien que le peu d'apparence qu'il y avait que quelque étranger s'aventurât dans la forêt Ciminia. On dit qu'ils pénétrèrent jusque chez les Camertes Ombriens. Là, le Ro-

main osa avouer qui ils étaient. Introduit dans le sénat, il parla, au nom du consul, d'un traité d'alliance et d'amitié. On lui fit un accueil cordial, et on le chargea d'annoncer aux Romains que, s'ils entraient dans ces lieux, ils y trouveraient des vivres pour trente jours, et que toute la jeunesse des Camertes Ombriens serait prête à marcher en armes sous leurs ordres. Quand le consul apprit ces intentions, il fit partir à la première veille les bagages, puis les légions derrière les bagages; quant à lui, il demeura avec la cavalerie. Le lendemain, au point du jour, il alla se montrer aux postes Étrusques, disposés hors de la forêt; après les avoir assez longtemps tenus en alarme, il rentra dans son camp; puis, en sortant par la porte opposée, il rejoignit son armée avant la nuit. Le lendemain, il faisait à peine jour qu'il occupait les hauteurs de mont Ciminus, d'où il découvrait les riches plaines de l'Étrurie. Il y jette ses soldats. Déjà on avait enlevé un butin considérable, quand on rencontra des cohortes de paysans Étrusques, levées à la hâte par les principaux habitants du pays: mais elles marchaient dans un tel désordre, que, venues pour reprendre le butin, elles faillirent devenir elles-mêmes la proie de l'ennemi. Après les avoir taillées en pièces ou mises en fuite, après avoir ravagé au loin le pays, le Romain vainqueur regagna le camp, chargé de richesses de toute sorte. Il y trouva cinq députés et deux tribuns du peuple, venant signifier à Fabius, de la part du sénat, de ne pas s'engager dans la forêt Ciminia. Enchantés d'être arrivés trop tard pour empêcher la guerre, ils retournèrent à Rome annoncer une victoire.

XXXVII. Cette expédition du consul avait étendu la guerre au lieu de la terminer. En effet, tout le pays situé au pied du mont Ciminus avait souffert de la dévastation, et une indignation générale avait soulevé non-seulement les peuples de l'Étrurie, mais encore ceux des Ombriens qui se trouvaient dans le voisinage. Aussi une armée, telle qu'on n'en avait jamais vue, vint-elle à Sutrium. Non contents de lever le camp du milieu de la forêt, les Étrusques,

dans leur impatience de combattre, se hâtèrent de mettre leurs troupes en plaine. Après les avoir rangées en bataille, ils ne firent d'abord aucun mouvement, laissant à l'ennemi le temps de former ses lignes; mais bientôt, comme celui-ci refusait évidemment le combat, ils s'approchèrent des palissades. Quand ils virent les postes avancés se replier encore derrière les retranchements, ils crièrent aussitôt à leurs généraux « de donner ordre qu'on leur apportât du camp des vivres pour la journée; qu'ils allaient demeurer sous les armes, et que, la nuit, ou du moins au point du jour, le camp ennemi serait forcé. » L'armée romaine ne montrait pas moins d'impatience; mais elle était contenue par l'autorité du général. Vers la dixième heure du jour¹ environ, le consul ordonne aux soldats de prendre leur nourriture, et de se tenir prêts sous les armes, à quelque heure du jour et de la nuit qu'il donne le signal. Il exhorte la troupe en quelques mots, vantant les guerres des Samnites et rabaisant les Étrusques. « Il ne faut, dit-il, comparer ces deux ennemis, ni pour la bravoure, ni pour le nombre. Il tient, en outre, en réserve une ressource cachée qu'ils connaîtront le moment venu; quant à présent, il ne peut s'expliquer. » Par cette insinuation il voulait donner à croire que l'ennemi était trahi, et rassurer ainsi les esprits effrayés par le nombre. Comme les Étrusques avaient fait halte sans se retrancher, sa supposition paraissait plus vraisemblable. Leur repas fini, les soldats se livrent au repos; puis, vers la quatrième veille² on les réveille sans bruit et ils prennent les armes. On distribue des haches aux valets d'armée pour abattre les palissades et combler les fossés: les troupes se rangent en bataille dans l'intérieur des retranchements, et des cohortes d'élite sont placées au passage des portes. Le signal est donné quelques instants avant le jour, à l'heure où, dans les nuits d'été, le sommeil est le plus profond: passant sur les palissades renversées, l'armée sort en bataille. Elle fond sur des hommes couchés au hasard: les uns im-

1. Trois heures du soir.

2. Trois heures du matin.

mobiles, les autres à moitié endormis, la plupart courant aux armes en désordre, presque tous sont massacrés; quelques-uns à peine ont le temps de saisir leurs armes. Ceux-là même, n'ayant ni signal certain, ni chef pour se rallier, sont mis en déroute par les Romains, puis poursuivis dans leur fuite. Les uns se dirigeaient vers leur camp, les autres vers la forêt. La forêt fut le meilleur asile, car le camp, situé en plaine, fut pris le jour même. Le consul se fit remettre l'or et l'argent; le reste du butin fut pour le soldat. Ce jour-là, on tua ou l'on fit prisonniers près de soixante mille ennemis. Quelques historiens placent ce combat si mémorable au-delà de la forêt Ciminia près de Pérouse; selon eux, on aurait tremblé à Rome pour l'armée, car, ayant sa retraite coupée par une forêt si dangereuse, elle pouvait être accablée par les Étrusques et les Ombriens qui s'étaient levés de toutes parts. En quelque lieu que ce soit passé ce combat, la victoire fut aux Romains. Aussi, de Pérouse, de Corfoue et d'Arrétium, les villes les plus importantes de la confédération Étrusque, des députations vinrent demander paix et alliance aux Romains; on leur accorda une trêve de trente années.

XXXVIII. Tandis que ces succès étaient remportés en Étrurie, l'autre consul, C. Marcins Rutilus, enleva de vive force Allifas aux Samnites. Beaucoup d'autres places et de bourgades furent impitoyablement détruites, ou se rendirent sans coup férir. Pendant le même temps, la flotte romaine, conduite par P. Cornélius, que le sénat avait préposé à la côte maritime, aborda à Pompéi, d'où elle fit une descente en Campanie. Parties de là pour ravager le territoire de Nucérie, les troupes navales se contentèrent d'abord de piller la partie la plus voisine, pour avoir une retraite sûre vers leurs vaisseaux. Mais bientôt, comme c'est l'ordinaire, l'appât du butin les entraîna trop loin, et l'éveil fut donné à l'ennemi. Personne ne les attaqua alors que, dispersés dans la campagne, ils auraient pu être exterminés complètement; mais, comme ils revenaient sans défiance, des paysans les assaillirent près de leurs vaisseaux, leur enlevèrent leur

butin, et tuèrent un certain nombre d'entre eux. Ceux qui échappèrent furent repoussés en désordre vers leurs vaisseaux. Autant l'expédition de Q. Fabius au-delà de la forêt Ciminia avait causé d'alarmes à Rome, autant elle avait causé de joie aux ennemis quand la nouvelle était venue dans le Samnium. « L'armée romaine, disait-on, est enveloppée sans issue, et elle va trouver là de nouvelles Fourches-Caudines. C'est toujours cette soif aveugle de s'étendre qui l'a entraînée dans des défilés impraticables, où elle est emprisonnée moins encore par les armes de l'ennemi que par les obstacles naturels. » Déjà même quelque peu de jalousie se mêlait à cette joie; on regrettait que la fortune eût transporté des Samnites aux Étrusques l'honneur d'humilier les armes romaines. Ils accourent donc avec tout ce qu'ils ont d'armes et de soldats pour écraser le consul C. Marcius, prêts d'ailleurs à passer sur-le-champ en Étrurie au travers des Murses et des Sabins, si Marcius parvient à éviter le combat. Ce fut le consul qui marcha au-devant d'eux. Des deux côtés on se battit avec acharnement; mais le succès resta indécis. Il y avait des deux parts un nombre égal de morts; cependant, la croyance générale fut que les Romains avaient eu le dessous, parce qu'ils avaient perdu quelques chevaliers, des tribuns des soldats, un lieutenant, et que le consul, ce qui fit sensation, avait été blessé. L'importance de ces pertes fut exagérée naturellement par la renommée; le sénat était en proie à une vive terreur, et l'on voulait nommer un dictateur. Personne ne doutait que le choix ne tombât sur Papirius Cursor, le plus habile général de l'époque. Par malheur, on ne pouvait faire parvenir sûrement un message dans le Samnium à travers tant d'obstacles, et il n'était pas sûr que le consul vécût encore. L'autre consul, Fabius, était l'ennemi personnel de Papirius. Pour que cette haine ne fût pas un obstacle au bien public, le sénat crut devoir lui envoyer une députation prise parmi les personnages consulaires. Outre leur caractère public, ils avaient un prestige personnel dont ils devaient user pour déterminer le consul à faire à la patrie le sacrifice de ses

ressentiments personnels. Les députés abordent Fabius, lui remettent le sénatus-consulte, et lui adressent un discours conforme à leur mandat. Le consul, les yeux baissés vers la terre, s'éloigne, sans avoir dit un mot qui révèle ses intentions : puis, dans le silence de la nuit, selon l'usage, il nomme dictateur L. Papirius. Comme les députés le félicitaient de cette belle victoire sur lui-même, il garda un silence obstiné, et, sans ouvrir la bouche, sans dire un mot de ce qu'il avait fait, il les congédia d'un air qui annonçait une grande douleur comprimée dans une grande âme. Papirius prit C. Junius Bubuleus pour maître de la cavalerie. Comme il présentait aux curies la loi qui lui conférait l'autorité sur les troupes, un fâcheux présage força d'ajourner cette formalité : la curie Fancia fut appelée la première pour donner son suffrage; or, on rattachait à ce nom deux grandes calamités, la prise de Rome et la paix Caudine, désastres qui eurent lieu les deux années où elle avait voté la première. Licinius Macer fait retomber encore sur cette curie l'odieux d'une troisième catastrophe, la défaite de Créméra.

XXXIX. Le lendemain, le dictateur, après avoir pris de nouveau les auspices, fit passer la loi. Partant aussitôt avec les troupes levées récemment, lors de la terreur qu'avait excitée le passage de l'armée au delà de la forêt Ciminia, il arriva à Longula. Là, après avoir reçu du consul Marcius les anciens soldats, il alla présenter la bataille aux ennemis, qui ne firent rien pour l'éviter. Des deux côtés on était prêt, sous les armes, mais on n'engageait pas le combat, quand la nuit survint. Les deux armées restèrent quelque temps tranquilles, sans défiance de leurs forces, sans mépris pour l'ennemi, ayant leur camp à peu de distance. Pendant ce temps, de graves événements se passaient en Étrurie. D'abord, on gagna une bataille sur les Ombriens, (à la vérité cette déroute ne leur causa pas de grandes pertes, car, après avoir engagé vivement le combat, ils ne le soutinrent pas); puis, il y eut, près du lac Vadimor, un autre engagement avec les Étrusques. Leur armée, levée d'après la loi sacrée, se composait de soldats ayant chacun un compagnon de

son choix; plus nombreuse que jamais, elle combattit aussi avec une intrépidité sans exemple; des deux parts, telle était l'animosité qu'on ne songea pas à lancer les traits. L'affaire s'engagea à l'épée; et l'action, très-vive tout d'abord, le devint plus encore pendant le combat dont l'issue fut longtemps douteuse. Il semblait qu'on eût affaire, non plus à ces Étrusques, si souvent vaincus, mais à un nouveau peuple. D'aucun côté on ne songe à reculer : les soldats qui combattent devant les enseignes sont tombés; pour que les enseignes ne restent pas sans défenseurs, la seconde ligne remplace la première. Ensuite, on a recours aux dernières réserves; enfin, le péril est si pressant, la lutte si acharnée, que les cavaliers romains sautent de cheval et arrivent au premier rang de l'infanterie à travers des monceaux d'armes et de cadavres. Il sembla qu'une nouvelle armée apparût au milieu des troupes fatiguées. Le désordre se mit alors dans les rangs des Étrusques. L'impétuosité des cavaliers entraîne le reste des troupes, quoique épuisées, et la ligne des ennemis est forcée. Leur opiniâtreté est enfin vaincue; quelques manipules lâchent pied, et ce premier ébranlement détermine une déroute complète. Cette journée porta un premier coup à la puissance des Étrusques fondée sur une longue prospérité. Ce qui faisait la force de la nation fut détruit sur le champ de bataille; du même coup, le camp fut pris et pillé.

XL. Dans le Samnium, la guerre n'offrit ni moins de périls, ni de moins glorieux résultats. Entre autres préparatifs de guerre, ils voulurent faire briller leurs combattants par une nouvelle armure. Ils avaient deux armées : à l'une ils donnèrent des boucliers ciselés en or; à l'autre, des boucliers ciselés en argent. Voici quelle était la forme de ce bouclier. Plus évasé vers l'endroit qui protège la poitrine et les épaules, il était carré par le haut; au bas, il se terminait en coin, afin d'être plus maniable. Un tissu de feutre garantissait la poitrine du soldat, une bottine sa jambe gauche. Les casques, surmontés d'un panache, ajoutaient à la taille du soldat. Ceux qui avaient le bouclier doré portaient un vêtement de

diverses couleurs; avec le bouclier argenté on portait un vêtement blanc. Ceux-ci formaient l'aile droite, les autres la gauche. Cet appareil, ces armes, les Romains les connaissaient. Leurs généraux leur avaient appris « qu'un soldat doit avoir l'air farouche; qu'il lui faut, non des ciselures d'or et d'argent, mais du fer et un mâle courage. Tout cet or, c'est moins une armure, qu'une proie pour l'ennemi; ce qui brille avant l'action est bientôt terni au milieu du sang et des blessures. Le courage, voilà l'ornement du soldat; tous ces objets précieux passent du côté de la victoire, et la richesse du vaincu devient la proie du vainqueur indigent. » Après avoir enflammé ses troupes par de telles paroles, Cursor les conduit au combat. Il se place à l'aile droite, et met à l'aile gauche le maître de la cavalerie. Dès le premier moment, la lutte fut vive avec l'ennemi. Elle ne le fut pas moins entre le dictateur et le maître de la cavalerie; car c'était à qui des deux déciderait la victoire. Junius eut le bonheur d'ébranler le premier l'ennemi. Placé à l'aile gauche, il avait devant lui l'aile droite des Samnites, dont les soldats, voués aux dieux, selon l'usage national¹, se reconnaissaient à la blancheur de leurs vêtements et à la blancheur de leurs armes. Junius s'écriant « qu'il les immole à Pluton, » lance ses soldats contre eux, porte le désordre dans leurs rangs et les fait plier d'une manière sensible. Le dictateur s'en aperçoit : « Quoi ! s'écrie-t-il, la victoire commencera par l'aile gauche, et l'aile droite, celle du dictateur, suivra l'impulsion d'autrui au lieu d'avoir la plus grande part du triomphe ! » Ces mots enlèvent le soldat. Ni les fantassins ne le cèdent à la cavalerie pour le courage, ni les lieutenants aux généraux pour le zèle. M. Valérius à droite, P. Décius à gauche, tous deux personnages consulaires, s'élancent vers les cavaliers rangés sur les ailes, et, les exhortant à venir avec eux prendre leur part de gloire, se jettent en travers sur les flancs de l'ennemi. Cette nouvelle attaque imprime une vive terreur à la ligne entière. L'armée ro-

1. Voyez même livre, ch. xxxix, et liv. iv. ch. xxvi.

maine, pour redoubler l'effroi de l'ennemi, pousse de nouveau le cri de charge et s'élance en avant. Les Samnites alors commencent à fuir. Bientôt, la plaine est couverte d'un monceau de cadavres et d'armes éclatantes. Dans leur effroi, ils se réfugient d'abord dans leur camp, que bientôt même ils ne peuvent plus conserver. Il est pris, pillé, et, avant la nuit, livré aux flammes. Un sénatus-consulte décerna le triomphe au dictateur : les armes prises sur l'ennemi furent de beaucoup le plus bel ornement de cette solennité. On les trouva si magnifiques, que les boucliers dorés furent placés devant les boutiques des orfèvres pour décorer le forum. C'est de là, dit-on, que vint l'usage pour les édiles d'orner le forum lorsqu'on promène les statues des dieux. Les Romains employèrent du moins ces armes éclatantes à rehausser l'éclat du culte; mais les Campaniens, à la fois par orgueil et en haine des Samnites, en ornèrent les gladiateurs dont ils se donnaient le spectacle pendant leurs repas et donnèrent à ces gladiateurs le nom de Samnites. La même année, le consul Fabius combattit les débris de l'armée Étrusque aux environs de Pérouse, qui, elle-même, avait rompu la trêve. La victoire ne fut ni douteuse ni difficile. La place même, car le vainqueur s'avança jusque sous les murs, eût été prise, si des députés ne fussent sortis pour en annoncer la soumission. Après avoir mis une garnison dans Pérouse et s'être fait précéder à Rome des députations de l'Étrurie qui venaient demander la paix au sénat, le consul rentra triomphalement dans la ville avec le prestige d'une victoire plus éclatante encore que celle du dictateur. L'honneur même d'avoir défait les Samnites fut en grande partie attribué aux lieutenants P. Décius et M. Valérius, que le peuple, aux comices suivants, nomma à une grande majorité, l'un consul, l'autre préteur.

XLI. Le consulat fut maintenu à Fabius, pour prix de cette glorieuse soumission de l'Étrurie; on lui donna Décius pour collègue. Valérius fut créé préteur pour la quatrième fois. Les consuls se partagèrent les provinces; l'Étrurie échut à Décius, le Samnium à Fabius. Celui-ci,

s'étant porté sur Nucéria Alfaterna, refusa aux habitants la paix qu'ils demandaient alors, après l'avoir dédaignée quand elle leur était offerte : son attaque vigoureuse força la place à se rendre. On combattit en bataille rangée les Samnites. Ils furent vaincus sans beaucoup d'efforts ; et même, si l'on a conservé le souvenir de cette rencontre, c'est qu'elle fut la première où les Marses se trouvèrent aux prises avec les Romains. Les Péligniens, qui avaient imité la défection des Marses, eurent le même sort. La fortune de la guerre était également favorable à l'autre consul, Décius. Il avait contraint par la frayeur Tarquinies à fournir du blé à l'armée, et à demander une trêve de quarante ans. Il prit de vive force quelques places aux Volsiniens, en rasa une partie de peur qu'elles servissent de retraite aux ennemis ; enfin, en promenant la guerre de tous côtés, il se fit tellement redouter que toute la confédération Étrusque demanda un traité d'alliance au consul. Il n'y consentit pas, et n'accorda qu'une trêve d'un an. Encore l'ennemi dut-il, cette année-là, payer la solde de l'armée romaine et fournir deux tuniques à chaque soldat. Ce fut là le prix de la trêve. On était donc en paix avec l'Étrurie quand éclata tout à coup la défection des Ombriens, nation qui avait échappé à tous les malheurs de la guerre, si l'on excepte le passage de l'armée romaine sur son territoire. Ils avaient armé toute leur jeunesse et poussé à la révolte une grande partie de l'Étrurie. Leur armée était si considérable, que, laissant derrière eux Décius dans l'Étrurie, ils publiaient qu'ils allaient assiéger Rome. Ils parlaient d'eux-mêmes avec orgueil, des Romains avec mépris. Dès que le consul Décius eut vent de leur projet, il quitta l'Étrurie, marcha vers Rome à grandes journées, et s'établit sur le territoire de Pupinia, prêt à agir selon ce que ferait l'ennemi. A Rome même, on ne traitait pas avec mépris cette guerre des Ombriens. Leurs menaces avaient suffi pour jeter l'alarme : l'invasion Gauloise avait trop appris combien la ville se défendait mal. Aussi envoya-t-on des députés au consul Fabius : si la

guerre des Samnites lui laissait quelque relâche, il était invité à conduire sur-le-champ son armée en Ombrie. Le consul obéit, et gagna, à marches forcées, Méviana, où étaient alors les troupes des Ombriens. L'arrivée soudaine du consul, que l'on avait cru retenu loin de l'Ombrie par la guerre du Samnium, jeta les Ombriens dans une épouvante telle, que les uns étaient d'avis de se retirer dans les places fortes, les autres de renoncer à la guerre. Cependant, un des cantons (ils l'appellent Matérina) non-seulement retint les autres sous les armes, mais les entraîna même au combat sur-le-champ. Ils attaquèrent Fabius, comme il entourait le camp de palissades. Le consul, les voyant se ruer en désordre contre ses retranchements, fait cesser les travaux, et range ses soldats comme le permet la nature du lieu et la circonstance. Pour toute exhortation, il leur rappelle la gloire dont ils se sont couverts en Étrurie et dans le Samnium : il faut en finir avec ces misérables débris de la guerre d'Étrurie et faire expier cette menace impie d'aller mettre le siège devant Rome. Ces paroles sont entendues par les soldats avec de si vifs transports, qu'un cri, parti involontairement, interrompt la harangue du général. Sans attendre l'ordre, au son des trompettes et des clairons, ils fondent impétueusement sur l'ennemi. On croirait qu'ils n'ont devant eux ni des hommes ni des armes. Ils commencent (audace qui tient du prodige !) par arracher les enseignes des mains des porte-étendards ; puis, ce sont les porte-étendards eux-mêmes qui sont saisis et traînés vers le consul. De même ensuite pour le soldat : ils le transportent de sa ligne dans la leur, et, s'il y a quelque part de la résistance, l'affaire se termine avec le bouclier plutôt qu'avec l'épée. Du choc du bouclier ou d'un coup d'épaule, l'ennemi est renversé. On prend plus d'hommes qu'on n'en tue ; un seul cri retentit sur tous les points : « mettez bas les armes ! » Ainsi, au milieu du combat même, ceux qui les premiers avaient provoqué la lutte font leur soumission. Le lendemain et les jours suivants, les autres peuples de

l'Ombrie se rendent. Les Ocriculans reçoivent seuls une promesse d'alliance.

XLII. Fabius, vainqueur dans une guerre que le sort ne lui avait point assignée, ramena son armée dans sa province. En récompense de si beaux succès, le sénat, à l'exemple du peuple, qui, l'année précédente, lui avait continué le consulat, lui prorogea le commandement militaire pour l'année suivante, malgré la vive opposition d'Appius, consul cette année même avec L. Volumnius. Je lis dans quelques annales qu'Appius demanda le consulat, étant censeur, et que L. Furius, tribun du peuple, s'opposa à son élection jusqu'à ce qu'il eût abdiqué la censure. Créé consul, il vit son collègue chargé de la guerre qu'on allait faire à de nouveaux ennemis, les Sallentins¹, et demeura à Rome où il s'efforça d'accroître son influence par des services politiques puisque d'autres étaient en possession de la gloire militaire. Volumnius n'eut pas à se plaindre. Il fut vainqueur dans plusieurs rencontres, et prit de vive force quelques villes aux ennemis. Il prodiguait au soldat le butin ; puis, les cœurs gagnés par ses largesses, il se les attachait par son affabilité. Aussi, avec lui, les troupes étaient avides de périls et d'épreuves. Le proconsul Q. Fabius livra bataille à l'armée Samnite près d'Allifas. Le succès ne fut pas douteux un seul instant. Les ennemis en déroute furent refoulés dans leur camp. Ce camp même, ils l'auraient perdu, si le jour n'eût été trop avancé. Toutefois, on les y cerna avant la nuit, et on fit bonne garde pour que personne ne pût s'échapper. Le lendemain, le jour paraissait à peine, qu'ils demandaient à capituler. Il fut stipulé que tout ce qu'il y avait de Samnites sortirait avec un simple vêtement : tous passèrent sous le joug. Quant aux alliés des Samnites, on n'avait rien statué à leur égard : ils furent vendus à l'encan au nombre d'environ sept mille. Ceux qui s'étaient dits citoyens Herniques furent mis à l'écart et surveillés étroitement. Fabius les envoya tous au

1. Peuplade de la Calabre.

sénat romain. Après une enquête pour établir si c'était au nom de leur nation ou comme volontaires qu'ils avaient fait la guerre pour les Samnites contre Rome, on les fit garder par les différentes peuplades latines. Les consuls qu'on venait de nommer, P. Cornélius Arvina et Q. Marcius Trémulus, eurent ordre de soumettre toute cette affaire aux délibérations du sénat. Les Herniques s'en trouvèrent blessés. Il se tint une assemblée générale à Anagnie, dans ce qu'ils appellent le cirque Maritime¹; et là, tous les Herniques, sauf ceux d'Alatrium, de Férentinum et de Vérules, déclarèrent la guerre au peuple romain.

XLIII. Dans le Samnium aussi, par suite de la retraite de Fabius, de nouveaux mouvements éclatèrent. Calatia et Sora, et les garnisons romaines de ces deux places, furent prises; les soldats prisonniers se virent en butte à d'atroces cruautés. P. Cornélius y fut donc envoyé avec une armée. Marcius fut chargé des nouveaux ennemis, les Anagniens et les autres Herniques contre qui la guerre était déjà décidée. D'abord, l'ennemi sut si bien prendre les points favorables pour couper toute communication entre les deux consuls, qu'il eût été impossible à un simple courrier de passer. Aussi, pendant quelques jours, chaque consul resta-t-il dans une ignorance profonde de la situation de son collègue. L'effroi gagna Rome même. Il fut si vif, qu'on enrôla tous les citoyens encore jeunes, et qu'on leva deux armées complètes pour parer aux éventualités. Du reste, la guerre des Herniques ne fut en proportion, ni de l'effroi qu'elle venait de causer, ni de l'antique gloire de leur nation. Ils ne firent rien de mémorable : après avoir perdu trois camps en quelques jours, ils consentirent, pour s'assurer une trêve d'un mois et pouvoir envoyer une députation au sénat de Rome, à fournir la solde et le blé pendant deux mois et une tunique à chaque soldat. Le sénat les renvoya à Marcius, qu'un sénatus-consulte avait chargé de décider du sort de ce peuple. Marcius reçut à discrétion

1. Anagnie, capitale des Herniques, était située loin de la mer; on ne s'explique donc pas ce nom de cirque maritime.

les Herniques. Dans le Samnium, l'autre consul, avec l'avantage du nombre, avait le désavantage des lieux. Les ennemis avaient coupé toutes les routes, pris tous les passages praticables, et arrêtaient ainsi tout convoi. Vainement le consul leur présentait-il chaque jour la bataille, il ne pouvait les amener à combattre; et il était évident que, si le Samnite avait tout à craindre d'un combat livré sur-le-champ, le Romain avait tout à craindre des lenteurs de la guerre. L'arrivée de Marcius, qui, après avoir soumis les Herniques, se hâtait de venir au secours de son collègue, ne permit plus aux ennemis de différer le combat. Ne se croyant pas de force déjà contre une armée seule, ils comprennent que, s'ils laissent les deux armées consulaires se réunir, il n'y a plus d'espoir pour eux; ils attaquent donc les troupes de Marcius qui arrivent dans le désordre d'une marche. Marcius fait placer en toute hâte les bagages au centre, et l'armée est rangée autant que le permet la circonstance. D'abord les cris qui parvinrent jusqu'au camp, puis la vue de la poussière soulevée au loin mettent l'alarme dans le camp de l'autre consul. Celui-ci fait prendre les armes à la hâte, s'empresse de faire sortir ses troupes en bataille, et tombe sur les flancs de l'armée ennemie occupée d'un autre combat. « Ce serait, s'écrie-t-il, le comble de la honte, s'ils laissaient à l'autre armée l'honneur d'avoir vaincu les deux ennemis, et s'ils ne recueillaient eux-mêmes la gloire d'une guerre dont ils avaient été chargés. » Il se fait jour à l'endroit où il s'est porté d'abord, et, au travers des bataillons, arrive jusqu'au camp ennemi. Le trouvant sans défenseurs, il s'en empare et y met le feu. Dès que la lueur de cet incendie apparaît aux soldats de Marcius et fait retourner les ennemis, la déroute des Samnites commence : mais le carnage s'étend partout, et ils ne trouvent nulle part de refuge assuré. Déjà trente mille ennemis gisaient à terre, les consuls avaient fait sonner la retraite et rassemblaient les troupes en une seule armée, en s'adressant des félicitations mutuelles, quand tout à coup on aperçut au loin de nouvelles cohortes ennemies. C'étaient de jeunes

recrues. A cette vue, le carnage recommence. Sans attendre l'ordre des consuls, sans avoir reçu de signal, les vainqueurs s'élancent en criant « qu'il faut faire faire à ces jeunes Samnites un rude apprentissage. » Les consuls cèdent à l'ardeur des légions, sachant bien que des soldats novices, mêlés à des vétérans consternés par leur déroute, ne pourront même pas tenter le combat. Ils ne se trompaient pas. Toutes les troupes Samnites, conscrits et vétérans, gagnent en fuyant les montagnes voisines. Les Romains gravissent également ces hauteurs, et il n'y a plus pour les vaincus de position qui les protège. On les précipite du haut des sommets qu'ils viennent d'occuper. Déjà tous, d'une commune voix, demandaient la paix. Après les avoir forcés de fournir du blé pour trois mois, la solde d'une année, une tunique pour chaque soldat, on leur permit d'envoyer demander la paix au sénat. Cornélius resta dans le Samnium. Marcins revint à Rome et y triompha des Herniques; on lui décerna une statue équestre dans le forum: c'est celle qui est placée devant le temple de Castor. On rendit à trois peuples des Herniques, les Alatrinates, les Vérulans, les Féréntinates, leurs lois qu'ils préféraient au droit de cité; on leur permit aussi de s'allier entre eux, privilège qu'ils furent quelque temps les seuls à avoir parmi les Herniques. Pour les habitants d'Anagnin et ceux qui avaient pris les armes contre Rome, on leur accorda le droit de cité sans celui de suffrage: on leur interdit leurs assemblées et le pouvoir de contracter des mariages de ville à ville; en outre, les fonctions de leurs magistrats furent bornées à la surveillance des sacrifices. La même année, le censeur Bubulcus commença la construction du temple de la déesse *Salus*, pour accomplir un vœu qu'il avait fait, étant consul, pendant la guerre des Samnites. C'est encore lui, avec son collègue M. Valérius Maximus, qui fit faire des chemins vicinaux aux frais du trésor. Cette année encore, on renouvela pour la troisième fois¹ le traité avec Carthage. Les ambassadeurs

1. Jusqu'ici Tite Live n'a parlé que d'un traité. Liv. VII, ch. xvii.

de cette ville furent traités avec égards et reçurent des présents.

XLIV. Cette même année vit un dictateur, P. Cornélius Scipion, avec P. Décius Mus pour maître de la cavalerie. Ils tinrent les comices consulaires. On les avait nommés à cet effet parce qu'aucun des deux consuls ne pouvait quitter le théâtre de la guerre. Les consuls créés furent L. Postumius et T. Minucius. Pison place ces deux consuls après Q. Fabius et P. Décius, supprimant ainsi les deux années qui eurent pour consuls, comme nous l'avons dit, Claudius avec Volumnius, et Cornélius avec Marcius. Est-ce détant de mémoire en rédigeant ses annales, ou bien a-t-il omis à dessein ces deux consulats, les croyant apocryphes, je ne saurais dire. La même année, le territoire de Stella, en Campanie, fut désolé par des incursions des Samnites. On envoya en conséquence les deux consuls dans le Samnium, et sur deux points différents : Postumius marcha sur Tifernum, Minucius sur Bovianum. L'armée de Postumius combattit la première devant Tifernum. Selon les uns, la défaite des Samnites aurait été complète, et on leur aurait pris vingt mille hommes : selon les autres, le résultat de la bataille resta indécis; Postumius, feignant l'effroi, s'éloigna pendant la nuit et cacha ses troupes dans la montagne; les ennemis, le suivant, prirent position à deux milles de son camp, sur des hauteurs également fortifiées. Le consul, pour faire croire qu'il n'avait eu d'autre intention que de se ménager un campement sûr et riche en subsistances, (et il l'était en effet) y retrancha son camp, et s'y fit apporter en abondance les objets de première nécessité : mais, à la troisième veille, laissant un fort détachement pour garder le camp, il conduisit ses légions, sans bagages, et par le plus court chemin, à son collègue, également inactif en face d'un autre corps d'ennemis. Là, sur le conseil de Postumius, Minucius engagea l'action. Comme le jour tirait à sa fin sans que la victoire se décidât, Postumius tombe tout à coup avec ses légions toutes fraîches sur l'armée ennemie déjà accablée de fatigue. Il extermine ces troupes

que la fatigue et leurs blessures empêchent même de fuir. On prend vingt et un étendards. On gagne ensuite le camp de Postumius. Là, les deux armées victorieuses trouvent un ennemi consterné déjà par la nouvelle qu'il vient d'apprendre : il est bientôt battu et mis en fuite. On prit vingt-six étendards ; le général des Samnites et un grand nombre d'ennemis furent faits prisonniers ; les deux camps tombèrent au pouvoir des Romains. Le lendemain matin, on fit le siège de Novianum, qui fut bientôt emportée : à la gloire de si beaux succès s'ajoutèrent pour les consuls les honneurs du triomphe. D'après quelques historiens, le consul Minucius, rapporté au camp grièvement blessé, y serait mort ; M. Fulvius aurait été nommé à sa place, et ce serait lui, qui, ayant reçu le commandement de l'armée de Minucius, se serait emparé de Bovianum. La même année, Sora, Arpinum, Césennia furent reprises sur les Samnites. Une statue colossale d'Hercule fut placée dans le Capitole, et l'on en fit la dédicace.

XLV. Sous le consulat de P. Sulpicius Saverriion et de P. Sempronius Sophus, les Samnites, soit pour mettre fin à la guerre, soit pour gagner du temps, envoyèrent des députés à Rome demander la paix. Malgré leur attitude suppliante, on leur répondit : « Si les Samnites n'avaient pas si souvent demandé la paix tout en se préparant à la guerre, on aurait pu discuter de part et d'autre et arriver à un arrangement : mais, jusqu'à ce jour, ils ont abusé Rome par de vaines paroles ; on ne peut donc plus croire qu'à des faits. Le consul P. Simpronius sera bientôt avec une armée dans le Samnium : lui, on ne pourra le tromper sur les dispositions des esprits : il verra si l'on veut la guerre ou la paix ; ce qu'il aura remarqué, il en fera part au sénat ; les députés n'auront qu'à suivre le consul à son départ du Samnium. » Dans le cours de l'année, comme l'armée Romaine avait trouvé, en parcourant le Samnium, des dispositions pacifiques et un grand empressement à la fournir de vivres, on renouvela l'ancien traité avec les Samnites. Rome tourna alors ses armes contre les Eques, d'an-

ciens ennemis, qui, depuis bien des années, étaient demeurés dans une inaction apparente, mais trahissaient la paix qu'ils feignaient de respecter. Tant que les Herniques étaient restés indépendants, les Êques s'étaient joints à eux pour envoyer du secours aux Samnites; les Herniques réduits, presque tous les Êques, sans même dissimuler le caractère d'une conduite qui engageait la nation, avaient passé à l'ennemi. Depuis que les Féciaux, après le traité conclu entre les Romains et les Samnites, étaient venus demander satisfaction, ils disaient : « que c'était un piège, afin que la peur de la guerre les forçât à se laisser faire Romains. Or, combien cette condition était désirable, l'exemple des Samnites le montrait assez : ceux qu'on en avait laissés libres avaient préféré leurs lois au droit de cité Romaine; ceux qui n'avaient pas été maîtres de choisir, regarderaient toujours comme un châtiment un titre qu'on leur avait imposé. » Ces propos insultants, jetés publiquement dans les assemblées, déterminèrent Rome à leur faire la guerre. Les deux consuls, partis ensemble pour cette nouvelle expédition, prirent position à quatre milles du camp ennemi. L'armée des Êques, composée de soldats, qui, depuis bien des années, n'avaient pas fait de guerre régulière et en leur nom, ressemblait à une armée levée à la hâte : sans chefs, sans subordination, elle s'agitait en désordre. Les uns veulent qu'on aille livrer bataille; les autres, qu'on garde le camp; le plus grand nombre tremble pour leurs campagnes, qui vont être dévastées, pour leurs villes, où l'on n'a laissé que de faibles garnisons, et dont la ruine est certaine. Aussi, quand parmi un grand nombre d'avis différents il s'en formula un, qui, sans tenir compte de l'intérêt général, appelait chacun à défendre ses intérêts particuliers, tous s'y rangèrent avec acclamations : on avait proposé de sortir du camp à la première veille, chacun de son côté, pour tout transporter dans les villes et s'y défendre à l'abri des murailles. Les ennemis étaient déjà dispersés par la campagne lorsque les Romains, au point du jour, sortent du camp et se forment en bataille. Ne voyant personne venir à

leur rencontre, ils marchent à grands pas au camp des ennemis. Là, point de sentinelles aux portes, point de soldats le long des retranchements, point de ces bruits confus qui sortent toujours d'un camp. Frappés de ce silence étrange, ils s'arrêtent de crainte d'embuscade. Ayant ensuite franchi les palissades, et trouvé tout abandonné, ils veulent suivre les traces de l'ennemi : mais ces traces, comme les fugitifs avaient pris mille chemins différents, se dirigeaient de tous les côtés à la fois ; et on resta d'abord dans l'incertitude. Bientôt, les éclaireurs vinrent annoncer la résolution accomplie par l'ennemi. Alors, promenant la guerre de ville en ville, ils prirent, en cinquante jours, quarante et une places. La plupart furent rasées et brûlées, et la nation des Éques fut presque entièrement anéantie. Les consuls triomphèrent. La ruine des Éques fut un exemple pour les Maruciniens, les Marses, les Péligniens, les Férentains : ils envoyèrent des députations à Rome demander paix et amitié. On leur accorda l'alliance qu'ils sollicitaient.

XLVI. Cette année, un greffier, Cn. Flavius, fils de Cnéius, né d'un père affranchi, dans une humble fortune, mais adroit et éloquent, devint édile curule. Je trouve dans quelques annales qu'il servait d'appariteur aux édiles quand la première tribu le nomma édile lui-même. Comme on refusait de recevoir son nom à cause de ses fonctions de greffier, il déposa ses registres, et affirma par serment qu'il ne les reprendrait jamais. Licinius Macer soutient qu'il avait quitté son greffe quelque temps auparavant ; il se fonde sur ce que Flavius avait déjà été tribun, et qu'il avait exercé deux sortes de triumvirat, le triumvirat de nuit¹, et un autre pour l'établissement d'une colonie². Toujours est-il, car c'est là que tous les historiens s'accordent, qu'il disputa toujours de hauteur avec les nobles qui méprisaient sa basse extraction. Les formules de jurisprudence étaient entre les mains des pontifes comme au fond d'un sanctuaire ; il les

1. Les triumvirs de nuit faisaient des rondes dans Rome pendant la nuit pour prévenir les incendies et les vols.

2. Voir liv. III, ch. I.

publia. Il fit placer autour du forum le tableau des fastes, afin que l'on sût les jours où les tribunaux devaient être ouverts. Au grand mécontentement de la noblesse, il dédia à la Concorde un temple sur l'emplacement d'un ancien temple de Vulcain; et le souverain pontife, Cornélius Barbatus, se vit forcé par une décision unanime du peuple de lui dicter les formules consacrées, quoiqu'il protestât que les anciennes coutumes accordaient à un consul ou à un général seulement le droit de faire la dédicace d'un temple. C'est à la suite de cet incident que le sénat fit ratifier par le peuple une loi qui défendait de faire la dédicace d'un temple ou d'un autel sans l'ordre du sénat ou de la majorité des tribuns du peuple. Voici un fait de peu d'intérêt en lui-même, s'il ne montrait quelle fierté opposaient les plébéiens à l'orgueil des nobles. Flavius venait visiter son collègue malade; un certain nombre de jeunes nobles, qui se trouvaient dans l'appartement, se donnèrent le mot pour ne pas se lever quand il entrerait. Flavius fit approcher sa chaise curule, et, du siège de sa dignité, il se donna le spectacle de l'embarras et du dépit de ses ennemis. A la vérité, Flavius avait été nommé édile par la faction du forum¹ qu'avait singulièrement fortifiée la censure d'Appius; car Appius le premier avait avili le sénat par l'introduction de fils d'affranchis. Comme personne n'avait voulu tenir compte de ces choix, et qu'il se voyait privé du crédit qu'il s'était flatté d'obtenir dans le sénat, Appius corrompit le forum et le champ de Mars en répandant le bas peuple dans toutes les tribus. Aux comices où fut nommé Flavius, le scandale fut si grand que la plupart des nobles quittèrent leurs anneaux et leurs colliers². Dès lors, Rome fut divisée en deux partis : l'un, composé des honnêtes gens, aimant et favorisant les bons citoyens; l'autre, composé de la faction du forum. Il en fut ainsi jusqu'à la censure de P. Décius et de Q. Fabius. Celui-ci, pour rétablir la concorde et ne pas laisser

1. Voir liv. III, ch. LXXII.

2. Les anneaux d'or étaient portés par les sénateurs seuls; les colliers étaient l'ornement des chevaliers.

les élections aux mains les plus viles, écuma toute cette lie du forum, et la jeta dans quatre tribus qu'il appela tribus de la ville. Cette mesure fut reçue avec tant de reconnaissance, que le surnom de Maximus, qu'il n'avait pu gagner par tant de victoires, il l'obtint pour avoir ainsi rétabli l'équilibre entre les ordres. C'est encore lui, dit-on, qui institua, en faveur des chevaliers, la fête équestre des Ides de juillet ¹.

1. Les chevaliers défilèrent à cheval par la ville du temple de l'Honneur au Capitole.

LIVRE X.

Envoi de colonies à Sora, à Albe, à Carséoles. — Le nombre des augures est porté de quatre à neuf. — Loi de l'appel au peuple présentée pour la troisième fois par le consul Valérius. — Création de deux tribus nouvelles, l'Aniensis et la Térentine. — Déclaration de guerre aux Samnites; diverses victoires. — Diverses expéditions des généraux P. Décius et Q. Fabius contre les Étrusques, les Ombriens, les Samnites et les Gaulois. — Extrême danger couru par l'armée romaine. — P. Décius, à l'exemple de son père, se dévoue pour l'armée : sa mort assure la victoire à Rome. — Papirius Cursor met en déroute une armée de Samnites qui s'était engagée par serment à faire de grands efforts de courage et avait présenté la bataille. — Dénombrement des citoyens et clôture du lustre. — Le nombre des citoyens constaté est de deux cent soixante-deux mille trois cent vingt-deux.

I. Sous le consulat de L. Genucius et de Ser. Cornélius, il n'y eut en quelque sorte pas de guerres au dehors. On envoya des colonies à Sora et à Albe. Six mille colons se firent inscrire pour Albe, dans le pays des Éques. Sora était située chez les Volsques; mais les Samnites s'en étaient emparés : on y envoya quatre mille hommes. La même année, le droit de cité fut accordé aux Arpinates et aux Trébulans. On enleva le tiers de leur territoire aux Frusinates, convaincus d'avoir cherché à soulever les Herniques. Les chefs de cette

conspiration, après une enquête faite par les consuls en vertu d'un sénatus-consulte, furent battus de verges et frappés de la hache. Cependant, pour que l'année ne s'écoulât pas sans guerre, une petite expédition eut lieu en Ombrie, sur la nouvelle que des brigands armés sortaient d'une caverne pour piller la campagne. On pénétra dans cette caverne, enseignes en tête; mais, dans ce repaire obscur, nous eûmes bien des hommes blessés, surtout à coup de pierres. On finit par découvrir l'autre issue, car il y en avait deux; on amoncela du bois aux deux ouvertures et on y mit le feu. Deux mille hommes armés environ périrent étouffés par la fumée et la chaleur, et même au milieu des flammes, où ils finissaient par se précipiter en voulant s'échapper. Sous les consuls suivants, M. Livius Dentor et M. Emilius, la guerre des Éques recommença. Les Éques voyaient à contre-cœur une colonie établie sur leurs frontières, comme une forteresse menaçante : ils l'attaquèrent avec une grande vigueur, mais les colons suffirent à les repousser. Cependant, tel fut l'effroi dans Rome, car on ne pouvait croire que les Éques presque anéantis se fussent levés seuls pour faire la guerre, qu'on nomma, pour conjurer ce péril, un dictateur, C. Junius Bubulcus. Celui-ci, parti avec M. Titinius comme maître de la cavalerie, accabla les Éques à la première rencontre et rentra dans Rome en triomphateur huit jours après l'avoir quittée. Il fit, comme dictateur, la dédicace du temple qu'il avait voué à la déesse Salus étant consul, et commencé étant censeur.

II. La même année, une flotte grecque, conduite par le Lacédémonien Cléonyme, aborda sur les côtes d'Italie et prit la ville de Thurie aux Salentins. Envoyé contre cet ennemi, il suffit au consul Emilius d'une bataille pour le faire rentrer dans ses vaisseaux. Thurie fut restituée à ses anciens habitants, et la paix fut rendue au pays Sallentin. Je vois dans quelques annales que ce fut le dictateur Junius Bubulcus qu'on envoya au secours des Sallentins; et que Cléonyme, ne se souciant pas de combattre des Romains, quitta l'Italie. Il doubla le cap de Brindes et fut porté par les

vents au milieu de l'Adriatique. Là, il avait à sa gauche les côtes sans ports de l'Italie, à sa droite les Illyriens, les Liburniens et les Istriens, peuplades sauvages, rendues fameuses surtout par leurs brigandages sur mer : force lui fut donc d'aller jusqu'au fond du golfe, à la côte des Vénètes. Il y fit débarquer quelques hommes pour reconnaître les lieux. On lui rapporta que ce rivage n'était qu'une étroite langue de terre, qu'on trouvait par derrière des lagunes baignées par les eaux de la mer ; qu'à peu de distance, on apercevait la terre : c'était une plaine unie, bordée à l'horizon par des collines ; que là enfin était placée l'embouchure d'un fleuve très-profond (le Méduacus)¹ où ils avaient vu s'abriter des vaisseaux comme dans une rade sûre. Cléonyme ordonna de faire conduire la flotte vers ce fleuve et de le remonter. Le fleuve n'était point assez profond pour les plus gros navires : les bâtiments plus légers portèrent de nombreux soldats vers des campagnes fort peuplées, et cultivées par trois bourgs des Padouans de la côte. Les Grecs débarquent, ne laissent que quelques hommes pour garder les navires, prennent de vive force les bourgs, y mettent le feu, emmènent les hommes et les troupeaux, et bientôt, entraînés par l'appât du butin, s'éloignent de plus en plus de leurs bâtiments. A cette nouvelle, les Padouans, que le voisinage des Gaulois tenait constamment sous les armes, partagent leur jeunesse en deux corps. L'un marche vers les plaines où l'ennemi, disait-on, se répandait pour piller ; l'autre, pour ne pas rencontrer ces brigands, prend une route différente et court à l'endroit où sont restés les navires, à quatorze milles de Padoue. Ils tuent les gardes, attaquent à l'improviste ces petits bâtiments, que les matelots sont forcés de faire passer à l'autre rive. Sur terre, on n'avait pas été moins heureux contre ces brigands dispersés pour le pillage. Comme ils voulaient rejoindre leurs vaisseaux, le passage leur est coupé par les Vénètes. On les enveloppe de toutes parts ; ils sont massacrés. On apprend de ceux qu'on

1. Aujourd'hui Brenta.

a faits prisonniers que le roi Cléonyme est, avec sa flotte, à trois milles de là. Les Padouans laissent alors leurs prisonniers en garde dans le bourg le plus proche : ils montent, les uns sur des barques de rivière que leur fond plat rend propres à traverser les lagunes, les autres sur les bâtiments légers qu'on a pris. Se dirigeant vers la flotte, ils entourent les gros vaisseaux immobiles qui craignent, plus qu'ils ne craignent l'ennemi, une mer et un rivage inconnus. Plus pressés de gagner la haute mer que de combattre, ces vaisseaux sont poursuivis jusqu'à l'embouchure du fleuve. Les Padouans en prennent ou en brûlent un certain nombre, qui, dans leur précipitation, se sont engagés dans les bas-fonds, et reviennent vainqueurs. Cléonyme se retira, emmenant à peine la cinquième partie de sa flotte, et n'ayant trouvé que des revers sur tous les points du littoral de l'Adriatique¹. Outre les éperons des navires, les dépouilles des Lacédémoniens furent suspendues longtemps au temple de Junon ; plusieurs Padouans se souviennent encore d'avoir vu ces trophées. L'anniversaire de cette victoire navale est célébré tous les ans à Padoue par une joute solennelle de navires, sur le fleuve qui traverse la ville.

III. Cette année, on conclut à Rome un traité d'alliance avec les Vestins, sur leur demande. Survinrent ensuite divers sujets d'alarmes. La nouvelle vint que l'Étrurie se soulevait. Le mouvement avait commencé par des troubles à Arrétium. On y avait pris les armes pour chasser la famille des Cilnius, dont les grandes richesses étaient un sujet d'envie. On annonçait aussi que les Marses avaient pris les armes pour défendre le territoire de Carséolis où l'on avait conduit une colonie de quatre mille hommes. Pour faire face à ces périls, on nomma dictateur M. Valérius Maximus, qui prit comme maître de la cavalerie M. Emilius Paulus, et non, comme on l'a dit pourtant, Q. Fabius. Il serait peu vraisemblable que celui-ci, à son âge, après avoir rempli de si hautes charges, eût servi sous les ordres de

1. Voir, sur cette expédition de Cléonyme, Diodore, *xx*, 104 et suiv.

Valérius. Il est possible du reste que cette erreur soit venue du surnom de Maximus, qui leur était commun. Le dictateur se mit en route avec son armée; il lui suffit d'un combat pour disperser les Marses. Il les força de se retrancher dans leurs places fortes, et, en peu de jours, leur enleva Milonia, Plutina, Frésilia. Il les punit par la confiscation d'une partie de leurs terres, puis, leur rendit l'alliance romaine. La guerre fut alors portée en Étrurie. Tandis que le dictateur était revenu à Rome pour y prendre de nouveau les auspices, le maître de la cavalerie, sorti pour fourrager, tombe dans une embuscade et est enveloppé. Il perd plusieurs enseignes; après un massacre affreux et la déroute complète de ses troupes, il est rejeté dans son camp. Un pareil désastre ne saurait être imputé à Fabius, qui dut son surnom de grand surtout à ses talents militaires; d'ailleurs, il se rappelait trop bien la sévérité de Papirius pour se décider jamais à combattre sans l'ordre du dictateur.

IV. La nouvelle de ce désastre, dont on s'exagéra l'importance, plongea Rome dans la terreur. Comme si l'armée eût été anéantie, on suspendit toutes les affaires; des sentinelles furent placées aux portes; des détachements parcoururent tous les quartiers; on porta sur les remparts des armes et des traits. Le dictateur, après avoir enrôlé toute la jeunesse, partit pour l'armée. Il y trouva plus d'ordre et de tranquillité qu'il ne l'espérait, grâce au maître de la cavalerie; le camp avait été transporté en un lieu plus sûr; les cohortes qui avaient perdu leurs enseignes étaient reléguées, sans tentes, en dehors des palissades; l'armée aspirait après une bataille, car elle avait honte de l'affront reçu. Il n'hésita donc pas à porter le camp sur le territoire de Russelles: les ennemis l'y suivirent. Quoique leur succès leur inspirât grande confiance, même pour une bataille rangée, la ruse leur avait trop bien réussi pour qu'ils n'y eussent point encore recours. Près du camp romain étaient les ruines d'une bourgade incendiée dans la dévastation du pays. Ils y cachent des troupes armées, et poussent des

troupeaux du côté d'un détachement de Romains commandé par le lieutenant Cn. Fulvius. Cet appât ne faisant bouger aucun romain de son poste, un des bergers s'avance au pied même des palissades et crie à ses compagnons qui hésitent à pousser leurs troupeaux hors des ruines de la bourgade : « Pourquoi hésiter ? vous pourriez passer en sûreté à travers le camp romain. » Ces paroles, que le lieutenant se fait expliquer par quelques Cérites, excitent une vive indignation dans tous les manipules : cependant, personne n'ose remuer sans avoir reçu d'ordre. Le lieutenant invite les hommes qui connaissent la langue des ennemis à observer si le langage de ces bergers n'est pas plutôt celui de la ville que celui de la campagne. On lui rapporte qu'en effet leur accent, leur tournure et leur air annoncent plus que de simples bergers. « Allez donc, répondit-il, dites-leur de renoncer à de vaines embûches, que le Romain a tout compris, et que désormais il n'est pas plus possible de le surprendre par la ruse, que de le vaincre par les armes. » A peine ces mots eurent-ils été entendus, puis répétés à ceux qui se tenaient cachés, que tous sortent brusquement de leur retraite, et viennent se déployer dans une plaine découverte de tous côtés. Cette armée sembla au lieutenant beaucoup trop considérable pour son détachement. Il envoya donc à la hâte demander des renforts au dictateur, se contentant, en attendant, de ne pas se laisser entamer par l'ennemi.

V. A cette nouvelle, le dictateur ordonne de lever les enseignes et de partir en armes. Mais tous ces ordres étaient, en quelque sorte, exécutés avant d'être donnés. Chacun d'arracher les étendards et de courir aux armes ; à peine peuvent-ils maîtriser l'ardeur qui les emporte. Le souvenir de leur dernière défaite était pour eux un vif aiguillon ; ils étaient en outre animés par les cris des combattants, plus retentissants à mesure que la lutte devenait plus vive. Ils se pressent donc les uns les autres et exhortent les porte-enseignes à presser le pas. Plus le dictateur les voit se hâter, plus il s'applique à ralentir leur course. Les Étrusques, au

contraire, avaient toutes leurs troupes engagées dès le commencement de la bataille. Le dictateur reçoit courrier sur courrier : toutes les légions Étrusques, lui dit-on, prennent part au combat; déjà les siens ne peuvent plus résister: lui-même, d'une éminence, voit la situation critique du détachement. Pourtant, persuadé que le lieutenant peut tenir encore, se sentant à portée de le tirer de péril au besoin, il veut laisser aux ennemis le temps de se fatiguer le plus possible; ainsi, il tombera avec des troupes fraîches sur des troupes épuisées. Malgré la lenteur de leur marche, il restait à peine l'espace nécessaire à l'élan de l'attaque, surtout pour la cavalerie. Les légions avaient été placées à la première ligne afin d'ôter à l'ennemi la crainte de tout piège ou de toute attaque subite; mais, entre les rangs de l'infanterie étaient ménagés des intervalles suffisants pour donner passage à la cavalerie. A l'instant où l'armée faisait entendre le cri de guerre, les cavaliers, lançant leurs chevaux les rênes sur le cou, fondent sur l'ennemi; cette charge, ou plutôt cette tempête déchaînée, jette tout à coup l'effroi chez l'ennemi, quelle surprend. Si donc ces troupes avaient failli venir trop tard pour le détachement presque enveloppé, du moins put-il dès lors se reposer complètement. Les troupes fraîches continuèrent le combat, qui ne fut ni long ni douteux. Les ennemis dispersés regagnaient leur camp; et, voyant les Romains prêts à l'attaquer, ils s'enfuyaient en foule vers l'autre extrémité. Mais les portes sont trop étroites pour leur livrer à tous passage: un grand nombre alors monte sur les glacis du retranchement, dans l'espoir, ou de se défendre grâce à cette position élevée, ou de trouver quelque issue et de s'échapper. Le hasard voulut que le glacis, peu solide à un endroit, s'écroulât dans le fossé sous le poids de ceux qui s'y trouvaient: ils s'écrient que les dieux leur donnent un chemin pour s'enfuir, et ils fuient en effet, la plupart après avoir jeté leurs armes. Ce combat porta un second et rude coup à la puissance étrusque. Le dictateur, après avoir exigé d'eux une année de solde pour son armée et du blé pour deux mois, leur permit de demander la

paix à Rome par ambassade. Ils essayèrent un refus, et n'obtinrent qu'une trêve de deux ans. Le dictateur rentra dans Rome en triomphateur. Je vois dans quelques historiens que l'Etrurie aurait été pacifiée sans aucun combat mémorable, et que le dictateur n'aurait eu qu'à calmer les séditions d'Arrétium, et à réconcilier avec le peuple la famille des Cincinnatus¹. Au sortir de sa dictature, M. Valérius fut nommé consul, sans l'avoir sollicité, disent quelques historiens, et même en son absence; les comices furent tenus par un interroi. Le seul point sur lequel on soit d'accord, c'est que le second consul fut Appuléius Pansa.

VI. Sous le consulat de M. Valérius et de Q. Appuléius, Rome n'eut guère d'ennemis à combattre au dehors. l'Etrurie, abattue par ses désastres et retenue par la trêve, demeurait tranquille; le Samnium, démoralisé par tant d'années de revers, se trouvait bien de l'alliance récemment conclue. A Rome aussi, le peuple restait calme, soulagé par l'envoi fréquent de colonies. Cependant, pour qu'il ne fût pas dit que Rome était tranquille de toute manière, un brandon de discorde fut jeté entre les grands de la cité, patriciens et plébéiens, par les tribuns du peuple Q. et Cn. Ogulnius. Ils avaient cherché toutes les occasions de discréditer la noblesse auprès du peuple; enfin, ils imaginèrent, après plusieurs tentatives inutiles, un projet de loi propre à enflammer, non le menu peuple, mais les premiers d'entre les plébéiens, ceux qui avaient le consulat et les honneurs du triomphe, et auxquels il ne manquait, pour avoir réuni toutes les dignités, que les fonctions du sacerdoce, non communes encore entre les deux ordres. Comme il n'y avait alors que quatre augures et quatre pontifes, et qu'on voulait augmenter le nombre des prêtres, ils proposèrent que les quatre pontifes et les cinq augures qu'on pensait à ajouter fussent tous tirés du peuple. Comment le nombre des augures avait-il été réduit à quatre, je ne puis me l'expliquer

1. Cette seconde version mérite plus de créance. La première est empruntée sans doute à Valérius Antias qui aura voulu rehausser la gloire d'un de ses ancêtres.

que par la mort de deux d'entre eux; car c'est une règle invariable chez les augures que leur nombre soit un multiple du nombre trois, afin que les trois anciennes tribus, Ramnes, Titiens, Lucères, soient également représentées. Si donc une augmentation devient nécessaire, il faut observer toujours la même proportion. C'est ce qui eut lieu alors; on ajouta cinq augures aux quatre anciens, pour en avoir neuf, ce qui faisait trois augures par tribu. Mais qu'on prit ces augures dans le peuple, c'est ce qui irritait les patriciens, tout autant que l'avait fait le partage du consulat. Ils affectaient de dire « que c'était plus encore l'affaire des dieux que la leur; que les dieux sauraient bien empêcher la profanation de leur culte; que, pour eux, ils se bornaient à souhaiter que la république n'en souffrît pas. » Leur résistance fut donc cette fois moins opiniâtre, car ils étaient accoutumés à succomber dans ces sortes de combats. Et, en effet, ils voyaient leurs adversaires, non plus briguant ces hautes dignités qu'ils auraient à peine osé espérer autrefois, mais en pleine possession de ces titres qu'ils avaient disputés sans la ferme confiance de les conquérir, et comptant de nombreux consulats, des censures, des triomphes.

VII. Cependant, il y eut de vifs débats, lors de la discussion de la loi, surtout, dit-on, entre Ap. Claudius et P. Décius Mus. Les arguments sur les droits des patriciens et des plébéiens furent, à peu de chose près, dans les deux sens, ceux qui s'étaient autrefois produits à propos de la loi Licinia, alors qu'on demandait le consulat pour les plébéiens. Décius retraça l'image de son père, tel que l'avaient pu voir beaucoup de ceux qui étaient dans l'assemblée, coïnt à la manière des Gabiens, les pieds sur un javelot, dans l'attitude où il était en se dévouant pour le peuple et les légions de Rome. « Alors le consul P. Décius avait paru aux immortels une victime aussi sainte et aussi pure que l'eût été son collègue Q. Manlius. Et ce même Décius n'aurait pu être élu sans profanation ministre des sacrifices du peuple romain? Il était à craindre, sans doute,

que ses prières fussent moins écoutées des dieux que celles d'Ap. Claudius! Appius célébrait-il donc avec un cœur plus pur les sacrifices domestiques, était-il un plus fervent adorateur des dieux? qui pouvait accuser d'insuccès les vœux formés pour la république par tant de consuls et de dictateurs plébéiens, soit à leur départ pour l'armée, soit à l'armée même? Compter les généraux de Rome depuis que les plébéiens avaient commencé à commander en chef, ce serait compter autant de triomphes. Déjà même, les plébéiens ne peuvent que se féliciter de leur noblesse. Une chose certaine, c'est que, s'il survient quelque guerre soudaine, le sénat et le peuple romain ne placeront pas plus d'espoir sur les chefs patriciens que sur les chefs tirés du peuple. Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il, pour qui d'entre les dieux ou les hommes serait-ce un scandale, que des hommes, honorés par vous de la chaise curule, de la prétexte, de la tunique palmée, de la toge brodée¹, du laurier et de la couronne triomphale, des hommes dont vous avez rendu les maisons remarquables entre toutes en y suspendant les dépouilles des ennemis, ajoutassent à tant de titres les insignes des pontifes et des augures? Celui qui est monté au Capitole, paré des mêmes ornements que Jupiter très-grand et très-bon, après avoir traversé Rome sur un char doré, sera-t-on choqué de le voir tenant le *capis*², ou le *lituus*³, ou bien, la tête voilée, immolant une victime, ou bien prenant les augures du haut de la citadelle. Quoi! on aura lu, sans s'étonner, au bas de son portrait, l'inscription d'un consulat, d'une censure, d'un triomphe, et si l'on ajoute qu'il a été augure ou pontife, ce sera un spectacle insupportable? Oui, (que les dieux me pardonnent ce langage!) je me flatte qu'au point où nous ont mis les bienfaits du peuple romain, nous ne jetterons pas moins d'éclat sur le sacerdoce, grâce à notre illustration, que le sacerdoce n'en jettera sur nous; et c'est dans l'intérêt des

1. Ces deux robes étaient portées par les triomphateurs.

2. Vase à deux anses, en usage dans les sacrifices.

3. Bâton des augures.

dieux, plus encore que dans le nôtre, que nous souhaitons de leur rendre publiquement les honneurs que nous leur rendons dans nos demeures.

VIII. « Mais qu'ai-je dit ? Est-ce qu'elles ne sont pas jugées, les prétentions des patriciens sur les sacerdoce; et ne sommes-nous pas déjà en possession de l'un des plus augustes ? Parmi les décemvirs chargés du culte, interprètes des oracles sibyllins et des destinées de ce peuple, qui président au sacrifice d'Apollon et à plusieurs autres cérémonies, nous voyons des plébéiens. On ne fit aucune injustice aux patriciens quand on augmenta, en faveur des plébéiens, le nombre des ministres, qui d'abord n'étaient que deux : de même aujourd'hui, quand un tribun énergique et courageux ajoute cinq places d'augures et quatre de pontifes, destinées à des plébéiens, ce n'est pas pour vous déposséder, Appius, c'est pour que ces plébéiens vous secondent dans le soin des choses divines comme ils vous apportent leur concours dans le soin des affaires humaines. Il ne faut pas rougir, Appius, d'avoir pour collègue au sacerdoce celui que tu aurais pu avoir pour collègue à la censure et au consulat, et qui peut t'avoir pour maître de la cavalerie s'il devient dictateur, tout aussi bien que tu peux l'avoir pour maître de la cavalerie, devenant dictateur toi-même. La souche de votre noble race, Att. Clausus, ou App. Claudius, si vous l'aimez mieux, était un Sabin, un étranger, et ces antiques patriciens l'admirent parmi eux. Ne dédaigne donc pas de nous recevoir au nombre des prêtres. Nous apportons bien des titres glorieux ; bien plus, tous ces mêmes titres qui vous ont rendus si fiers. L. Sextius fut le premier des plébéiens qui devint consul ; C. Licinius Stolon, le premier, fut nommé maître de la cavalerie ; le premier, C. M. Rutilus fut créé censeur et dictateur ; le premier, Q. Publius Philon fut préteur. Chaque fois, vous avez répété les mêmes arguments : que seuls vous étiez maîtres des auspices ; que seuls vous aviez de la naissance ; qu'à vous seuls appartenaient de droit le commandement et les auspices en paix comme en guerre. En remplaçant les patri-

ciens, les plébéiens n'ont pas moins bien servi l'État; ils le serviront encore. N'auriez-vous jamais entendu dire qu'il y eut un jour où les patriciens furent institués, qu'ils n'étaient pas descendus du ciel, mais qu'on avait choisi ceux qui pouvaient nommer leur père et leur aïeul, c'est-à-dire les hommes de condition libre, rien de plus. Eh bien, moi, je puis déjà citer pour père un consul; bientôt mon fils pourra citer un aïeul. Au fond, Romains, il n'y a là qu'une formalité : on tient à nous refuser d'abord ce que nous conquerrons ensuite. Les patriciens ne désirent qu'une chose, la lutte, sans s'inquiéter du résultat. Pour moi, je conclus à ce que cette loi soit, pour le bonheur et la prospérité du peuple et de l'État, sanctionnée conformément à la demande qui en est faite. »

IX. Le peuple voulait que l'on convoquât sur-le-champ les tribus, et il était évident que la loi allait passer. Cependant, l'opposition de quelques tribuns arrêta tout, ce jour-là. Le lendemain, les tribuns n'osant plus faire d'opposition, la loi passa à une immense majorité. On nomma pontifes P. Décius Mus, qui avait parlé en faveur de la loi, P. Sempronius Sophus, C. Marcius Rutilus, M. Livius Denter. Les cinq augures nommés, également plébéiens, sont C. Génucius, P. Élius Pétnus, M. Minncius Fessus, C. Marcius et T. Publilius. Ainsi le nombre des pontifes fut porté à huit; le nombre des augures à neuf. La même année, le consul M. Valérius porta, en faveur de l'appel au peuple, une nouvelle loi dont les dispositions étaient mieux combinées. C'était la troisième fois, depuis l'expulsion des rois, qu'une loi de cette nature était portée, et toujours par la même famille. Si l'on y revint ainsi, c'est sans doute que le pouvoir de quelques grands en venait toujours à triompher de la liberté du peuple. Cependant, il semble qu'une loi seule, la loi Porcia, ait été portée pour garantir l'inviolabilité des citoyens. C'est que cette loi avait établi un fort châtement pour quiconque aurait frappé ou tué un citoyen romain. La loi Valéria, au contraire, en défendant de battre de verges et de faire périr par la hache celui qui

en aurait appelé au peuple, se contentait d'ajouter que quiconque enfreindrait la loi ferait une mauvaise action. On crut sans doute, dans ces temps d'honneur et de vertu, que c'était là un frein suffisant; aujourd'hui, on se rirait de pareilles menaces, quel qu'en fût l'auteur. Le même consul fit une guerre, qui n'eut rien de mémorable, contre les Éques, car ce peuple n'avait conservé de son ancienne fortune que son humeur turbulente. L'autre consul, Appuléius, fit le siège de la ville de Néquinnum, en Ombrie. Placée sur une hauteur à pic, du côté où est aujourd'hui Narnia, rien ne pouvait réussir contre elle, ni assaut, ni blocus. Aussi les nouveaux consuls, M. Fulvius Pétinus et T. Manlius Torquatus, durent continuer l'entreprise. Cette année-là, au dire de Macer Licinius et de Tubéron, comme les suffrages de toutes les centuries portaient au consulat Q. Fabius qui n'était point candidat, il aurait demandé lui-même qu'on remit son consulat à une année où il y aurait plus de guerres; que, pour l'instant, il rendrait plus de services à la république dans une charge civile. Laisant ainsi voir ce qu'il désirait, sans cependant le demander, il aurait été nommé édile curule avec L. Papirius Cursor. Pour moi, je n'ose affirmer ce fait, quand je vois dans Pison, historien plus rapproché de cette époque, que les édiles curules de cette année furent C. Domitius, Calvinus, fils de Cnéius, et Sp. Carvilius Maximus, fils de Quintus. Je pense que ce surnom de Maximus a causé l'erreur au sujet des édiles; puis, on y aura adapté cette fable et ce mélange d'élections d'édiles et d'élections de consuls. Cette année, le lustre fut clos par les censeurs P. Sempronius Sophus et P. Sulpicius Saverriion; deux tribus furent ajoutées, l'Aniensis et la Térentine. Tels furent les événements intérieurs.

X. Au dehors, le siège de Néquinnum traînait toujours en longueur. Deux habitants, dont les maisons étaient contiguës à la muraille, creusent une ouverture et parviennent, par cette route secrète, jusqu'aux postes romains. Menés devant le consul, ils s'engagent à introduire dans l'inté-

rieur de la ville et des murs une troupe armée. Cette offre n'était pas à dédaigner ; il ne fallait pas non plus s'y confier aveuglément. On retient l'un d'eux comme otage ; et, avec l'autre, deux Romains vont explorer la voie souterraine. Cet examen étant rassurant, trois cents soldats entrent dans la ville sous la conduite du transfuge, et s'emparent, la nuit, de la porte la plus voisine. Ils la brisent, et le consul, avec l'armée romaine, entre dans la place sans coup férir. C'est ainsi que Néquinum tomba au pouvoir du peuple romain. On y envoya, pour contenir les Ombriens, une colonie, qui, du fleuve Nar, prit le nom de Narnia. L'armée rentra dans Rome chargée de butin. La même année, les Étrusques, au mépris de la trêve, se préparaient à la guerre, quand une grande armée de Gaulois, pénétrant sur leur territoire, fit diversion à leurs préparatifs et à leurs projets. Bientôt pourtant, comptant sur leur argent, et ils en avaient beaucoup, ils essaient de convertir les Gaulois d'ennemis en alliés, afin de lutter contre Rome avec ces forces nouvelles. Les barbares ne se refusent point à l'alliance ; on discute du prix. Quand il est convenu et payé, quand tout est prêt pour la guerre et que les Étrusques demandent aux Gaulois de les suivre, ceux-ci nient « que cet argent leur ait été payé pour faire la guerre aux Romains. Tout ce qu'ils ont reçu, on le leur a donné pour ne pas ravager le territoire étrusque et ne pas inquiéter les habitants. Si cependant les Étrusques le veulent à toute force, ils prendront les armes ; mais à la condition seulement qu'on leur cédera une portion du territoire, et qu'ils pourront enfin se fixer d'une manière définitive. » Il y eut bien des discussions à ce sujet chez les Étrusques ; mais on ne se décida point : moins pour le sacrifice d'une partie du territoire, que pour la perspective, peu rassurante pour chacun, d'avoir comme voisins des hommes farouches et sauvages. Les Gaulois partirent donc, emportant des sommes immenses gagnées sans fatigues ni périls. Le bruit d'une invasion gauloise, venant s'ajouter à la guerre des Étrusques, avait jeté l'alarme dans Rome : on n'en fut que

plus accommodant pour conclure alliance avec le peuple Picentin.

XI. Le sort donna la province d'Étrurie au consul T. Manlius : à peine était-il entré sur le territoire des ennemis, que, faisant manœuvrer sa cavalerie, il fut renversé par un brusque mouvement de son cheval. Il en mourut presque sur-le-champ : trois jours après, il expirait des suites de sa chute. Les Étrusques regardèrent cette fin tragique comme un présage. Ils dirent que les dieux avaient engagé à leur place la guerre contre les Romains, et cette confiance enfla leur courage. Rome fut consternée de cette nouvelle : on regrettait cette perte en elle-même, et surtout en un tel moment. Si même le sénat n'ordonna point la création d'un dictateur, c'est que le résultat des comices, pour l'élection d'un nouveau consul, fut conforme au vœu des principaux citoyens. Par un vote unanime, les centuries nommèrent consul M. Valérius, que le sénat eût fait nommer dictateur. Valérius dut rejoindre sans délai les légions en Étrurie. Son arrivée fit une telle impression sur les Étrusques, qu'aucun d'eux n'osa s'aventurer hors des retranchements; leur effroi ressemblait à celui d'une ville assiégée. Le nouveau consul eut beau ravager la campagne, incendier les maisons, bien que non-seulement des villes, mais des bourgades entières n'offrissent plus de tous côtés que le spectacle de débris fumants, rien ne put les décider à venir combattre. Tandis que cette guerre se prolongeait plus qu'on n'aurait pensé, il s'en présentait une autre, qui, par les nombreux désastres essuyés des deux parts, ne causait pas moins d'alarmes : les Picentins, nouveaux alliés de Rome, annonçaient que les Samnites se préparaient à prendre les armes, à se révolter, et qu'ils avaient cherché à les entraîner. On remercia les Picentins, et les préoccupations du Sénat se reportèrent presque toutes de l'Étrurie sur le Samnium. La cherté des vivres était encore une cause d'inquiétude. On en serait même venu à une complète détresse, à en croire du moins ceux qui veulent que Fabius Maximus ait été édile cette année-là, sans le zèle

de ce magistrat; mais l'activité qu'il avait déployée en tant de circonstances comme général, il la déploya comme administrateur, soit pour la répartition des subsistances, soit pour l'achat et le transport des approvisionnements. La même année, nous trouvons un interrègne, sans en connaître la cause. Ap. Claudius fut interroi; et, après lui, P. Sulpicius. Celui-ci tint les comices pour l'élection des consuls: on nomma L. Cornélius Scipion et Cn. Fulvius. Au commencement de cette année, une ambassade de Lucanie vint vers les nouveaux consuls se plaindre des Samnites. « Ce peuple, disaient-ils, n'ayant pu les décider par ses promesses à unir leurs armes aux siennes, avait fait une invasion armée sur leur territoire pour le ravager et les contraindre à la guerre par la guerre. Les Lucaniens n'avaient que trop de reproches à se faire dans le passé: aujourd'hui, ils étaient fermement décidés à tout supporter, à tout souffrir, plutôt que de manquer jamais, en quoi que ce fût, au peuple romain. Ils conjuraient donc les sénateurs de prendre les Lucaniens sous leur protection et de les soustraire aux injustes violences des Samnites. Pour eux, bien qu'ils se fussent, en se déclarant ennemis des Samnites, rendu nécessaire la fidélité envers Rome, ils n'en étaient pas moins prêts à donner des otages. »

XII. La délibération du sénat fut courte. Tous sans exception furent d'avis de contracter alliance avec les Lucaniens et de demander satisfaction aux Samnites. On fit donc aux Lucaniens une réponse bienveillante et on s'engagea avec eux par un traité. Des féciaux furent envoyés sommer le Samnite d'évacuer le territoire des alliés et d'emmener son armée hors du territoire Lucanien. Il leur fut déclaré par des Samnites, venus à leur rencontre, « que, s'ils se présentaient dans une assemblée quelconque du Samnium, leur personne ne serait pas respectée. » Cette menace connue à Rome, le sénat décréta la guerre contre les Samnites, et le peuple ratifia. Les consuls se partagèrent les provinces. L'Étrurie échut à Scipion, le Samnium à Fabius; chacun d'eux partit pour la guerre dont il était chargé. Scipion s'at-

tendait à une campagne menée lentement, comme celle de l'année précédente; mais les ennemis vinrent jusqu'à Volaterra lui présenter la bataille. Le combat dura plus de la moitié du jour et le carnage fut considérable de part et d'autre. La nuit survint sans que l'on sût de quel côté était la victoire. Le lendemain, la lumière fit connaître le vainqueur et le vaincu. En effet, les Étrusques, dans le silence de la nuit, avaient abandonné leur camp. Le Romain sort prêt à combattre; mais, quand il se voit en possession de la victoire, grâce au départ de l'ennemi, il marche vers le camp abandonné et s'en empare, ainsi que d'un riche butin (c'était un camp retranché, et les ennemis l'avaient quitté avec précipitation). De là, le consul ramène ses troupes sur le territoire des Falisques, laisse les bagages à Faléries sous la garde d'un détachement, et, avec ses soldats, que n'embarrassent plus ces bagages, court ravager le territoire ennemi. Le fer et la flamme dévastent tout; de toutes parts on emporte un riche butin. On ne se contente même pas de laisser à l'ennemi des plaines désolées, on incendie aussi les forêts et les bourgades. Pourtant, on n'assiégea pas alors les villes où les Étrusques s'étaient jetés dans leur effroi. Le consul Cn. Fulvius, dans le Samnium, livra, près de Bovianum, un combat mémorable dont le succès ne fut nullement douteux. Attaquant sur-le-champ Bovianum, et bientôt après Aufidéna, il les prit de vive force.

XIII. La même année, une colonie fut conduite à Carsoles, dans le pays des Équicoles. Le consul Fulvius triompha des Samnites. A la veille de l'élection des consuls, le bruit se répandit que les Étrusques et les Samnites préparaient des armées considérables; que dans toutes les assemblées de l'Étrurie on récriminait ouvertement contre les principaux citoyens, pour n'avoir pas à tout prix entraîné les Gaulois à la guerre; que les magistrats samnites étaient également blâmés de n'avoir opposé aux Romains que l'armée rassemblée contre les Lucaniens; qu'ainsi les ennemis se levaient menaçants avec toutes leurs forces et celles de leurs alliés, et que la lutte allait être bien inégale. Au mi-

lieu de ces alarmes, bien qu'il y eût pour le consulat des candidats illustres, tous les regards se portaient sur Q. Fabius Maximus. Pour lui, il ne demandait rien ; et même, quand il se vit appelé par tous les vœux, il refusa : « Pourquoi, en effet, le tirer de son repos, lui, déjà vieux, après une longue vie de travaux et d'honneurs ? Ni son corps, ni son esprit n'avaient conservé la même énergie ; lui-même il se défiait de la fortune ; quelque dieu pouvait la trouver trop prodigue de faveurs pour Fabius, et plus constante que ne le comporte l'instabilité des choses humaines. Autrefois, sa renommée grandissante avait succédé à la gloire des vieux capitaines ; aujourd'hui, il était heureux de voir les jeunes gens s'élever à la hauteur de sa gloire. A Rome, si les grandes dignités ne manquaient pas pour les gens de cœur, les gens de cœur ne manquaient pas non plus pour les grandes dignités. » Tant de modération ne faisait qu'ajouter aux justes sympathies de la nation. Il crut en devoir calmer l'ardeur en invoquant le respect des lois, et fit lire celle qui défendait de renommer le même consul avant dix années révolues. On fit tant de bruit, que cette lecture fut à peine entendue ; les tribuns du peuple disaient « que cela ne les empêcherait en rien de proposer au peuple de dispenser Fabius des lois. » Mais lui n'en persistait pas moins dans son refus. « A quoi bon, s'écriait-il, porter des lois, si ceux-là même qui les ont portées les éludent ? Maintenant, on fait plier la loi au lieu de plier sous elle. » Néanmoins, le peuple allait aux voix ; et chaque centurie, à mesure qu'elle était appelée dans l'enceinte, nommait consul Fabius avec un ensemble facile à constater. Cette unanimité des vœux finit par vaincre Fabius. « Puissent les dieux, dit-il, approuver ce que vous faites et ce que vous avez l'intention de faire, Romains ! Toutefois, puisque vous me contraignez d'obéir à votre volonté, qu'il vous plaise éconter ma recommandation pour le choix d'un collègue. J'ai eu déjà Décius pour collègue, notre entente a été parfaite ; il est digne de vous, digne de son père, je vous prie de le nommer consul avec moi. » Cette demande parut juste.

Toutes les centuries qui avaient encore à voter nommèrent consuls Q. Fabius et P. Décius. Cette année, les édiles citèrent en justice nombre de citoyens, parce qu'ils possédaient plus de terres que la loi ne le permettait. Presque tous furent condamnés, et ce fut un frein puissant contre une cupidité qui ne connaissait plus de bornes.

XIV. Les consuls nouveaux, Q. Fabius Maximus et P. Décius Mus, élus, l'un pour la quatrième fois, l'autre pour la troisième, se concertaient pour remplir leur mission : quel ennemi chacun d'eux prendrait-il, les Étrusques ou les Samnites ? Quel était le nombre de soldats suffisant pour chacune de ces provinces ? A laquelle des deux guerres était plus propre l'un ou l'autre général ? Pendant ce temps, on reçut par des députés de Sutrium, de Népète et de Faléries, l'avis que des assemblées se tenaient chez les peuples de l'Étrurie pour y arrêter des propositions de paix. On fit donc retomber sur le Samnium tout le poids de la guerre. Les consuls prennent chacun une direction différente afin de faciliter l'envoi des vivres, et afin que l'ennemi ignore par quel côté la guerre doit fondre sur lui. Ils marchent sur le Samnium, Fabius par le territoire de Soranum, Décius par celui de Sidicinum. Une fois sur le territoire ennemi, chaque consul disperse ses troupes et s'avance en ravageant le pays et toujours en poussant les reconnaissances plus loin que le pillage. Aussi ne fut-on pas surpris par l'ennemi, qui s'était posté près de Tifernum dans les replis d'une vallée, pour tomber du haut d'une colline sur les Romains, dès qu'ils auraient pénétré dans le vallon. Fabius, après avoir mis les bagages à l'écart et en sûreté sous la garde d'un détachement, prévient ses soldats qu'on va combattre ; puis, il forme l'armée en bataillons carrés et s'avance sur l'embuscade ennemie dont nous venons de parler. Les Samnites comprennent qu'une surprise est impossible, et préfèrent, puisque la lutte va avoir lieu à découvert, tenter eux aussi un combat régulier. Ils descendent donc en plaine et s'en remettent à la fortune, avec plus d'audace que d'espérance. Cependant, soit parce qu'ils avaient réuni

toutes les forces du Samnium, soit parce que cette lutte décisive exaltait leur courage, ils ne laissèrent pas, même dans un combat en plaine, d'inspirer quelque terreur. Voyant que l'ennemi ne perd du terrain sur aucun point, Fabius ordonne aux tribuns des soldats, M. Fulvius et M. Valérius, avec lesquels il avait couru au premier rang, d'aller vers les cavaliers. Ils les exhorteront « à se souvenir de toutes les occasions où la cavalerie a été d'un secours immense à la république, et à s'efforcer, en ce jour, de conserver inaltérable la gloire de leur corps. L'infanterie a beau faire, elle ne peut ébranler l'ennemi; il n'y a plus d'espoir que dans l'élan de la cavalerie. » Il s'adresse aux deux jeunes tribuns eux-mêmes, et, d'un ton également affectueux, leur prodigue à la fois louanges et promesses. Cependant, comme cette charge de la cavalerie pouvait encore ne pas réussir, il se dit que, si la force demeure impuissante, il faut aussi s'aider de la ruse. Il charge donc un lieutenant, Scipion, de retirer du corps de bataille les hastats de la première légion, et de les mener par des circuits, en dérobant leur marche autant que possible, vers les montagnes voisines. Il montera jusqu'au sommet, en échappant aux regards de l'ennemi, et il apparaîtra tout à coup sur les derrières des Samnites. Les cavaliers, les tribuns à leur tête, s'étant portés brusquement au-devant des enseignes, n'étonnèrent guère moins les leurs que l'ennemi. Mais le choc de leurs escadrons ne put rien sur l'armée samnite, qui ne fut ni entamée ni même ébranlée sur aucun point. Voyant que leur tentative a échoué, ils rentrent derrière les enseignes et quittent le combat. L'audace des ennemis s'en accroît; et déjà la première ligne des Romains ne pouvait plus résister à un si long combat et à l'énergie de l'ennemi redoublée par la confiance, quand, par l'ordre du consul, la seconde ligne passe au premier rang. Ces troupes fraîches arrêtent le Samnite, qui déjà gagnait du terrain. A ce moment, et fort à propos, les enseignes qui apparaissent sur la montagne, le cri de guerre qu'on y entend retentir, jettent l'effroi au cœur des Samnites. Fabius y ajoute encore par un artifice :

il s'écrie que son collègue Décius approche; les soldats, transportés de joie s'écrient à leur tour : « Voici le consul! voici les légions! » Cette illusion, qui ranime les Romains, consterne les Samnites et est le signal de leur déroute; car ils tremblent à l'idée que l'autre armée, fraîche et intacte, va les accabler, eux, épuisés de fatigue. Comme ils se dispersèrent en fuyant, le carnage ne fut pas proportionné à la victoire. Trois mille quatre cents furent tués; on fit environ huit cent trente prisonniers, et l'on prit vingt-trois étendards.

XV. Les Apuliens devaient se joindre aux Samnites pour ce combat; heureusement, le consul Décius les avait arrêtés près de Malévent, forcés à combattre, puis défaits. Là aussi, le carnage ne fut pas proportionné à la déroute. Deux mille Apuliens périrent. Décius, dédaignant cet ennemi, fit avancer ses légions dans le Samnium. Les deux armées consulaires se rejoignirent, parcourant, pendant cinq mois, le pays qu'elles se partagèrent. Ce fut une dévastation complète. Le camp de Décius fut déplacé quarante-cinq fois dans le Samnium; celui de l'autre consul quatre-vingt-six fois. Chacun de ces emplacements est marqué, moins encore par les vestiges des fossés et des retranchements, que par la désolation des lieux d'alentour, complètement dévastés. Fabius prit, en outre, la ville de Cimétra. Il y fit prisonniers deux mille quatre cents soldats; quatre cent trente environ périrent en combattant. Rappelé à Rome pour les comices, il se hâta de terminer les élections. Comme les centuries qui votaient les premières nommaient toutes Q. Fabius consul, Ap. Claudius, candidat intrigant et ambitieux, dans son intérêt tout autant que dans celui des patriciens qu'il eût voulu voir rentrer en possession des deux places de consul, employa et sa propre influence et celle de la noblesse à se faire nommer consul avec Q. Fabius. Celui-ci commença par refuser, alléguant les mêmes raisons personnelles que l'année précédente. Toute la noblesse se presse alors autour de sa chaise curule; on le supplie d'arracher le consulat à cette fange plébéienne et de rendre à cette dignité

et en même temps aux familles patriciennes leur majesté antique. Fabius demande qu'on fasse silence, et, par ces paroles modérées, calme les esprits déchainés : « Il aurait pu, dit-il, recevoir le nom de deux patriciens, s'il eût vu porter au consulat un autre que lui; mais se favoriser lui-même dans les comices au mépris des lois, c'est un mauvais exemple qu'il ne donnera pas. » C'est ainsi que L. Volumnius, plébéien, fut nommé consul avec Ap. Claudius. Ils avaient déjà été collègues à un précédent consulat. La noblesse reprocha à Fabius d'avoir redouté comme collègue Ap. Claudius, incontestablement supérieur à lui pour l'éloquence et pour les talents politiques.

XVI. Les élections faites, on ordonna aux anciens consuls, en prorogeant leur commandement pour six mois, de continuer la guerre dans le Samnium. Ainsi, cette année encore, sous le consulat de L. Volumnius et d'Ap. Claudius, P. Décius, laissé par son collègue dans le Samnium avec le titre de consul, ne cessa, devenu proconsul, de ravager le territoire. Il finit par en chasser l'armée samnite, qui nulle part n'osait se hasarder à combattre. Elle gagna l'Étrurie. Là, les fugitifs se dirent que leur demande, vainement présentée par mainte ambassade, réussirait mieux appuyée par leurs nombreux bataillons, mêlant la menace aux prières : ils insistèrent donc pour convoquer les principaux chefs de l'Étrurie. L'assemblée réunie, ils exposent depuis combien d'années ils combattent contre les Romains pour la liberté. « Ils ont tout tenté pour soutenir avec leurs seules forces le poids d'une si lourde guerre; ils se sont ensuite aidés des faibles secours de quelques nations voisines; puis, ils ont demandé la paix au peuple romain, ne pouvant plus soutenir la guerre; ils se sont soulevés parce que mieux vaut encore la guerre avec la liberté, que la paix avec l'esclavage. Un seul espoir leur reste, c'est l'aide de l'Étrurie. Ils savent que, de toutes les nations de l'Italie, c'est la plus puissante par ses armes, ses soldats, ses richesses. N'a-t-elle pas pour voisins les Gaulois, nés au milieu du fer et des armes, intrépides de leur nature et surtout contre le

peuple romain, qu'ils se vantent, et avec raison, d'avoir réduit et forcé de se racheter à prix d'or? Que les Etrusques soient animés du même esprit qui jadis animait Porsenna et leurs ancêtres, et il ne faudra qu'un instant pour que les Romains, chassés de tout le territoire en deçà du Tibre, combattent, non plus pour leur tyrannie intolérable qui pèse sur l'Italie, mais pour leur salut. Il vient d'arriver aux Etrusques une armée de Samnites bien équipée, bien fournie d'armes et d'argent; elle les suivra sur l'heure, quand ils la conduiraient devant Rome même pour l'assiéger. »

XVII. Tandis qu'ils tenaient ce pompeux langage et faisaient ces tentatives en Etrurie, leur propre pays était en proie aux armes romaines. En effet, P. Décius, apprenant par ses éclaireurs que l'armée samnite s'était éloignée, avait réuni son conseil. « Pourquoi nous contenter, avait-il dit, d'errer dans les campagnes et de promener la guerre de bourgade en bourgade? Pourquoi ne pas attaquer les villes et les places fortes? Il n'y a plus d'armée à protéger le Samnium. Les troupes ont quitté le pays et se sont volontairement exilées. » Tous l'approuvent. Il court assiéger Murgantia, position très-forte. Telle est l'ardeur des soldats, et par affection pour leur chef et dans l'espoir d'un butin plus riche que celui qu'ils ont retiré des campagnes, qu'en un seul jour la ville est prise d'assaut et de vive force. Deux mille cent Samnites qui la défendaient sont enveloppés et pris; on fait en outre un butin immense. Mais Décius, craignant que ce butin n'embarrassât la marche, fait assembler les soldats : « Serait-ce donc assez pour vous de cette unique victoire et de ce butin? Si vous élevez vos espérances au niveau de votre courage, toutes les villes des Samnites et toutes les richesses qu'ils y ont laissées sont à vous, puisque, vainqueurs de leurs légions en tant de rencontres, vous avez fini par les chasser de leur territoire. Vendez ces déponilles, et que l'appât du gain attire les marchands à notre suite : je vous fournirai bientôt de quoi vendre encore. Marchons d'ici sur la ville de Romulée

qui vous coûtera moins d'efforts et vous donnera plus de butin. » Le butin est vendu en effet, et les soldats pressent leur chef de marcher contre Romulée. Là encore, on ne recourt ni aux travaux, ni aux machines : à peine sont-ils à portée, que, sans s'inquiéter de tout ce qui peut défendre les murailles, chacun court au plus près dresser les échelles, et bientôt on est sur les murs. La ville est prise et pillée. Deux mille six cents ennemis y périrent, six mille furent faits prisonniers ; le butin fut immense, et l'armée, forcée de le vendre comme le premier, fut conduite à Féréntinum. Bien qu'on ne lui eût pas laissé le temps de respirer, elle marcha avec un empressement extrême. Cette fois pourtant, elle rencontra plus de périls et de fatigues. Outre que la défense fut énergique, cette place était fortifiée par l'art et par la nature ; mais le soldat, qui prenait goût au pillage, triompha de tous les obstacles. On tua environ trois mille ennemis autour des murs ; le butin fut pour la troupe. L'honneur d'avoir pris d'assaut ces places est, dans quelques annales, attribué principalement à Maximus ; il y est dit que Murgantia fut emportée par Décius, Féréntinum et Romulée par Fabius. Quelques historiens en rapportent la gloire aux nouveaux consuls ; d'autres à l'un des deux seulement, L. Volumnius, à qui le Samnium serait échu pour province.

XVIII. Tandis que nos armes avaient un tel succès dans le Samnium, quel que soit celui de ces généraux à qui il le faille attribuer, une immense coalition de l'Étrurie préparait contre Rome une attaque redoutable. Un Samnite, Gellius Egnatius, en était l'instigateur. Presque tous les Toscans avaient pris les armes : la contagion avait gagné les peuples de l'Ombrie les plus voisins, et l'on voulait acheter à prix d'argent le secours des Gaulois. Le camp des Samnites était le rendez-vous de toute cette multitude. Quand la nouvelle de cette coalition subite vint à Rome, le consul L. Volumnius était déjà parti pour le Samnium avec la seconde et la troisième légion et quinze mille alliés. Il fut donc décidé qu'Ap. Claudius se mettrait au plus tôt en route pour



l'Étrurie. Il fut suivi de deux légions romaines, la première et la quatrième, et de douze mille alliés. Le camp fut placé non loin de l'ennemi. Toutefois, le principal avantage de cette prompte arrivée fut de contenir, par la crainte du nom romain, quelques peuplades de l'Étrurie qui songeaient déjà à prendre les armes. D'ailleurs, le consul ne montra pas une bien grande habileté, et ne remporta pas de grands succès. Bien des rencontres eurent lieu dans des positions et des circonstances défavorables. La confiance croissante de l'ennemi le rendait chaque jour plus incommode, et l'on était presque au point de ne plus guère compter, les soldats sur leur général, et le général sur ses soldats. Je lis dans trois historiens qu'Appius aurait écrit à son collègue de venir du Samnium à son aide. Je ne voudrais pas affirmer ce fait, très-contestable, puisque ce point même devint un sujet de débats entre les deux consuls du peuple romain, collègues pour la seconde fois. Appius niait avoir écrit; Volumnius affirmait n'être venu que sur une lettre d'Appius. Déjà Volumnius avait pris dans le Samnium trois forteresses, où l'on avait tué environ trois mille ennemis et fait à peu près quinze cents prisonniers : il avait, de plus, réprimé chez les Lucaniens des séditions provoquées par des plébéiens et des hommes sans ressources, en y envoyant avec des troupes aguerries le proconsul Q. Fabius, qui fut secondé ardemment par les grands du pays. Laissant à Décimus la tâche de dévaster le territoire ennemi, il partit avec ses troupes pour rejoindre son collègue en Étrurie. Sa venue fut saluée de tous avec joie. Quant à Appius, s'il avait conscience de n'avoir rien écrit, son mécontentement me semble légitime; s'il avait demandé du secours, nier qu'il l'eût fait, était d'un esprit étroit et d'un cœur ingrat. Sorti à la rencontre de son collègue, à peine s'étaient-ils salués : « Tout va-t-il bien, Volumnius ? Où en sont les choses dans le Samnium ? Quel motif t'a décidé à sortir de ta province ? » Volumnius répondit « que tout allait bien dans le Samnium et qu'il était venu, appelé par sa lettre ; si cette lettre était fautive et si l'on n'avait pas besoin de lui en Étrurie, il s'en

allait à l'instant repartir. » « Libre à toi, répondit Appius, personne ici ne te retient : pouvant à peine suffire à la guerre dont tu es chargé, il est étrange que tu sois venu ici porter secours à d'autres, pour en tirer ensuite vanité. » Volumnius répartit : « Plaise à Hercule que tout tourne bien ! J'aime mieux avoir pris une peine inutile que de constater ici quelque revers, qui rendit insuffisante en Étrurie une seule armée consulaire. »

XIX. Les consuls se séparaient déjà ; mais les lieutenants et les tribuns de l'armée d'Appius les entourent. Les uns conjurent leur général « de ne pas repousser un secours qui se présente de lui-même, et qu'il eût fallu solliciter. » Le plus grand nombre retiennent Volumnius et le supplient « de ne pas rendre la république victime d'un différend déplorable avec son collègue. Si quelque désastre survient, la responsabilité tombera plutôt sur celui qui se retire que sur celui qui est laissé seul. Les choses en sont à ce point, que, s'il y a en Étrurie succès ou revers, toute la gloire ou toute la honte en sera à Volumnius. Personne ne demandera ce qu'a dit Appius ; mais quel a été le sort de l'armée. Si Appius le repousse, la république et l'armée le retiennent ; il lui suffit, pour s'en convaincre, d'interroger les soldats. » Au milieu de ces représentations et de ces prières, ils entraînent les consuls presque malgré eux au milieu du camp. Les soldats se rassemblent. Là, de longs discours sont prononcés à peu près dans le sens de ce qui s'était dit tout à l'heure dans des groupes peu nombreux. Comme Volumnius, dont la cause était meilleure, n'avait point non plus paru sans quelque talent de parole, même devant la rare éloquence de son collègue, Appius lui dit en raillant : « Que les soldats devaient lui savoir gré, à lui Appius, de leur avoir fait un consul éloquent d'un homme muet dont la langue était liée ; que, dans leur premier consulat, surtout les premiers mois, il n'avait pas pu faire entendre un son, et qu'aujourd'hui il prodiguait les harangues populaires. » « Combien j'aimerais mieux, répliqua Volumnius, que tu eusses appris de moi à être un général,

que moi de toi à être un orateur ! Pour en finir, voici une proposition ; elle décidera, non quel est le meilleur orateur, ce qui importe peu à la république, mais quel est le meilleur général : il y a deux provinces, l'Etrurie et le Samnium ; prends celle que tu préfères ; moi, je ferai mon devoir avec mes soldats, soit dans le Samnium, soit dans l'Etrurie. » A ces mots, les soldats s'écrient « qu'il faut que tous deux fassent ensemble la guerre d'Etrurie. » Cette manifestation des soldats arrête Volumnius. « Puisque je me suis trompé, dit-il, sur les intentions de mon collègue, je ne m'exposerai pas à me tromper sur les vôtres. Faites-moi savoir par vos cris si vous voulez que je reste ou que je parte. » On lui répond par de si grandes clameurs, que l'ennemi sort de son camp, armé et prêt à combattre. Aussitôt Volumnius fait sonner la charge et porter les enseignes hors du camp. On rapporte qu'Appius hésita, voyant bien que, soit qu'il combattît, soit qu'il se tint en repos, l'honneur de la victoire serait pour son collègue. Pourtant il craignoit que ses légions même ne suivissent Volumnius, et, sur leurs instances, il donna lui-même le signal. D'aucun côté il n'y eut assez d'ordre dans les dispositions. En effet, le chef des Samnites, Egnatius, était allé fourrager avec quelques cohortes ; et les soldats suivaient leur inspiration plutôt qu'une direction et un commandement quelconque, en courant au combat. D'autre part, les deux armées romaines n'étaient point parties au même instant, et le temps avait manqué pour former les lignes de bataille. Volumnius en vint aux mains avant qu'Appius fût en présence de l'ennemi. La première charge se fit donc sur un front inégal. Le hasard fit que chaque consul ne rencontra pas ses ennemis accoutumés : les Etrusques se portèrent contre Volumnius, et les Samnites, un peu retardés par l'absence de leur général, contre Appius. On dit qu'Appius, au plus fort de l'action, se plaçant de manière à être vu des premiers rangs, leva les mains au ciel et fit cette prière : « Bellone, si tu nous donnes aujourd'hui la victoire, de mon côté je te voue un temple. » Ce vœu fait, il semble

que la déesse l'anime : il égale maintenant la valeur de son collègue et de son armée. Les chefs se signalent comme généraux, et chacune des deux armées s'efforce de ne pas laisser à l'autre la gloire de vaincre la première. Ils culbutent et mettent en fuite l'ennemi, qui ne peut tenir contre une masse bien supérieure à celle qu'il a ordinairement à combattre. En le pressant dès qu'il plie, en le poursuivant dans sa déroute, ils le poussent jusqu'à son camp. Là, l'arrivée de Gellius avec ses cohortes de Sabelins ranime un peu le combat ; mais ces troupes, à leur tour, sont bientôt mises en déroute, et le camp est assiégé par le vainqueur. Volumnius, en attaquant lui-même une porte, Appius, en répétant à chaque instant le nom de Bellone victorieuse, redoublent l'ardeur des soldats : palissades et fossés sont franchis. Le camp fut pris et pillé ; le butin immense qu'on y trouva fut abandonné aux soldats. On tua, ce jour-là, sept mille trois cents ennemis ; deux mille cent vingt furent faits prisonniers.

XX. Tandis qu'avec les deux consuls toutes les forces romaines étaient absorbées par la guerre étrusque, dans le Samnium de nouvelles armées s'étaient formées pour ravager les frontières de l'empire romain. En effet, elles s'avancèrent, par le territoire de Vescia, jusque dans la Campanie et les champs de Falerne, où elles firent un grand butin. Volumnius retournait à grandes journées dans le Samnium, car le commandement qu'on avait continué à Fabius et à Décius était près d'expirer : mais, dès qu'il connut les ravages de l'armée samnite sur le territoire campanien, il changea de route, et courut au secours des alliés. Arrivé dans le Calénium, il y voit les traces d'une récente dévastation, et il apprend de la bouche des Caléniens que l'armée ennemie traîne avec elle un butin considérable. Aussi, c'est à peine si elle peut avancer : les chefs disent hautement qu'il faut retourner sur-le-champ dans le Samnium où l'on déposera le butin, et reprendre ensuite l'expédition, mais qu'on ne peut engager dans une bataille des troupes ainsi surchargées. Ces rapports devaient être

vrais; pourtant, il croit devoir s'en assurer d'une façon positive, et il détache quelques cavaliers pour enlever des pillards errant dans la campagne. Il les questionne, et apprend que l'ennemi s'est arrêté sur les bords du Vulturne, qu'il doit décamper à la troisième veille¹ pour marcher vers le Samnium. Assuré de l'exactitude de ces détails, il part et va se poster, assez loin des ennemis pour que la distance ne laisse pas apercevoir son armée, assez près pour pouvoir tomber sur eux quand ils sortiront du camp. Un peu avant le jour, il se rapproche du camp, et envoie des émissaires, sachant la langue osque, examiner ce qui s'y passe. Ceux-ci, se mêlant aux ennemis, chose aisée dans la confusion qui règne la nuit, apprennent que les enseignes sont parties, à peine escortées; que maintenant on emporte le butin; que ce butin est escorté d'un corps de mauvaises troupes, où chacun ne songe qu'à soi, où il n'y a nulle entente et presque aucun chef qui se fasse écouter. L'instant parut favorable pour attaquer; d'ailleurs le jour approchait. Volumnius fait donc sonner la charge et tombe sur les ennemis en marche. Embarrassés par leur butin, la plupart sans armes, les Samnites, ou pressent le pas en poussant devant eux les bêtes de somme, ou restent immobiles : incertains s'il vaut mieux aller en avant ou retourner au camp, ils sont écrasés au milieu de leur irrésolution. Déjà les Romains avaient franchi les palissades; le carnage et la confusion étaient dans le camp même. L'armée samnite, indépendamment de l'attaque des ennemis, se trouvait mise en péril par la révolte soudaine des prisonniers. Ceux qui étaient déjà délivrés détachaient les liens des autres, ou s'emparaient des armes attachées parmi les bagages. Le tumulte qu'ils causaient en se frayant un passage à travers les rangs des soldats était plus terrible que le combat même. Bientôt, ils se signalent par un fait mémorable. Voyant le général Staius Minacius parcourir les rangs et exhorter les troupes, ils s'élancent sur lui, dispersent les cavaliers qui l'escortent, l'en-

1. De minuit à trois heures du matin.

tourent, et l'entraînent prisonnier sur son cheval vers le consul romain. A ce tumulte, la tête de l'armée samnite revient sur ses pas, et le combat recommence. Il ne dura pas longtemps. On tua en tout six mille hommes; deux mille cinq cents furent faits prisonniers, parmi lesquels quatre tribuns des soldats; on prit trente étendards; enfin, ce qui mit le comble à la joie des vainqueurs, on reconvra sept mille quatre cents prisonniers, et un butin considérable appartenant aux alliés. Un édit du général invita les propriétaires à venir reconnaître et reprendre ce qui leur appartenait. Tout ce qui ne fut pas réclamé, passé un délai fixé, revint aux soldats. Mais on les obligea à vendre ce butin, pour n'avoir à s'occuper que de leurs armes.

XXI. Cette dévastation du territoire de la Campanie avait fort alarmé Rome. En ce moment même, le bruit vint d'Étrurie, je ne sais comment, que, l'armée de Volumnius partie, les Étrusques avaient repris les armes; que Gellius Egnatius, général des Samnites, poussait les Ombriens à la défection, et cherchait à séduire les Gaulois par des offres considérables. Consterné de ces nouvelles, le sénat fit suspendre les affaires, et ordonna des levées extraordinaires. On n'enrôla pas seulement les hommes libres et les jeunes gens; on forma des cohortes de vieillards et des centuries d'affranchis. On s'occupait aussi des moyens de défendre la ville, et le préteur P. Sempronius présidait à toutes ces opérations. Heureusement, le sénat fut soulagé d'une partie de ses inquiétudes par la lettre du consul Volumnius annonçant la déroute et l'extermination des dévastateurs de la Campanie. On ordonna des prières publiques au nom du consul et en l'honneur de ses succès; les affaires furent reprises après une interruption de dix-huit jours; les prières furent célébrées avec de vives démonstrations de joie. On s'inquiéta alors de protéger à l'avenir le pays ravagé par les Samnites. Il fut décidé que deux colonies seraient envoyées dans les environs des cantons de Vescia et de Falerne: l'une vers l'embouchure du Liris, et on lui donna le nom de Minturne; l'autre dans le défilé de Vescia,

qui borde le territoire de Falerne, à l'endroit où fut, dit-on, la ville grecque de Sinope, que les colons romains nommèrent alors Sinuesse. Les tribuns du peuple furent chargés d'autoriser, par un plébiscite, le préteur P. Sempronius à créer des triumvirs pour conduire ces nouvelles colonies. Mais peu de citoyens venaient se faire inscrire : chacun était persuadé qu'on partait, non pour des champs à cultiver, mais pour un poste à défendre constamment les armes à la main. Le sénat fut détourné de ces soins par la guerre d'Etrurie, qui prenait chaque jour un caractère plus grave. Des lettres fréquentes d'Appius avertissaient de ne pas négliger les mouvements de ce pays. « Quatre peuples, disait-il, unissent leurs armes : Étrusques, Samnites, Ombriens, Gaulois. Déjà ils ont établi deux camps séparés, parce qu'un seul emplacement ne saurait contenir une telle multitude. » Ces alarmes et l'approche des élections firent rappeler à Rome le consul L. Volumnius. Avant d'appeler les centuries au suffrage, il convoqua le peuple et s'étendit longuement sur la gravité de la guerre d'Etrurie. « Déjà, disait-il, quand il s'était uni à son collègue pour combattre dans ce pays, cette guerre était si formidable qu'un seul chef, une seule armée, n'y pouvait suffire. Et maintenant, voici qu'on apprendait qu'aux anciens ennemis s'étaient joints les Ombriens et une forte armée de Gaulois. Il fallait donc songer, en ce jour, que les consuls élus auraient à lutter contre quatre peuples. Pour lui, s'il n'avait pas la ferme confiance que le vœu de tout le peuple romain va nommer consul celui qui est incontestablement le premier de tous les généraux, il l'aurait nommé sur-le-champ dictateur. »

XXII. Il n'était douteux pour personne que tous les suffrages ne se portassent sur Q. Fabius. En effet, la centurie prérogative¹ et celles qui furent appelées les premières le nommèrent consul avec L. Volumnius. Fabius parla comme il l'avait fait deux années avant. Enfin, cédant au vœu unanime, il finit par demander simplement P. Décius pour

1. On appelait ainsi la tribu qui votait la première de toutes.

collègue : « Ce serait un soutien pour sa vieillesse ; il l'avait éprouvé pendant la censure et les deux consulats qui les avaient réunis, rien n'assure mieux la prospérité publique que la bonne intelligence entre collègues ; l'humeur d'un vieillard aurait peine à s'accoutumer à un nouveau compagnon du pouvoir, l'entente sera plus facile avec un homme dont il connaît déjà le caractère. » Le consul se rangea lui-même à cet avis, vantant lui-même les beaux titres de P. Décius, insistant sur tous les avantages d'une entente parfaite et sur les funestes effets de la désunion des consuls dans la conduite des opérations militaires. Il rappelait « quelle affreuse catastrophe avait failli naguère résulter de ses différends avec son collègue. Il exhortait Décius et Fabius à n'avoir qu'une seule volonté, qu'une seule pensée. D'ailleurs, ils étaient nés pour la guerre. Grands par leurs actes, inexpérimentés dans la science des mots et les combats de la parole, ils étaient les types du véritable consul. Quant aux esprits ingénieux et habiles, versés dans le droit et dans l'art de parler, comme Appius, il faut les garder pour les tribunaux de Rome, et en faire des préteurs chargés de rendre la justice. » La journée se passa dans ces pourparlers. Le lendemain, comme l'avait prescrit le consul, il y eut élection de consuls et de préteur. Q. Fabius et P. Décius furent nommés consuls ; Ap. Claudius fut nommé préteur ; tous les trois étaient absents. Quant à Volumnius, un sénatus-consulte et un plébiscite lui prorogèrent le commandement pour une année.

XXIII. Cette année-là, il y eut beaucoup de prodiges. Pour en conjurer les effets, le sénat ordonna des prières publiques pendant deux jours. Le vin et l'encens furent fournis aux frais du trésor. Ces prières attirèrent un grand concours d'hommes et de femmes. Ce qui les signala surtout, ce fut un débat qui éclata entre les dames romaines dans le petit temple de la *Pudicité patricienne* situé dans le forum Boarium¹, auprès du temple rond d'Hercule. Virgi-

1. Marché aux bœufs.

nie, fille d'Aulus, de naissance patricienne, avait épousé le consul L. Volumnius, de l'ordre plébéien : pour la punir de cette mésalliance, les matrones lui avaient interdit l'entrée de leur temple. Ce léger différend devint bientôt, par l'irritabilité naturelle aux femmes, une lutte ardente. Virginie prétendait avoir le droit d'entrer dans le temple de la *Pudicité patricienne*, étant patricienne, pudique, n'ayant épousé qu'un seul homme auquel elle avait été conduite vierge; et cet époux, loin de rougir de ses titres et de ses actes, elle s'en glorifiait. Elle couronna de si fières paroles par un acte qui eut un grand retentissement. De la demeure qu'elle habitait dans la rue longue elle retrancha l'emplacement nécessaire pour une petite chapelle et y dressa un autel. Elle y convoqua les matrones plébéiennes, et là, après s'être plainte de l'outrage qui lui était fait par les patriciennes, elle dit : « Cet autel, je le dédie à la *Pudicité plébéienne*, et je vous engage à rivaliser entre vous de vertu, comme les hommes, dans cette ville, rivalisent de courage; faites en sorte que cet autel ait la réputation d'être honoré plus saintement que l'autre et par des mains plus chastes encore. » Pour cet autel nouveau on adopta à peu près les mêmes rites que pour l'ancien : aucune matrone, à moins d'être d'une chasteté reconnue et de n'avoir contracté qu'un seul mariage, n'eut le droit d'y sacrifier. Plus tard, ce culte prostitué à des mains indignes, non-seulement de matrones, mais même de femmes de toute condition, a fini par tomber en oubli. La même année, Cn. et Q. Olgulnius, édiles curules, citèrent en justice plusieurs usuriers. Avec ce qui revint au trésor de la confiscation de leurs biens on fit faire la porte d'airain du Capitole, des vases d'argent pour décorer trois tables placées dans le sanctuaire de Jupiter, une statue de ce dieu avec le quadrigé qui orne le faite de l'édifice, et, près du figuier Ruminal, un groupe représentant les deux enfants, fondateurs de Rome, allaités par la louve¹; enfin, on fit paver en pierres carrées le che-

1. Tout porte à croire que la louve conservée au Capitole est celle-ci.

min qui conduit de la porte Capène au temple de Mars. De leur côté, les édiles plébéiens, L. Élius Pétus et C. Fulvius Curvus, avec le produit d'amendes infligées à des fermiers des pâturages publics, célébrèrent des jeux et placèrent des coupes d'or dans le temple de Cérès.

XXIV. Q. Fabius et P. Décius prennent alors possession du consulat, l'un pour la cinquième, l'autre pour la quatrième fois. Deux fois déjà ils avaient été collègues comme consuls, après l'avoir été comme censeurs. La gloire de leurs exploits, si brillante qu'elle fût, ne jetait pas plus d'éclat sur eux que leur concorde. Cette harmonie fut quelque peu troublée, mais plutôt, je pense, par la rivalité de leurs ordres que par une rivalité personnelle. En effet, les patriciens tenaient à ce que la province d'Étrurie fût confiée extraordinairement à Fabius, et les plébéiens poussaient Décius à réclamer la décision du sort. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut discussion sur ce point au sénat; mais, comme Fabius y avait trop d'influence, l'affaire fut portée devant le peuple. Là, la discussion fut courte, comme elle devait l'être entre deux hommes de guerre, qui comptaient plus sur les actions que sur les paroles. Fabius disait « que ce serait une indignité, qu'un autre vint cueillir les fruits de l'arbre qu'il avait planté. C'était lui qui avait ouvert la forêt Ciminia, et frayé à l'armée romaine un passage à travers ces gorges impraticables. Pourquoi, à son âge, l'avoir arraché à son repos, s'ils voulaient suivre à la guerre un autre général? Il avait donc choisi, ajoutait-il avec le ton du reproche, un adversaire et non un associé fidèle? Décius ne voulait pas qu'il fût dit que, trois fois collègues, ils étaient restés unis! Sa seule prétention, disait-il enfin, c'était que, si on le jugeait digne d'une province, on l'y envoyât. Au reste, après s'en être remis à la décision du sénat, il s'en remettait à la volonté du peuple. » Publius Décius protestait contre l'injustice du sénat: « Tant qu'ils l'avaient pu, disait-il, les sénateurs s'étaient efforcés de fermer aux plébéiens l'accès des grandes charges. Depuis que le mérite est parvenu à se faire honorer dans toutes

les classes, ils cherchent à annuler, non-seulement les suffrages du peuple, mais les décisions et le choix de la fortune, pour tout concentrer en quelques mains privilégiées. Jusqu'à présent, tous les consuls ont tiré les provinces au sort¹; voici que le sénat veut donner une province à Fabius sans consulter le sort! Si l'on veut lui faire honneur, Fabius a assez bien mérité de la république et de Décius, pour que celui-ci soit heureux de la gloire de son collègue; mais il ne faut pas que cette gloire soit un affront pour lui. Or, n'est-ce pas chose évidente? Quand il n'y a qu'une guerre rude et difficile, en charger extraordinairement l'un des consuls, n'est-ce pas déclarer l'autre incapable et inutile? Fabius se glorifie de ce qu'il a fait en Étrurie, P. Décius veut avoir de quoi se glorifier à son tour; et qui sait si ce feu, que Fabius n'a fait qu'étouffer, et qui a si souvent produit des incendies soudains, lui ne l'éteindra pas? Enfin, il n'est pas de distinctions et de récompenses qu'il ne cédât à son collègue par respect pour son âge et pour la majesté de sa personne; mais quand il s'agit de périls à courir et de combats à livrer, il ne fait pas et il ne fera jamais volontairement le sacrifice de son droit. A défaut d'autre résultat, sa résistance aura toujours produit celui-ci, que ce qui appartient au peuple sera ordonné par le peuple et ne dépendra pas du bon plaisir des sénateurs. Il conjure Jupiter très-bon et très-grand et les dieux immortels de lui laisser égales avec son collègue les chances du sort, s'ils doivent lui donner la même habileté et le même bonheur dans la conduite de la guerre. Au reste, il est de toute justice, il est d'un bon exemple, et il y va de la gloire du peuple romain, que l'on ait des consuls aussi capables l'un que l'autre de bien conduire la guerre d'Étrurie. » Fabius se borna à demander au peuple, qu'avant d'appeler les tribus dans l'enceinte pour voter, il leur fût donné lecture de la lettre écrite d'Étrurie par le préteur Ap. Claudius, et il sortit des comices. Le peuple fut, comme le sénat, unanime

1. On a pu voir précédemment la preuve du contraire.

à confier à Fabius la province d'Étrurie sans que l'on consultât le sort.

XXV. Presque tout ce qu'il y avait de jeunes gens accourut aussitôt vers le consul ; chacun veillait à ce qu'on l'inscrivit : tel était l'empressement de servir sous un pareil général. Environné de cette multitude : « Je ne veux, dit Fabius, enrôler que quatre mille fantassins et six cents cavaliers. J'emmènerai ceux qui, aujourd'hui et demain, se seront fait inscrire. J'ai plus à cœur de vous ramener tous riches que de combattre avec des troupes nombreuses. » Il part donc avec cette armée facile à conduire, et qui a d'autant plus de confiance et d'espoir qu'on ne l'a pas désirée plus forte. Il s'avance vers la ville d'Aharna, dont les ennemis n'étaient pas loin, pour gagner le camp du préteur Appius. A quelques milles en deçà, on rencontre des fourrageurs qui allaient couper du bois, escortés d'un détachement. A peine ceux-ci ont-ils aperçu les licteurs et entendu nommer le consul Fabius, que, transportés de joie, ils remercient les dieux et le peuple romain de leur avoir envoyé un tel général. Ils entourent le consul, le saluent. « Où allez-vous ? » leur dit Fabius ; et, sur leur réponse qu'ils vont chercher du bois : « Votre camp n'a-t-il donc point de palissades ? » Ils s'écrient que leur camp est environné d'un fossé et de deux rangées de palissades, ce qui ne les empêche pas d'être dans de vives alarmes. « Eh bien donc, réplique Fabius, vous avez bien assez de bois, retournez et arrachez vos palissades. » En effet, ils retournent au camp et arrachent les palissades, ce qui effraie d'abord les soldats et Appius lui-même ; mais ils s'empressent de dire qu'ils exécutent les ordres du consul Q. Fabius. Dès le lendemain, le camp fut transporté ailleurs, et le préteur Appius renvoyé à Rome. De ce jour, les Romains n'eurent plus de campements fixes. « Il était mauvais pour l'armée, au dire de Fabius, de rester en place ; les marches, les contre-marches rendaient le soldat plus dispos et mieux portant. » En effet, on fit des marches aussi longues que le permettait la saison, car l'hiver n'était pas encore passé.

Aux premiers jours du printemps, laissant la seconde légion à Clusium, appelée autrefois Camars, et confiant le camp au propréteur L. Scipion, il revint à Rome pour y délibérer sur la guerre; soit de son propre mouvement, parce que de près cette guerre lui aurait paru plus sérieuse qu'il ne se l'était imaginé sur de simples rapports; soit mandé par un sénatus-consulte, car les deux versions ont cours. Quelques-uns veulent qu'il ait été rappelé par le préteur Ap. Claudius, qui continuait à faire au sénat et devant le peuple ce qu'il avait toujours fait dans ses lettres, à exagérer les périls de la guerre d'Étrurie. « Ce n'était pas assez, selon lui, d'un seul général et d'une seule armée contre quatre peuples ligüés. S'ils s'unissent pour l'accabler, s'ils portent la guerre sur des points différents, il est à craindre qu'il ne puisse être partout, suffire à tout. Il n'a laissé là que deux légions, et Fabius n'a pas amené cinq mille hommes en tout, fantassins et cavaliers. Son avis est que le consul P. Décius parte au plus tôt rejoindre son collègue en Étrurie et que la province du Samnium soit donnée à L. Volumnus. Si Décius préfère aller dans sa province, que Volumnus aille en Etrurie rejoindre l'autre consul, avec une armée consulaire au complet. » Ces paroles du préteur faisaient une forte impression sur une grande partie du sénat; mais P. Décius demanda que la question fût réservée tout entière, en l'absence de Fabius: il fallait attendre, ou qu'il vînt lui-même à Rome, s'il le pouvait sans préjudice pour la république, ou qu'il envoyât quelqu'un de ses lieutenants: le sénat saurait alors au juste à quel point était grave la guerre d'Étrurie, et ce qu'elle exigeait de troupes et de généraux.

XXVI. Dès son retour à Rome, Fabius, devant le sénat et devant le peuple, tint un langage mesuré, qui n'exagérât ni n'amoindrissait la gravité de la guerre. S'il s'adjoignait un autre général, c'était pour accorder quelque chose à la frayeur publique, plutôt que par crainte d'un danger sérieux, soit pour lui, soit pour la république. « Du reste, au cas où on lui associerait quelqu'un pour le commandement et la conduite de la guerre, comment pourrait-il oublier P. Dé-

cius, dont il n'avait eu qu'à se louer toutes les fois qu'il l'avait eu pour collègue? Il n'était personne qu'il désirât plus se voir adjoindre; avec Décius, il aurait toujours assez de troupes et n'aurait jamais trop d'ennemis. Si son collègue pourtant ne le désirait pas, il demandait à être assisté par L. Volumnius. » Libre et plein pouvoir fut donné sur toutes ces questions à Fabius par le peuple, par le sénat et par son collègue lui-même. P. Décius ayant déclaré qu'il était prêt à partir soit pour le Samnium, soit pour l'Étrurie, la joie et les félicitations furent telles qu'il semblait que l'on se crût assuré d'avance de la victoire, et que les consuls fussent, non pas chargés d'une guerre, mais honorés d'un triomphe. Je lis dans quelques histoires que, dès leur entrée en charge, Fabius et Décius partirent pour l'Étrurie; il n'y est fait mention ni d'un partage de provinces ni des débats dont il fut la cause entre les collègues, et que j'ai racontés. Quelques auteurs, au contraire, ne se sont pas bornés à exposer ces différends; ils ajoutent qu'Appius articula devant le peuple des accusations contre Fabius absent, qu'il les maintint avec obstination à son arrivée; ils parlent encore d'un autre débat entre les deux collègues: Décius aurait voulu que chacun demeurât chargé exclusivement de sa province. Les rapports commencent à s'accorder du jour où les deux consuls partirent pour la guerre. Cependant, avant leur arrivée en Étrurie, les Gaulois Sérons s'étaient avancés en grand nombre vers Clusium pour attaquer la légion romaine et le camp. Scipion, qui y commandait, voulant suppléer à l'insuffisance du nombre par l'avantage de la position, dirigea sa troupe vers une colline qui se trouvait entre la ville et le camp. Mais, comme il arrive en ces instants de précipitation, il n'avait pas eu le temps de reconnaître le chemin, et, quand il parvint sur la hauteur, il y trouva l'ennemi qui y avait débouché par un autre côté. La légion, assaillie par derrière, et pressée par l'ennemi sur tous les points, se vit enveloppée. Le désastre fut si complet, à en croire quelques historiens, qu'il ne resta pas un homme pour en porter la nouvelle; les

consuls, déjà près alors de Clusium, ne connurent la catastrophe qu'en voyant les cavaliers gaulois, qui, portant les têtes suspendues au poitrail de leurs chevaux et au bout de leurs lances, célébraient leur victoire par des chants nationaux. Selon d'autres récits, ce furent les Ombriens et non les Gaulois, et le désastre fut moins terrible. Des fourrageurs, conduits par le lieutenant L. Manlius Torquatus, auraient été enveloppés; le propréteur Scipion serait accouru du camp à leur secours; le combat aurait recommencé, et les Ombriens, vainqueurs tout à l'heure, auraient été vaincus, faits prisonniers et dépossédés de leur butin. Mais il est plus vraisemblable qu'on eut affaire à des Gaulois et non à des Ombriens dans cette rencontre malheureuse; car la crainte des Gaulois, qui préoccupa souvent Rome, ne la préoccupa jamais plus vivement que cette année-là. En effet, outre que les deux consuls étaient partis pour la guerre avec quatre légions et une nombreuse cavalerie romaine, mille cavaliers d'élite campaniens, envoyés pour cette guerre, et une armée d'alliés et de Latins plus forte que l'armée nationale, on fit encore avancer deux armées, à peu de distance de la ville, formant une barrière du côté de l'Etrurie, l'une dans le pays des Falisques, l'autre dans la campagne du Vatican. On ordonna à Cn. Fulvius et L. Postumius Mégellus, tous deux propréteurs, d'établir en ces deux endroits des camps retranchés.

XXVII. Les consuls, ayant franchi l'Apennin, arrivent sur le territoire de Scutinum, et campent à quatre milles environ des ennemis. Ceux-ci tinrent aussitôt conseil. Il fut convenu qu'ils ne se réuniraient pas tous dans le même camp et ne descendraient pas tous sur le champ de bataille. Les Gaulois se joignirent aux Samnites, les Ombriens aux Étrusques. On prit jour pour le combat. Les Samnites et les Gaulois devaient le livrer; au plus fort de la lutte, les Étrusques et les Ombriens iraient assiéger le camp romain. Ces projets furent déjoués par trois transfuges de Clusium, qui, la nuit, passèrent furtivement au camp de Fabius. Quand ils eurent dévoilé les plans de l'ennemi on les ren-

voya comblés de présents, pour les encourager à venir annoncer de même toutes les nouvelles mesures qui seraient décidées. Les consuls écrivent à Fulvius et à Postumius de quitter, l'un la plaine de Falisque, l'autre celle du Vatican, pour marcher avec leurs troupes sur Clusium, en dévastant aussi complètement que possible le territoire ennemi. La nouvelle de ces dévastations fit quitter aux Étrusques le territoire de Scutinium pour aller défendre leur pays. Les consuls voulaient profiter de leur absence pour livrer bataille; malgré tous leurs efforts, deux jours employés à provoquer l'ennemi n'amènèrent rien de mémorable. Il y eut quelques morts de part et d'autre. Ces escarmouches ne firent qu'irriter le désir qu'on avait d'une bataille décisive, mais sans amener la bataille même. Le troisième jour, on descendit en plaine des deux côtés avec toutes ses forces. Les deux lignes étaient formées, on était en présence, quand une biche, chassée des montagnes par un loup qui la poursuivait, traversa la plaine, entre les deux armées. Puis, les deux animaux prirent une direction opposée; la biche du côté des Gaulois, le loup du côté des Romains. Ceux-ci ouvrirent leurs rangs, et donnèrent passage au loup; les Gaulois percèrent la biche. Alors, un soldat romain du premier rang : « La fuite et la mort passent du côté où vous voyez gisant à terre l'animal consacré à Diane. De notre côté, le loup, consacré à Mars, vainqueur, échappé au péril sans blessure, nous rappelle notre origine et Mars notre fondateur. » Les Gaulois se placèrent à l'aile droite, les Samnites à l'aile gauche. Aux Samnites Fabius opposa la première et la troisième légion; Décius fit face aux Gaulois avec la cinquième et la sixième. La seconde et la quatrième faisaient la guerre dans le Samnium avec le proconsul L. Volumnius. Au début, le combat se soutint avec tant d'égalité que, si les Étrusques et les Ombriens eussent été là, quelque part qu'ils eussent donné, soit contre l'armée, soit contre le camp, la défaite des Romains était inévitable.

XXVIII. Au reste, quoique les chances fussent encore

égales, et que la fortune n'eût point fait pressentir de quel côté pencherait la balance, l'aspect du combat n'était nullement le même à l'aile droite et à l'aile gauche. Avec Fabius, les Romains se défendaient plus qu'ils n'attaquaient, et cherchaient à prolonger la lutte autant que possible. En effet, leur général savait que la première fougue des Gaulois et des Samnites est redoutable, mais qu'il suffit de n'y pas céder : si le combat se prolonge, l'ardeur des Samnites s'éteint peu à peu ; quant aux Gaulois, peuple incapable de supporter la fatigue et la chaleur, leur corps fond en eau : plus que des hommes au commencement du combat, à la fin ils sont moins que des femmes. Il réservait donc toutes les forces du soldat pour l'heure où l'ennemi avait coutume de se laisser vaincre. Décius, au contraire, rendu plus bouillant, et par son âge, et par la vivacité de son caractère, déploie tout ce qu'il a de forces dès le commencement de l'action. Trouvant que l'infanterie chargeait trop lentement, il fait donner sa cavalerie. Il se mêle lui-même à un des plus intrépides escadrons, il conjure les chefs de cette brave jeunesse de s'élancer avec lui contre l'ennemi : ce sera pour eux une double gloire que la victoire commence par l'aile gauche et par la cavalerie. Par deux fois ils firent tourner le dos à la cavalerie gauloise : mais, à la seconde charge, comme ils avaient pénétré assez avant dans les lignes ennemies et portaient le combat au sein même de leurs escadrons, un nouveau genre de combat vint les saisir d'effroi. L'ennemi, debout et en armes sur des chars et des chariots, arrive avec un grand bruit de chevaux et de roues ; et ce fracas inaccoutumé épouvante les chevaux des Romains. La cavalerie victorieuse se trouve à l'instant dissipée par une terreur qui tient du délire ; emportés par une fuite aveugle, hommes et chevaux se renversent les uns les autres. Le désordre gagne aussi les légions ; un grand nombre des soldats de la première ligne sont écrasés par les chevaux et les chars qui se précipitent au travers des rangs. L'infanterie gauloise, dès qu'elle voit l'ennemi effrayé, fond sur lui, sans lui laisser le temps de

respirer et de se remettre. Vainement Décius crie aux soldats : « Où fuyez-vous ? qu'espérez-vous de la fuite ? » vainement il veut arrêter ceux qui reculent, et rallier ceux qui se dispersent. Voyant enfin qu'aucune force humaine ne peut rien contre une telle terreur, il invoque son père P. Décius, l'appelant par son nom : « Pourquoi tarder plus longtemps à subir le sort de ma famille ? c'est notre destinée, à nous, de servir de victimes expiatoires dans les dangers publics : eh bien, je me livre et je livre avec moi les légions ennemies pour être immolées à la Terre et aux dieux Mânes. » A ces mots, il ordonne au pontife M. Livius, à qui il avait recommandé, en descendant sur le champ de bataille, de ne pas le quitter un instant, de lui dicter la formule qui doit le dévouer avec les légions ennemies pour l'armée du peuple romain des Quirites. Il se dévoue alors dans les mêmes termes et avec le même appareil qu'autrefois son père sur les bords du Véséris, dans la guerre des Latins. Après les formules consacrées, il ajoute : « qu'il fait marcher devant lui la terreur et la fuite, le sang, le carnage, la colère des dieux du ciel et des dieux des enfers ; qu'il frappe d'horribles anathèmes les étendards, les traits, les armes des ennemis, et que le lieu, témoin de sa mort, verra les Gaulois et les Samnites anéantis. » Après ces imprécations contre lui-même et contre les ennemis, il pousse son cheval au plus épais des rangs des Gaulois, et tombe percé des traits au-devant desquels il courait.

XXIX. Dès ce moment, tout, dans ce combat, semble l'œuvre des dieux. A peine les Romains ont-ils perdu leur chef, ce qui d'ordinaire est un sujet d'épouvante, qu'ils cessent de fuir et veulent recommencer la lutte. Les Gaulois, et surtout ceux qui environnent le cadavre du consul, semblent frappés de vertige ; ils lancent au hasard des traits ; quelques-uns s'arrêtent immobiles, sans plus songer ni à combattre, ni à fuir. Cependant, de l'autre côté, le pontife Livius, à qui Décius a remis les licteurs en lui recom-

1. Voyez livre VIII, ch. VIII.

mandant de tenir lieu de prêteur, crie de toute sa force : « que la victoire est aux Romains, acquittés envers les dieux par la mort de leur consul ; que les Gaulois et les Samnites appartiennent à la Terre, mère des dieux, et aux dieux Mânes, que Décius entraîne à lui et appelle leur armée qu'il a dévouée avec lui ; que chez l'ennemi tout est en proie aux furies et à la terreur. » Tandis que l'aile se reforme et reprend le combat, surviennent L. Cornélius Scipion et C. Marcius, que le consul Q. Fabius a envoyés, avec un renfort tiré de la réserve, au secours de son collègue. Ils apprennent le dévouement de P. Décius ; et leur enthousiasme les rend prêts à tout oser pour la république. Cependant, les Gaulois, serrés les uns contre les autres, présentaient devant eux un rempart de boucliers, et il ne paraissait pas facile d'engager la lutte corps à corps : alors, par ordre des lieutenants, on ramasse les javelots dont la terre est jonchée entre les deux armées, et on les lance contre cette muraille de boucliers ennemis. Beaucoup de traits traversent ces boucliers ; nombre de dards aigus atteignent même les corps, et la muraille est entamée. Un grand nombre d'ennemis tombent, comme frappés de la foudre, sans avoir reçu de blessures. Telles étaient, à l'aile gauche, les vicissitudes de la fortune. A l'aile droite, nous l'avons dit, Fabius n'avait cherché d'abord qu'à gagner du temps. Ensuite, quand il semble que les cris de l'ennemi, son élan, les traits qu'il lançait, avaient perdu de leur force, il ordonna aux préfets de la cavalerie de porter leurs escadrons sur les flancs des Samnites, afin de pouvoir, au signal donné, les prendre en travers et fondre sur eux avec la plus grande impétuosité ; les fantassins reçurent l'ordre d'avancer insensiblement et de pousser l'ennemi. Voyant qu'on n'opposait pas de résistance, et que la lassitude n'était pas douteuse, il fit avancer tous les corps qu'il avait tenus en réserve pour cet instant, poussa ses légions en avant, et donna aux cavaliers le signal de fondre sur les ennemis. Les Samnites ne purent soutenir ce choc. Ils regagnèrent leur camp en toute hâte, sous les yeux même des Gaulois qu'ils laissaient seuls aux prises

avec les Romains. Les Gaulois, se formant en tortue, se tenaient étroitement serrés. Alors Fabius, instruit de la mort de son collègue, détache de son aile l'escadron campanien, de cinq cents cavaliers environ, avec ordre de tourner et de prendre à dos l'armée gauloise. Il les fait suivre de près par les *princes* de la première légion, qui doivent s'élancer à l'endroit où la charge de cavalerie aura ébranlé l'ennemi, et profiter de l'effroi des Gaulois pour les tailler en pièces. Quant à lui, après avoir voué à Jupiter vainqueur un temple et les dépouilles de l'ennemi, il marche sur le camp des Samnites où se précipitait une multitude consternée. Comme les portes ne pouvaient donner passage à une foule si considérable, ceux qui n'avaient pu pénétrer essayèrent de combattre au pied même des palissades. C'est là que périt Gellius Egnatius, le général des Samnites. Ceux-ci furent refoulés dans leurs retranchements; on s'empara de leur camp sans grands efforts, pendant que les Gaulois, pris en dos, étaient enveloppés. Vingt-cinq mille ennemis périrent dans cette journée, huit mille furent faits prisonniers. Cette victoire ne fut pas sans coûter bien du sang aux Romains : l'armée de P. Décius perdit sept mille hommes; celle de Fabius dix-sept cents. Fabius, après avoir ordonné de chercher le corps de son collègue, fit un monceau des dépouilles ennemies qu'il brûla en l'honneur de Jupiter Vainqueur. On ne put, ce jour-là, trouver le corps du consul, enseveli sous des monceaux de Gaulois. Découvert le lendemain, il fut rapporté au camp au milieu des larmes des soldats. Laissant tout autre soin, Fabius célébra les obsèques de son collègue, auquel il paya un large et juste tribut d'honneurs et de louanges.

XXX. Pendant le même temps, en Étrurie, le propréteur Cn. Fulvius réussit à souhait. Outre les grands dommages que causa à l'ennemi la dévastation des campagnes, on lui fit subir une déroute éclatante. On tua plus de trois mille hommes, tant Pérusiens que Clusiens, et l'on prit jusqu'à vingt étendards. Les Samnites, fuyant à travers le territoire péligien, furent enveloppés par les Péligniens qui tuèrent

près de mille hommes sur cinq mille qu'ils étaient. La gloire de la journée où fut livrée la bataille de Sentinum est assez grande, même à s'en tenir à la stricte vérité. Quelques historiens, cependant, y ont voulu ajouter par l'exagération. Ils rapportent que l'armée ennemie comptait quarante-trois mille trois cent trente fantassins, six mille cavaliers et mille chariots, en y comprenant sans doute les Ombriens et les Toscans, qu'ils font assister à la bataille. De même, pour grossir l'armée romaine, ils ajoutent le proconsul L. Volumnius aux consuls, et son armée à leurs légions. Mais la plupart des annales attribuent cette victoire aux deux consuls seulement. Pendant ce temps, Volumnius est occupé dans le Samnium; il refoule l'armée samnite jusque sur le mont Tifernum, l'y attaque, sans se laisser effrayer par les difficultés du lieu, et la met dans une déroute complète. Q. Fabius, laissant en Étrurie l'armée de Décius, ramena ses légions à Rome, et triompha des Gaulois, des Étrusques et des Samnites. Les soldats suivaient le char de triomphe. Dans leurs chants naïfs, ils célébrèrent tout autant que la victoire de Fabius la mort glorieuse de P. Décius. Ils firent même revivre la mémoire du père, dont le dévouement, aussi beau que celui du fils, avait été aussi heureux pour la république. Chaque soldat eut, comme part de butin, quatre-vingt-deux as de cuivre, une saie et une tunique; récompense qui, à cette époque, était reçue par la troupe avec reconnaissance.

XXXI. Malgré tant de succès, la paix n'était rétablie ni dans le Samnium, ni en Étrurie. Ainsi, sur le signal des Pérusiens, dès le départ du consul et de l'armée, une révolte avait éclaté. De leur côté, les Samnites descendirent ravager le territoire de Vescia, celui de Formies, et, sur un autre point, celui d'Esernia, ainsi que le pays qui borde le fleuve Vulturne. Le préteur Ap. Claudius marcha contre eux avec l'armée de Décius. Fabius, retournant dans l'Étrurie soulevée, tua quatre mille cinq cents Pérusiens et en prit près de dix-sept cents; chaque prisonnier donna pour sa rançon trois cent dix as de cuivre. Le reste du butin fut accordé au

soldat. Les légions samnites, poursuivies d'un côté par le préteur Ap. Claudius, et de l'autre par le proconsul L. Volumnius, se rejoignirent sur le territoire de Stella, et, toutes ensemble, y attendirent l'ennemi. De même, Appius et Volumnius opérèrent leur jonction. On combattit avec un cruel acharnement : d'un côté, on était irrité de tant de révoltes ; de l'autre, on luttait avec l'énergie du désespoir. Il y eut seize mille trois cents Samnites tués, deux mille sept cents prisonniers ; l'armée romaine perdit deux mille sept cents hommes. Cette année, féconde en succès militaires, fut affligée par une peste et alarmée par des prodiges. On annonça qu'il était tombé en maint endroit des pluies de terre ; que, dans l'armée de Claudius, nombre de soldats avaient été frappés de la foudre. On consulta à ce sujet les livres sibyllins. Cette même année, Q. Fabius Gurgis, fils du consul, infligea des amendes à quelques matrones, condamnées devant le peuple pour mauvaises mœurs. Avec le produit de ces amendes, il fit construire le temple de Vénus qui est près du Cirque. Nous n'en avons pas encore fini avec les guerres des Samnites, bien que nous leurs ayons consacré quatre livres et qu'elles aient déjà rempli une période de quarante-six ans, depuis le consulat de M. Valérius et d'A. Cornelius, qui, les premiers, portèrent les armes romaines dans le Samnium. Sans rappeler les défaites essuyées par l'une et l'autre nation, et tant de malheurs, qui ne purent pourtant vaincre ces âmes indomptables, que de désastres l'année précédente pour les Samnites ! A Scutinum, chez les Péligniens, sur le Tifernum, dans les plaines de Stella, soit avec leurs seules légions, soit unis à des troupes étrangères, ils avaient été taillés en pièce par quatre armées romaines ; ils avaient perdu leur plus illustre général ; ils voyaient leurs compagnons d'armes, Étrusques, Ombriens, Gaulois, dans une situation pareille à la leur ; ils ne pouvaient se maintenir, ni par leurs propres forces, ni par des forces étrangères. Et cependant, ils ne renonçaient point à la guerre ; tant de malheurs essuyés ne les décourageaient point de défendre leur liberté et ils aimaient mieux

être vaincus que de ne pas tenter la chance des combats. Un historien, un lecteur, serait-il rebuté de la longue durée de ces guerres, qui ne rebutèrent pas ceux qui les faisaient?

XXXII. Q. Fabius et P. Décimus furent remplacés au consulat par L. Postumius Mégellus et M. Attilius Régulus. Tous deux eurent pour province le Samnium, car le bruit s'était répandu que l'ennemi avait levé trois armées : l'une pour se porter encore en Étrurie ; l'autre pour recommencer les dévastations de la Campanie ; la troisième pour défendre les frontières. Postumius étant retenu à Rome par une maladie, Attilius partit seul et sur-le-champ afin d'écraser les Samnites, selon le vœu du sénat, avant qu'ils ne fussent sortis de leur territoire. Les deux armées se rencontrèrent, comme à dessein, sur la frontière : ainsi le Romain ne put pénétrer dans le Samnium, loin de pouvoir le dévaster ; le Samnite ne put pas davantage envahir des contrées paisibles et ruiner des alliés du peuple romain. On s'établit camp contre camp. Alors, ce qu'eût osé à peine le Romain tant de fois vainqueur, les Samnites l'osèrent, tant l'excès du désespoir inspire de témérité ! Ils assiégèrent le camp romain. Et si cette entreprise audacieuse ne réussit point, elle ne fut pas non plus tout à fait sans résultat. Il s'était élevé un brouillard si épais, qu'il fit presque nuit, quoique au milieu du jour. Non-seulement on ne pouvait voir au delà des palissades, mais même se voir en se rencontrant. Cette obscurité permit aux Samnites de cacher leur manœuvre et d'agir par surprise. A la première lueur du jour, lueur qui s'éteignait dans le brouillard, ils arrivent au premier poste qui gardait le camp avec négligence. Prises à l'improviste, les sentinelles n'eurent ni assez de courage ni assez de forces pour résister. Ce fut à la porte décumane¹, sur les derrières du camp, que l'attaque eut lieu : aussi, le questorium² fut pris, et le questeur L. Opimius Pansa y fut tué. Alors on cria aux armes.

1. La porte Décumane, ou Questorienne, était sur le derrière du camp, opposée à la porte Prétorienne, qui faisait face à l'ennemi.

2. Tente du questeur, toujours placée près de la porte Decumane, ou Questorienne.

XXXIII. Réveillé par le tumulte, le consul laisse la garde du prétorium¹ à deux cohortes d'alliés, Lucaniens et Suesans, qui se trouvaient alors le plus près de lui; puis, il conduit les manipules des légions par la voie principale du camp. Les soldats se rangent sans avoir presque le temps de s'armer, reconnaissent l'ennemi à ses cris plutôt qu'ils ne le voient; mais il leur est impossible d'en savoir le nombre. Dans l'incertitude de leur situation, ils reculent d'abord, et laissent les Samnites pénétrer jusqu'au milieu du camp. Mais, comme le consul leur demande d'une voix tonnante « s'ils vont se laisser jeter hors de leurs retranchements pour faire ensuite le siège de leur propre camp, » ils poussent le cri de guerre, s'arrêtent, et commencent par résister. Bientôt, ils regagnent du terrain, repoussent l'ennemi, qui, une fois ébranlé, fuit avec la même terreur qu'il avait tout à l'heure inspirée. Ils les jettent enfin hors de la porte et des palissades. Ils n'osèrent pas s'élancer pour les poursuivre, car le brouillard leur faisait craindre quelque embuscade dans les environs. Ils se contentèrent d'avoir sauvé leur camp et rentrèrent dans leurs retranchements, ayant tué environ trois cents ennemis. Eux, ils avaient perdu, y compris le premier poste, les sentinelles, et tout ce qui fut surpris autour du questorium, sept cent trente hommes à peu près. Ce demi-succès de son audace enorgueillit tellement le Samnite, que, loin de laisser les Romains pénétrer sur son territoire, il ne les y laissa même pas fourrager. C'était sur les derrières du camp, dans le paisible canton de Sora, que pouvaient seulement aller les fourrageurs. La nouvelle de ces détails, plus alarmante que la vérité même, inquiéta Rome : on fit partir le consul L. Postumius, bien qu'à peine rétabli de sa maladie. Toutefois, avant de se mettre en route, il fit prendre les devants à ses soldats, en leur fixant Sora pour rendez-vous. Lui, il fit la dédicace du temple de la Victoire, qu'il avait construit, étant édile curule, avec le produit des amendes. Il rejoignit son ar-

1. Tente du général, près de la porte faisant face à l'ennemi.

mée, marcha de Sora dans le Samnium et se rendit au camp de son collègue. Bientôt, comme les Samnites, n'espérant pas résister aux deux armées, s'étaient retirés, les deux consuls se séparèrent pour ravager les campagnes et assiéger les villes.

XXXIV. Postumius, après avoir essayé d'emporter Milonia d'assaut et de vive force, fut forcé par l'insuccès de sa tentative de recourir aux travaux de siège et aux machines, qu'il poussa jusqu'au pied des murs. La place fut prise; mais il fallut pourtant combattre encore dans tous les quartiers de la ville, de la quatrième à la huitième heure¹ environ. Le résultat fut longtemps douteux; enfin, le Romain resta maître de la place. On tua trois mille deux cents Samnites; on fit quatre mille sept cents prisonniers, sans parler du reste du butin. De là, les légions marchèrent sur Férentinum. Les habitants, à la faveur de la nuit, sortirent sans bruit par la porte opposée, chargés de tous les objets qui pouvaient être emportés. A peine arrivé, le consul avait fait toutes ses dispositions et s'était avancé en bon ordre au pied des murailles, comptant sur la même résistance qu'à Milonia. Mais bientôt, il est frappé du silence de mort qui règne dans la ville; il ne voit sur les tours et sur les murs ni armes, ni défenseurs. Les soldats brûlent d'escalader ces murailles abandonnées; il les contient, de peur de se jeter en aveugle dans quelque embuscade. Par son ordre, deux escadrons d'alliés latins vont faire le tour de la place et tout examiner. Ces cavaliers aperçoivent deux portes, à peu de distance l'une de l'autre et du même côté, ouvertes toutes deux, et les chemins qui y aboutissent gardent la trace de la fuite nocturne des ennemis. Ils s'approchent alors peu à peu des portes, et, sans s'exposer, découvrent l'intérieur de la ville par les rues qui la traversent en ligne droite. Ils rapportent au consul que la place est déserte, qu'il n'y a pas à se méprendre sur son abandon: les traces récentes de la fuite, le grand nombre d'objets perdus çà et

1. De dix heures du matin à deux heures du soir.

là dans la confusion de la nuit en sont la preuve. Sur ces renseignements, le consul conduit son armée du côté où les cavaliers ont poussé leur reconnaissance. Il fait halte près de la porte, détache cinq cavaliers qui doivent pénétrer dans la ville jusqu'à une certaine distance ; s'ils voient qu'il n'y a rien à craindre, trois d'entre eux resteront, les deux autres viendront lui faire le rapport. C'est ce qu'ils font en effet. Ils rapportent qu'ils se sont avancés jusqu'à un endroit où l'on découvrirait toutes les parties de la ville, et que, sur tous les points, c'est le même silence et la même solitude. Alors, sans plus tarder, le consul fait entrer les cohortes légères, et ordonne au reste des troupes d'employer ce temps à fortifier le camp. Entrés dans la ville, les soldats brisent les portes des maisons, trouvent un petit nombre de vieillards, de malades, et d'objets qu'il eût été difficile d'emporter. Ces objets furent livrés au pillage. On apprit des prisonniers que quelques villes des environs avaient formé le plan d'une évasion semblable ; que leurs concitoyens étaient partis dès la première veille ; que sans doute on trouverait dans les autres villes la même solitude. Le rapport des prisonniers se confirma ; le consul prit possession des villes abandonnées.

XXXV. L'autre consul, M. Attilius, fut loin de rencontrer une guerre aussi facile. Comme il conduisait ses légions vers Lucérie, dont il avait appris que les Samnites faisaient le siège, il rencontra, aux confins du territoire de cette ville, l'ennemi qui marchait devant lui. Là, la colère égala les forces. Le combat, après bien des vicissitudes, resta indécis. Toutefois, le résultat en fut plus triste pour les Romains, tant parce qu'ils étaient accoutumés à vaincre, que parce qu'ils remarquèrent, en se retirant, mieux que pendant l'action, combien ils avaient plus de blessés et de morts. Aussi, le camp fut-il en proie à une vive terreur : si semblable panique eût saisi les combattants, ils eussent essayé une éclatante défaite. La nuit même se passa dans les alarmes : ils pensaient que le Samnite allait à l'instant fondre sur le camp, ou qu'il leur faudrait, au point

du jour, en venir aux mains avec les vainqueurs. Du côté des ennemis, moins de pertes, mais non pas plus de courage. Ils n'avaient qu'un désir : s'éloigner au point du jour sans combattre. Mais un seul chemin s'offrait à eux, et il fallait passer près des Romains. Aussi, en s'y engageant, eurent-ils l'air de marcher droit au camp pour l'attaquer. Le consul, qui les voit, ordonne aux soldats de prendre les armes et de le suivre hors des retranchements; il prescrit aux lieutenants, aux tribuns, aux préfets des alliés, ce que chacun d'eux doit faire. Tous déclarent « qu'ils feront leur devoir; mais que les troupes sont découragées : toute la nuit on a veillé au milieu des cris des blessés et du râle des mourants. Si l'ennemi eût marché sur le camp avant le jour, telle était la consternation, qu'on eût abandonné les étendards. La honte seule empêche le soldat de fuir; mais il ne s'en tient pas moins pour vaincu. » En apprenant ces détails, le consul comprend qu'il doit se montrer aux soldats et leur parler. Il va donc de rangs en rangs, et reproche cette lenteur à prendre les armes : « Pourquoi ces retards et ces tergiversations? L'ennemi va envahir leur camp si eux-mêmes ils n'en sortent. Ils auront à combattre pour défendre leurs tentes, s'ils ne veulent pas combattre pour leurs retranchements. S'ils s'arment et s'ils luttent, la victoire peut être à eux; mais attendre nu et désarmé l'ennemi, c'est se condamner à la mort ou à l'esclavage. » A ces apostrophes, à ces reproches ils répondaient : « qu'ils étaient épuisés du combat de la veille; qu'il ne leur restait ni force, ni sang; qu'on voyait l'ennemi s'avancer en plus grand nombre encore que la veille. » Pendant ce temps, l'armée ennemie s'approchait : de plus près, nos soldats distinguent mieux; ils affirment que chaque Samnite est chargé de pieux; il est donc certain que le camp va être investi et cerné. « En vérité, s'écrie le consul, ce serait une indignité du subir du plus lâche des ennemis une telle ignominie, un tel affront! Nous laisserons-nous donc cerner dans notre camp, pour y mourir honteusement de faim, plutôt que de succomber, s'il le faut, noblement et les armes à la main ;

que les dieux vous soient favorables, quelque parti que vous croyiez devoir prendre. Quant à votre consul M. Attilius, seul, si personne ne le suit, il marchera contre les ennemis; et il tombera au milieu des Samnites, plutôt que de voir le camp romain investi. » Ces paroles du consul sont applaudies des lieutenants, des tribuns, de tous les escadrons de cavalerie et de tous les chefs des premières centuries. Le soldat cède alors à la honte. Il prend lentement les armes, et sort lentement du camp. Défilant sur une longue ligne où les vides sont fréquents, ils s'avancent d'un air triste, comme des vaincus, vers l'ennemi qui, de son côté, n'a ni plus d'ardeur ni plus de confiance. En effet, à peine les enseignes romaines ont-elles été vues des Samnites, qu'ils se disent d'une voix morne, de la première ligne à l'arrière-garde, « que les Romains, comme ils l'avaient craint, sortent pour leur fermer la route : ainsi, plus d'issue, pas même pour fuir; il faut périr ici-même, ou terrasser les ennemis, et passer sur leurs corps.

XXXVI. Ils jettent les bagages au milieu de l'armée; chacun reprend son rang avec ses armes, et on se forme en bataille. Déjà les deux armées étaient à peu de distance, et chacune attendait que l'autre fît le premier pas en avant et poussât le premier cri de guerre. Ni l'une ni l'autre ne désiraient combattre; chacune d'elles s'en fût allée de son côté sans lancer un seul trait, si, de part et d'autre, on n'eût craint, en fuyant, d'être poursuivi par l'ennemi. Enfin le combat s'engage mollement et de lui-même; de part et d'autre, même répugnance, même hésitation; le cri de guerre est poussé d'une voix mal assurée et sans ensemble; personne ne fait un pas. Alors le consul romain, pour échauffer l'action, envoie en avant quelques escadrons de cavaliers. Beaucoup d'entre eux sont renversés de cheval; la confusion se met parmi les autres. Un mouvement s'en suit : les Samnites accourent pour tuer ceux qui sont tombés; les Romains, pour les défendre. L'action s'anime alors quelque peu. Cependant, les Samnites s'étaient élancés avec plus d'ardeur et en plus grand nombre; les cavaliers, perdant

tout sang-froid, écrasaient sous les pieds de leurs chevaux effarouchés les fantassins venus à leur secours. Ceux-ci s'enfuient, et, avec eux, toute l'armée romaine. Déjà les Samnites chargeaient les fuyards, lorsque le consul, prenant les devants au galop de son cheval, arrive à la porte du camp. Il place un poste de cavaliers, auxquels il donne l'ordre de traiter en ennemi quiconque approchera des palissades, soit Romain, soit Samnite. Lui-même, il arrête avec cette menace les fuyards qui se précipitent pêle-mêle vers le camp. « Où allez-vous, soldats ? s'écrie-t-il ; là aussi vous trouverez des soldats armés ! Non, tant que votre consul vivra, vous ne rentrerez au camp que vainqueurs. Choisissez donc de combattre contre des concitoyens ou contre des ennemis. » Ainsi parle le consul, et, en même temps, les cavaliers, accourant la lance à la main, forment une barrière devant l'infanterie et la forcent à retourner au combat. Le consul, bien servi par son courage, le fut encore par le hasard. Si les Samnites eussent poursuivi de plus près, on n'eût pas eu le temps de faire volte-face et de se reformer en bataille devant le camp. Alors, tous s'exhortent les uns les autres à recommencer le combat ; les centurions arrachent aux porte-étendards leurs enseignes et les portent en avant ; ils montrent au soldat que l'ennemi s'avance peu nombreux et en désordre. Pendant ce temps, le consul, levant les mains au ciel, et forçant la voix pour être entendu, voue un temple à Jupiter Stator¹, si l'armée romaine s'arrête dans sa fuite, si, recommençant le combat, elle défait et taille en pièces les légions samnites. Tous font un suprême effort pour rétablir le combat, chefs, soldats, cavaliers, fantassins. Les dieux même parurent s'être intéressés à la gloire du nom romain, tant il fut facile de reprendre la dessus, de repousser les ennemis loin du camp, et même de les ramener bientôt à l'endroit où s'était engagée l'action. Là, les Samnites sont arrêtés par les bagages qu'ils avaient jetés au milieu de la plaine. Pour les défendre

1. Jupiter qui arrête.

contre le pillage, ils placent tout autour un cercle de soldats. En cet instant, ils se trouvent pressés en tête par l'infanterie romaine, en queue par les cavaliers : ainsi enveloppés, ils sont massacrés ou pris. Le nombre des prisonniers fut de sept mille deux cents ; tous passèrent nus sous le joug. Le nombre de ceux qui furent tués fut d'environ quatre mille huit cents. Cette victoire fut chèrement payée par les Romains : lorsque le consul se rendit compte des pertes essuyées dans ces deux journées, le nombre des soldats qui manquaient était de sept mille deux cents. Tandis que l'Apulie était le théâtre de cette lutte, les Samnites, avec une seconde armée, tentaient de s'emparer d'Intéramna, colonie romaine sur la voie Latine ; mais ils ne purent prendre la ville. Ils avaient ravagé la campagne et ramenaient tout leur butin, hommes, bestiaux, colons faits prisonniers, quand ils rencontrèrent le consul qui revenait vainqueur de Lucérie. Non-seulement ils perdirent leur butin ; mais eux-mêmes, marchant en désordre sur une longue file embarrassée de bagages, furent taillés en pièces. Le consul, après avoir invité par un édit les propriétaires à reconnaître et reprendre ce qui leur avait appartenu, laissa son armée pour aller à Rome tenir les comices. Il demanda le triomphe ; mais on le lui refusa, tant pour avoir perdu bien des milliers de soldats que pour s'être contenté de faire passer les prisonniers sous le joug sans imposer de conditions.

XXXVII. L'autre consul, Postumius, ne trouvant pas d'éléments de guerre dans le Samnium, était passé avec ses troupes en Étrurie. Il commença par y dévaster le territoire de Volsinie ; puis, comme les Volsiniens étaient sortis pour défendre leur pays, il leur livra bataille à peu de distance de leur ville. Deux mille huit cents Étrusques y périrent ; la proximité de leurs murs sauva les autres. Le consul mena ensuite son armée sur le territoire de Rusellum. Cette fois, outre qu'il ravagea la campagne, il prit la place d'assaut. Plus de deux mille hommes furent faits prisonniers, moins de deux mille furent tués autour des murailles. Toutefois la guerre, cette année-là, en Étrurie, eut bien moins d'éclat

et d'importance que la paix qui en résulta. Trois très-fortes places, les principales de l'Étrurie, demandèrent la paix : Volsinie, Pérouse, Arrétium. Sur leur promesse de fournir aux soldats des vêtements et des vivres, le consul leur permit d'envoyer à Rome des ambassadeurs. Ils obtinrent une trêve de quarante années. On imposa à chaque ville une amende de cinq cent mille as, une fois payée. Pour prix de tels succès, le consul demanda le triomphe au sénat, mais plutôt pour se conformer à l'usage que dans l'espoir de l'obtenir. En effet, les sénateurs le lui refusèrent : les uns alléguaient qu'il avait quitté Rome trop tard ; les autres, qu'il était passé du Samnium en Étrurie sans ordre du sénat ; ceux-ci étaient ses ennemis personnels ; ceux-là étaient les amis de son collègue qu'ils voulaient consoler ainsi du même refus essuyé. Alors Postumius : « Je n'oublie pas votre majesté, pères conscrits ; mais je ne veux pas oublier non plus que je suis consul. En vertu du même pouvoir qui m'a donné le droit de faire la guerre, l'ayant faite heureusement, ayant soumis le Samnium et l'Étrurie, ayant donné à Rome la victoire et la paix, je triompherai. » Sur ces mots, il quitte le sénat. Cette question devint un sujet de débats entre les tribuns du peuple : les uns disaient qu'ils s'opposeraient à un triomphe qui serait sans précédents ; les autres, qu'ils le soutiendraient contre l'opposition de leurs collègues. L'affaire fut portée devant le peuple. On fit venir le consul. Après avoir rappelé que les consuls M. Horatius, L. Valérius, et, tout récemment, Marcus Rutilus, père du censeur actuel, avaient triomphé, non d'après l'autorisation du sénat, mais d'après l'ordre du peuple, il ajouta « que lui aussi il aurait fait au peuple la même proposition, s'il ne savait que les valets de la noblesse, les tribuns du peuple, s'opposeraient à la loi ; qu'en conséquence, la volonté et l'assentiment unanime du peuple lui tiendraient lieu de décrets et de lois. » En effet, la lendemain, soutenu par trois tribuns du peuple contre sept opposants et contre le sénat entier, il procéda à son triomphe, qui fut célébré par le peuple. Sur les événements de cette année les historiens

sont en désaccord. Selon Claudius, Postumius, après avoir pris quelques places du Samnium, aurait été battu et mis en déroute dans l'Apulie; blessé lui-même, il aurait été repoussé jusqu'à Lucérie avec quelques débris de son armée; Atilius aurait fait l'expédition d'Étrurie, et ce serait lui qui aurait triomphé. Fabius raconte que les consuls firent ensemble la guerre dans le Samnium et à Lucérie; de là, l'armée fut conduite en Étrurie (il ne dit point par lequel des deux consuls); à Lucérie, il y aurait eu beaucoup de monde tué des deux côtés. C'est dans ce combat qu'on aurait voué un temple à Jupiter Stator, comme l'avait fait autrefois Romulus; mais, jusqu'alors, il n'y avait eu de consacré que le *Fanum*, c'est-à-dire l'emplacement assigné pour le temple. Cette année seulement, la république se crut liée par ce double vœu : pour ne pas offenser les dieux, le sénat ordonna la construction du temple même.

XXXVIII. L'année suivante fut signalée à la fois par le consulat de L. Papirius, illustre par la gloire de son père autant que par la sienne, et par une guerre formidable couronnée par une victoire si éclatante, qu'aucun général, sauf L. Papirius, père du consul, n'en avait remporté de pareille sur les Samnites. Ce peuple avait déployé les mêmes efforts et tout son riche appareil d'armures éblouissantes¹; et, de plus, il avait eu recours à l'intervention des dieux, en soumettant les soldats à une sorte d'initiation par une formule de serment empruntée à un rite antique. Les enrôlements s'étaient faits dans tout le Samnium d'après une nouvelle loi portant « que, si quelqu'un des jeunes gens ne se rendait pas à l'appel du général ou quittait les drapeaux sans sa permission, sa tête serait dévouée à Jupiter. » Aquilonia fut le rendez-vous de cette armée. Il s'y rassembla quarante mille hommes, c'est-à-dire toutes les forces du Samnium. Là, vers le milieu du camp, on forma une enceinte de deux cents pieds au plus dans tous les sens; elle fut fermée de planches et de cloisons, et couverte d'étoffes

1. Voyez liv. IX, ch. XI.

de lin ; on y offrit un sacrifice dans les formes prescrites par un vieux rituel écrit sur toile. Le sacrificateur qui le lisait était un vieillard nommé Ovius Pactius. Il affirmait que ces formules étaient empruntées à l'antique religion des Samnites ; que ces mêmes pratiques avaient été employées par leurs ancêtres lorsqu'ils avaient pris des mesures secrètes pour enlever Capoue aux Étrusques. Le sacrifice terminé, le général faisait appeler par un officier les soldats les plus illustres par leur naissance et leurs exploits. On les introduisait un à un. Outre que tout l'appareil de ce sacrifice était de nature à pénétrer l'âme d'une terreur religieuse, on avait encore dressé, au milieu de cette enceinte couverte de tous côtés, des autels entourés de victimes immolées et de centurions qui se tenaient debout, l'épée nue. On faisait approcher de l'autel chaque soldat, plutôt comme victime que comme prenant part au sacrifice ; on le forçait de s'engager par serment à ne rien révéler de ce qu'il aurait vu ou entendu en ce lieu. Il était ensuite contraint de prononcer une terrible formule d'imprécation contre lui-même, sa famille, ses enfants, s'il ne marchait au combat partout où ses généraux le conduiraient, s'il s'enfuyait du champ de bataille, ou s'il ne tuait à l'instant le premier qu'il verrait fuir. Quelques-uns refusèrent d'abord de prononcer ce serment ; on les égorga autour des autels. Leurs cadavres, gisant parmi les victimes immolées, furent pour les autres un avertissement de se soumettre. Une fois les principaux Samnites liés par cette imprécation, le général en nomma dix, qui en nommèrent dix autres, lesquels en choisirent dix également, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on eût complété le nombre de seize mille. Cette légion fut appelée légion *voilée*, à cause des voiles de lin qui couvraient l'enceinte où la noblesse s'était liée par serment. On donna à ceux qui la composaient des armures éclatantes et des casques surmontés de panaches, qui les faisaient distinguer au milieu des autres. Le reste de l'armée montait à un peu plus de vingt mille hommes, qui, pour la taille, pour la réputation de cou-

rage, pour l'équipement, ne le cédaient guère à la légion *voilée*. Cette armée considérable, où étaient réunies toutes les forces du Samnium, se rassembla près d'Aquilonia.

XXXIX. Les consuls partirent de Rome. Le premier, Sp. Carvilius, à qui l'on avait assigné les légions laissées à Interamna par M. Atilius, consul de l'année précédente, entre avec elles dans le Samnium. Là, pendant que les ennemis, occupés de leurs superstitions, ne songent qu'à leurs réunions secrètes, il leur prend la ville d'Amiterne. Il tue environ deux mille huit cents hommes, et fait quatre mille deux cent soixante-dix prisonniers. Papirius, après avoir levé une nouvelle armée, conformément à un décret du sénat, emporte la ville de Duronia. Il prend moins d'hommes que son collègue, mais il en tue un peu plus. Des deux côtés, on fit un riche butin. De là, les consuls, parcourant tout le Samnium et ravageant surtout le pays d'Atinum, arrivèrent, Carvilius à Cominium, Papirius à Aquilonia, centre des forces samnites. Là, pendant quelque temps, il n'y eut ni complète inaction, ni combats animés. Attaquer l'ennemi quand il était tranquille, se replier quand il tenait ferme, menacer plutôt qu'engager le combat, voilà à quoi se passaient les journées. Comme tous les engagements cessaient presque aussitôt, l'issue de toutes les affaires, même les plus légères, demeurait indécise. L'autre camp romain était à vingt milles de là; mais la distance n'empêchait pas l'autre consul de donner son avis sur toutes leurs opérations. Ainsi, Carvilius était moins préoccupé de Cominium, qu'il assiégeait, que d'Aquilonia, où la lutte était bien autrement décisive. L. Papirius, après avoir tout disposé pour livrer bataille, envoie annoncer à son collègue « qu'il a l'intention d'en venir, le jour suivant, si les auspices le permettent, aux mains avec l'ennemi. Que lui, de son côté, attaque donc Cominium le plus vivement qu'il pourra, de peur que les Samnites, si on leur laisse quelque relâche, n'envoient des renforts à Aquilonia. Le courrier, qui avait eu le jour pour se rendre à l'autre camp, revint la nuit, annonçant que l'autre consul approuvait le plan formé. Papirius, son

message parti, avait convoqué aussitôt les soldats. Il s'étendit longuement sur la nature de la guerre en général, sur le présent appareil des ennemis, et tout ce vain éclat qui n'influaient en rien sur l'issue du combat. « En effet, disait-il, ce ne sont pas des panaches qui font les blessures; le javalot romain perce ces boucliers peints et dorés; ces tuniques, d'une blancheur éclatante, le sang les rougit quand le fer est tiré. Elle était également brillante d'or et d'argent cette armée samnite que son père avait complètement massacrée; ces armes si riches, après avoir trahi les vaincus, n'avaient servi qu'à charger le vainqueur de plus glorieuses dépouilles. Peut-être le destin réservait-il à la famille des Papius l'honneur de résister aux plus énergiques efforts des Samnites, et de rapporter des dépouilles dignes de servir d'ornement aux édifices. Les dieux immortels protégeaient Rome contre un peuple qui n'avait fait que demander des traités pour les violer ensuite: si même on pouvait pénétrer dans la pensée divine, jamais armée ne devait leur avoir été plus odieuse que celle-ci, souillée du sang des hommes mêlé au sang des animaux dans des sacrifices impies, doublement dévouée à la colère céleste; car, redoutant d'un côté les dieux témoins des traités conclus avec Rome, de l'autre les imprécations contenues dans le serment qu'elle a prêté contre les traités, et prêté malgré elle, elle abhorre ce serment même, elle craint à la fois les dieux, les ennemis, les concitoyens. »

XL. A peine a-t-il révélé ces particularités, dont il a été lui-même instruit par les transfuges, que l'irritation naturelle des soldats s'accroît encore de la confiance qu'ils ont dans les dieux et en eux-mêmes. D'un cri unanime, ils demandent le combat; il leur en coûte d'attendre jusqu'au lendemain; ils ne peuvent supporter ce retard d'un jour et d'une nuit. A la troisième veille de la nuit, Papius, qui vient de recevoir la réponse de son collègue, se lève sans bruit, et envoie le *pullaire*¹ consulter les

1. Gardien des poulets sacrés.

auspices. Il n'y avait dans le camp aucune classe de soldats qui ne désirât le combat; les derniers comme les premiers étaient impatients; le général comptait sur l'ardeur des soldats, les soldats sur l'ardeur de leur général. Cette impatience gagna même jusqu'aux ministres des auspices; car, bien que les poulets refusassent de manger, le pullaire, osant mentir à la vérité, annonça que les présages étaient favorables. Le consul, transporté de joie, annonce aux soldats que les auspices sont heureux, et qu'ils vont combattre ayant les dieux de leur côté. Aussitôt, il fait arborer le signal du combat. Comme il se portait déjà contre l'ennemi, un transfuge lui annonce que vingt cohortes de Samnites (de quatre cents hommes environ) sont en marche vers Cominium. Pour que son collègue ne soit pas surpris, il lui dépêche un courrier sur-le-champ, puis il fait presser le pas. Il avait assigné aux corps de réserve leur position et leurs chefs. Il donne le commandement de l'aile droite à L. Volumnius, celui de l'aile gauche à L. Scipion, et met à la tête de la cavalerie deux autres lieutenants, C. Cédicius et C. Trébonius. Il donne l'ordre à Sp. Nautius de prendre les mulets, de faire ôter les bâts, et d'aller en toute hâte, avec les cohortes auxiliaires, tourner une éminence qui est en vue: puis, il reparaitra, l'action engagée, en soulevant le plus de poussière possible. Tandis que le général surveillait l'exécution de ses ordres, une discussion qui s'éleva entre les pullaires à propos des auspices de la journée fut entendue des cavaliers Romains. Ceux-ci, trouvant que la question n'était pas à dédaigner, vinrent annoncer à Sp. Papirius, neveu du consul, qu'il se manifestait des doutes sur l'auspice. Ce jeune homme, né avant ces doctrines qui apprennent à mépriser les dieux, vérifia le fait, pour n'annoncer rien que de certain, puis en parla au consul. Celui-ci répondit: « C'est bien; montre toujours la même vertu et le même zèle. Mais si celui qui surveille l'auspice fait un faux rapport, il attire sur lui l'anathème. Pour moi, je ne sais qu'une chose, c'est qu'on m'a annoncé le tripu-

*dium*¹, et c'est un excellent présage pour le peuple Romain et pour l'armée. » Il ordonne ensuite aux centurions de placer les pullaires au premier rang. De leur côté, les Samnites font avancer leurs enseignes; derrière, viennent les troupes dont les vêtements et les armes étincelantes sont un spectacle magnifique, même pour les ennemis. Avant qu'on eût poussé le cri de charge et qu'on en fût venu aux mains, le pullaire, coupable de mensonge, tomba en avant des enseignes, percé d'un trait lancé au hasard. Quand le consul le sut : « Les dieux prennent part au combat, s'écria-t-il, le coupable a reçu son châtiment. » Comme il disait ces mots, un corbeau passe devant lui en poussant un cri aigu. Cet augure transporte de joie le consul; il affirme que jamais les dieux n'ont plus visiblement manifesté leur intervention dans les affaires humaines : aussitôt il fait sonner la charge et pousser le cri de guerre.

XLII. Une lutte terrible s'engage. Cependant, les dispositions sont bien différentes de part et d'autre. Les Romains, c'est la colère, la confiance, l'ardeur guerrière, la soif du sang ennemi qui les entraînent au combat; mais les Samnites, pour la plupart, c'est la nécessité et une crainte religieuse qui seule les empêche de fuir : aussi attendent-ils l'ennemi plutôt qu'ils ne marchent à lui. Ils n'eussent même pas soutenu le premier cri et le premier choc du Romain, accoutumés qu'ils étaient depuis quelques années à être vaincus, si une autre crainte plus puissante au fond de leur cœur ne les eût empêchés de fuir. Car ils avaient encore devant les yeux tout l'appareil de leur sacrifice occulte, les armes de leurs prêtres, les cadavres des hommes mêlés à ceux des animaux, le sang humain ruisselant sur les autels avec le sang des victimes, ces imprécations, ces horribles formules qu'ils dévotaient aux furies, eux, leur famille et leur race. C'étaient autant de chaînes qui les retenaient en place, et ils redoutaient leurs

1. *Tripudium* ou *terripudium* : bruit que fait le grain en tombant par terre. Si le grain tombait, c'est que les poulets mangeaient avec avidité. L'augure était donc favorable.

concitoyens plus encore que l'ennemi. Le Romain les presse aux ailes, au centre, et les massacre dans la stupeur où les a plongés la crainte des dieux et des hommes. Ils n'opposent qu'une molle résistance, comme des gens que la peur seule empêche de fuir. Déjà le carnage était parvenu jusqu'aux étendards, quand on aperçut, sur un des côtés, un nuage de poussière qui semblait produit par la marche d'un corps d'armée considérable. C'était Sp. Nautius, ou, selon quelques-uns, Octavius Métius, qui arrivait avec les cavaliers auxiliaires. La poussière qu'ils soulevaient trompait sur leur nombre : en effet, les valets de l'armée, montés sur des mulets, traînaient par terre des branches garnies de feuilles. A travers ce nuage on distinguait pourtant aux premiers rangs des armes et des étendards; mais, au delà, la poussière qui s'élevait et s'épaississait de plus en plus faisait croire qu'un corps de cavalerie fermait la marche. Non-seulement les Samnites, mais les Romains aussi s'y trompèrent. Le consul confirma l'erreur en criant aux premiers rangs, de façon à être entendu même des ennemis, « que Cominium était prise, que son collègue arrivait vainqueur; qu'il fallait s'efforcer de gagner la bataille, pour n'en pas laisser la gloire à l'autre armée. » En parlant ainsi, il était à cheval. Il ordonne alors aux tribuns et aux centurions de ménager un passage à la cavalerie. Il avait à l'avance prévenu Tribonius et Cédicius, qu'à l'instant où ils le verraient élever et agiter sa lance, ils jetassent les cavaliers sur l'ennemi avec la plus grande impétuosité. Tout s'exécute ponctuellement, grâce aux mesures prises. L'infanterie s'écarte; les cavaliers se précipitent, la lance en avant, et pénètrent jusqu'au milieu des ennemis. Partout où ils chargent, ils enfoncent les rangs. Volumnius et Scipion suivent de près, et culbutent l'ennemi ébranlé. Alors, les Samnites ne songent plus ni aux dieux ni aux hommes. Les cohortes de la légion *voilée* se débandent; tous s'enfuient : qu'ils aient prêté serment ou non, ils n'ont plus qu'une seule crainte, celle de l'ennemi. Ceux des fantassins qui ne périrent point sur le champ de bataille furent repoussés dans

leur camp près d'Aquilonie; la noblesse et la cavalerie s'enfuirent à Bovianum. Volumnius ne tarda pas à s'emparer du camp; la ville opposa plus de résistance à Scipion. Non pas que les vaincus y eussent plus de courage; mais des murailles sont toujours une meilleure défense que des palissades. Les assiégés repoussaient l'ennemi à coups de pierres. Scipion comprend que, si l'affaire n'est pas terminée dans le premier moment de consternation et avant que les Samnites aient pu se reconnaître, le siège d'une ville fortifiée traînera en longueur. Il demande donc à ses soldats : « s'ils se résignent, quand l'autre aile a déjà pris le camp, à être repoussés, eux vainqueurs, des portes de la ville? » Tous se récriant, il donne l'exemple, élève son bouclier au-dessus de sa tête et marche vers la porte. Les autres le suivent en formant la tortue, et forcent la place. Les Samnites qui gardaient la porte sont culbutés, et on occupe les murs; cependant, on ne se trouve pas en nombre suffisant pour pénétrer dans la ville.

XLII. Ignorant ces circonstances, le consul s'occupait de faire rentrer l'armée, car, déjà le jour était sur son déclin, et l'approche de la nuit rendait tout dangeureux et suspect, même à des vainqueurs. Comme il s'avancait à quelque distance, il voit, sur la droite, le camp pris, et, sur la gauche, il entend dans la ville des cris d'effroi se mêler aux cris et au tumulte des combattants. C'était précisément l'instant où avait lieu l'attaque de la porte. Poussant alors plus près son cheval, il aperçoit ses soldats sur les murs. Il n'y avait plus à délibérer; comme la témérité d'un petit nombre lui procurait l'occasion d'exécuter une grande entreprise, il appelle les troupes qu'il venait de réunir et leur ordonne de marcher sur la ville. Elles entrèrent par le côté le plus proche; mais, comme la nuit venait, elles restèrent dans l'inaction. Cette nuit même, l'ennemi abandonna la ville. Trente mille trois cent quarante Samnites furent tués ce jour-là près d'Aquilonie; on fit trois mille huit cent soixante-dix prisonniers, et l'on prit quatre-vingt-dix-sept étendards. Au reste, on rapporte que jamais général ne montra plus de

gaieté pendant le combat, soit effet de son naturel, soit confiance dans le succès. Cette même force d'âme se manifesta encore lorsque les doutes élevés sur l'auspice ne purent le détourner de combattre, et lorsqu'au fort du péril, à l'instant où tout autre chef eût voué un temple à quelqu'un des dieux immortels, il fit ce simple vœu, s'il battait les légions ennemies, d'offrir à Jupiter Vainqueur, avant de boire du vin, une petite coupe de vin miellé. Ce vœu fut agréable aux dieux, et les auspices prirent une tournure favorable.

XLIII. L'autre consul n'eut pas moins de succès à Cominium. Dès le point du jour, ayant fait avancer ses troupes vers les remparts, il investit la ville; et, pour empêcher toute sortie, il plaça devant les portes de forts détachements. Déjà il donnait le signal, lorsqu'un courrier de son collègue vint en toute hâte lui annoncer que vingt cohortes ennemies s'avançaient. A cette nouvelle, force lui fut de suspendre l'attaque et de rappeler une partie de ses troupes déjà prête pour l'assaut et n'attendant que le signal. Il donna ordre au lieutenant D. Brutus Scéva de se porter avec la première légion, dix cohortes auxiliaires, et la cavalerie, au-devant de ces troupes ennemies. En quelque lieu qu'il les rencontrât, il leur devait tenir tête, les arrêter, combattre même si la circonstance l'exigeait, enfin les empêcher à tout prix de parvenir à Cominium. De son côté, le consul fait apporter des échelles pour escalader les murs de la ville sur tous les points et s'avance vers les portes à l'abri de la tortue. En même temps qu'on brisait les portes, on donnait l'assaut de tous côtés. Les Samnites, tant qu'ils n'avaient pas vu d'ennemis sur leurs murs, avaient montré assez de résolution pour défendre les approches de la ville; mais, du moment où l'on ne combattit plus à distance avec les armes de trait, dès que la lutte s'engagea de près, ils perdirent courage. Comment résister à des hommes, qui, après s'être élevés avec peine du pied des murailles au faite, après avoir triomphé de cette difficulté qui les effrayait plus que tout le reste, n'avaient plus qu'à combattre de plain-pied un ennemi inférieur en nombre? Abandon-

nant donc tours et remparts, ils reculèrent tous au centre de la ville, où ils tentèrent quelques moments la chance d'un dernier combat. Bientôt, mettant bas les armes, ils se rendirent à discrétion au consul. Il restait onze mille quatre cents hommes. Quatre mille huit cent quatre-vingts environ avaient été tués. Tel fut le double succès de Cominium et d'Aquilonie. On s'attendait à un troisième combat dans l'espace qui sépare ces deux villes; mais on n'y trouva pas d'ennemis. Comme ils étaient à sept milles de Cominium, rappelés par les leurs, ils ne se trouvèrent à aucune des deux batailles. Presque à l'entrée de la nuit, alors qu'ils apercevaient déjà le camp et Aquilonie, ils entendirent des deux côtés à la fois une clameur semblable qui suspendit leur marche; puis, voyant du côté du camp, auquel les Romains avaient mis le feu, la flamme qui s'étendait au loin, cet indice d'une défaite certaine les empêcha d'aller plus loin. Sans faire un pas de plus, ils s'étendirent à terre çà et là, presque au hasard, et passèrent tout le temps de la nuit dans l'inquiétude, attendant et craignant le jour. Au lever du soleil, ils hésitaient vers quel point se diriger, quand ils furent découverts par des cavaliers : ils prirent aussitôt la fuite dans le plus grand désordre. Ces cavaliers, poursuivant les Samnites sortis de la ville pendant la nuit, avaient remarqué cette multitude que ne protégeaient ni palissades ni portes. On l'avait également aperçue des murs d'Aquilonie, et déjà les cohortes légionnaires se portaient aussi à sa poursuite. Au reste, il fut impossible à l'infanterie d'atteindre ces fuyards : les cavaliers en tuèrent deux cent quatre-vingts à l'arrière-garde. Dans leur frayeur, les Samnites laissèrent beaucoup d'armes et dix-huit étendards. Ce qui restait de ce corps parvint, malgré le désordre de cette déroute, à Bovianum.

XLIV. La joie de chacune des deux armées romaines fut accrue par le succès de l'autre. Les deux consuls s'entendirent pour abandonner au soldat le pillage des deux villes prises. Les maisons vidées, on y mit le feu, et le même jour Aquilonie et Cominium disparurent dans les flammes. Les

consuls réunirent leurs troupes en un seul camp : ce fut un concert de félicitations mutuelles. En présence des deux armées, Carvilius distribua aux siens les éloges et les récompenses que chacun méritait; Papirius, dont les troupes avaient donné plusieurs fois, à l'attaque du camp et à celle de la ville, décora de bracelets et de couronnes d'or Sp. Nautius, Sp. Papirius son neveu, quatre centurions et un manipule de hastats. Nautius était récompensé pour avoir effrayé l'ennemi comme l'aurait pu faire un corps d'armée; le jeune Papirius, pour s'être signalé à la tête de sa cavalerie pendant le combat, et pour avoir poursuivi vigoureusement les Samnites sortis secrètement, la nuit, d'Aquilonie; les centurions et les soldats, pour avoir forcé les premiers les postes et les remparts de cette ville. A tous les cavaliers, pour leur éclatant concours sur tous les points, le consul donna des ornements de casques et des bracelets d'argent. Comme la saison était venue où l'on devait retirer du Samnium les deux armées, ou du moins l'une des deux, on tint conseil à ce sujet. Il sembla que, plus les forces des Samnites étaient abattues, plus il fallait mettre d'insistance et d'acharnement à poursuivre les opérations, afin de livrer aux consuls suivants le Samnium complètement dompté. Les ennemis n'ayant plus d'armée à opposer en bataille rangée, il ne restait plus qu'un seul genre de guerre, le siège des villes : en les détruisant, on enrichissait le soldat de butin, et l'on en finissait avec l'ennemi, forcé de combattre pour ses autels et ses foyers. Après avoir adressé au sénat et au peuple romain une lettre qui expose les résultats déjà obtenus, les consuls se séparent : Papirius va faire le siège de Sépinum; Carvilius celui de Volana.

XLV. La lettre des consuls fut accueillie avec une grande joie dans le sénat et dans l'assemblée du peuple. Il y eut quatre jours d'actions de grâces solennelles, où l'empressement des particuliers témoigna de l'allégresse publique. Ce n'était pas seulement une grande victoire pour le peuple romain, c'était aussi une victoire bien opportune, car on apprit vers le même temps que les Étrusques s'étaient sou-

levés. Chacun se demandait comment on eût fait face à l'Étrurie, si l'on avait subi quelque échec dans le Samnium. C'était, en effet, le soulèvement des Samnites qui avait encouragé les Étrusques : voyant les deux consuls et toutes les forces de Rome éloignées dans le Samnium, ils avaient profité de l'embarras du peuple romain pour se révolter. Les ambassadeurs des alliés, introduits dans le sénat par le préteur M. Atilius, se plaignaient de ce que les Étrusques de leur voisinage brûlaient et dévastaient leurs campagnes pour les punir de leur fidélité au peuple romain. Les alliés conjuraient donc les pères conscrits de les protéger contre les violences et les outrages de ces ennemis communs. Il fut répondu à ces ambassadeurs, « que le sénat serait en sorte que les alliés n'eussent point à regretter leur fidélité ; que, sous peu, les Étrusques auraient le même sort que les Samnites. » On n'eût pas cependant déployé une grande activité contre l'Étrurie seule ; mais on apprit que les Falisques, alliés fidèles pendant de longues années, avaient réuni leurs armes à celles des Samnites. La proximité de ce peuple inquiéta plus vivement le sénat, qui crut devoir envoyer les Féciaux pour réclamer satisfaction. Ayant essuyé un refus, il déclara la guerre, après avoir fait approuver du peuple cette décision. Les consuls furent invités à consulter le sort pour savoir qui des deux passerait avec une armée du Samnium en Étrurie. Déjà Carvilius avait pris aux Samnites Volana, Palumbium et Herculanium ; Volana en quelques jours, Palumbium en un seul. A Herculanium, il avait eu à livrer deux batailles, dont le succès avait été balancé, et qui lui avaient coûté plus de monde qu'à l'ennemi. Il avait alors établi son camp, renfermé l'ennemi dans ses murailles ; et, ainsi investie, la place avait été prise d'assaut. Dans ces trois villes, on avait fait prisonniers ou tué environ dix mille hommes ; le nombre des prisonniers avait un peu dépassé celui des morts. Le sort fut consulté, et l'Étrurie échut à Carvilius, au grand contentement de ses soldats qui déjà avaient de la peine à supporter le froid dans le Samnium. A Sépinum, Papirius trouva

une plus vive résistance. Il fallut combattre, souvent en bataille rangée, souvent en marche, souvent sous les murs de la ville pour repousser les sorties de l'ennemi. Ce n'était pas proprement un siège, ni non plus une guerre en pleine campagne; car, en même temps que les Samnites se défendaient avec leurs murs, ils défendaient ces murs même avec leurs armes et leurs troupes¹. A force de combats, on réduisit enfin l'ennemi à soutenir un siège en règles; en multipliant attaques et travaux, le consul emporta la ville. La colère causée par cette longue résistance fit verser plus de sang, une fois la place prise. Sept mille quatre cents hommes furent massacrés; un peu moins de trois mille furent faits prisonniers. Le butin, qui était immense, car les Samnites avaient entassé leurs richesses dans un petit nombre de villes, fut abandonné au soldat.

XLVI. Les neiges couvraient déjà tout le pays, et il n'était plus possible de tenir la campagne; force fut au consul de retirer son armée du Samnium. A son arrivée à Rome, le triomphe lui fut unanimement décerné. Il triompha étant encore magistrat, et la pompe de cette solennité fut magnifique pour l'époque. Fantassins et cavaliers défilèrent, ornés de leurs récompenses militaires: c'étaient partout des couronnes civiques, vallaires² et murales³. Les dépouilles des Samnites attiraient surtout les regards: on les comparait, pour l'éclat et la beauté, à celles qu'avait rapportées le père du consul⁴, et que chacun connaissait, car elles ornaient un grand nombre d'édifices publics. Quelques prisonniers d'une haute naissance, connus par leurs exploits ou ceux de leurs pères, précédaient le char. Deux millions trente-trois mille livres pesant de cuivre étaient portés sur des chariots; c'était, disait-on, le produit de la vente des prisonniers. L'argent pris dans les villes montait à trois

1. Phrase obscure; le texte est controversé. Tite Live veut dire que c'était à la fois un siège, puisque l'ennemi se retranchait derrière ses murs, et une guerre de campagne, puisqu'il se faisait de fréquentes sorties.

2. Couronne donnée à celui qui avait forcé le retranchement du camp ennemi.

3. Couronne donnée à celui qui avait des premiers escaladé le mur d'une ville assiégée.

4. Voir livre IX, ch. XL.

cent trente mille livres. Tout ce cuivre et tout cet argent furent portés au trésor public. Du butin, rien ne fut donné au soldat. Le mécontentement fut vif, et s'accrut encore quand on exigea le tribut pour la solde des troupes. En effet, si le consul eût renoncé à la gloire de déposer au trésor l'argent pris sur l'ennemi, on aurait pu, avec le butin, faire des largesses aux soldats et pourvoir à la solde de l'année. Papius fit, étant consul, la dédicace du temple de Quirinus. Je ne vois dans aucun historien qu'il l'eût voué pendant la bataille; et, de fait, il n'eût pu le construire en si peu de temps : c'était le temple qu'avait voué son père, étant dictateur. Le fils l'orna des dépouilles ennemies; et elles étaient en quantité si grande, que, non-seulement on en orna le temple de Quirinus et le Forum, mais on en distribua aux alliés et aux colonies voisines pour la décoration de leurs temples et de leurs monuments publics. Après le triomphe, il mena son armée hiverner sur le territoire de Vescia, parce que cette contrée était ravagée par les Samnites. Pendant ce temps, le consul Carvilius avait entrepris le siège de Troïlium en Étrurie. Quatre cent soixante-dix des plus riches habitants de la ville obtinrent de lui de sortir de la ville, en lui payant une rançon considérable. Alors, il prit de force la place et fit prisonniers le reste des habitants. Il s'empara ensuite de cinq forts situés sur des hauteurs escarpées. Il y tua deux mille quatre cents ennemis, et fit presque deux mille prisonniers. Les Falisques lui demandaient la paix; il leur accorda un trêve d'un an, les forçant à fournir cent mille livres pesant de cuivre et la solde de l'armée pour ses troupes. Après ces beaux résultats, il revint triompher. Si ses succès dans le Samnium avaient moins d'éclat que ceux de son collègue, ses succès en Étrurie rétablissaient la balance. Il porta au trésor trois cent quatre-vingt mille livres pesant de cuivre. Avec la part du butin qui lui revenait, il fit construire un temple à la déesse Fors Fortuna, près de celui que le roi Ser. Tullius avait dédié à la même déesse. Sur le produit du butin, il distribua cent deux as à chaque soldat et le double seule-

ment aux centurions et aux cavaliers, récompense que rendait plus précieuse encore la dureté de l'autre consul. Les sympathies conquises par Carvilius furent pour son lieutenant L. Postumius une sauvegarde auprès du peuple. Ce Postumius, cité en justice par le tribun du peuple M. Canticus, avait cherché dans la lieutenance un moyen d'échapper au jugement ; ainsi l'accusation put être lancée, mais non poursuivie.

NLVII. L'année étant déjà révolue, de nouveaux tribuns du peuple étaient entrés en charge ; et ceux-ci même, au bout de cinq jours, durent céder leur place à d'autres pour quelque vice dans leur élection. Le lustre fut clos, cette année, par les censeurs P. Cornélius Arvina et C. Marcius Rutilius. Le recensement donna deux cent soixante-deux mille trois cent vingt-deux citoyens. C'étaient les vingt-sixièmes censeurs depuis la création de cette magistrature, et le dix-neuvième lustre. Cette même année, les citoyens assistèrent, pour la première fois, aux jeux Romains, une couronne sur la tête, en réjouissance des victoires gagnées. Pour la première fois aussi, on donna, à l'exemple des Grecs, des palmes aux vainqueurs. Cette même année encore, les édiles curules qui firent célébrer ces jeux, ayant fait condamner quelques fermiers des pâturages publics, employèrent l'argent de ces amendes à paver la voie publique, depuis le temple de Mars jusqu'à Bovilles. L. Papirius tint les comices consulaires et créa consuls Q. Fabius Gurgés, fils de Maximus, et L. Junius Brutus Scéva ; Papirius fut nommé préteur. Les nombreux succès qui signalent cette année suffirent à peine à consoler d'un fléau terrible, la peste, qui ravageait en même temps la ville et les campagnes. On chercha dans les livres Sibyllins quelle serait la fin de ces maux, ou quel remède les dieux y devaient apporter. On y trouva qu'il fallait faire venir Esculape d'Épidaure à Rome. Les consuls, tout entiers à la guerre, ne purent, cette année-là, prendre aucune mesure à ce sujet : on se hâta à consacrer un jour à des prières publiques en l'honneur d'Esculape.

Ici se présente une grande lacune : la seconde décade de Tite Live nous manque. Le récit se trouve ainsi interrompu pendant une période de soixante-quinze années, de l'an 293 à l'an 218 avant J.-C. De ces dix livres perdus, les sommaires sont restés : une analyse rapide de ce qu'ils contiennent suffira pour rattacher la première décade à la troisième.

Tite Live continuait d'abord le récit des guerres du Samnium, ces guerres interminables dont il a dit qu'il faut les lire sans fatigue, puisqu'elles ne fatiguèrent point ceux qui les firent. A peine Rome respire-t-elle de cette lutte glorieuse, qu'elle est troublée par de violentes séditions à l'intérieur au sujet des dettes : le peuple aigri se retire sur le mont Janicule, d'où il est ramené par le dictateur A. Hortensius. De nouvelles guerres se succèdent sans interruption. Rome a d'abord à combattre les Gaulois Sénonais qui ont tué ses ambassadeurs ; puis les Tarentins qui ont pillé sa flotte, maltraité ses envoyés ; puis les Samnites de nouveau révoltés ; et enfin Pyrrhus, roi d'Épire, venu au secours des Tarentins. Ce prince doit une première victoire à l'effroi qu'inspire aux Romains l'aspect des éléphants qu'il voit pour la première fois. Cinéas, envoyé en ambassade au sénat, demande à cette assemblée de rois que Pyrrhus ait la liberté d'entrer dans la ville pour y traiter en personne de la paix ; mais le vieil Ap. Claudius, infirme et aveugle, se fait transporter au sénat et fait triompher les anciennes maximes de la République, qui défendent de traiter avec un ennemi avant qu'il ne soit vaincu. Après une seconde bataille dont le succès demeure indécis, Pyrrhus passe en Sicile. Revenu bientôt après en Italie, il est battu par Curius Dentatus, et forcé de repasser la mer. Il va périr misérablement à l'attaque d'Argos.

Rome va rencontrer des ennemis plus redoutables encore ; son long duel avec Carthage commence. L'histoire des origines de Carthage et de ses accroissements successifs n'est pas la partie la moins regrettable dans ce que nous avons perdu de Tite Live. Rome, en lutte contre une cité maritime et marchande, est forcée d'improviser une flotte ; dès la première rencontre, la flotte carthaginoise est vaincue. Régulus, vainqueur, passe en Afrique. La fortune change avec l'arrivée du Lacédémonien Xantippe. Régulus essuie une défaite considérable. Prisonnier de Carthage, il est envoyé à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers : il s'engage à revenir si le sénat ne consent point à cet échange. Lui-même il en dissuade le sénat et retourne à Carthage, où il périt dans d'affreux supplices.

Amilcar, cantonné à Érix, tient pendant six années les Romains en échec. Mais enfin, Lutatius Catulus remporte, près des îles Égates, une victoire importante qui rend Rome maîtresse de la mer ; Carthage se soumet à de dures conditions.

Libre de ce côté, Rome va combattre les Liguriens et les Corses. Les

Gaulois transalpins et les Gaulois insubriens sont taillés en pièces: le consul Claudius Marcellus tue de sa main Viredomarus, roi des Gaulois, et remporte sur lui les troisièmes dépouilles opimes. La puissance romaine est donc à son comble quand éclate la seconde guerre punique qui va la mettre en péril.

LIVRE XXI.

Origine de la seconde guerre punique — Annibal, général des Carthaginois, passe l'Ebre, malgré le traité, attaque Sagonte, ville alliée de Rome, et la prend après un siège de huit mois. — Une députation est envoyée à Carthage pour protester. — Refus de donner satisfaction. — Rome déclare la guerre aux Carthaginois. — Annibal franchit les Pyrénées, défait les peuples de la Gaule qui veulent arrêter sa marche, et arrive au pied des Alpes. — Il les franchit avec grande peine, obligé de repousser souvent les attaques des montagnards. — Il descend en Italie, défait près du Tésin les Romains dans un combat de cavalerie. — Dans ce combat, P. Cornélius Scipion, blessé, est sauvé par son fils, qui depuis fut surnommé l'Africain. — Seconde victoire d'Annibal auprès de la Trébie. — Tempêtes affreuses essuyées par son armée au passage de l'Apennin. — Cn. Cornélius Scipion obtient des succès en Espagne sur les Carthaginois et fait prisonnier Magon, leur chef.

I. Qu'il me soit permis de faire, à cet endroit de mon récit, ce que font la plupart des historiens au début de leur œuvre, d'annoncer que je vais raconter la plus mémorable de toutes les guerres qu'on ait jamais vues, celle que les Carthaginois, sous la conduite d'Annibal, soutinrent contre le peuple Romain. Jamais, en effet, villes ou nations plus puissantes ne mesurèrent leurs armes, jamais Rome et Carthage elle-même n'eurent plus de puissance et de force. Ni l'une ni l'autre n'ignorait les ressources de sa rivale; elles revenaient à la charge, s'étant déjà connues dans la première guerre Punique, et telles furent les vicissitudes de la fortune et les chances du combat, que la vic-

toire demeura au parti qui avait été le plus près de succomber. Peut-être même y eut-il plus de haines encore que de forces engagées dans cette lutte. Les Romains s'indignaient que des vaincus reprissent l'offensive contre leurs vainqueurs ; les Carthaginois se persuadaient qu'on les traitait avec tyrannie et cupidité. On raconte même qu'Annibal, à peine âgé de neuf ans, et qui avait, par ses caresses enfantines, obtenu de son père Amilcar d'être emmené en Espagne, fut conduit par lui près de l'autel où il offrait un sacrifice avant de passer en Espagne avec ses troupes, au lendemain de ses succès en Afrique : là, l'enfant s'engagea par serment, en étendant la main sur la victime, à devenir, le plus tôt qu'il le pourrait, l'ennemi du peuple Romain. L'âme altière d'Amilcar ne pouvait se consoler de la perte de la Sicile et de la Sardaigne : selon lui, un désespoir trop prompt avait fait livrer la Sicile ; quant à la Sardaigne, les Romains avaient profité des troubles de l'Afrique pour l'enlever perfidement et lui imposer un nouveau tribut.

II. Plein de ces regrets, il travailla, soit pendant la guerre de cinq années en Afrique, au lendemain de la paix conclue avec Rome, soit pendant la guerre de neuf années qu'il fit en Espagne, à relever la puissance de Carthage : et cela avec tant d'ardeur, qu'on pouvait voir qu'il méditait une guerre plus importante que la guerre présente ; et que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait conduit en Italie les Carthaginois qu'y conduisit plus tard Annibal. La mort d'Amilcar, fort heureuse pour Rome, et l'enfance d'Annibal retardèrent seules cette guerre. Il y eut, entre le père et le fils, un intervalle de huit années, rempli par l'autorité d'Asdrubal. La grâce de sa jeunesse en avait d'abord fait le favori d'Amilcar ; devenu ensuite son gendre, grâce à ses éminentes qualités, appuyé, à ce titre, par la *faction Barcine*¹, si puissante auprès des soldats et du peuple, il s'empara du pouvoir, en dépit de l'opposition des grands. Il fit plus par la politique que par la force. En formant des

1. Amilcar était de la famille Barca ; son parti s'appela la faction Barcine.

relations d'hospitalité avec les petits rois de l'Afrique, il se concilia, en même temps que l'affection des princes, celle des sujets ; et ainsi, plus que par la guerre et les armes, il accrût la puissance de Carthage. Cependant, la paix ne le sauva point. Un barbare, irrité de ce qu'il avait fait périr son maître, l'assassina publiquement. Arrêté par ceux qui entouraient Asdrubal, ce barbare ne parut pas plus ému que s'il se fût échappé. Alors même qu'il était déchiré par la torture, son visage exprimait encore plutôt la joie que la douleur, et il mourut même en souriant. Par son art merveilleux à gagner les peuples et à les soumettre à ses lois, Asdrubal avait amené le peuple Romain à renouveler le traité d'alliance. Les conditions portaient que l'Èbre serait la limite des deux empires ; que les Sagontins, placés entre les deux frontières, conserveraient leur liberté.

III. Quand il s'agit de remplacer Asdrubal, personne ne douta que l'initiative des soldats, qui, sur-le-champ, avaient porté le jeune Annibal dans le prétoire et l'avaient proclamé général d'un cri et d'un consentement unanimes, ne fût bientôt confirmé par le suffrage du peuple. A peine était-il à l'âge de la puberté¹, qu'Asdrubal avait voulu l'avoir près de lui, et avait écrit à ce sujet. On avait soumis la question au sénat lui-même. La faction Barcine avait appuyé la demande : Annibal, en effet, s'accoutumerait ainsi au métier des armes et se préparerait à être le digne héritier de son père. Hannon, chef de la faction opposée, avait répondu : « La demande d'Asdrubal semble juste ; et pourtant je crois qu'elle doit être repoussée. » Comme la singularité de cette étrange opinion piquait la curiosité, il reprit : « Sans doute, après avoir prostitué sa jeunesse au père d'Annibal, Asdrubal se croit en droit de demander au fils ce qu'il a donné au père : mais nous sied-il à nous de permettre que nos jeunes gens, au lieu d'apprendre le métier des armes, apprennent à contenter les passions de nos généraux ? Craignons-nous donc que le fils d'Amilcar n'ait

1. D'après ce qu'on lit dans le chap. II, il est facile de concevoir qu'Annibal avait au moins vingt ans à ce moment.

trop tard sous les yeux l'image du pouvoir illimité et de la royauté de son père? Après que ce roi de Carthage a légué à son gendre nos armées comme un héritage, craignons-nous d'être trop tard asservis à son fils? Si l'on m'en croit, ce jeune homme restera à Carthage, il apprendra à vivre dans l'égalité, obéissant aux lois et aux magistrats : autrement, cette faible étincelle pourrait, quelque jour, allumer un vaste incendie. »

IV. Quelques sénateurs, les plus éclairés presque tous, partageaient l'avis d'Hannon ; mais, comme d'ordinaire, la sagesse fut vaincue par le nombre. Envoyé en Espagne, Annibal attira sur lui aussitôt les regards de toute l'armée. Les vieux soldats croyaient qu'on leur avait rendu Amilcar dans sa jeunesse ; ils retrouvaient même énergie dans le visage, même feu dans le regard, même air, mêmes traits. Bientôt, le souvenir de son père devint le moindre de ses titres à la sympathie de tous. Jamais esprit plus souple ne sut mieux réunir les qualités les plus opposées, la science d'obéir et celle de commander. Aussi eût-il été difficile de dire à qui il était le plus cher, à l'armée ou au général. Asdrubal ne cherchait jamais d'autre chef quand il fallait agir avec vigueur et audace ; avec personne les soldats n'étaient ni plus confiants ni plus hardis. Plein d'audace pour affronter le danger, il était plein de sang-froid dans le danger même. Nul travail ne fatiguait son corps ni n'abattait son esprit. Il supportait également le froid et le chaud. Pour le boire et le manger, il consultait ses besoins et non le plaisir. Pour veiller et pour dormir, il ne faisait aucune différence entre le jour et la nuit. Le temps que lui laissaient les affaires, il le donnait au sommeil ; et ce sommeil, il ne le provoquait ni par la mollesse de sa couche, ni par le silence. Souvent on le vit, couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre au milieu des sentinelles et des postes. S'il ne se faisait distinguer en rien par ses vêtements, on remarquait pourtant ses armes et ses chevaux. Il était de beaucoup le meilleur cavalier et le meilleur fantassin. Marchant le premier au com-

bat, il en revenait le dernier. De si grandes vertus avaient pour contre-poids de bien grands vices : une cruauté sans bornes, une perfidie plus que punique ; pour lui, rien de vrai, rien de sacré, nulle crainte des dieux, nul respect du serment, nulle religion. Avec ce mélange de vertus et de vices, il servit trois ans sous Asdrubal, ne négligeant rien de ce qu'il fallait faire ou voir pour devenir un grand capitaine.

V. Du jour où il fut nommé général, il sembla qu'on lui eût assigné pour province l'Italie et la guerre contre Rome. Convaincu qu'il ne fallait pas perdre un moment, car, pendant qu'il tarderait, quelque coup du sort pourrait le frapper comme son père et Asdrubal, il se décida à attaquer les Sagontins. Le siège de Sagonte devait inévitablement attirer sur lui les armes romaines. Il conduisit donc ses troupes d'abord sur le territoire des Olcades, nation située au delà de l'Ebre, et sur le territoire accessible aux Carthaginois plutôt que dans leur dépendance : ainsi, il paraîtrait, non pas être venu attaquer les Sagontins, mais avoir été entraîné à leur faire la guerre par la force des choses à la suite de la soumission des peuples voisins. Il prend et livre au pillage Cartéia, ville opulente, capitale des Olcades. Frappées de terreur, les villes moins importantes se soumettent et s'obligent à payer tribut. L'armée victorieuse et chargée de butin va prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène. Là, par une large distribution du butin, par son exactitude à payer l'arriéré de la solde, Annibal se concilie de plus en plus l'affection des soldats et des alliés. Aux premiers jours du printemps, il marche contre les Vaccéens. Hermandique et Arbocale sont prises d'assaut; Arbocale, après une longue résistance, grâce au nombre et au courage de ses habitants. Les fugitifs d'Hermandique, joints à ceux des Olcades, contrée soumise l'année précédente, soulèvent les Carpétans. Ils attaquent Annibal à son retour du pays des Vaccéens, non loin du Tage, et inquiètent son armée qu'embarasse le butin. Annibal n'engage point l'action aussitôt. Il campe sur la rive ; quand le silence règne de toutes parts

et que les ennemis sont plongés dans le premier sommeil, il passe le fleuve à gué, puis établit ses retranchements, assez loin pour qu'il reste un espace suffisant à la marche des ennemis. Ainsi, il foudra sur eux au passage. L'ordre est donné à la cavalerie de commencer l'attaque dès qu'ils les verront entrer dans l'eau. L'infanterie est disposée sur la rive, ayant en tête quarante éléphants. Les Carpétans, avec les Olcades et les Vaccéens, formaient une armée de cent mille hommes, armée invincible en plaine. Naturellement présomptueux, confiants dans leur multitude, persuadés que l'ennemi a reculé par crainte, et que le fleuve à traverser retarde seul leur victoire, ils poussent le cri de guerre, et, au hasard, sans attendre aucun ordre, se jetant dans le Tage, chacun devant soi. Aussitôt, de l'autre rive, de forts escadrons de cavalerie s'élancent, et c'est au milieu du fleuve qu'a lieu la rencontre. La lutte ne pouvait être égale. En effet, le fantassin n'avait pas le pied ferme et craignait d'être englouti; pour le culbuter, il suffisait que des cavaliers, même sans armes, poussassent leurs chevaux au hasard. Le cavalier, au contraire, ayant le libre usage de ses mouvements et de ses armes, d'aplomb sur son cheval, même aux endroits les plus profonds, pouvait combattre de près ou de loin. Un grand nombre périt dans le fleuve; plusieurs, emportés vers l'ennemi par la rapidité du courant, furent écrasés par les éléphants. Les derniers crurent qu'il y avait plus de sûreté à regagner leur rive: mais, lorsqu'ils se ralliaient avec peine de points si éloignés, avant qu'ils fussent remis d'un si grand effroi, Annibal faisait former le carré à ses soldats, traversait le fleuve et les chassait de la rive. Il dévasta la campagne, et, peu de jours après, reçut la soumission des Carpétans. Dès lors, tout le pays au delà de l'Èbre, sauf Sagonte, était au pouvoir de Carthage.

VI. Les hostilités n'avaient pas encore éclaté avec Sagonte; mais déjà on préparait la guerre en lui suscitant des querelles avec ses voisins, surtout les Turdétans. Comme ce peuple était soutenu par celui-là même qui faisait naître la

contestation, il devint évident qu'on cherchait, non une discussion loyale, mais un prétexte à une collision : Sagonte envoya donc à Rome une ambassade demander du secours contre une guerre évidemment imminente. Cette année-là, Rome avait pour consuls P. Cornélius Scipion et Ti. Sempronius Longus. Quand ils eurent introduit les ambassadeurs au sénat et fait leur rapport sur l'affaire, on convint d'envoyer une ambassade en Espagne pour examiner la situation des alliés. Si leur cause lui paraissait juste, elle sommerait Annibal de respecter les Sagontins, alliés de Rome, puis elle passerait en Afrique pour porter à Carthage les plaintes des alliés du peuple Romain. Cette ambassade n'était point encore partie, quand on apprit, bien plus tôt qu'on ne s'y attendait, la nouvelle du siège de Sagonte. L'affaire revint alors entière devant le sénat. Les uns, assignant pour provinces aux deux consuls l'Espagne et l'Afrique, voulaient que l'on combattît à la fois sur terre et sur mer; les autres voulaient porter tout l'effort de la guerre sur l'Espagne et contre Annibal. Plusieurs enfin demandaient qu'on agît sans précipitation en si grave conjoncture, et qu'on attendît le retour de la députation envoyée en Espagne. Cet avis, qui semblait le plus prudent, prévalut. On pressa donc le départ des députés, P. Valérius Flaccus et Q. Boëlius Tamphilus. Ils devaient aller à Sagonte auprès d'Annibal, et, s'il ne cessait pas les hostilités, se rendre à Carthage pour demander que le général lui-même leur fût livré, en réparation de la rupture du traité.

VII. Tandis qu'à Rome on en était aux projets et aux délibérations, Sagonte était déjà attaquée avec la plus grande vigueur. C'était de beaucoup la plus riche des villes au delà de l'Èbre; elle était située environ à un mille de la mer. Primitivement colonie de l'île de Zante, elle s'était accrue du mélange de quelques Rutules d'Ardée. Il ne lui avait fallu du reste que peu de temps pour parvenir à sa haute prospérité. Elle la devait, soit à son commerce de terre et de mer, soit à l'accroissement de sa population, soit à cette sévérité de principes qui lui faisait respecter les alliances.

dût-elle en être victime. Annibal, après avoir envahi le territoire avec une armée menaçante et ravagé de tous côtés la campagne, attaqua la ville sur trois points à la fois. Un angle de muraille s'avancait dans une vallée plus unie et plus découverte que tout le terrain environnant. Ce fut de ce côté qu'il se proposa de pousser les mantelets à l'abri desquels il pourrait porter les béliers jusqu'aux remparts. Mais, si le terrain avait permis de pousser aisément ces mantelets à une certaine distance des murs, il n'en fut plus de même quand on voulut en faire usage. On était dominé par une tour immense et par un mur, beaucoup plus fort et plus élevé qu'ailleurs, parce que c'était l'endroit faible de la place; enfin, on y avait placé l'élite de la jeunesse, comme à un poste périlleux et honorable, et elle opposait une énergique résistance. D'abord, ils écartèrent l'ennemi en lançant une grêle de traits, et ne laissèrent pas aux travailleurs la moindre sûreté. Bientôt, ils ne se bornèrent plus à lancer des projectiles du haut des murs et de la tour, ils s'enthardirent jusqu'à fondre sur les ouvrages et sur les postes de l'ennemi. Ces combats improvisés ne coûtaient presque pas plus de monde aux Sagontins qu'aux Carthaginois. Un jour même qu'Annibal, en s'approchant imprudemment de la muraille, tomba grièvement blessé à la cuisse par une javeline, il y eut autour de lui tant d'épouvante et de confusion qu'on faillit abandonner travaux et mantelets.

VIII. Pendant quelques jours, le siège se changea en blocus, en attendant qu'Annibal fût guéri de sa blessure. S'il y eut alors trêve de combats, on poussa activement les travaux et les fortifications. L'attaque recommença avec plus d'acharnement; malgré les difficultés du terrain, les mantelets et les béliers avancèrent sur plusieurs points. Les Carthaginois formaient une immense armée, montant, dit-on, à cent cinquante mille hommes. Les assiégés, pour tout défendre et pour être partout, durent se diviser en beaucoup de corps. Bientôt, la lutte devint trop inégale. Déjà, en effet, le bélier battait leurs murs, ébranlés en maint endroit. Une large brèche avait même découvert la place; puis, trois tours,

et le mur qui les reliait, s'étaient écroulés avec un grand fracas. En voyant cela, les Carthaginois s'étaient crus maîtres de la ville. Sur ces décombres, les deux partis s'élançant au combat, comme si tous deux étaient encore abrités par la muraille. Rien de semblable d'ailleurs à ces mêlées confuses qu'amènent dans les sièges de brusques surprises; mais deux armées rangées en bataille, comme dans une plaine, entre les décombres du mur et les maisons de la ville situées à peu de distance. Des deux côtés, même ardeur : ici, celle de l'espérance; là, celle du désespoir. Les Carthaginois se disent qu'avec un dernier effort, la ville est à eux; les Sagontins font de leurs corps un rempart à leur ville démantelée : pas un d'eux ne recule, de peur que la place abandonnée par lui ne serve de passage à l'ennemi. Aussi, plus la lutte est ardente et pressée, plus le sang coule, car aucun trait ne porte à faux, arrêté par l'armure et n'arrivant pas au corps. Les Sagontins avaient un trait, nommé *falarique*, dont la hampe était de sapin, et ronde dans toute sa longueur, sauf à l'extrémité où sortait le fer. Carré comme dans notre pilum, ce fer était garni d'étoupe enduite de poix. Il avait trois pieds de long, pour transpercer à la fois l'armure et le corps. Mais, quand la falarique se serait arrêtée dans le bouclier sans parvenir jusqu'au corps, elle répandait encore l'effroi. En effet, on ne la lançait qu'embrasée par le milieu; le mouvement activait la flamme; et il fallait que le soldat atteint jetât ses armes et s'exposât sans défense aux coups qui venaient l'assaillir.

IX. Le combat était longtemps resté indécis. Déjà les Sagontins sentaient naître leur confiance, en voyant qu'ils résistaient contre toute espérance, et les Carthaginois se croyaient vaincus pour n'avoir pas encore été vainqueurs : tout à coup, les assiégés poussent un cri et repoussent l'ennemi jusqu'aux décombres du mur. Voyant le désordre et la confusion dans ses rangs, ils le rejettent au delà, le mettent en pleine déroute, et le poursuivent jusqu'à son camp. Au même moment, on annonçait l'arrivée

des députés Romains. Annibal envoie à leur rencontre jusqu'à la mer, pour leur dire qu'il n'y aurait point de sûreté pour eux au milieu des armes de tant de nations furieuses; et que, quant à lui, dans une situation si critique, il n'a pas le temps d'entendre des ambassadeurs¹. Il était clair qu'ainsi congédiés ils iraient sur-le-champ à Carthage. Annibal envoie donc en toute hâte une lettre et un courrier aux chefs de la faction Barcine, afin qu'ils disposent ses partisans à rejeter toute concession que voudrait faire aux Romains le parti contraire.

X. En effet, si, cette fois, les députés furent admis et entendus, ce fut sans fruit et sans succès. Seul contre tout le sénat, Hannon parla en faveur du traité : on l'écouta dans un profond silence, car il imposait à l'assemblée, mais sans se laisser persuader. « Au nom des dieux, arbitres et garants des traités, il les avait avertis, conjurés, de ne pas envoyer à l'armée le fils d'Amilcar. Ni les mânes, ni le sang d'un tel homme ne demeurent en repos. Non, jamais, tant qu'il restera quelqu'un de la race et du nom des Barca, on ne respectera les traités faits avec Rome ! Ce jeune homme brûle du désir de régner; il ne voit qu'un moyen d'y parvenir, faire naître les guerres des guerres, vivre entouré d'armes et de légions : voilà celui que vous envoyez à l'armée, donnant ainsi un aliment au feu ! C'est donc vous qui l'avez nourri, cet incendie qui aujourd'hui nous dévore. Vos armées enveloppent Sagonte, dont le traité leur interdit l'approche : bientôt, Carthage sera enveloppée par les légions Romaines; et, à leur tête, seront les mêmes dieux qui les ont aidées, dans la guerre précédente, à venger les traités violés ! Est-ce vous, est-ce votre ennemi, est-ce la fortune de l'un et de l'autre peuple que vous méconnaissiez ? Des députés sont envoyés par des alliés et pour des alliés : votre digne général refuse de les recevoir, et foule aux pieds le droit des gens. Cependant, chassés comme on ne chasserait pas mêmes les envoyés d'un ennemi, ces députés

1. Voyez un récit différent dans Polybe, liv. III, ch. xv.

viennent à vous ; ils demandent satisfaction d'après le traité. Ils consentent à ne pas mettre la nation en cause ; ils ne veulent voir qu'un seul coupable, c'est lui seul qu'ils réclament. Plus ils mettent d'abord de douceur, plus ils témoignent de dispositions conciliantes, plus il est à craindre que, poussés à bout, ils ne sévissent avec rigueur. Ne perdez pas de vue les îles Égates, le mont Éryx, et tous les désastres que vous avez essayés pendant vingt-quatre ans sur terre et sur mer. Et nous n'avions pas alors pour général un enfant comme Annibal ; c'était son père, Amilcar lui-même, cet autre Mars, pour parler comme ses partisans. Mais alors, malgré le traité, nous n'avions pas respecté Tarente, c'est à-dire l'Italie, de même qu'aujourd'hui nous ne respectons pas Sagonte. Aussi, les dieux et les hommes nous vainquirent ; et, la question de savoir lequel des deux peuples avait violé le traité, la fortune de la guerre la trancha, donnant, comme un juge équitable, la victoire au parti qui avait pour lui la justice. C'est contre Carthage qu'Annibal fait marcher aujourd'hui ses tours et ses mantelets ; ce sont les murs de Carthage que battent ses béliers. Les ruines de Sagonte (puisse ma prophétie être fausse !) retomberont sur nos têtes ; cette guerre entreprise contre les Sagontins, c'est contre les Romains qu'il faudra la soutenir. Mais quoi ! dira quelqu'un, livrerons-nous donc Annibal ? Je sais que l'inimitié que je portais au père peut me rendre suspect quand je parle contre le fils ; mais, à la mort d'Amilcar, je me suis réjoui, parce que, lui vivant, nous aurions déjà la guerre avec Rome ; et maintenant, ce jeune homme, je le déteste, je le hais, comme une furie et un brandon de guerre. Non-seulement il faut le livrer en expiation du traité violé ; mais, si personne ne le réclamait, il faudrait le déporter aux dernières limites du monde, le reléguer dans un lieu d'où son nom et sa renommée ne pussent arriver jusqu'à nous, ni troubler le repos de la patrie. Je vote donc qu'on envoie sur-le-champ une ambassade à Rome pour donner satisfaction au sénat, une autre vers Annibal pour lui signifier de lever le siège de Sagonte et pour le livrer lui-même aux

Romains, en exécution du traité; une troisième enfin pour restituer à Sagonte ce qu'on lui a pris.

XI. Après le discours d'Hannon, personne ne crut nécessaire de répondre, tant le sénat presque tout entier était gagné d'avance à Annibal. On reprochait même à Hannon d'avoir parlé avec plus d'aigreur que Flaccus Valérius, le député Romain. On répondit donc aux ambassadeurs : « Que la guerre était venue des Sagontins, non d'Annibal, et que ce serait une grande injustice de la part de Rome de préférer Sagonte à Carthage, son antique alliée. » Tandis que les Romains perdaient ainsi du temps à envoyer des députations, Annibal, voyant ses soldats fatigués de combats et de travaux, leur accordait quelques jours de repos, après avoir laissé à quelques détachements la garde des mantelets et des autres ouvrages. Cependant, il stimulait les courages, tant par la haine de l'ennemi que par l'appât des récompenses. Quand il eut déclaré dans une assemblée que tout le butin, après la prise de Sagonte, appartiendrait aux soldats, cet espoir les enflamma tellement, que, si le signal eût été donné à ce moment, aucune force n'aurait pu leur résister. De leur côté, les Sagontins avaient profité de cette sorte de suspension d'armes : n'ayant plus à attaquer ni à se défendre, ils n'avaient pas cessé de travailler jour et nuit à relever un nouveau mur à l'endroit où la brèche laissait la ville à découvert. Bientôt, les assauts recommencèrent, plus terribles que jamais. Les assiégés ne savaient de quel côté il fallait porter secours, au milieu des cris confus qui retentissaient de toutes parts. Annibal en personne, partout où s'avancait une tour mobile, qui dominait la fortification de la ville, était là pour donner l'impulsion. Bientôt, cette tour, arrivée devant les murs, les eut dégarnis de leurs défenseurs, grâce aux catapultes et aux balistes disposées sur tous les étages. Annibal saisit l'occasion, et envoie cinq cents Africains environ avec des haches pour saper le mur par la base. C'était un travail facile, car les pierres n'étaient pas unies par de la chaux durcie, mais avec un ciment de terre, comme dans les anciennes constructions.

Aussi le mur s'écroulait-il au delà de l'endroit sapé, et ces brèches ouvertes envoyaient dans la place des bataillons de Carthaginois. Ils s'emparèrent même d'une hauteur où ils établissent leurs catapultes et leurs balistes ; et, cette hauteur, ils l'environnent de murs, pour avoir, au sein de la ville, comme une citadelle qui la domine. De leur côté, les Sagontins construisent un mur dans la partie intérieure de la ville qui n'est pas encore au pouvoir d'Annibal : de part et d'autre, même activité pour se fortifier et pour combattre ; mais ces remparts intérieurs dont s'entourent les assiégés resserrent chaque jour l'enceinte de Sagonte. En même temps, le dénuement s'accroît par la longueur du siège, et l'espoir d'un secours étranger s'évanouit, car Rome, leur unique ressource, est bien loin, et, autour d'eux, tout appartient à l'ennemi. Cependant, une lueur de confiance ranima ces esprits abattus quand ils surent qu'Annibal était parti tout à coup pour marcher contre les Orétans et les Carpétans. Alarmés de la rigueur avec laquelle on faisait les enrôlements, ces deux peuples avaient arrêté les agents d'Annibal, et ils menaçaient de se soulever : la rapidité d'Annibal prévint leurs projets ; ils ne touchèrent même pas à leurs armes.

XII. Cependant, le siège de Sagonte n'était point ralenti. Maharbal, fils d'Himilcon, délégué par Annibal, le poussait avec tant de vigueur que ni Africains ni Sagontins ne s'apercevaient de l'absence du général. Il remporta quelques avantages, fit tomber avec trois béliers un pan de muraille, et, au retour d'Annibal, put lui montrer des brèches toutes récentes. Annibal, voyant cela, conduisit aussitôt ses troupes contre la citadelle. Après une lutte acharnée qui coûta bien du sang aux deux armées, une partie de la citadelle fut emportée. Alors, deux hommes, le Sagontin Alcon et l'Espagnol Alorcus, essayèrent quelques derniers moyens d'accommodement. A l'insu de ses concitoyens, Alcon passa la nuit dans le camp d'Annibal, espérant le fléchir par ses prières. Quand il vit que ses larmes ne pouvaient rien sur ce vainqueur irrité qui imposait de cruelles

conditions, de négociateur il devint transfuge et resta chez l'ennemi, protestant qu'on s'exposerait à être tué en portant aux Sagontins de semblables propositions. Annibal exigeait en effet qu'ils fissent complète réparation aux Turdétaus, qu'ils livrassent tout leur argent et tout leur or, enfin qu'ils sortissent de la ville avec un seul vêtement, pour aller s'établir au lieu que le vainqueur leur désignerait. Alcon déclarant que jamais les Sagontins n'accepteraient la paix à ce prix, Alorcus répondit que le courage cède quand tout est vaincu, et il s'engagea de servir de médiateur. Il était soldat d'Annibal; mais il avait eu avec les Sagontins des relations comme hôte et comme ami de la ville. Il remet, à la vue de tous, ses armes aux sentinelles ennemies, franchit les retranchements et demande à être conduit devant le gouverneur de la place. En un moment une foule immense de citoyens de toutes classes l'entoure; mais on écarte cette multitude, et le sénat donne audience à Alorcus. Voici quel fut son discours.

XIII. « Si votre concitoyen Alcon, après être venu auprès d'Annibal pour lui demander la paix, vous eût rapporté les conditions qu'il a fixées, je n'aurais pas eu à venir ici comme envoyé d'Annibal et comme transfuge. Mais puisqu'il est resté chez l'ennemi par sa faute ou par la vôtre, (par sa faute, si sa crainte était feinte; par la vôtre, si l'on s'expose en effet en vous annonçant la vérité) moi je n'ai pas voulu vous laisser ignorer qu'il vous restait encore une voie de salut et d'accommodement; je suis donc venu, en considération de nos vieilles relations d'hospitalité. Croyez bien que votre intérêt seul me guide maintenant; et la preuve, c'est que, tant que vos forces vous ont permis de résister, tant que vous avez espéré des secours de Rome, je ne vous ai pas parlé de capitulation. Mais aujourd'hui que vous n'attendez plus rien de Rome, que vos armes et vos murailles ne peuvent plus vous défendre, je vous apporte une paix, douloureuse sans doute, mais nécessaire. Elle vous paraîtra encore acceptable, si, de même qu'Annibal parle en vainqueur, vous vous soumettez en vaincus; si, au lieu de

considérer comme une perte ce qu'on vous enlève, puisque tout est au pouvoir du vainqueur, vous considérez comme une faveur ce qu'on vous laisse. Cette ville, en grande partie détruite et presque tout entière en sa puissance, il vous l'enlève; mais il vous abandonne le territoire, et il vous assignera la place où vous pourrez bâtir une nouvelle cité. Tout l'or, tout l'argent des particuliers et de l'État lui sera remis; mais vos femmes, vos enfants, vous-mêmes, aurez la vie sauve, si vous consentez à sortir de Sagonte sans armes et avec deux vêtements¹. Voilà ce qu'impose l'ennemi vainqueur; et cet arrêt, si dur et si cruel qu'il soit, votre fortune vous oblige à le subir. Pour moi, je ne désespère pas qu'une fois maître de tout il ne se relâche quelque peu de sa rigueur. Et cependant, mieux vaudrait encore subir tout cela que d'être massacrés, après avoir vu trainer et enlever devant vous vos femmes et vos enfants, selon les lois de la guerre. »

XIV. Tandis qu'il parlait, la foule avait pénétré peu à peu, et le peuple s'était mêlé aux sénateurs. Tout à coup, les premiers citoyens se retirent avant que la réponse n'ait été rendue, apportent sur la place tout l'or qu'ils trouvent dans leurs demeures ou dans le trésor public, le jettent dans un bûcher allumé à la hâte, et s'y précipitent eux-mêmes pour la plupart. Tandis que leur fin tragique répand dans la ville la consternation et le trouble, on entend un nouveau tumulte du côté de la citadelle. Une tour, battue depuis longtemps, venait de s'écrouler; une cohorte de Carthaginois, s'élançant sur les décombres, avait fait aussitôt signe au général que la place était dégarnie de ses postes et des sentinelles. Annibal n'avait pas hésité à profiter d'une telle occasion. Il avait jeté toutes ses forces sur ce point, et, un instant après, la ville était prise. Il donna l'ordre de tuer tout ce qui pouvait porter les armes : mesure cruelle, dont la nécessité pourtant fut démontrée par l'évé-

1. Au chapitre xii il n'était question qu'un d'un seul vêtement; peut-être y a-t-il une erreur dans le texte, ou plutôt, l'orateur cherche à atténuer les exigences d'Annibal.

nement. Comment, en effet, épargner des hommes, qui, s'enfermant dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, y moururent dans les flammes qu'ils avaient eux-mêmes allumées; ou qui, les armes à la main, ne cessèrent de combattre qu'à leur dernier soupir?

XV. La prise de Sagonte donna un butin considérable. Bien que les assiégés eussent dégradé à dessein presque tout ce qu'ils avaient de précieux; bien que le carnage eût fait à peine quelque distinction d'âge, et que les prisonniers eussent été abandonnés aux soldats, il est certain que le produit des ventes donna encore une forte somme, et que beaucoup d'objets de luxe et d'étoffes de prix furent envoyés à Carthage. Selon quelques historiens, le siège de Sagonte avait duré huit mois; Annibal alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène, et ce ne fut que cinq mois après avoir quitté cette ville qu'il entra en Italie. S'il en est ainsi, il est impossible que les mêmes consuls, P. Cornelius et Ti. Sempronius, aient reçu la députation des Sagontins au commencement du siège, et, plus tard, aient livré bataille à Annibal, l'un auprès du Tésin, puis tous deux bientôt après, aux bords de la Trébie. Ou le cours de ces événements fut plus rapides, ou bien, au commencement de l'année où entrèrent en charge Cornélius et Sempronius, il faut placer, non les premières opérations du siège de Sagonte, mais la prise de cette ville. En effet, la bataille de la Trébie ne saurait être rejetée à l'année de Cn. Servilius et de C. Flaminius. Ce dernier prit possession du consulat à Ariminum, nommé par Ti. Sempronius, qui vint à Rome, après l'affaire de la Trébie, pour l'élection des consuls, et qui, l'élection faite, alla rejoindre l'armée dans ses quartiers d'hiver.

XVI. Presque au moment même où les députés, revenant de Carthage, annonçaient qu'ils n'y avaient trouvé que dispositions hostiles, Rome apprit la ruine de Sagonte. Vive fut alors l'affliction des sénateurs, et la compassion pour des alliés qui avaient si indignement péri, et la honte de ne les avoir pas secourus. Irrités contre Carthage, ils com-

mençaient à trembler pour Rome, et l'on eût dit que déjà l'ennemi était aux portes. Troublés par tant d'émotion à la fois, ils s'agitaient plus qu'ils ne prenaient un parti. « Jamais, disaient-ils, on n'avait eu affaire à un ennemi plus actif et plus belliqueux, et jamais la République n'avait montré plus d'inertie et d'impuissance. La Sardaigne, la Corse, l'Istrie, l'Illyrie avaient été un jeu pour les armes Romaines et non une sérieuse épreuve; les Gaulois avaient causé un tumulte plutôt qu'une guerre. Mais voici venir les Carthaginois, vieillis sous les armes, aguerris en Espagne par vingt-trois ans d'un service pénible; pendant vingt-trois ans toujours vainqueurs sous trois généraux, Amilcar, puis Asdrubal, et maintenant Annibal, leur chef intrépide; tout fiers enfin de la ruine récente d'une opulente cité. Ils traversent l'Èbre; ils traînent avec eux une foule de peuplades Espagnoles; ils vont soulever les peuplades gauloises, toujours avides de guerres. On aura l'univers entier à combattre en Italie et sous les murs de Rome. »

XVII. Les provinces étaient déjà assignées aux consuls; ils reçurent l'ordre de les tirer au sort. L'Espagne échut à Cornélius, la Sicile avec l'Afrique à Sempronius. On décréta six légions pour cette année; des troupes alliées, autant qu'en voudraient les consuls; et des vaisseaux, autant qu'on en pourrait équiper. Vingt-quatre mille fantassins et dix-huit cents chevaux furent levés à Rome; les alliés fournirent quarante mille fantassins et quatre mille quatre cents cavaliers. Quant à la flotte, elle se composa de deux cent vingt galères à cinq rangs de rames et de vingt vaisseaux légers. Le peuple fut alors invité à ratifier et à ordonner la déclaration de guerre contre Carthage. A ce sujet, des prières publiques eurent lieu dans la ville, et l'on supplia les dieux d'accorder une heureuse issue à la guerre que venait d'entreprendre le peuple Romain. Les troupes furent réparties entre les consuls: Sempronius eut deux légions de quatre mille fantassins et de trois cents chevaux; de plus, seize mille fantassins et dix-huit cents cavaliers auxiliaires; enfin cent soixante galères à cinq rangs de rames et douze vais-

seaux légers. Envoyé en Sicile avec ces forces de terre et de mer, Sempronius avait ordre de passer en Afrique si l'autre consul suffisait à chasser les Carthaginois de l'Italie. Cornélius reçut moins de troupes, parce que le préteur L. Manlius était envoyé en Gaule avec un corps d'armée assez considérable. Sa flotte surtout fut réduite : il n'eut que soixante galères à cinq rangs de rames. On croyait, en effet, que l'ennemi ne viendrait pas par mer, et qu'il n'y aurait point de combat naval. D'ailleurs, Cornélius avait deux légions Romaines avec leur corps de cavalerie complet, quatorze mille fantassins et seize cents cavaliers auxiliaires. Deux légions Romaines, et dix mille fantassins alliés ; comme cavalerie, mille alliés et six cents Romains, voilà ce qu'on dirigea vers la Gaule, qui allait être, cette année-là, le théâtre de la guerre punique.

XVIII. Ces préparatifs terminés, les Romains, afin de mettre la justice de leur côté avant d'entamer la guerre, députent en Afrique cinq ambassadeurs d'un âge vénérable, Q. Fabius, M. Livius, L. Émilius, C. Licinius, et Q. Bébius, pour demander aux Carthaginois si c'était au nom de l'État qu'Annibal avait assiégé Sagonte. Vraisemblablement on l'avouerait, on en revendiquerait la responsabilité : dans ce cas, les ambassadeurs devaient déclarer la guerre au peuple Carthaginois. Arrivés à Carthage, les députés Romains sont introduits dans le sénat ; et Fabius se borne à poser la question prescrite. Alors, un des Carthaginois : « Romains, dit-il, votre première ambassade était bien téméraire, quand vous demandiez qu'on vous livrât Annibal, comme seul coupable du siège de Sagonte : celle-ci, plus modérée jusqu'à présent dans les termes, est en réalité plus violente encore. Alors, en effet, Annibal était seul accusé, seul réclamé : aujourd'hui, c'est à nous qu'on veut arracher l'aveu de la faute, pour nous en demander aussitôt satisfaction. La vraie question à poser, ce n'est pas si le siège de Sagonte est le fait d'une résolution publique ou privée ; mais s'il est légitime ou injuste. A nous seuls d'interroger et de punir notre citoyen s'il a agi sans notre ordre. Avec

vous, un seul point à discuter : ce siège est-il une violation du traité? Or, puisqu'il vous plaît de distinguer, dans les actes des généraux, ceux qu'ils font au nom de l'État et ceux qu'ils font de leur autorité privée, il existe entre Rome et Carthage un traité conclu par le consul Lutatius¹, où, en stipulant pour les alliés des deux peuples, il n'a pas fait mention des Sagontins, car ils n'étaient pas encore vos alliés. Mais, dira-t-on, ils sont compris dans le traité fait avec Asdrubal. A cela je ne ferai qu'une réponse, que je tiens de vous-mêmes : le traité conclu par Lutatius ne vous liait pas, avez-vous dit, parce qu'il n'avait été autorisé ni par le sénat ni par le peuple; et, en effet, un nouveau traité fut demandé par votre gouvernement. Si donc vous n'êtes liés par un traité, qu'autant qu'il a été ordonné et sanctionné par vous, il en est de même pour nous : le traité souscrit par Asdrubal à notre insu ne peut nous engager. Maintenant donc, ne parlez plus de Sagonte ni de l'Èbre, et laissez enfin éclater ce qui couve dans vos esprits depuis si longtemps. » Alors le romain, faisant un pli à sa toge. « Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez. — Choisissez vous-même! lui est-il répondu avec une égale fierté. — La guerre! reprend Fabius en secouant sa toge. — Nous l'acceptons, s'écrient tous les Carthaginois, et nous saurons la soutenir comme nous l'avons acceptée. »

XIX. Une question précise et une déclaration formelle de guerre avait paru plus conforme à la dignité du peuple romain, que des discussions de mots sur le texte du traité, et surtout après la ruine de Sagonte. D'ailleurs, à discuter même les mots, quel rapport y avait-il entre les traités d'Asdrubal et celui de Lutatius, bientôt modifié, et qui contenait cette clause formelle, qu'il ne serait valable que ratifié par le peuple? Le traité d'Asdrubal ne contenait, lui, aucune réserve semblable; puis, le silence de Carthage pendant tant d'années l'avait ratifié du vivant d'Asdrubal; et, Asdrubal mort, aucun article n'avait été modifié. Bien

1. En 241. C'est ce traité qui termine la dernière guerre punique.

plus, à s'en tenir même au premier traité de Lutatius, les Sagontins seraient compris dans la clause qui concernait les alliés des deux nations, car on n'avait point ajouté : *ceux qui le sont à présent; ni on n'en acceptera point d'autres à l'avenir*. Puis donc qu'il était permis de prendre de nouveaux alliés, eût-il été juste de refuser l'alliance à tout peuple, quelques services qu'il eût rendus, ou bien de ne pas protéger l'allié nouveau? Notre seule obligation était de ne pas solliciter à la défection les alliés de Carthage, et, en cas de défection, de ne pas les accueillir. En quittant Carthage, les ambassadeurs, d'après leurs instructions, passèrent en Espagne. Ils devaient entrer en relations avec toutes les villes, les engager à s'unir à Rome, ou les détacher de Carthage. Il vinrent d'abord chez les Bargusiens, qui leur firent bon accueil, car ils étaient las de la domination de Carthage. Plusieurs peuples au delà de l'Èbre furent également séduits par l'espoir d'une fortune nouvelle. L'ambassade passa ensuite chez les Volcians, dont la réponse, répandue bientôt dans toute l'Espagne, détourna tous les autres peuples d'une alliance avec Rome. Voici, en effet, ce que répondit le plus âgé des membres de l'assemblée : « Navez-vous pas de honte, Romains, de nous inviter à préférer votre alliance à celle de Carthage, après que les Sagontins, qui l'avaient fait, ont été plus cruellement trahis par vous, leurs alliés, qu'accablés par les Carthaginois, leurs ennemis? Croyez-moi, cherchez des alliés dans des lieux où ne soit point connu le malheur de Sagonte. Les ruines de cette ville seront pour les populations Espagnoles une lugubre et éclatante leçon de ne se fier ni à la foi ni à l'alliance de Rome. » Les députés reçurent l'ordre de sortir au plus tôt du territoire des Volcians; dès lors, ils trouvèrent le même accueil chez tous les peuples espagnols. Après avoir parcouru vainement l'Espagne, ils passèrent en Gaule.

XX. Là, un spectacle nouveau, effrayant, s'offrit à leurs yeux. Les Gaulois, selon leur usage, vinrent tout armés à l'assemblée. Après avoir vanté la valeur, la gloire du peuple romain, l'immensité de son empire, les députés deman-

dèrent aux Gaulois de ne point donner passage sur leur territoire ni par leurs villes aux Carthaginois qui portaient la guerre en Italie. A ces mots, ce fut un tel éclat de rire avec de tels murmures, qu'à peine les magistrats et les vieillards purent calmer la jeunesse. C'était, à leurs yeux, le comble de la sottise et de l'impudence, de vouloir que les Gaulois, pour détourner la guerre qui menaçait l'Italie, l'attirassent sur eux et fissent dévaster leurs campagnes pour préserver celles de l'étranger. Le tumulte enfin apaisé, on répondit aux députés qu'on n'avait, ni assez à se louer des Romains, ni assez à se plaindre des Carthaginois, pour prendre les armes ou en faveur de Rome, ou contre Carthage. Loin de là, ils entendaient dire que des peuplades de leur race étaient chassées de l'Italie par le peuple Romain, lui payaient tribut et subissaient de lui mille outrages. Dans presque toutes les assemblées de la Gaule ils firent la même demande et reçurent la même réponse. Pas une parole d'amitié ou de paix avant d'arriver à Marseille. Là, grâce au zèle et au dévouement de nos alliés, ils eurent des renseignements précis. « Annibal avait à l'avance gagné les Gaulois; mais il ne pouvait guère lui-même compter sur leurs dispositions, tant ils sont farouches et indomptables, à moins de séduire leurs chefs en prodiguant l'or, dont ce peuple est très-avide. » Ayant ainsi parcouru l'Espagne et la Gaule, les députés reviennent à Rome, peu de temps après le départ des consuls pour leurs provinces. Ils trouvent la ville entière préoccupée de l'imminence de la guerre, car le bruit se confirmait que les Carthaginois avaient franchi l'Èbre.

XXI. Annibal, après la prise de Sagonte, avait passé l'hiver à Carthagène. A la nouvelle des actes et des décrets de Rome et de Carthage, voyant qu'il était à la fois le chef et la cause de la guerre, il hâta le partage et la vente de ce qui restait du butin; et, convaincu qu'il ne fallait pas différer, il convoqua les soldats Espagnols de son armée. « Compagnons, leur dit-il, vous le comprenez vous-mêmes, j'en suis certain : après avoir pacifié toute l'Espagne, il faut, ou déposer les armes et licencier les troupes, ou transporter

la guerre en d'autres pays. En effet, cette contrée ne jouira des fruits de la paix et de la victoire que si nous allons chez d'autres peuples conquérir gloire et butin. C'est pourquoi, puisque des guerres lointaines nous appellent, puisque l'on ne saurait dire quand vous reverrez ensuite vos demeures et les objets de votre affection, si vous voulez visiter vos familles, je vous accorde un congé. Mais je vous donne rendez-vous ici, au retour du printemps; alors, avec l'aide des dieux, nous commencerons une guerre qui nous promet beaucoup de gloire et de butin. » Cette offre d'aller revoir leurs familles fut agréable à tous, car depuis longtemps déjà ils en étaient séparés, et ils préoyaient, pour l'avenir, une séparation plus longue. Tout un hiver de repos entre les travaux passés et les travaux à venir prépara les corps et les âmes à supporter de nouvelles fatigues. Aux premiers jours du printemps, ils furent fidèles au rendez-vous. Après une revue de toutes ses troupes auxiliaires, Annibal passa à Cadix pour acquitter un vœu en l'honneur d'Hercule; il lui fit de nouvelles promesses si la fortune continuait à favoriser ses armes. Puis, préoccupé à la fois de l'attaque et de la défense, ne voulant pas, tandis qu'il irait par terre en Italie à travers l'Espagne et la Gaule, laisser l'Afrique ouverte aux attaques des Romains du côté de la Sicile, il résolut d'y laisser un corps d'armée considérable. En échange, il demanda à l'Afrique un renfort de troupes légères, et surtout d'archers. Ainsi, les Africains devaient servir en Espagne, et les Espagnols en Afrique; et avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y avait entre eux réciprocité d'obligations. Il fit donc passer en Afrique treize mille huit cent cinquante fantassins armés du bouclier léger, et huit cent soixantedix frondeurs baléares, avec douze cents cavaliers de différentes nations: la moitié de ces troupes devait protéger Carthage, et le reste se répandre dans toute l'Afrique. En même temps, il faisait lever par ses recruteurs dans différentes villes quatre mille jeunes gens d'élite; il les envoya à Carthage pour lui servir à la fois d'otages et de défenseurs.

XXII. Ne voulant pas non plus négliger l'Espagne, d'au-

tant moins qu'il connaissait le voyage des ambassadeurs romains et leurs tentatives pour gagner les principaux Espagnols, il confia cette province à l'active vigilance de son frère Asdrubal. Il lui laisse une armée presque toute d'Africains : onze mille huit cent cinquante fantassins d'Afrique, trois cents Liguriens et cinq cents Baléares, trois cents cavaliers libyphéniciens, race mixte de Phéniciens et d'Africains, dix-huit cents Maures et Numides des côtes de l'Océan, et deux cents cavaliers ilergètes, d'origine espagnole; enfin, pour que rien ne manque à ces forces de terre, il y ajoute quatorze éléphants. Il donne encore à Asdrubal une flotte pour défendre les côtes, car il était vraisemblable que les Romains, vainqueurs sur mer, essaieraient de nouveau d'y combattre. Cette flotte se composait de cinquante quinquérèmes¹, de deux quadrirèmes², de cinq trirèmes³; mais, sur le nombre, il n'y avait que trente-deux quinquérèmes et cinq trirèmes pourvues de rameurs. De Cadix, Annibal revint à Carthage, où l'armée avait tenu ses quartiers d'hiver; de là, longeant la ville d'Étovisse, il conduisit ses troupes vers l'Èbre et les côtes. On rapporte qu'en cet endroit il vit en songe un jeune homme, dont la figure semblait celle d'un dieu, qui se dit envoyé par Jupiter pour le guider en Italie; « Annibal n'avait donc qu'à le suivre sans jamais détourner les yeux. » Plein d'un religieux effroi, Annibal le suivit d'abord sans regarder autour de lui, ni derrière lui. Mais bientôt, poussé par la curiosité qui est naturelle à l'homme, il se demanda quel pouvait être l'objet dont la vue lui était interdite. La curiosité l'emporta; il regarda, et aperçut derrière lui un serpent d'une grandeur prodigieuse, qui s'avancait en renversant sur son passage tout ce qu'il y avait d'arbres et d'arbrisseaux; puis, retentit un coup de tonnerre, suivi d'un violent orage. Il demanda ce que signifiait ce monstre et ce prodige : « C'est, lui fut-il répondu, la dévastation de l'Ita-

1. Vaisseaux à cinq rangs de rames.

2. Vaisseaux à quatre rangs de rames.

3. Vaisseaux à trois rangs de rames.

lie : marche donc en avant , plus de questions , ne cherche pas à pénétrer les mystères de la destinée ! »

XXIII. Encouragé par cette vision , il passa l'Èbre sur trois points ; il avait envoyé à l'avance des émissaires pour gagner par des présents les Gaulois dont il devait traverser le pays , et pour reconnaître le passage des Alpes. Quatre-vingt-deux mille fantassins et douze mille chevaux franchirent l'Èbre sous ses ordres. Tout aussitôt , il soumet les Ilér-gètes , les Bargusiens , les Ausétans , et la Lacétanie , située au pied des Pyrénées : tout ce pays conquis , il le confie à la garde d'Hannon , afin d'être maître des gorges qui unissent les Espagnes aux Gaules. Hannon conserva , à cet effet , dix mille fantassins et mille cavaliers. Quand l'armée se trouva engagée dans les gorges des Pyrénées , et que le bruit d'une guerre contre les Romains eut pris de la consistance parmi les Barbares , trois mille fantassins carpétans rebroussèrent chemin. De fait , ce qui les effrayait , c'était moins la guerre même , que la longueur du chemin et le passage impraticable des Alpes. Annibal comprit qu'il y aurait péril à les rappeler ou à les retenir de force. De peur d'irriter l'humeur farouche du reste de l'armée , il licencia en outre sept mille hommes chez qui il remarquait de la répugnance pour cette expédition : il eut l'air ainsi d'avoir licencié de même les Carpétans.

XXIV. Sans plus attendre , car la lenteur ou l'inaction pouvait avoir sur les soldats une mauvaise influence , Annibal franchit les Pyrénées avec le reste de ses troupes , et va camper près de la ville d'Illibéris. Les Gaulois avaient bien entendu dire que la guerre était dirigée contre l'Italie ; toutefois , comme la renommée disait aussi que , de l'autre côté des Pyrénées , les Espagnols avaient été soumis par la force , qu'on avait laissé chez eux de fortes garnisons , la crainte de se voir asservies fait prendre les armes à quelques peuplades , qui se réunissent à Ruscino. Annibal l'apprend : aussitôt , car les retards l'effrayent plus que la guerre , il envoie des ambassadeurs aux chefs de ces peuplades. « Il voudrait s'entretenir avec eux : qu'ils s'approchent donc

d'Illibéris, ou bien il s'approchera de Ruscinon, et la proximité rendra les entrevues plus faciles. Volontiers il les recevra dans son camp, et il n'hésitera pas non plus à se rendre au milieu d'eux. Il est venu en Gaule comme hôte, et non comme ennemi; si les Gaulois le veulent, il ne tirera point l'épée avant d'être parvenu en Italie. » Tel était le langage des ambassadeurs. Les chefs gaulois se rapprochèrent aussitôt d'Illibéris, et se décidèrent aisément à entrer dans le camp d'Annibal. Gagnés par ses présents, ils laissèrent son armée traverser tranquillement le pays, le long des murs de Ruscinon.

XXV. A cet instant, en Italie, on ne connaissait encore que le passage de l'Ébre par Annibal : la nouvelle avait été apportée à Rome par les ambassadeurs de Marseille. Néanmoins, comme s'il eût déjà franchi les Alpes, les Boïens s'étaient soulevés, entraînant les Insubriens. C'était l'effet, moins de leurs vieilles haines contre Rome, que de leur récent mécontentement d'avoir vu établir les colonies de Plaisance et de Crémone sur les bords du Pô, dans le territoire Gaulois. Ils avaient donc pris tout à coup les armes; et leur invasion sur ce territoire y avait jeté tant de trouble et d'effroi, que la multitude dispersée dans les campagnes, bien plus, les triumvirs même, venus pour le partage des terres, ne s'étaient plus crus en sûreté dans les murs de Plaisance, et s'étaient réfugiés à Mutine. Ces triumvirs étaient C. Lutatius, C. Servilius et T. Annius. Pour le nom de Lutatius, point de doute : au lieu de C. Servilius et de T. Annius, quelques annales portent Q. Acilius et C. Hérennius; d'autres, P. Cornélius Asina et C. Papirius Maso. Même incertitude sur un autre point : les Boïens fondirent-ils sur les députés qui apportaient les plaintes de Rome, ou sur les triumvirs occupés à partager le territoire? Mutine était investie; mais les Barbares, ignorant l'art des sièges, et trop indolents pour élever les travaux nécessaires, demeuraient inactifs sous les murs de la ville, sans chercher à les entamer. Bientôt, ils feignirent de vouloir entrer en accommodement. A l'instant où nos députés se rendaient à l'en-

trévue demandée par les chefs Gaulois, ils sont faits prisonniers, au mépris du droit des gens, au mépris même du sauf-conduit qui venait de leur être accordé pour la conférence; les Gaulois protestent qu'ils ne les rendront pas si on ne leur rend leurs otages. En apprenant le sort des députés, en voyant le danger qui menace Mutine et la garnison, le préteur L. Manlius n'écoute que sa colère, et marche vers Mutine avec ses troupes en désordre. La route était bordée de forêts et de terrains incultes. Il s'y engage sans avoir fait reconnaître le terrain, et tombe dans une embuscade d'où il ne sort qu'à grand'peine et après avoir perdu beaucoup de monde. Il regagne la plaine et y établit un camp retranché. Comme les Gaulois n'eurent même pas l'idée de l'attaquer, nos soldats reprirent courage, quoique n'ignorant pas qu'ils avaient perdu six cents des leurs. On se remit en marche. Tant qu'on resta en plaine, l'ennemi ne se montra point; mais à peine était-on dans les bois, que l'arrière-garde fut attaquée. Le trouble et l'effroi furent au comble dans nos rangs; nous perdîmes huit cents soldats et six enseignes. Les Gaulois ne cessèrent de nous harceler et les Romains de trembler qu'au sortir de ces gorges impraticables et remplies d'obstacles. Une fois en plaine, les troupes marchèrent en sûreté vers Tanétum, bourg voisin du Pô. Là, grâce à des retranchements élevés à la hâte, grâce aux approvisionnements qu'apportait le fleuve et aux secours des Gaulois Brixians, ils se tinrent à l'abri contre la multitude chaque jour croissante des ennemis.

XXVI. A l'annonce de ce nouveau péril qu'on ne prévoyait point, en apprenant que la guerre contre Carthage se compliquait d'une guerre contre la Gaule, les sénateurs envoyèrent au secours de Manlius le préteur C. Atilius avec une légion romaine et cinq mille alliés, levées récentes faites pour le consul. Atilius parvint à Tanétum sans combattre, car, à son approche, l'ennemi avait disparu. De son côté, P. Cornélius leve une autre légion pour remplacer celle qu'a emmenée le préteur, part de Rome avec soixante vaisseaux longs côtoie l'Étrurie, la Ligurie, puis les mon-

tagnes des Salyens , aborde à Marseille , et campe près de la plus proche des bouches du Rhône , car ce fleuve se jette dans la mer par plusieurs embouchures. A peine imaginait-il qu'Annibal eût franchi les Pyrénées : il le vit sur le point de passer le Rhône. Ne sachant sur quel point marcher à sa rencontre , voyant ses troupes encore mal remises des fatigues de la traversée , il envoie trois cents cavaliers d'élite , avec des guides marseillais et des auxiliaires gaulois , pour tout observer et pour reconnaître l'ennemi sans s'exposer. Annibal , après avoir lié par la crainte ou gagné par les présents les autres peuples qu'il avait rencontrés , était déjà parvenu sur le territoire de la puissante nation des Volsques. Ils occupaient les deux rives du Rhône : n'espérant pas pouvoir défendre contre les Carthaginois la rive citérieure , ils voulurent se faire un rempart du fleuve ; ils se portèrent donc presque tous sur la rive opposée et la couvrirent de leurs bataillons. Quant aux autres riverains , et ceux même des Volsques qui n'avaient pu quitter leurs demeures , gagnés par l'or d'Annibal , ils s'occupaient de réunir pour lui de tous côtés ou de construire des barques ; ils avaient hâte d'ailleurs de voir son armée sur l'autre bord , et leur pays délivré au plus tôt d'une telle multitude qui le ruinait. On réunit donc un nombre considérable de bateaux et de barques placées à tous les endroits du fleuve pour les communications entre les deux rives. En même temps , les Gaulois se mirent d'eux-mêmes à former des barques en creusant des troncs d'arbres ; voyant cela , les soldats en firent autant , encouragés par l'abondance des matériaux et la facilité du travail : ils creusaient à la hâte de petits canots informes pour se transporter eux et leurs effets ; il suffisait qu'ils pussent flotter sur l'eau et contenir des bagages.

XXVII. Tout était disposé pour le passage ; mais on voyait avec effroi l'autre rive couverte d'hommes et de chevaux. Pour les en déloger , Annibal ordonna à Hannon , fils de Bomilcar , de partir , à la première partie de la nuit , avec une partie des troupes , et surtout des troupes espagnoles ; de

remonter le fleuve pendant un jour ; de traverser le plus vite possible et dans le plus grand secret ; enfin, de tourner l'ennemi afin de tomber sur les derrières au moment opportun. Les Gaulois qu'on lui a donnés pour guides l'instruisent qu'à environ vingt-cinq milles plus haut, le Rhône est partagé en deux bras par une petite île : à cet endroit, plus large, et par conséquent moins profond, il offre un passage facile. Arrivés là, les soldats s'empressent de couper du bois et de fabriquer des radeaux pour le transport des chevaux, des hommes, des bagages. Sans se donner tant de peine, les Espagnols placent leurs vêtements sur des outres, et traversent le fleuve, couchés sur leurs boucliers. Le reste de l'armée passa ensuite sur des radeaux ; on campa sur le bord du fleuve, et, comme on était fatigué à la suite d'une nuit de marche et de pénibles travaux, on prit un jour de repos, mais un seul, car Hannon tenait à être arrivé à temps pour remplir ses instructions. Le lendemain, il se remet en marche, et, par des feux allumés, annonce qu'il a passé le fleuve et qu'il n'est pas loin. Voyant cela, Annibal, pour ne pas perdre l'occasion, donne le signal du passage. Déjà l'infanterie avait ses canots prêts et disposés. Les cavaliers étaient montés sur de forts bateaux, le long desquels nageaient les chevaux. Passant le fleuve plus haut que les autres, ils brisaient la violence du courant et rendaient la traversée facile aux canots qui passaient plus bas. La plus grande partie des chevaux nageait, soutenue par des courroies qu'on tenait à la poupe : on avait embarqué les autres, sellés et bridés, pour que le cavalier pût s'en servir aussitôt à terre.

XXVIII. Les Gaulois accourent sur la rive : ils font retentir l'air de leurs cris discordants et de leur chant de guerre national ; ils agitent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes et brandissent leurs javalots. Cependant, ils ne laissaient pas que d'être eux-mêmes effrayés à la vue de cette quantité immense de bâtiments qui fendaient le fleuve avec fracas, et en entendant les cris confus des matelots et des soldats qui s'efforçaient de rompre le courant, ou qui, de

l'autre rive, excitaient leurs compagnons déjà au milieu du fleuve. Tandis que ce danger qui est devant eux les épouvante, un cri plus effrayant encore retentit derrière eux : Hannon a pris leur camp. Bientôt il apparaît lui-même, et les Gaulois se trouvent exposés à un double péril. En face d'eux, les barques déposent à terre une multitude immense d'ennemis; derrière, une armée survenue à l'improviste les presse. Venus avec l'intention d'attaquer, ils se voient repoussés. Ils s'élancent alors partout où ils croient trouver un passage, et se précipitent en désordre vers leurs bourgades. Annibal fait passer à loisir le reste de ses troupes; et, dès lors, dédaignant les Gaulois et leurs menaces, il établit son camp. On imagina sans doute divers expédients pour faire passer les éléphants; toujours est-il qu'à ce sujet les récits varient beaucoup. Selon quelques histoires, à l'instant où les éléphants se trouvaient assemblés sur la rive, le plus facile à irriter d'entre eux, tourmenté par son cornac qui se jeta à la nage comme pour le fuir, se serait élancé à sa poursuite et aurait attiré le reste de la troupe : à mesure que chaque éléphant perdait pied, tout effrayé de la profondeur de l'eau, la force du courant le portait vers l'autre rive. Toutefois, il paraît certain qu'on les fit passer sur des radeaux : ce moyen, plus facile à exécuter sur-le-champ, paraît après coup plus vraisemblable. Un radeau, de deux cents pieds de long et de cinquante pieds de large, partait de la rive et s'avancait dans le fleuve; pour qu'il ne fût point emporté par le courant, plusieurs câbles énormes le fixaient à la rive; on le couvrait de terre, comme on eût fait un pont, afin que les éléphants marchassent hardiment comme sur la terre ferme. Un autre radeau, de même largeur, long de cent pieds, assez fort pour traverser le fleuve, était attaché au premier. Lorsque les éléphants, précédés de leurs femelles, avaient traversé le premier radeau, qui avait la solidité d'une route, et étaient engagés sur le petit radeau qu'on y avait joint, on coupait aussitôt les faibles liens qui retenant celui-ci, et quelques vaisseaux légers l'entraînaient vers l'autre bord. Ainsi on fit passer et l'on débarqua

successivement les éléphants. Ils n'avaient aucune frayeur tant qu'ils marchaient sur cet espèce de pont solide; ils commençaient à trembler lorsqu'on détachait le second radeau qui les entraînait vers le milieu du fleuve. Alors, ils se pressaient les uns contre les autres, car ceux qui étaient aux extrémités cherchaient à s'éloigner de l'eau. Il en résultait un certain désordre, que calmaient bientôt leur effroi lorsqu'ils se voyaient entourés d'eau de tous côtés. Quelques-uns, à force de se débattre, tombèrent dans le fleuve; mais leur masse même les soutenait; et, n'étant plus guidés par leurs cornacs qu'ils avaient renversés, ils finissaient eux-mêmes par trouver pied et par gagner la rive.

XXIX. Pendant le passage des éléphants, Annibal avait détaché cinq cents cavaliers numides vers le camp des Romains, pour examiner leur position, leurs forces, leurs projets. Ce corps de cavalerie trouva sur la route les trois cents cavaliers romains, envoyés, comme on l'a vu plus haut, des embouchures du Rhône. La rencontre fut plus meurtrière que ne l'aurait fait présumer le nombre des combattants. Sans compter nombre de blessures, le carnage fut à peu près égal de part et d'autre. La fuite et l'effroi des Numides laissèrent la victoire aux Romains, déjà épuisés de fatigue. Les vainqueurs perdirent environ cent soixante hommes, tant Gaulois que Romains; les vaincus plus de deux cents. Ce début de la guerre en était comme le présage: il promettait aux Romains l'avantage définitif; mais une victoire précédée de bien des alternatives et achetée par des flots de sang. Les deux détachements, l'action finie, revinrent vers leurs généraux. Ceux-ci étaient dans l'incertitude. Scipion ne pouvait s'arrêter à d'autre plan qu'à celui d'agir selon les desseins et les tentatives de l'ennemi; Annibal se demandait s'il devait poursuivre sa marche vers l'Italie, ou livrer bataille à l'armée romaine qui s'offrait à lui la première. Il fut détourné de ce second parti par une ambassade de Boïens conduits par Magalus, un des rois de ce pays. Ils lui promirent de guider sa marche, de partager ses périls, mais en lui conseillant de ne commencer la guerre

qu'en Italie sans laisser jusque-là entamer ses forces. Sans doute les Carthaginois redoutaient l'ennemi, et le souvenir de la guerre précédente n'était point encore effacé; cependant ils redoutaient plus encore l'immensité de la route et la hauteur des Alpes, qu'ils ne connaissaient point, mais dont la renommée leur faisait une idée effrayante.

XXX. Quand Annibal fut bien décidé à continuer sa route et à marcher sur l'Italie, il réunit tous les soldats, et, en mêlant les encouragements aux reproches, il sut échauffer les cœurs. « Il s'étonnait, disait-il, de cette terreur soudaine qui saisissait des âmes toujours intrépides. Pendant de longues années pourtant, leurs campagnes avaient été une suite de victoires; ils n'avaient quitté l'Espagne qu'après avoir soumis à Carthage toutes ces nations, toutes ces terres qu'embrassent deux mers opposées¹. Indignés ensuite de l'audace du peuple romain, qui réclamait les vainqueurs de Sagonte² comme des criminels, ils avaient passé l'Èbre pour anéantir le nom romain et pour être les libérateurs de l'univers. Alors, la route n'avait paru longue à personne, quand on partait de l'Occident pour aller à l'Orient. Et aujourd'hui, qu'ils ont fait bien plus de la moitié du chemin, qu'ils ont franchi les Pyrénées au milieu de peuplades sauvages, qu'ils ont passé le Rhône, ce fleuve immense, malgré des milliers de Gaulois et l'impétuosité du fleuve lui-même, lorsqu'ils ont devant eux les Alpes dont l'autre versant est en Italie, c'est maintenant qu'ils s'arrêtent fatigués aux portes mêmes de l'ennemi! Que pensent-ils donc que sont les Alpes? Ce sont des montagnes élevées; à les supposer plus hautes que les Pyrénées, nulle part il n'y a de terres qui touchent le ciel et qui soient infranchissables pour l'homme. Ces Alpes, on les habite, on les cultive, elles produisent et nourrissent des êtres vivants. Praticables pour quelques hommes, ne le seraient-elles pas pour une armée? Ces députés même, qu'ils voient devant eux, ils n'ont

1. La Méditerranée et l'Océan.

2. C'est un mensonge. Rome, par politique, ne demandait qu'Annibal, séparant sa cause de celle de Carthage, et ne parlant pas de l'armée.

pas d'ailes, et pourtant ils ont franchi les Alpes. Leurs ancêtres d'ailleurs n'étaient pas indigènes; ils sont venus en Italie d'une terre étrangère, et, ces Alpes mêmes, il les ont souvent franchies sans péril, en bandes nombreuses, avec femmes et enfants, cortège nécessaire des émigrations. Eh quoi! pour des soldats armés, qui ne portent avec eux que le bagage militaire, y a-t-il rien d'inaccessible ou d'infranchissable? Pour prendre Sagonte, que de périls, que de fatigues n'a-t-on pas supportées pendant huit mois? Aujourd'hui qu'ils marchent contre Rome, la capitale du monde, est-il des difficultés et des obstacles qui puissent arrêter leur entreprise? Les Gaulois l'ont prise, cette ville dont les Carthaginois désespèrent d'approcher. Il faut donc s'avouer inférieurs en énergie et en courage à ces Gaulois, qu'ils ont, en quelques jours, battus tant de fois, ou bien ne fixer d'autre terme à leur marche que la plaine qui s'étend entre le Tibre et les murs de Rome. »

XXXI. Après avoir ainsi ranimé les courages, Annibal ordonne aux soldats de réparer leurs forces et de se disposer ensuite à partir. Le lendemain, il remonte le cours du Rhône et gagne le milieu des terres : non que ce chemin lui parût le plus direct pour atteindre les Alpes; mais, plus il s'éloignerait de la mer, moins il rencontrerait de Romains, pensait-il, et il ne voulait en venir aux mains avec eux qu'une fois arrivé en Italie. En quatre jours, ils parvinrent à l'Ile. C'est l'endroit où l'Isère et le Rhône, tombant de deux points opposés des Alpes, se réunissent après avoir été séparés quelque temps par une étroite langue de terre. Cet espace, enclavé ainsi entre les deux fleuves, a été nommé l'Ile. Près de là sont les Allobroges, qui ne le cèdent, en puissance, en renommée, à aucun peuple de la Gaule. Ils étaient alors divisés par la lutte de deux frères qui se disputaient la couronne. L'aîné, Brancus, qui avait régné d'abord, avait été chassé du trône par son frère cadet et les jeunes gens du pays, qui, à défaut de bon droit, avaient pour eux la force. Annibal, fort à propos pour lui, fut prié de trancher la question. Arbitre entre les deux prétendants, il ren-

dit le trône à l'aîné, selon le vœu du sénat et des grands. Ce service eut sa récompense. Les Carthaginois reçurent des vivres et des provisions de toute sorte, et surtout des vêtements, que le froid proverbial des Alpes rendait indispensables. Les dissensions des Allobroges apaisées, Annibal, pour marcher vers les Alpes, ne prit pas la droite ligne : il se détourna sur la gauche ¹ vers le pays des Tricastins ; puis, suivant la lisière des pays des Vocontiens, il arriva sur le territoire des Tricoriens, sans rencontrer d'obstacle jusqu'à la Durance. Cette rivière, qui descend aussi des Alpes, est, de toutes celles de la Gaule, la plus difficile de beaucoup à traverser, puisque, malgré le volume de ses eaux, elle ne porte pas de barques. En effet, n'ayant pas de rives qui la contiennent, elle se répand en vingt courants toujours nouveaux, et forme partout des gués et des tourbillons qui rendent le passage incertain, même pour les piétons. En outre, roulant des roches pleines de gravier, elle n'offre aucun passage solide ni sûr. Elle se trouvait alors grossie par les pluies, ce qui rendit le passage plus tumultueux encore, car les soldats, indépendamment des autres dangers, se troublaient eux-mêmes par leur propre effroi et par leurs cris confus.

XXXII. Il y avait près de trois jours qu'Annibal avait quitté la rive du Rhône, quand le consul P. Cornélius s'avança en bataillon carré vers le camp de l'ennemi, pour livrer bataille sur-le-champ. Mais lorsqu'il vit que l'emplacement du camp était vide et qu'Annibal avait trop d'avance pour qu'il fût facile de l'atteindre, il regagna ses vaisseaux. Il préférerait reprendre la mer, et attendre, sans tant de périls et de fatigues, Annibal à la descente des Alpes. Cependant, pour ne pas laisser complètement sans secours l'Espagne, son département, il y fit passer contre Annibal son frère Cnéius Scipion avec la plus grande partie de son armée. Cnéius devait, non-seulement protéger les anciens alliés et en gagner de nouveaux, mais même chasser Annibal de

1. En réalité Annibal prit sur sa droite. Est-ce une erreur de Tite Live, ou bien le texte a-t-il été altéré ?

l'Espagne. Quant à Cornélius, avec le peu de troupes qu'il avait gardées, il regagna Gênes, comptant sur l'armée des rives du Pô pour défendre l'Italie. La Durance passée, Annibal parvint jusqu'aux Alpes, marchant presque toujours en plaine, et nullement inquiété par les Gaulois qui habitent ce pays. En présence des Alpes, bien que les esprits fussent déjà prévenus par la renommée, qui exagère toujours les proportions de l'inconnu, quand on vit de près la hauteur de ces montagnes, les neiges qui se confondaient avec le ciel, de misérables huttes suspendues aux rochers, le bétail et les chevaux engourdis par le froid, des hommes sauvages et velus, tous les êtres et tous les objets hérissés de givre et de glace, enfin tout un tableau dont la plume ne saurait peindre l'horreur, l'armée sentit naître son effroi. A peine essaye-t-on de gravir les premières pentes, qu'on aperçoit des montagnards postés sur les saillies des rochers à pic. S'ils s'étaient cachés dans des vallées couvertes pour fondre à l'improviste sur les Carthaginois, c'était une immense déroute et un immense carnage. Annibal fait halte aussitôt, et envoie des Gaulois reconnaître les lieux. Apprenant que le passage est impossible sur ce point, il place son camp au milieu des roches et des précipices, dans la vallée la plus étendue qu'il peut trouver. Grâce encore à ces Gaulois, dont la langue et les mœurs diffèrent peu de celles des montagnards, et qui ont pu se mêler à leurs entretiens, il apprend que le défilé est gardé le jour seulement, et que, la nuit, chacun retourne dans sa cabane. Dès lors, son plan est fait. De grand matin, il s'avance au pied des hauteurs, comme s'il voulait profiter de la journée pour se frayer par force et ouvertement un passage. Le jour est ainsi employé à simuler un projet qui trompe sur le véritable, et l'on se retranche dans le lieu où l'on s'est arrêté. Dès qu'il s'aperçoit que les montagnards ont quitté les hauteurs et que les postes ne sont plus gardés, il allume un grand nombre de feux pour faire croire à la présence en ce lieu de bien plus d'hommes qu'il n'en va rester. Laissant, en effet, les bagages, la cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie,

il part avec un corps de troupes légères formé de ses plus vaillants soldats, franchit à la hâte les défilés, et vient s'établir sur les hauteurs qu'occupait tout à l'heure l'ennemi.

XXXIII. Au point du jour, on lève le camp, et le reste de l'armée se met en marche. Déjà les montagnards, au signal donné, couraient de leurs forts aux postes accoutumés, quand tout à coup, au-dessus de leurs têtes, ils voient des Carthaginois maîtres des rochers qu'ils occupaient eux-mêmes la veille; en même temps, le reste des ennemis s'avance par le chemin frayé. Ce double spectacle, qui frappe leurs yeux et leurs esprits, les tient quelque temps immobiles : mais bientôt, ils remarquent l'embarras des troupes dans ce défilé, le désordre qui résulte de la confusion générale et surtout de l'épouvante des chevaux : ils se disent qu'il suffit du moindre surcroît de terreur pour que c'en soit fait de l'ennemi. Ils s'élancent donc de rochers en rochers, accoutumés qu'ils sont aux pentes les plus difficiles et les plus escarpées. Les Carthaginois sont ainsi arrêtés, et par l'ennemi, et par les difficultés du terrain. Il leur faut même soutenir une lutte plus vive contre leurs compagnons que contre les montagnards, chacun voulant échapper le premier au péril. Les chevaux surtout causaient des désastres. Épouvantés des cris confus, que rendait plus terribles encore l'écho des bois et des vallées, ils se cabraient, et, s'ils venaient à être frappés ou blessés, rien ne les retenait plus; ils renversaient de tous côtés les hommes et les bagages. Comme le défilé était bordé par deux précipices escarpés, plusieurs hommes furent ainsi jetés au fond de l'abîme avec leurs armes : quand les chevaux y tombaient avec leur charge, on eût dit qu'une montagne s'éroulait. C'était un affreux spectacle, et pourtant Annibal resta quelque temps immobile avec son détachement, de peur d'ajouter encore à la confusion et au tumulte. Mais quand il vit que ses troupes étaient coupées, qu'il allait perdre les bagages, question de vie ou de mort pour son armée, il s'élança des hauteurs où il était et tomba sur l'ennemi qu'il culbuta, non sans causer un nouveau désordre

parmi les siens. Toutefois, ce trouble fut apaisé en un instant, dès qu'on vit le chemin dégagé par la fuite des montagnards. Tous défilèrent aussitôt, tranquillement, et presque en silence. Annibal s'empara ensuite d'un fort, chef-lieu de cette contrée, et de toutes les bourgades environnantes : avec le blé et le bétail qu'il y prit, il nourrit son armée pendant trois jours. Comme ni les montagnards, consternés tout d'abord par cette défaite, ni les lieux même n'opposaient de grands obstacles, on fit quelque chemin pendant ces trois jours.

XXXIV. On arriva ensuite chez une peuplade fort nombreuse pour un pays de montagnes. Annibal faillit y périr, non dans une guerre ouverte, mais par ses propres armes, par la perfidie et les embûches. Une ambassade des chefs les plus âgés se rend près de lui : « Le malheur des autres, disent-ils, leur a été une utile leçon d'éprouver l'amitié plutôt que la force des Carthaginois. Ils obéiront donc à tous les ordres. Ils offrent des vivres, des guides, des otages garants de leurs promesses. » Annibal, sans les croire aveuglément, sans les repousser non plus, de crainte de s'en faire des ennemis déclarés, leur répond d'un ton bienveillant. Il accepte les otages, use des vivres qu'on a déposés sur la route, suit leurs guides ; mais sans permettre à son armée de marcher en désordre, comme on fait en pays ami. Au premier rang marchaient les éléphants et les chevaux ; il conduisait l'arrière-garde avec l'élite de l'infanterie, promenant de tous côtés des regards inquiets et scrutateurs. On était entré dans un étroit chemin, dominé d'un côté par la cime d'une montagne : tout à coup, les barbares sortent de leur embuscade ; devant, derrière, de près, de loin, ils harcèlent les Carthaginois, et font rouler sur eux d'énormes blocs de rochers. C'est sur les derrières que l'attaque fut le plus formidable. Heureusement, l'infanterie fit volte-face : sans cela, si l'arrière-garde n'avait pas été bien appuyée, il était inévitable que l'armée essuyât de grosses pertes dans ces gorges. Même ainsi défendue, elle courut le plus grand danger, et faillit être anéantie. En effet, pen-

dant qu'Annibal hésitait à engager son infanterie dans le défilé, car elle n'avait rien derrière elle pour la soutenir comme elle soutenait elle-même la cavalerie, les montagnards, accourant sur le flanc de l'armée, la coupèrent et s'emparèrent du chemin : Annibal passa une nuit entière séparé de sa cavalerie et de ses bagages.

XXXV. Le lendemain, les agressions des barbares s'étaient déjà ralenties : les troupes se rejoignent et l'on franchit le défilé, non sans faire de pertes, mais de chevaux plutôt que d'hommes. Dès lors, les montagnards ne se montrèrent plus en si grand nombre. Ils venaient fondre, en brigands plutôt qu'en ennemis, tantôt sur la tête, tantôt sur la queue de l'armée, selon la nature des lieux, selon qu'ils pensaient surprendre les détachements avancés ou les traînards. Sur ces pentes étroites et rapides, les éléphants retardaient beaucoup la marche ; mais derrière eux on était à couvert de l'ennemi, qui craignait d'approcher de ces animaux inconnus. Le neuvième jour, on atteignit le sommet des Alpes, après avoir franchi bien des passages impraticables et être revenu souvent sur ses pas, soit qu'on eût été trompé par les guides, soit que, se défiant d'eux, et par de fausses conjectures, on se fût engagé dans des vallons sans issue. On s'arrêta deux jours sur ces hauteurs pour donner quelque repos aux soldats après tant de fatigues et de combats. Quelques bêtes de somme, qui avaient roulé des rochers, rejoignirent le camp en suivant les traces de l'armée. Les esprits étaient déjà accablés par ces longues souffrances : la neige, qui tomba au moment du coucher des pléiades, mit le comble à la consternation. Quand on se remit en marche, au point du jour, la neige couvrait tout. L'armée s'avancait lentement ; la fatigue et le découragement se lisaient sur tous les visages. Alors Annibal, prenant les devants, arrive à une sorte de promontoire d'où la vue s'étend au loin en tous sens, fait faire halte, et, de là, montre aux soldats l'Italie et les plaines baignées par le Pô, au pied même des Alpes. « En ce moment, dit-il, nous escaladons les remparts de l'Italie et même de Rome ;

le reste du chemin sera uni et facile. Un combat, deux au plus, et nous sommes maîtres de la capitale, du boulevard de l'Italie. » L'armée continua sa marche; l'ennemi ne l'inquiétait plus que par des vols sans importance quand l'occasion s'en présentait. Toutefois, la descente fut bien plus difficile encore que l'ascension; car la pente des Alpes, moins longue du côté de l'Italie, est, par cela même, plus roide. Le chemin presque tout entier était à pic, étroit, glissant; nul moyen d'éviter une chute; et, pour peu que le pied glissât, on ne pouvait s'arrêter après être tombé; hommes et chevaux allaient rouler les uns sur les autres.

XXXVI. On vint ensuite à une roche beaucoup plus étroite et tellement à pic, que le soldat, même sans armes et sans bagages, tâtonnant, se retenant avec les mains aux broussailles et aux plantes qui croissaient à l'entour, avait peine à descendre. Cet endroit, déjà escarpé par lui-même, avait été transformé en un précipice de mille pieds environ par un éboulement récent. Les cavaliers s'arrêtent donc, ne trouvant plus de chemin. Annibal demande ce qui arrête la marche; on lui répond que c'est une roche infranchissable. Il vient s'assurer du fait. Un seul parti lui semble alors possible, faire un détour aussi long qu'il le faudra, et passer par des lieux non frayés que n'a jamais foulés le pied de l'homme. Mais ce moyen est bientôt reconnu impraticable. Comme l'ancienne neige durcie était recouverte par une nouvelle couche de médiocre épaisseur, le pied posait encore assez solidement sur cette neige molle et peu profonde; mais, quand elle fut fondue sous les pas de tant d'hommes et de chevaux, on marcha sur la première glace et sur l'humide verglas formé par la neige fondante. Ce fut alors une lutte terrible, et contre la glace glissante, où l'on ne pouvait assurer ses pas, et contre la pente du rocher, où le pied manquait à chaque instant. Vainement essayait-on de se relever à l'aide des genoux et des mains; genoux et mains glissaient de même, et l'on retombait encore. Nulle part une souche, une racine, où la main pût s'accrocher et le pied se retenir : on ne pouvait que rouler sur cette glace unie et dans

cette neige fondue. Quelquefois les bêtes de somme pénétraient jusqu'à la neige inférieure ; elles glissaient, et, dans leurs violents efforts pour se retirer, leur sabot brisait la glace : alors, comme prises au piège, elles restaient souvent engagées dans cette neige durcie et gelée profondément.

XXXVII. Enfin, après bien d'inutiles fatigues pour les hommes et pour les chevaux, on se résigna à camper sur le sommet : encore eut-on beaucoup de peine à le débayer, tant il fallait creuser dans la neige, tant il y en avait à enlever. On travailla ensuite à rendre praticable la roche qui seule pouvait donner passage. Forcés de la tailler, les soldats abattirent tout autour des arbres énormes qu'ils dépouillèrent de leurs branches et dont ils firent un énorme bûcher. Le feu y est mis, sous un vent violent très-propre à exciter la flamme ; du vinaigre est versé sur la pierre brûlante afin de la dissoudre. Lorsque le feu l'a calcinée, on l'ouvre avec le fer, la pente est adoucie par de légères courbures, en sorte que les chevaux et les éléphants même peuvent descendre. On avait passé quatre jours autour de ce rocher ; les chevaux étaient presque morts de faim, car ces hauteurs sont presque entièrement nues, et le peu d'herbe qui s'y trouve est caché par la neige. Les parties basses ont des vallons, des collines exposées au soleil, des ruisseaux le long des bois ; c'est une nature plus digne d'être habitée par l'homme. On y laissa paître les chevaux, et l'on accorda trois jours de repos aux soldats épuisés par le travail qu'avait demandé le rocher. Enfin on descendait dans la plaine où tout était moins rude, et la contrée, et le naturel des habitants.

XXXVIII. Tels sont les détails saillants de la marche d'Annibal. Quand il arriva en Italie, il y avait cinq mois, au dire de quelques historiens, qu'il avait quitté Carthagène ; il avait franchi les Alpes en quinze jours. Quel était le nombre de ses soldats à son arrivée en Italie ? C'est un point sur lequel on n'est nullement d'accord. La plus forte évaluation lui donne cent mille hommes d'infanterie et vingt mille chevaux ; la plus faible, vingt mille fantassins et six mille ca-

valiers¹. L. Cincius Alimentus, qui dit avoir été prisonnier d'Annibal, me semblerait faire autorité sur ce point, s'il ne faisait pas confusion sur le nombre en y ajoutant des Gaulois et des Liguriens. Si on les compte, quatre-vingt mille fantassins et dix mille chevaux pénétrèrent en effet en Italie; mais tout porte à le croire, et plusieurs historiens en font foi, ce nombre fut le résultat d'une jonction de troupes nouvelles. Cincius, il est vrai, affirme avoir entendu dire à Annibal lui-même qu'après le passage du Rhône jusqu'à son arrivée à Italie il avait perdu trente-six mille hommes, outre un grand nombre de chevaux et autres bêtes de somme sur le territoire des Tauriniens, peuple voisin de la Gaule cisalpine. Comme tous les historiens sont d'accord sur cette circonstance, je m'étonne de l'incertitude où l'on est sur le point où Annibal passa les Alpes, et de l'opinion commune qui le fait passer par les Alpes pennines, lesquelles devraient leur nom à ce passage². Cœlius dit qu'il passa par le mont de Crémone; mais alors, les deux défilés qui bordent ce pic l'auraient conduit, non plus chez les Tauriniens, mais chez les Gaulois Libuens, par les montagnes des Salasses. Il n'est pas d'ailleurs vraisemblable qu'il eût pu gagner par là la Gaule cisalpine, car toutes les approches des Alpes pennines lui eussent été fermées par des peuples demi-Germains. Une preuve décisive contre l'opinion qui se fonde sur le nom de Pennines, c'est que les Vénètes, habitants de ces montagnes, n'ont pas connaissance qu'elles aient dû leur nom à un passage quelconque des Carthaginois: elles furent ainsi appelées d'un dieu adoré sur leur sommet, et que les montagnards appellent Pennia.

XXXIX. Tout d'abord, et fort à propos, Annibal trouva les Tauriniens en guerre avec les Insubriens, leurs voisins. Offrir son armée à l'un des deux partis, il ne le pouvait; car, dans les premiers instants du repos, elle se ressentait cruellement des maux qu'elle avait soufferts. En effet, le passage de la fatigue au repos, de la disette à l'abondance, de la

1. C'est l'opinion de Polybe.

2. *Pœni*, Carthaginois; *Pœnini*, Pennini.

plus affreuse saleté à la propreté, éprouvait de façons diverses le tempérament de ces hommes, défigurés et semblables à des sauvages. Ce motif même détermina le consul P. Cornélius à se hâter. Aussitôt débarqué à Pise, à peine eut-il reçu de Manlius et d'Attilius une armée de nouvelles recrues, encore consternées d'un récent échec, qu'il marcha vers le Pô pour combattre l'ennemi avant qu'il eût réparé ses forces. Mais, quand le consul arriva à Plaisance, Annibal avait déjà levé son camp et pris d'assaut la capitale des Tauriniens¹, qui n'avaient pas voulu de son alliance. La crainte même ou l'affection allait gagner à son parti les Gaulois riverains du Pô, si, au moment où ils épiaient l'occasion de se séparer de Rome, l'arrivée soudaine du consul ne les eût arrêtés. Annibal quitta alors le pays des Tauriniens, persuadé que sa venue soulèverait les Gaulois encore indécis. Déjà les deux armées étaient presque en présence; les deux généraux, sans se connaître encore parfaitement, avaient d'avance l'un pour l'autre une certaine admiration. En effet, le nom d'Annibal était déjà bien connu à Rome, même avant le siège de Sagonte; et Scipion était regardé par Annibal comme un homme supérieur, par cela même qu'il avait été spécialement choisi pour le combattre. Cette estime mutuelle, ils y avaient encore ajouté, Scipion en venant chercher en Italie Annibal qui lui avait échappé dans la Gaule; Annibal, en concevant le hardi dessein de franchir les Alpes et en l'exécutant. Scipion se hâta de traverser le Pô, et vint camper auprès du Tésin; mais, avant de ranger ses troupes en bataille, il les harangua en ces termes pour animer leur courage.

XL. « Soldats, si je menais au combat l'armée que j'avais naguère en Gaule, tout discours eût été superflu. A quoi bon, en effet, exhorter cette cavalerie qui a battu sans peine la cavalerie ennemie sur les bords du Rhône, ou ces légions devant lesquelles a fui ce même ennemi, me laissant, à défaut d'une victoire, l'aveu de son infériorité et de son

¹ Turin.

effroi. Mais puisque aujourd'hui cette armée, enrôlée pour l'Espagne, y fait, avec mon frère Cnéius, la guerre sous mes auspices, conformément aux ordres du sénat et du peuple romain, j'ai voulu qu'un consul vous conduisit contre Annibal et les Carthaginois. Ainsi, de moi-même, je suis venu soutenir cette lutte qui va s'engager ici. Général nouveau pour vous, je dois adresser quelques mots à des soldats nouveaux pour moi. Et d'abord, sachez bien quelle est cette guerre, quel est cet ennemi. C'est celui, soldats, que vous avez vaincu sur terre et sur mer dans la campagne précédente; à qui vous avez imposé un tribut pendant vingt années; à qui vous avez enlevé la Sicile et la Sardaigne, trophées de vos victoires. Dans cette lutte, chaque armée apporte un esprit différent; l'une, celui qui anime les vainqueurs; l'autre, celui des vaincus. S'ils vont livrer bataille aujourd'hui, ce n'est pas par confiance, c'est par nécessité; à moins que vous ne pensiez qu'une armée qui a refusé le combat, étant encore entière, ait retrouvé confiance aujourd'hui, quand elle a perdu, dans le passage des Alpes, les deux tiers de sa cavalerie et de son infanterie, en un mot, plus d'hommes qu'il ne lui en reste. Mais peut-être que ce petit nombre de soldats a une telle énergie de corps et d'âme que nulle force ne saurait leur résister? Non: ce sont des fantômes, des ombres d'hommes, des corps épuisés par la faim, le froid, une saleté hideuse, meurtris et mutilés par les pierres et les rochers. Ils ont les articulations gelées, les nerfs roidis par le froid, les membres glacés et paralysés: ils n'ont que des armes disloquées et brisées, des chevaux boiteux et hors de service. Telle est la cavalerie, telle est l'infanterie que vous allez avoir à combattre: ce sont les débris d'une armée, ce n'est pas une armée. La seule chose que je crains, c'est qu'on ne dise après le combat qu'Annibal arrivait vaincu déjà par les Alpes. Mais après tout, c'était justice que, pour punir un chef et un peuple infracteurs des traités, la guerre fût commencée et presque décidée par les dieux, en dehors de toute intervention humaine; et que nous, outragés après les dieux,

nous n'eussions qu'à terminer la vengeance entreprise et assurée par eux.

XLI. « Je ne crains pas qu'on m'accuse de vous parler avec une superbe confiance pour vous encourager, ayant d'autres sentiments dans le cœur. J'étais libre, en effet, d'aller avec mon armée en Espagne, ma province, pour laquelle j'étais déjà en route. Là, j'aurais trouvé un frère pour s'associer à mes desseins et partager mes périls, Asdrubal pour adversaire au lieu d'Annibal, et une guerre moins difficile assurément. Cependant, lorsque mes vaisseaux côtoyaient la Gaule, apprenant l'arrivée de ces ennemis, je suis descendu à terre, j'ai envoyé en avant la cavalerie, et je me suis dirigé vers le Rhône. Ma cavalerie, la seule partie de mes troupes à qui il ait été donné d'en venir aux mains avec les ennemis, a mis leur cavalerie en déroute. Quant à leur infanterie, comme elle s'éloignait de moi aussi rapidement que si elle eût fui devant un vainqueur, et que je ne pouvais l'atteindre par terre, je me suis embarqué, et, faisant la plus grande diligence, malgré un si long circuit de terre et de mer, je suis venu la rejoindre au pied des Alpes. Semble-t-il donc que, reculant devant un ennemi redoutable, je l'aie rencontré sans le vouloir; ne l'ai-je pas plutôt suivi à la piste, pour le provoquer et le forcer à combattre? Je suis curieux de voir si, depuis vingt ans, la terre a tout à coup produit des Carthaginois, ou si ce sont les mêmes qui ont combattu aux îles Égates, que vous avez relâchés en les estimant dix-huit deniers par tête; si cet Annibal est, comme il le proclame, l'émule des voyages d'Hercule, ou s'il est ce que l'a laissé son père, le vassal, le tributaire et l'esclave du peuple romain. Oui, si son âme n'était pas troublée par les souvenirs de Sagonte, il se rappellerait, sinon l'abaissement de sa patrie, du moins l'abaissement de sa famille, l'humiliation de son père, et les traités signés de la main d'Amilcar, qui, sur l'ordre de notre consul, évacua le mont Érix, subit en pleurant de rage les dures conditions imposées aux Carthaginois vaincus, prit l'engagement de céder la Sicile et de payer un tri-

but au peuple romain. Aussi, soldats, je voudrais vous voir combattre, non-seulement avec l'ardeur qui vous anime d'ordinaire contre les autres ennemis, mais avec indignation et avec colère, comme si vous trouviez vos esclaves saisissant tout à coup des armes contre vous. Nous aurions pu, si nous l'avions voulu, lorsqu'ils étaient emprisonnés sur le mont Erix, les y laisser périr par le plus cruel des supplices, la faim ; nous aurions pu porter en Afrique notre flotte victorieuse, et détruire, même sans combattre, Carthage en quelques jours. Nous avons cédé à leurs prières et leur avons fait grâce, nous avons levé le siège, nous avons fait la paix avec des vaincus ; enfin, nous les avons pris sous notre sauvegarde quand ils étaient en proie à la guerre d'Afrique. Pour prix de ces bienfaits, ils viennent, à la suite d'un jeune forcené, assiéger notre patrie. Et plutôt aux dieux que notre honneur seul fût en question dans ce combat ! Mais il y va aussi de notre salut. Ce n'est plus pour la possession de la Sicile et de la Sardaigne qu'il faut se battre, mais pour la possession de l'Italie même : et il n'y a pas derrière nous une autre armée qui arrête l'ennemi si la victoire ne nous reste point ; pas d'autres Alpes qui le retardent et nous permettent de lever de nouvelles forces. C'est ici même, soldats, qu'il faut arrêter l'ennemi, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. Que chacun de vous se persuade qu'il va couvrir de son bouclier, non pas son corps, mais sa femme et ses petits enfants. Et même, qu'il voie encore au delà de sa famille : qu'il se dise et se répète que le sénat et le peuple romain ont aujourd'hui les yeux fixés sur nous. De notre énergie et de notre courage va dépendre la fortune de Rome et de l'empire romain. »

XLII. Ainsi parla le consul aux Romains. Annibal crut que les faits mieux que les paroles animeraient ses soldats. Il rangea donc l'armée en cercle comme pour un spectacle, plaça dans l'enceinte des prisonniers montagnards enchaînés, jeta à leurs pieds des armes gauloises, et fit demander par un interprète si, avec promesse pour les vainqueurs

d'avoir la liberté, des armes et un cheval, ils voulaient se battre entre eux. Tous sans exception demandant des armes et le combat, on fut obligé de recourir au sort, et chacun d'eux souhaitait d'être désigné pour cette épreuve. A mesure que leurs noms étaient appelés, fiers, transportés de joie, au milieu des félicitations de leurs compagnons, ils s'élançaient vers leurs armes en bondissant, selon la coutume de leur pays. Le combat engagé, telle était la disposition des esprits, non-seulement parmi les prisonniers, mais même parmi les spectateurs, que le succès du vainqueur n'était pas plus admiré que la mort glorieuse du vaincu.

XLIII. Après avoir ainsi frappé l'esprit du soldat par le spectacle de plusieurs luites, il les congédia, les réunit ensuite de nouveau, et leur parla en ces termes : « Si les sentiments que vous montriez tout à l'heure à propos du sort d'autrui, vous les avez encore quand il s'agira de votre propre sort, la victoire est à nous, soldats. Car c'était plus qu'un spectacle que vous aviez tout à l'heure devant les yeux, c'était l'image même de votre situation ; et je ne sais pas si la fortune ne vous enchaîne pas à une nécessité plus étroite qu'elle n'a fait vos captifs. A droite et à gauche, deux mers vous emprisonnent, et vous n'avez pas même un vaisseau pour fuir ; devant vous est le Pô, le Pô, bien plus large et bien plus violent que le Rhône ; derrière vous est la barrière des Alpes, barrière que vous n'avez franchie qu'à grand-peine lorsque l'armée était complète et qu'elle n'avait rien perdu de ses forces. Il vous faut vaincre ou mourir à l'endroit où vous rencontrez l'ennemi. Mais, si le destin vous impose la nécessité de combattre, en retour, il réserve des récompenses telles que les hommes n'osent pas même en demander de semblables aux dieux immortels. Si, par notre courage, nous devons seulement reconquérir la Sicile et la Sardaigne, ce serait déjà un magnifique résultat. Mais tous les trésors que les Romains ont acquis et accumulés par tant de triomphes, ils seront à vous en même temps que leurs anciens possesseurs. En vue d'une si riche récompense, marchez ! les dieux sont pour vous, prenez les armes ! Assez

longtemps, dans les montagnes désertes de la Lusitanie et de la Celtibérie, vous avez poursuivi des troupeaux, sans le moindre dédommagement de tant de fatigues et de tant de dangers : il est temps que vos services soient largement et richement payés, que vous recueilliez le digne prix de vos peines, vous qui avez franchi tant de montagnes et de fleuves au milieu de peuplades armées ! C'est ici que la fortune a placé le terme de vos fatigues ; c'est ici qu'elle vous réserve une récompense proportionnée à l'éclat de vos services. De ce que cette guerre a des apparences redoutables, n'allez pas croire que la victoire sera extrêmement difficile. Souvent un ennemi dédaigné a livré de sanglantes batailles, et des peuples, des rois renommés, ont été vaincus au premier choc. En effet, ôtez l'éclat de leur nom, en quoi les Romains vous peuvent-ils être comparés ? Pour ne point parler de cette guerre de vingt ans faite par vous avec un rare courage et un rare bonheur, c'est vous qui, partis des colonnes d'Hercule, des bords de l'Océan, de l'extrémité du monde, êtes venus jusqu'ici, toujours vainqueurs, à travers tant de farouches peuplades de l'Espagne et de la Gaule. Qu'allez-vous avoir à combattre ? Une armée de recrues, qui, cet été même, a été battue, taillée en pièces, enveloppée par les Gaulois, qui est inconnue à son chef et qui ne le connaît pas. Et moi, né en quelque sorte, et, du moins, élevé sous la tente de mon père, cet illustre général ; moi, le conquérant de l'Espagne et de la Gaule ; moi, le vainqueur des nations des Alpes, et, ce qui est beaucoup plus, des Alpes elles-mêmes, irai-je me comparer à un général de six mois, déserteur de son armée ? Qu'on supprime les étendards et qu'on lui montre Carthaginois et Romains, il ne reconnaîtra pas, j'en suis sûr, quelles sont ses troupes. Pour moi, il ne me semble pas d'un médiocre avantage, soldats, qu'il n'y ait aucun de vous dont les yeux n'aient été témoins de quelqu'un de mes faits d'armes ; aucun dont je n'aie vu moi-même et constaté le courage, et à qui je ne puisse rappeler le temps et le lieu de ses coups d'éclat. C'est donc avec des soldats qu'il a mille fois loués et récompensés

qu'Annibal, votre élève à tous avant d'être votre général, va marcher au combat contre un chef et une armée également inconnus l'un à l'autre.

XLIV. « De quelque côté que se portent mes regards, je vois partout courage et force : ici, ma vieille infanterie ; là, les cavaliers de deux nations belliqueuses, les uns se servant du frein, les autres montant des chevaux libres ; vous, mes fidèles et intrépides alliés ; vous, enfin, Carthaginois prêts de combattre pour la patrie et pour une juste vengeance. C'est nous qui portons la guerre et nos étendards menaçants au sein de l'Italie. De notre côté donc l'audace et l'ardeur, car, dans toute lutte, l'agresseur a plus de confiance et de courage que celui qui est attaqué. Et d'ailleurs, notre courroux s'allume à l'idée de leurs prétentions injustes et outrageantes. Ils ont demandé pour victimes, moi d'abord, votre général, puis vous tous qui avez assiégé Sagonte. Si l'on nous eût livrés, ils nous réservaient les derniers supplices. Nation cruelle et tyrannique qui veut tout dominer, tout gouverner ! Faisons-nous la guerre avec ce peuple, serons-nous en paix avec cet autre, il faut que ce soit elle qui en décide. Elle nous circonscrit et nous emprisonne entre des montagnes et des fleuves que nous ne franchirons pas ; mais, ces limites qu'elle a tracées, elle-même ne les respecte point. Ne passez pas l'Èbre ; n'inquiétez pas Sagonte, dit-elle. — Mais Sagonte est en deçà de l'Èbre. — Eh bien ! plus un seul pas ! — C'est donc peu de m'enlever mes anciennes provinces, la Sicile et la Sardaigne ; vous m'enlevez encore l'Espagne ? Que je l'abandonne, et vous passerez en Afrique ! Mais que dis-je, vous passerez ? Leurs deux consuls de cette année, ils les ont envoyés, l'un en Espagne, l'autre en Afrique. Nous ne possédons plus rien que ce que nous donneront nos armes. Ils peuvent encore être timides et lâches, ceux qui, derrière eux, voient quelque ressource, qui, fuyant à travers un pays sûr et ami, trouveront un abri dans leurs champs, dans leur propre patrie. Mais vous, force vous est d'être braves : entre la victoire ou la mort, pas de milieu pour vous, vous l'avez bien compris. Il vous faut

donc, ou vaincre, ou, si la fortune vous trahit, tomber les armes à la main, en combattant plutôt qu'en fuyant. Si telle est à tous votre résolution ferme, inébranlable, je le répète, soldats, la victoire est à vous. Jamais les dieux immortels ne donnèrent à l'homme un motif plus puissant de vaincre. »

XLV. De part et d'autre, ces harangues ont enflammé l'ardeur des soldats. Les Romains jettent un pont sur le Tésin et construisent un fort pour le défendre. Tandis que ce travail les occupe, Annibal envoie Maharbal avec un détachement de cinq cents cavaliers numides ravager les terres des alliés de Rome. Il lui recommande surtout d'épargner les Gaulois et de pousser leurs chefs à la défection. Le pont terminé, l'armée romaine passe sur le territoire des Insubriens, et se porte à cinq milles de Victumvia. C'était là que campait Annibal. Il rappelle en toute hâte Maharbal et ses cavaliers; puis, à l'approche du combat, persuadé qu'il n'en saurait trop dire et trop faire pour animer ses soldats, il les rassemble et leur promet des récompenses positives, dans l'espoir desquelles il les engage à combattre. « Il leur donnera, dit-il, des terres en Italie, en Afrique, en Espagne, selon que chacun voudra, libres de tout impôt pour le donataire et ses enfants. Si quelqu'un préfère de l'argent à la terre, il lui donnera de l'argent; ceux des alliés qui voudront devenir citoyens de Carthage en auront la faculté; pour ceux qui aimeraient mieux retourner dans leur patrie, il fera en sorte qu'ils ne désirent changer de fortune avec aucun de leurs concitoyens. » Aux esclaves qui suivent leurs maîtres, il promet la liberté; il rendra aux maîtres deux esclaves pour un. Afin qu'ils tiennent ses promesses pour sacrées, il saisit un agneau de la main gauche, une pierre de la main droite, et s'écrie : « Jupiter, et vous tous, dieux, si je manquais à ma parole, immolez-moi comme j'immole cet agneau. » En prononçant ces mots, il brise avec la pierre la tête de la victime. Tous alors considèrent les dieux comme garants de leurs espérances : une seule chose semble en retarder la réalisation, la lenteur que

l'on met à en venir aux mains ; et ils n'ont qu'une âme et qu'une voix pour demander le combat.

XLVI. Les Romains étaient loin d'avoir un si grand empressement. A bien des motifs de crainte s'était ajoutée l'impression causée par des prodiges récents. Un loup avait pénétré dans le camp, et, après avoir déchiré tous ceux qui se trouvaient sur son passage, il s'était échappé sans une blessure. En outre, un essaim d'abeilles était venu se poser sur l'arbre qui couvrait la tente du général. Scipion fit des sacrifices expiatoires. Ensuite, avec sa cavalerie et une troupe légère d'archers, il s'avancait vers le camp des Carthaginois pour examiner de près ses forces, le nombre et le genre de ses troupes, quand il rencontra Annibal, venu également avec de la cavalerie pour reconnaître les lieux. Les deux détachements ne s'aperçurent pas d'abord ; mais bientôt le nuage de poussière que soulevaient en marchant tant d'hommes et de chevaux indiqua l'approche de l'ennemi. Les deux troupes font halte et se préparent à combattre. Scipion place au premier rang les archers et les cavaliers gaulois, et, en réserve, au second rang, les Romains et les alliés. Annibal met au centre les cavaliers qui se servent du frein, et, aux ailes, les cavaliers numides. A peine le cri du combat a-t-il retenti, que les archers de Scipion s'enfuient vers le corps de réserve formant la seconde ligne. Entre les cavaliers, le combat demeure quelque temps incertain. Mais bientôt les fantassins, en se mêlant à l'action, effrayent les chevaux ; nombre de cavaliers sont désarçonnés, ou sautent à terre pour défendre leurs compagnons enveloppés ; et ainsi, ce n'est plus, en quelque sorte, qu'un engagement d'infanterie. A ce moment, les Numides, disposés sur les ailes, et qui ont fait un circuit, apparaissent derrière les Romains. A cette vue, ceux-ci sont saisis d'une frayeur qui s'accroît encore quand ils aperçoivent leur consul blessé et presque aux mains de l'ennemi ; mais il est heureusement sauvé par son fils, presque encore enfant, qui se jette entre les ennemis et lui. C'est ce jeune homme qui aura la gloire d'achever cette

guerre, et qui méritera le surnom d'Africain par sa brillante victoire sur Annibal et les Carthaginois. Cependant, la déroute ne fut complète que pour les archers, assaillis les premiers par les Numides. Le reste de la cavalerie reçut le consul dans ses rangs bien serrés, et, le protégeant à la fois de ses armes et de son corps, le ramena jusqu'au camp sans qu'il y eût dans cette retraite ni trouble ni désordre. Cœlius attribue l'honneur d'avoir sauvé le consul à un esclave ligurien : j'aime mieux croire qu'il fut sauvé par son fils¹, version que donnent plusieurs historiens et que la tradition a consacrée.

XLVII. Tel fut le premier combat contre Annibal : il prouva clairement que la cavalerie carthaginoise était supérieure, et que, par conséquent, les plaines découvertes, comme celles qui s'étendent entre le Pô et les Alpes, convenaient mal aux Romains pour faire la guerre. Aussi, la nuit suivante, Scipion, après avoir fait rassembler sans bruit les bagages, leva le camp des bords du Tésin et se porta en toute hâte vers le Pô, afin de retrouver encore intact le pont qu'il y avait jeté, et de faire passer ses troupes sans être inquiété ni poursuivi par l'ennemi. Ils arrivèrent en effet à Plaisance avant qu'Annibal les sût positivement partis du Tésin. Cependant, il prit environ six cents traînards qui n'avaient point encore franchi le Pô, et avaient mis trop de lenteur à détacher les radeaux. Il ne put se servir du pont, qui, les extrémités une fois rompues, fut emporté par le courant. Cœlius rapporte que Magon passa sur-le-champ le fleuve à la nage avec la cavalerie et les fantassins espagnols, et qu'Annibal lui-même fit passer son armée par des gués qui se trouvaient plus haut, ayant eu soin de disposer les éléphants de manière à ce qu'ils brisasent la force du courant. Mais ce récit n'est guère croyable pour ceux qui connaissent ce fleuve. Il n'est pas vraisemblable, en effet, que la cavalerie ait pu, sans perdre ni armes ni chevaux, triompher de la violence inouïe du cou-

1. Voir Polybe, X, 2.

rant, quand bien même tous les Espagnols se seraient soutenus sur des outres gonflées : il eût fallu, d'ailleurs, faire un circuit de plusieurs jours pour trouver des gués où pût se hasarder une armée chargée de bagages. Je crois plus volontiers les historiens qui disent qu'on fut deux jours avant d'arriver à un endroit où l'on pût jeter un pont, et que Magon passa le premier avec la cavalerie espagnole, libre de tout bagage. Pendant qu'Annibal s'arrêtait sur les bords du fleuve pour recevoir les ambassades des Gaulois et faire passer sa pesante infanterie, Magon, avec ses cavaliers, se rapprocha d'un jour de marche de Plaisance, où était l'ennemi. Peu de jours après, Annibal vint se retrancher à six milles de cette place, le lendemain, il déploya ses troupes sous les yeux de l'ennemi, et lui présenta la bataille.

XLVIII. La nuit suivante, le camp romain fut ensanglanté par les Gaulois auxiliaires; l'alarme toutefois fut plus grande que la perte. Environ deux mille fantassins et deux cents cavaliers gaulois égorgèrent les sentinelles des portes, et passèrent au camp d'Annibal. Celui-ci leur parla avec bienveillance, fit briller à leurs yeux l'espoir de magnifiques récompenses; puis les renvoya, chacun dans sa cité, pour gagner l'esprit de leurs concitoyens. Scipion vit dans ce massacre le signal de la défection de tous les Gaulois : la frénésie du crime allait les gagner tous comme un mal contagieux et ils courraient aux armes. Aussi, bien que souffrant encore de sa blessure, il partit sans bruit à la quatrième veille de la nuit suivante, et, se dirigeant vers la Trébie, vint camper sur des montagnes escarpées, inaccessibles à la cavalerie. Mais il ne put cacher son départ comme aux bords du Tésin. Annibal lança contre lui les Numides, puis toute la cavalerie. Sans aucun doute, l'arrière-garde au moins eût été mise en déroute, si l'avidité du butin n'avait poussé les barbares vers le camp abandonné. Ils perdirent un temps précieux à le fouiller de tous côtés : pendant leurs recherches presque infructueuses, les Romains leur échappèrent. Ils les virent au delà de la Trébie, occu-

pés à tracer leur camp, et tuèrent seulement quelques traînards surpris en deçà du fleuve. Scipion ne pouvait plus supporter les fatigues de la marche qui irritaient sa blessure : croyant d'ailleurs devoir attendre son collègue, qu'il savait avoir été rappelé de Sicile, il choisit près de la rivière l'endroit qui lui sembla le plus propice pour l'emplacement d'un camp, et s'y retrancha fortement. Annibal campa non loin de là. Si la victoire de sa cavalerie lui donnait de l'orgueil, il était fort inquiet de la disette, chaque jour plus cruelle pour une armée engagée, sans vivres, sans convois organisés, sur un territoire ennemi. Il envoya donc un détachement vers le bourg de Clastidium où les Romains avaient de forts magasins de blé. On allait commencer l'attaque, quand on eut l'espoir de réussir par la trahison. Pour une bien faible somme, quatre cents écus d'or, Darius de Brindes, commandant de la garnison, se laissa corrompre et livra la place à Annibal. Elle fut comme le grenier des Carthaginois tant qu'ils restèrent sur la Trébie. On n'usa d'aucune rigueur contre la garnison prisonnière; Annibal tenait à se faire au début une réputation de clémence.

XLIX. Tandis que la guerre était ainsi suspendue sur les bords de la Trébie, il se passa, autour de la Sicile et des îles qui avoisinent l'Italie, plusieurs événements mémorables, avant et depuis l'arrivée du consul Sempronius. De vingt quinquérèmes, montées par mille combattants, que les Carthaginois avaient envoyées ravager la côte d'Italie, neuf abordèrent à Lipari, huit à l'île de Vulcain¹, et trois furent emportées dans le détroit par la violence de la mer. Ces trois galères ayant été signalées à Messine, Hiéron, qui s'y trouvait pour attendre le consul romain, envoya douze vaisseaux contre elles. Elles furent prises sans résistance et conduites au port de Messine. On sut par les prisonniers qu'outre ces vingt galères dont ils faisaient partie, et qui cinglaient vers l'Italie, trente-cinq autres se dirigeaient vers la Sicile pour soulever les anciens alliés de

1. Aujourd'hui Volcano.

Carthage; que leur but principal était de s'emparer de Lilybée, et que la tempête, qui les avait eux-mêmes dispersés, avait aussi dû jeter cette flotte vers les îles Égates. Le roi fait parvenir ces indications, telles qu'il les a reçues, au préteur M. Émilius, chargé de la Sicile, en lui recommandant de garnir fortement Lilybée. En effet, le préteur envoya tout aussitôt dans les villes voisines des lieutenants et des tribuns pour ordonner aux habitants une vigilance rigoureuse, et surtout pour mettre Lilybée en état de défense. Outre ces préparatifs, il enjoignit par édit aux équipages de réunir des vivres pour dix jours, de les transporter à bord, et de s'embarquer au premier signal. Tout le long de la côte, des vedettes devaient guetter l'approche des ennemis. Aussi, quoique les Carthaginois eussent à dessein ralenti la marche de leurs navires pour aborder à Lilybée seulement au point du jour, leur arrivée n'en était pas moins connue d'avance, parce que la nuit était éclairée par la lune et qu'ils venaient voiles déployées. Le signal est donné sur-le-champ par les vedettes : dans la ville, on crie aux armes et l'on court aux vaisseaux. Une partie des soldats est sur les murs et aux portes, le reste sur la flotte. Les Carthaginois, voyant alors qu'il ne faut plus compter sur la surprise des habitants, se tiennent jusqu'au jour à distance du port : ils emploient ce temps à carguer les voiles et à tout disposer pour le combat. Le jour venu, ils gagnent le large pour laisser à la bataille un plus vaste espace et donner à la flotte ennemie la liberté de sortir du port. Les Romains ne refusent point le combat; tout les encourage : cet endroit même qui leur rappelle de glorieux souvenirs, le nombre et le courage de leurs soldats.

L. A peine en pleine mer, les Romains cherchent à engager la lutte de près et à en venir aux prises. Les Carthaginois, au contraire, évitent l'abordage, opposent la ruse à la force, aimant mieux combattre avec les vaisseaux qu'avec les armes et les hommes. En effet, leur flotte, riche en matelots, était fort pauvre en soldats; et, en cas d'abordage, elle n'avait pour se défendre qu'un nombre bien

inférieur de combattants. Dès que cette différence fut constatée, les Romains furent encouragés par leur grand nombre, et les Carthaginois effrayés de leur faiblesse. Sept de leurs vaisseaux furent enveloppés en un moment, le reste prit la fuite. On fit sur les sept vaisseaux dix-sept cents prisonniers, soldats et matelots, parmi lesquels trois nobles Carthaginois. La flotte romaine rentra au port sans autre dommage qu'un vaisseau percé de part en part; encore put-on le ramener avec les autres. Ce ne fut qu'après ce combat, mais avant que la nouvelle en fût venue à Messine, que le consul T. Sempronius arriva dans cette ville. Comme il entrait dans le détroit, le roi Hiéron vint à sa rencontre avec une flotte richement équipée. Passant du vaisseau royal sur le vaisseau du consul, il félicita celui-ci d'avoir fait une heureuse traversée avec son armée et ses vaisseaux, et lui souhaita le même bonheur en gagnant la Sicile. Ensuite il exposa la situation de l'île, les tentatives des Carthaginois, et promit de servir les Romains, dans sa vieillesse, avec le même zèle qu'il avait montré pour eux dans sa jeunesse, lors de la première guerre. Il s'engagea à fournir gratuitement du blé et des habits aux légions et aux équipages du consul. Lilybée, disait-il, et les villes de la côte étaient fort exposées; bien des esprits y étaient avides de changements. D'après ces indications, le consul crut devoir ne pas perdre un moment et cingler immédiatement vers Lilybée. Le roi et la flotte royale partirent avec lui. Ils apprirent en mer le combat de Lilybée, la défaite et la prise des bâtiments ennemis.

LI. Arrivé à Lilybée, le consul congédia le roi Hiéron et sa flotte; puis, laissant un préteur pour défendre la côte de la Sicile, il se dirigea vers l'île de Malte, alors occupée par les Carthaginois. Comme il débarquait, on lui livra Amilcar, fils de Gisgon, commandant de la garnison, avec un peu moins de deux mille hommes, la place et l'île tout entière. Quelques jours après, il revint à Lilybée: le consul et le préteur vendirent à l'encan leurs captifs, à l'exception de ceux qui étaient d'une naissance illustre. Croyant alors

la Sicile assez à couvert de ce côté, le consul se dirigea vers les îles de Vulcain, où stationnait, disait-on, une flotte carthaginoise ; mais il ne trouva aucun ennemi dans ces parages. Déjà ils étaient allés ravager les côtes d'Italie, et la dévastation du territoire de Vibone avait porté la terreur à Rome même. Le consul regagnait la Sicile, quand il apprit la descente des ennemis sur le territoire de Vibone ; une lettre du sénat l'avertissait de l'arrivée d'Annibal en Italie, et l'invitait à venir au plus vite en aide à son collègue. Partagé entre ces diverses inquiétudes, il fit sur-le-champ embarquer son armée, qu'il envoya à Ariminum par la mer supérieure ; il chargea son lieutenant, Sex. Pomponius, auquel il laissait vingt-cinq vaisseaux longs, de protéger le territoire de Vibone et la côte d'Italie. Il compléta pour le préteur M. Émilius une flotte de cinquante vaisseaux. Pour lui, après avoir tout disposé en Sicile, il se rendit à Ariminum en longeant la côte d'Italie. De là, il marcha avec son armée vers la Trébie, et se joignit à son collègue.

LII. La réunion des deux consuls et de tout ce que Rome avait de forces contre Annibal devait montrer jusqu'à l'évidence, ou bien que cette armée était en état de défendre l'empire romain, ou bien que toute ressource était perdue. Cependant, l'un des consuls, intimidé par la défaite de sa cavalerie et arrêté par sa blessure, voulait traîner la guerre en longueur ; l'autre, dont l'ardeur n'avait pas encore été ralentie, et qui, par conséquent, avait plus de hardiesse, ne voulait point de délai. Le territoire situé entre la Trébie et le Pô était alors occupé par les Gaulois. Voyant en lutte deux puissances formidables, ils tenaient une conduite ambiguë, sans aucun doute pour rechercher ensuite les bonnes grâces du vainqueur. Les Romains s'accommodaient de cette politique, il leur suffisait qu'ils se tinssent tranquilles : Annibal s'en indignait, répétant que les Gaulois l'avaient eux-mêmes pressé de venir les délivrer. Dans sa colère, et, en même temps, pour nourrir son armée par le pillage, il envoya deux mille hommes d'infanterie, mille de cavalerie,

presque tous Numides, et avec eux quelques Gaulois, ravager tout le pays jusqu'aux rives du Pô. Incapables de résister, les Gaulois, restés neutres jusqu'alors, sont poussés par ces agressions à prendre parti pour le peuple qui pourra les venger. Ils envoient au consul des ambassadeurs et réclament le secours des Romains pour un peuple habitant leur contrée et victime de la fidélité qu'il leur a gardée. Cernélius ne trouvait ni le motif ni la circonstance favorables pour engager l'action. Les Gaulois lui étaient suspects après tant de trahisons; quand le temps aurait effacé le souvenir des autres, la révolte récente des Boïens ne se pouvait oublier. Sempronius, au contraire, pensait que le plus sûr moyen d'enchaîner la fidélité des alliés était de secourir les premiers qui avaient besoin d'assistance. Tandis que son collègue hésite encore, il détache sa cavalerie, avec un corps de mille fantassins, presque tous archers, et les fait passer au delà de la Trébie pour défendre le territoire des Gaulois. Ce détachement surprend les ennemis dispersés, en désordre, presque tous chargés de butin, fond sur eux, sème partout l'effroi et le carnage, et les poursuit jusqu'à leur camp et jusqu'aux avant-postes. Repoussé à son tour par une vigoureuse sortie du camp, il reçoit aussi des renforts, et le combat est rétabli. La victoire fut ensuite longtemps disputée; mais, bien que les chances demeurassent égales jusqu'au bout, elle finit par être attribuée aux Romains plutôt qu'à leurs ennemis.

LIII. Du reste, ce succès ne parut à personne plus certain ni plus légitime qu'au consul lui-même. Il laissait éclater sa joie « d'avoir été vainqueur dans un genre de combat où l'autre consul avait été vaincu. Il avait ranimé et relevé le moral des soldats : tous maintenant désiraient combattre sur-le-champ; seul, son collègue s'y refusait. Plus malade d'esprit que de corps, le souvenir de sa blessure lui inspirait de l'horreur pour les armes et les combats. Mais fallait-il languir avec un malade? Pourquoi remettre, en effet? pourquoi perdre le temps? Attendait-on un troisième consul, une nouvelle armée? Les Carthaginois sont campés

en Italie, presque en vue de Rome. Ce n'est plus la Sicile, la Sardaigne, enlevées à leurs pères vaincus, ce n'est plus l'Espagne en deçà de l'Èbre, qu'attaquent leurs armes; ce qu'ils veulent, c'est chasser les Romains du sol paternel et de la terre natale. Quelle ne serait pas la douleur de nos pères, accoutumés à combattre autour des murs de Carthage, s'ils nous voyaient, nous leurs descendants, s'ils voyaient deux consuls et deux armées consulaires, au sein même de l'Italie, demeurant par crainte dans leur camp, et les Carthaginois tranquilles possesseurs du pays situé entre les Alpes et les Apennins! Telles étaient ses récriminations près du lit de son collègue malade; et il les répétait dans le prétoire, presque sur le ton des harangues. Il était rendu plus impatient encore par l'approche des comices, où le soin de la guerre pouvait être confié à de nouveaux consuls, et par la maladie de son collègue qui lui donnait l'occasion de s'approprier toute la gloire. Aussi, malgré l'avis contraire de Cornélius, ordonne-t-il aux troupes de se préparer à combattre. Annibal, qui voyait bien quel était pour l'ennemi le parti le plus sage, n'osait compter sur l'imprudence ou la témérité des consuls. Cependant, en apprenant, puis en constatant lui-même, l'impatience et la fougue de l'un des consuls, fougue qui n'avait pu qu'être accrue par le succès remporté sur les fourrageurs carthaginois, il ne perdait pas tout espoir d'en venir à quelque engagement décisif. Il veillait avec soin à n'en pas laisser échapper l'occasion, tandis que l'armée romaine était encore mal aguerrie, que le meilleur des généraux était condamné à l'inaction par sa blessure, que les Gaulois n'avaient rien perdu de leur ardeur : car cette multitude immense, il le savait, le suivait avec plus de répugnance, à mesure qu'il l'entraînerait plus loin de sa patrie. Tous ces motifs lui faisaient donc espérer une bataille prochaine; si elle tardait, il était résolu à la provoquer. Quand des espions gaulois, (il les prenait de préférence parce que ce peuple excitait moins de défiance, combattant dans les deux armées) lui annoncèrent que les Romains étaient prêts à combattre, il

se mit à chercher dans les environs un lieu propre à une embuscade.

LIV. Les deux armées étaient séparées par un ruisseau enfermé entre deux rives profondes, bordé d'herbes marécageuses, de buissons, de broussailles, comme dans presque tous les lieux incultes. Quand Annibal eut vu de ses propres yeux que cet endroit était plein de replis obscurs où l'on pouvait cacher même de la cavalerie : « Voilà, dit-il à son frère Magon, quel sera ton poste. Choisis dans toute l'armée cent cavaliers et cent fantassins, et viens me trouver avec eux à la première veille. Quant à présent, prenez de la nourriture et reposez-vous. » Sur cela, il congédia le conseil. A l'instant fixé, Magon arrive avec les soldats qu'il a choisis. « Je vois, dit Annibal, de vaillants soldats; mais, pour ajouter à la force que donne le courage la force que donne le nombre, que chacun de vous choisisse dans les escadrons de cavalerie et dans les bataillons d'infanterie neuf braves qui lui ressemblent. Magon vous montrera la position qu'il faut occuper. Vous aurez affaire à un ennemi qui ne se doute pas de ces ruses de guerre. » Magon parti avec ses mille cavaliers et ses mille fantassins; Annibal, au point du jour, ordonne à la cavalerie numide de passer la Trébie, de chevaucher le long du camp des Romains, et de lancer des traits sur les avant-postes pour attirer l'ennemi au combat : l'action engagée, ils lâcheront pied peu à peu, de manière à l'entraîner en deçà de la rivière. Telles furent les instructions données aux Numides. Aux autres chefs d'infanterie et de cavalerie il fut prescrit de faire dîner tous leurs hommes, de faire seller les chevaux, armer les soldats, et d'attendre le signal. A la première alerte causée par les Numides, Sempronius fait sortir d'abord toute sa cavalerie, qui lui inspire une orgueilleuse confiance, puis six mille fantassins, et enfin toutes ses troupes, sur un emplacement qu'il a en vue depuis longtemps. Il est heureux de voir venir l'heure du combat. Ce jour-là, il y avait assez de brume; la neige tombait comme elle tombe souvent dans ces parages situés entre les Alpes et les

Apennins, et refroidis encore par le voisinage des fleuves et des marais. Hommes et chevaux étaient sortis à la hâte, sans prendre aucune nourriture, sans rien emporter pour se préserver du froid ; bientôt ils en sentirent les atteintes ; plus ils approchaient de la rivière, plus la bise devenait piquante et les glaçait. Ce fut bien pis, quand, voulant poursuivre les Numides qui s'enfuyaient, ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la poitrine, car la Trébie avait été grossie par les pluies de la nuit précédente. Alors, et surtout au sortir de la rivière, leurs membres devinrent tellement engourdis qu'à peine pouvaient-ils tenir leurs armes ; puis, à mesure que le jour avançait, la faim ajoutait encore à leur épuisement.

LV. Pendant ce temps, les Carthaginois avaient fait du feu devant leurs tentes, assoupli leurs membres avec l'huile distribuée dans chaque bataillon, et pris paisiblement leur repas. Quand on leur annonce que l'ennemi a passé la rivière, ils saisissent leurs armes, dispos de corps et d'esprit et courent au combat. Annibal place au premier rang les Baléares, ses troupes légères, formant environ huit mille hommes ; puis son infanterie pesamment armée, l'élite de ses plus vigoureux soldats : sur les ailes, il étend dix mille cavaliers, et, en tête de chaque aile, il place la moitié de ses éléphants. Quand le consul voit ses cavaliers, qu'entraîne l'ardeur de la poursuite, assaillis à l'improviste par les Numides qui se retournent et résistent tout à coup, il les rappelle et les dispose sur les deux ailes de son infanterie. Celle-ci se composait de dix-huit mille Romains, de vingt mille alliés du Latium et d'un corps d'auxiliaires cénomans, la seule des nations gauloises qui fût demeurée fidèle. Telles furent les troupes engagées des deux parts. Les Baléares attaquent les premiers ; mais comme les légions, par leur masse, étaient pour eux une barrière impénétrable, on fit replier bientôt sur les ailes ces troupes trop légères. Ce mouvement suffit pour accabler la cavalerie romaine. En effet, c'était à peine si déjà quatre mille cavaliers épuisés pouvaient résister à dix mille cavaliers dispos pour la plupart :

ils furent écrasés par la grêle de traits que lançaient les Baléares. En outre, les éléphants, dont la masse ressortait à l'extrémité des ailes, effrayaient les chevaux surtout, tant par leur odeur étrange que par leur aspect, et répandaient au loin la confusion. Quant aux deux infanteries, le courage était le même, mais non les forces. Le Carthaginois était venu au combat tout frais, sortant de se reposer et de prendre de la nourriture; le Romain, au contraire, épuisé par la faim et la fatigue, était en outre paralysé par le froid. Son courage pourtant l'aurait soutenu s'il n'avait eu à combattre que l'infanterie. Mais les Baléares, après avoir dispersé la cavalerie romaine, criblaient de traits les flancs des fantassins, et les éléphants, se repliant au centre, venaient les heurter de front. Ce n'est pas tout. Quand Magon et les Numides ont vu les Romains dépasser l'embuscade où ils se tiennent cachés, ils fondent sur les derrières de l'ennemi et portent partout une confusion et un effroi immense. Cependant, au milieu de ces dangers de toute nature, l'armée romaine demeura quelque temps inébranlable, et, contre toute attente, résista surtout aux éléphants. Des vélites disposés à cet effet, leur faisaient tourner le dos en les criblant de javelines; puis, les poursuivant, ils les perçaient de traits sous la queue, à l'endroit où leur peau plus tendre les rend vulnérables.

LVI. A l'instant où, tout effrayés, ils allaient se rejeter sur les Carthaginois, Annibal les fit passer du centre à l'extrémité, vers l'aile gauche, et contre les Gaulois auxiliaires. La déroute sur ce point ne se fit pas attendre. La fuite des auxiliaires devint pour les Romains un surcroît de terreur. Comme déjà il leur fallait faire face de tous les côtés, dix mille hommes environ, car le reste ne put s'échapper, se frayèrent un chemin en passant sur le corps de nombreux ennemis, à travers le centre de l'armée africaine renforcée de Gaulois auxiliaires. Ne pouvant regagner le camp, dont la Trébie les séparait, ni distinguer, à cause de la pluie, les endroits où ils pourraient venir au secours des leurs, ils marchèrent tout droit vers Plaisance.

Le reste de l'armée chercha à s'échapper de différents côtés : ceux qui gagnèrent la rivière furent engloutis dans les eaux , ou, pendant qu'ils hésitaient à s'y hasarder, accablés par l'ennemi. Ceux qui s'étaient dispersés par la campagne atteignirent Plaisance en suivant les traces du corps d'armée qui faisait retraite; d'autres, par crainte de l'ennemi, osèrent se hasarder dans la rivière et purent parvenir à leur camp. Une pluie mêlée de neige et la rigueur insupportable du froid firent périr beaucoup d'hommes, de bêtes de somme et presque tous les éléphants. La Trébie arrêta la poursuite des Carthaginois : ils restèrent au camp, tellement paralysés par le froid, qu'à peine sentaient-ils la joie de leur victoire. Aussi, la nuit suivante, lorsque les gardes du camp romain et les débris de l'armée passèrent la Trébie sur des radeaux, les Carthaginois ne s'aperçurent de rien à cause du bruit de la pluie; peut-être encore, incapables de se mouvoir à force de fatigue et de blessures, feignirent-ils de ne rien voir. Scipion profita de leur immobilité pour conduire à Plaisance son armée, qui marcha silencieuse. De Plaisance, il traversa le Pô et se rendit à Crémone, afin qu'une seule colonie n'eût pas à supporter la charge du cantonnement de deux armées.

LVII. Cette défaite remplit Rome d'une terreur si profonde que l'on croyait déjà voir l'ennemi marcher sur la ville, enseignes déployées : là, plus d'espérances, plus de ressources pour repousser l'attaque aux portes et aux remparts. « Un consul avait été défait sur les bords du Tésin, l'autre rappelé de la Sicile, les deux consuls et les deux armées consulaires avaient été vaincues; quels autres chefs, quelles autres légions, quels secours appeler? » Au milieu de cet effroi arriva le consul Sempronius. Il était venu, en s'exposant à une mort presque certaine, à travers les cavaliers d'Annibal répandus dans la plaine pour piller. C'était agir avec plus de témérité que de sagesse, car il n'avait guère d'espoir de passer inaperçu ou de résister : son audace pourtant lui réussit. Il tint les comices consulaires, ce qu'on désirait le plus pour l'instant, puis retourna à ses quartiers

d'hiver. Les consuls nommés étaient Cn. Servilius et C. Flaminius. Toutefois, dans ces quartiers même, les Romains n'étaient point tranquilles, inquiétés par les cavaliers numides, qui erraient de tous côtés, ou par les Celtibériens et les Lusitaniens, aux lieux où la cavalerie ne pouvait se mouvoir à l'aise. Tous les approvisionnements étaient interceptés, sauf ceux qui venaient par le Pô sur des barques. Près de Plaisance était un marché, défendu par de solides murailles et une forte garnison. Annibal, dans l'espoir de s'en rendre maître, partit avec sa cavalerie et ses troupes légères. Comme le secret lui semblait le meilleur garant du succès, il tenta l'attaque de nuit; mais il ne put tromper la vigilance des sentinelles. Un tel cri d'alarme retentit, qu'on l'entendit même à Plaisance. Aussi, avant le jour, le consul arriva-t-il avec sa cavalerie; les légions avaient ordre de le suivre en bataillons carrés. Avant leur arrivée, le combat eut lieu entre les cavaliers. Annibal en sortit blessé, ce qui jeta l'effroi parmi ses troupes et encouragea la vive résistance de la garnison. Annibal prit alors quelques jours de repos; sa blessure était à peine cicatrisée qu'il repartit pour assiéger Victumviæ. C'était un marché que les Romains avaient fortifié pendant la guerre des Gaulois. Un grand nombre d'habitants des peuplades voisines étaient venus s'y fixer; et, en ce moment, la crainte du pillage y faisait affluer presque toute la population des campagnes. Cette multitude, enflammée par l'exemple de la belle défense de la garnison de Plaisance, prit les armes et marcha au-devant d'Annibal. Elle l'attaqua sur la route; mais c'était une agglomération de soldats plutôt qu'une armée en ordre. Comme d'un côté il y avait une foule confuse, de l'autre, un chef sûr de ses troupes et des troupes sûres de leur chef, une poignée d'hommes mit en déroute près de trente-cinq mille soldats. Le lendemain, la place capitulait et recevait garnison. On somma les assiégés d'apporter leurs armes: ils obéirent; et aussitôt le signal fut donné aux vainqueurs de piller la ville comme si elle était prise d'assaut. On y commit toutes les atrocités

que l'histoire enregistre en pareille circonstance : la brutalité, la cruauté, la plus inhumaine insolence s'y donnèrent carrière contre les vaincus. Telles furent, pendant l'hiver, les expéditions d'Annibal.

LVIII. Un repos de quelques jours fut accordé aux soldats pendant les grandes rigueurs du froid. Aux premières approches, encore douteuses, du printemps, Annibal, quitta ses quartiers d'hiver. Il conduisit ses troupes en Etrurie pour soumettre ce peuple de gré ou de force, comme auparavant les Gaulois et les Liguriens. Au passage des Apennins, il fut surpris par une tourmente si affreuse qu'elle sembla surpasser toutes les horreurs des Alpes. Une pluie froide, fouettée par le vent, qui frappait le visage des Carthaginois, les força d'abord de s'arrêter, car il leur fallait, ou bien lâcher leurs armes, ou bien s'exposer, en cherchant à lutter contre le tourbillon, à être renversés par sa violence. Bientôt même, comme l'ouragan leur coupait la respiration et les empêchait de reprendre haleine, ils durent s'asseoir quelque temps en tournant le dos au vent. A ce moment, de grands éclats de tonnerre retentissent, les éclairs brillent au milieu de ce fracas horrible ; privés de l'ouïe et de la vue, tous demeurent immobiles. La pluie finit par tomber à torrents, et, comme la violence du vent s'en accroît, ils sont forcés de camper à l'endroit même où les a pris la tempête. Ce fut le commencement de nouvelles souffrances. En effet, ils ne pouvaient, ni développer les tentes, ni les fixer en terre. Ce qu'ils essayaient de fixer était enlevé, car le vent emportait et déchirait tout. Bientôt, l'eau qu'il avait soulevée en tourbillons se gela sur le sommet glacé des montagnes, retomba en une grêle neigeuse si épaisse que, renonçant à faire le moindre effort, tous les hommes se couchèrent à terre, ensevelis plutôt que couverts par leurs vêtements. Le froid revint alors, et si rigoureux, que tous ceux de ces hommes et de ces chevaux misérablement étendus à terre qui essayèrent de se relever furent longtemps sans y parvenir, car le froid avait roidi leurs nerfs et enchaîné leurs articulations. Enfin, à force d'efforts, ils recouvrèrent le mou-

vement et reprirent leurs esprits. On commença d'allumer quelques feux ; mais chacun, incapable de se suffire, implorait l'aide d'autrui. Ils restèrent deux jours en ce lieu, comme s'ils eussent été assiégés. Beaucoup d'hommes, beaucoup de chevaux périrent, et sept des éléphants qui avaient survécu au combat de la Trébie.

LIX. Annibal redescendit alors l'Apennin, revint du côté de Plaisance ; et campa à dix milles seulement de cette place. Le lendemain, il fit marcher contre l'ennemi douze mille fantassins et cinq mille cavaliers. Le consul Sempronius, déjà de retour de Rome, ne refusa point le combat ; les deux camps n'étaient ce jour-là qu'à la distance de trois mille pas l'un de l'autre. Le lendemain, la lutte s'engagea avec une grande animosité et eut des phases diverses. Au premier choc, les Romains eurent une supériorité marquée : non-seulement ils repoussèrent l'ennemi du champ de bataille, mais ils le refoulèrent jusqu'à son camp, où ils entreprirent même de l'assiéger. Annibal ne laisse alors près des retranchements et des portes qu'un très-petit nombre de soldats, agglomère le reste vers le milieu du camp, et leur ordonne de se tenir prêts à opérer une sortie au premier signal. On était presque à la neuvième heure du jour¹, quand le consul, voyant que les soldats s'épuisaient en vains efforts, et qu'il n'y avait aucun espoir de s'emparer du camp, fit sonner la retraite. Dès qu'Annibal l'entend, dès qu'il voit le combat mollir et les ennemis s'éloigner, il lance aussitôt contre eux sa cavalerie à droite et à gauche, et, en même temps, sort lui-même par le centre avec l'élite de son infanterie. Jamais il n'y eût eu lutte plus acharnée, et plus fameuse par les pertes des deux partis, si le jour eût permis qu'elle se prolongeât davantage. La nuit vint interrompre cette action engagée avec une énergie furieuse. Aussi la rencontre fut-elle plutôt violente que sanglante. Les chances s'étant à peu près balancées, les pertes furent à peu près égales. De chaque côté on

1. Trois heures après midi.

ne perdit pas plus de six cents fantassins et de trois cents cavaliers. Cependant, pour les Romains, la perte fut plus grave que ne le serait croire le nombre des victimes : ils perdirent, en effet, plusieurs chevaliers, cinq tribuns militaires et trois préfets des alliés. A la suite de ce combat, Annibal se retira en Ligurie, Sempronius à Lucques. En arrivant chez les Liguriens, Annibal reçut de leurs mains deux questeurs romains, C. Fulvius et L. Lucrétius, deux tribuns militaires et cinq chevaliers, presque tous fils de sénateurs, qu'ils avaient pris par trahison. C'était comme un gage de leurs dispositions amicales et de la fidélité qu'ils lui promettaient.

LX. Pendant que ces événements se passaient en Italie, Cn. Cornélius Scipion, envoyé en Espagne avec une flotte et une armée, était parti des Bouches-du-Rhône, avait doublé les mont Pyrénées, et était venu aborder à Empories. Ses troupes débarquées, il avait, en commençant par les Lacétans, soumis aux Romains toute la côte jusqu'à l'Èbre, soit en formant, soit en renouvelant des alliances. La réputation de clémence qu'il se fit ainsi, lui concilia les peuplades de la côte, et même, dans l'intérieur des terres et des montagnes, les peuplades plus fières encore de leur indépendance. Il ne conclut pas seulement la paix avec elles, mais une alliance armée, et il en tira quelques cohortes redoutables d'auxiliaires. Hannon commandait en deçà de l'Èbre; Annibal lui avait laissé la garde de ce pays. Il comprit qu'il fallait arrêter l'ennemi avant qu'il eût détaché toute la contrée; il vint donc camper en face des Romains et leur présenta la bataille. Le chef romain ne crut pas devoir la refuser : puisqu'il avait à combattre Hannon et Annibal, mieux valait en venir aux mains avec chacun séparément qu'avec les deux réunis. La lutte ne dura pas longtemps. Six mille ennemis furent tués; on fit deux mille prisonniers, et, en outre, on prit la garde du camp. Le camp fut forcé, et le général lui-même pris avec quelques-uns des principaux officiers. Scissis, place voisine du camp, fut également emportée. Du reste, le butin fait dans cette place se

réduisit à peu de chose : quelques meubles grossiers, comme en ont ces peuples sauvages, et de misérables esclaves. En retour, le pillage du camp enrichit le soldat ; outre les effets précieux de l'armée qu'on venait de vaincre, il renfermait ceux de l'armée qui servait sous Annibal en Italie ; car elle avait laissé en deçà des Pyrénées ce qui l'aurait embarrassée dans sa marche.

LXI. Avant d'apprendre la nouvelle certaine de cette défaite, Annibal avait passé l'Èbre avec huit mille fantassins et mille cavaliers, espérant tomber sur les Romains à l'instant de leur débarquement. Quand il apprit le désastre de Scissis et la prise du camp, il tourna vers la mer. Non loin de Tarragone, il rencontra les soldats de la flotte et les matelots fournis par les alliés, errant dispersés par la campagne ; car c'est l'habitude que le succès engendre la négligence. Lançant sur eux sa cavalerie dans tous les sens, il en tua un grand nombre ; la déroute des autres fut complète ; on les repoussa jusqu'à leurs vaisseaux. Mais il n'osa pas demeurer dans ces parages, de peur d'être accablé par Scipion, et il repassa l'Èbre. De son côté, Scipion, au bruit de l'arrivée de nouveaux ennemis, était parti en toute hâte ; il punit quelques commandants de vaisseaux, laissa une petite garnison à Tarragone et revint avec sa flotte à Empories. A peine s'éloignait-il, qu'Annibal revenait. Il détermina à la défection les Ilergètes, qui avaient donné des otages à Scipion, et, avec leur jeunesse, ravagea le territoire des alliés fidèles des Romains. Scipion accourant alors de ses quartiers d'hiver, Annibal évacua de nouveau tout le pays en deçà de l'Èbre. Les Ilergètes se trouvaient ainsi abandonnés par celui qui les avait poussés à la défection : Scipion, à la tête de son armée, envahit leur territoire, les refoule tous dans Athanagie, leur capitale, et les y assiège. Peu de jours après, les Ilergètes se rendaient à discrétion. Il exigea d'eux plus d'otages que la première fois, et leur imposa même une contribution. De là, il marcha contre les Ausétiens, peuple voisin de l'Èbre, également allié des Carthaginois, et mit le siège devant leur ville. Les Lacétans

ayant voulu secourir leurs voisins pendant la nuit, ils tombèrent, au moment de pénétrer dans la place, dans une embuscade qu'il avait préparée. On leur tua près de douze mille hommes : presque tous les autres revinrent sans armes, fuyant en désordre à travers la campagne. Les assiégés n'avaient plus d'autre défense que l'hiver qui contraignait les assiégeants. Ils tinrent trente jours, pendant lesquels il y eut rarement moins de quatre pieds de neige. Les mantelets et les gabions des Romains étaient recouverts d'une couche si épaisse que cela suffit pour les protéger contre les feux que lancèrent à plusieurs reprises les ennemis. A la fin, abandonnés par leur chef Amusitus, qui s'était réfugié auprès d'Asdrubal, ils capitulèrent pour vingt talents d'argent. Les Romains rentrèrent à leurs quartiers d'hiver de Tarragone.

LXII. Cet hiver-là fut signalé, à Rome ou dans les environs, par plusieurs prodiges ; ou plutôt, par un effet ordinaire de la superstition quand elle a une fois frappé les esprits, on en raconta un grand nombre auxquels on crut légèrement. Ainsi, un enfant de six mois, de condition libre, avait crié dans le marché aux herbes, triomphe ! Dans le marché aux bœufs, un bœuf était monté de lui-même à un troisième étage, d'où il s'était ensuite précipité, effrayé par les cris des habitants de la maison. Des feux avaient brillé dans le ciel, avec la forme d'un vaisseau ; le temple de l'Espérance, dans le marché aux herbes, avait été frappé de la foudre. A Lanuvium, la lance de Junon s'était agitée ; un corbeau était descendu dans le temple de la déesse et s'était placé sur les coussins sacrés. Dans la campagne d'Amîterne, on avait aperçu de loin, en plusieurs endroits, des fantômes à face humaine, vêtus de blanc, et qui ne s'étaient laissé approcher par personne. Dans le Piémont il avait plu des pierres ; à Céré, les *sorts*¹ s'étaient rapetissés². Dans la Gaule, un loup avait arraché du fourreau l'épée d'une sen-

1. Petites tablettes de bois sur lesquelles étaient tracés des caractères. On les plaçait dans une urne, et un enfant les tirait.

2. Tout amoindrissement, toute diminution était d'un mauvais augure.

tinelle. Pour la plupart des prodiges, on chargea les décemvirs de consulter les livres sibyllins. A propos de la pluie de pierres dans le Piémont, on décréta neuf jours de sacrifices; la ville entière fut occupée à des cérémonies expiatoires. Avant tout, on fit des lustrations, et de grandes victimes furent immolées aux dieux que désignèrent les décemvirs. Une offrande en or, du poids de quarante livres, fut portée au temple de Junon à Lanuvium; une statue de bronze fut aussi consacrée à cette déesse par les dames romaines. On commanda un lectisterne à Céré, où les *sorts* s'étaient rapetissés, et des prières publiques à la Fortune sur le mont Algide. A Rome on ordonna un lectisterne dans le temple de la Jeunesse; des prières publiques spéciales dans le temple d'Hercule; enfin des prières générales autour de tous les autels de dieux. Cinq grandes victimes furent immolées au Génie de Rome, et le préteur C. Atilius Serranus reçut l'ordre de faire des vœux pour le cas où, pendant dix années, la situation de la république resterait la même. Toutes ces cérémonies, tous ces vœux conseillés par les livres sibyllins, calmèrent en grande partie les terreurs religieuses.

LXIII. L'un des consuls désignés, Flaminius, à qui le sort avait assigné les légions en quartiers d'hiver à Plaisance, envoya à Sempronius une lettre et un ordre formel de réunir toute son armée à Ariminum pour les ides de mars. Son dessein était de prendre possession de sa charge dans cette province, car il se souvenait de ses anciens démêlés avec le sénat, comme tribun du peuple et comme consul, lorsqu'on avait exigé son abdication, puis lorsqu'on lui avait refusé le triomphe. Il s'était en outre rendu odieux aux sénateurs à l'occasion d'une nouvelle loi dirigée contre eux par le tribun du peuple Q. Claudius, et que, seul des sénateurs, Flaminius avait appuyée. Cette loi interdisait à tout sénateur ou fils de sénateur, d'avoir en mer un bâtiment contenant plus de trois cents amphores. C'était assez pour le transport de ses récoltes, et tout trafic fut jugé indigne d'un sénateur. La discussion avait été des plus vives. En parlant pour la loi,

Flaminius s'était attiré la haine de la noblesse; mais il avait gagné les bonnes grâces du peuple et un second consulat. Pour tous ces motifs, il se persuadait qu'on aurait recours à de faux auspices¹, ou qu'on profiterait du retard des fêtes latines, enfin qu'on emploierait quelque une des armes dont on se servait contre les consuls pour le retenir à Rome. Il prétexta donc un voyage, et se rendit secrètement et en simple particulier dans sa province. Cette manœuvre ajouta encore à la vieille colère des sénateurs : « Ce n'est plus avec le sénat seulement, c'est avec les dieux immortels que C. Flaminius est en guerre. Déjà consul, et nommé sous des auspices défavorables, c'est en vain que les dieux et les hommes l'ont rappelé de l'armée, il n'a pas obéi; et voici qu'aujourd'hui, la conscience de cet outrage sacrilège lui fait éviter le Capitole et la cérémonie solennelle des vœux. Il a craint d'entrer, le jour de son installation, dans le temple de Jupiter très-grand et très-bon; de voir et de consulter ce sénat à qui il est odieux, et qu'il est seul à détester; de présider les fêtes latines; d'offrir sur le mont Albain le sacrifice à Jupiter Latial: de monter au Capitole, du consentement des auspices, pour y prononcer les vœux solennels; enfin de partir pour sa province vêtu du manteau consulaire et escorté de licteurs. — Comme un valet d'armée, sans insignes, sans licteurs, il s'est éloigné, la nuit, furtivement, de même qu'un banni partirait pour la terre d'exil. Apparemment, il est plus digne de la majesté du commandement d'entrer en charge à Ariminum qu'à Rome, et de prendre la prétexte dans une hôtellerie plutôt qu'au milieu de ses pénates. » Tous furent d'avis de le rappeler, de le faire revenir, et de le forcer d'accomplir à Rome tous ses devoirs envers les dieux et les hommes, avant d'aller à l'armée et dans sa province. Q. Térentius et M. Antistius partis vers lui comme ambassadeurs (car on crut devoir envoyer une ambassade) le touchèrent aussi peu que la lettre du sénat, lors de son premier consulat. Quelques jours après,

1. Les auspices étant entre les mains de la noblesse, elle les dénaturait ou en abusait fréquemment dans son propre intérêt.

il entra en charge. Au moment du sacrifice, le taureau, déjà frappé, s'échappa des mains des sacrificateurs et couvrit de sang la plupart des assistants. La confusion et le tumulte furent plus grands encore parmi ceux qui ignoraient la cause de cette alarme. La plupart virent là le présage d'un immense malheur. Ayant ensuite reçu deux légions de Sempornius, consul de l'année précédente, et deux du préteur C. Atilius, Flaminius engagea l'armée dans les sentiers de l'Apennin pour gagner l'Étrurie.

LIVRE XXII.

Annibal, épuisé par les veilles, perd un œil dans les marais d'Étrurie, à la suite d'une marche forcée de quatre jours et de trois nuits. — Le consul Flaminius, esprit téméraire, parti sous des auspices défavorables, arrache de terre les enseignes qu'on ne pouvait lever, et tombe de cheval la tête la première. Surpris dans une embuscade, il est tué près du lac Trasimène, et son armée est taillée en pièces. Six mille hommes, qui, après s'être fait jour à travers l'ennemi, s'étaient livrés à la foi de Maharbal, sont chargés de fer par la perfidie d'Annibal. — Deuil dans Rome à la nouvelle de cette défaite. — Deux mères, revoyant leur fils contre leur attente, meurent de joie. — Les livres sibyllins, consultés au sujet de ce désastre, ordonnent le vœu d'un printemps sacré. — Q. Fabius Maximus, envoyé comme dictateur contre Annibal, évite d'en venir aux mains avec un ennemi fier de nombreux succès, et d'exposer aux chances d'un combat ses soldats effrayés de tant de défaites; il se borne à opposer une sage résistance aux efforts du Carthaginois. — M. Minucius, maître de la cavalerie, accuse le dictateur de mollesse et de lâcheté; le peuple lui accorde une autorité égale à celle de Fabius. — Il prend une moitié de l'armée et livre bataille dans une position désavantageuse. Ses légions vont être accablées, lorsque Fabius, survenant avec son armée, les délivre. — Vaincu par cette générosité, Minucius passe dans le camp du dictateur, le salue du titre de père, et ordonne à ses soldats de faire comme lui. — Annibal, après avoir ravagé la Campanie, se laisse enfermer par Fabius entre la ville de Casilinum et le mont Callicula. — Il attache des sarments aux cornes de plusieurs bœufs, y met le feu, disperse la division romaine postée sur le mont Callicula, et se tire ainsi de ce mauvais pas. — Tout en dévastant les champs voisins, il épargne les terres de Fabius, afin de le rendre suspect de trahison. — Sous les consuls Paul Émile et Tèrentius Varron, funeste combat de Cannes : il y périt quarante-cinq mille Romains avec le consul Paul Émile,

quatre-vingts sénateurs, et trente personnages auparavant préteurs, consuls ou édiles. — Dans leur désespoir, les fils des premières familles de Rome forment le dessein d'abandonner l'Italie. — Pendant qu'ils délibèrent, P. Cornélius Scipion, alors tribun des soldats, depuis surnommé l'Africain, tire son épée, et jure de traiter comme ennemi de la patrie quiconque refusera de prêter le serment qu'il va dicter : ils sont forcés de jurer que désormais ils ne songeront plus à quitter l'Italie. Alarmes et deuil à Rome. — Heureux succès obtenus en Espagne. — Les vestales Opimia et Floronia sont condamnées pour inceste. — Le petit nombre de soldats libres force d'armer huit mille esclaves. — Les prisonniers, dont on avait la faculté de payer la rançon, ne sont point rachetés. — On va au-devant de Varron, et on lui rend grâces de n'avoir pas désespéré de la République.

I. A l'approche du printemps, Annibal quitta ses quartiers d'hiver. Sa première tentative pour passer l'Apennin par des froids insupportables ayant été vaine, il lui avait fallu rester en place, environné de pièges et de dangers terribles. En effet, quand les Gaulois, attirés sous ses drapeaux par l'espoir du butin et du pillage, avaient vu, qu'au lieu de piller et de dévaster un territoire étranger, leur propre territoire était foulé par les quartiers d'hiver des deux armées, ils avaient reporté leur haine des Romains sur Annibal. Menacé souvent par les embûches de leurs chefs, Annibal n'avait dû son salut qu'à leurs trahisons mutuelles, car le complot était révélé aussi légèrement qu'on l'avait tramé. Il lui avait fallu changer parfois de costume, de coiffure; en se rendant méconnaissable, il avait échappé à leurs pièges. Du reste, ces craintes furent pour lui un motif de plus de quitter promptement ses quartiers d'hiver. Vers la même époque, le consul Cn. Servilius prit à Rome possession du consulat, aux ides de mars. Le rapport qu'il fit sur la situation de la République ranima les colères contre C. Flaminius. « On a nommé deux consuls, et on n'en a qu'un ! Quel est le titre légitime, quels sont les auspices qui autorisent Flaminius ? Les magistrats ne sont institués qu'à Rome même, près des dieux Pénates, près des dieux de la patrie, après avoir célébré les fêtes latines,

offert un sacrifice sur le mont Albain et prononcé au Capitole les vœux solennels. Les auspices ne suivent pas un simple particulier; parti sans les prendre, il ne peut les avoir sûrs et complets sur un sol étranger. » Les alarmes étaient ravivées encore par l'annonce d'une multitude de prodiges survenus de tous côtés. En Sicile, les javelots de quelques soldats; en Sardaigne, le bâton d'un chevalier qui faisait une ronde sur un rempart, s'étaient enflammés dans leurs mains; le rivage avait étincelé de mille feux; deux boucliers avaient sué du sang; la foudre avait frappé plusieurs soldats; le disque du soleil avait semblé s'amoindrir; à Préneste, des pierres brûlantes étaient tombées du ciel; à Arpi, des boucliers avaient paru dans l'air, et le soleil s'était battu contre la lune; à Capène, on avait aperçu deux lunes en plein jour; à Céré, les eaux avaient roulé du sang, la fontaine même d'Hercule avait été parsemée de taches sanglantes; à Antium, des épis ensanglantés étaient tombés dans les corbeilles des moissonneurs; à Faléries, le ciel s'était ouvert profondément, et de ce gouffre béant était sortie une lumière étincelante; les sorts¹ s'étaient d'eux-mêmes rapetissés, et il en était tombé un portant ces mots: Mars brandit sa lance. Vers la même époque, la statue de Mars sur la voie Appienne, et les statues des loups s'étaient couvertes de sueur; à Capoue, le ciel s'était embrasé, et l'on avait cru voir la lune tomber avec la pluie. On crut même à des prodiges de moins grande importance: le poil de quelques chèvres s'était changé en laine, des coqs s'étaient changés en poules, et des poules en coqs. Après qu'on eut exposé ces prodiges au sénat tels qu'on les annonçait, et que les témoins eurent été introduits dans la curie, le consul ouvrit une délibération sur la question religieuse. On décréta, pour l'expiation de ces prodiges, et les grandes et les petites victimes, et des prières solennelles pendant trois jours devant tous les autels. Pour le reste, les décemvirs devaient consulter les livres sacrés, et il serait

1. Voir liv. XXI, ch. LXII.

fait selon que les dieux auraient prescrit par les chants de la Sibylle. Sur le rapport des décemvirs, on décida d'offrir d'abord à Jupiter une foudre d'or du poids de cinquante livres; et à Junon, à Minerve, des dous en argent; d'immoler les grandes victimes à Junon Reine sur l'Aventin, et à Junon Sospita à Lanuvium. Les dames Romaines furent invitées à contribuer d'abord selon leurs ressources, puis à porter une offrande à Junon Mère sur l'Aventin et à y célébrer un lectisterne. Les femmes même des affranchis devaient se cotiser pour porter une offrande, telle qu'elles pouvaient la donner, à la déesse Féronie. Tout cela accompli, les décemvirs immolèrent les grandes victimes sur le forum d'Ardée. Déjà, à la fin de décembre, on avait fait des sacrifices à Rome dans le temple de Saturne, on y avait célébré un lectisterne, et les sénateurs avaient eux-mêmes dressé ce lit; enfin il y avait eu un banquet public. Dans toute la ville on avait répété, pendant un jour et une nuit, les refrains des saturnales, et le peuple avait reçu l'ordre de mettre et de garder à tout jamais cet anniversaire au nombre des jours de fête.

II. Tandis que le consul s'occupait à Rome d'apaiser les dieux et de faire les enrôlements, Annibal avait déjà quitté ses quartiers d'hiver pour rejoindre le consul Flaminius qu'on disait déjà arrivé à Arrétium. Deux chemins s'étaient offerts à lui : l'un plus long mais plus facile; l'autre plus court, mais traversant les marais rendus en ce moment encore plus impraticables par les débordements de l'Arno. C'est ce dernier qu'il préféra. Il fit marcher en avant les Espagnols et les Africains, vieilles bandes aguerries, élite de son armée; les bagages étaient mêlés dans les rangs, afin que, forcés de faire halte, il ne leur manquât rien du nécessaire. Les Gaulois, venant ensuite, formaient le centre, et la cavalerie l'arrière-garde. Magon, avec un corps léger de Numides, fermait et surveillait la marche, il devait surtout retenir les Gaulois, dans le cas où, dégoûtés par tant de fatigues et la longueur du chemin, ils voudraient se disperser ou s'arrêter : et en effet, l'énergie

manque à ce peuple en face de telles épreuves. L'avant-garde, précédée seulement des guides, qui la dirigeaient à travers les fondrières et les gouffres profonds creusés par le fleuve, tout en enfonçant dans la vase où elle disparaissait presque, finissait pourtant par suivre les étendards. Mais les Gaulois ne pouvaient ni se retenir, s'ils venaient à glisser, ni se relever, s'ils tombaient dans les gouffres. Ils n'avaient point cette sorte de courage qui soutient le corps, ni l'espérance qui soutient le courage. Les uns traînaient avec peine leurs membres épuisés; les autres, anéantis par le désespoir, se jetaient à terre et mouraient au milieu des bêtes de sombres étendues de tous côtés. Ce qui les avait épuisés le plus, c'étaient les veilles qu'ils eurent à supporter pendant quatre jours et quatre nuits. Comme les eaux avaient tout envahi et qu'ils ne trouvaient aucun endroit sûr pour reposer leurs corps fatigués, ils avaient amoncelé les bagages et s'étendaient dessus. Toute la route était jonchée de chevaux morts; et ces cadavres, offrant au soldat un étroit espace au-dessus de l'eau, lui servaient de lit pour goûter quelques instants de sommeil. Quant à Annibal, dont les yeux avaient souffert des brusques variations de température ordinaires au printemps, il était monté sur le seul éléphant qui survécût, afin d'être plus élevé au-dessus de l'eau. A la fin, les veilles, l'humidité de la nuit, les vapeurs des marais, rendirent son mal plus violent encore et il perdit un œil.

III. Après avoir vu périr déplorablement tant d'hommes et de chevaux, Annibal vient camper sur le premier endroit sec qu'il rencontre. Bientôt, il apprend par les éclaireurs qu'il a détachés en avant que l'armée Romaine est sous les murs d'Arrétium. Connaître les desseins et les intentions du consul, la disposition des lieux, les routes, les ressources pour les approvisionnements, et enfin tout ce qu'il importait de savoir, devint le principal objet de ses soins. L'Italie ne contenait pas de plaines plus fertiles que celles de l'Étrurie, situées entre Fésules et Arrétium : on y trouvait en abondance blé, troupeaux, productions de toute espèce. Le

consul était encore tout fier de son consulat précédent; il ne redoutait ni l'autorité des lois ni la majesté du sénat; à peine même craignait-il les dieux. Cette témérité naturelle avait encore été accrue par les succès que lui avait ménagés la fortune, et à Rome, et à l'armée. Il était facile de prévoir que, sans respect pour les dieux et les hommes, il porterait en toutes choses son orgueil et sa fougue. Pour qu'il suivie avec plus d'entraînement la pente de ses vices, le Carthaginois se propose de l'irriter et de le provoquer. Laisant l'ennemi sur sa gauche pour gagner Fésules, il va ravager le centre de l'Étrurie, porte partout le fer et la flamme, et met sous les yeux du consul le tableau de la plus affreuse désolation. Flaminius, l'ennemi se fût-il tenu en repos, n'aurait pu rester en repos lui-même. Quand il voit dévaster et saccager presque sous ses yeux les richesses des alliés, il se croit personnellement déshonoré : laissera-t-il donc les Carthaginois errer à travers l'Italie, et courir, sans trouver de résistance, au siège des murailles même de Rome? Vainement, au conseil, il entend de toutes les bouches des avis plus sages que généreux en apparence : « il devrait attendre son collègue, réunir les armées, pour agir de concert et avec ensemble; il suffit maintenant de la cavalerie et des troupes légères pour arrêter les audacieuses rapines de l'ennemi. » Il sort tout irrité du conseil et donne en même temps le signal de la marche et du combat. « Il faut sans doute, s'écrie-t-il, que nous nous arrêtions sous les murs d'Arrétium! C'est là, apparemment, qu'est notre patrie, que sont nos dieux Pénates! Il faut qu'Annibal, échappé de nos mains, ravage toute l'Italie, et qu'avec le fer et la flamme il s'ouvre un chemin jusqu'aux murs de Rome! Pour nous, ne bougeons pas d'ici avant que le sénat n'ait tiré Flaminius d'Arrétium, comme autrefois Camille de Véies. » Tout en faisant éclater sa colère, il ordonne de lever à l'instant les enseignes, et lui-même s'élance sur son cheval; mais aussitôt ce cheval s'abat et fait tomber le consul par dessus sa tête. Tous ceux qui l'entourent sont effrayés, car c'est là un présage bien sinistre au début

d'une entreprise, quand on vient annoncer en outre que, malgré tous les efforts du porte-drapeau, une enseigne ne peut être enlevée. Se tournant vers celui qui apporte la nouvelle, Flaminus s'écrie : « Viens-tu aussi avec une lettre du sénat qui me défende d'agir ? Va, et dis qu'on creuse la terre autour du drapeau, si l'effroi a ôté aux mains la force de l'arracher. » L'armée se mit alors en marche. Outre que les chefs avaient ouvert un avis différent dans le conseil, ils étaient effrayés par ce double prodige : la masse des soldats partageait la présomption du consul ; elle s'attachait à l'espérance du succès, sans se demander si elle était fondée.

IV. Annibal fait sentir tous les fléaux de la guerre au territoire situé entre la ville de Cortone et le lac Trasimène, afin d'animer plus encore la colère de l'ennemi par le désir de venger les injures de ses alliés. Déjà il était parvenu à un endroit qui semblait disposé tout exprès pour une embuscade, l'endroit où le lac Trasimène s'avance jusqu'au pied des montagnes de Cortone. Il n'y a d'intervalle qu'un chemin fort étroit, qu'on croirait pratiqué à dessein ; le terrain s'élargit ensuite et forme une petite plaine bornée par des collines. C'est là, dans cette plaine, qu'Annibal vient camper avec les Africains et les Espagnols seulement. Il fait embusquer derrière les montagnes les Baléares et les autres troupes légères ; la cavalerie est placée dans les gorges mêmes du défilé, où elle s'abrite et se cache derrière de petits monticules. Les Romains une fois hors du défilé, la cavalerie leur fermera le retour, et ils seront prisonniers entre le lac et les montagnes. Arrivé la veille au lac, vers le coucher du soleil, Flaminus se met en route le lendemain, sans avoir fait reconnaître la route, et avant même qu'il fasse grand jour. Le défilé franchi, à l'instant où ses troupes se déploient plus à l'aise dans la plaine, il aperçoit les ennemis qui sont devant lui, mais rien de plus. L'embuscade dressée sur sa tête et sur ses derrières, il ne la soupçonne point. Quand Annibal voit, conformément à son attente, l'ennemi resserré entre le lac et les montagnes et

cerné de tous côtés par ses troupes, il donne aux différents corps le signal d'une attaque simultanée. Ceux-ci accourent sur le champ en ligne droite. Ce qui rend le choc plus soudain et plus inattendu encore pour les Romains, c'est que le brouillard qui s'élève du lac, et qui est plus épais dans la plaine que sur les hauteurs, les empêche de voir; tandis que, du haut des différentes collines, les bataillons ennemis peuvent se distinguer et manœuvrent ainsi avec ensemble. C'est au cri de guerre qui retentit sur tous les points à la fois, que les Romains comprennent qu'ils sont entourés, avant même d'avoir aperçu les Carthaginois. Le combat s'engage sur le front et sur les flancs, avant qu'ils aient formé leur ligne de bataille, qu'ils aient eu le temps de préparer leurs armes et de tirer leurs épées.

V. Au milieu de la consternation générale, le consul garde seul tout le sang froid que l'on peut conserver dans une semblable surprise. Les rangs étaient confondus; chacun se tournait au hasard du côté d'où partaient les cris; il rallie les soldats autant que le permettent le temps et la circonstance; partout où il peut aller et se faire entendre, il les exhorte, les invite à tenir bon et à combattre. « Il ne s'agit pas, dit-il, de faire des vœux et d'implorer les dieux; l'énergie et le courage peuvent seuls nous faire sortir d'ici. C'est avec le fer qu'on s'ouvre un chemin à travers les bataillons : moins on craint, moins on est exposé. » Par malheur, le bruit et le tumulte étouffaient ses conseils et ses ordres. Bien loin de reconnaître son étendard, son rang et sa place, le soldat avait à peine assez de sang-froid pour prendre ses armes et s'en servir utilement. Pour plusieurs, elles étaient un fardeau plutôt qu'un moyen de défense; enfin, dans de si profondes ténèbres, ils se guidaient plutôt avec les oreilles qu'avec les yeux. En entendant les gémissements des blessés, le choc des combattants et des armes, les cris d'épouvante et d'effroi, ils tournaient leurs regards du côté d'où venait ce bruit. Les uns, voulant fuir, étaient arrêtés par un gros de combattants; d'autres, voulant revenir au combat, étaient entraînés malgré eux par

quelque troupe de fuyards. Enfin, après d'inutiles tentatives faites en tous sens pour s'ouvrir un passage, se voyant enfermés, sur les côtés par les montagnes et le lac, devant et derrière par les bataillons ennemis, ils comprirent qu'une seule chance de salut leur restait, leur bras et leur épée. Chacun alors ne prend conseil que de soi-même et s'anime à bien faire. Un combat tout nouveau recommence. Ce n'est pas un de ces combats réguliers, où princes, hastats, triaires sont rangés dans leur ordre; où la première ligne se bat devant les enseignes, tandis que, derrière, les autres troupes attendent leur tour; où les soldats sont rangés par légion, par cohorte, par manipule¹. Cette fois, le hasard les assemble. Chacun, selon son courage, se bat aux premiers rangs ou aux derniers. Telle fut la fureur de cette bataille, et tous les esprits furent tellement absorbés, que personne ne sentit le tremblement de terre², qui, à ce moment même, détruisait en partie plusieurs villes d'Italie, détournait le cours des fleuves les plus rapides, rejetait la mer dans les fleuves, et faisait écrouler des montagnes avec un fracas terrible.

VI. Le combat dura environ trois heures, avec acharnement sur tous les points. Cependant, autour du consul, la lutte fut plus furieuse encore et plus meurtrière. Il était suivi de l'élite de ses troupes, et, dès qu'il voyait de quelque côté les siens souffrir et plier, il volait à leur secours. Facile à reconnaître à l'éclat de son armure, il était vivement attaqué par l'ennemi, vivement défendu aussi par les siens. A la fin, un cavalier Insubrien, nommé Duncarius, reconnaissant ses traits, crie à ses compatriotes : « Le voilà, ce consul qui a taillé nos légions en pièces, ravagé nos champs et notre ville ! Je vais l'immoler aux mânes de mes concitoyens indignement égorgés. » A ces mots, il pique des deux, s'élance vers les rangs les plus pressés de l'ennemi, tue d'abord l'écuyer qui se jette au-devant de ses coups, et perce le consul de sa lance. Il veut même le

1. Voyez, sur cette organisation de l'armée romaine, liv. VII, ch. xxiii, et liv. VIII, ch. viii.

2. Il est mentionné par Cicéron, Plîne, Orose, Flavius.

dépouiller; mais les triaires l'en empêchent en couvrant Flaminius de leurs boucliers. Alors commence une déroute presque générale; ni le lac, ni les montagnes n'arrêtent les Romains épouvantés. Ils se jettent en aveugles dans les sentiers les plus étroits et les plus abruptes; armes et hommes roulent pêle mêle dans les précipices. Un grand nombre, ne voyant pas d'issue, s'avancent sur la vase du lac tant qu'ils peuvent avoir hors de l'eau la tête et les épaules. Quelques-uns, aveuglés par la frayeur, essayent de s'enfuir à la nage. Mais l'immensité du lac rendait l'entreprise impossible; alors, ou bien à bout de forces, ils étaient engloutis dans les eaux; ou bien, après s'être vainement fatigués, ils revenaient à grand peine à l'endroit où ils pouvaient avoir pied, et là, ils étaient massacrés un à un par les cavaliers ennemis qui entraient dans le lac. Six mille hommes environ de l'avant-garde s'étaient bravement ouvert un passage à travers les ennemis; ils sortirent du défilé sans savoir ce qui se passait derrière eux. S'arrêtant sur une éminence, ils n'entendent que les cris et le fracas des armes; mais comment tourne le combat, ils ne peuvent ni l'apprendre, ni en juger par leurs yeux, à cause du brouillard. A la fin du combat seulement, le soleil, devenu plus ardent, dissipa la brume; alors, la plaine et la montagne, se dégageant en pleine lumière, leur montrèrent le lamentable spectacle de la défaite et du carnage de l'armée romaine. Craignant qu'on ne les aperçût et qu'on ne lançât la cavalerie à leur poursuite, ils levèrent les enseignes en toute hâte et s'éloignèrent le plus rapidement qu'ils purent. Le lendemain, comme la faim venait s'ajouter à tous leurs autres maux, sur l'assurance donnée par Maharbal, qui les avait poursuivis la nuit avec toute la cavalerie, que, s'ils livraient leurs armes, il les renverrait tous libres avec l'habit qu'ils portaient, ils se rendirent. Cette parole, Annibal la tint avec la foi punique: il les fit tous jeter dans les fers.

VII. Tel est ce fameux combat de Trasimène, cité entre les rares défaites du peuple romain. Quinze mille Romains restèrent sur le champ de bataille; dix mille, que la fuite

avait dispersés dans toute l'Étrurie, revinrent à Rome par divers chemins. Quinze cents ennemis périrent dans le combat. Des deux côtés, beaucoup moururent ensuite de leurs blessures. Quelques historiens portent plus haut le nombre de morts de part et d'autre. Pour moi, outre que je n'aime pas ces conjectures sans fondement, auxquelles ne sont que trop portés la plupart des historiens, je m'en tiens au témoignage de Fabius Pictor, contemporain de cette guerre. Annibal, après avoir renvoyé sans rançon les prisonniers latins et chargé de chaînes les prisonniers romains, fit mettre à l'écart, parmi les monceaux de cadavres ennemis, les corps de ses soldats pour les ensevelir. Le corps de Flaminus fut également recherché avec le plus grand soin, car Annibal voulait l'ensevelir ; mais on ne put le trouver. A Rome, à la première nouvelle de ce désastre, le peuple effrayé courut avec grand tumulte au Forum. Les femmes, errant par les rues, interrogeaient tous ceux qu'elles rencontraient sur ce désastre, dont le bruit venait de se répandre et sur le sort de l'armée. La foule, aussi nombreuse que pour une assemblée générale, se précipite vers le comitium et la curie, et y appelle les magistrats. Enfin, quelques instants avant le coucher du soleil, le préteur, M. Pomponius, vient dire : « Nous avons perdu une grande bataille. » Il n'ajoute pas un mot, ne donne pas un détail ; et cependant, chaque citoyen, rempli des bruits qui circulent autour de lui, vient dire à sa famille « que le consul a été massacré avec une grande partie de ses troupes ; qu'il reste seulement quelques débris, répandus çà et là dans l'Étrurie, ou prisonniers de l'ennemi. » Tous les différents malheurs de l'armée vaincue étaient autant de sujets d'inquiétude pour ceux dont les parents servaient sous le consul C. Flaminus ; ignorant quel était leur sort, ils ne savaient s'ils devaient espérer ou craindre. Le surlendemain, et quelques jours après, les portes de la ville étaient encombrées de femmes encore plutôt que d'hommes : on attendait quelque'un de ses proches ou des nouvelles ; chaque nouvel arrivant était environné, pressé de questions ; et ceux qui le

connaissaient ne le laissaient aller qu'après avoir appris au long tous les détails. Selon les nouvelles que chacun avait reçues, on voyait sur les figures des expressions bien différentes. Ils regagnaient leurs demeures, entourés d'amis qui les félicitaient ou cherchaient à les consoler. Les femmes surtout laissaient éclater et leur joie et leur douleur. On rapporte que l'une d'elles, debout sur sa porte, apercevant son fils, mourut à l'instant même. Une autre, à qui on avait fausement annoncé la mort du sien, était restée dans sa demeure, tout entière à son chagrin : tout à coup, elle voit son fils qui revient, et elle est tuée par l'excès de sa joie. Pendant plusieurs jours, les préteurs tinrent le sénat assemblé du lever au coucher du soleil, pour délibérer sur le choix du général et des troupes qui pourraient être opposées aux Carthaginois vainqueurs.

VIII. Avant qu'on n'eût pris une détermination, survient tout à coup l'annonce d'un autre désastre. Quatre mille cavaliers, envoyés par le consul Servilius au secours de son collègue, sous les ordres du propréteur C. Centenius, viennent d'être enveloppés par Annibal en Ombrie, où ils s'étaient repliés en apprenant le sinistre de Trasimène. Cette nouvelle produisit des impressions diverses. Les uns, en proie à une affliction plus grande, trouvaient légère la perte de ces cavaliers, en comparaison de la perte précédente ; les autres ne la considéraient pas en elle-même ; mais, comme une faible secousse est plus grave pour un corps déjà épuisé qu'une secousse plus forte pour un corps robuste, de même ils pensaient que, dans l'abattement et l'accablement de Rome, il fallait juger tout revers, non d'après son importance propre, mais d'après l'anéantissement des forces publiques, incapables de résister à toute secousse qui aggraverait le mal. On eut donc recours à un remède dont on n'avait pas senti le besoin depuis longtemps, la création d'un dictateur. Mais comme le consul, qui seul pouvait le désigner, était absent, et qu'à travers l'Italie, occupée par les Carthaginois, il n'était pas facile de faire arriver à lui ni courrier ni lettre ; comme, en outre, le

peuple ne pouvait nommer un dictateur, ce qui était jusque-là sans exemple, on créa prodictateur Q. Fabius Maximus, et M. Minucius Rufus maître de la cavalerie. Ils furent chargés par le sénat de fortifier les murs et les tours de la ville, de placer des troupes où ils le croiraient utile, et de couper les ponts des rivières. Il fallait combattre pour Rome et les dieux Pénates, puisqu'on n'avait pas pu défendre l'Italie.

IX. Annibal, traversant l'Ombrie, marcha droit sur Spolète. Après avoir ravagé complètement la campagne, il tenta de prendre la ville ; mais il fut repoussé avec des pertes considérables. L'échec de cette tentative contre une simple colonie lui fit comprendre quelle résistance formidable il trouverait sous les murs de Rome. Il se dirigea vers le Picénum, pays fertile en productions de tout genre, et surtout offrant de toutes parts un riche butin à l'avidité et à la misère de ses soldats. Il y campa quelques jours, pour donner du repos à ses soldats fatigués d'avoir marché pendant l'hiver, d'avoir traversé les marais, et d'avoir livré un combat dont le succès avait coûté bien des efforts. Après un court repos, suffisant pour des troupes qui préféraient aux loisirs et à l'inaction le pillage et le butin, il va ravager les plaines de Prétutia, d'Hadria, puis le pays des Marses, des Marrucins, des Péligniens, et toute la partie de l'Apulie qui avoisine Arpi et Lucérie. Le consul C. Servilius n'avait eu avec les Gaulois que quelques escarmouches, et n'avait pris qu'une place sans importance. Quand il apprit la mort de son collègue et le massacre de l'armée, craignant pour les murs même de sa patrie, il ne voulut pas s'éloigner en une situation si critique, et se dirigea vers Rome. Q. Fabius Maximus, dictateur pour la seconde fois, convoqua le sénat, le jour même de son entrée en charge. Il songea d'abord aux dieux : après avoir démontré aux sénateurs que le consul C. Flaminius avait été victime, plutôt de sa négligence à l'égard des formalités du culte et des auspices, que de sa témérité ou de son inexpérience : « pour détourner la colère des dieux, dit-il, c'est aux dieux que nous devons demander

ce qu'il faut faire. » Il parvint à faire voter, ce qui n'arrive presque jamais qu'à l'annonce des prodiges les plus sinistres, que les décemvirs consulteraient les livres Sibyllins. Ces livres examinés, les décemvirs annoncèrent au sénat « que, le vœu fait à Mars au début de la guerre n'ayant pas été régulièrement accompli, il fallait recommencer les sacrifices et avec plus de magnificence ; s'engager à célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter ; promettre un temple à Vénus Érycine et à la déesse Prudence ; enfin ordonner des prières publiques, un lectisterne, et vouer aux dieux un printemps sacré¹, pour le cas où les chances de la guerre tourneraient pour Rome et où la République reviendrait à la situation qu'elle avait avant le commencement des hostilités. » Comme la guerre réclamait tous les soins de Fabius, le sénat, sur l'avis du collège des pontifes, chargea le préteur M. Émilius, de faire exécuter promptement toutes ces mesures.

X. Après la rédaction de tous les sénatus-consultes, L. Cornélius Lentulus, grand pontife, consulté par le collège des préteurs, répondit qu'avant tout il fallait prendre l'avis du peuple au sujet du printemps sacré. Voici la formule qu'on employa pour consulter le peuple : « Est-ce votre désir et votre volonté, Romains, que, si d'ici à cinq ans la République sort victorieuse, comme je le souhaite, des guerres que soutient aujourd'hui le peuple romain contre les Carthaginois et les Gaulois en deçà des Alpes, le peuple romain offre et donne tout ce que le printemps aura vu naître dans les troupeaux de porcs, de brebis, de chèvres, de bœufs ; que, de ces animaux, tout ce qui n'aura pas été consacré aux dieux, appartienne à Jupiter, du jour où le sénat et le peuple romain l'auront ordonné ; que tout citoyen qui voudra immoler une victime le fasse à sa volonté et de la manière qu'il jugera convenable ; que ce qu'il aura fait soit réputé bien fait ; que si l'animal meurt avant le sacrifice, il soit réputé profane, et que sa perte ne passe

1. On immolait aux dieux tout ce qui naissait au printemps.

pas pour une impiété ; que si quelqu'un l'estropie ou le tue par mégarde, il n'y ait point crime ; que si l'un d'eux est dérobé, il n'y ait crime, ni pour le citoyen qu'on aura volé, ni pour le peuple romain ; que si le sacrifice est fait, par ignorance, un jour néfaste, il n'en soit pas moins valable ; et de même s'il est fait de nuit ou de jour, par un esclave ou par un citoyen libre ; que si la victime est immolée avant le jour fixé par le sénat et le peuple, les citoyens n'en soient pas moins acquittés et affranchis de leurs vœux. » Dans les mêmes intentions, on voua, pour la célébration des grands jeux, la somme de trois cent mille trois cent trente-trois livres un tiers pesant d'airain ; plus, trois cent bœufs à Jupiter, et, à plusieurs autres dieux, des taureaux blancs et les autres victimes. Les vœux régulièrement formulés, on ordonna les prières publiques. On y vit affluer non-seulement les habitants de la ville avec leurs femmes et leurs enfants, mais les habitants même de la campagne, que touchaient et leur propre danger et les dangers de la République. On célébra pendant trois jours le lectisterne, sous la surveillance des décevirs préposés aux sacrifices. On y disposa six cousins : le premier pour Jupiter et Junon ; le second pour Neptune et Minerve ; le troisième pour Mars et Vénus ; le quatrième pour Apollon et Diane ; le cinquième pour Vulcain et Vesta ; le sixième pour Mercure et Cérès. Les temples furent voués ; celui de Vénus Érycine par le dictateur Q. Fabius Maximus, parce que les livres du destin avaient ordonné qu'il le fût par le premier magistrat de la République. Celui de la Prudence fut voué par le préteur T. Otacilius.

XI. Les actes religieux accomplis, le dictateur fit porter les délibérations sur la guerre et sur les ressources publiques, sur le choix et le nombre des légions que le sénat voulait faire marcher contre l'ennemi vainqueur. On décréta « que Fabius prendrait l'armée du consul Cn. Servilius ; qu'il lèverait ensuite à Rome et chez les alliés autant d'infanterie et de cavalerie qu'il le croirait nécessaire ; que, pour tout le reste, il agirait et déciderait selon que lui pa-

raîtrait l'exiger l'intérêt de la patrie. » Fabius déclara qu'il voulait augmenter de deux légions l'armée de Servilius. Les ayant fait enrôler par le maître de la cavalerie, il leur donna, par un édit, rendez-vous à jour fixe dans Tibur. Un nouvel édit enjoignit à tous les habitants de villes sans défenses et sans châteaux forts de se retirer dans des places sûres et bien fortifiées; à tous les habitants des campagnes par où devait passer Annibal, de s'éloigner après avoir brûlé leurs demeures et détruit leurs récoltes, afin qu'il n'y trouvât aucun moyen de subsister. Le dictateur partit ensuite par la voie Flaminia au-devant du consul et de l'armée. Il les rencontra près du Tibre, à côté d'Oriculum. Comme le consul approchait avec une escorte de cavalerie, Fabius lui fit dire par son licteur de se présenter sans escorte devant le dictateur. Le consul obéit, et le spectacle de cette entrevue donna aux Romains et aux alliés une haute idée du pouvoir dictatorial, dont le souvenir s'était presque effacé avec le temps. A ce moment, une lettre venue de Rome annonça que des vaisseaux de transport, partis d'Ostie avec des approvisionnements pour l'armée d'Espagne, avaient été pris par la flotte carthaginoise près du port de Cosa. Le consul reçut en conséquence l'ordre de marcher sur-le-champ vers Ostie, de faire monter soldats et matelots sur tous les navires qu'il trouverait, soit à Ostie, soit aux environs de Rome, de poursuivre la flotte ennemie et de protéger la côte de l'Italie. A Rome, un grand nombre d'hommes avaient été enrôlés. Les affranchis même, qui avaient des enfants et l'âge du service militaire, avaient prêté serment. On prit dans cette armée urbaine ceux qui n'avaient pas encore trente-cinq ans pour les embarquer; le reste demeura dans la ville afin de la défendre.

XII. Le dictateur, après avoir reçu l'armée du consul des mains du lieutenant Fulvius Flaccus, traverse le territoire des Sabins, et arrive au rendez-vous qu'il a fixé aux nouvelles recrues. De là, il gagne Préneste, et rejoint, par des chemins de traverse, la voie Latine; puis, après avoir reconnu le pays avec de minutieuses précautions, il marche vers

l'ennemi, mais résolu à ne jamais hasarder le combat qu'à la dernière extrémité. Le premier jour qu'il vint camper près d'Arpi en face des ennemis, Annibal fit tout aussitôt sortir ses troupes en ligne de bataille, et lui offrit le combat. Mais voyant que les Romains ne font pas un mouvement, qu'aucune provocation ne tire leur camp de son immobilité, il regagne ses palissades en laissant éclater sa colère : « Il est donc anéanti, l'esprit martial des Romains ; la guerre est terminée ; ils renoncent sans pudeur à la palme du courage et de l'honneur. » Cependant, une certaine inquiétude agite son esprit : il comprend qu'il ne va plus avoir affaire à un Flaminius et à un Sempronius ; que les Romains, instruits par leurs malheurs, ont fini par chercher un général digne d'Annibal. Ce qu'il redoute d'abord, ce n'est pas la hardiesse du dictateur, mais sa prudente lenteur. Toutefois, comme il n'a point éprouvé encore la fermeté de ses résolutions, il essaie de le provoquer et de l'irriter en changeant souvent de position et en ravageant, sous ses yeux, les terres des alliés : tantôt il s'éloigne de sa vue en faisant courir ses troupes ; tantôt il se place au détour d'une route et se tient en embuscade pour fondre sur lui à l'improviste s'il venait à descendre en plaine. Mais Fabius conduisait son armée sur les hauteurs, sans s'éloigner beaucoup de l'ennemi, ne voulant, ni le perdre de vue, ni en venir aux mains avec lui. Il retenait ses soldats dans le camp, à moins d'impérieuse nécessité. Pour le bois et le fourrage, ils ne sortaient qu'en grand nombre, et sans se disperser. Un détachement de cavalerie et de troupes légères, disposé et équipé pour faire face à la moindre alerte, assurait la tranquillité de ses fourrageurs, en inquiétant au contraire les fourrageurs disséminés de l'ennemi. Jamais de combat général, d'engagement décisif ; mais de légères escarmouches dont l'issue ne pouvait être funeste, car la retraite était ménagée. Ainsi le soldat, consterné par les défaites précédentes, s'habitue à compter davantage sur sa valeur et sur sa fortune. Cependant, l'exécution d'un plan si sage était moins contrariée encore par Annibal que par le maître de

la cavalerie, qui, s'il eût eu en main le pouvoir, n'aurait pas tardé à perdre la République. Présomptueux et tranchant dans les conseils, ne gardant point de mesure dans ses discours, devant quelques personnes d'abord, puis devant l'armée tout entière, il appelait indolence la lenteur du dictateur, timidité sa prudence, et lui attribuait tous les défauts voisins de ses qualités; enfin, en décrivant son chef, art détestable qui réussit trop souvent, il cherchait à s'élever.

XIII. Annibal passe du pays des Hirpins dans le Samnium, dévaste le territoire de Bénévent et prend la ville de Télésia. Il s'efforce ainsi d'irriter Fabius; il espère qu'exaspéré par tant d'outrages et de désastres dont on accable ses alliés, il descendra combattre en plaine. Dans le grand nombre des prisonniers italiens qu'Annibal avait faits à la bataille de Trasimène et auxquels il avait rendu la liberté, se trouvaient trois chevaliers campaniens. Gagnés, dès ce moment, par les dons et les promesses d'Annibal, ils cherchaient à lui concilier l'affection de leurs concitoyens. Ils lui annoncèrent qu'il lui serait facile, s'il entraient en Campanie avec une armée, de prendre Capoue. Cette garantie semblait insuffisante pour un si important résultat : Annibal hésitait, penchant tantôt vers la confiance, tantôt vers la crainte. A la fin, pourtant, il se décide à quitter le Samnium pour la Campanie. Il invite ses affidés à confirmer de plus en plus leurs promesses par des effets, et, en les congédiant, les engage à revenir avec un certain nombre des leurs et quelques chefs. En même temps, il demande à l'homme qui le guide de le conduire sur le territoire de Casinum. Ceux qui connaissaient le pays lui avaient dit qu'une fois maître de ce défilé, il intercepterait toute communication entre les Romains et leurs alliés. Mais la différence de prononciation entre le latin et le carthaginois fit que le guide entendit Casilinum au lieu de Casinum. Changeant donc de route, il prit par les hauteurs d'Allifia, de Calatium et de Calès, et vint descendre dans les plaines de Stella. Quand Annibal se voit là, enfermé par des montagnes et des fleuves, il demande où il est; le guide répond

que, le jour même, ils arriveront à Casilinum; et, alors seulement, on s'aperçoit de la méprise, et on reconnaît qu'on est bien loin de Casinum. Le guide est battu de verges; et même, pour faire un exemple, on le met en croix. Annibal fortifie son camp, et détache Maharbal avec sa cavalerie pour ravager le territoire de Falerne. La dévastation fut portée jusqu'aux eaux de Sinuessa; les Numides répandirent au loin la mort, plus loin encore la déroute et la terreur. Cependant, quoique tout le pays fût en proie à la guerre, la fidélité des alliés resta inébranlable; sans doute parce qu'ils obéissaient à un pouvoir juste et modéré, et qu'il ne leur en coûtait pas d'avoir pour maître un peuple supérieur, ce qui est le seul garant de la fidélité.

XIV. L'armée romaine, campée près du Vulturne, voyait en proie aux flammes la plus belle contrée de l'Italie; de tous côtés, il ne restait des maisons que des ruines fumantes; et pourtant Fabius retenait son armée sur les hauteurs du Massique. Ce fut alors presque une sédition générale. Pendant quelques jours on avait gardé le silence, car, la marche des troupes ayant été hâtée, on avait cru qu'on se pressait ainsi pour empêcher la dévastation de la Campanie. Mais quand les Romains, arrivés au bout de la chaîne du Massique, virent l'ennemi incendier les habitations du territoire de Falerne et de la colonie de Suessa sans qu'il fût question de lui livrer bataille : « Sommes-nous donc venus ici, s'écria Minucius, pour jouir, comme d'un spectacle agréable, de la vue de nos alliés pillés et massacrés? A défaut d'autre pitié, n'en avons-nous pas pour nos concitoyens, pour la colonie que nos pères envoyèrent à Sinuessa afin de protéger cette côte contre les hostilités des Samnites? Aujourd'hui, elle n'est plus en proie aux Samnites, ses voisins; mais aux Carthaginois, à des étrangers venus des extrémités du monde, et que nos lenteurs, notre lâcheté, a laissés s'avancer jusqu'ici. Eh quoi! avons-nous à tel point dégénéré de nos pères? Ces rivages, le long desquels ils ne pouvaient voir errer les navires carthaginois sans croire que c'était un déshonneur pour Rome, paissi-

blement nous les verrions couverts d'ennemis numides et maures ! Naguère, quand Sagonte était assiégée, quelle n'était pas notre indignation ! Nous invoquions et les hommes et les dieux, et les traités ; aujourd'hui qu'Annibal s'avance vers les murailles d'une colonie romaine, nous assistons tranquillement à ce spectacle ! La fumée des maisons et des champs incendiés vient jusqu'à nos yeux et nos visages ; à nos oreilles retentissent les cris et les gémissements de nos alliés, qui invoquent notre secours plus encore que celui des dieux immortels : et nous, comme les troupeaux qu'on mène paître l'été dans les bois et les sentiers escarpés, nous restons sur la montagne, cachés dans les forêts et les nuages ! Si M. Furius, pour arracher Rome aux Gaulois, se fût borné à parcourir les sommets des montagnes, ainsi que fait ce nouveau Camille, ce dictateur choisi comme l'unique ressource d'une situation désespérée pour arracher l'Italie à Annibal, Rome aujourd'hui appartiendrait aux Gaulois. Et cette Rome, je crains que, grâce à notre hésitation, ce ne soit pour Annibal et les Carthaginois que nos pères l'ont sauvée tant de fois. Mais Camille, ce héros, ce vrai Romain, le jour même où la nouvelle lui vint à Véies qu'un décret du sénat et un ordre du peuple l'avaient nommé dictateur, bien qu'il eût une assez haute montagne, le Janicule, où il eût pu se cacher pour voir de loin les ennemis, Camille descendit en plaine. Ce jour même, au milieu de la ville, à l'endroit où l'on voit encore les tombeaux des Gaulois, il taillait en pièces leurs légions, et, le lendemain, en deçà de Gabies. Longtemps après, quand, aux fourches caudines, les Samnites nous eurent fait passer sous le joug, L. Papirius Cursor se borna-t-il à parcourir les hauteurs du Samnium ? N'est-ce pas en poussant vivement le siège de Lucérie, en harcelant l'ennemi vainqueur, qu'il fit passer le joug de la tête des Romains sur la tête de l'orgueilleux samnite ? Naguère, à quoi C. Lutafius a-t-il dû la victoire, si ce n'est à sa promptitude ? Le lendemain du jour où il avait vu l'ennemi, il accabla sa flotte chargée de vivres, et encombrée d'un appareil et d'un ma-

tériel formidables. C'est folie de croire qu'on puisse vaincre sans agir, en faisant des prières. Ce qu'il faut, c'est armer les troupes, descendre en plaine, engager le combat corps à corps. C'est l'activité et l'audace qui ont fait grandir la fortune de Rome, et non ces lâches conseils que la timidité pare du nom de prudence. » Pendant cette sorte de harangue, une foule de tribuns et de chevaliers romains se pressait autour de Minucius, dont les arrogants discours parvenaient même jusqu'aux oreilles des soldats. Si l'armée eût été consultée, nul doute que, pour général, elle n'eût préféré Minucius à Fabius.

XV. Fabius, qui n'a pas moins à lutter contre les siens que contre l'ennemi, leur oppose d'abord une résistance invincible. Il n'ignore pas que, non plus au camp seulement, mais à Rome même, sa lenteur est mal vue; et cependant, il persiste opiniâtrément dans son plan jusqu'à la fin de l'été. Aussi Annibal, désespérant d'engager cette bataille qu'il désire ardemment, se met à chercher un lieu favorable pour des quartiers d'hiver; car le pays qu'il occupait n'offrait que des ressources momentanées, et qui ne pouvaient durer : des arbres fruitiers, des vignobles et autres productions semblables lui offraient plutôt l'agréable que le nécessaire. La nouvelle en vint à Fabius par ses espions. Comprenant qu'Annibal s'en retournerait par le défilé qui l'avait amené sur le territoire de Falerne, il fait occuper par quelques détachements le mont Callicula et Casilinum, petite ville que traverse le Vulturne, et qui sépare le pays de Falerne de la Campanie. Pour lui, il ramène son armée par les mêmes hauteurs, après avoir envoyé à la découverte L. Hostilius Mancinus avec quatre cents chevaux des alliés. Ce Mancinus était un des jeunes officiers qui se plaisaient à entendre les discours présomptueux du maître de la cavalerie. D'abord, comme on fait dans une reconnaissance, il s'avance de manière à observer l'ennemi sans s'exposer. Puis, ayant vu des cavaliers numides répandus dans des villages, il profite de l'occasion et en tue quelques-uns. Mais alors, le désir de combattre le possède tout

entier; il oublie les ordres du dictateur, sa recommandation expresse de ne s'avancer qu'avec la plus grande précaution, et de faire retraite avant d'être en vue de l'ennemi. Les Numides venant, les uns après les autres, le charger, puis fuyant devant lui, l'attirent ainsi jusqu'à leur camp, après avoir fatigué ses hommes et ses chevaux. Alors Carthalon, général en chef de la cavalerie ennemie, fond sur les Romains à bride abattue, avant qu'on fût à la portée du trait, leur fait tourner le dos, et les poursuit sans relâche pendant près de cinq milles. Quand Mancinus voit que l'ennemi ne cesse pas de le poursuivre et qu'il n'y a plus d'espoir d'échapper, il exhorte les siens, et revient au combat, quoique inférieur de toute manière. En effet, il est, avec l'élite de ses cavaliers, enveloppé et tué. Les autres, fuyant à toute bride, gagnèrent d'abord Calès, et, de là, par les sentiers presque impraticables, le camp du dictateur. Ce jour-là même, Minucius avait rejoint Fabius, après être allé, par son ordre, placer un fort détachement dans un défilé qui forme une gorge très-étroite au dessus de Terracine et domine la mer. On ne voulait pas laisser la voie Appia sans défense, et un passage ouvert à Annibal sur la campagne de Rome. Après leur jonction, le dictateur et le maître de la cavalerie vont camper sur le chemin par où devait passer Annibal. L'ennemi n'était qu'à deux milles.

XVI. Le lendemain, les Carthaginois, en défilant, couvrirent tout l'espace qui séparait les deux camps. Bien que les Romains, au pied de leurs retranchements, eussent l'avantage de la position, Annibal n'en avança pas moins avec sa cavalerie légère. Pour provoquer l'ennemi, elle le harcelait sur tous les points, chargeant et fuyant tour à tour. L'armée romaine ne s'avança point : ce fut un combat languissant, tel que le voulait le dictateur, et non tel que l'eût souhaité Annibal. Il y eut de tués deux cents Romains, huit cents Carthaginois. Il semblait alors qu'Annibal fût enfermé, le chemin de Casilinum étant coupé. Tandis que les Romains auraient derrière eux Capoue, le Samnium, et tant de riches alliés qui les fourniraient de

vivres, les Carthaginois allaient avoir l'hiver à passer entre les roches de Formies d'un côté, et, de l'autre, les sables et les marais affreux de Linternum. Annibal vit bien qu'on l'attaquait avec ses propres armes. Ne pouvant s'échapper par le Casilinum, il lui fallait gagner les montagnes et franchir les sommets de Callicula. De peur que les Romains n'attaquassent son armée enfermée dans ces vallons, il imagine, afin de les tromper, un stratagème effrayant pour les yeux, et, au commencement de la nuit, gagne furtivement les montagnes. Voici la ruse qu'il avait imaginée. Des torches ramassées de toutes parts dans les campagnes, des fagots de menu bois et des sarments secs furent attachés aux cornes de bœufs domptés ou indomptés qui se trouvaient dans le butin enlevé sur le territoire ennemi; il y en avait environ deux mille. Asdrubal fut chargé de mettre, à la nuit tombante, le feu aux cornes de tous ces animaux, de les pousser vers la montagne, et surtout, s'il était possible, du côté des hauteurs occupées par l'ennemi.

XVII. A la nuit tombante, le camp fut levé en silence; les bœufs marchaient un peu avant les enseignes. Arrivés au pied des montagnes et à l'entrée des défilés, le signal est donné aussitôt de mettre le feu aux cornes des bœufs et de les pousser vers les hauteurs opposées. La frayeur causée par la flamme qui brille sur leur tête, la chaleur qui gagne jusqu'au vif, à la racine des cornes, rendent ces animaux furieux. Ils s'échappent dans tous les sens; et, sur leur passage, tous les arbrisseaux s'embrasent : on dirait un vaste incendie qui enveloppe les forêts et la montagne. Toutes ces têtes qui s'agitent en vain, et ne font que raviver la flamme, offrent l'apparence d'hommes courant de tous côtés. Les Romains chargés de garder le défilé, apercevant des feux sur les montagnes et au-dessus de leurs têtes, se croient enveloppés et quittent leur poste. Ils se dirigent vers les sommets où les feux sont plus rares, comme vers une retraite plus sûre; mais là encore, ils rencontrent quelques bœufs qui se sont écartés du troupeau. De loin, et au premier abord, il leur semble voir les animaux qui

vomissent des flammes; frappés de frayeur, ils s'arrêtent. Bientôt pourtant, ils reconnaissent une ruse imaginée par des hommes : mais alors, certains qu'il y a quelque embuscade, leur frayeur redouble, ils fuient à toutes jambes et vont donner dans les troupes légères de l'ennemi. A la vérité, la nuit tenait les deux partis dans une égale crainte; jusqu'au jour, il n'y eut point de combat. Pendant ce temps, Annibal avait fait sortir toute son armée du défilé, où il avait même surpris et tué quelques ennemis : il alla camper sur le territoire d'Allifa.

XVIII. Fabius s'était bien aperçu de tout ce mouvement; mais, croyant à quelque piège, et appréhendant surtout un combat nocturne, il relint ses troupes dans les retranchements. Au point du jour, l'action s'engage sur la pente de la montagne. Les Romains, supérieurs en nombre, auraient facilement eu raison des troupes légères d'Annibal, séparées du reste de l'armée, sans l'arrivée d'une cohorte d'Espagnols, détachée fort à propos à leur secours. Ces Espagnols, habitués à pratiquer la montagne, à courir lestement de rochers en rochers, grâce à la souplesse de leurs membres et à la nature de leurs armes, se jouaient sans effort d'un ennemi pesamment armé, ne connaissant que la plaine et les combats de pied ferme. La lutte ne pouvait être égale : les Espagnols ne perdirent en quelque sorte pas un homme; les Romains rentrèrent dans leur camp, ayant essuyé des pertes. Fabius, comme Annibal, porta son camp ailleurs : franchissant les gorges au-dessus d'Allifa, il vint s'établir dans une position forte et élevée. Alors Annibal, feignant de marcher sur Rome par le Samnium, retourna dans le pays des Péligniens, en ravageant tout sur son passage. Fabius, qui se tenait entre l'ennemi et Rome, conduisait l'armée par les hauteurs, sans perdre Annibal de vue et sans lui livrer bataille. Celui-ci, du Pélignum, revint sur ses pas vers l'Apulie, et vint à Géronium, que ses habitants effrayés avaient abandonnée parce qu'une partie des murailles était en ruines. Le dictateur se retrancha sur le territoire de Larina. Rappelé ensuite à Rome pour des cérémonies reli-

gieuses, il employa près du maître de la cavalerie autorité, conseils, prières presque, lui recommandant « de compter plus sur la prudence que sur la fortune; de l'imiter lui-même plutôt que Sempronius et Flaminius; de ne point considérer comme un résultat nul d'avoir déjoué tout l'état des desseins de l'ennemi. Ainsi les médecins même obtiennent plus parfois par le repos que par le mouvement et l'agitation. Ce n'est pas peu de chose d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi tant de fois vainqueur, et d'avoir respiré après tant de désastres successifs. » Ces recommandations faites, mais vainement, au maître de la cavalerie, il partit pour Rome.

XIX. Pendant que cette campagne commençait en Italie, la guerre s'engageait aussi en Espagne sur terre et sur mer. Asdrubal avait ajouté dix vaisseaux à ceux qu'il avait reçus de son frère, tout armés et tout équipés : il confia les quarante navires à Himilcon et partit de Carthagène. Tandis que la flotte côtoyait la terre, l'armée longeait le rivage, et ainsi on était prêt à faire face à l'ennemi sur l'un et l'autre élément. Cn. Scipion, apprenant le départ des ennemis, songea d'abord à faire de même : mais bientôt, sur le grand bruit qu'on faisait de renforts considérables arrivés aux Carthaginois, il se défia d'une bataille sur terre; il fit embarquer l'élite de ses troupes, et, avec trente-cinq vaisseaux, marcha à la rencontre de l'ennemi. Deux jours après son départ de Tarragone, il parvint à un port situé à dix milles de l'embouchure de l'Èbre. Là, deux vaisseaux légers de Marseille, qu'il avait envoyés à la découverte, revinrent lui annoncer que la flotte carthaginoise était à l'embouchure du fleuve et que le camp était établi sur la rive. Pour fondre à l'improviste sur l'ennemi qui ne s'y attend point et tomber sur lui avec toutes ses forces, il lève l'ancre, et se dirige de ce côté. L'Espagne a beaucoup de tours bâties sur les hauteurs, sorte d'observatoires et de retranchements contre les pirates. De là on aperçoit la flotte des Romains, et Asdrubal en est averti par les signaux. L'alarme était déjà donnée sur terre et dans la

camp, qu'on ne savait rien sur mer et sur les vaisseaux, parce qu'on n'entendait pas encore le bruit des rames et les cris des matelots, et que la flotte ennemie était cachée par les promontoires. Mais bientôt, plusieurs cavaliers dépêchés coup sur coup par Asdrubal, viennent ordonner aux soldats dispersés sur le rivage ou assis dans leurs tentes, et ne s'attendant à rien moins qu'à une attaque ce jour-là, de remonter en toute hâte sur leurs vaisseaux et de prendre leurs armes, car la flotte romaine approche du port. Tandis que les cavaliers vont porter cet ordre sur tous les points, Asdrubal arrive en personne avec l'armée entière. C'est alors un tumulte et un pêle-mêle universel : matelots et soldats se précipitent ensemble sur les vaisseaux; on dirait qu'ils fuient la terre plutôt qu'ils ne vont au combat. A peine sont-ils tous montés, que les uns délient les câbles et tirent les ancres, tandis que les autres coupent les câbles pour en finir plus vite. Au milieu de cette précipitation et de cet empressement, rien n'est bien fait; les préparatifs du soldat gênent la manœuvre du matelot, et l'agitation des matelots empêche les soldats de prendre et d'apprêter leurs armes. Pendant ce temps, les Romains approchaient; ils avaient même formé leur ordre de bataille. Les Carthaginois, moins troublés par l'ennemi et le combat que par leur propre désordre, font mine d'engager la bataille plutôt qu'ils ne l'engagent, et bientôt prennent la fuite. Mais l'embouchure du fleuve n'était pas assez large pour recevoir tant de bâtiments venant ensemble sur une ligne si étendue; ils pousseront donc leurs vaisseaux çà et là sur le rivage. Les uns échouèrent sur les bas-fonds, les autres sur la grève; et les équipages, partie armés, partie sans armes, rejoignirent l'armée de terre rangée le long du rivage. Toutefois, au premier choc, deux vaisseaux carthaginois avaient été pris, et quatre coulés à fond.

XX. Les Romains, bien que la terre fût occupée par l'ennemi, et qu'ils vissent ses troupes en armes border le rivage, n'hésitèrent pas à poursuivre la flotte en déroute. Tous les vaisseaux dont les proues ne s'étaient pas rompues

en se heurtant sur la grève, et dont la quille ne s'était pas envasée, ils les emmenèrent en les remorquant à leurs poutres. Sur quarante navires, vingt-cinq environ furent pris. Et ce ne fut pas encore le plus beau résultat de cette victoire : une seule bataille de quelques instants rendit les Romains maîtres de la mer sur toute cette côte. Ensuite ils partirent pour Honosca. Aussitôt débarqués, ils prirent d'assaut la place et la pillèrent, puis se dirigèrent sur Carthagène. Après avoir dévasté tout le territoire environnant, ils finirent par incendier les maisons qui tenaient aux murs et aux portes de la ville. Chargée de butin, la flotte se dirigea vers Longuntice, où une grande quantité de jonc pour l'usage de la marine avait été amassée par Annibal. Ce qui pouvait servir fut pris; tout le reste, brûlé. On ne se borna pas à longer jusqu'à leur extrémité les côtes du continent; on poussa jusqu'à l'île d'Ebuse. Là, on déploya vainement pendant deux jours une grande énergie pour emporter d'assaut la capitale; quand on vit que c'était du temps perdu sans espoir de résultat, on se mit à dévaster la campagne. On la ravagea; on brûla et pillà plusieurs bourgs; enfin le butin fut plus considérable que sur le continent. Comme on se rembarquait, arrive une ambassade des îles Baléares, qui venait demander la paix à Scipion. La flotte revint alors en arrière, vers la partie citérieure de la province : là se réunirent en foule les députés de tous peuples en deçà de l'Èbre, et même des parties les plus éloignées de l'Espagne. Le nombre des peuples qui se sou-mirent franchement à la domination et à l'autorité de Rome s'éleva à plus de cent vingt. Scipion crut donc pouvoir se fier à ses forces de terre et s'avança jusqu'au défilé de Castulon; Asdrubal se retira dans la Lusitanie et plus près de l'Océan.

XXI. Dès lors, on pouvait croire que la tranquillité était assurée pour le reste de la campagne. Les Carthaginois, en effet, ne l'eussent point troublée; mais, outre que les Espagnols eux-mêmes sont d'un caractère inquiet et avide de nouveautés, Mandonius et Indibilis, naguère roi ignoré des

Ilergètes, n'eurent pas plus tôt vu les Romains s'éloigner de la montagne vers la côte, que, soulevant leurs nations, ils vinrent piller le territoire des alliés de Rome, alors en paix avec eux. Le tribun des soldats, envoyé contre eux par Scipion avec quelques troupes légères, dispersa en peu de temps ces hordes à peine enrégimentées; on tua beaucoup de monde et l'on fit quelques prisonniers. Le plus grand nombre s'était enfui en jetant les armes. Cette lutte ne laissa pas que d'inquiéter Asdrubal, qui se retirait vers l'Océan; il revint en deçà de l'Ebre pour défendre ses alliés. Le camp carthaginois était dans la plaine d'Ilercaon, les Romains près de la nouvelle flotte, lorsqu'une alarme soudaine changea la direction de la guerre. Les Celtibériens, qui avaient envoyé comme ambassadeurs les chefs de leur pays, et donné des otages aux Romains, excités par un message de Scipion, prennent les armes, envahissent la province carthaginoise avec une armée redoutable, et prennent d'assaut trois places fortes. Livrant ensuite deux combats à Asdrubal lui-même, ils déploient un grand courage, tuent quinze mille ennemis, font quatre mille prisonniers et enlèvent un grand nombre d'étendards.

XXII. Telle était la situation de l'Espagne lorsque P. Scipion arriva dans cette province. Le sénat, le prorogeant dans le commandement après son consulat, l'envoyait avec vingt vaisseaux longs, huit mille soldats, et des vivres en abondance. Cette flotte, considérable par le nombre des vaisseaux de transport, fut aperçue de loin; et la joie fut vive chez les Romains et les alliés, lorsque, de la pleine mer, elle entra dans le port de Tarragone. Scipion y débarque ses soldats, court rejoindre son frère, et tous deux continuent la guerre avec un parfait accord de vues et d'intentions. Tandis que les Carthaginois sont occupés à combattre les Celtibériens, les deux frères n'hésitent point à passer l'Ebre; n'y trouvant aucun ennemi, ils poussent jusqu'à Sagonte, où les otages de toute l'Espagne, laissés en dépôt par Annibal, étaient, disait-on, gardés dans une citadelle par une faible garnison. Le sort de ces otages

arrêtait seul les dispositions de tous les peuples Espagnols qui inclinaient à faire alliance avec Rome : ils craignaient que leur défection ne fit couler le sang de leurs enfants. Ce lien unique fut brisé par l'artifice d'un seul homme plus ingénieux que loyal. C'était un noble Espagnol, Abélux, alors à Sagonte. Autrefois dévoué aux Carthaginois, ses sentiments, comme presque toujours chez les Barbares, avaient changé avec la fortune. Sachant au reste qu'un transfuge, qui passe à l'ennemi sans lui livrer rien d'important, n'est qu'un être vil et méprisé, il voulait se signaler par quelque éclatant service auprès de ses nouveaux alliés. Il envisage donc toutes les ressources que la fortune pouvait mettre entre ses mains, et cherche avant tout le moyen de livrer les otages, bien persuadé que, par ce seul fait, il gagnera aux Romains les chefs espagnols. Mais certain que, sans un ordre de Bostar, commandant de la place, les gardiens des otages ne consentiront à rien, il cherche à surprendre la bonne foi de Bostar. Celui-ci était campé hors de la ville, sur le rivage même, afin de fermer aux Romains l'entrée de Sagonte, du côté du port. Il va le trouver, le tire à l'écart, et feignant de croire que Bostar ignore ce qui se passe, il lui révèle « que la crainte a retenu les Espagnols tant que les Romains ont été éloignés ; mais que ceux-ci, ayant maintenant un camp en deçà de l'Èbre, ce camp est un asile et un refuge pour tous les mécontents. Il faut donc s'attacher par un bienfait et par la reconnaissance ceux que la crainte n'enchaîne plus. » Bostar s'étonnant, et lui demandant quel pouvait être ce bienfait capable de produire sur-le-champ un tel résultat : « Renvoyez, reprend Abélux, les otages dans leurs cités ; vous gagnerez ainsi le cœur, et de leurs familles en particulier, dont l'influence est grande dans leurs villes, et des Espagnols en général. Chacun aime qu'on se fie à lui ; témoigner de la confiance c'est presque toujours enchaîner la fidélité. Pour moi, je réclame le soin de ramener les otages chez eux, pour faire réussir en y mettant tous mes soins un projet dont je suis l'auteur, et pour ajouter, autant

que je le pourrai, de la valeur à ce service qui est agréable par lui-même. » Il persuade ainsi cet homme, qui n'avait pas la finesse ordinaire de sa nation. La nuit venue, il marche secrètement vers les postes ennemis, et s'abouche avec quelques auxiliaires espagnols : conduit par eux devant Scipion, il lui expose son dessein. Les paroles données de part et d'autre, le temps et le lieu fixé pour la remise des otages, il retourne à Sagonte. Le jour suivant est employé avec Bostar à régler toutes les mesures d'exécution. Il prend congé de lui en convenant que le départ aura lieu la nuit afin de tromper la vigilance de l'ennemi. A l'heure fixée avec Scipion, il réveille les gardiens des otages, et conduit ceux-ci, comme à son insu, dans l'embuscade que sa perfidie a préparée. On les emmène au camp romain. De là, on les renvoie à leurs familles, et tout se passe comme il avait été convenu avec Bostar : la restitution est faite comme elle l'eût été au nom de Carthage. Mais le même bienfait valut aux Romains plus de reconnaissance qu'il n'en eût valu aux Carthaginois. Ceux-ci s'étant montrés, dans le bonheur, durs et orgueilleux, on pouvait croire que le changement de fortune et la crainte les avait adoucis ; tandis que les Romains, inconnus jusque-là, débutaient, dès leur arrivée, par un acte de clémence et de générosité ; d'ailleurs, Abélux, un homme si intelligent, ne devait pas avoir changé de parti sans raison. Tous donc, d'un commun accord, étaient disposés à la défection, et ils auraient pris les armes sur-le-champ si l'hiver n'était survenu et n'avait forcé Romains et Carthaginois à se retirer dans leurs cantonnements.

XXIII. Voilà ce qui se passa en Espagne, la seconde année de l'expédition des Carthaginois ; pendant ce temps, en Italie, la sage lenteur de Fabius avait permis à Rome de respirer un peu après de continuelles défaites. Cependant, si Annibal n'en était pas médiocrement inquiet, en voyant que les Romains avaient enfin choisi pour diriger la guerre un homme qui donnait tout au calcul, et non à la fortune, cette sagesse de Fabius était l'objet des dé-

dains de la ville et de l'armée, surtout depuis qu'en l'absence du dictateur la témérité du maître de la cavalerie avait obtenu un succès plus apparent que réel. Deux causes venaient encore diminuer les sympathies pour le dictateur : d'abord, une ruse perfide d'Annibal : ayant su par des transfuges qu'une terre appartenait à Fabius, il avait ordonné qu'au milieu de tout le territoire dévasté on épargnât le fer, la flamme et toute atteinte au champ seul du dictateur, pour laisser croire à quelque pacte secret dont ces ménagements seraient le prix; puis, une mesure de Fabius lui-même, mesure équivoque d'abord, parce qu'il n'avait pas attendu l'autorisation du sénat, mais qui finit par tourner, d'une façon éclatante, à sa plus grande gloire, je veux dire l'échange des prisonniers. Comme dans la première guerre Punique, les deux généraux avaient fait cette convention que celui qui recevrait plus de prisonniers qu'il n'en donnerait payerait cinq marcs d'argent par chaque soldat. Fabius avait reçu en plus deux cent quarante-sept prisonniers : la somme due pour leur rançon tardant à venir, car le sénat, à qui on l'avait demandée souvent, se plaignait de n'avoir pas avoir été consulté, il envoya son fils à Rome vendre le champ même que l'ennemi avait respecté, et acquitta ainsi de ses propres deniers la dette publique. Annibal campait devant l'enceinte de Géronium, ville prise et incendiée par lui, mais dont il avait conservé quelques maisons pour en faire des magasins. De là, il envoyait les deux tiers de son armée fourrager; avec l'autre tiers, il restait sur le qui-vive, prêt à agir, soit pour défendre le camp, soit pour protéger au dehors ses fourrageurs contre toute attaque.

XXIV. L'armée romaine se trouvait alors sur le territoire de Larinum. Elle était commandée par le maître de la cavalerie Minucius, en l'absence du dictateur, parti, on l'a vu, pour Rome. Le camp était à l'abri sur les hauteurs; bientôt, Minucius le fait descendre en plaine. Il médite d'audacieux projets, emporté par sa fougue naturelle : il songe à fondre sur les fourrageurs carthaginois répandus dans la

plaine, ou sur le camp, qui n'est protégé que par une faible garnison. Annibal comprit d'abord que le système de guerre allait changer en même temps que le général, et que l'ennemi allait agir avec plus de fougue que de prudence. Quant à lui, chose incroyable, malgré le voisinage des Romains, il envoya fourrager le tiers de ses soldats et retint le reste près de lui ; ensuite, il se rapprocha encore de Minucius et vint camper à deux milles environ de Géronium, sur une éminence en vue des ennemis, pour qu'on sût qu'il était prêt à défendre ses fourrageurs, s'ils venaient à être attaqués. De cette nouvelle position, il aperçut une autre colline, encore plus près des Romains, et dominant leur camp. Il ne fallait pas songer à s'en emparer ouvertement : en effet, on serait prévenu par l'ennemi, qui en était moins éloigné. Annibal envoya donc, la nuit, quelques Numides qui l'occupèrent. Ils n'y restèrent que jusqu'au lendemain ; les Romains, dédaignant leur petit nombre, les chassèrent et transportèrent là leur camp. Les deux camps se trouvèrent ainsi près l'un de l'autre ; l'intervalle était rempli presque tout entier par les Romains rangés en bataille, et, en même temps, ils faisaient sortir, par le derrière des retranchements, les cavaliers et les troupes légères pour les lancer contre les fourrageurs. Ceux-ci, disséminés dans la plaine, furent massacrés et mis en fuite. Cependant, Annibal n'osa point livrer bataille ; car, avec si peu de monde, à peine pouvait-il défendre son camp en cas d'attaque. Adoptant la tactique de Fabius, puisqu'une partie de son armée était absente, il restait inactif, il temporisait, et même il avait fait revenir ses soldats à leur ancien camp, sous les murs de Géronium. Selon quelques historiens, on aurait livré un combat régulier : au premier choc, les Carthaginois auraient été repoussés jusqu'au camp ; puis, par une sortie soudaine, ils auraient à leur tour fait fuir les Romains ; enfin l'arrivée du Samnite Décimus aurait rétabli le combat. Ce Décimus, disent-ils, personnage distingué par ses richesses et sa naissance, non-seulement à Bovianum, sa patrie, mais dans tout le Samnium, amenait au camp, par ordre du

dictateur, huit mille fantassins et cinq cents cavaliers. Quand il apparut derrière l'armée d'Annibal, chaque parti crut à l'arrivée d'un nouveau renfort amené de Rome par Q. Fabius. Annibal, craignant quelque piège, fit rentrer ses troupes. Minucius le poursuivit, et, assisté du Samnite, emporta deux forts le jour même. Il y eut six mille ennemis tués et cinq mille Romains. C'était un égal désastre des deux parts; et cependant, la nouvelle d'une éclatante victoire se répandit à Rome, annoncée par une lettre orgueilleuse du maître de la cavalerie.

XXV. Ces événements furent l'objet de fréquentes discussions dans le sénat et dans l'assemblée du peuple. Au milieu de la joie générale, seul, le dictateur ne voulait croire ni à ce bruit, ni à cette lettre. Tout fût-il vrai, de tels succès sont plus à redouter que des revers. Alors le tribun du peuple Métilius, s'écrie « qu'un tel système n'est décidément plus supportable. Présent, le dictateur a empêché le succès; absent, il ne veut pas que le succès ait été remporté! Il prolonge par tous les moyens cette campagne, afin de rester plus longtemps en charge et d'avoir seul le pouvoir à Rome et dans l'armée. En effet, l'un des consuls est mort sur le champ de bataille; l'autre, sous prétexte de poursuivre la flotte carthaginoise, a été exilé loin de l'Italie. Les deux préteurs sont occupés en Sicile et en Sardaigne, deux provinces qui, en ce moment, n'auraient aucun besoin de préteur. Quant au maître de la cavalerie, M. Minucius, pour l'empêcher de voir l'ennemi et de faire acte de soldat, on l'a, en quelque sorte, mis aux arrêts. Aussi, par Hercule, non-seulement le Samnium, qu'on a cédé aux Carthaginois comme le territoire au delà de l'Èbre, mais en même temps la Campanie, le Calénum et le Falernum ont été complètement dévastés, tandis que le dictateur restait inactif à Casilinum, n'employant les légions du peuple romain qu'à défendre son champ. L'armée brûle de combattre; le maître de la cavalerie de même: il les tient enfermés entre les palissades, il leur enlève leurs armes comme à des ennemis prisonniers. Enfin, au départ du dictateur, comme sortant

de leur prison, ils se sont élancés hors des retranchements et ont mis l'ennemi en déroute. Pour tous ces motifs, si le peuple romain avait conservé son énergie d'autrefois, il aurait proposé hardiment d'enlever l'autorité à Fabius ; il se bornera à une proposition plus modeste : c'est de donner un pouvoir égal au maître de la cavalerie et au dictateur ; et encore ne doit-on pas permettre à Q. Fabius de retourner à l'armée qu'il n'ait créé un consul à la place de C. Flaminius. » Fabius s'abstint de répondre devant le peuple, qui eût été mal disposé à l'écouter. Dans le sénat même, on l'entendait avec assez de déplaisir exalter l'ennemi, imputer les défaites des deux dernières années à la témérité et à l'inexpérience des généraux : « quant au maître de la cavalerie, qui avait combattu malgré sa défense, il lui demanderait, disait-il, compte de sa conduite. Si l'autorité et la direction suprême restaient entre ses mains, il serait bientôt démontré à tous qu'un bon général ne tait pas grand fond de la fortune ; que ce qui décide de tout c'est la clairvoyance et la sagesse ; enfin, qu'à sauver, en de telles conjonctures, l'armée de nouveaux affronts, il y avait eu plus de gloire qu'à mettre en pièces plusieurs milliers d'ennemis. » Après quelques discours en ce sens, qui ne convainquirent personne, il nomma consul M. Atilius Régulus ; puis, pour n'avoir pas à défendre lui-même son autorité mise en question, la veille du jour où l'on devait voter sur le projet de loi, il retourna, de nuit, au camp. Le lendemain, le peuple s'assembla ; tous les esprits étaient animés sans doute d'une haine sourde contre le dictateur, et d'une vive sympathie pour le maître de la cavalerie ; cependant, personne n'osait se mettre en avant pour faire au peuple cette proposition, si agréable qu'elle lui dût être. Malgré l'enthousiasme qu'elle excitait, il lui manquait un avocat. Enfin, il s'en trouva un, C. Térentius Varron, préteur l'année précédente, homme d'une humble et même d'une basse extraction. Son père, dit-on, avait été boucher, portant lui-même sa marchandise ; il avait employé son fils aux occupations serviles de ce commerce.

XXVI. Ce jeune homme, une fois maître de la fortune que son père avait gagnée par ce genre de trafic, aspira à une position plus honorable. Le barreau et le forum l'attirèrent. Là, pérorant avec bruit pour les hommes tarés et les mauvaises causes, attaquant la fortune et la réputation des honnêtes gens, il se fit connaître du peuple, puis parvint aux charges publiques. Après avoir été questeur, édile plébéen, édile curule, et enfin préteur, il élevait ses vues jusqu'au consulat. C'est alors qu'il sut saisir adroitement le vent de la faveur populaire, en servant la haine dont le dictateur était l'objet. Ainsi, il eut seul tout le mérite de ce plébiscite. Cette loi, tous ceux qui étaient à Rome, ou dans l'armée, amis ou ennemis de Fabius, la regardèrent comme un outrage fait au dictateur; seul, le dictateur même ne se crut pas atteint. Avec le même sang-froid digne qu'il avait opposé aux inculpations de ses ennemis devant le peuple, il supporta cet injuste déchaînement de la foule. Il reçut en chemin la lettre et le sénatus-consulte qui faisaient de Minucius son égal; mais, bien persuadé qu'en donnant à celui-ci une part de l'autorité on n'avait pu lui donner le talent de commander, il revint à l'armée, aussi peu sensible aux attaques de ses concitoyens qu'à celles de l'ennemi.

XXVII. Quant à Minucius, déjà rendu d'un orgueil insupportable par son succès et la faveur du peuple, son arrogance et son enivrement ne connurent plus de bornes. Fier de son succès sur Annibal, il l'était tout autant de son succès sur Fabius. « Ce général unique, disait-il, ce seul rival qu'on pût opposer à Annibal pour sauver Rome en péril, vient de se voir égalé par un subalterne : dictateur, il partage son pouvoir avec le maître de la cavalerie, ce qui est jusqu'ici sans exemple; et cela, dans une ville où les maîtres de la cavalerie ont toujours frémi et tremblé devant les verges et la hache du dictateur. Minucius est arrivé là par l'éclat de son bonheur et de son courage : il suivra donc sa fortune, si le dictateur persiste dans ses hésitations et ses lenteurs, condamnées et par les dieux et par les hommes. » En effet, au premier entretien qu'il a avec Fabius : « Avant tout, lui dit-

il, il faut s'entendre sur la manière dont nous userons de cette autorité égale entre nous. A mes yeux, le mieux serait d'avoir un pouvoir entier et absolu chacun à notre tour, ou pour un jour, ou pour plus de temps, si cela semble préférable; ainsi, chacun de nous pourrait opposer à l'ennemi, en même temps qu'une égale habileté, des forces égales, si l'occasion se présentait de combattre. » Fabius se refuse à un tel arrangement; car ce serait tout abandonner à la fortune que de livrer toutes les forces à la témérité de son collègue. « Si on a donné une part de son autorité, dit-il, on ne lui a pas enlevée tout entière. Jamais il ne renoncera volontairement à la part qui lui reste dans la direction de la campagne. Ainsi, ils ne commanderont pas chacun un jour ni à tour de rôle; ils se partageront l'armée, et, puisque sa prudence ne peut la sauver tout entière, elle en sauvera du moins la moitié. » Il tint bon, et les légions furent partagées entre eux comme elles le sont toujours entre les consuls. La première et la quatrième furent données par le sort à Minucius; Fabius eut la seconde et la troisième. De même, on partagea également la cavalerie, les alliés et les auxiliaires du Latium. Minucius voulut en outre avoir un camp séparé.

XXVIII. Ce fut un double sujet de joie pour Annibal, car il n'ignorait rien de ce qui se passait chez les ennemis, instruit à la fois par les transfuges et par ses espions. Il pensait qu'il triompherait à volonté de Minucius, dont l'audace était maintenant libre de se déployer; quant à l'habileté de Fabius, elle n'était plus soutenue que par des forces amoindries de moitié. Entre le camp de Minucius et celui des Carthaginois s'élevait une colline : celui qui l'occuperait devait nécessairement en tirer avantage contre l'ennemi. Le désir d'Annibal était moins de s'en emparer sans coup férir, quoique cela même eût été un heureux résultat, que d'en faire l'objet d'un combat avec Minucius, qui, sans aucun doute, viendrait l'empêcher de s'y établir. Tout le terrain intermédiaire semblait, au premier abord, peu propre à une embuscade; car il n'y avait ni apparence de taillis, ni même de buis

sons. En réalité, il se prêtait admirablement à cacher une embuscade, par cela même qu'on ne soupçonnait aucun piège de ce genre dans une vallée aussi nue. Or, certains ravins cachaient des enfoncements de rochers, dont quelques-uns pouvaient contenir jusqu'à deux cents hommes armés. Dans ces cavités, selon la dimension de chacune, Annibal cache cinq mille hommes, tant cavaliers que fantassins. De peur que le mouvement de quelque soldat sortant imprudemment du rocher ou l'éclat des armes ne révélât le piège dans une vallée si découverte, il envoie, dès le point du jour, un détachement prendre l'éminence dont nous avons parlé, afin de détourner l'attention de l'ennemi. Au premier abord, ceux-ci méprisent cette poignée d'hommes; c'est à qui s'offrira pour les aller débusquer. A la tête des plus aveugles et des plus fougueux, Minucius veut s'élancer et crie aux armes; dans sa vaine arrogance, il éclate en menaces contre l'ennemi. D'abord, il détache contre eux ses troupes légères; puis, l'action engagée, sa cavalerie. Enfin, voyant que l'ennemi reçoit de son côté des renforts, il marche avec ses légions en ordre de bataille. Annibal, qui, pour soutenir ses soldats pressés sur différents points, envoyait des cavaliers et de l'infanterie à mesure que le combat s'échauffait, avait fini par compléter son armée et, des deux côtés, toutes les forces étaient engagées. Les troupes légères des Romains, qui étaient en tête, gravissent l'éminence pour en chasser l'ennemi : chassées et refoulées elles-mêmes sur la cavalerie qui les suivait, elles y jettent l'effroi, et se réfugient jusqu'aux enseignes des légions. Seule, au milieu de la frayeur générale, l'infanterie demeurait intrépide; et il était facile de voir que, si c'eût été un combat ordinaire et régulier, elle eût bien tenu tête à l'ennemi, tant elle était animée par le souvenir des succès remportés les jours derniers. Mais, tout à coup, les Carthaginois embusqués se montrent, et la prennent en queue et en flanc : telle est la terreur des Romains, qu'il ne leur reste plus, ni le courage de combattre, ni l'espérance de fuir.

XXIX. Fabius entend d'abord un premier cri d'effroi,

puis voit de loin la déroute de l'armée : « C'est bien cela, s'écrie-t-il; comme je le craignais, la fortune n'a pas tardé à punir la témérité. Devenu l'égal de Fabius en pouvoir, pour le talent et le succès il trouve son maître dans Annibal. Mais à plus tard récriminations et reproches : maintenant, en avant les étendards ! Arrachons à l'ennemi la victoire, à nos concitoyens l'aveu de leur erreur ! » Déjà une partie de l'autre armée était en déroute ou songeait à la fuite, quand apparut celle de Fabius, comme un secours envoyé du ciel. Aussi, avant même qu'elle ne fût arrivée à portée du trait, les Romains s'étaient arrêtés dans leur fuite tumultueuse, et l'ardeur des ennemis s'était ralentie. Ceux qui ont rompu leurs rangs, et se sont dispersés sur plusieurs points, se replient tous vers les légions qui arrivent; ceux qui se sont enfuis par pelotons font volte-face et présentent à l'ennemi une masse compacte; tantôt ils reculent pas à pas, tantôt ils résistent en corps. Déjà les troupes vaincues et les troupes fraîches ne formaient presque plus qu'une armée, déjà elles allaient marcher contre l'ennemi, quand Annibal fit sonner la retraite, avouant hautement que, vainqueur de Minucius, il était vaincu par Fabius. La plus grande partie de la journée était passée, lorsqu'on revint au camp après ces alternatives de revers et de succès. Aussitôt, Minucius assemble ses soldats : « J'ai souvent entendu répéter, leur dit-il, que celui-là est au premier degré de la sagesse qui sait prendre par lui-même le meilleur parti; qu'après lui vient celui qui écoute les bons conseils; mais que celui qui ne sait prendre une bonne résolution, ni de lui-même, ni sur de sages avis, est de beaucoup au dernier rang. Puis donc que le premier degré de talent et de génie nous est refusé, sachons garder le second sans tomber plus bas : pour apprendre à commander, sachons d'abord obéir à l'expérience. Allons rejoindre le camp de Fabius; portons nos étendards vers sa tente : quand je l'aurai salué du nom de père, ce nom dû au service qu'il nous a rendu et à la majesté de son caractère, vous, soldats, vous saluerez du nom de patrons ceux dont les bras et les armes viennent de vous sauver; à

défaut d'autre gloire, que ce jour nous donne celle de la reconnaissance. »

XXX. Le signal donné, on crie de préparer les bagages; puis tous arrivent en file au camp du dictateur. En les voyant, grand est l'étonnement de Fabius et de ceux qui l'entourent. A peine les aigles sont-elles déposées devant le tribunal, que le maître de la cavalerie, devant tous les autres, salue Fabius du nom de père; tous ses soldats saluent du nom de patrons les soldats de Fabius placés autour de lui. Alors Minucius : « Dictateur, mes parents, auxquels je viens de vous égaler, en vous donnant le seul nom qui puisse exprimer ma reconnaissance, ne m'ont donné que la vie : à vous je dois, et mon salut, et celui de tous ces soldats. Aussi, ce plébiscite, qui a été pour moi un fardeau plutôt qu'un honneur, le premier je l'abolis et je l'annule; et, puisse ce que je fais tourner à l'avantage de vous, de moi, de ces deux armées dont l'une a sauvé l'autre et qui sont à vous toutes deux ! je rentre sous vos ordres, sous vos auspices; je vous rends ces drapeaux, ces légions. Et vous, je vous en conjure, permettez que nous reprenions, moi, ma charge de maître de la cavalerie, chacun de ces soldats le rang qu'il occupait dans l'armée. » Alors, on se serre mutuellement la main; après le conseil, les soldats de Minucius, connus ou inconnus, sont accueillis avec empressement et cordialité; enfin, on termine dans la joie un jour qui avait semblé devoir être si triste et laisser un souvenir funeste. A Rome, dès que parvint cette nouvelle, confirmée bientôt et par les lettres des généraux eux-mêmes et plus encore peut-être par celles des simples soldats des deux armées, chacun, à l'envi, porta au ciel le nom de Maximus. Annibal et les Carthaginois rendaient le même hommage à leur ennemi; ils voyaient maintenant qu'ils faisaient la guerre aux Romains et en Italie. En effet, les deux années précédentes, ils avaient méprisé à tel point les généraux et les soldats romains, qu'à peine ils avaient cru avoir affaire à cette même nation dont leurs pères leur avaient fait une si effrayante idée. On dit même qu'Annibal, revenant du champ de ba-

taille, s'écria « qu'à la fin, cette nuée qui, d'ordinaire, s'arrêtait sur les sommets des monts, venait de donner passage au vent et à la pluie. »

XXXI. Tandis que ces faits se passent en Italie, le consul Cn. Servilius Géminus, avec une escadre de cent vingt voiles, après avoir doublé la côte de Sardaigne et de Corse, exigé des otages de ces deux îles, se dirigea vers l'Afrique. Avant de faire aucune descente sur le continent, il ravagea l'île de Meninx. Il allait brûler et ravager de même l'île de Cercina; mais les habitants se rachetèrent au prix de dix talents d'argent. Il aborda alors aux rivages de l'Afrique, et débarqua ses troupes. Aussitôt la campagne fut dévastée par les soldats, et les équipages s'y répandirent avec eux, comme si on eût saccagé des îles inhabitées. C'est ainsi qu'ils tombèrent en avengles dans des embuscades. Disséminés sur un territoire inconnu, ils furent surpris par des ennemis en nombre : le massacre fut terrible; ils s'enfouirent honteusement, et on les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. On perdit mille hommes à peu près, et, dans le nombre, le questeur Sempronius Blésus. La flotte quitta alors en toute hâte ces rivages couverts d'ennemis et cingla vers la Sicile; elle fut remise, à Lilybée, au préteur T. Otacilius qui devait la faire ramener à Rome par son lieutenant P. Sura. Quant au consul, ayant traversé la Sicile, il revint par le détroit en Italie où l'appelait, en même temps que son collègue M. Atilius, une lettre du dictateur, qui voulait leur remettre, à l'expiration des six mois de sa dictature, son armée et celle de Minucius. Presque toutes les histoires présentent Fabius comme dictateur dans cette campagne contre Annibal; Cœlius ajoute même qu'il fut le premier dictateur créé par le peuple. Cœlius et les autres oublient que le consul Servilius, retenu alors au loin dans la Gaule, avait seul le droit de nommer un dictateur. Mais Rome ne pouvant se résoudre à attendre, sous l'impression d'une terrible défaite¹, on imagina de faire créer par le peuple un prodicteur.

1. La défaite de Trasimène.

Depuis, les exploits remarquables, la gloire éclatante de Fabius, le titre plus relevé dont la postérité orna son image, ont sans peine effacé le nom de prodicteur sous celui de dictateur.

XXXII. Les nouveaux consuls, Atilius et Gémînus Servilius, ayant reçu l'armée, l'un de Fabius, l'autre de Minucius, se hâtèrent de fortifier leurs quartiers d'hiver, car on touchait à la fin de l'automne, et, avec un accord parfait, continuèrent la guerre d'après la tactique de Fabius. Annibal sortait-il pour fourrager, les deux consuls tombaient sur lui de différents côtés au moment favorable, harcelant ses soldats, surprenant ceux qui s'écartaient. Quant à un engagement général, ce que l'ennemi voulait provoquer par tous les moyens, ils s'y refusaient toujours. Annibal en vint à une telle détresse, que, sans la crainte que sa retraite n'eût l'air d'une fuite, il aurait regagné la Gaule, n'ayant plus aucun espoir de nourrir ses troupes dans ce pays, si les consuls suivants faisaient la guerre dans le même système. Tandis que devant Géronium l'hiver avait suspendu les hostilités, des députés de Naples vinrent à Rome. Ils présentèrent au sénat quarante coupes d'or d'un poids considérable, et s'exprimèrent à peu près ainsi : « Ils savaient que la guerre épuisait le trésor du peuple romain ; comme cette guerre se faisait autant pour les villes et le territoire des alliés, que pour la capitale et le boulevard de l'Italie, Rome et son empire, les Napolitains croyaient juste de prendre tout l'or que leurs pères avaient laissé pour l'ornement des temples et pour les besoins imprévus, et d'en aider le peuple romain ; s'ils croyaient que leurs personnes fussent de quelque secours, ils s'offriraient avec le même empressement. Le sénat et le peuple romain leur feraient un vif plaisir en regardant comme à eux tout ce que possédaient les Napolitains, et en daignant accepter un don, qui tirait tout son prix des dispositions et de la bonne volonté de ceux qui l'offraient de si grand cœur, plutôt que de sa valeur réelle. » On rendit grâces aux députés pour leur générosité et leur zèle ; on n'accepta qu'une coupe, et la plus légère.

XXXIII. Vers ce même temps, on découvrit à Rome un espion carthaginois dont la présence avait été ignorée pendant deux ans. On le renvoya après lui avoir coupé les mains. Vingt-cinq esclaves furent mis en croix pour avoir conspiré dans le champ de Mars. Le dénonciateur reçut la liberté et vingt mille as de cuivre¹. Des députés furent envoyés à Philippe, roi de Macédoine, pour réclamer Démétrius de Pharos, qui, après sa défaite, s'était réfugié dans les États de ce prince. Une autre ambassade alla demander compte aux Liguriens des secours en hommes et en matériel qu'ils avaient fournis aux Carthaginois; en même temps, elle devait voir de près ce qui se passait chez les Boïens et les Insubriens. Une troisième ambassade enfin fut envoyée à Pinée, roi d'Illyrie, pour exiger le tribut, dont le terme était échu, ou des otages, s'il voulait un délai: tant les Romains, sous le coup même d'une guerre formidable, portaient leurs regards sur tous les points de la terre, surveillant même les plus éloignés! On eut aussi un scrupule religieux au sujet d'un temple voué à la Concorde, deux années auparavant, par le préteur L. Manlius, lors d'une sédition militaire en Gaule, et dont la construction n'avait pas encore été adjugée. En conséquence, des décemvirs créés par le préteur M. Émilius, Cn. Pupius et Cæson Quintius Flaminius, adjugèrent cette construction qui devait être faite dans la citadelle. Le même préteur, d'après un sénatus-consulte, écrivit aux consuls, afin que l'un d'eux, s'ils le jugeaient convenable, vint à Rome pour l'élection des nouveaux consuls; quant à lui, il convoquerait les comices pour le jour qu'ils auraient fixé. Les consuls répondirent « qu'ils ne pouvaient s'éloigner de l'ennemi sans préjudice pour la chose publique: mieux valait donc faire tenir les comices par un interroi, que rappeler un des consuls du théâtre de la guerre. » Le sénat crut plus régulier de faire nommer, par l'un des consuls, un dictateur qui tiendrait les comices. L. Véturius Philo fut nommé,

1. Environ 2600 fr. de notre monnaie.

et prit pour maître de la cavalerie M. Pomponius Matho. Mais, comme il y avait un vice dans l'élection, ils furent forcés d'abdiquer au bout de quatorze jours, et on en revint aux interrois.

XXXIV. Le pouvoir des consuls fut prorogé pour un an. Les interrois nommés par le sénat furent C. Claudius Genthon, fils d'Appius; puis P. Cornélius Asina. Les comices se tinrent sous l'inter règne de ce dernier, au milieu de violents débats entre le sénat et le peuple. C'était à propos de Térentius Varron. Né dans le peuple, il avait gagné la faveur du peuple en attaquant les nobles, rôle toujours populaire; en ébranlant, avec la puissance de Fabius, l'autorité dictatoriale; enfin en se faisant un titre de la haine que lui portaient les grands. Aussi, le peuple s'efforçait-il de le pousser au consulat; la noblesse opposait une énergique résistance, ne voulant pas qu'attaquer violemment les patriciens fût un sûr moyen de devenir leur égal. Q. Bæbius Hérennius, tribun du peuple, parent de C. Térentius, accusant les sénateurs et même les augures d'avoir empêché sans motif le dictateur de tenir les comices, jetait ainsi de l'odieux sur eux, et, en même temps, un nouvel intérêt sur son candidat. « C'est la noblesse, disait-il, depuis de longues années avide de guerre, qui a attiré Annibal en Italie; c'est elle qui traîne en longueur une lutte qu'il serait facile de terminer. Il suffit de quatre légions réunies pour livrer bataille; on l'a pu voir aux succès remportés par M. Minucius en l'absence de Fabius. Ensuite on en a opposé seulement deux à l'ennemi pour les faire massacrer, sauf à venir les arracher au carnage, afin qu'on donnât les titres de père et de patron à celui qui avait empêché les Romains de vaincre avant de les empêcher d'être vaincus. Depuis lors, les consuls, suivant le système de Fabius, ont traîné en longueur une guerre qu'il dépendait d'eux de terminer. C'était chose convenue entre tous les nobles. La guerre ne finirait donc pas, qu'on n'eût un consul vraiment plébéien, c'est-à-dire un homme nouveau. En effet, les plébéiens anoblis, initiés aux mêmes mystères, méprisaient la

peuple depuis que les sénateurs ne les méprisaient plus. Qui ne voyait que toutes les menées et les intrigues des nobles avaient tendu à amener un interrègne, afin de livrer les comices à leur discrétion? C'est dans ce but que les consuls étaient restés tous deux à l'armée; puis, un dictateur ayant été nommé malgré eux pour tenir les comices, ils avaient comme emporté d'assaut une déclaration des augures affirmant que cette élection était vicieuse. Ils avaient donc enfin obtenu cet interrègne. Mais, du moins, l'un des deux consulats appartenait au peuple; il en disposerait librement, et en faveur d'un citoyen plus jaloux d'obtenir une victoire décisive que de prolonger la durée de son pouvoir. »

XXXV. Ces discours avaient échauffé le peuple. Aussi, malgré la concurrence de trois patriciens, P. Cornélius Merenda, L. Manlius Vulso, M. Emilius Lépidus, et de deux plébéiens d'une famille déjà illustre, C. Atilius Serranus et Q. Elius Pétus, l'un pontife, l'autre augure, C. Térentius fut seul créé consul, afin qu'il eût une influence souveraine sur les comices où on lui nommerait un collègue. La noblesse, voyant alors qu'elle lui avait opposé des compétiteurs insuffisants, se tourna vers Paul Émile, qui, une première fois consul avec M. Lélius, avait vu son collègue condamné et avait failli l'être lui-même. Dans son ressentiment contre le peuple, il refusait de se porter candidat; on l'y décida à force de vives instances. Aux comices suivants, les premiers compétiteurs de Varron se désistent, et Varron est donné au nouveau consul, moins comme collègue que comme adversaire. On s'occupa ensuite de l'élection des préteurs : M. Pomponius Matho et P. Furius Philus furent nommés. Le sort chargea Pomponius de juger les procès entre les citoyens et les étrangers. On ajouta deux préteurs, M. Claudius Marcellus pour la Sicile, L. Postumius Albinus pour la Gaule. Tous furent nommés en leur absence; parmi eux il n'y avait personne, sauf le consul Térentius, qui n'eût déjà exercé la même charge. On écartera quelques candidats, hommes de mérite et de cœur, parce que, dans

de semblables circonstances, on eût craint d'admettre à ces charges des hommes qui n'en avaient pas l'expérience.

XXXVI. On augmenta aussi les armées. Sur le nombre d'hommes qu'on ajouta à l'infanterie et à la cavalerie, les auteurs varient tellement, ainsi que sur l'espèce des troupes, que je n'oserais rien affirmer. Selon les uns, on aurait levé dix mille soldats pour compléter les cadres; selon les autres, on aurait formé quatre légions nouvelles pour que les consuls eussent huit légions sous leurs ordres; d'autres disent que chaque légion fut renforcée de mille fantassins et de cent cavaliers, et portée ainsi à cinq mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les alliés auraient fourni le double de chevaux et un nombre égal de fantassins. Quelques historiens portent à quatre-vingt-sept mille deux cents le nombre des soldats de l'armée de Cannes. Ce qui est reconnu de tous, c'est qu'on déploya plus d'efforts et d'ardeur que les années précédentes, grâce à ce que le dictateur avait fait concevoir la possibilité de vaincre Annibal. Toutefois, avant le départ des nouvelles légions, les décemvirs eurent ordre d'aller consulter les livres Sibyllins au sujet de prodiges récents dont la foule était effrayée. On annonçait qu'il était tombé, presque en même temps, à Rome, sur l'Aventin, dans Aricie, une pluie de pierres; chez les Sabins, des statues avaient sué du sang; de l'eau chaude avait coulé des fontaines. Un malheur, qui s'était plus fréquemment renouvelé, effrayait davantage; dans la rue Fornicata, qui se trouve près du champ de Mars, plusieurs personnes avaient été tuées par la foudre. L'expiation des prodiges fut faite selon les prescriptions sacrées. Des députés de Pœstum apportèrent des coupes d'or: on leur rendit grâces, comme aux Napolitains, mais on n'accepta pas le présent.

XXXVII. Vers la même époque, entra au port d'Ostie une flotte chargée de présents envoyés à Rome par Hiéron. Les députés Syracusains, introduits dans le sénat, annoncèrent « que la nouvelle du massacre de l'armée de Flaminus avait fait sur le roi Hiéron une impression aussi vive

que s'il avait appris quelque malheur le frappant, lui ou son royaume. Aussi, bien qu'il sût que la grandeur du peuple romain éclatait plus encore dans l'adversité que dans la fortune, il envoyait tous les secours que se prêtent, dans les guerres, de bons et fidèles alliés. Il conjurait de toutes ses forces le sénat de ne point refuser. Et d'abord, comme symbole d'un heureux présage, ils apportaient une Victoire d'or, du poids de trois cent vingt livres, priant qu'on voulût bien l'accepter et la conserver à tout jamais. Ils apportaient en outre trois cent mille boisseaux de blé et deux cent mille mesures d'orge, pour obvier à l'insuffisance des vivres; tout ce dont on aurait besoin en outre, qu'on le demandât, ils l'apporteraient au lieu indiqué. Hiéron savait que, pour l'infanterie et la cavalerie, Rome ne prenait que des Romains ou des Latins; mais, quant aux troupes légères, il avait vu dans le camp romain des auxiliaires étrangers. Il avait donc envoyé mille archers et frondeurs, qu'on pouvait opposer avec avantage aux Baléares, aux Maures et aux autres peuples qui ne combattent qu'avec le trait. » A ces offres, ils ajoutaient le conseil « de faire passer en Afrique, avec une flotte, le préteur qui avait pour département la Sicile : ainsi l'ennemi, ayant à soutenir la guerre dans son propre pays, n'aurait plus tant de facilités pour envoyer des secours à Annibal. » Le sénat répondit au roi « qu'Hiéron était un bon-nête et rare allié ; du jour où il était devenu l'ami du peuple romain, sa fidélité ne s'était pas un instant démentie ; en tout temps, en tout lieu, il avait généreusement aidé la République. Le peuple romain lui en avait une juste reconnaissance. Plusieurs villes avaient déjà apporté de l'or ; le peuple romain, reconnaissant de l'intention, avait néanmoins refusé ; mais, par considération pour le roi, il accepte la Victoire et le présage. On donne et on voue comme sanctuaire à la déesse, le Capitole, ce temple de Jupiter très-bon et très-grand. Consacrée dans cette citadelle de l'empire, la déesse sera à tout jamais, et d'une façon immuable, propice et favorable au peuple romain. » Les frondeurs, les archers et le blé furent donnés aux consuls. Vingt-cinq

quinquérèmes furent ajoutées à la flotte que commandait en Sicile le propréteur T. Otacilius : celui-ci fut autorisé à passer en Afrique, s'il le croyait nécessaire.

XXXVIII. Les enrôlements faits, les consuls attendirent encore quelques jours l'arrivée des secours Latins. Pendant ce temps, les tribuns militaires firent prêter aux soldats un serment qu'on n'avait pas demandé jusqu'alors : c'était de se réunir au premier ordre du consul et de ne pas s'éloigner sans sa permission. Jusqu'à ce moment, on ne demandait qu'une promesse : ce n'était que classés dans leur décurie ou leur centurie, que tous entre eux, et d'eux-mêmes, cavaliers des décuries et fantassins des centuries, juraient que la fuite et la crainte ne leur feraient jamais abandonner leurs étendards; qu'ils ne sortiraient des rangs que pour prendre ou ramasser un javelot, pour frapper l'ennemi ou sauver un citoyen. Cet engagement tout spontané et privé, les tribuns en firent un serment solennel. Avant de quitter Rome, Varron fit à plusieurs reprises aux soldats de fières harangues, proclamant « que la guerre avait été attirée en Italie par les nobles, et qu'elle continuerait à déchirer les entrailles de la patrie si l'on n'avait pour généraux que des Fabius; mais lui, du jour où il verrait l'ennemi, il en finirait. » Son collègue, Paul Émile, ne fit qu'une harangue, la veille du départ, et plus sincère qu'agréable au peuple. La seule personnalité qu'il se permit contre Varron fut de s'étonner « qu'un général, avant de connaître son armée ni celle de l'ennemi, la situation des lieux, la nature du pays, sût, encore dans Rome, encore revêtu de la toge, ce qu'il aurait à faire à l'armée, et pût même annoncer le jour où il engagerait contre l'ennemi une bataille rangée. Quant à lui, il ne préjuge pas avant le jour venu sur le parti à prendre, car il convient aux hommes de se plier aux circonstances plutôt que de les plier à soi. Il espère que les plans dictés par la prudence et la sagesse auront un heureux succès : quant à la témérité, outre qu'elle part d'un esprit étroit, elle a peu réussi jusqu'à ce jour. » Il était donc clair que, livré à lui-même, Paul Émile préférerait la prudence à la précipitation; pour l'affermir dans ces

dispositions, Q. Fabius lui parla ainsi, dit-on, au moment du départ.

XXXIX. « Si votre collègue vous ressemblait, Paul Émile (et je voudrais que cela fût), ou si vous ressembliez à votre collègue, tout discours serait superflu. Deux bons consuls n'auraient pas besoin de mes conseils pour tout diriger avec conscience dans l'intérêt de la République; deux mauvais consuls fermeraient leurs oreilles à mes paroles et leur esprit à mes avis. Il n'en est pas ainsi. Je considère donc ce qu'est votre collègue, ce que vous êtes, et c'est à vous seul que je m'adresse, prévoyant que votre talent et votre patriotisme seront vains, si la République est compromise d'un autre côté. Les avis funestes auront même autorité, même influence que les sages avis. En effet, vous vous abuseriez, Paul Émile, de croire que vous aurez moins à lutter contre C. Téreñtius que contre Annibal. Peut-être même votre antagoniste vous sera-t-il plus redoutable que votre ennemi. L'un, vous ne le rencontrerez que sur le champ de bataille; l'autre, partout et à toute heure. Pour combattre Annibal et ses légions, vous aurez vos fantassins et vos cavaliers; Varron, lui, tournera contre vous vos propres soldats. Je ne voudrais pas faire un présage du souvenir de C. Flaminius; cependant, ce ne fut qu'une fois nommé consul, arrivé dans sa province et près de son armée, qu'il fit éclater sa démençe : et celui-ci, avant de briguer le consulat, puis en le briguant, puis maintenant qu'il est consul, avant de voir son camp et l'ennemi, il n'a cessé de déraisonner. Un homme qui fait tant de fracas dès à présent, au milieu des citoyens, ne parlant que de combats et de batailles, que ne fera-t-il pas, je vous le demande, au milieu des soldats en armes, là où l'effet suit de près la parole? Si, comme il l'annonce, il en vient aux mains sur-le-champ, ou je ne connais ni l'art militaire, ni la nature de cette guerre, ni notre ennemi, ou il y aura un lieu plus célèbre encore par nos malheurs que Trasimène. Ce n'est pas l'instant de me glorifier, parlant à vous seul, et d'ailleurs si j'ai dépassé la mesure, c'est plutôt en méprisant qu'en recherchant la gloire; mais telle est la

vérité : il n'y a qu'un moyen de combattre Annibal, celui que j'ai pris. Et cela n'est pas seulement démontré par le résultat, ce maître des esprits bornés ; mais par la raison, qui a été toujours et sera immuable tant que la nature des choses ne changera pas. Nous soutenons la guerre en Italie, sur notre sol, dans notre patrie. Autour de nous, partout des concitoyens, partout des alliés. Armes, soldats, chevaux, vivres, ils nous fournissent, ils nous fourniront toujours tout. Déjà cette preuve de fidélité ne nous a pas manqué dans nos revers. Chaque jour nous rend plus forts, plus sages, plus fermes. Annibal, au contraire, combat sur une terre étrangère et ennemie ; loin de sa demeure, loin de sa patrie, tout est armé et conjuré contre lui. Ni sur terre, ni sur mer, il ne trouve la paix. Nulle part une ville, des remparts qui l'abritent ; nulle part rien qui soit à lui ; il vit au jour le jour, et de pillage. A peine lui reste-t-il le tiers de cette armée avec laquelle il a franchi l'Ébre ; la faim lui a tué plus d'hommes que le fer ; ces débris qui lui restent, à peine peut-il les nourrir. Doutez-vous donc que la temporisation ne doive l'achever, lui qui s'affaiblit de jour en jour, qui ne reçoit ni vivres, ni renforts, ni argent ? Combien de temps n'a-t-il pas été arrêté par Géronium, une misérable forteresse d'Apulie, comme s'il eût été devant les murs de Carthage ! Mais je ne veux même pas me faire valoir moi-même à vos yeux : voyez les derniers consuls. Cn. Servilius et Atilius ; comme ils se sont joués de lui ! Oni, c'est là la seule voie de salut, Paul Émile ; mais vos concitoyens, plus encore que les ennemis, y sèmeront obstacles et périls. En effet, vos troupes veulent ce que veut l'ennemi ; le désir de Varron, consul romain, est le même que celui d'Annibal, général carthaginois. Vous serez seul contre deux généraux ; mais vous leur résisterez, si vous restez insensible à l'opinion et aux rumeurs de la foule, si vous n'êtes touché, ni de la vaine popularité de votre collègue, ni de votre prétendu déshonneur. On dit que la lumière de la vérité est trop souvent voilée ; mais on ne l'éteint jamais. Celui qui méprisera la gloire aura la véritable. Laissez qualifier

vosre prudence de timidité, vosre circonspection de lenteur, vosre habileté de lâcheté : j'aime mieux vous voir redouté d'un sage ennemi que loué par des citoyens insensés. Osez tout, Annibal se rira de vous ; ne faites rien au hasard, il aura peur. Et je ne vous condamne pas pour cela à l'immobilité ; mais, en agissant, prenez pour guide la raison et non la fortune. Soyez toujours maître des événements ; que rien ne vous entraîne. Toujours armé et vigilant, ne manquez pas une occasion ; mais n'en donnez pas une à l'ennemi. Ne vous hâtez pas, tout arrivera selon vos prévisions et vos desirs : la précipitation est imprévoyante et aveugle. »

XL. La réponse du consul n'eut rien de rassurant : il trouvait les conseils de Fabius plus sensés que faciles à suivre. « Si un dictateur n'a pu soutenir la lutte contre un maître de la cavalerie, que fera un consul ? Quel ascendant, quelle autorité aura-t-il contre un collègue séditioneux et aveugle ? Déjà, dans son premier consulat, c'est à peine s'il a échappé à l'orage de la colère du peuple. Il souhaite que tout tourne bien ; mais s'il devait y avoir quelque malheur, il aimerait mieux exposer sa tête aux traits des ennemis qu'aux suffrages d'une multitude irritée. » Au sortir de cet entretien, Paul Émile s'éloigna de Rome, escorté des premiers patriciens. Le consul plébéien était escorté de ses partisans, plus remarquables par leur grand nombre que par leur air de dignité. Arrivés au camp, ils mêlèrent l'ancienne et la nouvelle armée et formèrent deux camps : le nouveau et le moins considérable fut le plus près d'Annibal ; l'ancien renferma la meilleure et plus forte partie de l'armée. Ils renvoyèrent à Rome l'un des consuls de l'année précédente, M. Atilius, qui s'excusait sur son âge ; l'autre, Géminus Servilius, fut placé dans le petit camp à la tête d'une légion romaine et de deux mille hommes de troupes alliées, infanterie et cavalerie. Bien qu'Annibal sût les troupes ennemies augmentées de moitié, il n'en fut pas moins fort heureux de l'arrivée des consuls. En effet, outre qu'il ne lui restait plus rien des vivres qu'il avait pillés au jour le jour, il ne lui restait même plus rien à piller ; car

tout le blé, depuis que la campagne n'était plus sûre, avait été transporté dans les places fortes. A peine, comme on le sut plus tard, avait-il encore du blé pour dix jours. La disette allait amener la désertion des Espagnols, si l'on eût su attendre.

XLI. A la vérité, la témérité et la fougue impatiente de Varron furent excitées encore par la fortune. Dans un engagement inattendu avec les fourrageurs d'Annibal, où les soldats s'étaient élancés instinctivement plutôt que de dessein prémédité ou par l'ordre des généraux, les Carthaginois eurent un désavantage marqué. Ils perdirent environ dix-sept cents hommes, et les Romains et les alliés cent à peine. Comme les vainqueurs, au milieu de la confusion de la poursuite, pouvaient tomber dans quelque embuscade, Paul Émile, dont c'était le jour de commander (car les consuls alternaient), les arrêta dans leur élan, malgré l'indignation de Varron, qui criait « qu'on laissait échapper les ennemis ; qu'avec un peu de courage on eût terminé la guerre. » Annibal ne s'affligea pas trop de cette perte ; il y vit même comme un appât présenté à l'impétueuse témérité du nouveau consul et des nouveaux soldats. En effet, il connaissait l'armée ennemie aussi bien que la sienne ; il savait que les consuls, d'humeur différente, étaient toujours divisés, et que les deux tiers de l'armée se composaient de recrues nouvellement levées. Aussi, persuadé que le lieu et l'instant sont propices pour tendre un piège à l'ennemi, il part la nuit suivante avec ses soldats, qui ne prennent que leurs armes. Toutes les richesses de l'armée en général et des soldats en particulier ont été laissées au camp. Il va se poster derrière les montagnes voisines, place en bon ordre les fantassins à droite, les cavaliers à gauche, et fait défiler les bagages par le vallon qui les sépare. Il espère que les Romains viendront piller le camp qu'ils croiront abandonné par l'ennemi : occupés et embarrassés, il sera facile de les écraser. On laisse dans le camp beaucoup de feux allumés, pour faire croire qu'Annibal, cherchant à gagner de l'avance, a laissé une fausse apparence de retranchements, et

qu'il veut retenir les consuls dans leurs positions par ce stratagème qui a réussi avec Fabius l'année précédente.

XLII. Le jour venu, les Romains remarquent d'abord que les postes ennemis n'y sont plus : on approche ; un silence inusité augmente la surprise. On ne doute plus que le camp ne soit abandonné. On court en foule vers les consuls leur annoncer que les ennemis ont pris la fuite, et avec tant de précipitation qu'ils n'ont pas même enlevé leurs tentes ; pour qu'on ignorât cette fuite, ils ont laissé un grand nombre de feux. Des cris s'élèvent aussitôt : il faut que les consuls donnent le signal, conduisent à la poursuite de l'ennemi, et livrent sur-le-champ le camp au pillage. L'un des consuls était aussi animé que la foule des soldats. Quant à Paul Émile, il répétait qu'il fallait de la circonspection et de la défiance. A la fin, n'ayant plus d'autre moyen de tenir tête à la sédition et au chef de sédition, il envoie à la découverte le préfet Marius Statilius avec un escadron de Lucaniens. Celui-ci, arrivé aux portes du camp, fait rester en dehors des retranchements son escadron, et ne pénètre qu'avec deux cavaliers. Ayant tout examiné avec soin, il revient annoncer qu'évidemment il y a un piège ; on a laissé les feux seulement dans la partie du camp qui est du côté des Romains ; toutes les tentes sont ouvertes, et tous les objets précieux exposés aux regards ; en quelques endroits, l'argent est semé par les chemins comme pour inviter au pillage. Ces nouvelles, qu'on leur rapporte pour arrêter les convoitises, ne font que les irriter. Les soldats s'écrient que « si l'on ne donne pas le signal, ils marcheront sans chefs. » Un chef même ne leur fait pas défaut, car sur-le-champ Varron donne le signal du départ. Paul Émile désapprouvait déjà cette imprudence ; apprenant que l'augure des poulets sacrés la condamne aussi, il communique cette nouvelle à son collègue, à l'instant où les étendards sortent déjà des portes. Varron ne la reçoit pas sans dépit ; cependant, le récent désastre de Flamininus, la défaite navale du consul Clandius dans la première guerre punique qu'on lui rappelle, lui inspirent des scrupules.

pules religieux. Les dieux eux-mêmes différèrent plutôt qu'ils n'empêchèrent la catastrophe dont Rome était menacée. En effet, le hasard voulut qu'à l'instant où les soldats refusaient d'obéir à l'ordre du consul de rapporter les enseignes au camp, deux esclaves appartenant, l'un à un cavalier formien, l'autre à un cavalier sidicin, et qui, sous le consulat de Servilius et d'Atilius, avaient été pris par les Numides au milieu d'une troupe de fourrageurs, revinssent, ce jour-là même, rejoindre leurs maîtres. Conduits devant le consul, ils lui annoncent que toute l'armée d'Annibal est embusquée derrière les montagnes voisines. Cette nouvelle vint fort à propos pour faire respecter l'autorité des consuls, dont l'un avait déjà compromis sa dignité par une aveugle ambition et une coupable condescendance.

XLIII. Quand Annibal vit que les Romains, après un premier mouvement imprudent, s'étaient arrêtés à temps, n'espérant plus rien d'un stratagème découvert, il rentra dans son camp. Mais le manque de blé l'empêchait d'y rester longtemps. Chaque jour faisait naître de nouveaux projets, non-seulement chez les soldats, ramas confus de toutes les nations, mais dans l'esprit même du général. D'abord ce n'avaient été que des murmures; maintenant, c'étaient des cris furieux: on voulait être payé; on se plaignait de la cherté des vivres; bientôt, ce fut de la famine. Le bruit se répandit que les mercenaires, et surtout les Espagnols, formaient le projet de passer à l'ennemi. On prétend même qu'Annibal eut plusieurs fois la pensée de se réfugier en Gaule avec ses cavaliers, en abandonnant toute l'infanterie. Toujours est-il que, voyant les desseins et les dispositions de ses troupes, il se décida à transporter son camp dans l'Apulie, contrée plus chaude, où la moisson devait être plus hâtive. En même temps, plus éloignés de l'ennemi, la désertion deviendrait plus difficile pour tous ces esprits légers. Il partit la nuit, laissant les feux allumés et quelques tentes pour tromper les Romains; il espérait que la crainte de nouvelles embûches les retiendrait encore cette fois. Mais le même Lucanius Statilius, ayant exploré tout le terrain au delà du camp

et derrière les montagnes, vint annoncer qu'il avait vu de loin toute l'armée ennemie en marche. Aussitôt, on délibéra si l'on devait la poursuivre. Les deux consuls étaient d'un avis opposé, comme toujours ; mais Varron avait tout le monde avec lui, et Paul Émile personne, sauf Servilius, consul de l'année précédente. Sur l'avis de la majorité, on partit, puisque le destin voulait rendre la plaine de Cannes célèbre par la défaite des Romains. Annibal avait établi son camp près de ce village, ayant à dos le vent vulturne, qui, dans ces plaines desséchées, soulève des nuages de poussière. Outre que cette position était plus commode pour le campement même, elle devait offrir un grand avantage pour l'avenir : au moment du combat, les Carthaginois, ayant le vent derrière eux, combattraient un ennemi aveuglé par des tourbillons de poussière.

XLIV. Les consuls avaient suivi les traces de l'ennemi, en ayant soin d'éclairer leur marche. Arrivés devant Cannes, en vue d'Annibal, ils forment un double camp retranché, à la même distance environ qu'à Géronium ; les troupes sont réparties comme précédemment. Le fleuve Aufidus, qui baignait le camp de chaque consul, fournissait de l'eau, qu'on allait des deux côtés puiser au plus près, mais non sans avoir à combattre. Cependant, du plus petit camp, situé au delà de l'Aufidus, on faisait de l'eau plus librement, car l'ennemi n'avait pas de détachement sur cette rive. Annibal, dans l'espoir que les consuls lui fourniraient l'occasion de combattre dans ces lieux si favorables à la cavalerie, la partie de ses forces qui le rend invincible, forme sa ligne de bataille, et envoie en avant ses Numides harceler les Romains. Ceux-ci, dans les deux camps, étaient encore divisés et en lutte. Le désaccord des chefs continuait également : Paul Émile rappelait à Varron la témérité de Sempronius et de Flaminius ; Varron répliquait que l'exemple de Fabius était un commode prétexte pour la lenteur ou la lâcheté des généraux ; il prenait à témoin les dieux et les hommes qu'il n'y avait point de sa faute si Annibal restait en quelque sorte possesseur de l'Italie ; son collègue le tenait

enchaîné; les soldats irrités désiraient combattre, on leur enlevait des mains leurs armes et leurs épées. » à son tour, l'autre consul ripostait « que si les légions étaient exposées et livrées aux chances fatales d'une bataille engagée sans prévoyance et sans réflexion, lui, complètement étranger à la faute, il serait responsable pour sa part de la catastrophe: du moins ceux qui avaient la langue si prompte et si hardie, auraient-ils le bras aussi vaillant au moment de l'action? »

XLV. De ce côté, le temps se passait donc en querelles plutôt qu'en délibérations. Annibal, après avoir tenu presque toute la journée ses troupes rangées en bataille, les ramenait au camp: il détache les Numides et les envoie de l'autre côté de l'Aufidus attaquer les Romains, qui, du petit camp, viennent y puiser de l'eau. Ils les trouvent disséminés et en désordre: aussi, à peine ont-ils paru sur le bord du fleuve, qu'il suffit de leurs cris pour les disperser; ils poussent ensuite jusqu'aux avant-postes et presque jusqu'aux portes du camp. Les Romains sont indignés qu'un détachement d'auxiliaires, errant à l'aventure, jette l'épouvante dans le camp: un seul motif les empêche de passer le fleuve sur-le-champ et de se ranger en bataille, c'est que Paul Émile a en main, ce jour-là, l'autorité suprême. Mais le lendemain, Varron, à qui c'est le tour de commander, sans même consulter son collègue, donne le signal du combat, passe le fleuve avec toutes ses troupes en ordre de bataille. Paul Émile le suit; car, s'il pouvait désapprouver son dessein, il ne pouvait pas lui refuser son concours. Le fleuve franchi, ils prennent aussi les troupes du petit camp. L'armée est rangée en bataille: à l'aile droite, la plus voisine du fleuve, est la cavalerie romaine, puis l'infanterie. À la gauche, et à l'extrémité, on place la cavalerie des alliés; leur infanterie est mise au milieu et mêlée aux légions romaines; les archers et les troupes légères, formant le reste des auxiliaires, sont à l'avant-garde. Les consuls commandent aux deux ailes: Térentius à la gauche, Paul Émile à la droite; Geminus Servilius doit surveiller le centre.

XLVI. Au point du jour, Annibal, après avoir fait prendre

les devants aux Baléares et aux autres troupes légères, traverse le fleuve, puis range chaque corps dans l'ordre où il l'a fait passer. Les cavaliers gaulois et espagnols sont près de la rive à l'aile gauche, et opposés à la cavalerie romaine. L'aile droite est occupée par les cavaliers numides; le centre est fortifié par l'infanterie. Ainsi, les Africains occupent les deux extrémités et ont au milieu d'eux les Gaulois et les Espagnols. On eût pris ces Africains pour des soldats de Rome, car ils avaient tous des armes prises par eux à la Trébie et surtout à Trasimène. Les boucliers des Gaulois et des Espagnols étaient à peu près de la même forme; leurs épées n'avaient ni même forme ni même dimension. Celles des Gaulois étaient très-longues et sans pointes; les Espagnols, habitués au contraire à percer l'ennemi plutôt qu'à le frapper, avaient des poignards courts et à la pointe acérée. Du reste, ces deux peuples étaient d'un aspect effrayant, tant pour leur taille gigantesque que pour tout leur extérieur. Les Gaulois étaient nus jusqu'à la ceinture; les Espagnols portaient des tuniques de lin d'une blancheur éblouissante, bordées d'une bande de pourpre. Le nombre des soldats qui composaient cette armée était, dit-on, de quarante mille fantassins et dix mille cavaliers. Les généraux étaient à la tête de chaque aile, Asdrubal à l'aile gauche, Maharbal à l'aile droite; Annibal se tenait au centre avec son frère Magon. Le soleil, soit par d'habiles dispositions, soit par l'effet du hasard, donnait obliquement sur les deux armées sans les incommoder : les Romains étaient tournés vers le midi, les Carthaginois vers le nord. Le vent (appelé Vulture par les habitants de ce pays), donnant en face des Romains, portait dans leurs yeux des tourbillons de poussière et les aveuglait.

XLVII. Au premier cri, les auxiliaires se portent en avant et l'action est engagée par les troupes légères. Bientôt, l'aile gauche, composée des cavaliers gaulois et espagnols, vient se heurter contre l'aile droite des Romains; mais non plus comme dans les engagements ordinaires de cavalerie. En effet, force était de s'attaquer de front, l'espace manquant

pour se développer; resserrés entre le fleuve et l'infanterie, il leur fallait des deux parts, s'élancer en droite ligne. Les chevaux, trop pressés, finissent par rester immobiles; le cavalier saisit le cavalier corps à corps et cherche à le renverser: c'est presque un combat d'infanterie. Cette lutte est plus vive que longue: les cavaliers romains, repoussés, prennent la fuite. Comme l'engagement des cavaliers finissait, celui de l'infanterie commence. Au début, les Carthaginois opposent aux Romains un courage et une énergie égale; mais enfin les Romains, après de longs et de nombreux efforts, s'élançant sur une seule ligne et en rangs serrés, enfoncent le bataillon ennemi qui s'avance en saillie et déborde la ligne de bataille, et, par cela même, manque de consistance. Il plie en effet, et bientôt s'enfuit en désordre. Les Romains, du même élan qui les entraîne à la poursuite des fuyards dont la terreur précipite la course, arrivent d'abord au centre de l'armée ennemie, puis, ne trouvant pas de résistance, jusqu'à la réserve des Africains, placée aux deux ailes et repliée en arrière: en effet, le centre dont faisaient partie les Gaulois et les Espagnols, formait une légère saillie dépassant la ligne de l'armée. Ce bataillon avancé revient dans sa fuite au niveau des autres; puis, reculant encore, forme comme un creux au centre de la ligne, tandis que les Africains s'avancent en croissant aux deux ailes. A peine les Romains se sont-ils jetés au centre en aveugles, que ces deux ailes se referment et les enveloppent par derrière. C'est donc en vain que, dans ce premier choc, ils ont eu l'avantage: forcés de laisser les Espagnols et les Gaulois qu'ils poursuivaient avec acharnement, il leur faut recommencer contre les Africains une lutte, où ils ont le double désavantage d'être enveloppés par l'ennemi, et d'avoir, épuisés de fatigue, à combattre des troupes fraîches et vigoureuses.

XLVIII. A l'aile gauche des Romains, où la cavalerie des alliés était opposée aux Numides, le combat s'était engagé d'abord mollement, et les Carthaginois avaient débuté par une de leurs ruses. Environ cinq cents Numides, portant,

outre leurs armes et leurs traits ordinaires, des épées cachées sous leurs cuirasses, viennent en transfuges, le bouclier derrière le dos : ils sautent de cheval et jettent aux pieds des Romains boucliers et javelots. On les fait pénétrer dans le camp des Romains, et on les mène jusqu'à l'arrière-garde, où il leur est ordonné de demeurer immobiles. Jusqu'à ce que le combat soit engagé sur tous les points ils demeurent immobiles en effet ; mais, quand ils voient tous les yeux et tous les esprits à la lutte, ils se saisissent de boucliers qu'ils trouvent çà et là au milieu des monceaux de cadavres, et tombent par derrière sur les Romains : ils les frappent au dos, leur coupent les jarrets. C'est un affreux carnage ; mais l'effroi et le tumulte sont bien plus grands encore. Tandis que, sur un point, les Romains sont effrayés et en déroute, sur l'autre ils combattent avec acharnement, mais sans grand espoir. Asdrubal, qui commande de ce côté, fait retirer du milieu de la ligne les Numides, dont l'ardeur est moins grande contre des adversaires qui leur font face, et les lance à la poursuite des fuyards. Il fait ensuite avancer l'infanterie espagnole et gauloise pour soutenir les Africains, plus fatigués, en quelque sorte, de tuer que de combattre.

XLIX. Sur l'autre point de la bataille, Paul Émile, quoique blessé grièvement, dès le début de l'action, d'un coup de fronde, n'en marche pas moins contre Annibal à plusieurs reprises au fort de la mêlée. Il rétablit le combat de divers côtés, protégé par la cavalerie romaine, qui finit par mettre pied à terre, en voyant que le consul n'a plus même la force de diriger son cheval. Comme quelqu'un annonçait à Annibal l'ordre donné par le consul à ses cavaliers de mettre pied à terre, il fit, dit-on, cette réponse : « Autant valait me les livrer garrottés ! » Ces cavaliers, combattant à pied, contre les ennemis déjà sûrs de la victoire, eurent le sort qu'ils devaient avoir. Comme ils aimaient mieux, se voyant vaincus, mourir à leur place que de fuir, les vainqueurs, irrités de se voir arrêtés par eux, massacraient ceux qu'ils ne pouvaient faire reculer. Les

derniers survivants furent pourtant contraints de reculer, épuisés qu'ils étaient par la fatigue et les blessures. Ils se dispersèrent de tous côtés. Ceux qui le pouvaient, rejoignaient leurs chevaux pour s'enfuir. Le tribun des soldats Cn. Lentulus, passant à cheval, aperçut assis sur une pierre le consul tout couvert de sang : « Paul Émile, lui dit-il, vous que les dieux doivent protéger, comme seul innocent de la faute et du malheur de cette journée, montez sur ce cheval : tandis qu'il vous reste encore quelques forces, je puis vous prendre auprès de moi et vous défendre. Ne rendez point ce jour à jamais néfaste par la mort d'un consul ; c'est déjà, sans cela, bien assez de larmes et de deuil. » Le consul lui répondit : « C'est noble à vous de parler ainsi, Lentulus ; mais prenez garde de perdre, par une vaine compassion, le peu de temps qui vous reste pour échapper à l'ennemi. Allez, recommandez au sénat, publiquement, de mettre Rome en état de défense, de garnir les remparts avant l'arrivée de l'ennemi vainqueur ; et dites en particulier à Q. Fabius que Paul Émile a vécu et qu'il meurt fidèle à ses leçons. Maintenant, laissez-moi expirer au milieu des cadavres de mes soldats ; je ne veux pas être une seconde fois accusé au sortir du consulat, ou me faire l'accusateur de mon collègue, et prouver mon innocence en attaquant son honneur. » Il parlait encore, quand il fut écrasé sous les pieds des Romains qui s'enfuyaient, puis par l'ennemi, qui l'accabla de traits sans reconnaître qui il était. Dans cette scène de confusion, Lentulus fut sauvé par son cheval. Ce fut, dès lors, une fuite désordonnée. Sept mille hommes se réfugièrent dans le petit camp, dix mille dans le camp, deux mille environ dans le village même de Cannes. Ces derniers furent aussitôt enveloppés par la cavalerie de Carthage, car le bourg n'avait pas la moindre fortification. L'autre consul, soit hasard, soit intention, ne se mêla à aucune troupe de fuyards, et arriva à Venusia avec soixante-dix cavaliers environ. On évalue le nombre des morts à quarante-cinq mille hommes pour l'infanterie, deux mille sept cents pour la cavalerie :

il y eut autant d'alliés tués que de citoyens. Parmi les morts se trouvaient les deux questeurs des consuls, L. Atilius et L. Furius Bibaculus; vingt et un tribuns des soldats; d'anciens consuls, d'anciens préteurs, d'anciens édiles, entre autres Cn. Servilius Gémimus et M. Minucius, maître de la cavalerie l'année précédente, et consul quelques années auparavant; en outre, quatre-vingts sénateurs ou magistrats curules ayant le droit de faire partie du sénat, et qui s'étaient d'eux-mêmes enrôlés comme soldats dans les légions. On nous fit prisonniers, dans ce combat, trois mille fantassins et trois cents cavaliers.

L. Telle est cette bataille de Cannes, aussi tristement célèbre que le désastre de l'Allia. Si les suites en furent moins funestes, grâce à un temps d'arrêt de l'ennemi, le carnage de nos troupes fut plus affreux, et la fuite plus honteuse. A l'Allia, en effet, la fuite, en livrant la ville, sauva l'armée; à Cannes, soixante-dix hommes à peine se sauvèrent avec l'un des consuls, l'autre périt avec l'armée presque tout entière. Les réfugiés des deux camps n'avaient ni armes ni chefs; ceux du grand camp envoient aux autres un exprès : « pendant que l'ennemi, fatigué par le combat et les festins joyeux qui l'ont suivi, sera plongé dans le sommeil, au milieu de la nuit, qu'ils passent au grand camp, et tous ensemble se réfugieront à Canusium. » Les uns rejettent complètement ce conseil. « Pourquoi ceux qui les appellent ne viennent-ils pas eux-mêmes ? on se rejoindrait ainsi également. C'est que l'intervalle est rempli d'ennemis, et ils aiment mieux exposer les autres que s'exposer eux-mêmes à un tel danger. » D'autres trouvent le conseil utile; mais le courage leur manque. Alors P. Sempronius Tuditanus, tribun des soldats, s'écrie : « Vous aimez donc mieux devenir la proie du plus avide et du plus cruel des ennemis; voir vos têtes mises à l'encan, marchandées par des acheteurs qui vous demanderont si vous êtes citoyens Romains ou alliés Latins, voir vos affronts et vos misères rehausser l'éclat du vainqueur ? Non, répondrez-vous, si vous êtes les concitoyens du consul Paul Émile, qui a préféré

une belle mort à une vie honteuse, et de tant de braves soldats dont les corps sont amoncelés autour du sien. N'attendons pas que le jour vienne nous perdre, que des corps ennemis plus nombreux nous ferment le passage; frayons-nous à l'instant un chemin au travers de cette foule qui est là disséminée et sans ordre, et dont les cris retentissent à nos portes. Le fer et l'audace frayent un chemin à travers des bataillons, si épais qu'ils soient. Avançons-nous en triangle, et nous passerons par les vides de cette troupe dispersée, sans rencontrer d'obstacle. En avant donc, avec moi, vous qui voulez votre salut et celui de la République! » A ces mots, il tire son épée et se fait jour à travers l'ennemi, à la tête du triangle qui s'est formé. Comme ils recevaient au flanc droit les javelots des Numides placés de ce côté, ils passèrent leur bouclier au bras droit, et gagnèrent ainsi l'autre camp, au nombre d'environ six cents. De là, réunis à un autre corps plus considérable, ils parvinrent sains et saufs à Cannusium. Toutes ces décisions, les vaincus les prenaient au hasard, ou en suivant l'impulsion de leur caractère, sans délibérer en commun, sans consulter aucun chef.

LI. Annibal, après la victoire, était entouré de tous ses officiers. En le félicitant, ils lui conseillaient de donner, après avoir terminé une si grande guerre, le reste du jour et la nuit suivante au repos, tant pour lui-même que pour ses soldats fatigués. Seul, Maharbal, commandant de la cavalerie, était d'avis qu'il n'y avait pas un instant à perdre. « Pour que ce combat donne tous ses résultats, disait-il, il faut que, dans cinq jours, tu soies vainqueur au Capitole. Suis-moi; je te précéderai avec la cavalerie, et l'ennemi saura que nous sommes dans Rome avant d'avoir appris que nous y venions. » Un tel résultat parut à Annibal trop grand et trop beau, il ne put sur-le-champ en admettre l'idée. Il répondit donc à Maharbal qu'il le louait de ses dispositions; mais que son conseil demandait qu'on y réfléchît mûrement. Alors Maharbal: « Les dieux n'ont pas tout donné au même homme; tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. » C'est l'opinion

commune, que ce retard d'un jour sauva Rome et son empire. Le lendemain, au point du jour, on revint sur le champ de bataille pour recueillir les dépouilles : le spectacle de ce carnage était affreux à voir, même pour des ennemis. Les Romains gisaient à terre par milliers, cavaliers et fantassins confondus ensemble, selon que le hasard les avait réunis, ou dans le combat, ou dans la fuite. Quelques-uns se soulevaient tout sanglants de ce monceau de cadavres, le froid du matin ayant arrêté le sang qui coulait de leurs blessures : on les acheva. On retrouva plusieurs soldats vivants ; ils n'avaient eu que les cuisses ou les jarrets coupés : ils se découvraient le cou et la gorge, demandant qu'on fit couler ce qui leur restait de sang. D'autres furent trouvés la tête enfouie dans la terre fraîchement remuée : on voyait qu'ils l'avaient eux-mêmes creusée pour s'y ensevelir le visage et mourir ainsi étouffés. Ce qui surtout attira l'attention, ce fut un Numide vivant, étendu sous un Romain mort. Ce Numide avait le nez et les oreilles mutilés. Le Romain, ne pouvant plus tenir une arme dans sa main, était arrivé au paroxysme de la rage, et avait déchiré à coups de dents son ennemi jusqu'au moment où il avait expiré.

LII. Après avoir employé la plus grande partie du jour à ramasser les dépouilles, Annibal marche à l'attaque du petit camp, et d'abord établit une ligne pour intercepter le fleuve aux Romains. Ceux-ci, du reste, étaient tellement épuisés par les fatigues, les veilles, les blessures, qu'ils se rendirent tous, plus tôt même que ne l'espérait Annibal. Il fut stipulé qu'ils livreraient leurs armes et leurs chevaux, que la rançon serait de trois cents *quadrigati*¹ par tête pour chaque Romain, de deux cents pour les alliés et de cent pour les esclaves ; cette rançon payée, chacun d'eux pourrait partir avec un seul vêtement. Le camp fut ouvert à l'ennemi, qui mit tous les vaincus sous bonne garde, en séparant les Romains des alliés. Tandis qu'Annibal perdait

1. Deniers qui portaient au revers l'effigie d'un char ; ils étaient de la valeur de 52 centimes.

du temps de ce côté, les soldats du grand camp qui avaient eu assez de force et de courage, au nombre de quatre mille fantassins et de deux cents cavaliers, étaient parvenus à Canusium, soit par troupes, soit isolément, ce qui n'était pas moins sûr. Le camp fut livré par les blessés ou les lâches qui y étaient restés, aux mêmes conditions que l'autre. L'ennemi y trouva un butin immense : sauf les chevaux, les hommes et l'argent qui se trouvait surtout aux harnais de la cavalerie, car alors les Romains avaient très-peu de vaisselle d'argent, surtout à la guerre, tout fut abandonné aux soldats. Annibal fit ensuite rassembler tous ses morts pour les ensevelir. On dit qu'on en ramassa huit mille, et c'était l'élite de ses troupes. Quelques historiens ajoutent qu'il fit chercher et ensevelir le corps du consul romain. Les Romains réfugiés à Canusium n'avaient reçu des habitants qu'un asile et un abri ; mais une noble et riche Apulienne, nommée Busa, leur donna du blé, des habits, et même de l'argent : en récompense d'une telle générosité, le sénat, après la guerre, lui décerna des honneurs.

LIII. Parmi ces réfugiés se trouvaient quatre tribuns militaires, Fabius Maximus, de la première légion, dont le père avait été dictateur l'année précédente ; L. Publius Bibulus et P. Cornélius Scipion, de la seconde ; et, de la troisième, Ap. Claudius Pulcher, l'un des derniers édiles : le commandement suprême fut, d'un consentement unanime, déferé à P. Scipion, encore fort jeune, et à Ap. Claudius. Comme ils délibéraient, en comité peu nombreux, sur la situation de la République, P. Furius Philus, fils d'un personnage consulaire, vint leur dire : « Que c'est en vain qu'ils délibèrent et s'attachent à réaliser de chimériques espérances ; que la République est perdue, anéantie sans ressource ; qu'en effet, plusieurs jeunes gens des premières familles, L. Cécilius Métellus à leur tête, cherchent des vaisseaux pour fuir l'Italie, et gagner par mer la cour de quelque roi. » Un pareil malheur, affreux en lui-même, venant s'ajouter à tant de désastres, rend tout le monde immobile d'étonnement et de stupeur ; tous sont d'avis d'as-

sembler à ce sujet le conseil; seul, Scipion, que les destins ont marqué pour conduire cette guerre, s'écrie qu'il n'est nullement besoin du conseil : « En si grave conjoncture il ne faut pas délibérer, mais oser et agir. Qu'ils prennent donc leurs armes et qu'ils marchent avec lui, ceux qui veulent le salut de la République. Les vrais ennemis de Rome sont là où se trament les complots. » Il court sur-le-champ, avec quelques hommes de cœur, à la demeure de Métellus; il y trouve ce conciliabule de jeunes gens dont on lui avait parlé. Il tire son épée, et, la tenant sur leurs têtes : « J'en fais le serment irrévocable : je n'abandonnerai pas la république romaine, et je ne souffrirai pas qu'aucun citoyen l'abandonne. Si je manque volontairement à ce serment, que Jupiter très-grand et très-bon, frappe ma maison, ma famille, ma fortune, des maux les plus effroyables ! Ce serment, Cécilius, et vous tous qui êtes là, il faut que vous le répétiez. Si quelqu'un s'y refusait, ce glaive est tiré contre lui. » Tous, aussi effrayés que s'ils voyaient Annibal vainqueur, jurent en effet, et se remettent eux-mêmes sous la garde de Scipion.

LIV. Pendant que ces faits se passaient à Canusium, quatre mille hommes environ, tant cavaliers que fantassins, que la fuite avait dispersés dans la campagne, rejoignirent le consul à Vénusia. Les habitants de cette ville les répartirent dans leurs maisons pour les y traiter de leur mieux; ils donnèrent à chaque cavalier une toge, une tunique, et vingt-cinq *quadrigati*, dix *quadrigati* à chaque fantassin, et des armes à ceux qui en manquaient. En un mot, et la ville et les particuliers pratiquèrent généreusement l'hospitalité, ne voulant pas que le peuple de Vénusia fût vaincu en bienfaisance par une femme de Canusium. Cependant pour Busa le fardeau devenait lourd, car le nombre des réfugiés allait croissant, et déjà ils étaient près de dix mille. Lorsque Appius et Scipion apprirent que l'un des deux consuls vivait, ils lui envoyèrent sur-le-champ un courrier lui dire combien ils avaient avec eux d'infanterie et de cavalerie, et, en même temps, lui demander s'il voulait que cette

armée fût conduite à Vénusîa ou qu'elle l'attendît à Canusium. Varron vint lui-même avec ses troupes à Canusium. Ainsi se reforma autour de lui une apparence d'armée consulaire, capable de résister à l'ennemi derrière des murailles, sinon en rase campagne. A Rome, d'après les nouvelles reçues, on ne pensait pas qu'il restât autant de débris de citoyens et d'alliés; on croyait les deux consuls morts, les deux armées anéanties jusqu'au dernier homme. La ville n'avait pas été même attaquée, et jamais on n'y vit pourtant telle consternation, telle frayeur. Un tel tableau serait au-dessus de mes forces, et je n'essayerai pas de raconter ce que mon récit ne ferait qu'affaiblir. Après la perte d'un consul et de son armée, l'année précédente, à Trasimène, ce n'était pas une blessure ajoutée à une autre blessure : c'étaient plusieurs défaites en une seule. On annonçait, en effet, que deux consuls avaient été massacrés avec deux armées consulaires; Rome n'avait plus ni camp, ni général, ni soldat; Annibal était maître de l'Apulie, du Samnium, de l'Italie presque entière. Assurément il n'est pas un autre peuple qui n'eût succombé à un pareil désastre : car on ne peut lui comparer, ni la défaite navale des Carthaginois près des îles Égates, à la suite de laquelle, abattus et découragés, ils abandonnèrent la Sicile, la Sardaigne, et consentirent à devenir tributaires; ni la bataille perdue en Afrique par Annibal, et dont il ne put se relever. Non, on ne peut les comparer en rien à la journée de Cannes, si ce n'est en ce qu'elles furent soutenues avec moins de constance.

LV. Les préteurs P. Furius et M. Pomponius convoquèrent le sénat dans la curie Hostilia afin de prendre les mesures que réclamait la défense de la ville. En effet, ils ne doutaient pas que l'ennemi, après avoir détruit les armées, ne vint assiéger Rome, pour en finir complètement. Mais, dans un malheur si grand, et encore mal connu, il était difficile de s'arrêter à un parti. Aux portes du sénat retentissaient les cris et les lamentations des femmes; et, dans l'incertitude où l'on était, chaque famille pleurait éga-

lement les vivants et les morts. Alors, Q. Fabius Maximus se lève : « Il faut envoyer, dit-il, sur la voie Appienne et sur la voie Latine des cavaliers rapides, pour interroger ceux qu'ils rencontreront, car ils ne peuvent manquer de trouver ici où là quelques soldats échappés à la déroute. Ils sauront ainsi et viendront dire quel est le sort des consuls et des armées; si les dieux immortels, par un reste de pitié pour Rome, ont laissé subsister quelques restes des légions; où se trouvent ces troupes; où s'est porté Annibal après la bataille; quels sont ses desseins, ce qu'il fait, ce qu'il veut faire. Pour ces informations, il faut prendre les jeunes gens vigoureux et actifs. Quant aux sénateurs, à défaut de magistrats assez nombreux, ils devront eux-mêmes faire cesser dans les rues de Rome les manifestations de douleur et d'effroi, interdire aux femmes les endroits publics et les obliger à rester dans leurs maisons; ils réprimeront les lamentations dans les familles; maintiendront le silence dans Rome; feront conduire aux prêteurs tous les porteurs de nouvelles; veilleront à ce que chacun attende chez soi celles qui le concernent; ils placeront enfin des gardiens aux portes pour empêcher qu'il ne soit de sortir de Rome, et pour forcer chaque citoyen de n'espérer de salut que dans le salut des remparts et de la patrie. Dès que le tumulte qui règne aura été apaisé, il conviendra alors de réunir le sénat, et de se concerter sur les moyens de défendre Rome. »

LVI. Cet avis réunit tous les suffrages. Les magistrats venaient donc d'écarter la foule du Forum, les sénateurs s'étaient répandus de différents côtés pour calmer le tumulte, quand arriva la lettre du consul Téntinius. Elle annonçait « que le consul Paul Émile avait péri avec l'armée, qu'il était, lui, à Canusium, recueillant les débris de cet affreux naufrage; il avait autour de lui environ dix mille hommes de troupes désorganisées et confondues; Annibal était toujours à Cannes, occupé à vendre ses captifs et son butin, sans montrer, ni l'âme d'un vainqueur, ni les sentiments d'un grand capitaine. Alors aussi chaque famille

apprit ses propres pertes. Rome entière fut plongée dans un deuil si profond qu'on interrompît les fêtes annuelles de Cérès¹, car ceux qui sont affligés ne peuvent y prendre part, et il n'y avait pas alors une seule femme qui ne fût dans les larmes. Aussi, pour que la même cause n'empêchât pas les autres sacrifices publics ou particuliers, un sénatus-consulte limita le deuil à trente jours. L'agitation de la ville était calmée, le sénat avait repris ses séances, quand vint aussi de la Sicile une lettre du propréteur T. Otacilius. Il annonçait que le royaume d'Hiéron était dévasté par une flotte carthaginoise; qu'au moment où il allait porter secours à ce roi, sur ses instances, il avait appris qu'une autre flotte ennemie stationnait aux îles Égates, tout équipée, et toute prête, dès qu'on le saurait parti pour aller protéger les côtes de Syracuse, à fondre aussitôt sur Lilybée et le reste de la province romaine. Il fallait donc envoyer une flotte, si l'on voulait défendre un prince allié et la Sicile.

LVII. Après la lecture de la lettre du consul et de celle du propréteur, on décida d'envoyer à l'armée de Canusium M. Claudius Marcellus, commandant la flotte à Ostie, et d'écrire au consul de remettre l'armée au préteur, puis de revenir à Rome, aussitôt qu'il le pourrait sans inconvénient pour la République. A la terreur inspirée par ces défaites se joignaient les alarmes causées par différents prodiges : notamment, cette année-là, deux vestales, Opimia et Floronia, avaient été convaincues d'inceste : l'une, selon l'usage, avait été enterrée vive près de la porte Colline, l'autre s'était suicidée. L. Cantilius, scribe du pontife, (charge nommée aujourd'hui petit pontificat), qui avait séduit Floronia, fut battu de verges par le grand pontife dans le comitium, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Ce crime, au milieu de tant de désastres, passa naturellement pour un prodige, et les décemvirs furent invités à consulter les livres sibyllins. On envoya même Q. Fabius Pictor à

1. Ces fêtes commençaient le 16 mars et duraient quinze jours. Les dames romaines, vêtues de blanc, marchaient dans les cirques avec des flambeaux, en souvenir des voyages que Cérès fit à la recherche de Proserpine.

Delphes pour demander à l'oracle quelles prières, quelles supplications pourraient apaiser les dieux, et quel serait le terme de si affreuses calamités. Sur la réponse des livres sibyllins, on fit quelques sacrifices extraordinaires. Ainsi un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque¹ furent enterrés vifs dans le marché aux bœufs, à un endroit fermé par une enceinte de pierres, et déjà ensanglanté par des victimes humaines, sacrifice indigne du nom romain. Les dieux ainsi apaisés, à ce que l'on croyait, M. Claudius Marcellus envoya à Rome pour la défense de la ville quinze cents hommes enrôlés pour la flotte d'Ostia. Quant à lui, après avoir envoyé la troisième légion, qui était sur la flotte, à Téanum Sidicinum, avec les tribuns militaires, et remis la flotte à P. Furius Philus son collègue, il se rend en peu de temps à Canusium, à grandes journées. M. Junius, nommé dictateur par un décret du sénat, et T. Sempronius, maître de la cavalerie, enrôlent les jeunes gens depuis dix-sept ans, quelques-uns même ayant encore la prétexte. Cette levée donna quatre légions et mille cavaliers. Ils font en même temps demander, au nom des traités, des troupes aux alliés et aux peuples Latins; ils ordonnent de fabriquer des armes, des traits, tout ce qui est nécessaire aux soldats; les anciennes dépouilles des ennemis sont arrachées aux temples et aux portiques. Une levée d'une nouvelle nature fut même nécessitée par le manque de citoyens libres et commandée par la situation. Huit mille esclaves des plus vigoureux, auxquels on avait demandé s'ils voulaient servir, furent achetés et armés aux frais du trésor; on préféra ces soldats aux prisonniers, quoiqu'on eût pu racheter ceux-ci à moins de frais.

LVIII. En effet, Annibal, après l'éclatant succès de Cannes, plus empressé de jouir de la victoire que de pousser la guerre, fit amener devant lui les prisonniers, et, prenant les alliés à part, il leur parla avec bonté, comme il avait déjà fait à la Trébie et à Trasimène, et les renvoya sans rançon. Il

¹. Un oracle ayant promis à ces deux peuples la possession de Rome, on satisfaisait cet oracle en mettant ces victimes en possession du sol.

appelle aussi les Romains, ce qu'il n'avait pas fait encore, et leur parle avec assez de douceur. « Il ne fait pas aux Romains une guerre d'extermination ; il combat seulement pour l'honneur et pour l'empire. Ses aïeux ont cédé à la valeur romaine ; lui, il se fait un point d'honneur de forcer les Romains de céder à sa fortune et à son courage. Il leur offre donc la faculté de se racheter : la rançon sera de cinq cents *quadrigati* par cavalier, de trois cents par fantassin, de cent par esclave. » Quoiqu'il élevât de quelque chose la rançon stipulée pour les cavaliers lorsqu'ils s'étaient rendus, ce fut encore avec joie qu'ils reçurent ces conditions de leur délivrance. Ils choisirent dix d'entre eux pour aller à Rome au sénat ; on n'exigea de ces envoyés d'autre garantie que leur serment de revenir. On fit partir avec eux Carthalon, noble Carthaginois, chargé de proposer les conditions, au cas où les Romains pencheraient pour la paix. Comme ils venaient de sortir du camp, l'un d'eux, par un stratagème indigne d'un Romain, feignit d'avoir oublié quelque chose, retourna dans le camp pour se délier de son serment, et rejoignit ses compagnons avant la nuit. Dès qu'on sut à Rome leur arrivée prochaine, un licteur fut envoyé au-devant de Carthalon, pour lui signifier, au nom du dictateur, de sortir avant la nuit du territoire de la République.

LIX. Le dictateur autorisa la députation des prisonniers à paraître devant le sénat. Leur chef, M. Junius, parla ainsi : « Pères conscrits, personne de nous n'ignore que jamais ville n'a fait moins de cas que Rome des prisonniers de guerre. Cependant, si nous ne sommes pas trop prévenus en faveur de notre propre cause, jamais Romains ne tombèrent au pouvoir de l'ennemi méritant moins que nous votre indifférence. En effet, ce n'est pas sur un champ de bataille et sous l'empire de la frayeur que nous avons livré nos armes : après avoir combattu presque jusqu'à la nuit sur des monceaux de cadavres, nous sommes rentrés au camp. Là, le reste du jour et la nuit suivante, quoique épuisés par la fatigue et les blessures, nous avons défendu les

retranchements. Le lendemain, enveloppés par une armée victorieuse, privés d'eau, sans espoir de nous frayer un chemin à travers les rangs serrés de l'ennemi, pensant que c'était assez de cinquante mille hommes massacrés sur notre armée, et qu'il n'y aurait point de honte à ce que quelques soldats survécussent à la bataille de Cannes, nous avons enfin capitulé et stipulé le prix de notre rançon; ces armes, qui ne pouvaient plus être d'aucun secours, nous les avons remises à l'ennemi. Nous nous rappelions que nos ancêtres avaient donné de l'or aux Gaulois pour se racheter; que nos pères, si intraitables sur les conditions de la paix, envoyèrent pourtant une députation à Tarente pour le rachat des prisonniers. Et cependant, la journée de l'Alia contre les Gaulois et celle d'Héraclée contre Pyrrhus sont tristement célèbres, moins encore par la grandeur des pertes que par l'effroi et la fuite des troupes. La plaine de Cannes, au contraire, est cachée par des monceaux de cadavres romains; et, si quelques-uns ont survécu au combat, c'est que, pour les massacrer, le fer et la force ont fini par manquer à l'ennemi. Il en est même parmi nous qui n'ont pas eu à quitter le champ de bataille: laissés à la garde du camp, lorsque le camp a été livré ils ont été livrés en même temps. Certes, je ne suis jaloux du sort et de la condition d'aucun citoyen, d'aucun de nos compagnons d'armes; aux dieux ne plaise que je m'élève en rabaisant les autres! Mais enfin (à moins qu'on n'ait institué quelque prix pour la course et l'agilité), ceux qui se sont enfuis du champ de bataille en jetant leurs armes, et ne se sont arrêtés qu'à Vénusia ou à Canusium, ont-ils le droit de se mettre au-dessus de nous, et de dire avec orgueil qu'ils sont de meilleurs soutiens de la République? Oui, sans doute, vous trouverez en eux de braves soldats; mais, en nous, de plus dévoués encore à cette patrie où nous serons rentrés rachetés par votre générosité. Vous levez des troupes, sans considération d'âge ni de position; j'entends dire que vous armez huit mille esclaves. Nous ne sommes pas moins de huit mille, et notre rachat ne coûterait pas plus que l'autre. Quant à nous com-

parer à eux, c'est une injure que je ne ferai pas au nom romain. Et, dans la délibération présente, il y a encore une chose que vous devez considérer, pères conscrits, en admettant que vous vouliez montrer une rigueur qu'aucun de nous n'a méritée : réfléchissez à quel ennemi vous allez nous abandonner. Est-ce à un Pyrrhus, qui traita ses prisonniers en hôtes ? Non ; c'est à un barbare, à un Carthaginois, chez qui la cruauté le dispute à l'avarice. Si vous voyiez les chaînes, le dénûment, la hideuse misère de nos concitoyens, ce spectacle ne vous toucherait pas moins que ne le pourrait faire la vue de vos légions jonchant la plaine de Cannes. Vous pouvez voir du moins l'anxiété et les larmes de nos parents, qui, sur le seuil de la curie, attendent votre réponse. Quand leur inquiétude et leurs angoisses sont si vives pour nous et pour ceux qui sont absents, que pensez-vous que soient les sentiments de ceux-là même dont la vie et la liberté sont en question ? Et, par Hercule ! à supposer même qu'Annibal, faisant violence à sa nature, voulût nous traiter avec douceur, qu'aurions-nous besoin de vivre, après avoir été jugés par vous indignes d'être rachetés ? Les prisonniers que Pyrrhus avait rendus sans rançon revinrent à Rome, ils revinrent avec vos ambassadeurs, les premiers citoyens de l'État envoyés pour les racheter ; mais moi, voudrais-je rentrer dans une patrie où mes concitoyens ne m'auraient pas estimé trois cents écus ? Chacun a son orgueil, pères conscrits. Je sais que ma vie et ma liberté sont en péril ; mais ce qui me touche plus encore, c'est le danger que court mon honneur si nous partons condamnés et repoussés par vous, car jamais on ne croira que vous ayez reculé devant les frais du rachat. »

LX. A peine finissait-il, que toute la foule qui était dans le comitium éclata en cris plaintifs ; tous tendaient les mains vers le sénat, suppliant qu'on leur rendît des fils, des frères, des parents. Des femmes même, dans leur anxiété sur le résultat d'une question qui les touchait si vivement, s'étaient mêlées sur le Forum à la foule des hommes. Le sénat fit écarter le public et délibéra secrètement. Les avis

étaient différents : les uns voulaient qu'on rachetât les captifs aux frais du trésor; les autres soutenaient que l'État ne devait en rien supporter cette dépense, tout en permettant aux captifs de se racheter à leurs frais : si même quelques-uns étaient à court d'argent pour le moment, le trésor pourrait leur faire des avances, en prenant des garanties et des hypothèques. Enfin T. Manlius Torquatus, homme d'une sévérité antique, et, au jugement du plus grand nombre, trop impitoyable, fut invité à donner son avis. Il parla, dit-on, ainsi : « Si les députés s'étaient bornés à demander le rachat des prisonniers au pouvoir de l'ennemi, j'aurais, sans récrimination aucune, donné brièvement mon avis. Il aurait suffi, en effet, de vous rappeler la tradition laissée par vos pères et qu'il importe de conserver pour la discipline militaire. Mais, puisqu'ils se sont presque glorifiés de s'être livrés à l'ennemi, puisqu'ils veulent être mis au-dessus, non seulement de ceux que l'ennemi a faits prisonniers sur le champ de bataille, mais de ceux qui sont parvenus à Vénusie et à Canusium, et du consul C. Téntius lui-même, je ne vous laisserai rien ignorer, pères consacrés, de ce qui s'est passé ce jour-là. Et plutôt aux dieux que je pusse dire ce que je vais vous dire devant l'armée de Canusium, témoin irrécusable du courage et de la lâcheté de chacun, ou que, du moins, nous eussions ici P. Sempronius, qu'ils auraient dû suivre, avec qui ils seraient aujourd'hui soldats de Rome au lieu d'être prisonniers de Carthage! Mais non, bien que l'ennemi fût fatigué par le combat, et qu'enivré par la victoire il fût en grande partie retourné à son camp; bien qu'ils eussent devant eux la nuit tout entière pour s'échapper, et qu'il fût facile à sept mille hommes de se faire jour à travers même les plus épais bataillons, ils n'ont eu, ni l'énergie de le tenter eux-mêmes, ni le courage de suivre un chef. Presque toute la nuit, P. Sempronius Tuditanus n'a cessé de les encourager et de les exhorter à s'élancer avec lui, tandis qu'il y avait peu d'ennemis autour du camp, que le repos, le silence et la nuit favorisaient leur tentative. En vain il leur répétait qu'avant le jour ils pouvaient parvenir

en quelque lieu sûr, dans quelque ville alliée. C'était le même langage qu'avait tenu, du temps de nos pères, le tribun des soldats, P. Décius, dans le Samnium; le même que, dans notre jeunesse, lors de la première guerre punique, Calpurnius Flamma tint aux trois cents volontaires qu'il menait vers une éminence située au milieu des ennemis afin de s'emparer de ce poste : « Mourons, soldats, et, par notre mort, délivrons nos légions enveloppées. » Si P. Sempronius eût parlé ainsi, il n'eût regardé ni comme des hommes, ni comme des Romains, tous ceux de vous qui ne se seraient pas associés à son héroïque dévouement. Quoi ! il vous montre la route qui mène au salut tout autant qu'à la gloire; il vous ouvre le retour vers votre patrie, vos parents, vos femmes, vos enfants; et, même pour vous sauver, le courage vous manque ! Que feriez-vous donc s'il fallait mourir pour la patrie ? Cinquante mille hommes, tant citoyens qu'alliés, massacrés ce jour-là même, gisent autour de vous : si tant d'exemples de courage ne vous animent pas, rien ne vous animera jamais; si une si triste défaite ne vous inspire pas le mépris de la vie, rien ne vous l'inspirera jamais. Libres, vous pouviez regretter votre patrie; vous le pouviez tant qu'elle était votre patrie, que vous étiez encore des citoyens : il est trop tard maintenant, déchus du nom de citoyens, dépouillés de tous vos droits civils, esclaves des Carthaginois ! L'argent vous fera-t-il retrouver ce que vous ont fait perdre votre faiblesse et votre lâcheté ? Quand P. Sempronius, votre concitoyen, vous invitait à prendre vos armes et à le suivre, vous êtes restés sourds; quand Annibal, quelques instants après, vous ordonnait d'abandonner votre camp et de livrer vos armes, vous avez entendu. Mais pourquoi les accuser de lâcheté quand je pourrais les accuser de crime ? Non contents, en effet, de se refuser à suivre celui qui leur donnait un si sage conseil, ils se sont efforcés de l'arrêter et de le retenir; mais les braves, mettant le fer à la main, ont bientôt écarté les lâches. Oui, il a fallu que P. Sempronius se fît jour au travers de ses concitoyens, avant de se faire jour au travers de

l'ennemi ! Et ce sont ces citoyens que Rome regretterait ! Mais si tous leur eussent ressemblé, elle n'aurait plus aujourd'hui un seul de ceux qui ont combattu à Cannes. Sur sept mille hommes armés, six cents ont osé se frayer un passage pour revenir dans leur patrie libres et avec leurs armes, et quarante mille ennemis ne les ont point arrêtés. Avec quelle sûreté, je vous le demande, n'aurait point traversé un corps de deux légions ! Aujourd'hui, vous auriez à Cannusium, pères conscrits, vingt mille soldats intrépides et dévoués. Mais ceux-ci, comment seraient-ils de bons et dévoués citoyens ? Je ne dis pas braves, puisqu'eux-mêmes n'ont pas osé parler de leur bravoure ; et personne, j'imagine, ne leur donnera ce titre, à eux qui se sont efforcés d'empêcher la sortie de leurs compagnons. Croit-on qu'ils ne soient pas jaloux de voir que ceux-ci ont conservé la vie et l'honneur par leur courage, tandis qu'ils ont conscience que leur frayeur et leur lâcheté leur a valu leur honteuse servitude ? Ils ont mieux aimé se cacher dans leurs tentes, y attendre le jour et l'ennemi, tandis que le silence de la nuit favorisait leur retraite. Mais, dit-on, s'ils n'ont pas eu le courage de se frayer une route hors de leur camp, ils ont eu celui de défendre ce camp avec énergie : assiégés pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ils ont défendu avec leurs armes les retranchements derrière lesquels ils se sont abrités eux-mêmes ; enfin, après d'héroïques souffrances et d'héroïques efforts, privés de tous les soutiens de la vie, épuisés par la faim, ne pouvant plus soutenir le poids de leurs armes, ils ont cédé à une nécessité fatale plutôt qu'au fer de l'ennemi. — Eh bien, non. Au lever du soleil, l'ennemi s'est approché des retranchements : avant la deuxième heure, sans avoir tenté la chance d'une bataille, ils livraient eux et leurs armes. Voici comment, pendant deux jours, se sont comportés vos soldats : quand ils auraient dû demeurer sur le champ de bataille et se battre, ils se sont enfuis au camp ; quand il aurait fallu défendre les retranchements, ils ont livré le camp, aussi lâches dans ce camp que sur le champ de bataille. Et nous vous rachèterions ! Faut-il vous

élancer hors du camp, vous avez peur et vous restez ; faut-il y demeurer et le protéger de vos armes, vous livrez à l'ennemi et le camp, et vos armes, et vous-mêmes ! Mon avis, pères conscrits, est que nous ne devons pas plus racheter ces hommes que livrer à Annibal les braves qui sont sortis du camp au travers des ennemis, et, avec un courage admirable, se sont conservés à la patrie. »

LXI. Ainsi parla Manlius. Bien que la plupart des sénateurs eussent quelque parent parmi ces captifs, on demeura fidèle aux traditions de Rome, de tout temps sévère aux prisonniers de guerre. D'ailleurs, le chiffre de la rançon effrayait, car on ne voulait pas épuiser le trésor, après avoir déjà dépensé de si fortes sommes pour le rachat et l'armement des esclaves, ni enrichir Annibal d'argent, c'est-à-dire de ce dont il avait le plus besoin. On rendit donc cette fatale réponse : « Les prisonniers ne seront pas rachetés. » La perte de tant de citoyens était un deuil nouveau aprèstant de sujets d'affliction ; aussi les députés furent-ils reconduits au milieu des larmes et des gémissements de tous jusqu'aux portes de Rome. L'un d'eux retourna dans sa demeure, se croyant dégagé de son serment pour être rentré frauduleusement dans le camp. Dès que cette fraude fut connue, on en délibéra au sénat, et tous furent d'avis de le faire saisir et ramener au camp d'Annibal par des gardes choisis à cet effet. Il y a un autre récit au sujet de ces prisonniers. Dix députés seraient venus d'abord : le sénat aurait hésité à les recevoir dans la ville, puis enfin les aurait admis, mais sans leur donner audience. Comme ils se faisaient beaucoup trop attendre, trois autres députés seraient venus : L. Scribonius, C. Calpurnius et L. Manlius. A la fin, un tribun du peuple, parent de Scribonius, aurait fait, pour le rachat des prisonniers, une proposition que le sénat aurait rejetée. Les trois derniers députés seraient alors retournés vers Annibal ; les dix premiers seraient restés, parce qu'étant retournés déjà une fois près d'Annibal, à l'instant de leur départ, sous prétexte de prendre les noms des prisonniers, ils se croyaient ainsi dégagés de leur serment. On

aurait vivement discuté au sénat la question de les renvoyer, et cette proposition n'aurait été rejetée qu'à la différence de quelques voix. Du reste, les censeurs suivants les auraient à tel point abreuvés d'humiliations et de notes d'infamie, que quelques-uns d'entre eux se seraient donné la mort; les autres n'auraient plus reparu, de toute leur vie, non-seulement au Forum, mais presque en public et au grand jour. S'il y a sujet d'être surpris de cette opposition entre les récits, il n'est pas facile de démêler où est la vérité. Mais ce qui montre combien le désastre de Cannes fut au-dessus de tous les désastres précédents, c'est que la fidélité de certains alliés, inébranlable jusque-là, commença de chanceler alors; et la seule cause assurément, c'est qu'ils désespérèrent de l'empire romain. Ainsi l'on vit passer aux Carthaginois les Atellans, les Calatins, les Hirpiniens, une partie des Apuliens, les Samnites, à l'exception des Pentriens, tous les Brutiens, les Lucaniens; de plus les Surrentins et presque toute la grande Grèce, les Tarentins, les Métapontins, les Crotoniates, les Locriens et tous les Gaulois cisalpins. Cependant, malgré tant de désastres aggravés par ces déflections d'alliés, Rome ne pensa jamais à parler de paix, ni avant le retour du consul Varron, ni lorsque ce retour même eut ravivé le souvenir de la dernière défaite¹. Elle montra même à ce moment tant de grandeur d'âme, qu'à l'arrivée du consul, après ce désastre dont il avait été la principale cause, tous les ordres vinrent en corps à sa rencontre, et le remercièrent de n'avoir pas désespéré de la République. Général des Carthaginois, il n'est point de supplice qu'il n'eût souffert.

1. « Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébia et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda pas la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes; il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus. » (MONTESQUIEU.)

LIVRE XXIII.

Révolte des Campaniens en faveur d'Annibal. — Envoyé à Carthage pour y annoncer la victoire de Cannes, Magon répand dans le vestibule du sénat les anneaux d'or arrachés aux doigts des Romains tués dans le combat; il y en avait, dit-on, plus d'un boisseau. — A cette nouvelle, un des Carthaginois les plus distingués, Hannon, conseille au sénat de demander la paix à Rome: sa voix est étouffée par les cris de la faction des Barca. — Le préteur Claudius Marcellus, attaqué dans Nola par Annibal, fait une sortie où il a l'avantage. — L'armée carthaginoise, qui a pris ses quartiers d'hiver à Capoue, s'énervé dans les délices, et perd à la fin l'énergie de l'âme et celle du corps. — Casilinum, assiégée par les Carthaginois, souffre si cruellement de la famine, qu'on mange les peaux, les cuirs arrachés aux boucliers, et jusqu'aux rats; les habitants se nourrissent de noix que les Romains ont jetées dans le Vulturne. — Le nombre des sénateurs est complété par l'admission de cent quatre-vingt-dix-sept chevaliers. — Le préteur L. Postumius est tué par les Gaulois, et son armée est taillée en pièces. — Les deux Scipion, Cnéius et Publius, battent Asdrubal en Espagne et soumettent cette province. — Les débris de l'armée de Cannes sont relégués en Sicile avec ordre d'y combattre jusqu'à la fin de la guerre. — Traité d'alliance entre Philippe, roi de Macédoine, et Annibal. — Le consul Sempronius Gracchus taille en pièce les Campaniens. — Succès du préteur T. Manlius en Sardaigne contre les Carthaginois et les Sardes. — Asdrubal, général en chef, Magon et Hannon, sont faits prisonniers. — Le préteur Claudius Marcellus défait l'armée d'Annibal et la met en fuite près de Nola; le premier il rend quelque espoir aux Romains découragés par tant de défaites.

I. Vainqueur à Cannes, Annibal avait pris et pillé le camp romain, puis s'était porté sans retard de l'Apulie

dans le Samnium. Il était appelé chez les Hirpiniens par Statius qui lui promettait de lui livrer Compsa. Ce Statius Trébius était un des citoyens distingués de Compsa ; mais il était opprimé par la faction des Mopsius , famille rendue toute-puissante par la faveur des Romains. A la nouvelle de la bataille de Cannes , au bruit de l'arrivée d'Annibal , bruit répandu à dessein par Trébius , les Mopsiens avaient quitté la ville ; elle fut donc livrée sans résistance aux Carthaginois , et reçut une garnison. Annibal y laisse tout le butin et tous les bagages , divise son armée en deux corps , charge Magon de recevoir la soumission de toutes les villes de ce pays qui abandonneront le parti des Romains , et de contraindre celles qui refuseront. Quant à lui , traversant le territoire Campanien , il se dirige vers la mer inférieure , dans l'intention d'assiéger Naples et d'avoir ainsi une place maritime. A peine sur le territoire de Naples , il cache dans une embuscade une partie des Numides , chose facile en un pays plein de chemins creux et de profondes excavations ; il ordonne aux autres de chasser devant eux avec affectation les troupeaux qu'ils ont pris dans les campagnes , et de s'avancer à cheval jusqu'aux portes de la ville. En les voyant venir en si petit nombre et sans ordre , un escadron de cavaliers sort de la place ; mais les Numides , reculant à dessein , les attirent dans l'embuscade où ils sont bientôt enveloppés. Pas un même n'eût échappé , sans la proximité de la mer ; mais ils aperçurent près du rivage quelques barques , la plupart barques de pêcheurs , et ceux qui savaient nager y trouvèrent un refuge. Cependant quelques jeunes gens de haut rang périrent dans cet engagement , entre autres Hégéas , le chef de ces cavaliers , qui s'était laissé trop entraîner par l'ardeur de la poursuite. Quant au siège de la place , Annibal y renonça à la vue des murailles dont la hauteur rendait l'assaut difficile.

II. De là , il se dirigea vers Capoue , ville énervée par une longue prospérité , les faveurs de la fortune , et surtout par la licence du peuple , qui , au milieu de la corruption générale , jouissait d'une liberté sans limites. Pacuvius Ca-

lavius avait su asservir le sénat à ses volontés et à celles du peuple. Noble et pourtant chef du parti populaire, il devait d'ailleurs son pouvoir à des moyens coupables. Il s'était trouvé premier magistrat de la ville, l'année de la défaite des Romains à Trasimène. Il savait que le peuple, ennemi depuis longtemps du sénat, trouvant l'occasion de faire une révolution, ne reculerait devant aucun crime, et que, s'il voyait Annibal arriver avec son armée victorieuse, il massacrerait au besoin les sénateurs pour livrer Capoue aux Carthaginois. Mais cet homme sans conscience n'était pas non plus consommé dans le crime; d'ailleurs, il aimait mieux régner sur une ville que sur des ruines, et il savait qu'il n'y a pas d'existence possible pour un état privé d'un conseil public. Il imagina donc un expédient, qui, en sauvant le sénat, devait en faire l'esclave et de lui et du peuple. Il convoqua les sénateurs, et commença par leur dire que l'idée d'abandonner Rome ne serait goûtée de lui qu'autant que ce parti serait inévitable; « en effet, il avait des enfants de la fille d'Ap. Clausius, et sa propre fille était à Rome, mariée à Livius; d'ailleurs, on était sous le coup d'un danger bien plus grave, bien plus terrible: il ne s'agissait pas pour le peuple de renverser le sénat en se révoltant contre Rome; mais de livrer à Annibal et aux Carthaginois la ville désarmée en massacrant le sénat. Ce danger, il peut les y soustraire, s'ils veulent s'en remettre à lui, et, oubliant tous les différends politiques, se fier à sa parole. » Tous les sénateurs, sous l'empire de la crainte, y consentent: « Je vous enfermerai dans la curie, reprit-il, et, comme si je m'associais au crime qui se prépare, en approuvant un dessein auquel je m'opposerais vainement je trouverai le moyen de vous sauver. Toutes les garanties que vous voudrez de moi, vous les aurez. » Il engage en effet sa parole, sort de la curie, fait fermer les portes, et place dans le vestibule une garde qui ne doit laisser ni entrer ni sortir personne sans son ordre.

III. Il convoque alors l'assemblée du peuple: « Ce que vous avez souvent souhaité, Campaniens, l'occasion de pu-

nir un sénat infâme et détestable, vous allez l'avoir aujourd'hui. Et ce ne sera pas par une émeute, où vous auriez à courir les plus grands périls en emportant d'assaut chaque maison de sénateur défendue par une garnison de clients et d'esclaves; non, votre vengeance sera sans périls comme sans obstacles. Je vous les livre enfermés dans la curie, seuls, sans armes; rien ne se fera avec précipitation et au hasard. Je vous donnerai la faculté de prononcer sur chacun tour à tour, afin que chacun d'eux soit puni selon ses fautes. Mais, avant tout, ne satisfaites votre colère qu'en mettant au-dessus d'elle votre salut et vos intérêts. En effet, j'imagine que, si vous haïssez ces sénateurs, vous ne renoncez pas pour cela à avoir un sénat. Ne faut-il pas que vous ayez, ou un roi, pensée qui vous révolte, ou un sénat, seul conseil public digne d'une ville libre. Vous allez donc faire deux choses en même temps : anéantir l'ancien sénat et en former un nouveau. Je ferai comparaître chacun des sénateurs tour à tour; vous déciderez du sort de chacun, et ce que vous prononcerez sera exécuté; mais, avant que le coupable ne reçoive son châtimement, vous nommerez pour le remplacer un sénateur nouveau, homme de cœur et digne de vos suffrages. » Il s'assied alors, fait jeter tous les noms dans une urne, et, au premier nom qu'amène le sort, il fait amener le sénateur de la curie devant le peuple. Le nom à peine entendu, chacun s'était écrié que c'était un homme méchant et coupable, et qui méritait le supplice. Alors Pacuvius : « Je vois ce que vous décidez pour lui. Qu'on l'emmène. Maintenant, à la place de ce méchant et de ce coupable, choisissez un sénateur vertueux et homme de bien. » Il y eut un instant de silence, car on ne trouvait pas mieux pour le remplacer. Enfin quelqu'un s'enhardit et propose un nom. Ce sont alors des cris plus violents encore : les uns disent qu'ils ne le connaissent pas; les autres lui reprochent soit des actes déshonorants, soit sa basse condition, sa honteuse pauvreté, son métier, ses gains infâmes. La même scène se reproduit bien plus violente encore quand il s'agit de remplacer le second ou le troisième

sénateur : il est évident qu'on ne veut pas de l'ancien ; mais on ne sait qui mettre à la place. Reparler de ceux qui avaient déjà été nommés , c'était provoquer une explosion d'injures, et tous ceux qu'on pouvait désigner en dehors de ces premiers noms qui étaient venus à l'esprit étaient encore plus vils et plus méprisables. Le peuple finit par se séparer, avouant que le mal qu'on connaissait était encore le plus supportable, et ordonna qu'on relâchât les sénateurs.

IV. En sauvant ainsi la vie aux sénateurs , Pacuvius les avait mis dans sa dépendance bien plus encore que dans celle du peuple ; ainsi, sans employer la force des armes, il avait établi sa domination du consentement de tous. Dès lors, les sénateurs, peu soucieux de leur dignité, de la liberté même, abordaient le peuple, le saluaient, l'invitaient avec bienveillance et le traitaient magnifiquement ; ils prenaient en main ses intérêts, toujours prêts à le servir, à rendre dans les tribunaux des arrêts favorables à la cause la plus populaire, et qui pussent leur concilier les bonnes grâces de la foule. Bientôt même, à voir le sénat, on eût dit une assemblée du peuple. Capoue avait toujours incliné vers la corruption : c'était la faute, non-seulement des caractères, mais de l'affluence de tous les genres de voluptés, et des délices de toutes sortes que lui prodiguaient la terre et la mer. En ce moment plus que jamais, la condescendance des grands et la licence du peuple avaient amené un tel débordement qu'il n'y avait plus de frein ni aux débauches, ni aux dépenses. A ce discrédit des lois, des magistrats et du sénat, s'ajouta, après le désastre de Cannes, le mépris de la puissance de Rome, du moins jusque-là respectée. Une considération les empêchait de se révolter sur-le-champ : c'étaient les antiques alliances que beaucoup de familles nobles et puissantes de Capoue avaient contractées avec les Romains ; mais le plus fort lien était surtout la présence de trois cents chevaliers Capouans de la première noblesse dans les armées Romaines, car les Romains, les ayant déjà choisis pour la garnison de Sicile, les y avaient fait partir.

V. Les familles de ces chevaliers n'obtinrent qu'à grand-peine qu'on envoyât une députation au consul romain. Celui-ci n'était pas encore parti pour Canusium : on le rencontra à Vénusia avec quelques soldats à demi armés, dans une situation qui eût vivement touché des alliés fidèles, mais qui ne pouvait rencontrer que mépris chez un peuple orgueilleux et perfide comme les Campaniens. Et ce dédain qu'inspirait sa fortune, qu'il inspirait lui-même, le consul y ajouta encore, en dévoilant et en ne mettant que trop à nu son désastre. En effet, comme les députés lui présentaient les condoléances du sénat et du peuple de Capoue, au sujet du malheur de Rome, et lui promettaient de fournir à tous les besoins de la guerre : « Campaniens, répondit-il, en nous invitant à demander ce dont nous avons besoin pour la guerre, vous avez parlé comme parlent des alliés; mais sans considérer l'état présent de notre fortune. En effet, que nous reste-t-il depuis la journée de Cannes? N'ayant rien, comment vouloir que nos alliés complètent ce qui nous manque? Vous demanderons-nous de l'infanterie? mais nous n'avons pas de cavalerie. Vous dirons-nous que nous manquons d'argent? mais nous manquons de toute chose. La fortune ne nous a rien laissé dont nous puissions demander le complément. Fantassins, cavaliers, armes, étendards, hommes, chevaux, argent, vivres, nous avons tout perdu, ou sur le champ de bataille, ou, le lendemain, en perdant nos deux camps. Il vous faut donc, Campaniens, non pas nous aider dans cette guerre, mais faire vous-mêmes la guerre contre les Carthaginois. Rappelez-vous le passé : vos ancêtres, refoulés en désordre dans leurs remparts, tremblaient devant les Samnites, et même devant les Sidicins : Rome les prit sous sa protection, les défendit dans les plaines de Saticula, et s'engagea pour vous dans une guerre contre les Samnites qui a duré près de cent années avec des vicissitudes diverses. Ajoutez à cela que nous avons traité d'égal à égal lorsque vous vous livriez à nous; nous vous avons laissé vos lois; et même, sur la fin, nous avons donné à beaucoup d'entre vous le droit de cité Ro-

maine, honneur sans égal jusqu'à la journée de Cannes, et notre patrie est devenue la vôtre. C'est donc justice, Campaniens, que vous considériez ce désastre de Cannes comme un désastre personnel, que vous vous regardiez comme engagés à défendre la commune patrie. Et, cette fois, nous n'avons affaire ni à des Étrusques, ni à des Samnites; si l'empire nous est enlevé, il ne restera même pas en Italie. Le Carthaginois, notre ennemi, traîne à sa suite, non pas même des soldats originaires de l'Afrique, mais des barbares venus des extrémités du monde, des rivages de l'Océan et des colonnes d'Hercule, étrangers au droit des gens, aux droits de l'humanité et presque au langage des hommes. Ces barbares, naturellement farouches et cruels, leur chef les a rendus plus cruels encore en leur faisant élever des ponts et des digues avec des monceaux de cadavres humains, et, ce qui répugne même à dire, en les accoutumant à se nourrir de chair humaine. Quoi! de tels monstres repus d'une nourriture abominable, qu'on ne pourrait toucher sans souillure, nous les verrions devenir nos maîtres! Nous demanderions des lois à l'Afrique! à Carthage! l'Italie deviendrait une province des Numides et des Maures! Quel est le fils de l'Italie que cette pensée ne révolte? Il sera glorieux pour vous, Campaniens, quand l'empire romain succombe presque sous un grand désastre, de le relever, de le rétablir par votre fidélité et votre secours. Trente mille fantassins, quatre mille cavaliers peuvent, je pense, être levés dans la Campanie; quant à l'argent et au blé, vos ressources sont inépuisables. Si votre fidélité est égale à votre fortune, ni Annibal ne se ressentira de sa victoire, ni Rome de sa défaite. »

VI. Les députés partirent après avoir entendu ce discours. Comme ils retournaient à Capoue, l'un d'eux, Vibius Virrius, dit aux autres « que le temps est venu pour les Campaniens, non-seulement de reprendre le territoire injustement ravi par les Romains, mais même de devenir maîtres de toute l'Italie. En effet, ils traiteront avec Annibal aux conditions qu'ils voudront. Nul doute qu'une

fois la guerre terminée, Annibal, s'en retournant vainqueur en Afrique et emmenant son armée, ne laisse aux Campaniens l'empire de l'Italie. » Ce langage de Virrinus est approuvé de tous les députés, et, au compte qu'ils rendent de leur ambassade, chacun croit que le nom romain est complètement anéanti. Tout aussitôt le peuple et la presque totalité du sénat inclinent à la défection. Elle fut différée de quelques jours sur les représentations de quelques vieux sénateurs ; mais enfin le nombre l'emporta, et les mêmes députés qui étaient allés trouver le consul romain furent envoyés vers Annibal. Avant leur départ, avant même que le projet de défection ne fût complètement adopté, on aurait envoyé à Rome, selon quelques historiens, une ambassade chargée de demander qu'un des consuls fût désormais pris parmi les Campaniens, si les Romains voulaient qu'on leur prêtât assistance. Cette demande aurait provoqué une vive indignation ; les ambassadeurs auraient été chassés du sénat, on aurait envoyé un licteur pour les faire sortir de la ville et leur ordonner de quitter le jour même le territoire romain. Comme cette demande des Campaniens est exactement celle qu'avaient faite autrefois les Latins, et que Cælius et d'autres historiens n'en ont pas parlé, sans doute pour de bonnes raisons, j'ai craint d'en parler comme d'un fait avéré.

VII Les députés vinrent trouver Annibal, et l'alliance fut conclue à ces conditions. « Aucun général, aucun magistrat carthaginois n'aura le moindre droit sur les citoyens de Capoue. On ne pourra les contraindre, ni au service, ni à payer des impôts ; ils auront leurs lois et leurs magistrats ; Annibal remettra aux Campaniens trois cents prisonniers romains, à leur choix, afin qu'ils les échangent contre les trois cents cavaliers qui servent en Sicile. » Telles furent les conventions. Les Campaniens firent plus qu'on n'exigeait d'eux, et, gratuitement, commirent plusieurs atrocités. C'est ainsi que plusieurs préfets des alliés et d'autres citoyens romains qui se trouvaient à Capoue, soit pour les besoins de la guerre, soit pour leur intérêt particulier,

forent saisis à l'improviste par le peuple , et jetés dans les étuves, sous prétexte d'être gardés en prison : la vapeur et la chaleur les y suffoqua et ils périrent dans des douleurs atroces. Pour empêcher ces horreurs, et même l'envoi d'une députation à Annibal, Décius Magius avait tout mis en œuvre. C'était un homme à qui il ne manquait, pour obtenir un ascendant souverain, que de trouver des esprits sensés. Quand il apprit l'arrivée d'une garnison envoyée par Annibal, rappelant l'exemple de la domination tyrannique de Pyrrhus et de l'affreuse servitude des Tarentins, il commença par protester hautement contre l'admission de ces troupes. Quand il les vit dans la ville, il conseilla à ses concitoyens de les chasser, ou bien d'effacer le crime honteux d'avoir trahi leurs plus anciens alliés et leurs parents en tuant cette garnison carthaginoise et en rentrant dans le parti de Rome. Ces motions, faites du reste très-ouvertement, furent rapportées à Annibal, qui envoya d'abord ordonner à Magius de venir à son camp. Celui-ci ayant répondu fièrement qu'il n'irait pas, car Annibal n'avait rien à commander à un citoyen campanien, le Carthaginois, dans le premier mouvement de colère, veut qu'on l'aille saisir et qu'on le lui amène chargé de chaînes. Mais bientôt, craignant que cette violence ne cause du tumulte et que l'agitation des esprits n'amène quelque combat imprévu, il envoie prévenir le préteur campanien, Marius Blossius, qu'il sera le lendemain à Capoue, puis se met en marche avec un petit détachement. Marius réunit le peuple et invite les citoyens à aller en foule avec leurs femmes et leurs enfants au-devant d'Annibal. Tous s'empressent de partir, non par obéissance, mais avec enthousiasme ; on brûle de voir un général déjà célèbre par tant de victoires. Quant à Décius Magius, il ne se mêla pas au cortège ; mais, pour qu'on ne pût le soupçonner de quelque crainte, il ne resta pas non plus dans sa demeure. Avec son fils et quelques clients il se promena d'un air indifférent sur le forum, tandis que la ville entière était en émoi de recevoir et de contempler le Carthaginois. Aussitôt arrivé,

Annibal demande que le sénat soit convoqué ; mais, sur les instances des principaux Campaniens qui le prient de ne pas s'occuper aussitôt de choses sérieuses et de donner à la joie un jour dont son arrivée fait un jour de fête, il maîtrise l'impatience de sa colère. Pour que sa première parole ne soit pas un refus, il emploie une grande partie de la journée à visiter la ville.

VIII. Il était descendu chez Sténus et Pacuvius, tous deux des Ninnius Céler, famille illustre et opulente. Pacuvius Calavius, dont nous avons déjà parlé, chef du parti qui avait entraîné Capoue vers les Carthaginois, y vint présenter à Annibal son fils Pérolla, après l'avoir arraché non sans peine des côtés de Décus. Ce jeune homme, en effet, s'était opiniâtrément joint à Décus pour défendre l'alliance de Rome et repousser celle de Carthage, sans que l'entraînement de la ville vers Annibal ni la déférence pour son père pussent le faire dévier. Pacuvius fléchit en faveur de son fils la colère d'Annibal, plus par des supplications que par une justification : vaincu par les prières et les larmes du père, Annibal alla même jusqu'à inviter le fils avec lui à sa table. A ce repas, cependant, aucun Campanien, sauf les hôtes et Jubellius Tauria, guerrier renommé. Il était encore jour quand commença le souper qui ne se ressentait, ni de la frugalité carthaginoise, ni de la discipline militaire. C'était un festin, tel qu'il devait être dans une ville et dans une maison opulente ; on y épuisa tous les raffinements de la volupté. Seul, le fils de Calavius, Pérolla, ne put être tiré de sa sombre préoccupation, malgré les instances des maîtres de la maison, et même d'Annibal. Il s'excusait en alléguant une indisposition quand son père lui-même lui demandait la cause de son trouble. Vers le coucher du soleil, le jeune homme suit son père qui sortait de table, et, quand ils sont seuls à l'écart, dans un jardin sur les derrières de la maison : « Mon père, dit-il, je te fais part d'un projet qui peut, et nous faire pardonner par Rome notre crime d'être passés à Annibal, et même nous faire monter à un degré de dignité et de faveur au-

quel nous n'avions pas encore atteint. » Comme le père étonné lui demande quel est ce projet, il rejette sa toge sur son épaule, et lui montre un glaive à son côté : « Dans un instant, dit-il, je vais sceller du sang d'Annibal notre alliance avec Rome. J'ai voulu t'avertir afin que tu t'éloignes si tu aimes mieux ne pas être témoin de ce qui va se passer. »

IX. En voyant cette arme, en entendant ce langage, le vieillard éperdu, comme s'il assistait déjà à la scène du meurtre, s'écrie : « O mon fils, par tous les droits sacrés qui unissent les fils aux pères, je t'en prie et je t'en conjure, n'afflige pas mes yeux paternels de la vue de ton crime et de ton supplice ! Il n'y a que quelques heures, nous jurions en prenant à témoin tous les dieux, la main dans la main d'Annibal, une fidélité inviolable : et ce bras lié par le serment, au sortir d'un festin, nous l'armerions aussitôt contre lui ! Tu te lèves d'une table hospitalière, où tu as été admis seul avec deux autres Campaniens, et c'est pour souiller cette table du sang de ton hôte ! J'ai pu fléchir Annibal en faveur de mon fils, et je ne pourrais fléchir mon fils en faveur d'Annibal. Mais soit ! Qu'il n'y ait pour toi ni liens sacrés, ni bonne foi, ni piété, ni religion ; ne recule devant aucun crime : mais à la condition que le crime n'entraîne pas notre perte. Seul, tu veux attaquer Annibal ? Quoi ! quand il est ainsi entouré d'hommes libres et d'esclaves ? Quand tous les yeux sont dirigés sur lui ? Tous ces bras s'engourdiront-ils quand tu commettras ton sacrilège insensé ? Le regard même d'Annibal, qui effraye des armées entières, qui épouvante le peuple romain, crois-tu pouvoir le soutenir ? et, si les autres secours lui manquent, quand je ferai à Annibal un rempart de mon corps, oseras-tu frapper ton père ? Oui, il faut me percer la poitrine, avant de l'atteindre et de le percer lui-même. Laisse-toi fléchir ici, plutôt que de te faire vaincre là-bas ! Que mes prières aient sur toi l'influence qu'elles ont eue aujourd'hui pour toi-même. » Voyant des larmes dans les yeux du jeune homme, Pacuvius le prend dans ses bras, le serre, le presse étroite-

ment et ne cesse de le conjurer qu'après avoir obtenu qu'il jette son arme et qu'il jure de renoncer à son dessein. Alors le jeune homme : « Eh bien ! l'amour que je dois à ma patrie, je le sacrifierai à mon père. Mais c'est toi que je plains, toi qui seras responsable du crime d'avoir trois fois trahi ton pays : d'abord en nous faisant abandonner Rome ; puis, en conseillant la paix avec Annibal ; enfin aujourd'hui, en t'opposant à ce que je rende Capoue aux Romains. Reçois donc, ô ma patrie, ce fer que j'avais pris pour te sauver en pénétrant dans le fort qu'occupent nos ennemis ; reçois ce fer que mon père m'arracha des mains. » Il dit et jette son glaive sur la voie publique par-dessus les murs du jardin ; et, pour ne laisser rien soupçonner, il rentre lui-même dans la salle du festin.

X. Le lendemain, Annibal fut reçu par le sénat en assemblée publique. Le commencement de son discours fut plein de compliments et de promesses : il remerciait les Campaniens d'avoir préféré son amitié à l'alliance de Rome ; et, entre autres perspectives magnifiques, il ouvrit pour Capoue celle de devenir bientôt la capitale de toute l'Italie, de dicter des lois à tous les peuples et aux Romains eux-mêmes. Un seul homme, ajoutait-il, était excepté de l'alliance et du traité fait avec lui, un homme qui n'était plus Campanien et ne méritait plus ce nom, Magius Décus. Il demandait donc qu'on le lui livrât, qu'en sa présence, on délibérât et qu'on rendit un sénatus-consulte. Tous votèrent en ce sens, bien qu'aux yeux du plus grand nombre Décus ne parût pas mériter un tel sort, et que la liberté semblât vivement atteinte dès le début. Au sortir du sénat, Annibal s'asseyait dans le temple sur le siège des magistrats ; il envoie saisir Magius, et, quand on l'a amené devant lui, il lui ordonne de se justifier. Mais Magius, sans rien perdre de sa noble fierté, répond que rien, dans les dispositions du traité, n'autorise à lui faire cette violence ; le magistrat le charge alors de chaînes et le fait conduire par un licteur à son camp. Tant qu'on le laissa marcher la tête découverte, il harangua la multitude qui se pressait sur son

passage. « Vous l'avez, Campaniens, s'écriait-il, cette liberté que vous avez souhaitée ! Au milieu du forum, en plein jour, sous vos yeux, un des premiers Campaniens est enchaîné et traîné à la mort ! Commettrait-on de plus odieuses violences si Capoue était prise d'assaut ? Courez au-devant d'Annibal, ornez votre ville, consacrez le jour de son arrivée dans vos murs, assistez à ce triomphe qu'il remporte sur un de vos concitoyens ! » Comme ces cris semblent faire impression sur la foule, on lui voile la tête et il est emmené rapidement hors des portes. On le conduit ainsi jusqu'au camp où on l'embarque aussitôt pour Carthage. On craignait que, l'indignité de cette violence produisant quelque mouvement dans Capoue, le sénat lui-même ne se repentît d'avoir livré un de ses chefs. Il pouvait, en effet, envoyer une ambassade pour le réclamer ; et alors, ou l'on offenserait un allié nouveau en répondant par un refus à sa première demande ; ou bien, en y consentant, on donnerait à Capoue un artisan de troubles et de révolte. Une tempête jeta le vaisseau à Cyrène, alors sous la domination des rois d'Égypte. Magius s'étant allé réfugier aux pieds de la statue du roi Ptolémée, des gardes le conduisirent à Alexandrie près de ce prince. Il lui raconta comment il avait été chargé de chaînes par Annibal contre la foi des traités, et fut sur-le-champ rendu à la liberté, avec la permission de se retirer, soit à Rome, soit à Capoue s'il le préférait. Magius répondit « qu'il ne serait point en sûreté dans Capoue ; et qu'à Rome, à l'instant où les Romains étaient en guerre avec Capoue, il ressemblerait plus à un transfuge qu'à un hôte. Aucun séjour ne lui plairait mieux que le royaume du prince qui l'avait vengé et rendu à la liberté. »

XI. Pendant ce temps, Q. Fabius Pictor, qu'on avait envoyé à Delphes, était revenu à Rome, et y avait lu la réponse écrite de l'oracle. Elle désignait les dieux et les déesses à qui l'on devait adresser des supplications, et les rites à observer en cela. « Si vous suivez ces instructions, disait en finissant l'oracle, votre position deviendra meilleure et plus solide ; la fortune de la République répondra

mieux à nos souhaits, et la guerre se terminera par la victoire du peuple romain. Qu'Apollon Pythien, à qui vous devrez votre salut et vos succès, reçoive alors un présent sur le produit de vos triomphes; que, sur le butin, les dépouilles et les richesses de l'ennemi, il ait la part qui lui est due. Loin de vous les fumées d'un vain orgueil! » Après avoir lu cet oracle, en le traduisant du grec en latin, Fabius Pictor ajoute « qu'aussitôt hors du sanctuaire, il avait fait à tous les dieux des offrandes de vin et d'encens; que, sur l'ordre de la prêtresse, il avait gardé la couronne¹ dont sa tête était ceinte pour consulter l'oracle et offrir des libations aux dieux; elle ne l'avait pas quitté pendant la navigation, et il ne l'avait ôtée qu'une fois arrivé à Rome: scrupuleux observateur des instructions reçues, il avait déposé cette couronne à Rome, sur le temple d'Apollon. » Le sénat décréta que les sacrifices et les supplications se feraient au plus tôt et avec la plus grande exactitude. Pendant que ces événements se passaient à Rome et en Italie, le fils d'Hamilcar, Magon, était venu porter à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes. Il n'arrivait pas envoyé directement du champ de bataille par son frère; mais il avait été retenu quelques jours à recevoir la soumission des villes du Bruttium qui abandonnaient les Romains. Introduit au sénat, il exposa ce qu'avait fait son frère en Italie: Il avait combattu en bataille rangée contre six généraux, dont quatre consuls, un dictateur et un maître de la cavalerie, et contre six armées consulaires; il avait tué à l'ennemi plus de deux cent mille hommes, et fait plus de cinquante mille prisonniers. Des quatre consuls, deux étaient morts; un autre avait été blessé; le dernier, après avoir perdu toute son armée, avait pris la fuite avec cinquante soldats à peine. Le maître de la cavalerie, dignité égale à celle du consul, avait été battu et mis en déroute. Quant au dictateur, pour ne s'être pas une seule fois hasardé à combattre, il passait pour un général unique. Les Bruttians, les Apuliens, une partie des Sam-

1. On gardait cette couronne quand la réponse de l'oracle avait été favorable.

nites et des Lucaniens étaient passés à Carthage. Capoue, capitale, non-seulement de la Campanie, mais de l'Italie entière, depuis que la bataille de Cannes avait abattu la puissance romaine, s'était donnée à Annibal. Pour tant et de si grandes victoires, il était juste de rendre aux dieux immortels de solennelles actions de grâces. »

XII. Pour preuve d'un si éclatant succès, il fit répandre dans le vestibule de la curie une telle quantité d'anneaux d'or qu'on en mesura, au dire de quelques historiens, jusqu'à trois boisseaux et demi. La tradition qui a prévalu, et qui est plus vraisemblable, est qu'il n'y en eut qu'un boisseau. Magon ajouta, pour faire croire à un plus grand désastre, que les chevaliers seuls, et seulement les plus distingués d'entre eux, portaient cet insigne. Il termina en disant : « que, plus on était en droit d'espérer un dénoûment prochain, plus on devait envoyer de secours à Annibal. En effet, le théâtre de la guerre était loin de l'Afrique; il se consommait beaucoup de vivres et beaucoup d'argent; si tant de batailles avaient détruit les armées romaines, elles avaient diminué aussi les troupes du vainqueur. Il fallait donc lui expédier des renforts; il fallait envoyer de l'argent pour la solde et du blé à une armée qui avait si bien mérité du nom carthaginois. » Ce discours de Magon fit éclater de toutes part une joie vive. Himilcon, l'un des chefs de la faction Barcine, crut l'occasion favorable pour aller récriminer contre Hannon : « Eh bien, Hannon, dit-il, regrettes-tu encore qu'on ait entrepris cette guerre contre Rome? Demande donc qu'on livre Annibal! Défends-nous, dans la joie de si beaux succès, de rendre grâces aux dieux immortels! Écoutons un sénateur romain dans le sénat de Carthage! » Alors Hannon : « J'aurais gardé le silence aujourd'hui, pères conscrits, pour ne pas troubler cette joie universelle par des paroles attristantes. Mais, puisqu'un sénateur me demande si je regrette encore la guerre entreprise contre Rome, me taire, ce serait paraître orgueilleux ou avili, c'est-à-dire méconnaître la dignité des autres ou bien oublier la mienne. Je dois donc répondre à Himilcon

que je n'ai pas cessé de déplorer cette guerre, et que je ne cesserai point d'accuser notre invincible général que je n'aie vu cette guerre terminée à des conditions acceptables. Je ne cesserai de regretter l'ancienne paix que lorsqu'une paix nouvelle aura été conclue. Aussi, tous ces résultats que vante Magon, et qui font la joie d'Himilcon et des autres satellites d'Annibal, peuvent à un titre me faire également plaisir : c'est que ces succès sur les champs de bataille, si nous voulons mettre à profit cette heureuse fortune, nous donneront une paix plus avantageuse. Mais si nous laissons échapper cet instant, où la paix peut paraître donnée plutôt que reçue par nous, je crains que notre joie même ne soit une joie illusoire et stérile. Et d'ailleurs, voyons quels sont dès maintenant les résultats. J'ai anéanti des armées ennemies; envoyez-moi des troupes. — Que demanderais-tu autre chose, étant vaincu? — J'ai pris deux camps aux ennemis et deux camps remplis de butin et de vivres; envoyez-moi de l'argent et du blé. — Mais, encore une fois, que demanderais-tu autre chose, dépouillé de tout et ayant perdu ton camp? Et pour n'être pas seul à m'étonner de toutes ces contradictions, j'interrogerai Himilcon, j'en ai le droit, après lui avoir répondu. Je m'adresse donc à lui, ou bien encore à Magon. Puisque la bataille de Cannes a décidé de la ruine de l'empire romain, puisque l'Italie entière s'est soulevée, qu'ils me disent quel peuple du Latium s'est joint à nous; quel citoyen, de trente-cinq tribus, est passé au camp d'Annibal? » Magon ayant répondu que rien de tel ne s'était produit. « Eh bien, il nous reste encore dans Rome beaucoup trop d'ennemis; mais du moins, cette multitude, quelles sont ses dispositions, ses espérances, je voudrais le savoir. »

XIII. Magon répondit qu'il l'ignorait¹. — « Rien n'est pourtant plus facile à savoir. Les Romains ont-ils envoyé vers Annibal une ambassade pour traiter de la paix? Avez-vous appris qu'il ait été un instant question à Rome de faire

1. Cette ignorance est peu vraisemblable. Tite Live se plaît à donner beau jeu aux déclamations d'Hannon.

la paix? » Magon ayant dit encore qu'il l'ignorait : « La guerre reste donc aussi peu avancée que le premier jour où Annibal est entré en Italie. Combien la victoire fut inconstante dans la première guerre punique, nous pouvons nous le rappeler, nous qui en avons été témoins. Jamais, sur terre et sur mer, notre situation ne sembla plus brillante qu'avant le consulat de C. Lutatius et d'A. Postumius. Ayant contre nous ces consuls, nous fûmes battus aux îles Égates. Si aujourd'hui encore (puissent les dieux détourner le présage!) la fortune venait à changer, pouvons-nous espérer d'avoir, étant vaincus, la paix que personne ne nous accorde lorsque nous sommes vainqueurs? En conséquence, s'il est question, ou de proposer la paix aux ennemis, ou de la recevoir, je sais bien quel avis ouvrir; si l'on délibère sur ce que demande Magon, je pense qu'il ne faut rien envoyer à nos soldats, supposé qu'ils soient vainqueurs : supposé qu'ils nous trompent en inventant de prétendues victoires, je veux encore moins qu'on leur envoie quoi que ce soit. » Le discours d'Hannon fit peu d'impression. Sa haine pour la famille Barcine en faisait un conseiller suspect; et les esprits, dans le premier enivrement de la joie, ne voulaient rien entendre qui pût contrarier ces transports. Encore un effort, se disait-on, et on en aura fini avec Rome. Aussi le sénat décréta-t-il avec enthousiasme l'envoi d'un renfort de quatre mille Numides, de quarante éléphants, et d'une somme d'argent considérable. On envoya aussi en Espagne un dictateur avec Magon, pour lever vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers, destinés à compléter les armées d'Italie et d'Espagne.

XIV. Du reste, toutes ces mesures s'exécutèrent avec la négligence et la lenteur qu'engendre le plus souvent la prospérité. Les Romains, au contraire, outre leur activité naturelle, étaient pressés par la fortune qui leur interdisait tout délai. Le consul faisait par lui-même tout ce qui était de son ministère. Le dictateur, M. Junius Péra, après avoir terminé toutes les cérémonies religieuses et fait voter par le peuple la loi qui l'autorisait à monter à cheval, ne

se contenta point des deux légions urbaines enrôlées par les consuls au commencement de l'année; il ne lui suffit pas même d'avoir enrôlé des esclaves et d'avoir tiré quelques cohortes du Picénium et du territoire gaulois; il descendit aux dernières ressources d'un état presque désespéré qui fait céder les convenances à la nécessité. En effet, par une proclamation, il garantit à tout prisonnier retenu pour crime capital ou pour dettes l'impunité ou la libération, s'il venait servir sous ses drapeaux. Il leva ainsi six mille hommes. On les équipa avec les armes gauloises qui avaient orné le triomphe de C. Flaminius. Le dictateur partit donc de Rome avec une armée de vingt-cinq mille hommes en tout. Annibal, maître de Capoue, avait de nouveau tenté de gagner les Napolitains: ayant échoué avec les menaces comme avec les promesses, il passa avec son armée sur le territoire des Nolans. Il ne s'y comporta pas aussitôt en ennemi, car il ne désespérait pas de les voir se livrer volontairement; mais, s'ils trompaient son attente, il était décidé à n'épargner aux habitants aucune épreuve et aucun châtiment. Le sénat de Naples, et surtout la tête du sénat, demeurait fidèlement attaché à Rome; le peuple, toujours avide de nouveautés, était tout entier pour Annibal. Il voyait d'ailleurs en imagination ses champs dévastés, toutes les souffrances et toutes les horreurs d'un siège. En outre, plus d'un conseiller le poussait à la défection. Aussi le sénat en vint-il à craindre qu'une résistance ouverte demeurât impuissante contre l'empirement de la multitude; la dissimulation lui sembla le seul moyen d'éloigner le danger. Il feignit donc d'adopter l'idée d'une défection vers Annibal, et de n'être en désaccord que sur les conditions du traité et de l'alliance nouvelle. Ayant ainsi gagné du temps, il envoie en toute hâte une ambassade au préteur romain Marcellus Claudius, alors à Casilinum avec une armée. On lui apprend la situation critique de Nole: déjà le territoire est au pouvoir d'Annibal et des Carthaginois; bientôt la ville même sera à eux, si l'on ne porte un prompt secours. En promettant au peuple que la défection aurait lieu quand il le vou-

draît, les sénateurs ont empêché cette défection de se produire sur l'heure. Marcellus félicite les sénateurs de Nole, les engage à dissimuler encore pour gagner du temps jusqu'à son arrivée; jusque-là, il faudra cacher ce qui a été concerté avec lui, et l'espoir qu'on a du secours des Romains. Il se dirige alors de Calisinum à Calatie, passe le fleuve Vulturne, traverse le territoire de Saticulum et de Trébule, et, par la chaîne des montagnes qui dominent Suessula, arrive à Nole.

XV. Au moment où arrivait le préteur romain, Annibal avait quitté le territoire de Nole, et était descendu vers la mer près de Naples; car il tenait à être maître d'une ville maritime qui fût un port assuré pour les navires qu'il attendait d'Afrique. Cependant, en apprenant que Naples a dans ses murs un chef romain, M. Junius Silanus, appelé par les Napolitains eux-mêmes, il quitte Naples comme il a quitté Nole, et se dirige vers Nucérie. Après un siège assez long, après avoir employé vainement, à plusieurs reprises, la force et la séduction près du peuple et près des chefs, il réduisit enfin la place par la famine. Les conditions de la capitulation étaient que les Nucériens sortiraient de la ville sans armes et avec un seul vêtement. Mais, revenant à son premier système d'affecter la douceur pour tous les Italiens et de ne maltraiter que les Romains, il proposa dignités et récompenses à quiconque resterait dans la place pour combattre sous ses ordres. Cette promesse ne retint personne. Tous se dispersèrent où les appelaient des relations d'hospitalité, ou bien où les poussait leur fantaisie; ils se réfugièrent dans les villes de la Campanie, surtout à Nole et à Naples. Trente sénateurs environ, et les plus considérables, arrivèrent devant Capoue; mais on ne les y reçut point, parce qu'ils avaient fermé leurs portes à Annibal; ils durent donc se retirer à Cannes. Le butin de Nucérie fut abandonné au soldat; la ville pillée et brûlée. Marcellus maintenait Nole dans le devoir, bien moins grâce aux troupes qu'il y avait conduites, que grâce à la sympathie des premiers citoyens. Il craignait le peuple, et surtout L. Ban-

tius. Ce jeune homme savait trop bien qu'après ses tentatives pour amener une défection, il avait tout à craindre du préteur romain; aussi était-il résolu à livrer sa patrie, ou, s'il échouait, à passer dans le camp d'Annibal. C'était un jeune homme intrépide, et peut-être le plus distingué des chevaliers alliés d'alors. L'ayant trouvé mourant dans les plaines de Cannes, au milieu d'un monceau de cadavres, Annibal l'avait fait soigner généreusement, et même l'avait renvoyé comblé de dons. C'est en reconnaissance de ce bienfait que celui-ci voulait mettre Nole au pouvoir d'Annibal; mais le préteur comprenait ses préoccupations et son désir d'amener une révolution. Il n'avait à son égard que deux partis à prendre : le contenir par un châtimement ou le gagner par un bienfait. Comme il ne lui suffisait pas d'enlever à l'ennemi un si brave et si énergique allié, et qu'il voulait encore se l'attacher, il le fait venir et lui parle avec bienveillance : « Bantius a beaucoup d'envieux parmi ses concitoyens, il n'est donc pas surprenant qu'aucun des citoyens de Nole ne lui ait signalé ses nombreux exploits militaires. Mais, dès que l'on combat dans le camp des Romains, le courage ne saurait plus demeurer dans l'ombre. Plusieurs des anciens compagnons d'armes de Bantius ne cessent de lui dire quelle est sa valeur et combien de dangers terribles il a bravés pour le salut et la dignité du peuple romain; notamment, dans les plaines de Cannes, il n'a cessé de combattre que lorsqu'à moitié expirant il a été écrasé par les hommes, les chevaux et les blessés qui tombaient sur lui de toutes parts. Courage donc! ajoute-t-il. Près de moi toutes les distinctions, tous les honneurs vous attendent; plus vous m'aurez vu de près, plus vous comprendrez qu'il y a tout à espérer de moi, récompenses et dignités. » Voyant le jeune homme heureux de ces promesses, il lui donne un superbe cheval et cinq cents *bigati*¹ qu'il lui fait compter par le questeur. Il donne ordre aux licteurs de le laisser entrer toutes les fois qu'il se présentera.

1. Pièces de monnaie dont l'empreinte est un char attelé de deux chevaux.

XVI. Ces avances de Marcellus changèrent entièrement les dispositions hostiles du jeune homme : dès lors, Rome ne compta pas un plus brave ni un plus fidèle allié. Cependant Annibal était aux portes de la ville (de Nucérie il était revenu camper près de Nole) et le peuple tournait une seconde fois à la défection. Marcellus, à l'approche de l'ennemi, s'était retiré dans la place : non qu'il craignît d'être forcé dans son camp ; mais il ne voulait pas laisser à la malveillance, qui n'était que trop générale, la facilité de livrer la ville. Bientôt, les deux armées se rangèrent en ordre de bataille ; l'armée romaine devant les murs de Nole, l'armée carthaginoise devant son camp. Quelques légères escarmouches eurent lieu sur l'espace qui les séparait ; les succès furent balancés. Les chefs ne voulaient, en effet, ni empêcher ces défis particuliers, ni donner le signal d'un engagement général. Pendant que les deux armées restent ainsi chaque jour en présence, les principaux citoyens de Nole annoncent à Marcellus « que, toutes les nuits, ont lieu des entrevues du peuple avec les Carthaginois ; il y a été convenu qu'une fois l'armée romaine hors des portes, on pillera son train et ses bagages ; le peuple fermera les portes, occupera les murs, et ainsi, maître de la place, libre d'agir, il recevra les Carthaginois à la place des Romains. » Instruit de ce complot, Marcellus commence par féliciter les sénateurs de Nole ; puis, sans laisser le temps à l'insurrection d'éclater dans les murs, il se décide à tenter aussitôt les chances d'un combat. Divisant son armée en trois corps, il la place aux trois portes qui font face à l'ennemi ; les bagages suivent immédiatement ; les valets, les vivandiers et les soldats invalides portent les palissades. A la porte du milieu, il place l'élite des légions et de la cavalerie romaine ; les deux autres portes sont gardées par les nouvelles recrues, les soldats armés à la légère et la cavalerie des alliés. Défense est faite aux habitants d'approcher des murs et des portes ; les détachements ordinaires gardent les bagages de l'armée pour empêcher qu'ils ne soient pillés tandis que les légions seront occupées à se battre. L'armée,

ainsi disposée, se tenait en dedans des portes. Annibal était sous les armes, comme toujours depuis quelque temps. Le jour s'avance, et d'abord il s'étonne de ne voir venir ni l'armée romaine devant les murs, ni un seul homme en armes sur les remparts; bientôt, il a la conviction que le complot a été éventé, et que la crainte tient les Romains dans l'inaction. Il détache alors vers le camp une partie des soldats, avec ordre d'apporter en toute hâte jusqu'aux premiers rangs tout l'appareil des sièges. Il se persuade, en effet, qu'il suffit de presser l'ennemi hésitant, pour que le peuple se soulève dans la ville. Tandis que chacun court çà et là, puis revient à la tête de la ligne s'acquitter de sa consigne, tandis que l'armée s'avance au pied des murs, la porte s'ouvre tout à coup; Marcellus ordonne aux trompettes de sonner la charge, aux soldats de pousser le cri de guerre; l'infanterie puis la cavalerie doivent fondre sur l'ennemi avec toute l'impétuosité possible. Déjà ils avaient semé la terreur et le désordre au centre des Carthaginois, lorsque, s'élançant par les deux portes voisines, les lieutenants P. Valérius, Flaccus et C. Aurélius se précipitent sur les deux ailes. A ces attaques se joignent les cris des vivandiers, des valets et du reste de la troupe chargée de garder les bagages; aussi, les Carthaginois qui méprisaient l'ennemi, surtout à cause de son petit nombre, crurent-ils à la présence d'une armée considérable. Je n'oserais pas affirmer, comme l'ont fait quelques historiens, qu'il y eut deux mille huit cents Carthaginois tués, et seulement cinq cents Romains. Que le succès ait eu ces proportions ou non, ce fut toujours un grand résultat obtenu, et peut-être le plus considérable de toute cette guerre. En effet, accoutumés à être vaincus par Annibal, il était plus difficile pour les Romains de le vaincre la première fois que de remporter ensuite toutes les autres victoires.

XVII. Annibal, renonçant à s'emparer de Nole, se retire dans Acerra. Sans perdre un instant, Marcellus ferme les portes, dispose des sentinelles pour empêcher que personne ne sorte, et commence une enquête contre ceux qui ont eu

des conférences secrètes avec l'ennemi. Plus de soixante-dix habitants furent condamnés comme coupables de trahison; Marcellus les fit frapper de la hache et confisqua leurs biens au profit du peuple romain. Il confia au sénat de Nole le gouvernement de la ville, et, s'éloignant avec toute son armée, il alla camper sur les hauteurs qui dominent Suesula. Annibal avait d'abord tenté d'amener les Acerrans à une soumission volontaire; quand il les vit inébranlables, il se prépara à investir et à prendre d'assaut la ville. Par malheur, les Acerrans avaient plus de courage que de ressources. Aussi, désespérant de conserver leur ville quand ils virent commencer les travaux de circonvallation, ils n'attendirent pas que l'ennemi les eût terminés pour s'échapper. Ils s'enfuirent dans le silence de la nuit par les intervalles et les endroits qui étaient mal gardés; puis, par des routes frayées ou non, se dirigeant avec sûreté ou marchant au hasard, ils se réfugièrent dans les villes de Campanie connues pour être demeurées fidèles aux Romains. Annibal prit et pillà Acerra. Ayant appris que l'on rappelait de Casilinum le dictateur et ses nouvelles légions, il craignit que la proximité du camp ennemi ne donnât lieu à quelque mouvement dans Capoue, et marcha avec ses troupes sur Casilinum. Cette place était alors occupée par cinq cents Prénestins, plus un petit nombre de Romains et de Latins. Ceux-ci s'y étaient retirés à la nouvelle du désastre de Cannes; quant aux Prénestins, quoique retardés par la lenteur des enrôlements faits dans leur ville, ils étaient pourtant arrivés à Casilinum avant qu'on n'y sût la défaite. Là, se réunissant aux Romains et aux alliés, ils s'éloignaient de la ville, en un assez fort détachement, quand la nouvelle de la bataille de Cannes les avait fait revenir sur leurs pas. Ils passèrent quelques jours à Casilinum, suspects aux Campaniens, qu'ils redoutaient de leur côté, occupés à se garder des embûches et à en tendre eux-mêmes. Certains que Capoue passait à Annibal et lui ouvrait ses portes, ils égorgèrent la nuit les habitants de Casilinum, et vinrent prendre position dans la partie de la

ville située en deçà du Vulturne, car ce fleuve coupe la ville en deux. Telles étaient les forces des Romains à Casilinum. Il faut y ajouter une cohorte de Pérusins, quatre cent soixante hommes, que la même nouvelle y avait amenés comme les Prénestins, quelques jours auparavant. C'était à peu près assez de soldats pour garder une si étroite enceinte de murailles ; et même, le manque de vivres faisait qu'ils se trouvaient encore trop nombreux.

XVIII. Annibal, à peu de distance déjà de la place, fait prendre les devants aux Gétules sous la conduite d'un chef nommé Isalca. Il enjoint à celui-ci, au cas où on entrerait avec lui en pourparlers, d'engager par des paroles bienveillantes l'ennemi à ouvrir ses portes et à recevoir la garnison. S'il rencontre un parti pris inébranlable, qu'il commence l'attaque, et essaye d'entrer dans la place par un point ou par un autre. Le détachement arrive au pied des murailles : le silence profond qui règne fait croire que la ville est abandonnée. Le barbare, persuadé que la crainte a fait fuir les habitants, se prépare à forcer les portes et à briser les barrières, quand les portes s'ouvrent tout à coup : deux cohortes, disposées à l'intérieur à cet effet, sortent avec un fracas effrayant et massacrent les ennemis. Ce premier corps ainsi repoussé, Maharbal accourt avec des forces plus considérables ; mais il ne peut pas davantage soutenir l'impétuosité des assiégés. Enfin arrive Annibal. Il établit son camp en face même des murailles, et, contre cette petite place, contre cette faible garnison, il se prépare à déployer toutes ses forces, à faire agir toutes ses troupes. Dans une attaque des plus vigoureuses où ses troupes entouraient d'une ligne serrée toute l'enceinte des murailles, il perdit quelques soldats, et les plus braves, qui furent atteints du haut des murs et des tours. Les assiégés, ayant tenté une sortie, faillirent avoir la retraite coupée par les éléphants qu'on fit avancer contre eux. Ils rentrèrent en désordre dans la ville, après avoir perdu beaucoup de monde en égard à leur petit nombre ; et ils en auraient perdu plus encore si la nuit n'était venue interrompre le combat. Le

lendemain, les assiégeants coururent avec ardeur à l'assaut, surtout quand on leur eut promis une couronne murale en or. En outre, leur général était là lui-même, leur faisant honte de tant de lenteur à enlever une petite place en plaine, eux, les vainqueurs de Sagonte, et rappelant à chacun en particulier et à tous en général Cannes, Trasimène et la Trébie. Bientôt il employa les mines et les mantelets : mais toutes ces tentatives échouaient contre une résistance à la fois énergique et savante. Les alliés des Romains élevaient contre les mantelets des ouvrages de défense ; ils traversaient les mines par des contre-mines ; toutes les attaques étaient repoussées, les surprises déjouées. A la fin, la honte empêcha Annibal de continuer : il fortifia son camp, y laissa une petite garnison pour ne pas paraître renoncer à son entreprise, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue. Pendant la plus grande partie de l'hiver, il tint abritées dans les maisons de la ville ses troupes continuellement éprouvées depuis longtemps par toutes les souffrances et toutes les misères, et n'ayant aucune habitude, aucune idée du bien-être. Aussi, ceux contre qui toutes les souffrances étaient demeurées impuissantes succombèrent sous l'excès des jouissances et des plaisirs ; d'autant plus même, que, séduits par l'attrait de la nouveauté, ils s'y plongeaient sans mesure. En effet, le sommeil, le vin, les festins, les courtisanes, les bains, et l'inaction que l'habitude rend plus douce de jour en jour, énervèrent à un tel point les âmes et les corps, qu'à dès lors, ils se soutinrent plus par leurs victoires passées que par leurs forces présentes. C'est pourquoi, pour tous ceux qui connaissent l'art militaire, cette faute d'Annibal est encore plus grave que celle de n'avoir pas marché sur Rome au lendemain de la bataille de Cannes. Son hésitation, en effet, n'avait fait peut-être que retarder la victoire ; mais, par cette faute, il s'enleva les forces nécessaires pour vaincre. On eût dit, quand il sortit de Capoue, qu'il n'avait plus la même armée ; il ne restait plus de trace de l'ancienne discipline. La plupart des soldats traînaient avec eux des courtisanes ; à peine sous les tentes, quand il fallut reprendre les

marches et les autres travaux militaires, l'énergie nécessaire leur manqua, comme à de nouvelles recrues. Bientôt même, et pendant toute la campagne, beaucoup quittèrent les drapeaux, sans avoir de congés ; et c'était toujours dans Capoue qu'allaient se cacher les déserteurs.

XIX. Cependant, comme la saison s'adoucissait, Annibal fait sortir ses troupes des quartiers d'hiver et revient à Casilinum. Là, si le siège avait été suspendu, le blocus avait continué ; aussi, habitants et soldats étaient-ils réduits aux dernières extrémités. T. Sempronius commandait alors le camp romain, en l'absence du dictateur, parti pour Rome afin de reprendre les auspices. De son côté, Marcellus aurait voulu porter secours aux assiégés ; mais il était arrêté par le débordement du Vulturne et les prières des habitants de Nole et d'Acerra, qui redoutaient les Campaniens si la garnison romaine venait à s'éloigner. Quant à Gracchus, il ne pouvait que se tenir près de Casilinum, car le dictateur lui avait défendu de rien tenter en son absence. Il ne faisait donc pas un mouvement, bien que les nouvelles venant de Casilinum fussent de nature à lasser toute patience. Ainsi, des soldats s'étaient précipités du haut des murs, ne pouvant supporter la faim ; d'autres se tenaient sur les remparts, nus et sans armes, s'exposant sans défense à tous les traits de l'ennemi. Gracchus en était navré : mais il ne pouvait engager de combat, après la défense formelle du dictateur, (or, porter ouvertement du blé c'était amener un combat), d'autre part, il avait peu d'espoir de faire passer secrètement des vivres. Cependant, il fit ramasser tout ce qui se trouvait de blé dans les campagnes voisines, en remplit plusieurs tonneaux et donna avis au magistrat de Casilinum de recevoir les tonneaux que lui apporterait le fleuve. La nuit suivante, les assiégés, dont les regards étaient fixés sur le fleuve, et la pensée tout entière à l'espoir donné par le message des Romains, virent arriver les tonneaux portés par le courant. Le blé fut partagé par portions égales. Ces envois se renouvelèrent encore le lendemain et le surlendemain. Ils avaient lieu et étaient reçus pendant la nuit ; c'est ainsi

qu'ils échappaient aux sentinelles ennemies. Mais bientôt, le courant, rendu plus rapide par des pluies continuelles, en allant battre les rives y porta les tonneaux sous les yeux de l'ennemi. Il les arrêta parmi les saules qui bordaient le fleuve. Avis en fut donné à Annibal, et, dès lors, la surveillance devint si active que rien ne pénétra plus dans la ville par le Vulturne. On finit par jeter du camp romain dans le fleuve des noix que le courant portait jusqu'à Casilinum et que l'on recueillait avec des claies. La détresse des assiégés était devenue si cruelle qu'ils s'efforçaient de manger les lanières et les cuirs des boucliers après les avoir amollis dans de l'eau bouillante : ils allaient jusqu'à se nourrir de rats et d'animaux immondes ; ils arrachaient les plantes et les racines qui croissaient au pied des murailles. L'ennemi ayant labouré toute l'herbe qui se trouvait en dehors des murs, ils y semèrent de la graine de raves, ce qui fit dire à Annibal : « Faut-il donc que je reste devant Casilinum jusqu'à ce qu'elles soient poussées ? » Aussi, lui qui n'avait pas voulu jusque-là entendre parler de capitulation, consentit enfin à traiter du rachat des hommes libres. La rançon fut fixée à sept onces d'or par tête. La convention faite, les assiégés se rendirent ; on les retint dans les fers jusqu'à ce que tout l'or eût été payé ; alors on les renvoya loyalement à Cumæ. Telle est la vérité ; et il ne faut pas croire, comme on l'a dit, qu'Annibal les ait fait rejoindre et massacrer par ses cavaliers. C'étaient des Prénestins pour la plupart. De cinq cent soixante-dix soldats dont se composait la garnison, la moitié presque périt par le fer et par la faim ; les autres retournèrent sains et saufs à Préneste avec leur préteur, M. Anicius, autrefois greffier. Il en reste une preuve : c'est la statue d'Anicius que l'on voit sur la place publique de Préneste : il est couvert d'une cuirasse et d'une toge, la tête voilée ; autour sont trois autres figures ; sur une tablette d'airain on a gravé cette inscription : « Offrande promise par M. Anicius pour les soldats de la garnison de Casilinum. » La même inscription se lit aussi sur trois statues placées dans le temple de la Fortune.

XX. La place de Casilinum fut rendue aux Campaniens, forte d'une garnison de sept cents hommes de l'armée d'Annibal, de crainte qu'après le départ d'Annibal, elle ne fût attaquée par les Romains. Le sénat romain vota pour les anciens soldats de Préneste une double paye et l'exemption du service pendant cinq années. Honorés, pour leur courage, du droit de cité romaine, ils ne voulurent pas renoncer à Préneste. Le sort des Pérusins n'a pas laissé tant de souvenirs dans l'histoire ; ni monument élevé par eux, ni décret du sénat n'en consacrent la mémoire. Vers le même temps, les Pétélins, les seuls des Bruttiens qui fussent restés fidèles à l'alliance romaine, étaient assiégés, non-seulement par les Carthaginois, maîtres du pays, mais aussi par les autres Bruttiens avec qui ils ne voulaient pas faire cause commune. Incapables de faire face à tant de périls, les Pétélins envoyèrent une ambassade à Rome demander du secours. Leurs prières et leurs larmes (car ils éclatèrent en lamentations plaintives dans le vestibule de la curie quand il leur eut été répondu qu'ils se défendissent eux-mêmes) touchèrent vivement le sénat et le peuple. Le préteur M. Pomponius fit donc délibérer de nouveau sur leur demande ; mais les sénateurs, après avoir passé en revue toutes les forces de l'État, furent contraints d'avouer qu'il ne leur en restait plus pour protéger les alliés à une telle distance. Il fallut, en conséquence, engager ces malheureux à retourner dans leur patrie, et à ne plus compter dans leur malheur présent que sur eux-mêmes, eux qui, jusqu'au bout, avaient fait preuve d'une héroïque fidélité. Quand le résultat de l'ambassade fut annoncé au sénat des Pétélins, un vif chagrin, un profond effroi saisit le sénat de cette ville ; les uns étaient d'avis que chacun s'enfuit comme il le pourrait et qu'on laissât la place ; les autres, se voyant abandonnés par de vieux alliés, voulaient qu'on s'entendît avec le reste des Bruttiens pour se rendre par leur intermédiaire à Annibal. Cependant un troisième avis prévalut : c'était de ne rien faire légèrement et à la hâte et de prendre le temps de la réflexion. La délibération recommença le len-

demain. On avait repris quelque sang-froid ; les chefs décidèrent qu'on transporterait dans la ville ce qui se trouvait dans la campagne, et qu'on mettrait la place et les murs en état de défense.

XXI. Vers la même époque vinrent à Rome deux lettres, l'une de Sicile, l'autre de Sardaigne. On lut d'abord dans le sénat celle de Sicile, écrite par le propréteur P. Otacilius. Il annonçait « que le préteur P. Furius était arrivé avec sa flotte à Lilybée, de retour d'Afrique ; il était grièvement blessé et en grand danger de mort. Les soldats et les équipages ne recevaient régulièrement ni argent ni blé, et l'on ne savait comment leur en procurer. Il demandait donc instamment qu'on envoyât au plus vite de quoi faire face à ces besoins, et qu'on lui choisît, si on le trouvait convenable, un successeur parmi les nouveaux préteurs. » Les mêmes demandes d'argent et de blé étaient faites, presque dans les mêmes termes, par A. Cornélius propréteur de Sardaigne. On répondit à tous les deux qu'on n'avait rien à leur envoyer ; qu'ils eussent donc à pourvoir eux-mêmes aux besoins de leur flotte et de leur armée. Otacilius envoya alors une députation à Hiéron, seule ressource du peuple romain ; il en reçut l'argent nécessaire à la solde et du blé pour six mois. Les villes alliées de Sardaigne fournirent généreusement aux besoins de Cornélius. L'argent manquant aussi à Rome, on créa, sur la proposition de M. Minucius, tribun du peuple, des triumvirs chargés des finances. On choisit L. Émilius Papus, ancien consul et ancien censeur, M. Atilius Régulus, deux fois consul, et Scribonius Libo, en ce moment tribun du peuple. On créa aussi des triumvirs, M. et C. Atilius, qui firent la dédicace du temple de la Concorde, dont Manilius avait fait le vœu pendant sa préture ; puis trois pontifes, Q. Cécilius Métellus, Q. Fabius Maximus et Q. Fulvius Flaccus, à la place de P. Scantinius, mort à Rome, du consul L. Paul Émile et de Q. Élius Pétus, tués dans les plaines de Cannes.

XXII. Après avoir réparé, autant que le peut la sagesse des hommes, tout ce qu'avait causé de dommages la fortune

par tant de désastres successifs, les sénateurs jetèrent enfin les yeux sur eux-mêmes, sur ce sénat désert, où quelques membres clairsemés composaient le conseil de la République. Et en effet, depuis la censure de L. Émilius et de C. Flaminius, on n'avait pas élu de nouveaux sénateurs, quoique, pendant les cinq dernières années, tant de combats meurtriers, outre les accidents ordinaires de la vie, en eussent enlevé un grand nombre. Le préteur M. Pomponius, à la place du dictateur, qui était parti pour l'armée dès la prise de Casilinum, fit délibérer sur ce sujet, à la demande de tous. Sp. Carvilius prit alors la parole. Après avoir déploré longuement, non-seulement les vides faits dans le sénat, mais le manque de citoyens parmi lesquels on pût choisir des sénateurs, il proposa instamment une mesure, qui, en complétant le sénat, devait unir plus étroitement les peuples Latins à Rome : c'était de donner, si le sénat le trouvait bon, le droit de cité à deux sénateurs de chaque peuple du Latium, et de les admettre au sénat à la place des membres qu'on avait perdus. Cette proposition ne fut pas mieux accueillie que ne l'avait été autrefois la demande des Latins eux-mêmes : un murmure d'indignation éclata dans toute l'assemblée, et Manlius surtout donna un libre cours à sa colère. « Il reste encore, s'écria-t-il, un descendant de ce consul, qui, jadis, au Capitole, menaça de tuer de sa main le premier Latin qu'il verrait dans le sénat. » Q. Fabius Maximus dit à son tour « que jamais proposition plus intempestive n'avait été faite au sénat; quand les alliés étaient incertains et chancelants, fallait-il toucher un point qui devait les agiter plus encore ? Il fallait donc que cette parole imprudente d'un seul homme fût étouffée par le silence de tous. Si jamais il y avait eu dans le sénat des mystères que l'on dût cacher religieusement, c'était cette proposition qu'on devait ensevelir, étouffer, oublier et regarder comme non avenue. » Il ne fut donc nullement parlé de cette motion. On décida qu'on nommerait dictateur un ancien censeur, le plus ancien de tous, pour qu'il choisît les nouveaux membres du sénat. Le consul Varron fut rappelé, afin de procla-

mer le dictateur. Laissant ses troupes en Apulie, il revint à Rome à grandes journées ; la nuit suivante, selon l'usage, il proclama, d'après le sénatus-consulte, M. Fabius Butéon dictateur pour six mois, sans maître de la cavalerie.

XXIII. Fabius Bution, entouré de ses licteurs, monta à la tribune aux harangues, et déclara « qu'il n'approuvait pas qu'il y eût à la fois deux dictateurs, ce qui ne s'était jamais vu ; ni qu'on l'eût nommé dictateur sans maître de la cavalerie ; ni qu'on eût donné la puissance censoriale à un seul homme, et au même homme pour la seconde fois. D'ailleurs, pourquoi accorder un pouvoir de six mois à un dictateur qui ne devait pas faire la guerre ? Cette autorité que le hasard, les circonstances et la nécessité ont faite sans bornes, il la bornera lui-même. Ainsi, il ne fera sortir du sénat aucun des membres nommés par les censeurs C. Flaminius et L. Émilius ; il se bornera à transcrire et à lire les anciennes listes, pour qu'il ne soit pas dit qu'un seul homme ait eu le pouvoir de prononcer arbitrairement sur les mœurs et l'honneur d'un sénateur. Enfin, par les choix qu'il fera pour remplacer les membres qu'on a perdus, il sera facile de voir qu'il a préféré un ordre à un autre ordre, mais non tel citoyen à tel autre. » Ayant donc lu l'ancienne liste, il choisit pour remplacer les sénateurs morts, ceux d'abord qui, depuis la censure de L. Émilius et de C. Flaminius, avaient occupé une magistrature curule, sans faire encore partie du sénat ; il les appela par ordre d'ancienneté comme magistrats. Il nomma ensuite ceux qui avaient été édiles, tribuns du peuple ou questeurs ; puis, après les magistrats, ceux qui avaient dans leurs pénates des dépouilles ennemies, ou qui avaient reçu une couronne civique. Ayant ainsi proclamé, à la grande satisfaction de tous, cent soixante-dix-sept sénateurs, il abdiqua aussitôt, et descendit comme simple particulier de la tribune, après avoir congédié ses licteurs. Il se mêla à la foule des citoyens qui s'occupaient de leurs affaires privées, s'arrêtant longtemps à différents endroits, et avec intention, pour que le

peuple ne songeât pas à le reconduire et restât sur le Forum. Mais ce retard n'empêcha pas les sympathies de se manifester : il se vit reconduit chez lui par un nombreux cortège. La nuit suivante, le consul repartit pour l'armée sans en avoir prévenu le sénat, de crainte d'être retenu à Rome pour les comices.

XXIV. Le lendemain, sur la proposition du préteur M. Pomponius, le sénat décida qu'on écrirait au dictateur de venir, s'il le jugeait utile pour la République, nommer les nouveaux consuls, et d'amener le maître de la cavalerie et le préteur M. Marcellus. Le sénat les interrogerait ainsi en personne, saurait au juste quelle est la situation des choses, et réglerait ses conseils en conséquence. Tous les trois vinrent en effet, laissant à des lieutenants le commandement de l'armée. Le dictateur parla peu de lui-même, et avec une grande modestie ; il fit honneur au maître de la cavalerie, T. Sempronius Gracchus, de la plus grande partie des succès obtenus. Il fixa ensuite le jour des élections, où furent nommés Postumius pour la troisième fois, quoique absent alors dans sa province de Gaule, et Ti. Sempronius Gracchus, en ce moment maître de la cavalerie et édile curule. On créa préteurs M. Valérius Lévinus, Ap. Claudius Pulcher, Q. Fulvius Flaccus, Q. Mucius Sœvola. Les élections finies, le dictateur retourna à ses quartiers d'hiver de Téanum, laissant à Rome le maître de la cavalerie. Celui-ci, en effet, qui devait entrer en charge peu de jours après, avait besoin de s'entendre avec les sénateurs sur la levée et la destination des troupes pour l'année. Au milieu de ces préoccupations survint la nouvelle d'un nouveau désastre, car la fortune ne se lassait pas, cette année-là, de les multiplier : L. Postumius, consul désigné, avait été anéanti en Gaule avec son armée. C'était dans une vaste forêt, nommée par les Gaulois Litana. Postumius devait la traverser avec son armée ; des deux côtés du chemin qui la sépare, les Gaulois coupèrent les arbres de manière qu'ils restassent encore debout, mais qu'il suffit d'une impulsion légère pour les faire tomber. Postumius avait deux légions ; en outre,

du côté de la mer Supérieure, il avait enrôlé tant d'alliés qu'il avait vingt-cinq mille hommes en entrant sur le territoire ennemi. Les Gaulois s'étaient embusqués à la lisière extrême de la forêt : à peine l'armée romaine est-elle engagée dans ce passage, qu'ils poussent les plus éloignés de ces arbres qu'ils ont coupés au pied. Ils atteignent et renversent les autres arbres qui à peine restaient debout, et sous l'amas confus de ces masses qui tombent tout est écrasé, armes, hommes, chevaux. Dix soldats à peine s'échappèrent. La plupart, en effet, avaient d'abord été étouffés sous les troncs d'arbres et sous les éclats des branches ; et le reste, dans le trouble causé par ce sinistre inattendu, fut massacré par les Gaulois, qui entouraient le défilé d'un cercle de fer. A peine, sur une si grande multitude, fit-on quelques prisonniers ; ce furent ceux qui, regagnant le pont du fleuve, y tombèrent aux mains des ennemis postés là à l'avance. C'est là que Postumius, luttant de toute son énergie pour n'être pas pris, tomba mort. On le dépouilla, on lui coupa la tête, et ce trophée fut porté par les Boïens triomphants au temple que cette nation vénère le plus. Le crâne, nettoyé, fut entouré d'or, selon la coutume de ces peuples ; il leur servit de vase sacré pour les libations solennelles, et devint la coupe du grand prêtre et de tous les desservants du temple. Le butin fut en outre pour les Gaulois aussi considérable que la victoire. En effet, si la plupart des animaux avaient été écrasés par la chute de la forêt, rien du reste ne fut perdu pour le vainqueur, car la fuite n'avait rien dispersé ; tout fut retrouvé avec les cadavres qui jonchaient le sol.

XXV. A la nouvelle de ce désastre, la consternation fut telle à Rome, pendant quelques jours, que les boutiques restèrent fermées et qu'on eût dit la solitude de la nuit ; aussi le sénat enjoignit-il aux édiles de parcourir tous les quartiers, de faire ouvrir les boutiques et d'ôter à la ville cet aspect d'un deuil universel. Alors Ti. Sempronius réunit le sénat et consola les sénateurs, les exhortant, « eux qui n'avaient pas succombé sous les ruines de Cannes, à ne pas se laisser abattre par de moindres revers. Pourvu que contre Annibal

et les Carthaginois on réussit, comme il l'espérait, on pouvait sans danger ne pas s'inquiéter de la guerre contre les Gaulois ou la différer; la vengeance de cette perfidie appartiendrait quelque jour aux dieux et au peuple romain. Les Carthaginois, l'armée qui leur fait la guerre, voilà sur quoi il faut réfléchir et délibérer. » Lui-même alors donna l'exemple en faisant le tableau de ce que l'armée du dictateur contenait de fantassins et de cavaliers, de citoyens et d'alliés. Marcellus fit de même ensuite l'exposé de ses forces. On demanda aux gens qui le savaient ce qu'avait de troupes en Apulie le consul C. Téreñtius. Cependant, on ne voyait pas comment former des armées consulaires assez fortes pour une si grande guerre. On se décida donc, malgré l'irritation d'un juste ressentiment, à ne point s'occuper de la Gaule cette année. Un décret donna au consul l'armée du dictateur. On résolut de retirer des légions de Marcellus tous ceux qui avaient pris la fuite dans les plaines de Cannes, de les faire passer en Sicile, où ils combattraient tant que l'Italie serait le théâtre de la guerre. Le même décret fit également passer dans cette île les soldats du dictateur les moins vigoureux; on ne fixait d'autre terme à leur service que la terme établi par les lois. On institua deux nouvelles légions urbaines. Elles seraient sous les ordres du consul que l'on devait nommer à la place de L. Postumius, dès que les auspices le permettraient. On décida en outre de faire revenir en toute hâte de Sicile deux légions, où le consul qui commandait les cohortes urbaines pourrait prendre autant de soldats qu'il en aurait besoin. On prorogea pour un an les pouvoirs du consul C. Téreñtius, sans rien retrancher des forces qu'il avait pour la défense de l'Apulie.

XXVI. Tous ces événements, tous ces préparatifs en Italie ne ralentissaient en rien la guerre d'Espagne; mais, jusqu'à présent, elle tournait mal pour les Romains. Les deux Scipions s'étaient partagé les troupes : Cnéius avait pris l'armée de terre, Publius commandait la flotte et les forces navales. Asdrubal, général de l'armée carthaginoise, se sentant trop faible contre l'un ou l'autre, se tenait loin

de l'ennemi, à une distance et dans des positions où il ne pouvait être attaqué, jusqu'à ce qu'enfin, sur ses instances pressantes et réitérées, on lui eût envoyé d'Afrique quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers. La confiance lui revient alors. Il rapproche son camp de l'ennemi, il fait, lui aussi, équiper et appareiller une flotte pour protéger les îles et la côte maritime. Mais, au moment même où il met tout en mouvement pour changer la situation, il est découragé par la défection des capitaines de vaisseaux. Ceux-ci, vivement réprimandés pour avoir abandonné, par lâcheté, la flotte auprès de l'Èbre, n'avaient, depuis lors, été sincèrement dévoués ni à Carthage ni à son général. Ces transfuges avaient amené un soulèvement dans la nation des Carpsiens, où quelques villes s'étaient insurgées à leur instigation; l'une même avait été prise par eux de vive force. Des Romains, il fallut donc tourner la guerre contre ces peuples. Asdrubal pénétra en ennemi sur leur territoire. Trouvant campé devant les murs de la ville, prise quelques jours auparavant, Galbus, chef célèbre des Carpsiens, avec une armée imposante, il résolut de l'attaquer. Il envoie donc en avant ses troupes légères, pour attirer l'ennemi au combat; puis, il détache sur les différents points de la campagne des corps de cavalerie pour surprendre les ennemis qui s'y sont dispersés. Ainsi, à la fois, l'alarme est dans le camp; dans la campagne, la fuite et le carnage. Mais, sitôt que les fuyards sont rentrés par divers chemins dans les retranchements, la frayeur se dissipe tout à coup, ils se sentent le courage, non-seulement de défendre leurs lignes, mais même de provoquer l'ennemi. En effet, ils s'élancent des palissades en bondissant comme c'est leur habitude; et cette hardiesse inattendue frappe d'effroi l'ennemi, qui, tout à l'heure, les harcelait. Aussi Asdrubal se résigne-t-il à faire retirer ses troupes sur une colline assez escarpée, défendue en outre par une rivière qui la borde; il y rappelle les troupes légères qu'il avait détachées et les cavaliers qui s'étaient répandus dans la campagne. Enfin même, ne se croyant pas assez protégé par la colline et le fleuve, il for-

tifie son camp de palissades. Dans ces alternatives de confiance et de frayeur, il y eut quelques escarmouches; mais la cavalerie numide ne put tenir contre la cavalerie espagnole; ni le Maure, avec ses javelots, contre les fantassins ennemis avec leur *cetra*¹, aussi agiles et plus hardis, plus vigoureux que lui.

XXVII. Quand les Espagnols virent qu'ils ne pouvaient décider les Carthaginois à combattre en les provoquant devant leurs retranchements, et que, ces retranchements mêmes, il serait malaisé de les emporter d'assaut, ils marchèrent contre Ascuà, où Asdrubal, en pénétrant sur le territoire ennemi, avait fait porter tout son blé et tous ses approvisionnements. Ils la prirent de vive force et s'emparèrent de tout le pays environnant. Dès ce moment, aucune force ne put les contenir, soit dans les marches soit au camp. Asdrubal comprit que cette négligence était la conséquence, comme si souvent, des succès obtenus : il exhorta ses soldats à attaquer ces troupes dispersées, sans étendards; et, descendant de la colline, les conduisit en ligne de bataille contre le camp ennemi. Au premier avis de son approche, donné par les sentinelles qui ont quitté en toute hâte leurs postes d'observation, on crie aux armes. A mesure que chacun s'est armé, sans étendard, sans qu'on donne de signal, en tumulte et en désordre, ils se précipitent au combat. Déjà les premiers en étaient venus aux mains, que d'autres accouraient par pelotons, et que d'autres même n'étaient pas encore sortis du camp. Cependant, l'audace des premiers épouvante d'abord l'ennemi. Mais bientôt, quand ils se voient si peu nombreux en face de bataillons épais, ils s'alarment de leur petit nombre, et tournent leurs regards en arrière : refoulés de toutes parts, ils se forment en cercle. S'appuyant les uns contre les autres, ils entrelacent leurs armes; mais bientôt ils se trouvent étroitement serrés : à peine ont-ils la place de mouvoir leurs armes; l'ennemi les étreint dans un cercle de fer et

1. Petit bouclier de cuir.

les massacre jusque bien avant dans le jour. Un petit nombre seulement se frayent un passage et gagnent les forêts et les montagnes. La même terreur, qui avait fait abandonner le camp, amena la nation entière à se rendre le lendemain. Mais la soumission fut de courte durée. Asdrubal, en effet, reçut bientôt de Carthage l'ordre de conduire au plus vite son armée en Italie. La nouvelle, s'en répandant en Espagne, fit tourner presque tous les esprits du côté des Romains. Aussi Asdrubal écrivit-il sur-le-champ à Carthage quel fâcheux résultat avait eu le bruit seul de son départ. « S'il l'effectuait avant qu'il eût franchi l'Èbre, l'Espagne serait aux Romains. En effet, outre qu'il ne resterait ni chefs ni soldats pour la défendre, Rome avait là des généraux auxquels, à forces égales, on pouvait à peine résister. Si donc on tenait à l'Espagne, il fallait lui envoyer un successeur avec une armée imposante; et, quand même ce général verrait tout réussir au gré de ses désirs, il aurait encore beaucoup à faire.

XXVIII. Cette lettre fit d'abord une vive impression sur le sénat; cependant, comme la question d'Italie dominait toutes choses, on ne changea rien à la destination d'Asdrubal et de son armée. Himilcon fut envoyé avec l'armée ordinaire et quelques renforts de navires pour contenir l'Espagne et la défendre sur terre et sur mer. Après avoir débarqué ses soldats et ses matelots, il fortifia aussitôt son camp, tira ses vaisseaux à sec et les entoura de palissades, puis se mit en marche avec l'élite de sa cavalerie. A force de vitesse et de précautions, à travers des populations suspectes et ennemies, il parvint jusqu'à Asdrubal. Après lui avoir communiqué les décrets et les ordres du sénat, et enseigné lui-même comment il fallait conduire la guerre en Espagne, il revint à son camp. Il n'avait dû sa sûreté qu'à la rapidité de sa marche, car nulle part il n'était resté assez pour donner aux ennemis le temps de se concerter. Asdrubal, avant de lever son camp, frappe d'une contribution tous les peuples soumis à Carthage; car il sait bien qu'Annibal n'a franchi certains passages qu'à prix d'or,

qu'il n'a eu de secours des Gaulois qu'en les payant, et que, sans argent, tentant un si immense trajet, il serait à peine parvenu au pied des Alpes. Cette contribution levée à la hâte, il descend jusqu'à l'Èbre. Dès que le décret des Carthaginois et le départ d'Asdrubal sont connus des Romains, les deux généraux, négligeant tout autre soin, réunissent leurs armées et se disposent à contrarier et à empêcher ce projet. Ils le voient trop : Annibal seul est un ennemi contre lequel l'Italie a déjà peine à lutter; si le général Asdrubal avec l'armée d'Espagne se joint à lui, c'est la fin de l'empire de Rome. Pleins de cette préoccupation, ils rassemblent leurs troupes sur les bords de l'Èbre. Le fleuve franchi, ils délibèrent longtemps s'ils viendront camper près d'Asdrubal, ou si, pour déranger le plan de sa marche, il leur suffira d'attaquer les villes alliées des Carthaginois. Enfin, ils se décident à faire le siège d'Ibéra, ville ainsi nommée du fleuve voisin, et, alors, la plus riche de tout ce pays. Voyant leur dessein, Asdrubal, au lieu de porter secours à ses alliés, va, de son côté, faire le siège d'une ville qui venait de se rendre aux Romains. Les Romains alors abandonnent le siège qu'ils avaient commencé et concentrent leurs efforts contre Asdrubal lui-même.

XXIX. Les deux armées restèrent quelques jours campées à cinq milles l'une de l'autre. Il y eut de légères escarmouches, mais point de bataille rangée. Enfin, le même jour, et comme de concert, le signal du combat fut donné dans les deux camps, et toutes les troupes descendirent en plaine. L'armée romaine était rangée sur trois lignes. Une partie des vélites était placée au milieu des soldats du premier rang; le reste était derrière les enseignes; la cavalerie bordait les deux ailes. Asdrubal avait placé au centre les Espagnols; à l'aile droite, les Carthaginois; à l'aile gauche, les Africains et les mercenaires. Une partie des cavaliers numides devait soutenir l'infanterie carthaginoise; le reste, soutenir les Africains, devant les ailes. Et, à l'aile droite, ne se trouvaient pas tous les Numides; mais ceux seulement qui, sachant s'élancer d'un cheval sur un autre,

en mènent un second en laisse, et souvent, au plus fort de la mêlée, s'élançant tout armés de la monture fatiguée sur la monture fraîche : tant ces cavaliers sont agiles, tant leurs chevaux sont dociles. Telle était donc la disposition des deux armées, et les deux généraux avaient à peu près la même confiance; car, pour le nombre et l'espèce des troupes, presque point de différence entre eux. Mais l'esprit des soldats était loin d'être le même des deux côtés. Les Romains, bien qu'ils combattissent loin de la patrie, s'étaient laissé facilement persuader par leurs chefs qu'ils combattaient pour l'Italie et pour Rome : aussi, en hommes que le gain de la bataille peut ramener dans leur patrie, étaient-ils fermement décidés à vaincre ou à mourir. L'autre armée n'était pas si fortement animée. La plupart des soldats étaient Espagnols; ils aimaient mieux être vaincus en Espagne, que se voir, vainqueurs, trainés en Italie. Aussi, au premier engagement, à peine avait-on lancé quelques traits, que le centre de la ligne lâcha pied, et, à une vigoureuse attaque des Romains, prit la fuite. Les deux ailes n'en firent pas moins bonne contenance. D'un côté les Carthaginois, de l'autre les Africains pressent les Romains, pris ainsi entre deux attaques. Mais, dès que l'armée romaine se fut réunie vers le centre en un tout compacte, elle eut assez de forces pour écarter les ailes de l'ennemi. Ainsi il y avait deux combats différents. Dans les deux, les Romains, qui avaient fini par rompre le centre de l'ennemi, et qui d'ailleurs l'emportaient par le nombre et la vigueur, eurent un avantage bien marqué. Bien des ennemis restèrent sur la place; et même, si les Espagnols ne s'étaient pas enfuis au début du combat, à peine d'une si grande armée serait-il resté quelques hommes. La cavalerie ne donna point pour ainsi dire, car les Maures et les Numides, dès qu'ils virent le centre plier, s'enfuirent aussitôt à toute vitesse, laissant les ailes à découvert, et même poussant devant eux les éléphants. Quant à Asdrubal, après être resté jusqu'au dernier instant, il s'échappa du milieu du carnage avec une poignée de sol-

dates. Les Romains prirent et pillèrent son camp. Cette victoire assura aux Romains tout ce qui, en Espagne, hésitait encore; et Asdrubal dut renoncer à l'espoir de passer avec son armée en Italie, et même de rester en Espagne sans courir de grands risques. Quand la lettre de Scipion apprit à Rome ce succès, on s'y réjouit moins de la victoire même, que de ce qu'elle empêchait le passage d'Asdrubal en Italie.

XXX. Tandis que ces événements se passaient en Espagne, Pételia, dans le Bruttium, fut emporiée, après quelques mois de siège, par Himilcon, lieutenant d'Annibal. Cette victoire avait coûté aux Carthaginois bien du sang et bien des blessures, et rien n'avait pu triompher des assiégés que la famine. En effet, après avoir épuisé tous les grains et la chair de toute espèce d'animaux, ils avaient fini par vivre du cuir de leurs chaussures, d'herbes, de racines, d'écorces tendres et de feuilles de ronces qu'ils arrachaient. La ville ne fut prise que lorsque la force leur manqua pour se tenir debout sur les murs et porter leurs armes. Maître de Pételia, l'ennemi marche sur Consentia, qui, défendue avec moins d'acharnement, se soumet au bout de quelques jours. A peu près au même moment, une armée de Bruttians alla investir Crotone, colonie grecque, jadis puissante par sa population et par ses armes, mais abattue par de si grands et de si nombreux désastres qu'il ne lui restait même plus vingt mille citoyens de tout âge. Aussi, cette place sans défenseurs fut-elle facilement prise par l'ennemi. Seule la citadelle resta intacte. Elle servit d'asile à quelques habitants, qui, dans la confusion d'une ville prise, s'y réfugièrent pour échapper au carnage. En même temps, Locres passait aux Bruttians et aux Carthaginois; le peuple avait été livré par la noblesse. Seule de toute cette contrée, Rhège demeura fidèle aux Romains et conserva jusqu'à la fin sa liberté. Cette même tendance à la défection gagna jusqu'à la Sicile, et tous les membres de la famille d'Hieron ne surent pas lutter contre elle. L'ainé des fils du roi, Gélon, méprisant à la fois la vieillesse de son père, et, après

le désastre de Cannes, l'alliance de Rome, passa aux Carthaginois. Il allait soulever la Sicile : la mort, le frappant avec tant d'à-propos que le père même fut soupçonné, l'enleva comme il armaït la multitude et provoquait les alliés à la défection. Tels furent les événements, heureux ou malheureux, qui se passèrent cette année-là en Italie, en Afrique, en Sicile et en Espagne. A la fin de l'année, Q. Fabius Maximus demanda au sénat qu'on l'autorisât à faire la dédicace du temple de Vénus Erycine qu'il avait voué pendant sa dictature. Le sénat décréta que le consul désigné, Ti. Sempronius, dès son entrée en charge, proposerait au peuple une loi qui nommerait Q. Fabius duumvir pour la dédicace du temple. En l'honneur de la mémoire de M. Emilius Lépidus, qui avait été deux fois consul et augure, ses trois fils, Lucius, Marcus et Quintus, firent, pendant trois jours, célébrer des jeux funèbres, et firent combattre dans le Forum vingt-deux couples de gladiateurs. Les édiles curules, C. Lélius et T. Sempronius Gracchus, consul désigné, qui avait été en même temps édile et maître de la cavalerie, célébrèrent les jeux romains, pendant trois jours. Les jeux plébéiens donnés par les édiles du peuple, M. Aurélius Cotta et M. Claudius Marcellus, durèrent trois jours également. La troisième année de la guerre Punique finissait alors. Le consul T. Sempronius entra en charge aux ides de Mars. Le préteur Q. Fulvius Flaccus, déjà deux fois censeur, fut désigné par le sort comme préteur de la ville; M. Valérius Lévinus eut la juridiction sur les étrangers. Ap. Claudius Pulcher eut le département de la Sicile; Q. Mucius Scévola celui de Sardaigne. Le peuple confia à M. Marcellus le pouvoir proconsulaire, pour avoir, seul des généraux romains, après la bataille de Cannes, remporté des succès en Italie.

XXXI. Le sénat, le premier jour de ses délibérations dans le Capitole, décida que, cette année, on doublerait l'impôt, dont la moitié seulement serait levée sur-le-champ. Avec cet argent on acquitterait, sans tarder, la paye de tous les soldats, à l'exception de ceux qui avaient combattu à

Cannes. La répartition des troupes fut ainsi fixée : les deux légions urbaines devaient se rassembler à Calès, au jour qu'indiquerait le consul T. Sempronius ; six légions devaient se rendre au camp de Marcellus, au-dessus de Suessula ; les légions qui s'y trouvaient actuellement (c'étaient, en grande partie, les débris de l'armée de Cannes) devaient être conduites par le préteur Ap. Claudius Pulcher en Sicile, tandis que les troupes de Sicile seraient transportées à Rome. M. Claudius Marcellus fut délégué vers l'armée qui avait rendez-vous à Calès, avec mission de mener ensuite à son camp les légions urbaines. Pour prendre l'ancienne armée et la conduire en Sicile, Ap. Claudius délégua son lieutenant T. Métilius Croton. On avait d'abord attendu en silence que le consul tint les comices pour l'élection d'un collègue ; mais quand on vit que M. Marcellus était écarté comme à dessein, lui que l'on tenait essentiellement à avoir pour consul cette année-là à cause de ses succès comme préteur, un frémissement s'éleva dans la curie. Le consul s'en aperçut, et dit : « Pères conscrits, j'ai consulté doublement les intérêts de la République, en déléguant M. Claudius pour l'échange des armées de Campanie, et en différant la réunion des comices jusqu'à ce qu'il fût revenu, son mandat accompli. Ainsi vous aurez le consul dont a maintenant besoin la République, et que vous désirez par-dessus tout. » On ne parla donc plus de comices jusqu'au retour de Marcellus. Dans l'intervalle, on créa duumvirs Q. Fabius Maximus et T. Otacilius Crassus, qui devaient dédier des temples, celui-ci à Vénus Erycine, le premier à la Prudence. Les deux temples sont au Capitole, séparés seulement par un conduit d'eau. Les trois cents chevaliers campaniens qui avaient achevé avec honneur, en Sicile, leur temps de service, étant venus à Rome, on proposa au peuple de les faire citoyens romains, de les attacher en même temps au municipe de Cumes, et de faire remonter leur titre à la veille du jour de la défection de Capoue. Ce qui surtout motiva cette décision, c'est que ces chevaliers ne savaient plus eux-mêmes à quelle nation ils appartenaient,

ayant abandonné leur ancienne patrie, et n'étant point encore adoptés par celle qu'ils avaient choisie. Dès que Marcellus fut de retour de l'armée, on convoqua les comices pour l'élection d'un consul à la place de Postumius. On nomma à l'unanimité Marcellus pour entrer sur-le-champ en charge. Comme il prenait possession, un coup de tonnerre retentit; les augures, consultés, déclarèrent que l'élection leur paraissait vicieuse. Cette opinion était propagée par la noblesse, que les dieux ne voyaient pas d'un œil content l'innovation de nommer deux consuls plébéiens. On substitua donc à Marcellus, après qu'il eut abdiqué, Fabius Maximus, consul pour la troisième fois. Cette année, la mer se couvrit de flammes; près de Sinuessa, une vache mit bas un poulain; à Lanuvium, dans le temple de Junon Sospita, les statues suèrent du sang, et, autour du temple, tomba une pluie de pierres. Pour cette pluie, on fit des neuvaines selon l'usage; tous les autres prodiges furent expiés avec soin.

XXXII. Les consuls se partagèrent les armées. Fabius eut celle qu'avait commandée le dictateur M. Junius; Sempronius eut les volontaires qui s'offraient et vingt-cinq mille alliés. Un décret donna au préteur, M. Valérius, les légions qui devaient revenir de Sicile; le proconsul, M. Claudius, fut envoyé à l'armée qui, au-dessus de Suesula, couvrait la ville de Nole. Les préteurs de Sicile et de Sardaigne partirent pour leur province. Les consuls firent un édit, portant que les sénateurs et les citoyens qui avaient le droit de dire leur avis dans le sénat, se réuniraient en assemblée près de la porte Capène. Les préteurs chargés de rendre la justice établirent leur tribunal près de la piscine publique. Ils ordonnèrent que les personnes assignées comparussent en cet endroit, où la justice fut rendue cette année-là. Cependant, à Carthage, à l'instant où Magon, frère d'Annibal, allait faire passer en Italie douze mille fantassins, quinze cents cavaliers, vingt éléphants et mille talents d'argent, avec un renfort de soixante vaisseaux longs, arrive la nouvelle de l'échec essuyé en Espagne et de

la défection de presque tous les peuples de cette province. Quelques-uns voulaient que Magon, avec cette flotte et cette armée, renonçât à l'Italie pour se porter sur l'Espagne, lorsque soudain luisait l'espoir de recouvrer la Sardaigne. « Il n'y avait là, annonçait-on, qu'une petite armée romaine; l'ancien préteur qui connaissait bien cette province, A. Cornélius, la quittait; on en attendait un nouveau. En outre, les Sardes étaient, à la fin, las d'une si longue domination, qui, l'année précédente, était devenue tyrannique et avide. On les avait accablés de lourds impôts et de prestations de blé arbitrairement exigées. Rien ne manquait plus pour la défection, qu'une bannière sous laquelle elle pût se ranger. » Cette députation secrète avait été envoyée par les principaux habitants; le chef du complot était Hampsicoras, de beaucoup le premier par son influence et ses richesses. A la fois troublés et rassurés par ces nouvelles qui sont venues presque en même temps, les Carthaginois envoient Magon avec sa flotte et ses troupes en Espagne; pour la Sardaigne, ils nomment général un autre Asdrubal, et lui confient presque autant de troupes qu'à Magon. A Rome, les consuls, après avoir fait tout ce qui était à faire dans la ville, se mettaient en mouvement pour la guerre. Ti. Sempronius donna aux soldats rendez-vous à Sinuesse; et Q. Fabius, de l'aveu du sénat, ordonna que de toutes les campagnes les blés fussent transportés, avant le 1^{er} juin, dans les villes fortes. « Celui qui n'aurait pas transporté son blé, on ravagerait ses terres, on vendrait ses esclaves à l'encan, on incendierait ses fermes. » Les préteurs même, nommés pour rendre la justice, ne furent point dispensés de prendre part aux opérations de la guerre. On envoya le préteur Valérius en Apulie pour y recevoir l'armée de Téntius; les légions venues de Sicile seraient employées de préférence à garder l'Apulie; quelque lieutenant ramènerait les troupes de Téntius. On donna à P. Valérius vingt-cinq vaisseaux pour protéger la côte maritime entre Brindes et Tarente. Un nombre égal de vaisseaux fut confié à Q. Fulvius, préteur de la ville, pour la défense de la côte

voisine de Rome. Le proconsul C. Térentius fut chargé de lever des troupes dans le Picénum et de veiller à la sûreté de ce pays. T. Otacilius Crassus, après avoir fait la dédicace du temple de la Prudence dans le Capitole, partit pour la Sicile où il devait commander la flotte.

XXXIII. Cette lutte des deux cités les plus riches du monde tenait en suspens tous les rois et tous les peuples. Elle intéressait surtout Philippe, roi de Macédoine, et voisin de l'Italie, dont il n'était séparé que par la mer Ionienne. Quand la renommée lui avait appris qu'Annibal avait franchi les Alpes, il s'était réjoui que la guerre éclatât entre Rome et Carthage, sans pourtant faire de vœux pour l'un de ces deux peuples tant que les succès se balancèrent. Mais après trois batailles, qui furent trois victoires pour Annibal et les Carthaginois, il pencha du côté de la fortune, et envoya vers Annibal des députés. Ceux-ci, évitant les ports de Brindes et de Tarente, alors gardés par des navires romains, prirent terre près du temple de Junon Lacinia. De là, traversant l'Apulie pour gagner Capoue, ils tombèrent au milieu d'une garnison romaine. On les conduisit devant le préteur M. Valérius Lévinus, campé près de Lucérie. En face du préteur, le chef de la députation, Xénophane, ne se déconcerte pas ; il a été envoyé, dit-il, par Philippe pour contracter alliance et amitié avec le peuple romain. Il ajoute qu'il a des instructions pour le consul, pour le sénat et pour le peuple. Au milieu de la défection des anciens et des nouveaux alliés, c'est une vive joie pour le préteur que l'alliance inattendue d'un roi si illustre. Il donne donc aux Macédoniens des guides qui doivent leur montrer exactement les chemins et leur indiquer les lieux ou les défilés occupés soit par les ennemis, soit par les Romains. Xénophane parvient à travers les garnisons romaines jusqu'en Campanie ; là, par le chemin le plus court, il va au camp d'Annibal, et conclut avec ce chef un traité d'amitié, où il est stipulé que le roi Philippe, avec une flotte aussi considérable que possible (et on l'évaluait d'avance à deux cents vaisseaux), passera en Italie et ravagera la côte maritime ; qu'il fera

de son côté la guerre et sur terre et sur mer. Rome vaincue, aussitôt l'Italie entière appartiendra à Annibal et aux Carthaginois, tout le butin sera pour Annibal. L'Italie complètement soumise, on naviguera vers la Grèce avec Philippe, et l'on fera la guerre à tous les rois qu'il désignera. Les villes de la péninsule et les îles qui avoisinent la Macédoine appartiendront à Philippe et feront partie de son royaume. »

XXXIV. Telles furent à peu près les clauses du traité conclu entre le général carthaginois et les ambassadeurs macédoniens. Pour recevoir la parole du roi en personne, on envoie avec eux des ambassadeurs africains, Gisgon, Bostar et Magon. Ils parviennent à ce même temple de Junon Lacinia où leur bâtiment était caché dans une anse. Ils partent ; mais, déjà en pleine mer, ils sont aperçus par la flotte romaine qui protégeait les côtes de la Calabre. P. Valérius Flaccus envoie des vaisseaux de transport pour les poursuivre et les ramener. Le pavillon royal tente d'abord de s'échapper ; mais, gagné de vitesse, il se rend aux Romains. Les ambassadeurs sont conduits devant le préfet de la flotte, qui leur demande « qui ils sont, où ils vont. » Xénophane, à qui a bien réussi un premier mensonge, en invente un second : « Philippe les a envoyés, dit-il, vers les Romains, et ils sont allés à Valérius, près de qui, seul, on pouvait parvenir sans danger. Mais ils n'ont pu traverser la Campanie fermée de toutes parts par des détachements ennemis. » Malheureusement pour lui, la physionomie et l'habillement des envoyés d'Annibal donnèrent des soupçons ; interrogés, leur langage les trahit. On met alors à l'écart, en les effrayant par des menaces, les compagnons des Macédoniens ; puis sur ceux-ci on découvre la lettre d'Annibal à Philippe et le traité conclu entre le roi de Macédoine et le chef carthaginois. C'étaient là des preuves irrécusables. On crut donc devoir envoyer sur-le-champ à Rome, au sénat ou au consul, en quelque lieu qu'ils fussent, les captifs et leur escorte. On choisit à cet effet cinq navires très-légers, dont le commandement fut confié à L. Valérius Antias. Il avait

ordre de faire garder séparément les ambassadeurs répartis entre les cinq vaisseaux, et de veiller à ce qu'il n'y eût entre eux aucun mot échangé, aucune communication. Au même moment, à Rome, A. Cornélius Mammula, de retour de la Sardaigne, appelait l'attention du sénat sur la situation de cette île, où tout respirait la guerre et la défection. Son successeur, Q. Mucius, disait-il, souffrant, dès son arrivée, de l'insalubrité du climat et de l'eau, était retenu par une maladie plus longue encore que dangereuse. Longtemps il serait incapable de soutenir le poids de la guerre; d'ailleurs, l'armée de Sardaigne, suffisante pour une province paisible, ne l'était plus pour la guerre qui semblait devoir éclater. Le sénat décréta que Q. Fluvius Flaccus lèverait cinq mille fantassins, quatre cents cavaliers, et ferait passer au plus vite cette légion en Sardaigne; il en choisirait lui-même le chef, qui garderait le commandement jusqu'au rétablissement de Mucius. Cette mission fut confiée à T. Manlius Torquatus, déjà deux fois consul et censeur, et qui, comme consul, avait soumis la Sardaigne. Vers la même époque à peu près, Carthage envoyait en Sardaigne une flotte commandée par Asdrubal surnommé le Chauve. Assaillie par une tempête affreuse, cette flotte fut jetée aux îles Baléares. Là, comme les navires avaient souffert, non-seulement dans leurs agrès, mais même dans les parties essentielles, il fallut les mettre à sec pour les radoubler, et ce fut une perte de temps.

XXXV. En Italie, depuis la bataille de Cannes, la guerre s'était ralentie, car, des deux armées, l'une était affaiblie, l'autre amollie. Les Campaniens voulurent en profiter pour mettre à eux seuls sous leur domination la ville de Cumès. D'abord ils avaient essayé de la séduction pour la détacher de Rome; ayant échoué, ils essayèrent de la ruse pour les surprendre. Tous les ans, un sacrifice réunit tous les Campaniens à Hama. On prévint les Cumans que le sénat de Capoue s'y rendrait. On invitait le sénat de Cumès à y venir également, afin de se concerter et de n'avoir plus que les mêmes alliés et les mêmes ennemis. On viendrait avec quelques troupes, de peur de surprise des Romains ou des Carthaginois. Les

Cumans, bien que soupçonnant un piège, consentirent à tout ; ils espéraient ainsi cacher leur propre fraude. Cependant, le consul romain, Ti. Sempronius, arrivé à Sinuesse, rendez-vous de son armée, avait procédé aux cérémonies lustrales ; puis, passant le Vulturne, il était allé camper aux environs de Liternum. Pour ne pas laisser les soldats dans l'inaction, il les exerçait à de fréquentes manœuvres : ainsi les nouvelles recrues, formées surtout d'esclaves enrôlés, s'habitueraient à suivre les enseignes et à retrouver leurs rangs sur le champ de bataille. Maintenir la concorde était d'ailleurs sa première préoccupation. Aussi avait-il recommandé aux lieutenants et aux tribuns que jamais reproche fait à quelqu'un de son ancienne condition ne semât la discorde entre les ordres. Il fallait que les vieux soldats et les hommes libres vissent sans peine de jeunes recrues et des esclaves devenir leurs égaux. Tous étaient des hommes d'honneur et de cœur, puisque le peuple romain leur confiait ses armes et ses aigles. La fortune, qui avait forcé à prendre ces mesures, forçait à les maintenir, une fois prises. Les chefs mirent tous leurs soins à propager cet esprit, et les soldats tous leurs soins à le conserver ; aussi, en peu de temps, la concorde devint si étroite qu'on avait presque oublié l'ancienne condition de chacun avant qu'il entrât au service. Tandis que Gracchus s'occupait à disposer l'armée, des députés cumans vinrent lui annoncer quelle ambassade on avait reçue de Capoue les jours derniers, et quelle réponse on lui avait faite. Dans trois jours arrivait la fête ; tout le sénat de Capoue y serait, et, de plus, le camp et l'armée des Campaniens. Gracchus ordonne d'abord aux Cumans de porter dans la ville tout ce qu'ils possèdent dans la campagne, et de rester dans leurs murs. Puis, la veille du jour fixé pour le sacrifice, il vient camper près de Cumes. Hama n'est qu'à trois milles de distance. Déjà les Campaniens, d'après le plan qu'ils avaient formé, s'étaient réunis là en grand nombre. Non loin de cet endroit, Marius Allius, alors *Médixtutique*, c'est-à-dire premier magistrat de Capoue, s'était embusqué avec une armée de quatorze

mille hommes. Mais les apprêts du sacrifice, le piège à tendre pendant ce sacrifice même, l'occupaient plus que le soin de fortifier ses lignes, ou tout autre travail militaire. Le sacrifice de Hama durait trois jours. Il avait lieu le soir et se terminait avant minuit. Cette heure semble à Gracchus favorable pour une surprise. Il met des sentinelles aux portes de la ville pour que personne ne puisse divulguer son projet ; dès la dixième heure du jour¹, il ordonne aux troupes de prendre nourriture et repos, pour être en état de marcher à l'entrée de la nuit ; et, en effet, à la première veille, il fait lever les enseignes. Les troupes marchent en silence, parviennent à Hama au milieu de la nuit, et, trouvant le camp mal gardé, comme cela devait être dans une fête de nuit, y pénètrent par toutes les portes à la fois. Une partie des soldats était endormie, les autres revenaient du sacrifice, sans armes ; on les massacre. Dans cette surprise de nuit, il y eut plus de deux mille ennemis tués, et le chef, Marius Alfius ; on prit trente-quatre drapeaux.

XXXVI. Gracchus, ayant pris le camp des ennemis sans perdre plus de cent hommes, se replia promptement sur Cumes : il craignait Annibal, qui campait au-dessus de Capoue, sur le mont Tifate. L'événement lui donna raison. En effet, la nouvelle du désastre à peine parvenue à Capoue, Annibal, se persuadant que l'enivrement de la victoire jetterait le désordre dans cette armée, composée en grande partie de conscrits et d'esclaves, et qu'il la trouverait à Hama dépouillant les vaincus ou chargeant le butin, partit en toute hâte. Au delà de Capoue, il rencontre les Campaniens échappés au désastre, leur donne une escorte jusqu'à leur ville, et fait porter les blessés sur des chariots. Quand il arrive devant Hama, l'ennemi n'est plus dans le camp ; il n'y trouve que les traces du récent carnage et les cadavres des alliés gisant çà et là à terre. On lui conseillait de marcher aussitôt sur Cumes et de l'assiéger ; lui-même il l'eût désiré vivement, car, n'ayant pu prendre Naples, il aurait

1. Quatre heures de l'après-midi.

eu au moins dans Cumes une ville maritime. Mais, pour cette marche rapide, les soldats n'avaient emporté que leurs armes. Il lui fallut donc retourner sur ses pas et regagner le camp de Tifate. Le lendemain, fatigué des instances des Campaniens, il revint à Cumes avec tout l'appareil des sièges. Il ravagea le territoire et vint camper à un mille de la place. Gracchus était resté à Cumes, plutôt par honte d'abandonner, dans une position aussi critique, des alliés qui imploraient sa protection et celle du peuple romain, que par confiance dans ses troupes. Quant à l'autre consul, Fabius, qui campait près de Calès, il n'osait point faire passer le Vulturne à son armée ; il était occupé d'abord à reprendre de nouveaux auspices, puis à conjurer les prodiges qu'on annonçait coup sur coup : et encore, ces sacrifices expiatoires contentaient-ils rarement les aruspices.

XXXVII. Tandis que Fabius était ainsi retenu, Sempronius était assiégé, et l'ennemi avait commencé les travaux d'attaque. A une immense tour de bois que l'on faisait avancer contre la ville, le consul romain en opposa, sur le rempart même, une autre plus haute encore ; car, outre que le mur était par lui-même assez élevé, il avait donné pour base à sa tour un échafaud de poutres énormes. Du haut de cette tour, les assiégés se défendirent d'abord en jetant des pierres, des pièces de bois, des traits de toute sorte ; puis, quand ils virent la tour ennemie arriver aux pieds des remparts, ils lancèrent des torches enflammées qui mirent le feu de tous les côtés à la fois. Cet incendie jette l'effroi chez l'ennemi : la multitude des combattants se précipite hors de la tour ; en même temps, les Romains, faisant une sortie par deux portes à la fois, culbutent les postes ennemis, les poursuivent jusqu'à leur camp. Aussi, ce jour-là, Annibal ressemblait-il bien plus à un assiégé qu'à un assiégeant. On tua environ treize cents Carthaginois ; cinquante-neuf furent faits prisonniers. Ceux-ci se tenaient avec négligence et sans précaution à leur poste, au pied des murailles, et ne s'attendaient à rien moins qu'à une sortie, quand ils s'étaient vus tout à coup enveloppés. Gracchus n'at-

tendit pas que l'ennemi se fût remis de cet effroi subit ; il fit sonner la retraite, et rentra dans la place avec ses troupes. Le lendemain, Annibal, persuadé que le consul, dans l'orgueil de ce succès, livrerait un combat en plaine, rangea son armée en bataille entre le camp et la ville. Mais voyant qu'on ne faisait aucun mouvement dans la place, défendue seulement comme à l'ordinaire, et qu'on ne donnait rien à de présomptueuses espérances, il regagna son camp de Tifate, sans avoir réussi. Au moment même où le siège de Cumes était levé, T. Sempronius, surnommé Longus, remportait une victoire près de Grumentum, en Lucanie, sur le Carthaginois Hannon. Il lui tua plus de deux mille hommes et n'en perdit lui-même que deux cent quatre-vingts. Il prit quarante et une enseignes. Chassé de Lucanie, Hannon se replia dans le Brutium. Trois villes des Hirpiniens, qui avaient abandonné Rome, furent reconquises par le préteur M. Valérius. Les auteurs de la défection, Vercellius et Sicilius, furent frappés de la hache. Plus de mille captifs furent vendus à l'encan ; le reste du butin fut abandonné aux troupes, que l'on ramena à Lucérie.

XXXVIII. Tandis que ces faits se passent en Lucanie et chez les Hirpiniens, les cinq vaisseaux qui transportaient à Rome les députés de Macédoine et de Carthage faits prisonniers, après avoir côtoyé presque toute l'Italie pour passer de la mer supérieure dans la mer inférieure, arrivent en vue de Cumes. Comme du rivage on ne savait s'ils étaient amis ou ennemis, Gracchus détache quelques vaisseaux à leur rencontre. Dans les renseignements échangés de part et d'autre, l'équipage apprend que le consul Gracchus est à Cumes : aussitôt on y vient relâcher, et l'on remet au consul les lettres et les captifs. Gracchus, après avoir lu toute la correspondance d'Annibal avec Philippe, met son sceau sur toutes les lettres, et les envoie par terre au sénat. Quant aux ambassadeurs, il les fait transporter par mer. Lettres et ambassadeurs arrivèrent à Rome presque le même jour. On interrogea les prisonniers, et leurs réponses confirmèrent la correspondance. Grande fut d'abord l'inquiétude

du sénat, lorsqu'il vit Rome, à peine en état de soutenir la lutte contre Carthage, menacée encore d'une guerre terrible avec la Macédoine. Cependant, loin de se laisser abattre, il avisa sur-le-champ aux moyens d'écarter l'ennemi de l'Italie en le prévenant et en portant chez lui la guerre. Les prisonniers furent jetés dans les fers ; les gens de leur suite vendus à l'encan. Aux vingt-cinq vaisseaux que commandait déjà P. Valérius Flaccus, on en ajouta, par un décret, vingt autres tout équipés. Ces bâtiments armés et mis à la mer, avec les cinq qui avaient amené les ambassadeurs prisonniers, formaient une flotte de cinquante voiles qui partit d'Ostie pour Tarente. P. Valérius Flaccus reçut l'ordre d'embarquer les soldats de Varron qui étaient à Tarente sous le commandement du lieutenant L. Apustius. Il devait, avec cette flotte de cinquante vaisseaux, en même temps qu'il protégerait la côte d'Italie, surveiller les préparatifs de guerre de la Macédoine. Si les desseins de Philippe étaient reconnus conformes à sa correspondance et aux aveux de ses ambassadeurs, il devait en instruire par lettre le préteur M. Valérius. Alors, M. Valérius, laissant le commandement de l'armée au lieutenant L. Apustius, rejoindrait la flotte à Tarente, passerait au plus vite en Macédoine, et s'efforcerait de contenir Philippe dans son royaume. Pour les besoins de la flotte et la guerre de Macédoine on destina l'argent qui avait été envoyé à Ap. Claudius en Sicile pour rembourser le roi Hiéron. Cet argent fut porté à Tarente par le lieutenant L. Apustius. Hiéron envoya en même temps deux cent mille boisseaux de blé et cent mille boisseaux d'orge.

XXXIX. Tandis que les Romains s'occupent de ces préparatifs, un des vaisseaux capturés que l'on avait envoyés à Rome parvint à s'échapper et à retourner près de Philippe, qui apprit ainsi qu'on avait saisi ses ambassadeurs et sa correspondance. Ignorant les conventions conclues entre ses députés et Annibal et la réponse qui devait lui être rapportée, il envoie une autre ambassade avec les mêmes instructions. Elle se composait d'Héraclitus, surnommé

Scotinus, de Criton Bérocéus et de Sosithéus Magnus. Ils réussirent dans leur double voyage ; mais l'été se passa avant que le roi pût rien préparer ni tenter : tant la prise d'un seul vaisseau et des ambassadeurs qu'il portait put retarder la guerre qui menaçait Rome ! Du côté de Capoue, Fabius avait franchi le Vulturne après avoir enfin conjuré les prodiges, et les deux consuls avaient réuni leurs forces. Compulteria, Trébula, Saticula, qui étaient passées aux Carthaginois, furent prises d'assaut par Fabius. Il y fit prisonniers les soldats laissés en garnison par Annibal, et, en même temps, un grand nombre de Campaniens. A Nola, comme l'année précédente, le sénat penchait pour Rome, le peuple pour Annibal ; des complots se tramaient secrètement pour massacrer la noblesse et livrer la ville. Pour en empêcher l'exécution, Fabius fit passer son armée entre Capoue et le camp d'Annibal, placé sur le mont Tifate ; il vint ensuite s'établir lui-même au-dessus du Vésuve dans le camp de Claudius. De là, il envoya le propréteur, avec les troupes qu'il commandait, pour veiller sur Nola.

XL. En Sardaigne, le préteur P. Manlius avait repris les opérations abandonnées depuis la grave maladie du préteur Q. Mucius. Manlius, après avoir mis à sec ses vaisseaux longs près de Carales, avait armé les équipages pour les faire servir sur terre ; quand il eut reçu l'armée du préteur, il se trouva à la tête de vingt-deux mille fantassins et douze cents cavaliers. Avec toutes ces forces, il marcha vers le territoire ennemi, et plaça son camp à peu de distance d'Hampsicora. Ce chef se trouvait alors chez les Sardes Pellites¹, dont il essayait de soulever la jeunesse pour en grossir ses troupes. Son fils, nommé Hiostus, commandait le camp. Ce jeune homme, emporté par la fougue de son âge, engagea témérairement un combat, où il fut défait et mis en déroute. Trois mille Sardes environ furent tués dans cet engagement, huit cents à peu près furent faits prisonniers. Le reste de l'armée, mis en fuite, se dispersa d'abord

1. Ils devaient ce nom aux peaux de bêtes dont ils se couvraient.

par les campagnes et les forêts, puis se réfugia à Cormes, capitale de ce pays, sur la nouvelle que le général y avait lui-même cherché un refuge. Cette bataille aurait terminé la guerre en Sardaigne, si la flotte carthaginoise, commandée par Annibal, et que la tempête avait jetée aux îles Baléares, ne fût survenue à temps pour ranimer l'espoir des révoltés. En apprenant qu'elle arrivait, Manlius se retira à Carales. Son départ favorisa la jonction d'Hampsicora avec le chef carthaginois. Asdrubal, après avoir débarqué ses troupes et renvoyé les vaisseaux à Carthage, se mit en marche sous la conduite d'Hampsicora, et alla ravager le territoire des alliés du peuple romain : il serait parvenu jusqu'à Carales, si l'armée de Manlius ne fût venue arrêter ces audacieux brigandages. D'abord les deux camps furent placés à peu de distance l'un de l'autre ; bientôt on fit quelques sorties en plaine, qui amenèrent de légères escarmouches, sans avantage décidé ; enfin on en vint à une bataille rangée. Le combat, où toutes les lignes étaient engagées, dura quatre heures. Les Sardes étaient accoutumés à être vaincus ; mais les Carthaginois tinrent longtemps la victoire en suspens ; enfin, quand déjà le carnage et la déroute des Sardes étaient complets, ils lâchèrent pied. Comme ils commençaient à fuir, l'aile des Romains, qui avait culbuté les Sardes, fit un demi-tour et vint envelopper les Carthaginois. Ce fut alors une boucherie plutôt qu'un combat. Douze mille ennemis, tant Sardes que Carthaginois, furent tués ; on fit près de trois mille sept cents prisonniers, et l'on prit vingt-sept étendards.

XLI. Ce qui rendit surtout cette journée illustre et mémorable, ce fut la prise du général Asdrubal, et celle d'Hannon et de Magon, nobles carthaginois. Magon, de la famille des Barca, était proche parent d'Annibal ; Hannon avait soulevé la Sardaigne, et assurément provoqué cette guerre. Ce combat ne fut pas moins signalé par le malheur des chefs sardes. Ainsi le fils d'Hampsicora, Hiostus, tomba sur le champ de bataille. Hampsicora fuyait avec quelques cavaliers : quand à la douleur de tant de désastres s'ajouta la

nouvelle de la mort de son fils, il se suicida, la nuit, pour que personne ne vint l'arrêter dans l'exécution de son projet. Tous les vaincus se réfugièrent à Cornes, qui, cette fois encore, leur servit de retraite. Mais Manlius, attaquant cette place avec ses troupes victorieuses, la reprit en peu de jours. Les autres villes qui avaient passé à Hampsicora et aux Carthaginois se rendirent de même, en donnant des otages. Manlius exigea d'elles de l'argent et du blé, selon leurs moyens et la gravité de leur faute, puis ramena son armée à Carales. Là, remettant à flot ses navires longs, il embarque les troupes qu'il avait amenées, et fait voile vers Rome, où il annonce au sénat la soumission de la Sardaigne. En même temps, il remet aux questeurs l'argent, aux édiles le blé, au préteur Q. Fulvius les captifs. Au même moment, le préteur T. Otacilius, passant de Lylibée en Afrique avec une flotte de cinquante vaisseaux, avait commencé par ravager le territoire carthaginois : de là il se rendait en Sardaigne, sur la nouvelle qu'Asdrubal venait d'y passer des Iles Baléares, lorsqu'il rencontra la flotte carthaginoise qui revenait en Afrique : un léger combat s'engagea en pleine mer ; sept navires carthaginois furent pris avec tout leur équipage ; la crainte dispersa les autres comme l'eût pu faire une tempête. Vers le même temps, Bomilcar vint avec les soldats, les éléphants et les provisions que Carthage envoyait à Annibal, débarquer devant Locres. Pour l'accabler à l'improviste, Ap. Claudius, sous prétexte de visiter sa province, se porte en toute hâte vers Messine avec son armée ; de là, profitant de la marée, il passe à Locres. Mais déjà Bomilcar était parti pour rejoindre Hannon dans le Bruttium, et les Locriens fermèrent leurs portes aux Romains. Appius, après avoir pris beaucoup de peine en pure perte, revint à Messine. Le même été, Marcellus sortit de Nole, qu'il occupait avec son corps d'armée, et fit de fréquentes excursions chez les Hirpiniens et les Samnites Caudiniens. Il y porta le fer et la flamme, et fit tant de ravages, qu'il renouvela pour le Samnium le souvenir de ses anciens désastres.

XLII. Aussi les deux peuples envoyèrent-ils sur-le-champ des députés à Annibal. Voici quel fut leur langage : « De nous-mêmes, et dès le principe, Annibal, nous avons été les ennemis du peuple romain, tant que nos forces nous l'ont permis. Trahis par elles, nous nous sommes associés au roi Pyrrhus. Abandonnés par lui, nous avons subi une paix nécessaire, et cela, pendant près de cinquante ans, jusqu'au jour où tu es venu en Italie. Attirés à toi, moins encore par ton courage et tes succès que par ta rare bonté et ta clémence envers nos concitoyens captifs que tu nous renvoyas, nous te sommes tellement attachés, qu'il nous suffit qu'Annibal, notre ami, respire, pour ne craindre ni les Romains, ni même, s'il est permis de le dire, la colère des dieux immortels. Mais, hélas ! tu vis, tu es victorieux, bien plus, tu es là, tu peux presque entendre les pleurs de nos femmes et de nos enfants, voir nos maisons qui brûlent ; et pourtant nous avons été, cet été, et à plusieurs reprises, désolés par des dévastations si cruelles, qu'il semble que ce soit M. Marcellus, et non Annibal, qui ait été vainqueur à Cannes. Aussi les Romains disent-ils que tu n'as de force que pour porter le premier coup, qu'ensuite tu languis, comme l'abeille qui a perdu son aiguillon. Pendant près de cent ans, nous avons fait la guerre au peuple romain, sans le secours d'aucun général, d'aucune armée étrangère, sauf les deux années où Pyrrhus s'aida plus de nos forces qu'il ne nous protégea par les siennes. Je ne veux pas vanter nos succès d'alors, deux consuls et deux armées consulaires passant sous le joug, et tant de trophées glorieux pour nos armes : mais les échecs et les malheurs que nous subîmes ensuite, nous en parlerions avec moins d'indignation que de nos calamités présentes. D'illustres dictateurs avec les maîtres de la cavalerie, deux consuls à la fois avec deux armées consulaires envahissaient notre territoire : mais, du moins, ils envoyaient des éclaireurs, ils disposaient des postes de réserve et marchaient en bataillons réguliers au pillage de nos champs ; aujourd'hui, un propréteur, un mince détachement destiné à la garde de Nole, voilà ce dont nous

sommes la proie. Ils ne vont même plus en corps, ils parcourent comme des brigands tout notre territoire, avec plus d'insouciance que s'ils se promenaient dans la campagne de Rome. Et la raison, c'est que tu ne nous protèges pas, et que toute notre jeunesse, qui nous défendrait si elle était dans nos foyers, sert sous tes drapeaux. Pourtant, ce serait te calomnier et calomnier tes troupes que de supposer qu'il vous est difficile, à vous qui avez battu et exterminé tant d'armées romaines, d'accabler ceux qui nous dévastent, errant au hasard, sans drapeaux, courant chacun où les entraîne l'espoir souvent trompeur, de trouver du butin. Il suffit de quelques Numides pour les faire disparaître; et, en nous secourant, du même coup tu enlèveras à Nole sa garnison; si toutefois, après nous avoir jugés dignes de ton alliance, tu nous juges, aujourd'hui que nous sommes livrés à toi, dignes de ta protection. »

XLIII. Annibal leur répondit « que les Hirpiniens et les Samnites faisaient tout en même temps : ils annonçaient leurs désastres, demandaient du secours, et se plaignaient qu'on les abandonnât sans défense. Or ils auraient dû avant tout avertir; puis, demander de l'aide; et, à la fin seulement, s'ils n'avaient rien obtenu, se plaindre d'avoir vainement imploré du secours. Pour lui, il ne veut pas envoyer son armée sur les terres des Hirpiniens et des Samnites, pour ne pas leur être une charge de plus; mais il s'établira près de leurs frontières, sur le territoire des alliés du peuple romain : ainsi il enrichira ses propres soldats par le pillage, et il éloignera par la crainte les ennemis du Samnium. Quant à la guerre contre les Romains mêmes, comme Trasimène a été une plus belle victoire que la Trébie, et Cannes que Trasimène, il veut de même effacer le souvenir de Cannes par une victoire plus belle et plus éclatante. » Après cette réponse, il congédia les députés, chargés de présents. Pour lui, laissant à Tifate une petite garnison, il se mit en route pour Nole avec le reste de l'armée. Hannon s'y rendit également du Bruttium avec les renforts venus de Carthage et les éléphants. Annibal établit son camp près de la ville;

mais bientôt, par les informations qu'il prend, il s'assure que les détails donnés par les ambassadeurs sont complètement inexacts. Ainsi, telle était la circonspection de Marcellus qu'il ne donnait aucune prise, ni à l'ennemi ni à la fortune. Ce n'était qu'après avoir reconnu le pays, placé des postes imposants, assuré sa retraite, qu'il ravageait la campagne. Toutes les mesures et toutes les précautions étaient prises comme si Annibal eût été là. Dès qu'il avait été instruit de l'approche de l'ennemi, il avait tenu ses troupes dans les murs : les sénateurs de Nole avaient reçu ordre de se promener sur les remparts et d'observer de tous côtés ce que ferait l'ennemi. Du côté des Carthaginois, Hannon s'avance un jour jusqu'au pied des murailles, et demande à entrer en conférence avec Hérennius Bassus et Hérius Pettius : ceux-ci sortent, avec l'autorisation de Marcellus, et l'entretien s'engage par le moyen d'interprètes. Hannon vante le courage et la fortune d'Annibal, rabaisse au contraire le peuple romain, dont la majesté décroît avec la force. « Et pourtant, à chances égales, comme c'était autrefois, des peuples qui savent combien dur est l'empire de Rome pour ses alliés, combien grande a été la bienveillance d'Annibal pour tous les prisonniers de race italienne, devraient préférer l'alliance de Carthage à celle de Rome. Les deux consuls, fussent-ils ensemble à Nole avec leurs armées, ils ne pourraient pas plus lutter contre Annibal qu'autrefois à Cannes : que fera donc un seul préteur avec peu de soldats, et encore, de nouvelles recrues ? C'est donc leur intérêt, plus encore que celui d'Annibal, que Nole se rende d'elle-même sans attendre qu'on emploie la force ; car pour Annibal, il entrera dans Nole comme il est entré dans Capoue et dans Nucérie. Mais quelle différence entre le sort de ces deux villes ! Placée entre elles deux, Nole ne peut l'ignorer. Il ne veut pas présager ce qui menace la ville prise de vive force ; il aime mieux leur garantir que, s'ils livrent Nole et Marcellus avec la garnison, personne autre qu'eux-mêmes ne dictera les conditions de leur traité et de leur alliance avec Annibal.

XLIV. Hérénnius répondit « que, depuis bien des années, le peuple de Rome et celui de Nole étaient amis, sans qu'aucun des deux l'eût jamais regretté. S'ils avaient voulu changer avec la fortune, ils n'auraient pas attendu si tard. Pour se livrer à Annibal ils n'auraient point demandé une garnison romaine. Avec ceux qui sont venus pour les défendre l'alliance est étroite ; elle le sera à tout jamais. » Cette entrevue fit renoncer Annibal à l'espoir de devenir maître de Nole par trahison. Il entoura donc la place de ses troupes, afin de l'attaquer sur tous les points à la fois. Quand Marcellus le vit au pied des remparts, comme il avait eu soin de ranger ses légions en bataille derrière la porte, il fit une vigoureuse sortie. Dans le premier choc, quelques Carthaginois sont frappés et tombent ; mais bientôt on accourt au secours des combattants ; et, les forces une fois égales, la lutte devient sanglante. Elle fût même devenue une des batailles les plus mémorables, si la pluie, tombant par torrents, n'eût séparé les combattants. Il n'y eut en somme, ce jour-là, qu'un engagement insignifiant, qui ne fit qu'irriter les esprits ; les Romains rentrèrent dans la ville, les Carthaginois dans leur camp. Cependant, ceux-ci, dans l'étonnement causé d'abord par la sortie des ennemis, avaient perdu trente hommes, les Romains pas un seul. La pluie, après avoir tombé toute la nuit, ne cessa qu'à la troisième heure¹ le lendemain ; aussi, bien que des deux côtés on désirât ardemment combattre, resta-t-on ce jour-là dans les retranchements. Le troisième jour, Annibal détacha une partie de ses troupes pour aller fourrager sur le territoire de Nole. Marcellus s'en aperçoit ; et aussitôt il fait sortir ses troupes et présente la bataille. Annibal ne la refuse pas. Il y avait environ l'espace d'un mille entre la ville et le camp. C'est sur ce terrain (car Nole est dans un pays de plaine) que s'engage l'action. Le cri poussé des deux côtés, entendu des fourrageurs les moins éloignés, les ramène au combat qui vient de s'engager. De leur côté, les Nolans viennent

¹ Neuf heures du matin.

grossir l'armée romaine. Marcellus les complimente et leur prescrit de se joindre à la réserve, d'enlever les blessés du champ de bataille, sans se mêler à l'action, à moins qu'il ne leur en donne l'ordre.

XLV. L'avantage restait indécis : tous déployaient une grande énergie, généraux à encourager leurs troupes et soldats à combattre. Marcellus invite les siens à pousser vivement ces ennemis qu'ils ont vaincus trois jours auparavant, qu'on a repoussés de Cumes depuis peu de jours, les mêmes enfin qu'il a chassés de Nole, l'année précédente, à la tête d'une autre armée. « Tous ne sont pas sur le champ de bataille : les fourrageurs courent par la campagne; mais ceux qui combattent sont énervés par les délices de Capoue, le vin, les courtisanes et toutes les débauches où ils se sont plongés durant un hiver entier. En eux, plus d'énergie, plus de forces; ils ont perdu cette vigueur de l'esprit et du corps qui leur a fait franchir les sommets des Pyrénées et des Alpes. On n'a plus à combattre que les restes de ces braves guerriers, qui à peine soutiennent leurs armes et se soutiennent eux-mêmes. Capoue, pour Annibal, a été ce qu'avait été Canne pour Rome. Là est le tombeau de leur vaillance, de leur discipline militaire; là est ensevelie la gloire du passé et l'espérance de l'avenir. » Tandis que Marcellus encourageait ainsi ses soldats en rabaisant les Carthaginois, Annibal accablait ses troupes de reproches bien plus graves encore : « Il reconnaissait, disait-il, les mêmes armes et les mêmes étendards qu'il avait vus et guidés à la Trébie, à Trasimène, puis enfin à Canne; mais les soldats qui sortent des quartiers d'hiver de Capoue ne sont plus ceux qui y étaient entrés. Un lieutenant romain, une seule légion, une seule aile de cavalerie, voilà ce qui suffit presque à vous faire reculer, vous, devant qui n'ont jamais pu tenir deux armées consulaires réunies ! Voici deux fois que Marcellus, avec de nouvelles recrues et quelques soldats de Nole, ose nous provoquer ! Où donc est-il, le brave qui arracha de son cheval le consul C. Flaminius et lui trancha la tête ? Celui qui a tué Paul Émile à Canne ? Votre fer est-il donc émoussé ?

vos bras engourdis ? ou bien y a-t-il quelque autre prodige ? Quoi ! accoutumés à triompher du nombre, vous ne pouvez même plus résister, quoique plus nombreux ! Hardis en paroles, vous disiez que vous prendriez Rome d'assaut si l'on vous y menait. On vous demande moins aujourd'hui. Je ne veux que faire l'épreuve de votre force et de votre courage. Prenez d'assaut cette ville de Nole, située en plaine, et que ne protège ni un fleuve, ni la mer. Quand vous sortirez de cette ville opulente chargés de butin, je vous conduirai où vous voudrez, ou je vous suivrai. »

XLVI. Ni éloges ni reproches ne purent leur rendre le courage. Ils plièrent sur tous les points, tandis que les Romains sentaient croître leur ardeur, encouragés, et par les exhortations de leur chef, et par les cris favorables que poussaient les Nolans. Les Carthaginois s'enfuirent donc et furent refoulés dans leur camp. Les soldats romains voulaient assiéger ce camp ; mais Marcellus les ramena à Nole, au milieu de la joie et des félicitations du peuple même, bien qu'il eût jusque-là penché pour les Carthaginois. Il y eut, ce jour-là, plus de cinq mille hommes tués, six cents prisonniers ; on prit dix-neuf drapeaux et deux éléphants ; quatre avaient été tués sur le champ de bataille. Il n'y eut même pas mille Romains tués. Le lendemain, par une sorte de trêve tacite, la journée fut employée de part et d'autre à ensevelir les morts. Marcellus, pour accomplir le vœu qu'il en avait fait à Vulcain, brûla les dépouilles des ennemis. Trois jours après, soit mécontentement, soit espoir d'un service plus avantageux, douze cent soixante-deux cavaliers, tant Numides qu'Espagnols, passèrent à Marcellus. Leur brave et fidèle concours fut souvent utile aux Romains dans cette guerre. En récompense, ils reçurent des terres, les Espagnols en Espagne, les Numides en Afrique. Annibal, après avoir renvoyé Hannon dans le Bruttium avec les troupes qu'il avait amenées, va prendre lui-même ses quartiers d'hiver en Apulie, et s'arrête aux environs d'Arpi. A peine Q. Fabius a-t-il appris le départ d'Annibal pour l'Apulie, qu'il fait apporter de Nole et de Naples du blé

pour le camp de Suessula. Il laisse dans ce camp, dont il a consolidé les fortifications, une garnison suffisante pour le défendre pendant l'hiver, se rapproche de Capoue et porte le fer et la flamme sur le territoire de Campanie. Aussi, à la fin, les Campaniens sont-ils contraints, malgré le peu de confiance qu'ils ont dans leurs forces, de sortir de leurs murs et d'établir leur camp en plaine, devant leur ville. Ils avaient six mille hommes sous les armes ; l'infanterie était faible, la cavalerie valait mieux : c'étaient donc avec leurs cavaliers qu'ils harcelaient l'ennemi. Dans le grand nombre des nobles chevaliers se faisait remarquer Cerrinus Jubellius, surnommé Tauréa. Citoyen de Rome en même temps, il était de beaucoup le plus vaillant des chevaliers campaniens : en effet, quand il avait servi dans l'armée romaine, un seul Romain, Claudius Asellus, avait pu, comme cavalier, lui disputer le premier rang. Alors Tauréa, après avoir passé et repassé devant les escadrons ennemis en le cherchant des yeux, fait faire silence, et demande où est Claudius Asellus : « Après lui avoir si souvent contesté en paroles la supériorité, que ne vient-il décider la question par le fer ? Vaincu, il laissera de riches dépouilles ; vainqueur, il prendra celles de Tauréa. »

XLVII. Asellus était au camp. A la nouvelle de ce défi, il prend seulement le temps de demander au consul l'autorisation de combattre hors des rangs un ennemi qui l'a provoqué. Le consul l'y autorisant, il saisit aussitôt ses armes, s'avance au delà des portes, appelle Tauréa, et se met à sa disposition pour lutter où il voudra. Les Romains étaient sortis en foule pour être témoins de ce duel ; et les Campaniens remplissaient, pour voir ce spectacle, et les palissades de leur camp, et les murailles de leur ville. Après quelques fiers défis qu'ils se jettent pour rehausser l'éclat de leur lutte, ils se précipitent l'un contre l'autre, la lance en avant. Mais l'étendue du terrain leur permettait de s'éviter l'un l'autre, et le combat se prolongeait sans qu'aucun d'eux fût blessé. Alors le Campanien dit au Romain : « Ce sera un combat de chevaux et non de cavaliers, à moins que nous ne

quitions la plaine pour nous engager dans ce chemin creux : là, impossible de s'esquiver, il faudra bien en venir aux mains. » Claudius, plus prompt que la parole, pousse son cheval dans le chemin creux : Tauréa, plus audacieux en paroles qu'en actions : « A d'autres ! laissons l'âne dans le fossé. » Ce mot est depuis devenu proverbe à la campagne. Claudius, après avoir parcouru ce chemin dans toute son étendue sans rencontrer son ennemi, remonte en plaine, où il insulte à la lâcheté de Tauréa, et rentre au camp en vainqueur, au milieu de la joie et des félicitations de tous. A ce combat équestre quelques annales ajoutent une circonstance merveilleuse, qui cependant passe généralement pour vraie. Claudius, en poursuivant Tauréa qui s'enfuyait vers la ville, serait entré par une des portes qui était ouverte, et serait ressorti par une autre, sans que les ennemis, stupéfaits d'un tel prodige, fissent un mouvement contre lui.

XLVIII. Dès lors, les deux camps restèrent dans l'inaction ; et même le consul reporta son camp en arrière pour que les Campaniens pussent faire leurs semailles. Il ne dévasta le territoire que lorsque l'herbe des blés fut déjà assez haute pour qu'on en fit du fourrage. Ce fourrage fut transporté dans le camp de Claudius, au-dessus de Suessula, où l'on fit les constructions nécessaires pour passer l'hiver. L'ordre fut donné au proconsul M. Claudius de ne garder à Nole que les troupes nécessaires pour la défense de la place, et de renvoyer le reste à Rome. On épargnait ainsi une charge aux alliés et des dépenses à la République. T. Gracchus ramena également ses légions de Cumes à Lucéria en Apulie. De là, il envoya à Brindes le préteur M. Valérius avec l'armée qu'il avait alors à Lucérie, en le chargeant de protéger la côte des Salentins et de prendre toutes les mesures nécessaires contre Philippe et la guerre de Macédoine. A la fin de cet été, dont nous avons enregistré tous les événements, on reçut des deux Scipions, Publius et Gnéus, des lettres annonçant les beaux et éclatants succès obtenus par eux en Espagne. Mais, ajoutaient-ils, ils n'avaient pas

d'argent pour payer le soldat ; la troupe manquait de pain et de vêtements ; les équipages de la flotte manquaient de tout. Pour ce qui était de la solde , si le trésor public était vide, ils trouveraient quelque moyen de tirer de l'argent de l'Espagne ; mais le reste, il fallait absolument qu'on le leur envoyât de Rome : autrement, il leur était impossible de conserver et l'armée et la province. A la lecture de ces lettres, il n'était personne qui ne reconnût que tout en était vrai et que ces demandes étaient fondées ; mais on songeait en même temps aux immenses armées de terre et de mer qu'on entretenait, et à la flotte nouvelle et considérable qu'on allait avoir à équiper, si la guerre s'engageait avec la Macédoine. La Sicile et la Sardaigne, qui avaient payé un tribut avant la guerre, pouvaient à peine nourrir les armées qui les protégeaient. Pour subvenir aux dépenses, on n'avait que l'impôt ; et, précisément, le nombre de ceux qui le payaient était diminué par les pertes immenses essuyées au lac de Trasimène et à Cannes. Accabler ceux qui survivaient d'impôts toujours grossissants, c'était les faire périr d'une autre manière. La République ne pouvait vivre que par son crédit, nullement par ses propres ressources. Il fallait donc que le préteur Fulvius se rendit à l'assemblée du peuple, y exposât la situation embarrassée de la République, et exhortât ceux qui s'étaient enrichis dans le maniement des fonds de l'État à faire des avances à l'État auquel ils devaient leur fortune. Ils fourniraient tout ce dont avait besoin l'armée d'Espagne, sur la promesse expresse qu'ils seraient payés les premiers, dès qu'il y aurait de l'argent au trésor. Telle fut la proclamation du préteur à l'assemblée du peuple. Il fixa le jour où il devait adjudger les fournitures d'habillements et de blé pour l'armée d'Espagne et de tous les objets qui seraient nécessaires aux équipages de la flotte.

XLIX. Le jour venu, il se présenta trois compagnies composées de dix-neuf citoyens. Ils exigeaient deux conditions : d'abord ils seraient exemptés du service militaire pendant la durée de ce service public ; en outre, tout ce

qu'ils embarqueraient leur serait assuré par l'État contre l'ennemi ou la tempête. Ces deux conditions obtenues, ils se rendirent adjudicataires, et ce service public se fit avec l'argent des particuliers. Tel était alors le patriotisme et le zèle pour l'État, qui animait d'un seul et même esprit toutes les classes de la société. Ces marchés, acceptés avec un grand empressement, furent exécutés avec une fidélité scrupuleuse ; on eût dit que, comme autrefois, les fonds étaient fournis par le trésor public regorgeant de richesses. Quand ces convois arrivèrent, Asdrubal, Magon et Hamilcar, fils de Bomilcar, assiégeaient la place d'Iliturgi, qui était passée aux Romains. Les Scipions, s'élançant à travers ces trois camps ennemis, venaient, après avoir soutenu une lutte des plus vives et massacré ceux qui voulaient les arrêter, d'apporter dans la ville alliée du blé dont on avait grand besoin. Aussitôt, ils exhortent les numides à défendre leurs murailles avec le même courage que vient de déployer l'armée romaine en combattant pour eux, et les conduisent à l'attaque du plus grand des camps, celui d'Asdrubal. Les deux chefs carthaginois et les deux armées, voyant qu'il s'agit d'une lutte décisive, se portent également sur ce point. Les troupes sortent du camp, et le combat s'engage. Les ennemis avaient, ce jour-là, soixante mille hommes, les Romains environ seize mille. Cependant la victoire ne fut pas douteuse ; et même, les Romains tuèrent plus d'ennemis qu'ils n'avaient eux-mêmes de soldats. Ils prirent plus de trois mille hommes, un peu moins de mille chevaux, cinquante-neuf enseignes et sept éléphants. Cinq éléphants avaient été tués dans l'action. Les trois camps furent pris ce même jour. Le siège d'Iliturgi fut levé ; mais aussitôt les Carthaginois allèrent faire celui d'Intibili. Ils avaient complété leurs cadres avec des hommes de cette province, de toutes la plus avide de guerre, pourvu qu'il y eût espoir de butin ou de solde. Elle était d'ailleurs fort peuplée à cette époque. Une seconde bataille amena les mêmes résultats. On tua plus de treize mille ennemis ; on en prit deux mille avec quarante-deux enseignes et neuf éléphants. Ces suc-

cès avaient ramené aux Romains presque tous les peuples espagnols. Dans cette campagne, l'Espagne avait été le théâtre d'événements bien plus importants que ceux qui se passèrent en Italie.

LIVRE XXIV.

Hiéronyme, roi de Syracuse, dont l'aïeul Hiéron avait été l'ami du peuple romain, passe aux Carthaginois. Sa cruauté et sa tyrannie irritent ses sujets qui le massacrent. — Victoire remportée près de Bénévent par le proconsul Ti. Sempronius Gracchus sur les Carthaginois et sur Hannon leur chef. — Comme il doit son succès surtout aux esclaves, il leur rend la liberté. — Claudius Marcellus, consul, assiège Syracuse en Sicile, contrée qui s'était presque tout entière soulevée en faveur de Carthage. — La guerre est déclarée à Philippe, roi de Macédoine. — Vaincu pendant la nuit, et mis en fuite auprès d'Apollonie, ce prince regagne difficilement son royaume avec des troupes presque désarmées. — Le préteur Valérius est chargé de cette expédition. — Avantages remportés en Espagne sur les Carthaginois par P. et Cn. Scipion. — Alliance avec Syphax, roi de Numidie. — Défait par Massinissa, roi des Massyliens, et alors, allié des Carthaginois, Syphax passe, avec des forces imposantes, dans le pays des Maurusiens, du côté de Gadès, où l'Espagne est séparée de l'Afrique par un détroit. — Les Celtibériens sont également admis dans l'amitié de Rome. — Pour la première fois, la République reçoit dans ses armées des soldats mercenaires.

I. A son retour de la Campanie dans le Bruttium, Hannon, aidé et conduit par les Bruttiens, fit une tentative sur les villes grecques toujours fidèles à leur alliance avec Rome, et d'autant plus, qu'elles voyaient dans le parti de Carthage les Bruttiens, qui leur inspiraient autant de haine que de crainte. On se porta d'abord sur Rhégium et l'on y employa quelques jours sans arriver à aucun résultat. Pendant ce temps, les Locriens transportaient de la campagne dans la ville le bois et toutes les choses nécessaires à

la vie, tant pour leurs propres besoins que pour ne rien laisser à prendre à l'ennemi. De jour en jour, une multitude plus considérable s'échappait par les portes de la ville. Il n'y resta à la fin que ceux qu'on obligeait à réparer les murailles et les portes et d'amonceler des armes sur les remparts. Cette multitude d'habitants de tout âge et de toute condition errait çà et là dans la campagne, la plupart même étaient sans armes. Le chef carthaginois, Amilcar, lança contre eux sa cavalerie. Elle avait ordre de ne maltraiter personne, et se borna à disposer quelques pelotons de manière à fermer à ces bandes éparses le retour dans la place. Le général se posta sur une éminence d'où il domine la campagne et la ville, et envoya sous les murs une cohorte de Brutiens chargée de demander une conférence avec les principaux Locriens, de leur promettre l'amitié d'Annibal et de les engager à livrer la ville. D'abord ils ne voulaient pas croire à ce que disaient les Brutiens; mais, quand ils aperçurent les Carthaginois sur les hauteurs, et quand quelques fuyards vinrent annoncer que tout le reste des Locriens était au pouvoir de l'ennemi, la crainte fut enfin la plus forte. Ils répondirent qu'ils allaient consulter le peuple, et, aussitôt, convoquèrent l'assemblée. Là, tous les esprits légers étaient naturellement portés vers un changement et une alliance nouvelle, et ceux dont les parents étaient hors de la ville retenus par l'ennemi se trouvaient liés comme s'ils eussent donné des otages : il n'y avait donc que quelques citoyens à vouloir qu'on restât fidèle à Rome; et encore se contentaient-ils de le penser sans oser le déclarer ouvertement. C'est ainsi qu'avec une apparente unanimité l'on passa aux Carthaginois. L. Atilius, commandant de la garnison, et les soldats romains furent conduits secrètement au port et embarqués pour Rhégium : alors on reçut Amilcar et les Carthaginois dans la ville, à la condition que l'on conclurait sur-le-champ un traité où les deux peuples stipuleraient d'égal à égal. Ce traité faillit être rompu dès la reddition de la ville, car Amilcar accusait les Locriens d'avoir usé de ruse en faisant échapper les Romains, et les Locriens affirmaient que la

garnison avait fui à leur insu. Des cavaliers partirent même à la poursuite des Romains, dans le cas où le flot aurait retardé leur départ ou bien ramené les vaisseaux sur la côte. Mais ils ne purent les rejoindre. Ils aperçurent d'autres navires qui traversaient de Messine à Rhégium. C'étaient des soldats romains que le préteur Claudius envoyait comme garnison dans la place. On renonça donc sur-le-champ à Rhégium. Par ordre d'Annibal un traité fut signé avec les Locriens : « ils vivraient libres sous leurs lois ; la ville serait ouverte aux Carthaginois, et le port resterait au pouvoir des Locriens. » Cette alliance obligeait Carthaginois et Locriens à s'aider mutuellement, soit en paix soit en guerre.

II. Les Carthaginois s'éloignèrent ainsi du détroit, au vif mécontentement des Bruttians, qui, après s'être promis de piller Rhégium et Locres, avaient dû ne pas y toucher. Aussi, ne comptant plus que sur eux-mêmes, ils lèvent et arment quinze mille hommes, et marchent seuls contre Crotone, dont ils font le siège. Crotone étant aussi une ville grecque et une place maritime, ils espéraient augmenter beaucoup leur puissance s'ils s'emparaient d'un port de mer et d'une place protégée par de fortes murailles. Ils avaient pourtant une inquiétude : ils n'osaient guère se passer ouvertement du secours des Carthaginois, car c'était ne plus agir avec eux en alliés ; et, d'autre part, si les Carthaginois allaient encore se faire les arbitres de la paix, au lieu de les aider dans la guerre, ils pourraient bien avoir combattu vainement devant Locres comme devant Crotone, pour affermir l'indépendance de leurs ennemis. On se décida donc à envoyer une ambassade vers Annibal, et à obtenir de lui que Crotone, une fois prise, appartint aux Bruttians. Annibal répondit que sur les lieux seulement on pourrait prendre une détermination à cet égard ; il renvoya l'ambassade à Hannon, qui ne fit aucune réponse positive. En effet, il ne voulait pas, non plus qu'Annibal, le pillage d'une ville célèbre et opulente ; en même temps, ils espéraient que Crotone, attaquée par les Bruttians, sans l'approbation et

sans l'aide des Carthaginois, ne s'en rendrait que plus tôt à eux. Dans Crotone, il n'y avait communauté, ni d'avis, ni de dispositions. En effet, c'était une sorte d'épidémie qui avait envahi toutes les villes d'Italie, que cette division du peuple et de la noblesse, celle-ci inclinant vers les Romains, celui-là penchant vers Carthage. Un transfuge de la ville annonce aux Bruttians ces dissensions : il leur apprend que le chef du peuple, Aristomachus, veut livrer la ville; que dans cette place immense et où l'enceinte des murailles est si étendue, les postes et les corps de garde sont confiés en partie aux nobles, en partie au peuple : à tous les endroits gardés par le peuple on trouvera le passage ouvert. Encouragés et conduits par ce transfuge, les Bruttians cernent la ville : introduits aussitôt par le peuple, ils prennent du premier coup tous les postes, excepté la citadelle, au pouvoir des sénateurs. Ceux-ci, en cas d'événement, s'étaient depuis longtemps ménagé cette ressource. Aristomachus s'y réfugia aussi, en homme qui avait voulu livrer la place aux Carthaginois et non pas aux Bruttians.

III. Crotone avait une enceinte de douze mille pas de circonférence avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie. Dépeuplée par cette guerre, à peine en restait-il une moitié qui fût habitée. Le fleuve, qui d'abord avait traversé la ville, coulait alors en dehors de la partie habitée; la citadelle en était également éloignée. A six milles de la ville était un temple célèbre, plus célèbre que la ville même : c'était celui de Junon Lacinienne ¹, révérend de tous les peuples d'alentour. Autour était un bois sacré, fermé par une épaisse forêt de très-hauts sapins. Au centre du bois se trouvaient de gras pâturages où paissaient, sans berger, des troupeaux de toute sorte consacrés à la déesse. A la tombée de la nuit, chaque espèce revenait séparément à son étable, sans avoir jamais eu à souffrir ou des attaques des bêtes fauves, ou des pièges des hommes. On avait donc tiré de ces troupeaux des

1. Ce temple était situé sur le promontoire de Lacinium; aujourd'hui *Cape delle Colonne*. — Les colonnes dont il reste des débris étaient sans doute celles du temple.

produits considérables, qu'on avait employés à élever une colonne d'or massif consacrée à la déesse : ainsi le temple, célèbre par sa sainteté, l'était devenu aussi par ses richesses. Comme il arrive toujours, à un lieu si célèbre se rattachent quelques miracles : on raconte que, dans le vestibule de ce temple, il y a un autel dont la cendre n'est jamais enlevée par aucun vent. Quant à la citadelle de Crotone, qui, d'un côté, domine la mer, et, de l'autre, regarde la campagne, elle n'avait été d'abord fortifiée que par sa position naturelle; ensuite on l'avait entourée d'un mur à l'endroit où Denys, tyran de Sicile, l'avait prise par ruse, en escaladant les rochers qui la soutiennent par derrière. Cette citadelle, qui semblait alors suffisamment forte, se trouvait occupée par les nobles de Crotone; le peuple s'était joint aux Bruttians pour l'assiéger. Mais, à la fin, les Bruttians se voyant dans l'impossibilité de prendre par eux-mêmes la citadelle, demandèrent, contraints par la nécessité, le secours d'Hannon. Celui-ci essaya de décider les Crotoniates à la soumission : qu'ils consentissent à recevoir une colonie de Bruttians, et leur ville dépeuplée, dont la guerre a fait un désert, retrouverait son ancienne population. Mais ces raisons ne touchèrent qu'un seul homme, Aristomachus. Les autres affirmaient qu'ils mourraient avant que de se mêler aux Bruttians, pour altérer leurs mœurs, leur religion, leurs lois et bientôt leur langage. Abandonné à lui seul, Aristomachus n'avait pas assez d'influence pour les amener à se rendre; il ne pouvait pas non plus livrer la citadelle comme il avait livré la ville : il passa donc comme transfuge auprès d'Hannon. Peu de temps après, des députés de Locres, entrant dans la citadelle avec la permission d'Hannon, persuadèrent aux Crotoniates de se laisser transporter dans Locres plutôt que de subir les dernières extrémités. A l'avance, les Locriens avaient obtenu l'autorisation d'Annibal, en lui envoyant une députation à cet effet. C'est ainsi que Crotone fut évacuée; les Crotoniates, conduits jusqu'au rivage, s'y embarquèrent. Toute la population se retira à Locres. En Apulie, l'hiver même n'interrompit pas les hostilités entre les Romains et Annibal. Le

consul Sempronius avait ses quartiers à Lucéria; Annibal, près d'Arpi. Le hasard ou l'occasion favorable pour l'un ou l'autre camp amenait entre eux de légers engagements : les Romains s'y aguerrissaient, et devenaient chaque jour plus prudents et plus habiles à éviter les embûches de l'ennemi.

IV. En Sicile, tout était changé pour les Romains depuis la mort d'Hiéron et l'avènement de son petit-fils Hiéronyme. C'était un enfant à peine capable d'user modérément de la liberté, et à plus forte raison du pouvoir. Ses tuteurs, ses amis se hâtèrent d'exploiter sa faiblesse et de le précipiter dans tous les vices. Hiéron l'avait prévu; aussi, aux derniers jours de sa vieillesse, avait-il songé, dit-on, à laisser Syracuse libre, de peur qu'entre les mains d'un enfant ce pouvoir, fondé et affermi par la vertu, ne vint à succomber sous le mépris. Ce dessein avait été vivement combattu par les filles d'Hiéron, certaines que cet enfant n'aurait que le nom de roi, et que toute l'autorité leur reviendrait à elles et à leurs maris Andranodorus et Zoïppus, nommés les premiers tuteurs du jeune roi. Il était malaisé à un vieillard de quatre-vingt-dix ans, obsédé nuit et jour par des caresses de femmes, de conserver sa liberté d'esprit et de sacrifier à l'État les intérêts de sa famille. Il se contenta donc de laisser au jeune homme quinze tuteurs, leur recommandant, à son lit de mort, de conserver intacte la foi qu'il avait gardée cinquante ans au peuple romain, de veiller à ce que le jeune prince suivit surtout les traces de son aïeul, et demeurât fidèle aux principes qui l'avaient élevé. Telles furent ses instructions. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que les tuteurs portèrent à la connaissance de tous son testament, et présentèrent à l'assemblée leur pupille âgé d'environ quinze ans. Un petit nombre seulement de citoyens, et encore placés par eux dans la foule pour applaudir, approuvèrent le testament. Les autres, désolés comme s'ils eussent perdu un père, ne manifestaient que de la crainte au milieu de la cité en deuil. On célébra les funérailles du roi, et elles furent signalées autant par les regrets et la tendresse

des citoyens que par la douleur de ses enfants. Bientôt après, Andranodorus écarta tous les autres tuteurs, en alléguant qu'Hiéronyme était déjà un jeune homme capable de régner. Déposant lui-même la tutelle qu'il partageait avec plusieurs autres, il réunit en ses seules mains le pouvoir de tous.

V. Il eût été difficile même à un roi vertueux et modéré de gagner la faveur des Syracusains en succédant à un roi aussi aimé qu'Hiéron. Mais Hiéronyme, comme s'il eût voulu, par ses vices, faire regretter son aïeul, montra, dès le premier moment, combien tout était changé. Ainsi, les Syracusains qui, pendant tant d'années, n'avaient vu ni Hiéron, ni Gélon son fils, se distinguer par leurs vêtements ou par quelque insigne des autres citoyens, furent surpris de voir la pourpre, le diadème, les satellites armés. Bien plus, le roi sortait de son palais sur un char à quatre chevaux blancs, comme avait fait Denys le tyran. Tout, d'ailleurs, répondait à cet appareil et à ces dehors de tyrannie : mépris de l'humanité entière, dédain en écoutant, insolence en parlant, soin de se rendre inaccessible à tous, et même à ses tuteurs; des débâches inouïes, une cruauté sauvage. Aussi, telle était la terreur universelle, que, de ses tuteurs, quelques-uns prévirent par le suicide ou par un exil volontaire les supplices qu'ils redoutaient. Trois d'entre eux, ayant seuls un accès plus facile dans le palais, Andranodore et Zoïppus, gendres d'Hiéron, et un certain Thrason, ne se faisaient écouter que sur une seule question, celle de l'alliance. Les deux premiers penchaient pour Rome, Thrason pour Carthage. L'ardeur de leurs débats attirait de temps en temps l'attention du jeune roi. A ce moment, une conjuration formée contre la vie du roi est découverte par un certain Callon, de l'âge d'Hiéronyme, et admis par lui dès l'enfance dans une complète intimité. Le dénonciateur avait pu désigner un des conjurés, Théodotus, qui avait voulu le gagner lui-même au complot. Ce Théodotus est saisi sur-le-champ, et livré à Andranodore pour être mis à la torture. Il avouait sans hésiter qu'il était coupable, mais refusait de nommer

ses complices. A la fin, après des tortures telles que l'homme n'en peut supporter, il feint d'être vaincu par la douleur, et, détournant les soupçons de ses complices pour charger des innocents, il déclare faussement que Thrason est à la tête du complot : sans un tel appui, les conjurés n'auraient jamais osé former un si périlleux projet. Il désigne alors, dans l'entourage du tyran, ceux des plus méprisables dont les noms se présentent à son esprit au milieu des douleurs et des gémissements. Le nom de Thrason donna surtout, pour le roi, du poids à ces dénonciations. Il fit trainer Thrason au supplice, avec les autres, tout aussi innocents que lui. Aucun des vrais conjurés, bien qu'on prolongeât les tortures de leur complice, ne se cacha ou ne s'enfuit : tant ils avaient foi dans le courage et le dévouement de Théodotus, tant Théodotus lui-même avait d'énergie pour cacher son secret.

VI. Le seul lien qui maintenait l'alliance avec Rome disparaissait ainsi avec Thrason. Le parti de la défection devait donc évidemment prendre le dessus. On envoya une députation vers Annibal, qui, à son tour, envoya au roi en même temps qu'un jeune Carthaginois de haute naissance, nommé Annibal, Hippocrate et Épicyde, deux citoyens nés à Carthage, mais qui avaient pour grand-père un Syracusain exilé; leur mère d'ailleurs était Carthaginoise. Par leur intermédiaire, un traité fut conclu entre Annibal et le tyran syracusain; les envoyés restèrent même auprès du tyran, avec le consentement d'Annibal. Appius Claudius était préteur de Sicile. A la nouvelle de cet événement, il se hâta d'envoyer une ambassade à Hiéronyme. Les députés se présentèrent comme venant renouveler l'alliance faite avec son aïeul; mais Hiéronyme les écouta pour la forme, et, à leur départ, leur demanda en plaisantant « quelle avait été leur perte à Cannes; les députés d'Annibal, en effet, faisaient un récit à peine croyable : il voulait savoir au juste la vérité afin de s'attacher, en connaissance de cause, aux uns ou aux autres. » Les Romains répondirent : « qu'ils reviendraient quand il voudrait bien écouter sérieusement les

ambassades. » Et ils partirent en lui conseillant, plutôt qu'en le priant, de ne pas trahir légèrement sa parole. Hiéronyme envoya alors des députés à Carthage pour signer un traité d'alliance avec Annibal. Ce traité portait que, les Romains une fois chassés de la Sicile, et ce résultat serait bientôt obtenu si Carthage envoyait une armée et une flotte, le fleuve Himéra, qui sépare à peu près l'île en deux, serait la limite du royaume de Syracuse et des possessions carthaginoises. Bientôt même, enflé d'orgueil par les flatteries de ses courtisans, qui l'engageaient à se rappeler, non-seulement Hiéron, mais Pyrrhus son aïeul maternel, il envoya une nouvelle ambassade, réclamant comme une chose due la cession de l'île entière. C'était d'ailleurs en Italie, disait-il, que les Carthaginois cherchaient l'agrandissement de leur puissance. Tant de légèreté et de jactance n'étonnait point les Carthaginois dans un jeune homme insensé : ils ne se récriaient même pas, satisfaits pourvu qu'ils pussent le détacher des Romains.

VII. Mais il avait tout fait pour précipiter sa chute. Après avoir envoyé en avant Hippocrate et Épicyle avec deux mille soldats afin de surprendre les villes occupées par des garnisons romaines, il s'était mis lui-même en marche avec le reste de son armée, forte d'environ quinze mille hommes, tant cavaliers que fantassins, vers Léontium. Les conjurés, qui se trouvaient servir dans son armée même, s'établirent dans une maison qui était libre, et qui dominait une rue étroite par laquelle le roi descendait ordinairement au Forum. Tous étaient à leur poste et attendaient, armés, le passage du roi ; l'un d'eux, nommé Dinomène, garde du corps, fut chargé, au moment où Hiéronyme passerait devant la maison, d'arrêter sous un prétexte quelconque, dans cette rue étroite, l'escorte qui venait derrière lui. C'est ce qu'il fit, Dinomène, feignant d'avoir à relâcher les liens de sa chaussure qui le gênait, arrêta l'escorte assez longtemps pour permettre aux conjurés de se précipiter sur le roi qui passait séparé de ses gardes, et de le percer de plusieurs coups avant qu'on pût venir à son secours. Aux cris et au tumulte de cette

scène, l'escorte lance des traits contre Dinomène, qui oppose alors une résistance ouverte; cependant il s'échappe, avec deux blessures seulement. Quand ils voient le roi gisant à terre, les satellites s'enfuient. Des meurtriers, les uns courent au Forum se mêler à la multitude, joyeuse de la liberté recouvrée; les autres courent à Syracuse pour prévenir les desseins d'Andradonorus et des autres amis du roi. Tout était donc remis en question. Appius Claudius, voyant une guerre près d'éclater à côté de lui, écrivit au sénat que la Sicile était gagnée au parti de Carthage et d'Annibal; pour se mettre lui-même en garde contre les entreprises des Syracusains, il disposa toutes ses forces sur la frontière qui séparait sa province du royaume de Syracuse. A la fin de cette année, Q. Fabius, sur l'invitation du sénat, tortifia Pouzzole, qui était devenue, depuis la guerre, un marché fort fréquenté, et y plaça garnison. Venant alors à Rome pour les comices, il désigna le premier jour où il était permis de les réunir¹, et il se rendit droit au champ de Mars sans passer par la ville. Ce jour-là, le sort désigna pour voter la première la centurie de l'Anio, composée des jeunes gens. Comme elle donnait son suffrage à T. Olacilius et à M. Emilius Régillus, Q. Fabius, réclama le silence, et prononça ce discours.

VIII. « Si nous avons la paix en Italie, ou la guerre contre un adversaire avec qui la négligence ou l'erreur fût moins dangereuse, apporter le moindre obstacle à vos sympathies qui se déclarent dans le libre choix de vos magistrats, ce serait, il me semble, mal respecter votre liberté. Mais comme, dans cette guerre, avec cet ennemi, aucun de nos généraux n'a commis une faute sans qu'il n'en résultât pour vous de graves désastres, vous devez descendre aux comices pour créer des consuls, avec le même zèle de bien faire que lorsque vous descendez en armes sur

1. Ces jours appelés *comiciaux* étaient nombreux. Quand les comices s'assemblaient, le préteur ne donnait point audience, et il n'y avait point séance au sénat.

le champ de bataille. Chacun de vous doit se dire : j'ai à nommer un consul qui soit le digne rival d'Annibal. Cette année, près de Capoue, quand Jubellius Tauréa, le plus brave des chevaliers campaniens, nous a provoqués, nous lui avons opposé Asellus Claudius, le meilleur des chevaliers romains. Jadis, nos ancêtres, pour répondre aux provocations d'un Gaulois, sur le pont de l'Anio, envoyèrent contre lui P. Manlius, qui avait une juste confiance dans son courage et dans ses forces; et pour le même motif, je crois, l'on compta quelques années après sur M. Valérius, lorsque celui-ci prit les armes contre un Gaulois lançant un semblable défi. Comme fantassins ou cavaliers, nous souhaitons d'avoir des hommes supérieurs, et, à tout le moins, égaux à l'ennemi; eh bien, de même cherchons un chef égal au chef ennemi. Et alors même que nous aurons choisi le meilleur, cependant, élu à l'improviste, nommé pour une seule année, il se trouvera en face d'un vieux général, qui a fait toute la guerre, dont le pouvoir ne connaît aucunes limites, ni comme étendue, ni comme durée, libre enfin de tout disposer et de tout exécuter selon les besoins de la guerre. Pour nous, au contraire, les préparatifs seuls et les commencements d'exécution absorbent l'année où notre action est bornée. J'ai suffisamment insisté sur la valeur que doivent avoir ces consuls; il me reste à dire quelques mots sur ceux qu'a favorisés le vote de la *prérogative*¹. M. Émilius Régillus est flamine de Quirinus; nous ne pouvons donc l'éloigner des autels ou l'y retenir sans que la religion ou la guerre ne soient en souffrance. Clacilius a épousé la fille de ma sœur, et il en a des enfants; mais la République nous a trop comblés, mes ancêtres et moi, pour que je ne place pas ses intérêts avant ceux de ma famille. Tout matelot, tout passager même, peut tenir le gouvernail sur une mer tranquille; mais qu'une tempête s'élève, que sur les vagues en fureur le vent emporte

1. On appelait la *prérogative*, celle des centuries que le sort avait désignée pour voter la première. Assez souvent le suffrage de cette tribu entraînait celui des autres.

le navire, alors il faut un homme d'énergie et un pilote. Nous, maintenant, nous ne naviguons pas sur une mer tranquille, et déjà plus d'un orage a failli nous submerger : au moment donc de placer quelqu'un au gouvernail, nous ne pourrions choisir avec trop de soin et de scrupule. Nous avons fait l'expérience de tes services, T. Otacilius, dans des temps moins difficiles; mais assurément tu n'as rien fait qui nous donne grande confiance pour une entreprise plus importante. La flotte que tu commandais avait été équipée dans un triple but : ravager les côtes d'Afrique, protéger les rivages de l'Italie, et surtout intercepter tout convoi d'hommes, d'argent ou de vivres envoyés de Carthage à Annibal. Eh bien, nommez Otacilius consul, s'il a rempli, je ne dis pas sur tous ces points, mais sur un seul, l'attente de la République. Si au contraire, pendant que tu commandais la flotte, il a semblé que personne ne tint la mer, tant chaque convoi est parvenu paisiblement et sûrement à Annibal; si la côte d'Italie a plus souffert cette année-là que la côte d'Afrique, quel titre peux-tu invoquer pour être choisi avant tout autre comme adversaire d'Annibal? Si tu étais consul, je proposerais aussitôt qu'on nommât un dictateur, comme on l'a fait si souvent; et tu ne pourrais t'offenser qu'il y eût dans Rome un citoyen jugé meilleur général que toi. Plus que tout le monde, d'ailleurs, T. Otacilius, tu es intéressé à n'être pas chargé d'un fardeau qui t'écrase. C'est pourquoi, Romains, je vous engage de toutes mes forces à prendre le même esprit qui vous animerait, si, sur le champ de bataille, et les armes à la main, il vous fallait choisir sans retard deux généraux sous les auspices et la conduite desquels vous devriez marcher au combat. Oui, c'est dans cet esprit qu'il faut aujourd'hui nommer les consuls avec qui nos fils s'enrôleront en prêtant le serment militaire, qui fixeront le jour du rassemblement des troupes, qui dirigeront et surveilleront toute la guerre. Cannes et Trasimène sont de douloureux souvenirs, mais qui peuvent nous apprendre à nous prémunir contre de semblables désastres. Héraut, rappelle les

jeunes gens qui forment la centurie de l'Anio, pour qu'ils votent de nouveau. »

IX. Otacilius crie avec colère que Fabius veut se continuer dans le consulat. Comme il troublait les élections par ses clameurs, Fabius envoie vers lui ses lieuteurs; il lui fait rappeler que, comme le consul n'est pas rentré dans la ville et est venu droit au champ de Mars, ses faisceaux sont encore surmontés de haches. Cependant la centurie prérogative revenait sur son vote. Elle nomma consuls Q. Fabius Maximus, pour la quatrième fois, et M. Marcellus. Ils furent également nommés par les autres tribus, et à l'unanimité. Un seul préteur fut réélu, Q. Fulvius Flaccus; tous les autres furent nouveaux : T. Otacilius pour la seconde fois, Q. Fabius, fils du consul, et alors édile curule, P. Cornélius Lentulus. Après l'élection des préteurs, un sénatus consulte chargea extraordinairement Q. Fulvius de l'administration de la ville; une fois les consuls partis pour la guerre, il devait être le premier magistrat de Rome. Il y eut, cette année, des pluies et des neiges abondantes. Le Tibre inonda la campagne, renversant les maisons, submergeant les troupeaux et les hommes. On était à la cinquième année de la guerre Punique, quand Q. Fabius Maximus et M. Claudius Marcellus entrèrent en charge, l'un pour la quatrième fois, l'autre pour la troisième. Ces deux grands hommes attiraient sur eux l'attention publique plus qu'il n'arrive d'ordinaire. En effet, depuis bien des années, on n'avait pas vu réunis de semblables consuls. Les vieillards rapportaient que de même, autrefois, on avait élu ensemble Maximus Rullus et P. Décius pour la guerre des Gaules, et, plus tard, Papirius et Curvillius contre les Samnites, les Bruttiens, et les Lucaniens unis avec Tarente. Marcellus avait été nommé, quoique absent, car il était à l'armée; Fabius était présent, et présidait les comices, quand il fut continué dans le consulat. Les circonstances, les nécessités de la guerre et la situation critique de l'État empêchèrent qu'on ne vît là un précédent dangereux, et que le consul ne fût accusé d'ambition. Loin de

là, on louait sa grandeur d'âme : voyant qu'il fallait à la république un grand général, et ayant conscience d'être l'homme dont elle avait besoin, il s'était moins préoccupé de l'envie qui pouvait en rejaillir sur lui-même que des intérêts de la république.

X. Le jour où les consuls entrèrent en charge, le sénat se réunit au Capitole ; le premier décret rendu enjoignit aux consuls de tirer au sort ou de décider entre eux qui des deux, avant de partir pour l'armée, tiendrait les comices pour l'élection des censeurs. On prorogea ensuite tous les commandements à tous ceux qui étaient aux armées, et on maintint dans leurs provinces, Tib. Gracchus à Lucérie, où il avait une armée d'esclaves enrôlés volontairement ; C. Térentius Varron dans le Picénum, M. Pomponius en Gaule. Des préteurs de l'année précédente, Q. Mucius, avec le titre de propréteur, conserva la Sardaigne, et M. Valérius resta chargé de protéger les côtes voisines de Brundasium, et de surveiller tous les mouvements de Philippe, roi de Macédoine. Le préteur P. Cornélius Lentulus eut le commandement de la Sicile ; Otacilius garda la flotte qu'il avait eue l'année précédente contre les Carthaginois. Cette année, on annonça beaucoup de prodiges ; et, plus les esprits religieux et simples y croyaient, plus on en annonçait. A Lanuvium, à l'intérieur du temple de Junon Sospita, des corbeaux avaient fait leur nid ; en Apulie, un palmier vert s'était embrasé ; à Mantoue, l'étang que forme le Mincio avait paru eusanglanté ; à Calès il avait plu de la craie, et, à Rome, dans le forum Boarium, du sang. Dans la rue Instéius, une source souterraine avait jailli avec une telle impétuosité, que des vases et des tonneaux, avaient été sur son passage, emportés comme par un torrent impétueux. Le tonnerre tomba sur la galerie publique au Capitole, sur un temple dans le champ de Vulcain, sur un noyer dans la Sabine, sur la voie publique, sur les murailles et les portes de la ville à Gabies. Bien d'autres miracles encore furent rapportés : à Préneste, la lance de Mars s'était agitée d'elle-même ; en Sicile, un bœuf avait

parlé; dans le Marrucinum, un enfant avait crié dans le sein de sa mère : triomphe! triomphe! à Spolète, une femme avait été changée en homme; à Adria, on avait vu dans le ciel un autel, et, tout autour, des fantômes en vêtements blancs. Rien plus encore, à Rome même, au sein de la ville, après l'apparition d'un essaim d'abeilles sur le Forum, quelques personnes affirmèrent qu'elles voyaient sur le Janicule des légions armées, ce qui fit courir aux armes toute la ville. Ceux qui étaient au Janicule déclarèrent n'avoir aperçu que les habitants ordinaires de la colline. Pour conjurer l'effet de ces prodiges, on immola de grandes victimes sur la réponse des aruspices; des prières publiques furent adressées à tous les dieux qui avaient à Rome un pulvinar.

XI. Les dieux ainsi apaisés, les consuls firent voter le sénat sur les affaires publiques, les opérations de la guerre, la répartition des troupes et leur destination. On décida qu'on emploierait pour cette campagne dix-huit légions : les consuls en prenaient chacun deux; il y en avait aussi deux pour chacune des provinces de Gaule, de Sicile et de Sardaigne; deux en Apulie avec le préteur Q. Fabius; deux, formées d'esclaves volontaires avec Ti. Gracchus près de Lucéria. On en laissait une au proconsul C. Térentius dans le Picénium, une à M. Valérius pour le service de la flotte aux environs de Brindes, et deux pour la défense de la ville. Pour arriver à ce nombre de légions, il fallait en lever six nouvelles. Les consuls furent invités à faire ces levées dans le plus bref délai, et à équiper une flotte, qui, avec les navires stationnant sur les côtes de la Calabre, portait, pour cette année, le nombre des vaisseaux longs à cent cinquante. Les enrôlements faits, et les cent nouveaux navires lancés à la mer, Q. Fabius tint les comices pour l'élection des censeurs. On nomma M. Atilius Régulus et P. Furius Philus. Les bruits d'une guerre en Sicile prenant de la consistance, T. Otacilius reçut l'ordre d'y partir avec la flotte. Comme on manquait de matelots, les consuls, d'après un décret du sénat, rendirent un édit par le-

quel, « tout citoyen qui, sous la censure de L. Émilius et de C. Flaminius, aurait eu sa fortune ou celle de son père évaluée de cinquante à cent mille as de cuivre, ou qui depuis serait parvenu à cette fortune, devait fournir un matelot et six mois de paye; celui qui posséderait de cent à trois cent mille as, devait fournir trois matelots avec une année entière de paye; de trois cent mille as à un million, on donnait cinq matelots; au delà d'un million, sept; les sénateurs devaient donner huit matelots avec un an de paye. » Les matelots levés en vertu de cet édit, armés et équipés par leurs maîtres, s'embarquèrent avec des vivres préparés pour trente jours. Ce fut alors la première fois que la flotte romaine recruta ses équipages aux frais des particuliers.

XII. Ces préparatifs extraordinaires effrayèrent surtout les Campaniens; ils craignirent de voir les Romains entamer cette campagne par le siège de Capoue. Ils envoyèrent donc une ambassade prier Annibal de rapprocher son armée de leur ville. « C'était pour l'assiéger, disaient-ils, qu'on avait levé à Rome de nouvelles armées; jamais défection n'y avait excité autant de ressentiments que celle de Capoue. » En voyant tant de terreur et d'empressement, Annibal crut qu'il fallait se hâter si l'on ne voulait être prévenu par les Romains. Il quitte donc Arpi et revient s'établir au-dessus de Capoue, à son ancien camp de Tifate. Laisant là un corps de Numides et d'Espagnols pour la défense du camp et de la place, il descend avec le reste de ses troupes vers le lac d'Averne, en apparence pour faire un sacrifice; mais, en réalité, pour chercher à séduire Pouzzole et sa garnison. Fabius Maximus, à la nouvelle qu'Annibal a quitté Arpi et rentre en Campanie, marche nuit et jour et rejoint son armée. Il envoie l'ordre à Ti. Gracchus de se porter avec ses troupes de Lucérie à Bénévent; et à son propre fils, le préteur Q. Fabius, de remplacer Gracchus à Lucérie. En même temps, deux préteurs partaient pour la Sicile: P. Cornélius, se rendant à l'armée; Q. Otacilius, venant prendre le commandement de la flotte pour protéger la côte. Les autres

se rendirent également dans leurs provinces respectives ; ceux dont le pouvoir avait été prorogé, gardèrent leur département de l'année précédente.

XIII. Comme Annibal était près du lac d'Averne, cinq jeunes nobles de Tarente vinrent le trouver. C'étaient d'anciens prisonniers, soit de Trasimène, soit de Cannes, qu'il avait renvoyés chez eux avec la même générosité dont il avait fait preuve à l'égard de tous les alliés. « En souvenir de ses bienfaits, lui dirent-ils, ils avaient déterminé une grande partie de la jeunesse de Tarente à préférer l'alliance et l'amitié d'Annibal à celle du peuple romain ; ils venaient donc, députés par leur parti, le prier de rapprocher son armée de Tarente : à peine aurait-on vu de la ville ses enseignes et son camp, qu'on se rendrait à lui sans attendre un moment. La jeunesse disposait du peuple, et le peuple disposait de Tarente. » Annibal, les remerciant et leur faisant les plus belles promesses, les invite à rentrer dans leurs murs pour hâter l'exécution de l'entreprise ; quant à lui, il arrivera à temps. Les Tarentins partent avec cette espérance. Pour Annibal, il avait le plus vif désir de prendre cette ville. Puissante et fameuse, elle avait cet avantage d'être située sur la côte et de faire face à la Macédoine. Le roi Philippe, s'il passait en Italie, pourrait aborder dans ce port, puisque les Romains avaient Brindes. Il achève donc le sacrifice pour lequel il était venu, ravage pendant ce temps le territoire de Cumes jusqu'au promontoire de Misène, et se porte tout à coup sur Pouzzole pour y écraser la garnison romaine. Mais il y avait là six mille hommes, dans une position que l'art et la nature rendaient très-forte. Annibal resta là trois jours, cherchant à surprendre la garnison sur tous les points. Mais, voyant ses tentatives échouer, il alla dévaster le territoire de Naples, plutôt par colère que dans l'espoir de s'emparer de la ville. En le voyant arriver dans le voisinage, le peuple de Nola tenta de se soulever, car depuis longtemps il était mal disposé pour Rome et détestait son propre sénat. Aussi des députés vinrent-ils trouver Annibal, le priant de venir, et s'engageant formelle-

ment à lui livrer la ville. Mais leur plan fut déjoué par le consul Marcellus que la noblesse avait appelé. En un jour, il était allé de Calès à Suessula, bien que le passage du fleuve Vulturne l'eût retardé de quelques heures. Dès la nuit suivante, il fit entrer à Nole six mille fantassins et trois cents cavaliers pour protéger le sénat. Tandis que le consul déployait une si grande activité pour sauver Nole, Annibal, au contraire, perdait du temps. Après deux tentatives inutiles, il hésitait à s'en rapporter aux habitants de Nole.

XIV. Au même moment, le consul Q. Fabius vint faire une tentative sur Casilinum, occupée par une garnison carthaginoise ; d'un autre côté, Hannon et Ti. Gracchus marchèrent, comme de concert, sur Bénévent : le premier, quittant le pays des Bruttiens avec un corps considérable d'infanterie et de cavalerie ; le second, partant de Lucérie. Gracchus entra d'abord dans la ville. Mais bientôt, à la nouvelle qu'Hannon était campé à trois milles environ, sur les bords du fleuve Calore, et que, de là, il ravageait la campagne, il sortit de la ville, établit son camp à un mille environ du camp ennemi, et convoqua l'assemblée des soldats. Ses légions étaient, en grande partie, formées d'esclaves enrôlés volontairement ; depuis deux ans, ils avaient mieux aimé mériter la liberté en silence que la réclamer hautement. Pourtant, en quittant les quartiers d'hiver, Gracchus avait entendu quelques plaintes ; plusieurs volontaires avaient murmuré : « ne combattons-nous donc jamais en hommes libres ? » Il avait donc écrit au sénat ; mais en indiquant moins ce qu'ils désiraient que ce qu'ils avaient mérité. « Jusqu'à ce jour, il n'avait eu qu'à se louer de leurs bons et fidèles services ; pour être de vrais soldats, il ne leur manquait que d'être libres. » On lui avait répondu de faire à ce sujet ce qu'il croirait de l'intérêt de la république. Aussi, avant qu'on n'en vienne aux mains avec l'ennemi, il leur annonce « que le temps est venu de conquérir cette liberté qu'ils souhaitent depuis si longtemps. Le lendemain, on doit combattre en bataille rangée, dans une plaine unie et découverte, où, sans crainte d'embuscade, le vrai courage peut

faire ses preuves. Celui qui rapportera la tête d'un ennemi sera déclaré libre à l'instant même. Si quelqu'un fuyait, il serait puni du châtimement des esclaves. Chacun a donc sa propre fortune en sa main. Du reste, il n'est pas le seul à leur garantir la liberté; ils ont aussi pour garantie le consul M. Marcellus et tous les sénateurs, qui, consultés par lui à ce sujet, l'ont laissé libre de tout décider. » Il leur lit en effet la lettre du consul et le sénatus-consulte, qui sont accueillis avec de grands transports et de vifs applaudissements. Tous demandaient le combat et insistaient énergiquement pour que le signal fût donné sur le champ : Gracchus annonça le combat pour le lendemain, et congédia l'assemblée. Les soldats joyeux, surtout ceux à qui un seul jour de courage allait valoir la liberté, passèrent le reste de la journée à préparer leurs armes.

XV. Le lendemain, au premier bruit du clairon, les esclaves enrôlés sont les premiers équipés et sous les armes, devant la tente du général. Au lever du soleil, Gracchus range ses troupes en bataille; les ennemis ne refusent pas le combat. Ils avaient dix-sept mille fantassins, en grande partie Brutiens et Lucaniens, et douze cents cavaliers, parmi lesquels très-peu d'Italiens, mais presque uniquement des Maures et des Numides. Le combat fut long et acharné. Pendant quatre heures, l'avantage resta indécis. Ce qui surtout retardait la victoire pour les Romains, c'était que la liberté fût le prix d'une tête ennemie rapportée par eux. Chacun se hâtait de tuer un ennemi; mais alors il perdait du temps à lui couper la tête, ce qui n'était pas facile au milieu de la mêlée et du tumulte. Ensuite, la main droite embarrassée de cette tête, les plus braves venaient cesser de combattre, les plus lents ou les moins hardis continuaient seuls la lutte. La nouvelle en est portée à Gracchus par les tribuns militaires; « aucun ennemi debout, lui dit-on, ne reçoit plus de blessure; les soldats égorgent ceux qui sont abattus, et tiennent à la main non plus une épée, mais une tête. » Aussitôt, Gracchus fait donner l'ordre de jeter toutes ces têtes et de fondre sur l'ennemi; leur cou-

rage s'est signalé par des preuves assez éclatantes ; la liberté est le prix assuré d'une si grande valeur. » Alors le combat reprend, et la cavalerie même est lancée sur l'ennemi. Mais les Numides repoussent bravement ce choc ; la lutte des cavaliers n'est pas moins vive que celle des fantassins ; une seconde fois le succès devient douteux. Les deux chefs excitent leurs soldats : « ils n'ont devant eux, dit le Romain, que des Brutiens et des Lucaniens tant de fois vaincus et soumis par leurs ancêtres ! » — « Vous n'avez affaire, dit le Carthaginois, qu'à des esclaves, sortis de prison pour être soldats ! » Enfin Gracchus déclare aux siens « qu'ils ne doivent pas compter sur la liberté, si, ce jour même, les ennemis ne sont pas défaits et mis en fuite. »

XVI. Ces derniers mots leur inspirent une ardeur irrésistible : jetant un nouveau cri, et devenus en quelque sorte de nouveaux hommes, ils se précipitent sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'on ne peut plus soutenir leur choc. Le premier rang qui couvre les enseignes est d'abord ébranlé, puis les enseignes même, et enfin l'armée tout entière. Dès lors, la déroute n'est plus douteuse, ils fuient vers leur camp en toute hâte ; tel est leur trouble et leur effroi, qu'aux portes même et aux retranchements on n'oppose pas de résistance ; les Romains y pénètrent donc presque en même temps, et une nouvelle bataille se livre à l'intérieur du camp. Resserré dans un étroit théâtre, le combat ne fut que plus sanglant. Les captifs rendirent le carnage plus affreux encore ; au milieu du tumulte ils saisirent des armes, se formèrent en corps, et, frappant par derrière les Carthaginois, leur coupèrent toute retraite. Aussi, d'une armée si considérable, il s'échappa à peine deux mille hommes, presque tous cavaliers, avec leur chef. Le reste fut tué ou fait prisonnier ; on prit trente-huit étendards. Les vainqueurs avaient perdu environ deux mille hommes. Tout le butin, sauf les captifs, fut donné aux soldats. Les bestiaux furent également réservés ; les propriétaires avaient trente jours pour les reconnaître. Les soldats rentrèrent au camp chargés de butin ; mais quatre mille volontaires environ, qui

avaient combattu avec mollesse et n'étaient pas entrés dans le camp avec les autres, craignant d'être punis, allèrent s'établir sur une colline voisine du camp. Le lendemain, ramenés par les tribuns des soldats, ils comparaissent à l'assemblée déjà réunie par Gracchus. Le proconsul commence par distribuer aux vieux soldats les récompenses que chacun d'eux a méritées par son courage et les services rendus au dernier combat. Venant ensuite aux volontaires : « Il aime mieux, dit-il, les louer tous, qu'ils le méritent ou non, que de punir quelqu'un dans un pareil jour. Il les déclare donc tous libres, souhaitant que cette mesure soit bonne, favorable et utile à la république et à eux-mêmes. » A ces mots éclatent des cris de joie ; tous s'embrassent, se félicitent, lèvent les mains au ciel, font mille souhaits de bonheur pour le peuple romain et pour Gracchus lui-même. Alors Gracchus : « Avant de vous rendre tous égaux par la liberté, je n'ai voulu séparer par aucune distinction les braves des lâches. Maintenant que la république a payé sa dette, nous ne laisserons pas s'effacer toute distinction entre le courage et la lâcheté. Je me ferai donc donner les noms de tous ceux, qui, honteux de s'être soustraits au combat, se sont séparés du reste de l'armée. Les faisant comparaître l'un après l'autre, j'exigerai d'eux le serment que, jusqu'à la fin de leur service, ils ne mangeront ni ne boiront que debout, sauf le cas de maladie. Cette punition, vous la trouverez légère, si vous réfléchissez qu'il était impossible d'en trouver pour la lâcheté une plus douce. » Il donne alors le signal de rassembler les bagages. Les soldats, portant ou conduisant devant eux le butin, retournent à Bénévent avec de si vifs et si bruyants transports de joie, qu'on eût dit qu'ils revenaient d'une fête et d'un festin, et non d'un combat. Les Bénéventins sortent en foule à leur rencontre, les embrassent, les félicitent, leur offrent l'hospitalité. Tous avaient fait dresser des tables dans la cour de leurs maisons ; ils invitaient les soldats à venir s'y asseoir, et priaient Gracchus de le permettre. Il consentit, à condition qu'on mangerait en public. Les tables chargées de

ments sont aussitôt transportées devant la maison. Les volontaires, la tête couverte du bonnet de laine blanche¹, prennent part à ce banquet, les uns couchés, les autres debout, servant et mangeant à la fois. Ce spectacle parut à Gracchus mériter d'être reproduit. A son retour à Rome, il fit peindre cette scène dans le temple de la Liberté, que son père avait fait construire avec l'argent provenant des amendes, et dont il avait fait la dédicace.

XVII. Tandis que Bénévent était ainsi en fête, Annibal, après avoir ravagé le territoire de Naples, venait camper devant Nole. Instruit de son arrivée, le consul rappelle le propréteur Pomponius avec les troupes campées à Suessula, et se dispose à marcher à la rencontre de l'ennemi, résolu à combattre sans retard. Dans le silence de la nuit, il fait sortir C. Claudius Néron, avec l'élite de la cavalerie, par la porte la plus éloignée des Carthaginois : il tournera, sans se laisser voir, les derrières de l'ennemi, le suivra de près, et, le combat engagé, le prendra en queue. Soit qu'il eût fait fausse route, soit que le temps lui eût manqué, Néron ne put exécuter cet ordre. Le combat s'engagea en son absence; les Romains y eurent un avantage marqué; mais, comme la cavalerie ne parut pas quand on l'attendait, les plans du général furent dérangés. Marcellus n'osa pas poursuivre les fuyards et fit sonner la retraite au milieu de la victoire. On rapporte cependant que les ennemis perdirent, ce jour-là, plus de deux mille hommes, les Romains moins de quatre cents. Vers le coucher du soleil, Néron, après avoir vainement fatigué par une marche forcée de vingt-quatre heures hommes et chevaux, revint sans même avoir vu l'ennemi. Le consul l'accueillit par de violents reproches : « seul, il avait empêché qu'on ne rendît aux Carthaginois la défaite essuyée à Cannes. » Le lendemain, le Romain descendit en plaine; le Carthaginois, avoué tacite de sa défaite, se tint enfermé dans son camp. Le surlendemain, renonçant à s'emparer de Nole après tant de vaines tentatives, Annibal

1. Les esclaves mis en liberté recevaient un bonnet de laine blanche, emblème de leur affranchissement.

se dirigea vers Tarente, où il comptait, avec plus de fondement, sur la trahison.

XVIII. Rome ne déployait pas moins d'énergie au dedans qu'au dehors. Les censeurs, n'ayant plus de travaux publics à affermer, vu l'épuisement du trésor, s'appliquèrent à réformer les mœurs et à réprimer les vices nés de la guerre, comme ces plaies qui couvrent le corps à la suite de longues maladies. Ils firent d'abord comparaître tous ceux qui passaient pour avoir voulu, après la bataille de Cannes, abandonner la république et sortir d'Italie. Le premier de tous était L. Cécilius Métellus, alors questeur. Il fut mis en demeure, ainsi que tous ceux qui étaient coupables de la même faute, de présenter sa défense. Comme ils ne pouvaient se justifier, ils furent déclarés coupables d'avoir tenu contre la république des propos et des discours tendant à former une conjuration pour abandonner l'Italie. On fit comparaître ensuite ces interprètes si ingénieux à se délier du serment, ces captifs, qui, pour être retournés furtivement dans le camp d'Annibal, avaient cru satisfaire à leur promesse d'y revenir. Aux uns et aux autres on retira les chevaux que leur entretenait l'État ; ils furent chassés de leur tribu et soumis à de plus lourds impôts. La sévérité des censeurs rappela au delà du sénat et de l'ordre des chevaliers. Sur les registres publics ils prirent les noms de tous les jeunes gens qui n'avaient pas servi depuis quatre ans, sans avoir aucun cas valable d'exemption ni de maladie à alléguer. Il s'en trouva plus de deux mille dans ce cas. On les chassa de même de leurs tribus et on les frappa d'un impôt plus fort. A cette flétrissure des censeurs vint se joindre un rigoureux sénatus-consulte. Tous ceux qu'avaient notés les censeurs durent servir à pied et aller rejoindre en Sicile les débris de l'armée de Cannes, dont le temps de service ne devait compter que lorsque l'ennemi aurait été complètement chassé de l'Italie. Comme l'épuisement du trésor empêchait les censeurs de passer des marchés pour l'entretien des édifices sacrés, la fourniture des chevaux destinés aux magistrats curules, et autres affaires de même genre, les entrepreneurs

qui enchérissaient d'ordinaire à ces adjudications conseillèrent aux censeurs « de traiter et de faire des marchés tout comme si le trésor public était plein ; personne ne leur demanderait d'argent qu'une fois la guerre terminée. » Bientôt après se réunirent les maîtres des volontaires affranchis par T. Sempronius auprès de Bénévent. Ils avaient été convoqués, dirent-ils, par les triumvirs chargés des finances pour recevoir le prix de leurs esclaves ; mais ils ne voulaient, eux, le recevoir que lorsque la guerre serait terminée. Telle était la disposition du peuple entier à venir en aide au trésor dans cette situation difficile ; les tuteurs allèrent même jusqu'à y déposer les fonds des orphelins ; les veuves y déposèrent les leurs. Tous ne croyaient pas trouver de dépôt plus sûr et plus sacré qu'en se confiant à la foi publique. Dès lors, toute acquisition faite pour les pupilles et les veuves était payée par un billet à échéance sur le questeur. Ce bon vouloir des particuliers s'étendit de la ville au camp : là, ni cavalier ni centurion ne consentit plus à recevoir sa solde ; et si l'un d'eux l'acceptait, tous le flétrissaient du nom de mercenaire.

XIX. Le consul Q. Fabius campait auprès de Casilinum, alors occupé par une garnison de deux mille Campaniens et de sept cents soldats d'Annibal. Leur chef était St. Mélius, envoyé par Cn. Magius Atellanus. Ce Magius, alors *médix-tutique*¹, armait indistinctement les esclaves et le peuple pour attaquer le camp romain tandis que le consul était occupé au siège de Casilinum. Ce plan n'avait nullement échappé à Fabius. Il envoya alors dire à son collègue, à Nole, « qu'il a besoin, pendant qu'il assiège Casilinum, d'une seconde armée pour l'opposer aux Campaniens ; qu'il vienne donc lui-même, en ne laissant dans la place qu'une faible garnison ; ou bien, s'il est retenu à Nole, si l'on a encore quelque chose à craindre d'Annibal, il va faire venir de Bénévent la proconsul Ti. Gracchus. » A cette nouvelle, Marcellus, ne laissant à Nole qu'une garnison de deux

1. Nom du magistrat suprême en Campanie.

mille soldats, vient à Casilinum avec le reste de son armée. Son arrivée suffit pour faire rentrer dans le repos les Campaniens, qui déjà se remuaient. Les deux consuls se réunissent alors pour assiéger Casilinum. Cependant, en s'approchant imprudemment des murailles, les soldats romains étaient fréquemment blessés, et les choses n'avançaient pas : Fabius émit l'avis de renoncer à une entreprise peu importante, qui offrait autant de difficultés que les plus considérables, surtout quand on était appelé ailleurs par des affaires plus sérieuses. Mais Marcellus répliquait que « si les grands capitaines ne doivent pas tenter de nombreuses entreprises, ils ne doivent pas non plus reculer, une fois les opérations commencées, car l'influence de la renommée est trop grande en bien comme en mal. » Il tint bon pour que le siège ne fût pas abandonné. En voyant approcher les mantelets et les machines de guerre de toute espèce, les Campaniens prièrent Fabius de les laisser regagner paisiblement Capoue. Déjà quelques-uns d'entre eux étaient sortis, lorsque Marcellus s'empara de la porte qui leur donnait passage ; on massacra d'abord indistinctement tous ceux qui se trouvaient auprès de cette porte ; puis on fit irruption dans la ville, où l'on fit un grand carnage. Cinquante Campaniens environ, sortis les premiers, et qui s'étaient réfugiés auprès de Fabius, parvinrent à Capoue avec un sauf-conduit. Casilinum fut donc prise, grâce à une heureuse circonstance, pendant les pourparlers et les hésitations des habitants qui songeaient à se rendre. Les prisonniers, tant Campaniens que soldats d'Annibal, furent envoyés à Rome et mis en prison ; les habitants furent distribués dans les villes voisines où on les mit en surveillance.

XX. Au moment où l'on quittait Casilinum après ce succès, Gracchus, alors en Lucanie, détacha quelques cohortes levées dans cette province, pour aller piller le territoire ennemi, sous la conduite d'un commandant des troupes alliées. Ces cohortes erraient à l'aventure, quand Hannon les attaqua et leur fit essuyer une défaite presque égale à celle qu'il avait

essuyée lui-même près de Bénévent; puis, il se retira en toute hâte dans le Bruttium, de peur d'être atteint par Gracchus. Quant aux consuls, ils retournèrent, Marcellus à Nole, d'où il était venu, Fabius dans le Samnium, pour y ravager la campagne et reconquérir les villes qui avaient fait défection. Ces dévastations, les Samnites Candiens en souffrirent; leur territoire fut brûlé et dévasté sur une immense étendue; hommes et troupeaux devinrent la proie de l'ennemi. Compulteria, Télésia, Compsa, Méla, Fulfula et Orbitanium furent emportées du premier coup; Blanda en Lucanie et Æce en Apulie furent assiégées et prises. Dans toutes ces villes, vingt-cinq mille ennemis furent tués ou faits prisonniers. On reprit également trois cent soixantedix transfuges renvoyés à Rome par le consul; ils furent battus de verges sur la place des comices, et précipités de la roche Tarpéienne. Tels furent, en peu de jours, les succès de Q. Fabius. Quant à Marcellus, il ne put rien faire, étant retenu à Nole par une maladie. Vers le même temps, le préteur Q. Fabius, qui commandait aux environs de Lucérie, prit d'assaut la place forte d'Accua, et fortifia son camp près d'Ardonée. Pendant ces diverses opérations des Romains, Annibal était parvenu à Tarente, marquant son passage par de terribles désastres; mais, une fois sur le territoire de Tarente, ses troupes avaient marché en cessant tout acte d'hostilité. On n'avait touché à rien, on ne s'était pas écarté de la grand'route; évidemment, ce n'était pas modération de la part du chef ou des soldats, mais désir manifesté de gagner les sympathies des Tarentins. Cependant il était déjà presque sous les murs de la place, et, contre son attente, la vue de son avant-garde, n'avait excité aucun mouvement dans la ville: il alla camper à mille pas environ des murs. Trois jours avant qu'il approchat de Tarente, le propréteur, M. Valérius, commandant de la flotte à Brindes, y avait envoyé M. Livius. Celui-ci avait enrôlé l'élite de la jeunesse, disposé des postes à toutes les portes et autour des murailles, partout où il était nécessaire; et, par une surveillance incessante de jour et de nuit, il avait

empêché toute tentative, soit des ennemis, soit des alliés suspects. Aussi, après avoir perdu là quelques jours, Annibal, ne voyant paraître aucun de ceux qui l'étaient venu trouver près du lac d'Averne, et ne recevant d'eux ni lettre ni message, comprit qu'il avait eu tort de se fier à de vaines promesses, et leva le camp. Il repartit en respectant encore le territoire des Tarentins : bien que sa feinte douceur ne lui eût servi de rien, il n'avait pas renoncé à l'espoir d'ébranler leur fidélité. Il se dirigea sur Salapia, où il fit venir du blé de Métaponte et d'Héracléa. L'été était plus d'à moitié passé, et l'endroit lui semblait propice pour des quartiers d'hiver. De là, il envoya les Numides et les Maures ravager le territoire Salentin et les bois voisins de l'Apulie. Ils y firent peu de butin, sauf de grands troupeaux de chevaux, dont quatre mille environ furent répartis entre les cavaliers pour être dressés.

XXI. Rome voyait se préparer en Sicile une guerre qui n'était pas à négliger. La mort du tyran avait, en effet, donné aux Syracusains des chefs plus actifs, plutôt qu'elle n'avait changé les dispositions et les plans. On crut devoir confier cette province à M. Marcellus, l'un des consuls. Une émeute avait d'abord éclaté à Léontium parmi les soldats ; leurs cris forcenés menaçaient d'immoler les conjurés aux mânes du roi. Mais bientôt, le nom si doux de liberté que l'on faisait souvent retentir à leur oreille, l'espoir d'avoir une part des trésors royaux et de servir sous de meilleurs généraux, le récit des crimes affreux du tyran et de ses débauches plus affreuses encore, amenèrent un tel revirement dans les esprits, qu'ils laissèrent gisant, sans sépulture, le corps du roi dont, tout à l'heure, ils pleuraient la mort. Pendant que les autres conjurés restent près de l'armée pour la contenir, Théodosus et Sosis, prenant les chevaux du roi, courent à toute vitesse, vers Syracuse, pour écraser les partisans du roi avant qu'ils aient rien appris. Cependant, ils avaient été devancés, et par la renommée, si prompte à répandre ces sortes de nouvelles, et même par un des serviteurs du roi. Aussi Andranodore avait-il placé des troupes dans l'île,

la citadelle, et sur tous les autres points importants dont il avait pu s'emparer. Théodosus et Sosis n'entrent par l'Hexapyle qu'après le coucher du soleil, à la nuit déjà tombante : ils montrent l'habit sanglant du roi et sa couronne dans tout le quartier du *Tyché* qu'ils traversent, et, appelant les citoyens à la liberté et aux armes, les invitent à se rassembler dans l'*Achradine*¹. Le peuple s'émeut : les uns courent dans les rues ; les autres sont debout dans le vestibule de leur maison ; d'autres enfin regardent du haut des toits ou de leurs fenêtres ; chacun demande ce qui se passe. Bientôt toute la ville est éclairée ; des bruits confus s'élèvent de toutes parts. Les citoyens armés s'assemblent sur les places ; ceux qui n'ont pas d'armes vont au temple de Jupiter Olympien prendre les dépouilles des Gaulois et des Illyriens offertes à Hiéron par le peuple romain, et supplient le dieu de leur prêter, avec des dispositions favorables et bienveillantes, ces armes sacrées dont ils ne veulent se servir que pour la patrie, les temples des dieux et la liberté. Cette multitude court alors se rallier aux postes qui se sont formés dans les principaux quartiers de la ville. Dans l'île, Andranodore avait surtout aggloméré les troupes autour des greniers publics, bâtiments entourés d'un mur de pierres de taille, et fortifiés comme une citadelle ; mais les soldats chargés de les défendre s'en emparent, et envoient dans l'*Achradine* annoncer au sénat que les greniers et le blé sont à sa disposition.

XXII. Au point du jour, tout le peuple, avec ou sans armes, se réunit dans l'*Achradine* auprès du sénat. Là, devant l'autel de la Concorde, situé dans ce quartier, un des principaux citoyens nommé Polyène, harangoa le peuple, lui faisant entendre un langage à la fois libre et modéré. « Après avoir subi la servitude et des outrages cruels, ils se sont révoltés contre des maux qu'ils ne connaissaient que trop ; mais ce qu'ils ne connaissent pas par eux-mêmes, ce qu'ils ne savent que par les récits de leurs pères, ce sont les

1. Syracuse était divisée en quatre parties distinctes : 1^{re} l'île ; 2^o la *Tyché* ; 3^o l'*Achradine* ; 4^o la nouvelle ville.

désastres qu'amènent les discordes civiles. Il les loue d'avoir pris les armes avec empressement ; il les louera plus encore s'ils ne s'en servent qu'à la dernière extrémité. Pour l'instant, il conseille d'envoyer vers Andranodore pour lui enjoindre de se soumettre au sénat et au peuple, de faire ouvrir les portes de l'île, et de se livrer à la garnison. Si, de tuteur du roi, Andranodore veut devenir roi lui-même, alors il faut, à son avis, mettre plus d'ardeur encore à reconquérir la liberté contre lui qu'on n'a fait contre Hiéronyme. » Après ce discours, les députés partirent. Le sénat fut aussitôt convoqué. Ce corps, véritable assemblée nationale sous le règne d'Hiéron, n'avait pas été une fois, depuis la mort de ce prince, ni réuni ni consulté. Quand on vint auprès d'Andranodore, sa confiance était ébranlée, car il voyait tous les citoyens d'accord contre lui, presque toutes les parties de la ville étaient en leur pouvoir, et la portion de l'île la mieux fortifiée venait de lui être enlevée par la trahison. Mais sa femme, Damarata, fille d'Hiéron, l'entraîne à l'écart, et, avec tout l'orgueil du sang royal et la passion de son sexe, l'âme en lui rappelant le mot souvent répété par Denys le tyran : « qu'un roi ne doit renoncer au trône que s'il est tiré par les pieds, mais non tant qu'il est à cheval. Il ne faut qu'un instant, si l'on s'y résigne, pour renoncer à une haute fortune ; mais, pour la rétablir et la reconstruire, que de difficultés, que de peine ! Qu'il demande donc à la députation quelque temps pour se consulter ; il profitera de ces instants pour appeler des troupes de Léontium ; en leur promettant les trésors du roi, il aura bientôt conquis la puissance suprême. » Andranodore ne rejette ni n'adopte complètement ces conseils passionnés d'une femme ; il croit que le moyen le plus sûr d'arriver à la tyrannie est de céder, pour l'instant, aux circonstances. Il charge donc les députés d'annoncer qu'il va se mettre à la disposition du peuple et du sénat. Le lendemain, au point du jour, ouvrant les portes de l'île, il se rend au forum dans l'Achradine. Là, il monte à l'autel de la Concorde, d'où, la veille, Polyène avait harangué le peuple, et commence par s'excu-

ser de son hésitation. « S'il a tenu les portes fermées, ce n'est pas qu'il voulût séparer ses intérêts des intérêts publics; mais, en voyant les glaives tirés, il se demandait quelle serait la fin des massacres; se contenterait-on d'avoir versé le sang du tyran, ce qui suffisait à la liberté, ou bien envelopperait-on dans le châtimement d'une faute qui n'était pas la leur, tous ceux qui, par leur parenté, ou leurs alliances, ou leurs fonctions, s'étaient trouvés en rapport avec le trône? Mais, dès qu'il a vu que ceux qui ont délivré la patrie veulent aussi la sauver, et que tous se réunissent en vue du bien public, il n'a plus hésité : sa propre personne, tout ce qui a été confié à ses soins et à sa garde, maintenant que celui dont il tenait ce dépôt a péri victime de sa folie, il remet tout au pays. » Se tournant alors vers les meurtriers du tyran, et appelant par leur nom Théodotus et Sosis : « Vous avez fait, dit-il, une action mémorable : mais, croyez-moi, votre gloire naissante n'est pas à son comble, car Syracuse est menacée d'un grand danger; si vous n'assurez la paix et la concorde, la liberté dégénérera en licence. »

XXIII. Après ce discours, il dépose à leurs pieds les clefs des portes et des trésors du roi. Ce jour là, les citoyens pleins de joie quittent l'assemblée pour aller dans tous les temples, avec leurs femmes et leurs enfants, remercier les dieux. Le lendemain, les comices s'assemblent pour élire des préteurs. Andranodore est nommé un des premiers; les autres sont en grande partie des meurtriers du tyran, et l'on nomme, quoique absent, Sopater et Dinomène. Ceux-ci, apprenant ce qui s'était passé à Syracuse, y apportent les trésors du roi qui étaient à Léontium, et les remettent à des questeurs créés à cet effet. De même leur fut remis tout l'argent qui se trouvait dans l'île et dans l'Achradine. La partie de mer qui séparait l'île du reste de la ville, et formait comme un rempart trop redoutable, fut renversée d'un consentement unanime. C'était, en toutes choses, un entraînement général des esprits vers la liberté. Hippocrate et Épicyle, à la nouvelle de la mort du tyran, nouvelle qu'Hippocrate avait tâché de cacher en tuant celui qui l'ap-

portait, s'étaient vu abandonner de leurs soldats : ils revinrent à Syracuse, pensant que c'était le parti le plus sage en pareille circonstance. Là, pour n'être point soupçonnés de chercher l'occasion de provoquer quelque mouvement, ils vont d'abord trouver les préteurs et se font présenter par eux au sénat. « Annibal, disent-ils, les avait envoyés vers Hiéronyme, son ami et son allié. En obéissant au roi, ils n'ont donc fait que suivre les ordres de leur général. Maintenant, ils demandent à retourner vers Annibal : mais, comme la route n'est pas sûre, puisque la Sicile est parcourue en tous sens par les Romains, ils voudraient une escorte qui les ramenât à Locres en Italie. Annibal sera fort reconnaissant aux Syracusains de ce léger service. » On y consentit facilement. On était fort aise de voir s'éloigner des capitaines dévoués à la royauté, habiles dans le métier des armes, et, en même temps, pauvres et audacieux. Mais, ce départ souhaité, on ne le pressa point autant qu'il aurait fallu. Dans l'interval, ces jeunes gens, soldats eux-mêmes et habitués à manier l'esprit des soldats, s'adressant soit aux troupes, soit aux transfuges, en grande partie matelots de la flotte romaine, soit aux dernières classes du peuple, semèrent des accusations contre le sénat et les grands. « Un complot se tramait dans l'ombre pour soumettre Syracuse aux Romains, sous prétexte de renouer l'ancienne alliance ; pour prix de ce service, les quelques hommes qui auraient amené cette réconciliation obtiendraient de régner sur Syracuse. »

XXIV. Une multitude d'hommes, disposés à écouter et à croire ces calomnies, affluait de jour en jour à Syracuse, ce qui faisait concevoir, non-seulement à Hippocrate et à Épicyde, mais même à Andranodore, l'espoir d'un changement. Andranodore finit par céder aux pressantes instances de sa femme : « c'était l'instant, lui disait-elle, de s'emparer du pouvoir, au milieu du trouble et du désordre d'une liberté toute nouvelle ; maintenant qu'il avait sous la main des troupes longtemps soudoyées par les rois, et que les généraux envoyés par Annibal, déjà en relation avec ces troupes, pouvaient seconder sa tentative. » Il se concerta donc avec

Thémistus, époux d'une fille de Gélon ; mais il commet l'imprudence de s'en ouvrir quelques jours après à un certain Ariston, tragédien, déjà initié à tous ses autres secrets. Ariston avait une naissance et une fortune honorable ; et sa profession, qui, chez les Grecs, n'a rien d'avilissant, ne le discréditait nullement. Fidèle avant tout à la patrie, il dévoile le complot aux préteurs. Ceux-ci s'assurent par des preuves irrécusables que la dénonciation est fondée, puis consultent les plus vieux sénateurs. Sur leur conseil, ils placent des gardes aux portes de la curie, et font tuer Andranodore et Thémistus à l'instant où ils entrent. Cette violence, qui semble révoltante, car on n'en connaît pas le motif, excite d'abord un grand tumulte ; enfin, le silence étant rétabli, les préteurs introduisent le dénonciateur. Celui-ci expose dans tous ses détails le complot formé : l'origine en remonte au mariage d'Harmonia, fille de Gélon, avec Thémistus ; les auxiliaires africains et espagnols devaient massacrer les préteurs et les principaux citoyens, dont ils se seraient partagé la fortune ; tel était le salaire qu'on leur avait promis ; une troupe de mercenaires, habitués à obéir à Andranodore, était prête à s'emparer une seconde fois de l'Ile. Enfin, il met si bien sous les yeux du sénat tous les détails du complot, le rôle que devait jouer chacun, et les forces dont on disposait tant en armes qu'en hommes, que le meurtre des deux conspirateurs paraît tout aussi légitime que celui d'Hiéronyme. Devant la curie retentissaient les clameurs d'une multitude diversement composée et dont l'esprit était douteux. Mais, à la vue des cadavres des conjurés, elle fut frappée d'un tel effroi, qu'elle suivit en silence à l'assemblée la partie saine du peuple. Sopater fut chargé par le sénat et ses collègues de haranguer la foule.

XXV. Sopater, comme s'il eût accusé Andranodore et Thémistus devant un tribunal, examina leur vie passée. Il leur imputa tous les crimes et tous les attentats commis depuis la mort d'Hiéron. « Et en effet, disait-il, qu'avait pu faire de lui-même Hiéronyme, un enfant, à peine à l'âge de la puberté ? Ses tuteurs et ses maîtres avaient été les

vrais rois, laissant retomber sur lui l'odieux de leurs excès. Aussi auraient-ils dû périr, ou avant Hiéronyme, ou, du moins, avec lui. Mais, voués et destinés au supplice, ils avaient, depuis la mort du tyran, médité de nouveaux crimes. Ouvertement d'abord, Andranodore, fermant les portes de l'île, avait songé à hériter de la couronne, et à se rendre possesseur d'un pouvoir dont il n'était que le dépositaire ; puis, abandonné par ceux qui étaient dans l'île, assiégé par tous les citoyens maîtres de l'Achradine, il avait, par des complots et des trames secrètes, tenté de conquérir un trône où il avait en vain essayé de monter ouvertement et au grand jour. Rien n'avait pu le ramener, ni bienfaits, ni dignités ; alors même qu'on le créait préteur en l'associant aux libérateurs de la patrie, il méditait d'anéantir la liberté. Cette soif de la royauté avait été excitée chez tous deux par leurs femmes, toutes deux filles de rois, l'une fille d'Hiéron, l'autre fille de Gélon. » A ces mots, des cris éclatent de tous côtés dans l'assemblée : « Il faut que ces deux femmes périssent, et qu'il ne reste plus rien du sang des rois ! » Telle est en effet la multitude, basement esclave ou despote impitoyable : la liberté, également éloignée de ces deux excès, elle ne sait ni la mépriser ni la pratiquer avec mesure ; et presque jamais ses colères ne manquent de ministres complaisants, prêts à pousser au meurtre et au carnage une populace avide et insatiable de sang versé. C'est ainsi qu'alors les préteurs se hâtèrent de proposer un décret de mort contre toute la famille royale, décret qui fut pour ainsi dire voté avant d'avoir été formulé. Des bourreaux envoyés par les préteurs égorgèrent les filles d'Hiéron et de Gélon, Damarata et Harmonia, femmes, l'une d'Andranodore, l'autre de Thémistus.

XXVI. Restait une fille d'Hiéron, Héraclée, femme de Zoïpre, qui, envoyé comme ambassadeur par Hiéronyme au roi Ptolémée, s'était exilé volontairement. Prévenue de l'approche des assassins, Héraclée se réfugia à l'autel de ses dieux pénates, avec ses deux filles, toutes jeunes, dont les cheveux épars et l'attitude suppliante auraient dû exciter

la pitié. Elle a, en outre, recours aux prières : « Innocente, qu'on ne la rende pas victime des haines soulevées par Hiéronyme. Au règne de ce prince, elle n'a gagné que l'exil de son mari. Pendant la vie d'Hiéronyme, sa fortune n'a pas été la même que celle de sa sœur ; Hiéronyme mort, sa cause n'est pas non plus la même. Andranodore réussissant dans ses projets, sa femme eût régné avec lui ; mais elle, elle eût été esclave avec la nation entière. Si quelqu'un allait annoncer à Zoïppe qu'Hiéronyme est mort, que Syracuse est libre, qui peut douter qu'il ne s'embarquât sur-le-champ pour revenir dans sa patrie ? Combien sont trompeuses les espérances des hommes ! Dans sa patrie devenue libre, sa femme et ses filles voient leur vie menacée ; et pourtant, en quoi sont-elles un obstacle à la liberté et aux lois ? Qui peut craindre quelque chose d'une femme seule, presque veuve, et de deux jeunes filles privées de leur père ? Mais non, on ne craint rien ; on poursuit en elles le sang des rois. Eh bien ! qu'on les relègue loin de Syracuse et de la Sicile, qu'on les transporte à Alexandrie, elle près de son mari, ses filles près de leur père ! » Mais l'oreille et l'âme des assassins restaient sourdes à ces prières ; déjà même elle en voyait quelques-uns tirer leur glaive pour ne pas perdre de temps. Renonçant alors à les fléchir pour elle-même, elle conjure « d'épargner du moins ses filles, dont l'âge serait respecté même par des ennemis en fureur ; se vengeant des tyrans, qu'ils n'imitent pas les crimes qu'ils exécutent ! » C'est en vain ; les assassins l'arrachent de l'autel, l'égorgeant, et s'élancent sur les jeunes filles arrosées du sang de leur mère. Égarées par la douleur et la crainte, et comme saisies de démente, elles s'enfuient du sanctuaire avec une rapidité telle, que, si elles avaient trouvé la moindre issue, elles auraient causé du tumulte dans la ville. Quoique resserrées dans l'étroite enceinte du palais, quoique entourées d'un si grand nombre de soldats, elles purent encore faire plusieurs pas sans être atteintes, et s'arrachèrent aux fortes étreintes de tant de bras qui les pressaient. A la fin, accablées de blessures, inondant tout de

leur sang, elles tombèrent inanimées. Cette mort, lamentable par elle-même, le devint plus encore par l'arrivée presque immédiate d'un messenger apportant la défense de les tuer, car la fureur du peuple s'était tout à coup changée en compassion. A cette compassion succéda ensuite la colère : pourquoi, se récriait-on, une exécution si prompte, qui ne laissait place ni au repentir, ni à l'apaisement des colères ? Aussi, toute la multitude demandait en frémissant la convocation des comices pour remplacer Andranodore et Thémistus, qui tous deux avaient été préteurs. Cette élection ne semblait pas devoir tourner au gré des préteurs alors en charge.

XXVII. Le jour des comices est fixé. Pendant l'élection, et sans qu'on s'y attende, une voix, s'élevant du bout de l'assemblée, nomme Épicyde, une autre Hippocrate. Ces deux noms sont aussitôt répétés de toutes parts, et avec une faveur marquée. L'assemblée était composée de bien des éléments divers : outre le peuple, les soldats s'y trouvaient, et il s'y était mêlé un grand nombre de transfuges qui aspiraient à une révolution générale. Les préteurs veulent dissimuler d'abord et gagner du temps ; enfin, cédant à la pression de la foule et craignant une sédition, ils nomment les deux nouveaux préteurs. Ceux-ci ne dévoilèrent pas leurs plans tout d'abord, bien que mécontents qu'on eût envoyé des députés vers Ap. Claudius pour demander une trêve de dix jours, puis, cette trêve obtenue, une seconde ambassade pour amener le renouvellement de l'ancienne alliance. Les Romains avaient alors une flotte de cent vaisseaux près de Murgantia. De là, ils observaient ce que deviendraient les troubles soulevés à Syracuse par le meurtre des tyrans, et ce que ferait le peuple dans le premier enivrement d'une liberté nouvelle. A ce moment, Appius avait envoyé à Marcellus, qui arrivait en Sicile, les députés syracusains. Marcellus avait trouvé leurs propositions acceptables, et avait envoyé lui-même une députation à Syracuse, pour y discuter avec les préteurs, et de vive voix, les conditions du traité à renouveler. Mais déjà le calme et

la tranquillité n'existaient plus dans la ville. A la nouvelle que la flotte carthaginoise était en vue de Pachynum, Hippocrate et Epicyde, bannissant toute crainte, se plaignaient amèrement, soit devant les soldats mercenaires, soit devant les transfuges, que Syracuse fût livrée aux Romains. Appius, en venant stationner avec ses vaisseaux à l'entrée du port pour inspirer du courage au parti opposé, n'avait fait que donner du poids à ces vaines déclamations : tout d'abord la foule s'était portée en tumulte au rivage pour repousser les Romains s'ils tentaient de débarquer.

XXVIII. Au milieu d'un tel trouble, on fut d'avis de convoquer l'assemblée. Voyant que les esprits étaient divisés et qu'une sédition était près d'éclater, un des premiers citoyens, Apollonide, prononça un discours propre à calmer les cœurs autant qu'on le pouvait en un tel moment. « Jamais, dit-il, aucune ville n'avait été plus près de son salut ou de sa ruine. En effet, si, d'un même esprit, tous se décidaient, ou pour les Romains, ou pour les Carthaginois, aucun état ne se trouverait dans une situation plus favorable et plus heureuse. Mais, si les esprits se divisaient, la guerre ne serait pas plus atroce entre les Romains et les Carthaginois qu'entre les partis syracusains ; et en effet, dans les mêmes murs, chacun d'eux allait avoir ses soldats, ses armes, ses généraux. Il fallait donc, à tout prix, arriver à un accord. Laquelle des deux alliances serait la plus avantageuse, c'était la question de beaucoup la moins importante : mais pourtant, pour choisir des alliés, l'exemple d'Hiéron devait avoir plus d'autorité que celui d'Hiéronyme, et une alliance si heureusement éprouvée pendant cinquante ans devait être préférée à celle d'un peuple maintenant inconnu et autrefois infidèle. Une autre considération grave, c'est qu'on pouvait rejeter l'alliance de Carthage sans entrer immédiatement en guerre avec elle ; tandis qu'avec les Romains il fallait avoir tout aussitôt la paix ou la guerre. » Plus l'orateur semblait indifférent et impartial, plus il fit impression. On adjoignit aux prêteurs et aux plus influents sénateurs un conseil militaire ; les officiers de l'armée et ceux

des troupes alliées furent invités à prendre part à la délibération. Après des discussions, souvent violentes, comme on vit l'impossibilité où l'on était de soutenir la guerre contre les Romains, on se décida pour la paix, et il fut résolu qu'on enverrait une ambassade pour conclure le traité.

XXIX. Peu de jours après, des ambassadeurs de Léontium vinrent demander des troupes qui protégeassent leurs frontières. L'occasion parut excellente pour se débarrasser d'une multitude indisciplinée et remuante, et pour en éloigner les chefs. Le préteur Hippocrate eut ordre d'y conduire les transfuges. Cette troupe, grossie d'un grand nombre de mercenaires, montait à quatre mille hommes. L'expédition était également agréable à ceux qui ordonnaient le départ et à ceux qui partaient. Pour les uns, en effet, c'était l'occasion, si longtemps cherchée, d'exciter quelque révolution ; les autres se félicitaient d'avoir, en quelque sorte, purgé la ville de cette fange immonde. En réalité, Syracuse n'éprouva qu'un de ces soulagements momentanés, suivis, dans les maladies, d'une rechute plus grave. Hippocrate, en effet, par des excursions secrètes, commença par ravager les frontières de la province romaine ; puis, comme Appius avait envoyé un détachement pour protéger le territoire des alliés, il fondit, avec toutes ses troupes, sur ce corps envoyé contre lui, et fit un grand carnage. A cette nouvelle, Marcellus envoya aussitôt des ambassadeurs à Syracuse pour déclarer que la paix est rompue, et qu'il y aura toujours quelque motif de guerre, à moins qu'Hippocrate et Épiclyde ne soient chassés de Syracuse et même de la Sicile entière. Épiclyde, pour n'avoir pas, en restant dans Syracuse, à répondre des actes de son frère absent, ou voulant contribuer pour sa part à allumer la guerre, part à son tour pour Léontium. Comme il trouve les habitants déjà fort animés contre Rome, il entreprend de les détacher aussi de Syracuse. « La clause principale du traité conclu avec Rome, c'est que tous les peuples qui ont obéi aux rois resteront sous la domination de Syracuse ; la liberté ne lui suffit déjà plus, il faut qu'elle règne et qu'elle tyrannise. Qu'on lui réponde

donc que Léontium, elle aussi, se croit en droit d'être libre ; et en effet, c'est entre ses murs que le tyran est tombé ; c'est là qu'on a poussé le premier cri de liberté ; c'est là qu'on a laissé les chefs de l'armée royale pour courir à Syracuse. Il faut donc que cette clause soit supprimée du traité, ou que le traité soit refusé. » La multitude se laissa persuader aisément. Aussi, quand les Syracusains vinrent se plaindre du massacre du détachement romain et demandèrent qu'Hippocrate et Épicyle fussent envoyés à Locres ou partout ailleurs, pourvu qu'ils quittassent la Sicile, on leur répondit fièrement « que les Léontins n'avaient pas chargé les Syracusains de conclure pour eux la paix avec Rome ; qu'ils n'étaient donc pas liés par une alliance qu'ils n'avaient pas contractée eux-mêmes. » Les Syracusains reportèrent aux Romains cette réponse, ajoutant « que Léontium se séparait d'eux ; et que, dès lors, les Romains pouvaient lui faire la guerre sans violer le traité conclu avec Syracuse. Eux-mêmes les assisteraient dans cette guerre ; à la condition que les Léontins, une fois soumis, retomberaient sous la domination de Syracuse, aux termes même du traité. »

XXX. Marcellus partit avec toute son armée contre Léontium ; il s'était même adjoint Appius pour attaquer la ville de deux côtés à la fois. Telle fut l'impétuosité des soldats, irrités qu'on eût égorgé un détachement des leurs pendant que l'on traitait de la paix, que Léontium fut enlevée au premier assaut. Quand Hippocrate et Épicyle virent les murs pris et les portes brisées, ils se retirèrent dans la citadelle avec quelques hommes ; puis, la nuit et en secret, se réfugièrent à Herbessus. Huit mille Syracusains marchaient sur Léontium, lorsque, près du fleuve Myla, ils rencontrent un homme qui leur annonce que la ville est prise. Mêlant le faux au vrai, cet homme ajoute qu'on a massacré sans distinction habitants et soldats ; qu'il ne doit pas rester, à ce qu'il pense, un seul homme arrivé à l'âge de la puberté ; que la ville a été livrée au pillage, et les biens des riches abandonnés aux troupes. A

des nouvelles si affreuses, l'armée s'arrête : tous les esprits sont soulevés; les chefs, — c'étaient Sosis et Dinomène, — se demandent ce qu'ils doivent faire. Ce qui prêtait à ce mensonge une apparence de vérité, c'était le châtimement de deux mille transfuges environ qui avaient été battus de verges et frappés de la hache. Au reste, la ville prise, on n'avait porté la main sur aucun Léontin ni sur aucun soldat; à tous on rendait ce qui leur appartenait, sauf ce qui avait pu être pris dans le premier tumulte d'une ville prise d'assaut. Cependant, on ne put déterminer les Syracusains à marcher jusqu'à Léontium, tant ils s'indignaient qu'on eût envoyé leurs compagnons à une boucherie; ils ne voulurent même pas attendre sur place des nouvelles plus certaines. Les préteurs, sans se dissimuler que les esprits étaient tournés à la révolte, pensaient que le mouvement durerait peu, s'ils faisaient disparaître ceux qui égaraient les troupes. Ils conduisent l'armée à Mégare. Pour eux, ils partent avec quelques cavaliers pour Herbessus, dans l'espoir de s'emparer de la ville par surprise au milieu de l'effroi général. Ayant échoué, ils ont recours à la force, et, le lendemain, lèvent le camp de Mégare pour venir attaquer Herbessus avec toutes leurs troupes. Hippocrate et Epicyde, n'ayant plus d'autre ressource, prennent un parti, dangereux en apparence, mais le seul qui leur reste : c'est de se livrer aux soldats, accoutumés à eux presque tous, et vivement irrités par le bruit du massacre de leurs compagnons. Le hasard voulut qu'à l'avant-garde se trouvassent six cents Crétois qui avaient servi sous eux auprès d'Hiéronyme, et qui avaient conservé de la reconnaissance pour Annibal : prisonniers à Trasimène avec les autres troupes auxiliaires, ils avaient été mis par lui en liberté. A leurs enseignes et à leur costume Hippocrate et Epicyde les ont reconnus : ils se présentent à eux avec des rameaux d'olivier et dans l'attitude ordinaire des suppliants. « Ils les conjurent de les recevoir dans leurs rangs et de les prendre ensuite sous leur protection; de ne pas les livrer aux Syracusains, qui les mettraient aussitôt aux Romains pour être massacrés. »

XXXI. « Assurément, leur répond-on, ayez bon courage; nous partagerons votre sort, quel qu'il soit. » Pendant ces quelques mots échangés, les enseignes s'étaient arrêtées, et la marche des bataillons se trouvait suspendue, sans que les chefs pussent encore savoir la cause de cette halte. Mais bientôt, le bruit se répand qu'Hippocrate et Épicyle sont là, et un frémissement de toute l'armée indique assez la joie que cause leur venue. Aussitôt, les préteurs piquent des deux, et, arrivant aux premiers rangs : « Quelle est cette nouveauté, demandent-ils, quelle est cette licence des Crétois? Ils osent s'entretenir avec l'ennemi et le laisser entrer dans les rangs sans avoir reçu l'ordre des préteurs! » Ils ordonnent qu'on saisisse Hippocrate et qu'on le charge de chaînes. A ces mots, les Crétois poussent des cris terribles, bientôt répétés par toute l'armée. Les préteurs comprennent qu'en insistant ils s'exposeraient eux-mêmes. Inquiets, ne sachant à quoi se décider, ils ramènent l'armée vers Mégare, et dépêchent des courriers à Syracuse pour y annoncer ce qui se passe. Par une nouvelle ruse, Hippocrate sait ajouter encore à la défiance qui est dans tous les esprits : il envoie quelques Crétois intercepter la route de Syracuse, feint d'avoir surpris une lettre, et lit aux troupes ce qu'il a lui-même écrit. « Les préteurs Syracusains au consul Marcellus, salut. » Après cette formule ordinaire, la lettre portait : « Qu'il avait bien et sagement agi en n'épargnant personne à Léontium. Mais tous les soldats mercenaires méritaient le même sort, et Syracuse ne retrouverait le calme que lorsque la ville et l'armée auraient été purgées de tous les auxiliaires. Il devait donc s'efforcer de s'emparer de ceux qui étaient campés près de Mégare avec leurs préteurs, et, par leur supplice, délivrer Syracuse. » A cette lecture, les troupes poussent des cris menaçants et courent aux armes; saisis d'effroi, les préteurs s'échappent au milieu du tumulte, et fuient à toute bride vers Syracuse. Mais leur fuite n'arrête même pas la sédition : déjà les mercenaires s'élançaient contre les soldats Syracusains, et ils les auraient tous massacrés, si Épicyle

et Hippocrate n'avaient apaisé la colère de la multitude, non par compassion ou par humanité, mais pour ne pas se fermer à eux-mêmes tout espoir de retour. En effet, ils s'attachaient les soldats et s'en faisaient en quelque sorte des otages; ce bienfait, et le gage qu'ils en conservaient, leur assuraient la reconnaissance des familles et des amis. Sachant par expérience combien la multitude tourne à tous les vents, ils subornent un soldat qui s'était trouvé parmi les assiégés à Léontium, et l'envoient porter à Syracuse des nouvelles conformes au récit mensonger fait près du fleuve Myla. En se présentant comme témoin oculaire, il devait dissiper tous les doutes et soulever une indignation générale.

XXXII. En effet, il ne fut pas seulement cru de la foule: introduit dans la curie, il fit la même impression sur les sénateurs. Des personnages influents allaient répétant « qu'à Léontium l'avarice et la cruauté des Romains s'étaient pleinement révélées. Qu'ils entrent à Syracuse, on verra les mêmes excès et pis encore, car là leur avarice trouvera une plus riche proie. » Tous voulaient donc que les portes fussent fermées et la ville mise en état de défense. Mais tous n'avaient pas mêmes craintes ni mêmes haines. Pour l'armée presque entière et une grande partie du peuple, ce qui était odieux, c'était le nom romain. Les préteurs et quelques grands, bien qu'irrités par la fausse nouvelle, avaient à se mettre en garde contre un danger plus voisin et plus pressant. En effet, Hippocrate et Épicyle étaient déjà à l'Hexapyle; des pourparlers avaient eu lieu entre les soldats et leurs parents, pour faire ouvrir les portes et permettre aux troupes de défendre la commune patrie contre les attaques des Romains. Déjà même une porte de l'Hexapyle avait été ouverte, et ils entraient quand les préteurs survinrent. Ceux-ci commencent par ordonner et menacer; puis essayent de leur influence et de leur ascendant; et enfin, comme rien ne leur réussit, oubliant leur dignité, ils conjurent le peuple de ne pas livrer la patrie aux anciens satellites du tyran, aujourd'hui corrupteurs de l'armée. Mais la multitude sou-

levée restait sourde à toutes leurs instances, et les portes n'étaient pas sapées avec moins d'ardeur au dedans qu'au dehors. Quand elles furent brisées, toute l'armée pénétra dans l'Hexapyle. Les préteurs se réfugient alors dans l'Achradine avec la jeunesse de Syracuse; les soldats mercenaires, les transfuges et tout ce que renfermait la ville de l'ancienne armée royale grossissent l'armée ennemie. Ainsi accrue, elle emporte l'Achradine à la première attaque, et tous les préteurs sont mis à mort, sauf ceux qui se sont enfuis au milieu du tumulte. La nuit seule met fin au massacre. Le lendemain, on affranchit les esclaves, on met en liberté les prisonniers, et cette multitude confuse nomme préteurs Hippocrate et Epicyde. Ainsi Syracuse, après un seul rayon de liberté, retomba dans son antique servitude.

XXXIII. A cette nouvelle, les Romains lèvent leur camp aussitôt, et se dirigent de Léontium à Syracuse. Une ambassade, envoyée par Appius, était alors en rade sur une quinquérème. Une galère à quatre rangs de rames, détachée en avant, s'engage dans le port; elle est prise, et les députés s'échappent à grand'peine. Ainsi ce n'étaient plus les droits de la paix, mais ceux de la guerre qui étaient violés. Alors l'armée romaine vient camper près d'Olympium, temple de Jupiter, à quinze pas de la ville. Là même, on voulut tenter encore d'envoyer des députés; mais, pour les empêcher d'entrer dans la ville, Hippocrate et Epicyde, escortés de leurs partisans, vinrent à leur rencontre hors des portes. Le Romain qui prit la parole déclara « qu'ils apportaient aux Syracusains, non pas la guerre, mais assistance et appui; tant à ceux qui, échappés au massacre, avaient cherché près d'eux un refuge, qu'à ceux qui, comprimés par la crainte, subissaient un esclavage plus affreux que l'exil et que la mort même. Non, les romains ne laisseront pas impuni le massacre de leurs alliés. Si donc les malheureux réfugiés peuvent rentrer en toute sûreté dans leur patrie, si les auteurs du massacre sont livrés, si l'on rend à Syracuse sa liberté et ses lois, les Romains n'useront pas de leurs armes; si, au contraire, ces satisfactions sont refusées, ils

poursuivront, les armes à la main, tous les rebelles. » Alors Épicyle : « si l'on s'était adressé à Hippocrate et à lui, ils auraient répondu ; que les députés reviennent donc quand ceux vers qui ils sont venus seront maîtres de Syracuse. Qu'on emploie les armes, et l'on pourra se convaincre que ce n'est pas la même chose d'assiéger Léontium ou Syracuse. » A ces mots, tournant le dos au député, il ferma les portes. Le siège de Syracuse commença aussitôt, et par terre et par mer : par terre, du côté de l'Hexapyle ; par mer, du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots. Comme Léontium avait été emportée au premier assaut, grâce à la terreur qu'inspirait le nom Romain, les assiégeants étaient pleins de confiance : une ville si vaste, et dont les quartiers étaient tellement éloignés les uns des autres, devait être facilement surprise sur quelque point ; on fit donc approcher des murs tout le matériel des sièges.

XXXIV. Une attaque si vigoureuse aurait réussi, s'il n'y avait eu alors à Syracuse un génie supérieur, Archimède. Sans rival dans l'art d'observer le ciel et les astres, il avait un talent plus merveilleux encore pour inventer et construire des machines de guerre, qui, en un instant, détruisaient, comme en se jouant, les masses énormes que l'ennemi avait tant de peine à faire mouvoir. Le mur d'enceinte s'étendait sur des collines d'inégale hauteur, la plupart élevées et presque inaccessibles ; mais, dans l'intervalle, se trouvaient des points au niveau de la plaine et d'un facile accès. Archimède établit des machines de toutes sortes, appropriées à la nature de chaque endroit. Le mur de l'Achradine, qui était, nous l'avons dit, baigné par la mer, Marcellus l'attaquait de ses quinquérèmes. Des autres vaisseaux, archers, frondeurs, et vélites même, dont les traits ne sauraient être renvoyés par l'ennemi s'il n'a pas l'habitude de les lancer, permettaient à peine à un assiégé de se montrer impunément sur les murs. Comme ces traits demandent à être jetés de loin, les vélites restaient loin des murailles. Huit quinquérèmes¹ étaient attachées deux par deux ; du côté où elles

1. Nous avons adopté la correction proposée par Juste-Lipse.

se rapprochaient on avait supprimé les rames, afin que les deux bâtiments pussent se toucher ; on avait ainsi un seul bâtiment, dirigé par les rames qui étaient restées au côté extérieur, et garni de tours à plusieurs étages et autres machines destinées à battre les murs. Contre cet appareil naval, Archimède disposa sur les murailles des machines de différentes grandeurs. Contre les navires éloignés, il lançait des blocs de rocher d'un poids immense ; contre les plus rapprochés, une grêle de projectiles plus légers. Enfin, pour que les siens pussent accabler de traits l'ennemi sans être atteints eux-mêmes, il perça le mur depuis le bas jusqu'au faite de nombreuses meurtrières, hautes d'une coudée environ. De là, restant à couvert, ils faisaient pleuvoir sur l'ennemi soit des flèches soit des scorpions ¹ de médiocre grandeur. Si quelque vaisseau s'approchait pour rester en deçà de la portée des machines, une bascule, s'avancant du mur, lançait sur la proue une main de fer attachée à une forte chaîne : se relevant grâce à un énorme contre-poids de plomb, cette main enlevait par la proue le vaisseau qui semblait se dresser sur sa poupe ; puis, brusquement, elle le laissait retomber comme s'il eût été précipité du mur. Il frappait la mer avec tant de force, au grand effroi des matelots, que, même s'il tombait droit, il y pénétrait toujours de l'eau. Ainsi fut déjouée l'attaque par mer. Les Romains concentrèrent alors toutes leurs forces sur la terre. Mais, de côté encore, Syracuse était munie d'aussi puissantes machines, qu'elle devait aux soins et aux dépenses d'Héron pendant de longues années, et aux sublimes inventions d'Archimède. La nature des lieux n'était pas moins propice ; car le roc, sur lequel est construit le mur, est tellement incliné, que, non-seulement les projectiles lancés par les machines, mais ceux qu'on laissait rouler d'eux-mêmes sur la pente, tombaient avec violence sur l'ennemi. Par la même raison, il était difficile de gravir cette pente à pic, et d'y prendre pied. Aussi Marcellus tint conseil : il y fut décidé qu'on

1. Machine hérissée de dards.

renonceraient à un siège où toutes les tentations étaient déjouées; on ferait seulement le blocus de la ville de manière à intercepter tout convoi venant ou par terre ou par mer.

XXXV. Cependant, Marcellus partit avec le tiers à peu près de son armée pour aller reprendre les villes, qui, au milieu des troubles, avaient passé aux Carthaginois. Hélorus et Herbessus se rendirent d'elles-mêmes. Mégare, prise d'assaut, fut pillée et détruite, pour effrayer les autres peuples, et surtout les Syracusains. Vers le même temps, Himilcon, qui avait tenu longtemps sa flotte à la hauteur du promontoire de Pachynum, débarque auprès d'Héraclée, appelée aussi Minoé, avec vingt cinq mille fantassins, trois mille cavaliers, douze éléphants. Il n'avait pas toujours eu sur ses vaisseaux, devant Pachynum, des forces aussi imposantes. Mais, après qu'Hippocrate s'était rendu maître de Syracuse, Himilcon était parti pour Carthage; là, aidé par les députés d'Hippocrate et les lettres d'Annibal qui déclaraient le temps venu de reconquérir glorieusement la Sicile, il avait déterminé lui-même par sa présence et ses conseils l'envoi en Sicile de fantassins et de cavaliers aussi nombreux qu'il se pouvait. Arrivé à Héraclée, il reprit Agrigente en peu de jours. Les autres villes qui étaient du parti de Carthage conçurent un tel espoir de chasser les Romains de la Sicile, qu'à la fin même les Syracusains assiégés reprirent courage. Persuadés qu'une partie des troupes suffirait pour défendre la ville, ils partagèrent ainsi le soin de la guerre: Épicyle garderait Syracuse, et Hippocrate, se joignant à Himilcon, ferait la guerre contre le consul Romain. Hippocrate partit la nuit avec dix mille fantassins et cinq cents cavaliers, traversa le pays malgré les postes Romains placés de distance en distance, et vint établir son camp près de la ville d'Acrilles. Comme il travaillait à se retrancher, il fut surpris par Marcellus qui revenait d'Agrigente, où, malgré sa diligence, il avait trouvé l'ennemi déjà établi. Marcellus était loin de se douter qu'il pût, dans ce temps et dans ce lieu, rencontrer une armée Syracusaine; cependant, par crainte d'Himilcon et des Carthaginois, car il leur savait

des troupes bien supérieures en nombre, il s'avancait avec les plus grandes précautions, et prêt à tout événement.

XXXVI. Ces précautions, prises contre les Carthaginois, se trouvèrent lui servir contre les Siciliens. Les rencontrant dispersés en désordre, et tout au travail de l'installation du camp, il enveloppa leur infanterie; la cavalerie, après une légère résistance, s'enfuit à Acra avec Hippocrate. Ce combat contint ceux des Siciliens qui songeaient à la défection, et Marcellus revint à Syracuse. Peu de jours après, Himilcon, auquel s'était joint Hippocrate, vint camper à huit milles de là, sur les bords de l'Anapus. Vers le même temps, cinquante cinq vaisseaux longs, commandés par le chef de la flotte Carthaginoise, Bomilear, entrèrent de la pleine mer dans le grand port de Syracuse, tandis que la flotte romaine, composée de trente quinquérèmes, débarquait à Palerme la première légion. Il semblait, à voir les deux peuples concentrer leurs forces sur la Sicile, que la guerre ne fût plus en Italie. Himilcon était bien persuadé que la légion romaine débarquée à Palerme et qui venait à Syracuse allait être sa proie; mais il se trompa de chemin. Il s'engagea dans l'intérieur des terres, tandis que la légion, escortée par la flotte, avait suivi la côte et rejoignait à Pachynum Ap. Claudius, venu à sa rencontre avec une partie de ses troupes. Les Carthaginois ne restèrent pas plus longtemps devant Syracuse. Bomilear, qui comptait peu sur sa flotte, en voyant que celle qui amenait les Romains était deux fois plus considérable, comprenait d'ailleurs que d'inutiles délais ne feraient qu'ajouter à la disette des alliés. Il remit donc à la voile et retourna en Afrique. De son côté, Himilcon avait suivi vainement Marcellus jusqu'à Syracuse, espérant trouver une occasion de le combattre avant qu'il eût réuni toutes ses forces. Mais cette occasion ne se présenta pas. L'ennemi, devant Syracuse, était en sûreté, tant par la force de ses retranchements que par le nombre de ses troupes. De crainte de perdre un temps précieux à contempler immobile le siège de la ville alliée, Himilcon leva son camp pour aller partout où l'appellerait quelque espoir

de révolte contre les Romains, et pour ajouter, par sa présence, au zèle de ses partisans. Il reprit d'abord Murgence, où la garnison romaine fut livrée par ses habitants mêmes. Il y trouva une grande quantité de blé et de vivres de toute sorte qu'y avaient transportés les Romains.

XXXVII. Cette défection eut pour résultat d'enhardir les autres cités : les garnisons romaines se virent, ou chassées, ou accablées par la fraude des habitants. Henna, située sur une hauteur escarpée et à pic, était inexpugnable par sa position même ; de plus, elle contenait une garnison très-forte, ayant pour chef un homme qu'il n'était pas aisé de surprendre. C'était L. Pinarius, homme plein d'activité, et qui comptait plus sur sa vigilance à déjouer les complots que sur la fidélité des Siciliens. Il avait d'ailleurs redoublé de précautions en apprenant que tant de villes se révoltaient, trahissaient et massacraient les garnisons. Aussi, la nuit et le jour, postes et sentinelles étaient disposés sur tous les points ; les soldats ne quittaient ni leur poste, ni leurs armes. Quand les principaux habitants d'Henna, qui avaient fait avec Himilcon la convention de livrer la garnison, voient ce déploiement de vigilance, ils comprennent que la fraude échouera contre les Romains, et décident d'agir ouvertement. « La ville et la citadelle doivent être en leur pouvoir, disent-ils, si les Romains sont venus chez eux comme des alliés vers des hommes libres, et non des maîtres vers des esclaves. Ils demandent donc, et c'est leur droit, que les clefs leur soient remises. Entre alliés, aucun lien n'est plus fort que la bonne foi ; le peuple et le sénat romains ne leur seront reconnaissants qu'autant que leur fidélité aura été volontaire et non contrainte. » A cela le chef romain répond « qu'il a été mis dans cette garnison par son général ; qu'il a reçu de lui les clefs des portes avec l'ordre de garder la citadelle ; qu'il en doit donc disposer, non à son gré ni au gré des habitants d'Enna, mais d'après la volonté de celui qui l'a placé là. Quitter son poste, est, pour un Romain, un crime capital ; c'est une loi que des pères mêmes ont scellée du sang de leurs fils. Le consul

Marcellus n'est pas loin ; qu'on lui envoie des ambassadeurs, à lui le maître et le juge absolu en pareille question. » Les habitants répliquent qu'ils n'enverront personne ; si les paroles sont inutiles, ils chercheront quelque moyen de reconquérir leur liberté. Alors Pinarius : « S'il vous en coûte d'envoyer vers le consul, laissez-moi du moins interroger tout le peuple assemblé, pour savoir si telles sont les intentions d'un petit nombre ou de la cité entière. » On consent ; et l'assemblée est convoquée pour le lendemain.

XXXVIII. Au sortir de cette entrevue, Pinarius rentre à la citadelle et réunit les soldats : « Je crois, soldats, que vous savez tous comment, dans ces derniers temps, les Siciliens ont surpris et massacré les garnisons romaines. Ces embûches, vous y avez échappé grâce à la volonté des dieux d'abord, puis à votre courage, en restant nuit et jour debout sous les armes. Plût aux dieux que nous pussions demeurer ici jusqu'au bout sans que notre sang coulât ou qu'il fallût verser celui des Siciliens. Contre des embûches mystérieuses nos précautions jusqu'ici étaient suffisantes ; mais aujourd'hui que la ruse n'a pas réussi, on nous réclame ouvertement les clefs des portes. Livrons-les, et aussitôt Henna sera aux Carthaginois, la garnison sera ici plus cruellement égorgée que ne l'a été celle de Murgence. J'ai eu grand'paine à obtenir une nuit pour nous consulter, car je voulais vous prévenir du danger qui nous menace. Dès le point du jour ils vont assembler le peuple pour m'accuser devant lui et l'exciter contre vous. Demain donc, Henna sera inondée, ou de votre sang, ou du sang de ses habitants. Si nous nous laissons prévenir, nul espoir pour nous ; si nous les prévenons, nul danger, au contraire. La victoire est pour ceux qui, les premiers, auront tiré le fer. Tenez-vous donc sous les armes, prêts à agir au premier signal. Moi, je serai à l'assemblée, et, jusqu'à ce que tout soit prêt, je gagnerai du temps en prolongeant la discussion et les débats. Au signal que je vous donnerai en levant ma toge, poussez tous le cri de guerre, tombez sur cette multitude. Que votre fer soit sans pitié, et prenez garde de laisser échapper qui que ce soit

dont vous puissiez avoir à craindre la violence ou la perfidie. Je t'invoque, Cérès, et toi, Proserpine, et vous tous, dieux du ciel et des enfers, qui habitez cette ville ou ces bois sacrés, soyez-nous propices et favorables, s'il est vrai que nous nous décidons à ce parti pour éviter, et non pour tendre des pièges. Je vous exhorterais plus longuement, soldats, si vous deviez avoir affaire à des ennemis armés. Mais, les trouvant sans armes, sans défense, vous les égorgerez à loisir. D'ailleurs, le camp du consul est près d'ici; nous n'avons donc rien à craindre d'Himilcon et des Carthaginois. »

XXXIX. Après cette harangue, les soldats vont réparer leurs forces. Le lendemain, ils se dispersent sur tous les points de la ville, de manière à fermer les rues et à couper toute retraite aux habitants. La plupart se tiennent au fond ou aux abords du théâtre; c'était, du reste, leur habitude d'assister aux assemblées. Le gouverneur romain, introduit devant le peuple par les magistrats, allègue que l'acte qu'on lui demande dépend, non de lui, mais du consul, et reproduit à peu près ses arguments de la veille. Quelques voix d'abord, puis un plus grand nombre, puis enfin toutes ensemble lui ordonnent de remettre les clefs; son hésitation et ses lenteurs provoquent une explosion de violentes menaces; encore un instant, et l'on va employer la violence. Alors le gouverneur fait avec sa toge le signal convenu : les soldats qui l'attendaient, prêts à agir, se précipitent avec de grands cris sur l'assemblée qui leur tournait le dos; d'autres courent former une épaisse barrière aux issues du théâtre. Enfermés dans cette enceinte, les habitants d'Henna sont massacrés. Le sol est jonché de corps. Outre ceux que le fer a frappés, beaucoup sont tombés dans leur fuite, se jetant des gradins sur la tête des autres : c'est un pêle-mêle de corps intacts et de blessés, de vivants et de morts. Les Romains s'élancent alors par toute la ville, et, comme dans une place prise d'assaut, promènent la désolation et le carnage. La colère du soldat est au comble; bien qu'il frappe une multitude sans défense, on dirait qu'il est enflammé par le sentiment du péril et l'ardeur du

combat. C'est ainsi que, par une violence criminelle, Henna nous fut conservée. Du reste, Marcellus approuva ce qui avait été fait, et accorda aux soldats tout le butin de la ville : il espérait qu'une crainte salutaire empêcherait désormais les Siciliens de livrer les garnisons. Ce désastre d'une ville située au centre de la Sicile, célèbre par la force de sa position naturelle et par les traces sacrées qui s'y conservent de l'enlèvement de Proserpine, se répandit presque en un seul jour dans la Sicile tout entière. Comme ce carnage affreux semblait un attentat contre les dieux tout autant que contre les hommes, les peuples indécis jusques là passèrent aux Carthaginois. Hippocrate se retira à Murgence, Himilcon à Agrigente, après avoir vainement fait approcher leur armée d'Henna, où les traîtres les appelaient. Marcellus rentra chez les Léontins, fit transporter dans son camp du blé et des vivres, et, y laissant quelques troupes, vint reprendre le blocus de Syracuse. Envoyant alors à Rome Ap. Claudius pour y briguer le consulat, il le remplaça par T. Quinctius Crispinus comme commandant de la flotte et de l'ancien camp. Pour lui, il vint construire et fortifier des quartiers d'hiver à cinq milles d'Hexapyle, dans un endroit nommé Léonte. Tels furent les événements qui se passèrent en Sicile jusqu'au commencement de l'hiver.

XL. Pendant la même campagne, commença contre le roi Philippe la guerre depuis longtemps prévue. Des députés d'Oricum, vinrent annoncer au préteur M. Valérius qui commandait la flotte en croisière devant Brindes et les côtes de la Calabre, que Philippe avait fait une première tentative contre Apollonie, en remontant le fleuve¹ avec cent vingt galères à deux rangs de rames : puis, comme le succès était moins prompt qu'il ne l'avait cru, il s'était, pendant la nuit, approché secrètement d'Oricum. Cette ville, située en plaine, qui n'avait, ni d'assez fortes murailles, ni assez d'armes, ni assez de bras, avait succombé à la première attaque. En apportant ces nouvelles, ils imploraient

1. L'Aôûs.

du secours : que le consul vienne par terre ou par mer repousser un ennemi déclaré du nom romain, qui ne s'attaque à eux que parce qu'ils sont à la porte de l'Italie. M. Valérius laisse la garde de la côte à son lieutenant P. Valérius, et part avec sa flotte toute prête et tout équipée, en plaçant sur des vaisseaux de transport l'excédant de troupes que ne pouvaient contenir les vaisseaux longs; le lendemain, il était devant Oricum, où Philippe, en partant n'avait laissé qu'un faible poste, et la reprenait sans grande difficulté. Là, des députés d'Apollonia vinrent le trouver : « Leur ville, disaient-ils, était assiégée pour n'avoir pas voulu abandonner le parti de Rome; elle ne pouvait résister plus longtemps à l'attaque des Macédoniens, si on ne lui envoyait une garnison romaine. » Il leur promit de les satisfaire, et envoya deux mille hommes d'élite sur des vaisseaux longs. Ils vinrent jusqu'à l'embouchure du fleuve, sous le commandement du préfet des alliés, Q. Nœvius Crista, brave et habile officier. Crista débarqua ses troupes, renvoya ses bâtimens rejoindre le reste de la flotte à Oricum d'où ils venaient; et prenant, loin du fleuve, une route que les soldats du roi ne surveillaient nullement, il pénétra la nuit dans la ville sans avoir été aperçu de l'ennemi. Le jour suivant fut donné au repos. Pendant ce temps, Crista passait en revue la jeunesse d'Apollonia, ses armes, les forces qu'elle pouvait mettre sur pied. Cette revue et cette inspection lui donnaient déjà quelque confiance, lorsqu'il apprit, en outre, par des éclaireurs, à quel point allaient la négligence et la nonchalance des ennemis. Profitant donc du silence de la nuit, il sort sans bruit de la ville. Il trouve le camp ennemi si mal gardé et dans un tel abandon, que plus de mille hommes, le fait est constant, pénétrèrent dans les retranchemens sans qu'on s'en fût aperçu; et même, s'ils s'étaient abstenus de tuer, ils auraient pu parvenir jusqu'à la tente du roi. Le massacre de soldats placés près des portes éveilla les autres. Ce fut parmi eux une telle terreur, une panique telle, que personne ne prit les armes et n'essaya de repousser l'ennemi du camp. Bien plus, le

roi lui-même s'enfuit demi-nu, comme il s'était réveillé; et dans un état peu convenable, je ne dis pas pour un roi, mais pour un soldat, gagna le fleuve et les vaisseaux. C'est là que se porta également la foule des fuyards. Il n'y eut guère moins de trois mille soldats pris ou tués dans le camp; le nombre des prisonniers fut plus fort que celui des morts. Le camp fut pillé, et les Apolloniates transportèrent dans leurs murs les catapultes, les balistes et les autres machines disposées pour le siège; ils voulaient s'en servir pour défendre leurs murailles si la même situation venait à se représenter. A part cela, tout le butin du camp fut abandonné aux Romains. Quand la nouvelle de ce succès parvint à Oricum, M. Valérius se hâta de conduire sa flotte à l'embouchure du fleuve pour couper sur mer la retraite au roi. Alors Philippe, désespérant de résister sur terre ou sur mer, fit échouer ou brûler ses vaisseaux, et regagna par terre la Macédoine avec des soldats pour la plupart désarmés et dépouillés de tout. La flotte romaine, avec M. Valérius, passa l'hiver à Oricum.

XLI. Cette même année, en Espagne, les succès furent balancés. En effet, avant que les Romains ne passassent l'Èbre, Magon et Asdrubal avaient mis en fuite plusieurs gros bataillons espagnols. L'Espagne ultérieure aurait même abandonné Rome, si Publius Cornélius, faisant passer à la hâte l'Èbre à ses troupes, ne fût arrivé à temps pour raffermir une fidélité bien ébranlée. Les Romains établirent d'abord leur camp à *Castrum Album*, endroit célèbre par le meurtre du grand Amilcar. C'était une citadelle fortifiée où l'on avait transporté des grains. Cependant, comme les ennemis occupaient tout le pays, comme leur cavalerie avait troublé impunément la marche de l'armée romaine, et tué environ deux mille hommes restés en arrière ou errant dans les montagnes, les Romains se retirèrent dans des lieux plus tranquilles et établirent un camp fortifié près du mont de la Victoire. Cn. Scipion s'y porta avec toutes ses troupes; Asdrubal, fils de Gisgon, l'un des trois généraux carthaginois y vint de son côté avec une armée régulière, et tous

s'établirent en face du camp romain au delà du fleuve. P. Scipion, avec quelques troupes légères, voulait opérer une reconnaissance dans les environs; mais il fut aperçu par l'ennemi. Il aurait été écrasé dans la plaine, s'il ne se fût emparé d'une hauteur qui se trouvait près de là. Il y fut cerné; mais l'arrivée de son frère le délivra. Une ville d'Espagne très-forte et très-célèbre, Castulon, tellement attachée aux Carthaginois qu'Annibal y avait pris une femme, passa cependant aux Romains. Les Carthaginois entreprirent le siège d'Illiturgi où il y avait une garnison romaine; tout faisait croire qu'ils la réduiraient par la famine: mais Scipion, accourant au secours de ses concitoyens et de ses alliés avec une légion armée à la légère, se fraya un passage à travers les deux camps où il massacra beaucoup d'ennemis, et pénétra dans la ville. Le lendemain, il fit une sortie non moins heureuse. Dans les deux combats, l'ennemi perdit plus de douze mille hommes; on lui en prit plus de mille, avec trente-six drapeaux. Force lui fut d'abandonner le siège d'Illiturgi. Ils tentèrent alors celui de Bigerra, autre ville alliée de Rome. L'arrivée de Scipion suffit, sans combat, pour faire lever ce siège.

XLII. Les Carthaginois se portant alors sur Munda, immédiatement les Romains les y suivirent. Là se livra une bataille rangée qui dura environ quatre heures. Les Romains y avaient un avantage décidé, quand on sonna la retraite: Cn. Scipion venait d'avoir la cuisse traversée d'une javeline, et tous les soldats qui l'entouraient avaient été saisis de la crainte que cette blessure ne fût mortelle. Nul doute que, sans ce malheur, le camp carthaginois n'eût été pris ce jour-là même. Déjà, en effet, et les soldats, et même les éléphants, avaient été refoulés jusqu'aux retranchements; là, trente-neuf éléphants avaient été percés de traits. Ce combat coûta, dit-on, à l'ennemi près de douze mille hommes tués, près de trois mille faits prisonniers, et cinquante-sept étendards. Les Carthaginois se replièrent sur Auringi, où les Romains les suivirent sans les laisser se remettre de leur frayeur. Là, se faisant porter en litière,

Scipion livra une seconde bataille rangée. La victoire ne fut pas douteuse. Cependant on tua la moitié moins d'ennemis, car il leur restait moins de combattants. Mais, pour cette famille d'Annibal, c'était un besoin de faire la guerre, et rien ne lui coûtait pour la faire renaitre. Asdrubal envoya son frère Magon lever de nouvelles troupes : il compléta les cadres en peu de temps, et reprit assez de confiance pour tenter une nouvelle bataille. C'étaient en grande partie d'autres soldats ; mais les revers nombreux essuyés en peu de jours par l'ancienne armée les décourageaient à l'avance : ils se battirent avec les mêmes dispositions et avec aussi peu de succès. Il y eut plus de huit mille hommes tués ; on en prit à peu près mille avec cinquante-huit enseignes. Il se trouva dans le butin beaucoup de dépouilles gauloises, des colliers d'or et une multitude de bracelets. En outre, deux chefs gaulois de distinction, Mœnicaptus et Civismarus étaient tombés sur le champ de bataille. Il y eut huit éléphants pris, trois tués. Après de tels succès en Espagne, les Romains eurent enfin honte d'avoir laissé depuis huit ans¹ au pouvoir des Africains Sagonte, cause première de la guerre. Aussi, chassant la garnison carthaginoise, reprirent-ils la ville pour la rendre à ceux des anciens habitants qu'avait épargnés cette guerre meurtrière. Quant aux Turdétans, qui avaient amené la guerre entre Sagonte et Carthage, ils furent réduits à se rendre, vendus comme esclaves, et leur ville fut rasée.

XLIII. Tels furent les succès remportés en Espagne sous le consulat de Q. Fabius et de M. Claudius. A Rome, les nouveaux tribuns du peuple étaient à peine entrés en charge, que l'un d'eux, L. Métellus, cita devant le peuple les censeurs P. Furius et M. Atilius. L'année précédente, malgré sa dignité de questeur, ils lui avaient ôté son cheval, l'avaient chassé de sa tribu et frappé d'une aggravation d'impôt, pour avoir formé, au lendemain de Cannes, le complot

1. Voir liv. XXI, ch. xv. — Tite Live est ici en contradiction avec lui-même. D'après ce qu'il dit plus haut, la ruine de Sagonte ne remonterait qu'à cinq années.

d'abandonner l'Italie. Le *veto* des neuf autres tribuns sauva les censeurs de l'affront de comparaître, étant encore magistrats, et ils furent renvoyés absous. La mort de P. Furius empêcha de terminer le dénombrement. M. Atilius abdiqua. Les comices pour l'élection des consuls furent tenus par le consul Q. Fabius Maximus. On nomma, quoique absents, Q. Fabius Maximus, fils du consul, et Ti. Sempronius Gracchus pour la seconde fois. On nomma préteurs M. Atilius, P. Sempronius, Tuditanus, Cn. Fulvius Centumalus et M. Emilius Lépidus, ces trois derniers alors curules. On rapporte que les jeux scéniques furent alors pour la première fois célébrés pendant quatre jours par les édiles curules. L'édile Tuditanus était le même qui, après la bataille de Cannes, quand tous les soldats semblaient paralysés par la terreur, s'était ouvert un passage au travers des ennemis. Les élections terminées, sur la proposition du consul Fabius les consuls désignés furent appelés à Rome pour entrer en fonctions. Ils prirent l'avis du sénat sur la conduite de la guerre, sur leur gouvernement et celui des préteurs, sur la destination des armées et le choix de leurs chefs.

XLIV. Les gouvernements et les armées furent répartis comme il suit. Les consuls étaient chargés de la guerre contre Annibal, quel qu'en fût le théâtre; ils prenaient deux armées, celle de Sempronius et celle du consul Fabius. Chacune d'elles se composait de deux légions. Le préteur M. Emilius, à qui le sort avait assigné la juridiction des étrangers, remettait ses pouvoirs à M. Atilius, son collègue, préteur de la ville, et prenait le gouvernement de Lucérie avec les deux légions qu'avait eues le précédent préteur, Q. Fabius, présentement consul. P. Sempronius était envoyé à Ariminum et Cn. Fulvius à Suessula, avec deux légions chacun; Fulvius prenait les légions urbaines; Tuditanus celles qu'avait eues M. Pomponius. Quelques magistrats étaient maintenus dans leurs pouvoirs et leurs provinces: M. Claudius gardait la partie de la Sicile qui avait formé le royaume d'Hiéron; le propréteur Lentulus son ancienne province, et T. Otacilius la flotte. A aucun

d'eux on n'envoyait de nouvelles troupes. M. Valérius ent la Grèce et la Macédoine, en conservant sa légion et sa flotte ; Q. Mucius la Sardaigne, avec son ancienne armée composée de deux légions ; C. Térentius le Picenum, avec l'unique légion qu'il avait déjà. On enrôla en outre deux légions urbaines et vingt mille alliés. Tels étaient les chefs, telles étaient les troupes qui devaient soutenir l'empire romain contre tant de guerres ou déclarées déjà, ou à craindre. Les consuls, après avoir enrôlé les deux légions urbaines et complété les autres, offrirent les sacrifices expiatoires pour plusieurs prodiges annoncés. Les murailles et les portes avaient été frappées de la foudre, et, dans Aricie, le temple même de Jupiter avait été atteint du feu céleste. Les yeux et les oreilles avaient pris pour des réalités les illusions dont ils étaient le jouet. A Terracine, sur le fleuve, on avait cru voir des vaisseaux longs qui ne s'y trouvaient point ; dans le temple de Jupiter Vicilinus¹, sur le territoire de Compsa, on avait entendu des cliquetis d'armes ; les eaux d'Amiternum avaient été ensanglantées. Les cérémonies expiatoires accomplies d'après la décision des pontifes, les consuls partirent, Sempronius pour la Lucanie, Fabius pour l'Apulie. Fabius le père se rendit au camp de Suessula pour servir de lieutenant à son fils. Le jeune homme vint à sa rencontre, précédé de ses licteurs. Le vieillard avait passé à cheval devant onze faisceaux et les licteurs s'étaient tus par respect pour une si grande gloire, mais le consul ordonne au dernier de faire son devoir. Celui-ci crie à Maximus de descendre de cheval, et le vieillard descend en disant : « J'ai voulu voir, mon fils, si tu avais bien conscience de ta dignité de consul. »

XLV. Dans le camp du consul arriva, la nuit, en secret, Dasius Altinius d'Arpi avec trois esclaves : il s'engageait, si on lui promettait une récompense, à livrer Arpi. Fabius soumit cette proposition au conseil. Tous furent d'avis qu'il fallait frapper de verges et mettre à mort, comme transfuge,

1. L'origine de ce nom est incertaine

cet Altinius, traître à tous, ennemi des deux nations. Après la défaite de Cannes, comme si l'amitié devait changer avec la fortune, il était venu vers Annibal et avait entraîné la défection d'Arpi : aujourd'hui que, contre ses vœux et son attente, la fortune de Rome se relève, il vient offrir une nouvelle et plus infâme trahison à ceux qu'il a trahis. Est-il d'un parti, c'est pour servir l'autre. Allié infidèle, ennemi sans foi, il mérite, comme ceux qui ont trahi Falérie et Pyrrhus, de donner, par son châtement une troisième leçon aux transfuges. » Tout au contraire, le vieux Fabius, père du consul représenta « que c'était méconnaître la situation que de vouloir, dans l'ardeur de la guerre, porter, comme en pleine paix, un jugement libre sur chacun. L'avait-on oublié ? Ce qu'il fallait avant tout, c'était empêcher tout allié de Rome de l'abandonner, et non demander qu'on fit un exemple de ceux que le repentir ramenait à l'ancienne alliance. S'il était permis de s'éloigner des Romains, et défendu de revenir à eux, nul doute que Rome n'eût bientôt plus un allié, et que l'Italie entière ne s'associât aux Carthaginois ? Il n'allait pas jusqu'à accorder sa confiance à cet Altinius ; mais il voulait prendre un moyen terme. Ne le traitant, pour le moment, ni en ennemi ni en allié, il le mettrait en surveillance, quoique libre, dans quelque ville fidèle, non loin du camp ; Altinius y resterait tout le temps de la guerre ; la guerre finie, on déciderait s'il fallait, ou punir sa première défection, ou pardonner à son retour. » Cet avis prévalut. Altinius, chargé de chaînes en même temps que ses compagnons, fut conduit à Calès. On conserva, pour la lui rendre, une somme d'or qu'il avait apportée. A Calès, on lui ôta ses chaînes pendant le jour, mais des gardiens l'accompagnaient ; la nuit, il était tenu enfermé. Dans Arpi, ses parents s'inquiétèrent d'abord de son absence et le cherchèrent ; bientôt la nouvelle se répandit dans toute la ville et causa quelque tumulte, car c'était le premier des citoyens. Dans la crainte de quelque révolution, on se hâta d'envoyer des messagers à Annibal. Le Carthaginois ne s'affligea nullement de la nouvelle. Altinius

lui semblait depuis longtemps d'une fidélité douteuse et suspecte, et il trouvait un prétexte pour saisir et vendre les biens d'un homme si riche. Pour faire croire cependant qu'il obéissait à la colère plus qu'à la cupidité, il poussa la rigueur jusqu'à la cruauté. Il fit venir au camp la femme et les enfants d'Altinus, les soumit à la torture pour savoir les motifs de sa fuite, la quantité d'or et d'argent qu'il avait laissée, et enfin, ayant appris ce qu'il voulait, il les fit brûler vifs.

XLVI. Fabius, partant de Suessula, vint d'abord assiéger Arpi. Il établit son camp à cinq cents pas environ de la ville, dont il vint reconnaître de près la situation et les remparts. Trouvant que la partie la mieux fortifiée était la plus négligemment gardée, il résolut de choisir ce point pour l'attaque. Après avoir réuni tout le matériel d'un siège, il choisit l'élite des centurions de toute l'armée, leur donna pour chefs les plus braves tribuns, met à leur disposition six cents hommes, nombre qui lui semble suffisant, et leur ordonne de porter, au signal de la quatrième veille, des échelles à l'endroit indiqué. Là était une porte basse et étroite, donnant sur une rue peu fréquentée du quartier le plus désert. Après avoir escaladé le rempart au-dessus de cette porte, ils descendront à l'intérieur briser les serrures; et, maîtres de cette position, ils l'en avertiront avec la trompette, pour qu'il fasse avancer ses troupes; lui, de son côté, aura tout préparé, tout disposé. Tout fut ponctuellement exécuté, et ce qui semblait devoir être un obstacle aida mieux que tout le reste à surprendre l'ennemi. Une forte pluie, prenant au milieu de la nuit, força les sentinelles à quitter leurs postes et à chercher un abri dans des maisons. D'abord le bruit de l'orage empêcha d'entendre celui que faisaient les Romains en enfonçant la porte; puis, la cadence lente et monotone de la pluie qui tombait endormit une grande partie des hommes. La porte prise, les Romains disposent leurs trompettes dans la rue, à égale distance, et leur ordonnent de sonner pour avertir le consul. A ce signal convenu, celui-ci fait avancer ses soldats, et, un peu avant le jour, pénètre dans la ville par la porte qui vient d'être brisée.

XLVII. Alors seulement les ennemis se réveillèrent; la pluie se calmait et le jour était proche. Il y avait dans la place une garnison d'Annibal, forte d'environ cinq mille hommes; Arpi avait armé trois mille habitants. Les Carthaginois les placèrent au premier rang, en face de l'ennemi, pour éviter d'être attaqués et surpris par derrière. On combattit d'abord au milieu des ténèbres et dans des rues étroites. Les Romains s'étaient emparés des rues et des maisons voisines de la porte, afin qu'on ne pût les attaquer ni les blesser du haut des toits. Comme ils connaissaient quelques habitants d'Arpi, des conversations s'engagent. Les Romains demandent à ces habitants quel est leur but; quelle injure des Romains, quel service des Carthaginois, les porte, eux de race Italienne, à combattre contre les Romains leurs anciens alliés en faveur d'étrangers et de Barbares; pourquoi veulent-ils rendre l'Italie esclave et tributaire de l'Afrique? Les habitants d'Arpi s'excusent: ils ont été, à leur insu, vendus aux Carthaginois par leurs chefs; une petite minorité les tyrannise et les opprime. Les premiers mots échangés, ces conversations s'établissent de tous côtés. Enfin le préteur d'Arpi est amené par les habitants devant le consul. La réconciliation se fait au milieu des drapeaux et du combat; et, en un instant, les habitants, passant aux Romains, tournent leurs armes contre les Carthaginois. De même, mille Espagnols passent au consul, en stipulant pour toute condition que la garnison carthaginoise sera renvoyée saine et sauve. Les portes en effet lui sont ouvertes; on la laisse partir comme il a été convenu, et elle rejoint, sans avoir rien souffert, Annibal à Salapia. Arpi rentra ainsi sous la domination romaine, sans qu'il y eût d'autre victime qu'un seul citoyen, traître autrefois, alors transfuge. On donna double ration aux Espagnols; la république eut souvent ensuite à se louer de leur bravoure et de leur fidélité. Pendant que l'un des consuls était en Apulie et l'autre en Lucanie, cent douze nobles cavaliers Campaniens, sous prétexte de faire du butin sur le territoire ennemi, obtin-

rent de leurs magistrats la permission de sortir de Capoue, et vinrent au camp romain qui dominait Suessula. Aux premiers postes, ils déclarèrent qui ils sont, et demandent à parler au préteur. Cn. Fulvius commandait le camp. A cette nouvelle, il ordonne qu'on lui amène dix de ces cavaliers désarmés. Leur demande entendue, (ils ne voulaient rien autre chose que la restitution de leurs biens après la prise de Capoue,) il les admet à titre d'alliés. L'autre préteur, Sempronius Tuditanus, emporta d'assaut la place d'Aternum; il y prit plus de sept mille hommes et une assez grande quantité de cuivre et d'argent monnayé. Rome fut affligée d'un affreux incendie qui dura deux nuits et un jour. Tout un quartier fut complètement détruit, depuis les Salines et la porte Carmentale jusqu'à l'Æquimélium et la rue Jugaria. Franchissant la porte, le feu étendit au loin ses ravages et consuma nombre d'édifices saints ou profanes dans les enceintes consacrées à la Fortune, à la déesse Matuta et à l'Espérance.

XLVIII. Cette même année, P. et Cn. Cornélius Scipion, après de si beaux succès en Espagne, après tant d'alliances anciennes renouées, et tant de nouvelles formées, étendirent leurs espérances jusque sur l'Afrique. Syphax, roi des Numides, était devenu subitement l'ennemi de Carthage. Ils lui envoyèrent comme ambassadeurs trois centurions pour conclure un traité de paix et d'alliance : s'il continuait à fatiguer les Carthaginois par ses armes, le sénat et le peuple romain lui en sauraient le plus grand gré, et, à l'occasion, acquitteraient avec usure leur dette de reconnaissance. Le barbare fut fort heureux de recevoir cette ambassade. Il s'entretint avec les envoyés sur des questions d'art militaire : le langage de ces vieux soldats lui fit sentir combien il ignorait de choses par la comparaison qu'il fit du système admirable des Romains avec celui des Numides. Il demanda donc, comme premier gage d'une bonne et fidèle alliance, que deux des ambassadeurs seulement revinssent vers leurs généraux, et que le troisième demeurât pour instruire les Numides dans l'art de la guerre. En effet,

ils ne connaissaient rien aux manœuvres d'infanterie, et ne combattaient bien qu'à cheval. De tous temps, ses ancêtres n'avaient connu que les combats de cavalerie, et lui-même n'avait été formé qu'à cela dès l'enfance. Aujourd'hui, ils avaient affaire à un ennemi dont l'infanterie faisait la force; s'ils voulaient égaliser les chances, il leur fallait donc mettre sur pied de l'infanterie. Ce n'étaient pas les hommes qui manquaient dans son royaume; mais la science de les armer, de les équiper, de les disposer. Comme une foule rassemblée au hasard, ces bataillons faisaient tout à l'aveugle et à l'aventure. Les députés répondirent qu'ils le satisferaient sur-le-champ, à la condition qu'il renverrait aussitôt celui qui serait resté si les généraux n'approuvaient pas leur conduite. Le centurion qui resta près du roi s'appela Q. Satorius. Le numide fit partir pour l'Espagne avec les deux autres Romains des ambassadeurs qui devaient recevoir la parole des généraux. Ils avaient ordre, en même temps, de pousser à la défection ceux des Numides qui servaient dans les garnisons Carthaginoises. Satorius leva pour le roi numide un corps d'infanterie dans la nombreuse jeunesse du pays. Suivant la méthode romaine, il apprit à ces fantassins à se former en ligne, à faire toutes les manœuvres, à suivre les enseignes, à garder les rangs. Bientôt, il les accoutuma si bien au travail et à toutes les exigences de la discipline que le roi eut autant de confiance dans ses fantassins que dans ses cavaliers. S'étant mesuré en plaine avec les Carthaginois, il les défit en bataille rangée. L'arrivée des ambassadeurs numides en Espagne fut également fort utile aux Romains; car beaucoup de Numides, dès qu'ils surent le motif de cette ambassade, passèrent aux Scipions. C'est ainsi que fut conclue l'alliance entre Syphax et les Romains. A cette nouvelle, les Carthaginois envoient une ambassade à Gala, roi d'une autre partie de la Numidie, dont les habitants s'appellent Massyliens¹.

1. Les Numides sur lesquels régnait Syphax s'appelaient les Massasyliens.

XLIX. Gala avait un fils nommé Masinissa, âgé de dix-sept ans ; mais, malgré sa jeunesse, son caractère faisait prévoir qu'il rendrait le royaume plus vaste et plus puissant qu'il ne l'aurait reçu. Les Carthaginois représentent à Gala « que, puisque Syphax s'est uni aux Romains pour devenir, par leur alliance, plus puissant contre les rois et les peuples de l'Afrique, l'alliance de Carthage devient pour Gala une nécessité pressante, car il ne faut pas laisser le temps à Syphax de passer en Espagne, ou aux Romains de passer en Afrique. Maintenant, on peut écraser Syphax, qui n'est encore allié de Rome que de nom. » Gala se laissa facilement persuader d'envoyer une armée, car son fils désirait cette guerre. Celui-ci, unissant ses troupes à celles des Carthaginois, défit Syphax dans une grande bataille. Il y périt ; dit-on, trente mille hommes. Syphax, avec quelques cavaliers, s'échappa du champ de bataille et se réfugia chez les Maurusiens Numides, aux extrémités de l'Afrique, au bord de l'Océan, et en face Gadès. Le bruit de son nom fit affluer de toute part autour de lui une multitude de barbares dont il forma une armée immense. Avant qu'il ne passât avec elle en Espagne, et il n'en était séparé que par un bras de mer, Masinissa arriva avec ses troupes victorieuses ; et là, seul, sans aucun secours de Carthage, il soutint une guerre glorieuse. En Espagne, rien de mémorable, si ce n'est que les généraux romains attirèrent sous leurs drapeaux la jeunesse celtibérienne, en offrant la même solde que leur donnait Carthage ; ils envoyèrent en Italie plus de trois cents Espagnols des premières familles pour détacher d'Annibal ceux de leurs compatriotes qui servaient dans son armée comme auxiliaires. Le seul fait marquant cette année-là en Espagne, c'est que les Romains qui, jusque-là, n'avaient jamais eu dans leurs camps de mercenaires, y reçurent des Celtibériens.

LIVRE XXV.

Pub. Cornélius Scipion, plus tard Scipion l'Africain, est nommé édile avant l'Age. De jeunes Tarentins, sortis la nuit sous prétexte d'aller chasser, livrent leur ville à Annibal qui s'en empare, sauf la citadelle où s'est réfugiée la garnison romaine. — Etablissement des jeux Apollinaires d'après les livres de Marcius, livres où avait été prédite la défaite de Cannes. — Succès des consuls Q. Fulvius et Ap. Claudius contre le général carthaginois Hannon. — Le proconsul Ti. Sempronius Gracchus, attiré traîtreusement dans une embuscade par un Lucanien, son hôte, est assassiné par Magon. — Contentius Penna, centurion, demande une armée au sénat, se faisant fort, s'il l'obtient, de vaincre Annibal : on lui donne huit mille hommes à commander; il livre bataille à Annibal et est massacré avec son armée. — Cn. Fulvius, préteur, est battu par Annibal; il perd seize mille hommes, et fuit avec deux cents cavaliers seulement. — Capoue est assiégée par les consuls Q. Fulvius et Ap. Claudius. — Après trois ans de siège, Syracuse est prise par Claudius Marcellus qui déploie les talents d'un grand général. — Dans le tumulte qui suit la prise de la ville, Archimède est tué au moment où il réfléchit à des figures de géométrie qu'il a tracées sur le sable. — P. et Cn. Scipion, après huit années de succès en Espagne, finissent par des revers. — Tous deux sont tués; leur armée est presque complètement détruite. — Cette province n'est conservée à Rome que par le courage et l'habileté d'un chevalier romain, L. Marcius, qui rassemble les débris de l'armée et s'empare de deux camps ennemis, après avoir exhorté ses soldats. — Trente-sept mille hommes sont tués; trente-huit mille sont faits prisonniers. — Marcius est nommé général.

I. Tandis que ces événements se passaient en Afrique et en Espagne, Annibal était resté tout l'été chez les

Tarentins, dans l'espoir de prendre Tarente par trahison. Pendant ce temps, quelques villes peu connues de ce pays et de celui des Sallentins passèrent à son parti. Au même moment, deux des douze peuples du Bruttium, qui, l'année précédente, s'étaient donnés à Carthage, ceux de Thurium et de Consentia, revinrent à Rome. Plusieurs autres eussent fait de même, si le préfet des alliés, T. Pomponius Véientanus, qui se croyait capitaine consommé pour avoir réussi dans quelques incursions sur le territoire du Bruttium, ne fût venu livrer bataille à Hannon avec des bandes recrutées au hasard. Le nombre des hommes tués ou faits prisonniers fut considérable ; mais c'était une multitude indisciplinée de paysans ou d'esclaves. La perte la moins regrettable fut celle du préfet, qui se trouva au nombre des prisonniers. Cause de cette bataille téméraire, il s'était fait autrefois mépriser, comme collecteur d'impôts, pour toutes sortes d'intrigues coupables et funestes à la république autant qu'aux alliés. En Lucanie, le consul Sempronius livra nombre de petits combats dont aucun ne mérite d'être cité, et prit d'assaut quelques petites places peu connues. Plus la guerre se prolongeait, plus les alternatives de succès et de revers changeaient les dispositions des esprits non moins que la fortune : ainsi, les Romains furent pris alors d'une telle ferveur pour le culte, et surtout celui des dieux étrangers, qu'on eût dit que les dieux ou les hommes avaient changé tout à coup. Ce n'était plus seulement en secret, dans l'intérieur des demeures, que l'on abolissait le vieux culte romain ; en public même, sur le forum et au Capitole, on voyait une foule de femmes sacrifiant et priant avec des rites qui n'étaient plus ceux des ancêtres. Sacrificateurs et devins s'étaient emparés des imaginations. Le nombre des imposteurs fut augmenté par l'arrivée du peuple des campagnes, que la misère et la crainte avaient chassé de ses champs longtemps incultes et dévastés par une si longue guerre. En outre, la superstition offrait à qui l'exploitait des profits faciles, et on se livrait à cette industrie comme si elle eût été autorisée. D'abord les gens de bien s'en indi-

gnèrent ; puis, les réclamations éclatèrent publiquement et arrivèrent jusqu'au sénat, qui blâma vivement les édiles et les triumvirs capitaux de n'avoir pas arrêté ces scandales. Mais, quand ceux-ci voulurent chasser la multitude du forum et disperser l'appareil des sacrifices, ils faillirent être victimes des violences de la foule. On comprit alors que le mal était trop profond pour être déraciné par des magistrats inférieurs : le sénat chargea M. Atilius, préteur de la ville, de délivrer le peuple de ces superstitions. Atilius lut au peuple assemblé le sénatus-consulte, et ordonna par un édit « que quiconque aurait entre les mains livres de divination, prières, ou formules de ces sacrifices, apportât chez lui tous ces livres, tous ces écrits, avant les calendes d'avril ; il défendit que personne, en aucun lieu public ou sacré, sacrificât selon les rites nouveaux ou étrangers. »

II. Plusieurs prêtres de l'Etat moururent cette même année : L. Cornélius Lentulus, grand pontife ; C. Papirius Mason, fils de Caius, pontife ; P. Furius Philus, augure ; C. Papirius, fils de Lucius, décemvir des sacrifices. A la place de Lentulus on nomma pontife M. Cornélius Céthégus, et, à la place de Papirius, Cn. Servilius Cœpio. L. Quinctius Flaminius fut créé augure, L. Cornélius Lentulus décemvir des sacrifices. Le moment des élections consulaires approchait ; mais, comme on ne voulait point éloigner les consuls du théâtre de la guerre, le consul Ti. Sempronius nomma dictateur, pour présider les comices, C. Claudius Centho, qui prit comme maître de la cavalerie Q. Fulvius Flaccus. Dès le premier jour des comices, le dictateur créa consuls Q. Fulvius Flaccus, son maître de la cavalerie, et Ap. Claudius Pulcher, ancien préteur en Sicile. Furent nommés préteurs Cn. Fulvius Flaccus, C. Claudius Néron, M. Julius Silanus, P. Cornélius Sylla. Les édiles curules furent M. Cornélius Céthégus et P. Cornélius Scipion, surnommé plus tard l'Africain. Quand ce dernier s'était présenté pour l'édilité, les tribuns du peuple s'étaient opposés à sa candidature disant qu'il n'avait pas l'âge voulu. Alors, Scipion : « Si tous les Romains veulent me nommer édile, je

suis assez âgé. » A ce mot, tel avait été l'empressement du peuple à venir voter pour lui dans toutes les tribus, que les tribuns avaient dû cesser aussitôt leur opposition. Les édiles payèrent leur dette au peuple¹ en faisant célébrer les jeux romains avec une magnificence remarquable pour l'époque et distribuer une mesure d'huile par tête². L. Villius Tappulus et M. Fundanius Fundulus, édiles plébéiens, accusèrent d'adultère quelques dames romaines devant le peuple; plusieurs furent condamnées et envoyées en exil. Les jeux plébéiens furent célébrés pendant deux jours; et, à l'occasion des jeux, on offrit à Jupiter un festin solennel.

III. Q. Fulvius Flaccus et Ap. Claudius prennent possession du consulat, le premier pour la troisième fois. Les préteurs tirent au sort leurs départements. P. Cornélius Sylla réunit la juridiction de la ville et celle des étrangers, juridictions jusque-là séparées. Cn. Fulvius Flaccus a l'Apulie; C. Claudius Néron Suessula; M. Junius Silanus l'Étrurie. Les consuls sont chargés de faire la guerre contre Annibal avec deux légions chacun, qu'ils reçoivent, l'un de Q. Fabius, consul de l'année précédente, l'autre de Fulvius Centumalus. Parmi les préteurs, Fulvius Flaccus devait prendre les légions qui étaient à Lucérie avec le préteur L. Émilius; Cl. Néron celles qui servaient sous C. Térentius dans le Picénum; chacun devait faire des levées pour compléter ses cadres. M. Junius devait conduire contre les Étrusques les légions urbaines de l'année précédente. T. Sempronius Gracchus et Sempronius Tuditanus conservaient leur commandement et leurs troupes dans leurs mêmes provinces, la Lucanie et la Gaule. De même, P. Lentulus conservait l'ancienne province en Sicile; M. Marcellus Syracuse et le royaume d'Hiéron; T. Otacilius la flotte; M. Valérius la Grèce; Q. Mucius Scévola la Sardaigne; P. et Cn. Cornélius Scipion les Espagnes. Les consuls renforcèrent les anciennes armées de deux légions

1. Les édiles, pour payer leur bienvenue, donnaient au peuple des jeux publics et faisaient des distributions de vin ou d'huile.

2. Nous avons adopté la correction de Perizonius; *in viros*, au lieu de : *in viros* (par tête, et non : par quartier).

qu'ils levèrent, ce qui forma pour l'année un effectif de vingt-trois légions. Cette levée de troupes, M. Postumius de Pyrges s'y était opposé, en provoquant un mouvement qui avait failli être sérieux. Ce Postumius était un collecteur d'impôts, qui n'avait pas eu son pareil dans Rome, depuis nombre d'années, pour la fraude et l'avidité, si ce n'est ce T. Pomponius Véientanus, fait prisonnier, l'année précédente, par Hannon et les Carthaginois, lors de son incursion téméraire sur le territoire de Lucanie. Comme le trésor public avait répondu des pertes, en cas de tempête, pour tout transport par mer d'envois faits aux armées, ils avaient annoncé des naufrages supposés ; ou bien, ceux qui avaient eu lieu réellement résultaient de leur fraude et non du hasard. Ils mettaient dans de vieux vaisseaux hors de service un petit nombre d'objets de nulle valeur ; puis, ayant fait couler ces vaisseaux, en recueillant les matelots sur des barques préparées à cet effet, ils annonçaient la perte d'une foule de marchandises imaginaires. Instruit de cette fraude dès l'année précédente, le préteur M. Atilius l'avait dénoncée au sénat : cependant aucun sénatus-consulte n'en avait fait justice ; car les sénateurs auraient craint de blesser, dans un pareil moment, l'ordre des publicains. Le peuple devait avoir moins de ménagements pour ce vol. Poussés par l'opinion, et voyant l'indignation soulevée par ces fraudes odieuses, deux tribuns du peuple, Sp. et L. Carvilius, se décidèrent à punir M. Postumius d'une amende de deux cent mille pièces d'argent¹. Le jour où le peuple devait ratifier cette amende, tel fut l'empressement de tous que la place du Capitole pouvait à peine contenir la multitude. La défense entendue, une seule chance semblait rester à Postumius, c'était que le tribun du peuple C. Servilius Casca, qui était son allié et son parent, mît son *veto* avant que les tribus fussent appelées à donner leur suffrage. Les témoins déposèrent ; puis, les tribuns firent retirer le peuple, et l'on apporta l'urne pour tirer au sort l'ordre dans lequel

1. 20 000 fr. de notre monnaie.

les tribus voteraient. Pendant ce temps, les publicains pressaient Casca de faire ajourner le vote ; le peuple criait contre les publicains ; et Casca, qui se trouvait assis le premier au banc des tribuns, était partagé entre la crainte et la honte. Voyant qu'il fallait peu compter sur lui, les publicains, pour exciter du trouble, font irruption dans l'espace vide ménagé entre les tribuns et le peuple, et entrent en discussion à la fois avec le peuple et les tribuns. On était près d'en venir aux mains, quand le consul Fulvius crie aux tribuns : « Ne voyez-vous pas que vous n'êtes plus respectés et qu'une sédition va éclater, si vous ne vous hâtez de lever l'assemblée ? »

IV. Le peuple se sépare. Le sénat est convoqué. Là, les consuls font un rapport sur les violences et l'audace des publicains qui ont troublé l'assemblée du peuple. « M. Furius Camille, dont l'exil avait entraîné la ruine de Rome, s'était laissé condamner par ses concitoyens irrités. Avant lui, les décemvirs, dont les lois sont encore le fondement de l'État, et ensuite nombre de citoyens illustres, s'étaient soumis au jugement du peuple. Mais un Postumius de Pyrges avait fait violence à la volonté populaire ; il avait forcé l'assemblée de se dissoudre, méconnu la dignité des tribuns, présenté la bataille au peuple romain, envahi un endroit réservé, séparé les tribuns des plébéiens, empêché les tribus de venir donner leur suffrage. S'il n'y avait pas eu lutte, et lutte sanglante, c'était seulement grâce à la modération des magistrats, qui avaient cédé, pour un instant, à la fureur et à l'audace de quelque factieux, et s'étaient laissé vaincre en même temps que le peuple romain : en effet, l'assemblée, que l'accusé lui-même allait interrompre par la violence et par les armes, ils l'avaient dissoute, comme le voulait Postumius, pour ne pas donner un prétexte à ceux qui cherchaient la lutte. » Tous les gens de bien s'indignèrent également d'une si scandaleuse audace ; et le sénat, par un décret, déclara qu'une telle violence était d'un pernicieux exemple pour la république. Alors, tout aussitôt, les deux tribuns Carvilius, laissant de côté la question d'amende, portèrent

contre Postumius une accusation capitale, avec ordre aux licteurs de le saisir, s'il ne donnait pas caution, et de le conduire en prison. Postumius donna caution, mais ne comparut point. A la demande des tribuns, il fut voté par le peuple que « si M. Postumius n'avait point comparu avant les calendes de mai, s'il ne répondait pas, ce jour-là, à l'appel de son nom, enfin s'il ne pouvait se justifier, il serait exilé, ses biens seraient confisqués, et on lui interdirait l'eau et le feu. » Les tribuns accusèrent ensuite de crime capital, l'un après l'autre, ceux qui avaient causé ce soulèvement et ce tumulte, et les forcèrent à donner caution. On mit en prison ceux qui n'en donnaient pas, puis ceux même qui en donnaient : pour se soustraire à ce danger, la plupart s'exilèrent.

V. Voilà où aboutit la fraude des publicains, fraude qu'ils avaient voulu soutenir à force d'audace. On tint ensuite les comices pour l'élection d'un grand pontife, sous la présidence du dernier pontife élu, M. Cornélius Céthégus. Trois compétiteurs se disputaient ardemment ce titre : le consul Q. Fulvius Flaccus, qui avait été deux fois consul et une fois censeur ; T. Manlius Torquatus, illustré de même par deux consulats et une censure ; enfin P. Licinius Crassus, qui allait se mettre aussi sur les rangs pour l'édilité curule. Ce dernier, quoique jeune, l'emporta sur ses compétiteurs, malgré leur âge et leurs glorieux titres. Avant lui, dans un intervalle de cent vingt ans, personne, sauf P. Cornélius Calussa, n'avait été grand pontife avant de s'être assis sur la chaise curule. Cependant les consuls avaient peine à faire les levées, car le peu de jeunesse qui restait ne pouvait suffire à former les nouvelles légions urbaines et à compléter les anciennes. Néanmoins, le sénat leur défendit de renoncer aux enrôlements, et créa deux commissions de triumvirs, ayant pour mission de passer en revue, l'une dans un rayon de cinquante milles de Rome, l'autre au delà, tout ce qu'ils trouveraient dans les bourgs, foires ou marchés, de jeunes gens libres. Tous ceux qui leur sembleraient avoir la force de porter les armes, n'eussent-ils pas encore l'âge de servir, il fallait les enrôler. Les tribuns pourraient, s'ils le croyaient

utile, proposer au peuple une loi, par laquelle il serait tenu compte de leurs services à ceux qui se seraient engagés avant dix-sept ans, tout comme s'ils avaient eu dix-sept ans ou plus le jour de leur incorporation dans l'armée. Deux commissions de triumvirs, nommées d'après ce sénatus-consulte, recherchèrent dans les campagnes les jeunes gens de condition libre. A la même époque, lecture fut donnée au sénat d'une lettre de M. Marcellus, alors en Sicile; il exposait la demande de l'armée que commandait P. Lentulus. Cette armée était formée des débris de Cannes, relégués en Sicile, comme nous l'avons dit, avec interdiction de rentrer en Italie avant la fin de la guerre punique.

VI. Du consentement de Lentulus, elle avait envoyé aux quartiers d'hiver de Marcellus une députation composée des plus distingués des cavaliers et des centurions et de l'élite de l'infanterie des légions. L'un d'eux, autorisé à parler, s'exprima ainsi : « Nous serions allés vers toi, M. Marcellus, en Italie, quand tu étais consul, à la première nouvelle du sénatus-consulte, juste peut-être, mais bien rigoureux, qui fut rendu contre nous, si nous n'avions espéré, venant dans une province troublée par la mort de deux rois, avoir à y soutenir une rude guerre contre les Siciliens et les Carthaginois tout ensemble. A force d'y verser notre sang, nos blessures pouvaient nous faire rentrer en grâce auprès du sénat. C'est ainsi que, du temps de nos pères, les soldats faits prisonniers par Pyrrhus à Héraclée effacèrent ce souvenir en combattant contre Pyrrhus lui-même. Et cependant, qu'avions-nous fait pour mériter alors et pour mériter encore votre colère, pères conscrits ? Oui, M. Marcellus, en te voyant, je crois voir les deux consuls et le sénat tout entier. Et si nous t'avions eu pour consul à Cannes, bien autre eût été la fortune de la république et la nôtre. Permits donc qu'avant de nous plaindre du sort qui nous est fait, nous nous lavions de l'accusation qui pèse sur nous. Si ce n'est pas la colère des dieux ni la destinée, dont les lois règlent sans appel l'ordre des choses humaines, mais une faute qui nous a perdus à Cannes, à qui donc enfin appartient cette

faute ? aux soldats ou aux généraux ? Soldat, je ne voudrais jamais rien dire contre mon général ; surtout quand je vois que le sénat lui a rendu des actions de grâces pour n'avoir point désespéré de la république, et que, depuis sa fuite de Cannes, il a été, d'année en année, prorogé dans son commandement. Bien d'autres débris de cette même journée, mais eux nos tribuns militaires, ont pu briguer, obtenir des charges et même des provinces, nous l'avons su. Êtes-vous donc indulgents, pères conscrits, quand il s'agit de vous et de vos enfants, et vos rigueurs sont-elles toutes pour nous autres misérables ? Le consul et les premiers citoyens de l'État ont pu, quand il n'y avait plus d'autre espoir, fuir sans honte ; mais nous, soldats, il nous fallait mourir quand même sur le champ de bataille ! Aux abords de l'Allia, l'armée presque tout entière prit la fuite ; aux fourches caudines, et je ne rappellerai pas d'autres hontes de nos armées, elle n'essaya même pas de combattre, et livra ses armes à l'ennemi. Eh bien ! ces armées furent-elles pour cela déshonorées ? Loin de là : ce fut celle qui avait fui de l'Allia à Véies qui reconquit Rome ; et les légions de Caudium, revenues à Rome sans armes, retournèrent armées contre les Samnites, et firent à leur tour passer sous le joug l'ennemi qui s'était réjoui de leur infliger cette honte. Mais qui donc peut accuser l'armée de Cannes d'avoir fui lâchement, quand plus de cinquante mille hommes sont restés sur la place, quand le consul s'est enfui avec soixante-dix cavaliers seulement, quand il ne reste que ceux qu'a épargnés l'ennemi, fatigué de tuer ? Lorsqu'on refusait de racheter les prisonniers, tout le monde nous louait de nous être conservés pour la république, d'être revenus à Venouse près du consul et d'avoir présenté à l'ennemi l'apparence d'une armée régulière : et aujourd'hui, nous voici dans une condition plus affreuse que ne l'était, du temps de nos pères, celle des soldats qui s'étaient laissé prendre. On se contentait, en effet, de changer leurs armes¹, leur rang dans les

1. Par exemple, de cavaliers ils devenaient fantassins, et de fantassins frondeurs.

combats, la place de leur tente dans le camp ; encore suffisait-il d'un service rendu par eux à la république, d'un combat où ils avaient été heureux, pour qu'ils revinssent à leur position première. Aucun d'eux ne fut relégué en exil, aucun ne perdit l'espoir d'obtenir sa retraite : enfin on leur donna un ennemi à combattre et le moyen d'en finir avec la vie ou avec la honte. Nous, à qui on ne peut reprocher que d'avoir conservé à l'État quelques soldats de l'armée de Cannes, il ne suffit pas de nous reléguer loin de la patrie et de l'Italie, on nous relègue loin de l'ennemi, pour que nous vieillissions dans l'exil, sans occasion, sans espoir de laver notre souillure, d'apaiser le ressentiment de nos concitoyens, enfin de bien mourir. Mais ce que nous demandons, ce n'est pas un terme à notre humiliation ou une récompense pour notre courage ; c'est seulement la faculté de montrer qui nous sommes et d'exercer notre valeur. Nous réclamons notre part d'épreuves et de dangers, pour faire enfin œuvre d'hommes et de soldats. Voici déjà deux ans que se fait en Sicile une guerre acharnée : Romains et Carthaginois emportent des places d'assaut ; cavaliers et fantassins combattent chaque jour ; à Syracuse, on se bat sur terre et sur mer : et nous, nous entendons les cris des combattants et le fracas des armes, immobiles et condamnés au repos, comme si nous n'avions ni armes ni bras. Bien des fois déjà le consul Ti. Sempronius a mené contre l'ennemi en bataille rangée des légions d'esclaves qui ont reçu pour récompense la liberté et le nom de citoyen. Faites donc au moins pour nous ce que vous feriez pour des esclaves achetés pour cette guerre ; qu'il nous soit permis de nous mesurer avec l'ennemi et de gagner notre liberté les armes à la main ! Veux-tu mettre notre courage à l'épreuve sur terre, sur mer, dans les sièges ? Ce qu'il y a de plus terrible comme fatigues et comme dangers, nous le sollicitons, afin de trouver le plus tôt possible cette mort que nous voudrions avoir trouvée à Cannes, puisque, depuis ce jour, toute notre vie a été vouée à la honte. »

VII. A ces derniers mots, tous se jettent aux genoux de

Marcellus. Il leur répond qu'il n'a ni le droit ni le pouvoir de rien décider ; qu'il en écrira au sénat, et n'agira que d'après la volonté des sénateurs. Sa lettre, adressée aux nouveaux consuls, fut lue par eux au sénat assemblé, qui, après avoir délibéré, rendit le décret suivant : « Le sénat ne croit pas que des soldats, qui, dans les plaines de Cannes, ont abandonné leurs compagnons d'armes au milieu du combat, puissent être chargés de défendre la république. Si le proconsul M. Claudius en juge autrement, qu'il fasse ce que lui conseilleront l'intérêt public et son propre dévouement, pourvu toutefois qu'aucun de ces soldats ne puisse être exempté d'une partie du service, recevoir quelque récompense militaire pour sa bravoure, ni rentrer en Italie tant qu'il y restera un seul ennemi. » Ensuite, sur un décret du sénat et un plébiscite, le préteur de la ville convoqua les comices. On y créa des quinquevirs pour les réparations à faire aux murailles et aux tours, puis deux commissions de triumvirs : l'une devait faire l'inventaire des objets consacrés au culte et inscrire les dons offerts aux dieux ; l'autre, rebâtir les temples de la Nature et de la déesse Matuta, en deçà de la porte Carmentale, et celui de l'Espérance situé au delà ; ces trois temples ayant été consumés, l'année précédente, par un incendie. Il y eut des tempêtes horribles. Sur le mont Albain, une pluie de pierres dura deux jours. La foudre tomba en maint endroit : sur deux temples au Capitole, et sur plusieurs points des retranchements du camp de Suessula, où elle tua deux sentinelles. A Cumæ, elle ne se contenta pas de frapper ; elle démolit le mur et plusieurs tours. A Réate, on vit voler un rocher immense ; le soleil, plus rouge que d'ordinaire, prit une teinte de sang. Pour conjurer l'effet de ces prodiges, on décréta un jour de prières publiques, et, pendant quelques jours, les consuls s'occupèrent des cérémonies religieuses ; à ce même moment, on fit un *Novendial*¹. La défection de Tarente était depuis longtemps espérée par Annibal et re-

1. Sacrifices qui duraient neuf jours pour détourner les sinistres annoncés par des prodiges.

doutée par les Romains; une circonstance qui se produisit hors de Tarente vint en hâter le moment. Un Tarentin, Philéas, était à Rome depuis longtemps déjà, sous prétexte d'une ambassade. C'était un esprit remuant, ne pouvant souffrir le repos, qui, s'il se prolongeait, devenait pour lui une souffrance mortelle. Il se ménagea un accès auprès des otages tarentins, que l'on gardait dans l'atrium du temple de la Liberté sans déployer une grande vigilance, car il n'était ni de leur intérêt, ni de l'intérêt de leur pays, de tromper la surveillance des Romains. Philéas, après les avoir gagnés dans différents entretiens, corrompit deux des gardiens; et, un soir, à la faveur de la nuit tombante, il les fit évader et les guida dans cette fuite clandestine. Au point du jour, cette évasion fut connue dans Rome; on poursuivit les fugitifs, qui furent atteints à Terracine et ramenés tous. Conduits à l'assemblée du peuple, on les condamna à être battus de verges, puis précipités de la roche Tarpéenne.

VIII. Un châtimement si atroce révolta les deux plus illustres villes grecques de l'Italie; l'indignation publique s'accroissait encore des douleurs privées, car il n'était personne qui n'eût quelque lien de parenté ou d'amitié avec ces infortunées victimes. Treize jeunes gens de la noblesse de Tarente formèrent une conspiration dont Nicon et Philémène étaient les chefs. Mais, pensant qu'avant de rien entreprendre, il fallait s'entendre avec Annibal, ils sortent la nuit, sous prétexte de chasser, et vont le trouver. Arrivés près du camp, ils se cachent dans un bois qui bordait la route; seuls, Nicon et Philémène s'avancent jusqu'aux postes: là, ils sont arrêtés, et, comme ils le désiraient eux-mêmes, conduits devant Annibal. Ils lui exposent les motifs de leur résolution et cette résolution même. Annibal les comble de louanges et de présents, et, pour faire croire à leurs compatriotes qu'ils sont sortis de la ville pour faire du butin, il les engage à ramener dans leur ville des troupeaux que les Carthaginois avaient conduits au pâturage, leur promettant qu'ils ne rencontreront ni dangers ni obstacles. Quand on eut vu à Tarente le prétendu butin fait par ces

jeunes gens, on ne fut pas surpris de les voir renouveler, même fréquemment, leur tentative. Dans une seconde entrevue avec Annibal, il fut stipulé par serment que Tarente conserverait sa liberté, ses lois et tous ses biens, qu'elle ne payerait aucun tribut au chef carthaginois, et ne recevrait de garnison que de son plein gré ; mais elle devait livrer aux Carthaginois la garnison romaine. Ces conventions faites, Philémène prend l'habitude de sortir et de rentrer plus fréquemment pendant la nuit. Connu pour aimer la chasse avec passion, il était suivi de chiens et de tout l'attirail nécessaire ; et, chaque fois, ou prenant quelque chose, ou rapportant ce que l'ennemi avait eu soin de mettre à sa portée, il en donnait une partie au commandant ou aux gardes des portes. On supposait que, s'il sortait de préférence la nuit, c'était par crainte des ennemis. Quand on en fut venu au point de lui ouvrir à toute heure de nuit, au signal qu'il donnait en sifflant, Annibal crut le temps d'agir venu. Il était à trois jours de marche de la ville ; mais pour qu'on ne s'étonnât pas de le voir camper si longtemps au même endroit, il feignait d'être malade. Les Romains même, en garnison à Tarente, avaient cessé de se préoccuper de cette inaction prolongée.

IX. Une fois décidé à marcher sur Tarente, Annibal avait choisi dans l'infanterie et dans la cavalerie dix mille hommes, ceux qui lui semblaient les plus propres à ce coup de main, à cause de leur agilité et de la légèreté de leurs armes. A la quatrième veille on se met en marche. Il envoie en avant quatre-vingts cavaliers numides, avec ordre d'aller en éclaireurs dans les campagnes qui bordent la route, d'explorer tous les environs du regard, et de prendre garde qu'aucun paysan ne pût voir, même de loin, la marche des troupes. Si quelqu'un s'approche, qu'on lui fasse rebrousser chemin ; s'il résiste, qu'on le tue ; enfin, que tout ce qui borde la route les prenne pour des maraudeurs plutôt que pour une armée régulière. Pour lui, s'avancant à marches forcées il va camper à quinze milles de Tarente. Là même, il n'annonce pas aux soldats où il les

conduit; il les avertit seulement de suivre tous la route, de ne laisser personne s'en écarter ni sortir des rangs, et de se tenir prêts à obéir au premier signal. Qu'on ne fasse rien sans l'ordre des chefs; lui, l'instant venu, leur fera connaître ses intentions. A peu près au même moment, la nouvelle était venue à Tarente que quelques cavaliers Numides ravageaient la campagne et y avaient jeté au loin la terreur. Le gouverneur romain ne s'en inquiéta pas autrement; il se contenta d'ordonner que le lendemain, au point du jour, un détachement de cavalerie sortit pour repousser ces maraudages de l'ennemi. Du reste, loin de déployer plus de vigilance, il vit dans ces sorties des Numides la preuve qu'Annibal n'avait pas encore levé son camp. Annibal se mit en marche au milieu de la nuit. Il avait pour guide Philémène, qui rapportait, comme d'habitude, le produit de sa chasse. Les autres conjurés attendaient l'exécution du plan concerté. Il avait été convenu que Philémène, entrant avec son gibier par la petite porte accoutumée, introduirait en même temps quelques ennemis armés, et qu'Annibal, d'un autre côté, s'approcherait de la porte Téménide. Cette porte, donnant du côté de la terre, était à l'orient. Lorsqu'Annibal n'en fut plus loin, il fit allumer, comme on en était convenu, un feu brillant; Nicon lui renvoya un même signal, puis les deux feux furent éteints. Annibal conduisit en silence ses troupes jusqu'à la porte; pendant ce temps, Nicon attaquait à l'improviste les gardes endormis, les massacrait dans leurs lits et ouvrait la porte. Annibal entre alors avec ses fantassins, mais laisse au dehors les cavaliers, afin qu'ils puissent se porter librement par la plaine sur le point où ils seront nécessaires. D'un autre côté, Philémène approchait de la petite porte par où il passait d'ordinaire. On reconnaît sa voix; au signal habituel le gardien s'éveille, et lui ouvre la porte, tandis que Philémène se plaint de suffire à peine à la charge qu'il porte. Deux jeunes gens passent, portant un sanglier; Philémène les suit avec un chasseur dont les bras sont libres, et il perce d'un épieu le gardien, qui s'est imprudemment retourné du côté des

porteurs pour admirer la taille de l'animal. Aussitôt, trente soldats environ pénètrent, égorgent les autres gardes, brisent la grand'porte à côté, et l'armée pénètre aussitôt en ordre de bataille. Gagnant le forum en silence, elle se réunit à Annibal. Alors, celui-ci envoie deux mille Gaulois, qu'il divise en trois corps, s'emparer des rues les plus fréquentées : le mouvement une fois commencé, ils doivent tuer tous les Romains indistinctement, en épargnant les habitants. Mais, pour qu'on puisse les distinguer des Romains, il recommande aux jeunes Tarentins qui sont avec lui d'avertir leurs compatriotes, dès qu'ils les verront, de rester en repos, de se taire, et d'avoir confiance.

X. Bientôt, le tumulte éclate et les cris retentissent comme dans une ville prise d'assaut ; mais personne ne sait au juste ce qu'il en est. Les Tarentins croient que les Romains se sont réunis pour piller la ville ; les Romains, que les habitants font une émeute qui cache quelque piège. Le préfet, éveillé au premier bruit, court au port, saute dans une barque et se fait conduire à la citadelle en faisant le tour des murs. Le bruit d'un clairon qui retenissait dans le théâtre augmentait encore l'incertitude. En effet, c'était un clairon romain que les conspirateurs s'étaient procuré dans ce but ; mais comme celui qui en sonnait était un Grec qui n'en avait pas l'habitude ; on ne savait ni par qui, ni pour qui était donné le signal. Dès que le jour vint, les Romains, en reconnaissant les armes des Gaulois et des Carthaginois, furent tirés de leur incertitude ; les Grecs, en voyant les rues jonchées de cadavres romains, reconnurent que la ville avait été prise par Annibal. Quand le jour fut complètement levé, les Romains, échappés au carnage, s'étaient déjà réfugiés dans la citadelle et le tumulte allait s'apaisant : alors, Annibal invite les Tarentins à se réunir sans armes. Tous viennent en effet, sauf ceux qui avaient suivi les Romains dans la citadelle pour partager jusqu'au bout leur fortune. Annibal leur parle avec bienveillance, rappelant ce qu'il a fait pour leurs compatriotes prisonniers à Trasimène ou à Cannes, et peignant sous un jour odieux la

domination tyrannique des Romains. Puis, il leur ordonne de se retirer chacun dans sa maison en écrivant son nom sur la porte. Les maisons qui ne porteraient pas d'inscription, il allait donner sur-le-champ le signal de les piller. Quiconque inscrirait un nom sur la demeure d'un citoyen romain (car on leur avait cédé les habitations vacantes) serait traité en ennemi. Sur cela, les Tarentins se séparent. Dès qu'aux inscriptions mises sur les portes on peut distinguer les maisons amies des maisons ennemies, Annibal donne le signal, et les soldats courent de tous côtés piller les maisons romaines où ils trouvent quelque butin.

XI. Le lendemain, Annibal marche à l'attaque de la citadelle. Mais il la trouve, du côté de la mer, où elle forme comme une péninsule que baignent presque complètement les flots, défendue par des rochers gigantesques ; et, du côté de la ville, protégée par une muraille et un fossé immenses. Ni assaut, ni siège régulier ne pourrait réussir. Voyant cela, comme il ne voulait, ni que le soin de défendre Tarente retardât de plus importantes entreprises, ni que les Romains pussent, à leur volonté, descendre de la citadelle contre Tarente, laissée sans protection suffisante, il se décida à séparer par un retranchement la ville de la citadelle. C'était, d'ailleurs, une chance de livrer combat aux Romains qui voudraient sans doute empêcher les travaux. Si même ils se laissaient emporter par leur élan, on pouvait, par un grand carnage, les affaiblir assez pour que Tarente se protégeât contre eux par ses seules forces. Les travaux à peine commencés, la citadelle s'ouvre en effet, et la garnison romaine fond sur les travailleurs. Le poste qui les protégeait se laisse repousser, afin que le succès accroisse l'audace des Romains, et que, plus nombreux, ils se laissent entraîner plus loin dans la poursuite. Alors, à un signal donné, se lèvent de toutes parts les Carthaginois qu'Annibal avait disposés à cet effet. Les Romains ne peuvent soutenir ce choc ; mais, dans leur fuite éperdue, le défaut d'espace, les matériaux réunis pour les constructions commencées, enfin tous les préparatifs des travaux leur sont un obstacle. Beau-

coup se précipitent dans le fossé, et la fuite est plus meurtrière que le combat. Dès lors, les travaux purent être continués sans opposition. On creusa un large fossé, en deçà duquel fut construit un retranchement. A quelque distance et du même côté, Annibal voulut encore faire élever un mur, pour que les Tarentins, même sans garnison, pussent se défendre contre les Romains. Il ne leur en laissa pas moins quelques soldats, qui devaient d'ailleurs les aider à construire les murs. Pour lui, avec le reste de ses troupes, il alla camper près du fleuve Galèse, à cinq milles de la ville. Bientôt après, revenant de son camp à Tarente pour examiner les travaux, il les trouva un peu plus avancés qu'il ne l'avait cru, et en conçut l'espoir de pouvoir prendre la citadelle même. De ce côté, en effet, elle n'était pas élevée comme sur les autres points, mais de niveau avec la ville, dont elle était séparée seulement par un fossé et un mur. Déjà donc elle était battue en brèche par des machines et des travaux de toute espèce, quand un secours envoyé de Métaponte aux Romains, ranimant leur courage, les décida à tenter, à l'improviste, une sortie de nuit sur les travaux des ennemis. Ils en détruisirent une partie et brûlèrent le reste, ce qui fit renoncer Annibal à tenter de ce côté l'assaut de la citadelle. Restait la chance d'un blocus; mais sans grand espoir de succès. En effet, maîtres de la citadelle, qui, placée dans une presqu'île, domine l'entrée du port, les Romains avaient la mer à eux; la ville, au contraire, ne pouvait recevoir aucun convoi maritime: aussi la disette menaçait-elle plus les assiégeants que les assiégés. Annibal, convoquant alors les principaux Tarentins, leur exposa toutes les difficultés de la situation: « Il ne voyait pas le » moyen de prendre d'assaut une citadelle si forte, et un » blocus était sans espoir tant que l'ennemi serait maître » de la mer. Si l'on trouvait des vaisseaux qui interceptassent » les convois maritimes, aussitôt force serait aux Romains » de se retirer ou de se rendre. » Les Tarentins étaient de cet avis; mais ils pensaient que celui qui l'avait ouvert devait donner aussi les moyens de l'exécuter. « En effet, ne

pouvait-il point réussir, en faisant venir des navires carthaginois de Sicile? Leurs vaisseaux à eux, renfermés dans d'étroits bassins, sans issue, puisque l'ennemi fermait l'entrée du port, comment pourraient-ils sortir et gagner la haute mer? » — Ils sortiront, répondit Annibal. Les obstacles de la nature sont faits pour être vaincus par l'industrie de l'homme. Votre ville est située en plaine. Dans toutes les directions vos rues sont unies et assez larges. Par celle qui va, en traversant la ville, du port jusqu'à la mer, il ne sera pas bien difficile de transporter les navires sur des chariots. Alors, à nous la mer que possède à présent l'ennemi, et nous envelopperons la citadelle à la fois par mer et par terre. Ainsi nous la prendrons bientôt, soit abandonnée par l'ennemi, soit avec l'ennemi même. » Ce langage, en ranimant l'espoir des Tarentins, leur fit concevoir une haute idée d'Annibal. Sans tarder, on rassembla de tous côtés des chariots qui furent attachés les uns aux autres. Des machines vinrent enlever les vaisseaux des bassins, et le sol fut égalisé pour que les chariots pussent mieux rouler et que le transport fût moins pénible. Hommes et chevaux, tout fut mis à l'œuvre, sans perdre un instant; et, quelques jours après, une flotte toute prête et tout équipée tournait la citadelle, et jetait l'ancre à l'entrée même du port. La situation ainsi améliorée, Annibal quitta Tarente et regagna ses quartiers d'hiver. Toutefois, la défection de Tarente eut-elle lieu cette année ou la précédente, c'est sur quoi les historiens diffèrent. Le plus grand nombre, et les plus rapprochés de ces faits, la placent cette année.

XII. Les consuls et les préteurs avaient été retenus à Rome jusqu'au cinquième jour avant les Calendes de mai par les fêtes latines. Ce jour-là, après avoir offert un sacrifice sur le mont Albain, ils partirent dans leurs provinces respectives. Bientôt, les prédictions de Marcius vinrent frapper les esprits de nouvelles terreurs religieuses. Ce Marcius avait été un devin célèbre; et, l'année précédente, lorsqu'un décret du sénat avait fait saisir partout les ouvrages de ce

genre, ceux de Marcius étaient tombés entre les mains du préteur de la ville, M. Atilius, chargé de faire ces recherches. Celui-ci les avait aussitôt remis au nouveau préteur Sylla. Des deux prédictions de ce Marcius, la réalisation de l'une, publiée après l'événement même, donnait du poids à l'autre dont le temps n'était pas encore venu. La première annonçait le désastre de Cannes à peu près en ces termes : « Romain, enfant de Troie, fuis le fleuve de Cannes¹, de crainte que des étrangers ne te forcent à combattre dans la plaine de Diomède². Mais tu ne me croiras pas, que cette plaine n'ait été abreuvée de ton sang, que le fleuve n'emporte des terres fécondes à la grande mer bien des milliers de cadavres romains, que ta chair ne soit devenue la proie des poissons, des oiseaux et des bêtes fauves qui habitent la terre. Voilà ce que Jupiter m'a révélé de sa bouche. » Cette plaine du Grec Diomède, ce fleuve de Cannes étaient reconnus par ceux qui avaient servi dans le pays aussi bien que la défaite même. On lut ensuite la seconde prédiction, plus obscure, et parce que l'avenir est toujours plus incertain que le passé, et parce que le langage en était plus enveloppé. « Romains, si vous voulez chasser l'ennemi et le fléau que vous envoient les terres lointaines, je vous exhorte à promettre à Apollon des jeux qui seront célébrés chaque année avec éclat. Quand le trésor public aura donné sa part, que chaque particulier contribue de son côté. Que la célébration des jeux soit présidée par le préteur qui rendra la justice au peuple et aux plébéiens. Que les décemvirs fassent les sacrifices selon les rites grecs. Si tout cela s'accomplit régulièrement, vous serez toujours heureux et vos affaires deviendront meilleures; car ce Dieu anéantira vos ennemis qui dévastent paisiblement vos champs. » On employa tout un jour à expliquer cette prédiction. Le lendemain, parut un sénatus-consulte chargeant les décemvirs de consulter les livres sibyllins au sujet des jeux et des sacrifices à célébrer

1. Il y avait deux rivières dans la plaine de Cannes, l'Aufidus et la Vergellus.

2. Diomède, fils de Tydée, était venu, après le siège de Troie, aborder en Italie, où Daunus lui avait donné sa fille et une partie de la Daunie ou Apulie.

en l'honneur d'Apollon. Cet examen fait, un rapport fut présenté au sénat, qui décréta, « que des jeux publics seraient institués et célébrés en l'honneur d'Apollon, et que, les jeux terminés, on donnerait au préteur douze mille livres d'airain pour les sacrifices et pour deux grandes victimes. » Un second sénatus-consulte prescrivit aux décemvirs de sacrifier selon les rites grecs; les victimes devaient être, pour Apollon, un bœuf et deux chèvres blanches, pour Latone, une génisse; toutes devaient avoir les cornes dorées. Le préteur, avant de commencer ces jeux dans le grand cirque, publia un édit portant que, pendant ces jeux, le peuple apporterait à Apollon son offrande, chacun selon ses moyens. Telle est l'origine des jeux apollinaires, institués et célébrés, non, comme on le pense généralement, pour faire cesser une maladie, mais pour obtenir la victoire. Le peuple y vint couronné de fleurs. Les dames romaines firent des prières; les portes des maisons furent ouvertes et chacun prit son repas publiquement; enfin, ce jour fut marqué par des cérémonies de toute sorte.

XIII. Annibal était alors aux environs de Tarente, et les deux consuls, dans le Samnium, manifestaient l'intention d'investir Capoue. Déjà même les Capouans, comme après un long siège, souffraient de la famine, car les armées romaines les avaient empêchés d'ensemencer leurs champs. Aussi envoyèrent-ils une députation vers Annibal : avant que les consuls avec leurs armées eussent envahi le territoire, avant que les troupes ennemies eussent coupé toutes les routes, ils le suppliaient de faire transporter du blé à Capoue de tous les pays voisins. Annibal donna l'ordre à Hannon de passer avec son armée du Bruttium dans la Campanie et de faire en sorte que Capoue fût approvisionnée de blé. Hannon quitta le Bruttium à la tête de son armée, évitant le camp des ennemis et les consuls, alors dans le Samnium; et, arrivé près de Bénévent, il établit son camp sur une hauteur à trois milles de la ville. De là, il fit prendre chez les peuples alliés du pays tout le blé amassé pendant l'été. On le transporta au camp sous la garde de

détachements envoyés pour servir d'escorte. Cela fait, il fit savoir aux Capouans quel jour ils devaient se trouver au camp pour recevoir le blé, après avoir mis à réquisition les chariots et les bêtes de somme de toute espèce qui se trouvaient dans tout le pays. Ils exécutèrent cet ordre avec leur mollesse et leur négligence ordinaires. Ils n'envoyèrent guère plus de quatre cents chariots, et à peine quelques bêtes de somme de plus. Hannon ne les épargna point à ce sujet : la faim qui donne de l'énergie même aux bêtes brutes, ne pouvait donc pas réveiller leur indolence ! Un autre jour fut fixé pour enlever ce blé avec un attirail plus considérable. Quand le récit exact de ce qui s'était passé parvint aux habitants de Bénévent, ils envoyèrent aussitôt dix députés aux consuls, dont le camp se trouvait aux environs de Bovianum. Ceux-ci, instruits de ce qui se passe près de Capoue, se concertent. L'un d'eux conduira son armée dans la Campanie. En effet, Fulvius, à qui le sort donne le commandement de cette expédition, s'en met en route, et entre de nuit dans les murs de Bénévent. Ainsi rapproché de l'ennemi, il apprend qu'Hannon, avec une partie de son armée, est allé chercher du blé ; que le questeur carthaginois en a distribué aux Capouans ; que deux mille chariots sont venus, accompagnés d'une multitude sans ordre et sans armes : partout règne le tumulte et la confusion ; ce n'est plus un camp ; il n'y a plus ombre de discipline dans ce mélange de soldats et de paysans des environs. Assuré de ces détails, le consul avertit les soldats de préparer pour la nuit suivante les enseignes seulement et leurs armes ; on fera l'attaque du camp carthaginois. On part à la quatrième veille, laissant tous les bagages et tout le matériel à Bénévent. Avant le point du jour, on tombe sur le camp, où l'effroi est tel, que, si ce camp eût été en plaine, on l'eût, sans nul doute, emporté à la première attaque. Mais il fut protégé par la hauteur de la position et ses fortifications qu'on ne pouvait atteindre sur aucun point qu'en gravissant une montagne à pic. Au point du jour, un combat sérieux s'engage : les Carthaginois ne se contentent pas de défendre leurs re-

tranchements; profitant de l'avantage de la position, ils culbutent les ennemis qui sont parvenus à gravir le roc.

XIV. Le courage opiniâtre des Romains finit pourtant par triompher de tous les obstacles : ils parviennent sur plusieurs points à la fois aux retranchements et aux fossés; mais beaucoup de soldats étaient tombés tués ou blessés. Aussi le consul convoque-t-il les tribuns : « Il faut renoncer, dit-il, à une entreprise téméraire; la prudence veut que l'armée revienne, le jour même, à Bénévent. Demain, elle se placera près du camp d'Hannon, afin qu'il ne puisse y rentrer, ni les Campaniens en sortir : pour y réussir plus aisément, il fera venir son collègue avec ses troupes et ils porteront sur ce point tout l'effort de la guerre. » Déjà, en effet, il faisait sonner la retraite, quand son plan fut déconcerté par les cris des soldats; ils refusaient d'obéir à des ordres si timides. La cohorte la plus proche de la porte du camp ennemi était composée de Péligniens. Leur chef, Vibbius Accuëus, saisit un drapeau et le jette dans les retranchements; puis, prononçant des imprécations contre la cohorte et contre lui-même si le drapeau restait aux mains de l'ennemi, le premier de tous il franchit fossé et palissades, et s'élance dans le camp. Déjà les Péligniens avaient pénétré d'un côté et s'y battaient, quand, sur un autre point, Valérius Flaccus, tribun des soldats de la troisième légion, reproche aux Romains leur lâcheté, de laisser à des alliés l'honneur de prendre le camp. Aussitôt, T. Pédanius, premier centurion, arrache l'enseigne à celui qui la porte : « Voici une enseigne et un centurion, s'écrie-t-il, qui vont être à l'instant de l'autre côté du retranchement. En avant avec moi ceux qui ne veulent pas que leur drapeau reste à l'ennemi ! » Il franchit le fossé; sa compagnie d'abord, puis la légion entière s'élancent derrière lui. En les voyant franchir les retranchements, le consul change d'avis : au lieu de retenir ses soldats, ils les pousse et les excite; laisseront-ils en un tel danger la plus brave des cohortes alliées et la plus intrépide de leurs légions? Tous, aussitôt, sans s'effrayer des difficultés du terrain, ni des traits qui tombent de toutes

parts, et, malgré les ennemis qui font un rempart de leurs armes et de leurs corps, s'avancent pied à pied et finissent par pénétrer. Beaucoup même, blessés, à bout de forces et de sang, s'efforçaient encore de venir tomber au dedans des retranchements ennemis. Le camp fut donc pris en un moment, comme s'il eût été en plaine et mal fortifié. Quand tous s'y trouvèrent confondus, ce ne fut plus un combat, mais un massacre. Il y eut plus de six mille ennemis tués, plus de sept mille hommes faits prisonniers; on prit en même temps les Capouans venus pour chercher du blé, avec tout le matériel de chariots et de bêtes de somme. On trouva encore un butin immense qu'Hannon, en ravageant de tous côtés les campagnes, avait fait sur les alliés du peuple romain. On détruisit le camp ennemi, puis l'armée reentra à Bénévent. Là, les deux consuls (car Ap. Claudius y arriva quelques jours après), partagèrent et vendirent le butin. Des récompenses furent données à ceux dont l'initiative avait amené la prise du camp; avant tous, au Pélignien Accuëus et à T. Pédanius, premier centurion de la troisième légion. Hannon était à Cominium Cérilum, quand il apprit la ruine de son camp. Il partit avec quelques fourrageurs qu'il se trouvait avoir avec lui, et dirigea sa marche, ou plutôt sa fuite, vers le Bruttium.

XV. A la nouvelle de ce désastre qui les frappait eux et leurs alliés, les Campaniens envoyèrent une ambassade à Annibal pour lui annoncer que les deux consuls étaient à Bénévent, à un jour de marche de Capoue : la guerre était donc à leurs portes et sous leurs murs; s'il ne venait en toute hâte à leurs secours, Capoue allait être prise par l'ennemi plus promptement encore que ne l'avait été Arpi. Tarente même, et à plus forte raison la citadelle, ne devait pas être à ses yeux une possession assez précieuse pour qu'il l'achetât au prix de la perte de Capoue, pour qu'il livrât cette seconde Carthage, comme il l'appelait, sans défense et sans secours au peuple Romain. Annibal promit de veiller sur Capoue, et, pour l'instant, il envoya deux mille cavaliers commandés par des lieutenants, afin de préserver

la campagne de toute dévastation. Cependant les Romains, malgré tant de préoccupations, n'avaient pas oublié la citadelle de Tarente et la garnison qui y était assiégée. Le lieutenant C. Servilius, envoyé par le préteur P. Cornélius, sur un ordre du sénat, pour faire des achats de blé en Étrurie, pénétra avec quelques vaisseaux chargés dans le port de Tarente, malgré la surveillance des ennemis. Son arrivée changea tout. Les assiégés, qui avaient presque perdu tout espoir, et que l'ennemi, dans de fréquentes conférences, engageait à se rendre, se mirent à engager et à exhorter à leur tour les assiégés à revenir avec eux. La garnison était d'ailleurs assez forte, depuis qu'on y avait fait venir, pour défendre la citadelle de Tarente, les soldats qui étaient à Métaponte. Mais aussi, les Métapontins, délivrés de la crainte qui les retenait, passèrent sur le champ à Annibal. Les habitants de Thurium, sur la même côte, suivirent cet exemple. Ils étaient poussés moins encore par la défection des Tarentins et des Métapontins, également originaires de l'Achaïe et unis à eux plus par des liens de famille, que par la haine que leur avait inspirée contre les Romains le massacre récent des otages. Les amis et les parents des victimes avaient envoyé lettres et messagers à Hannon et à Magon, qui étaient tout près, dans le Bruttium, leur annonçant « que leur armée n'avait qu'à s'approcher des murs et qu'ils leur livreraient la ville. » M. Atinius était alors commandant de Thurium, et n'avait qu'une faible garnison. On crut qu'il serait facile de l'entraîner à combattre sans réflexion, ayant pleine confiance, non dans ses troupes, trop peu nombreuses, mais dans la jeunesse de Thurium. Il avait eu le soin, en effet, de la diviser en centuries et de l'armer en vue de semblables événements. Les chefs Carthaginois se partagent donc les troupes et entrent sur le territoire de Thurium. Hannon, avec l'infanterie, s'avance, enseignes déployées, contre la ville. Magon, à la tête de la cavalerie, vient se poster derrière une colline propre à cacher une embuscade. Atinius, qui, d'après le rapport des éclaireurs, croit n'avoir affaire qu'à de l'infanterie, fait sortir ses troupes en plaine, ignorant

à la fois la trahison des habitants et l'embuscade des ennemis. L'infanterie donna mollement des deux côtés. Les Romains étaient en petit nombre au premier rang, et les Thuriniens attendaient l'événement sans y contribuer pour leur part. Quant à l'infanterie Carthaginoise, elle reculait à dessein, pour attirer l'ennemi sans défiance jusqu'au pied de la colline derrière laquelle se tenait la cavalerie. A peine y est-on venu, que les cavaliers s'élancent en poussant des cris : les Thuriniens, qui combattaient en désordre et tout prêts à trahir, s'enfuient aussitôt ; les Romains, quoique entourés et pressés, ici par l'infanterie, là par la cavalerie, soutiennent quelque temps le combat ; mais enfin ils sont mis en déroute et fuient vers la ville. Là, les conjurés se tenaient près des murs : ils avaient ouvert les portes pour recevoir leurs concitoyens ; mais, quand ils voient les Romains se précipiter en désordre vers la ville, ils s'écrient « que les Carthaginois sont derrière eux, et que les ennemis vont entrer en même temps que les Romains, si l'on ne se hâte de fermer les portes. » Les Romains, à qui la retraite est coupée, sont livrés ainsi aux coups de l'ennemi. Cependant on laisse rentrer dans les murs Atinius avec un petit nombre de soldats. Pendant quelques instants, Thurium est en proie à la division : les uns veulent qu'on défende la ville ; les autres qu'on cède à la fortune et qu'on se livre au vainqueur. Du reste, comme c'est l'ordinaire, la fortune et le crime l'emportent. Après avoir fait embarquer Atinius avec ses quelques soldats, plus pour lui-même et en souvenir de sa douce et juste administration que par considération pour les Romains, on ouvre les portes aux Carthaginois. Les consuls font passer leurs légions de Bénévent dans la Campanie, pour détruire les blés déjà en herbe, et surtout pour assiéger Capoue. Ils se disaient que la ruine d'une ville si opulente illustrerait leur consulat, et ferait cesser pour la république cette honteuse humiliation d'avoir laissé trois ans impunie la défection d'une ville si voisine. Cependant, pour que Bénévent ne restât pas sans garnison, et pour avoir, en cas d'attaque imprévue, de la cavalerie à

opposer à Annibal, qui ne pouvait manquer de venir au secours de ses alliés de Capoue, ils envoyèrent l'ordre à Tib. Gracchus, de venir de Lucanie à Bénévent avec sa cavalerie et son infanterie légère : il devait ne pas abandonner ses positions, mais laisser ses légions aux quartiers d'hiver sous les ordres d'un lieutenant.

XVI. Pendant que Gracchus, avant de quitter la Lucanie, offrait un sacrifice, un prodige effrayant vint l'attrister. A la fin de la cérémonie, deux serpents, sortant on ne sait d'où, rongèrent le foie des victimes, et, après avoir été vus un instant, disparurent tout à coup. Sur le conseil des haruspices, le sacrifice fut recommencé et les entrailles soigneusement placées à l'écart; mais le prodige se renouvela à deux et trois reprises, et les serpents, après avoir goûté au foie, disparurent sans qu'on pût les atteindre. Les haruspices déclarèrent que ce prodige concernait le général, qu'ils engagèrent à se défier de quelque trame secrète habilement ourdie; mais le coup du destin ne pouvait être détourné. Un Lucanien, Flavius, lorsqu'une partie de la Lucanie avait passé du côté d'Annibal, s'était mis à la tête de ceux de ses compatriotes qui étaient restés fidèles aux Romains; et il exerçait, cette année, les fonctions de préteur où l'avaient porté ses concitoyens. Cet homme, changeant tout à coup de dispositions, et voulant gagner la faveur du général Carthaginois, crut qu'il ne suffisait pas de passer lui-même à l'autre parti et d'entraîner avec lui les Lucaniens, s'il ne cimentait cette alliance honteuse de la vie et du sang du général qu'il trahissait. Il demande donc une entrevue secrète à Magon, qui commandait dans le Bruttium. Il en reçoit cette assurance que, s'il livre le général romain, les Lucaniens, devenant alliés de Carthage, conserveront leur liberté et leurs lois. Il mène alors les Carthaginois à l'endroit où il fera venir Gracchus avec une faible escorte. Magon est invité par lui à armer ses fantassins et ses cavaliers, et à s'emparer d'une embuscade où peut se cacher une troupe considérable. L'endroit bien fixé et examiné avec attention, on prend jour pour l'exécution du complot. Flavius va trouver ensuite

le général romain : « Il a conçu, dit-il, un vaste projet ; mais, pour réussir, il lui faut le concours de Gracchus lui-même. Il a su persuader les préteurs de tous les peuples, qui, dans la révolution générale de l'Italie, ont passé à Carthage. Il les a disposés à revenir à l'alliance de Rome, dont la fortune, presque complètement anéantie par le désastre de Cannes, se relève et devient plus florissante chaque jour, tandis que celle d'Annibal va décroissant et est tombée presque à rien. Pour leur faute déjà ancienne, les Romains ne seront pas implacables : aucun peuple n'a été plus porté à la clémence et au pardon. Combien de fois leurs ancêtres rebelles ne l'ont-ils pas éprouvé ? Voilà, dit-il, quel a été son langage. Mais ce langage, les préteurs préféreraient l'entendre de la bouche de Gracchus ; ils veulent lui presser la main, comme gage de la parole donnée. Il a donc désigné un endroit écarté comme rendez-vous ; c'est à deux pas du camp romain. Là, tout peut se terminer en quelques mots, et toute la Lucanie rentrera dans l'alliance et l'amitié de Rome. » Gracchus ne soupçonne une fraude ni dans ce langage ni dans ce projet qui paraît si vraisemblable. Il part du camp avec ses lieutenants et un escadron de cavalerie, guidé par son hôte qui le conduit dans le piège. Les ennemis apparaissent aussitôt, et, pour ne pas laisser de doute sur sa trahison, Flavius se joint à eux. Les traits pleuvent sur Gracchus et ses cavaliers. Gracchus met pied à terre, et ordonne aux siens d'en faire autant. Il les exhorte « à rendre glorieux par leur courage le seul parti que leur laisse la fortune. Or, quel autre parti reste-t-il à une poignée d'hommes, enveloppés par une multitude d'ennemis dans une vallée que ferment des bois et des montagnes, sinon de mourir ? Mais iront-ils tendre la gorge, comme des troupeaux, pour tomber sans vengeance ? Non, au lieu d'attendre patiemment, qu'ils s'élancent avec toute l'énergie de la colère, qu'ils attaquent les premiers, et que ce soit teints du sang des ennemis, expirant sur des monceaux d'armes et de cadavres, qu'ils succombent enfin. Que tous dirigent leurs traits sur le transfuge, le traître Lucanien. Celui qui enverra cette victime

avant lui dans les enfers, se sera assuré une fin glorieuse et une noble consolation de sa mort. » En parlant ainsi, il enveloppe son bras gauche de son manteau (car ils n'avaient même pas pris de boucliers) et charge l'ennemi. Le combat s'engage, plus opiniâtre qu'on ne l'eût attendu d'une petite poignée d'hommes. Les Romains, à découvert, et enfermés au fond d'une vallée, sont accablés des traits qu'on lance sur eux de la montagne. Gracchus presque seul est resté debout, et les Carthaginois s'efforcent de le prendre vivant; mais lui, apercevant au milieu des ennemis son hôte Lucanien, s'élance avec une telle furie sur le bataillon ennemi, que, pour l'épargner il eût fallu perdre beaucoup de soldats. Dès qu'il fut tué, Magon l'envoya à Annibal, et fit étendre le cadavre, avec les faisceaux qu'on avait pris, devant la tente du général. Telle est la tradition exacte. Gracchus périt en Lucanie dans un endroit nommé le Vieux champ.

XVII. Selon quelques historiens, Gracchus aurait péri sur le territoire de Bénévent, aux bords du Calore. Sorti du camp avec ses licteurs et trois esclaves seulement pour se baigner dans le fleuve, il aurait été surpris nu et sans armes par les ennemis embusqués derrière les saules de la rive : après s'être défendu avec les pierres que roule le fleuve, il aurait été massacré. Selon d'autres, il se serait éloigné à cinquante pas de son camp, sur l'avis des haruspices, pour expier, dans un lieu pur, les prodiges précédemment rapportés. Là, il aurait été enveloppé par deux escadrons Numides postés en embuscade. Singulier désaccord sur le genre de mort d'un homme si connu, si illustre, et sur l'endroit où il périt ! même diversité d'opinions au sujet de ses funérailles. Les uns veulent qu'il ait été enseveli par ses soldats dans le camp Romain; les autres (et c'est la tradition la plus répandue) qu'Annibal lui ait fait élever un bûcher à l'entrée de son camp : l'armée aurait défilé sous les armes, les Espagnols auraient dansé, chaque peuple aurait exécuté les évolutions et les exercices nationaux; Annibal lui-même aurait ajouté à cette cérémonie l'éclat d'une grande pompe

et de glorieux éloges. Telle est la version de ceux qui racontent que Gracchus périt en Lucanie. Selon ceux qui le font périr sur les rives du Calore, les ennemis ne prirent que sa tête. Annibal, l'ayant reçue, l'aurait fait porter aussitôt par Carthalon au questeur Cn. Cornélius dans le camp romain. Le questeur aurait célébré dans le camp les funérailles de son général, en présence de l'armée et des habitants de Bénévent.

XVIII. Les consuls avaient envahi le territoire de Capoue et y portaient partout le ravage, quand une sortie des habitants et de Magon, à la tête de sa cavalerie, les frappa d'épouvante : ils rappelèrent en toute hâte les soldats errant dans la campagne, et, sans avoir eu le temps de se former en bataille, essuyèrent une défaite qui leur coûta plus de quinze cents hommes. L'orgueil et la présomption naturelle des Carthaginois s'accrurent encore avec ce succès; ils se mirent à harceler les Romains par mille escarmouches. Mais les consuls avaient été rendus plus circonspects par leur récent échec dans un combat légèrement et imprudemment engagé. Cependant, un événement, de peu d'importance en lui-même, suffit pour relever le courage des uns et abattre l'audace des autres. Dans la guerre, en effet, il n'y a rien de si insignifiant qui n'entraîne quelquefois de grandes conséquences. T. Quinctius Crispinus avait pour hôte et pour ami intime un Campanien nommé Badius. Leur liaison était devenue plus étroite grâce à ce que Badius, malade à Rome, avant la défection de Capoue, avait reçu chez Crispinus les soins les plus généreux et les plus pressés. Badius, venant alors jusqu'aux postes avancés, demande qu'on fasse venir Crispinus. Celui-ci, à cette nouvelle, pense qu'il s'agit d'une entrevue amicale et bienveillante, car il a conservé, dans la rupture publique des deux peuples, le souvenir d'une liaison particulière. Il fait donc quelques pas hors du camp. Les anciens amis en présence, « Crispinus, dit le Campanien, je te défie : montons à cheval, et, loin des deux armées, voyons qui de nous deux est le meilleur guerrier. » Crispinus lui répond « qu'à cha-

cun d'eux les ennemis ne manquent pas s'ils veulent faire éclater leur courage; pour lui, rencontrant Badius dans la mêlée, il l'éviterait pour ne pas souiller sa main du sang d'un hôte. » Sur cela il se retirait; mais le Campanien, devenu plus insolent, lui reproche sa peur et sa lâcheté et l'accable des outrages qu'il mérite lui-même. « O l'ennemi hospitalier, s'écrie-t-il, qui feint de ménager celui contre lequel il se sent incapable de lutter! Si la rupture des traités entre les deux peuples ne lui paraît pas avoir brisé les liaisons particulières, Badius de Capoue annonce hautement, devant les deux armées qui l'entendent, à Titus Quinctius Crispinus de Rome qu'il renonce au titre de son hôte. Plus de relations, plus de commerce entre deux ennemis, dont l'un vient assiéger la patrie de l'autre et les dieux du pays et les dieux domestiques. Si Crispinus est un homme, qu'il vienne combattre. » Crispinus hésita longtemps; mais il se laissa persuader par ses compagnons d'armes de ne pas laisser impunies les insultes du Campanien. Alors il ne prend que le temps d'obtenir de ses chefs l'autorisation de combattre hors des rangs l'ennemi qui le provoque. On le lui permet. Il prend ses armes, monte à cheval, défie Badius, en l'appelant par son nom, et le provoque au combat. Le Campanien n'hésite point : tous deux piquent leurs chevaux et se chargent. Crispinus perce d'un coup de lance l'épaule gauche de Badius au-dessus du bouclier, et, le voyant tomber blessé, saute de cheval pour l'achever à terre. Mais Badius, avant d'être frappé, abandonne bouclier et cheval et s'enfuit vers les siens. Crispinus saisit le cheval et les armes, et, brandissant sa lance ensanglantée, rapporte fièrement ces dépouilles aux consuls, au milieu des félicitations et des applaudissements des siens. Les consuls le comblent de pompeux éloges et de présents.

XIX. Annibal du territoire de Bénévent transporta son camp près de Capoue; et, trois jours après, rangea ses troupes en bataille. Il ne doutait pas, puisque les Campaniens avaient tout dernièrement remporté l'avantage en son absence, que les Romains ne reculassent à plus forte raison

devant Annibal et son armée si souvent victorieuse. Et en effet, au commencement de l'action, l'infanterie romaine plia d'abord sous le choc de la cavalerie ennemie qui l'accablait de traits : mais bientôt le signal fut donné aux cavaliers de se précipiter sur les Carthaginois. C'en était donc plus qu'un engagement de cavalerie, lorsqu'on aperçut de loin une armée : c'était celle de Sempronius dont le questeur Cn. Cornélius avait pris le commandement¹. A cette vue, les deux partis craignirent l'arrivée d'un ennemi nouveau ; on sonna, comme de concert, la retraite des deux côtés, et les deux armées rentrèrent dans leur camp, sans qu'il y eût eu d'avantage marqué pour l'une ou l'autre. Cependant les Romains avaient perdu plus de monde par le premier choc de la cavalerie ennemie. Les consuls, voulant alors éloigner Annibal de Capoue, se séparèrent la nuit suivante : Fulvius se dirigea vers le territoire de Cumes, Claudius vers la Lucanie. Le lendemain, à la nouvelle que les Romains avaient évacué le camp et s'étaient séparés dans deux directions différentes, Annibal hésita d'abord, ne sachant quel consul poursuivre, puis se décida à rejoindre Appius. Celui-ci, après avoir promené l'ennemi à sa fantaisie, revint par une contre-marche à Capoue. Annibal trouva dans ces lieux l'occasion d'une nouvelle victoire. Parmi les centurions de la première ligne était un certain M. Centénius, surnommé Pénulo, remarquable par sa haute stature et son intrépidité. Son temps de service fini, il se fit introduire dans le sénat par le préteur P. Cornélius Sylla, et demanda aux sénateurs « qu'on lui confiât cinq mille soldats : connaissant l'ennemi et la contrée, il aurait bientôt obtenu un succès ; toutes les ruses où s'étaient laissé prendre nos généraux et nos armées, il les ferait tourner contre leur auteur. » C'était là une promesse insensée ; la crédulité du sénat ne le fut pas moins, car les qualités qui font un bon soldat ne font pas un bon général. Au lieu de cinq mille on lui donna huit mille hommes, la moitié ci-

1. A la mort d'un chef d'armée, le questeur, de préférence aux lieutenants, prenait le commandement des troupes.

toyens, la moitié alliés; il ramassa en outre nombre de volontaires sur la route, et son armée était presque doublée quand il arriva en Lucanie, où Annibal s'était arrêté après avoir vainement poursuivi Claudius. La partie ne pouvait être égale entre Annibal et un centurion, entre des vétérans vieilliss dans les victoires, et de nouvelles recrues, en grande partie levées à la hâte et à peine armées. A peine en présence, on se rangea des deux côtés en bataille sans éviter le combat. L'action, malgré l'inégalité des forces, dura plus de deux heures, car les Romains tinrent bon tant qu'ils virent leur chef devant eux. Mais lui, pour soutenir son ancienne renommée et pour éviter la honte qui l'attendait s'il survivait à un tel désastre causé par sa témérité, courut au-devant des traits ennemis. Sa mort détermina aussitôt la déroute des bataillons romains. Annibal leur avait coupé la retraite en postant partout de la cavalerie; aussi c'est à peine si, de tant de soldats, il s'en échappa un millier. Le reste périt çà et là de diverses manières.

XX. Les consuls reprirent avec une grande vigueur le siège de Capoue. On ne faisait que préparer et transporter le matériel nécessaire. Casilinum devint le magasin des blés; on éleva un fort à l'embouchure du Vulturne, à l'endroit de la ville actuelle. Dans le fort déjà construit par Fabius on mit une garnison, afin d'être maître de la mer voisine et du fleuve. On transporta d'Ostie à ces deux forts maritimes les blés qu'on venait d'envoyer de la Sardaigne et ceux que le préteur M. Junius avait achetés en Étrurie. Les subsistances de l'armée étaient ainsi assurées pour l'hiver. Comme s'il ne suffisait pas de l'échec de Lucanie, les volontaires, qui avaient servi si fidèlement du vivant de Gracchus, désertèrent les drapeaux: il semblait que la mort du général les eût dégagés de leur serment. Annibal ne voulait, ni négliger Capoue, ni abandonner ses alliés en un si grand péril; mais son succès contre la témérité d'un chef romain l'encourageait à chercher l'occasion d'écraser un second général et une seconde armée. Les députés de l'Apulie lui annonçaient que le préteur Cn. Fulvius, occupé à ressaisir les villes qui

avaient passé à Annibal, avait d'abord usé de grandes précautions; mais bientôt ses rares succès l'avaient enivré; et ses soldats, chargés de butin, en étaient venus à un tel point de licence et de mollesse qu'il n'y avait plus ombre de discipline. En mainte circonstance, et notamment par une épreuve récente, Annibal avait appris ce qu'est une armée sous un chef incapable: il se dirigea donc vers l'Apulie.

XXI. Les légions romaines et le préteur Fulvius étaient aux environs d'Herdonée. Quand vint la nouvelle que l'ennemi approchait, peu s'en fallut que les soldats, sans attendre l'ordre du préteur, ne saisissent les enseignes et ne sortissent en bataille: s'ils en furent empêchés, ce fut uniquement par leur ferme conviction de pouvoir le faire dès qu'ils le voudraient. La nuit suivante, Annibal, informé du tumulte qui avait éclaté dans le camp et du mouvement séditieux de presque tous les soldats pressant leur général de donner le signal et criant aux armes, ne douta point que ce ne fût pour lui l'occasion d'un succès. Il posta donc trois mille soldats armés à la légère dans les fermes voisines, les fourrés et les bois, avec ordre de s'élancer de leur embuscade au premier signal. Il chargea Magon d'occuper, avec deux mille cavaliers environ, les chemins qui semblaient devoir être pris par les fuyards. Ces préparatifs terminés pendant la nuit, il fit avancer ses troupes en bataille dès le point du jour. De son côté, Fulvius n'hésita point: non qu'il eût lui-même grande confiance; mais il était entraîné par l'élan aveugle de la troupe. Aussi, après avoir couru au combat avec précipitation, on ne prit pas davantage le temps de se ranger en lignes: les soldats couraient et se plaçaient à leur fantaisie; et ce poste, pris au hasard, ils l'abandonnaient bientôt par caprice ou par crainte. La première légion et l'aile gauche vont former une ligne très-étendue et sans profondeur. Vainement les tribuns crient « qu'il n'y a derrière cette ligne ni forces, ni soutien, et que l'ennemi va la rompre au premier choc sur quelque point que ce soit, » les conseils les plus utiles ne sont ni suivis, ni même entendus. De l'autre côté, tout était bien différent.

Pour général, Annibal; pour armée, des soldats aguerris et bien équipés. Aussi les Romains ne purent-ils soutenir le premier choc, ni même le premier cri. Leur chef, aussi inhabile, aussi téméraire que Centénius, mais loin d'avoir le même courage, dès qu'il vit le combat mal tourner et ses soldats se débander, s'élança sur son cheval et prit la fuite avec deux cents cavaliers environ. Le reste de l'armée était enfoncé par devant, enveloppé par derrière et sur les ailes; on en fit un tel carnage, que, de dix-huit mille hommes, deux mille à peine échappèrent. L'ennemi resta maître du camp.

XXII. Ces défaites, annoncées à Rome coup sur coup, y jetèrent une désolation et une crainte profondes. Cependant, comme les consuls, chargés des opérations les plus importantes, n'avaient eu que des succès, l'émotion produite par les désastres étaient moins vive qu'elle eût pu l'être. On députa C. Létorius et M. Mélitius vers les consuls. Ils devaient les inviter à tout faire pour recueillir les débris des deux armées; à ne rien négliger pour que la crainte et le désespoir ne portassent point les fuyards à se rendre à l'ennemi comme il était arrivé après le désastre de Cannes; et enfin, à rechercher les déserteurs de l'armée des volontaires. Même mission fut donnée à P. Cornélius, qui avait été chargé de faire les levées. Cornélius publia dans les foires et les marchés l'ordre de rechercher les volontaires et de les ramener sous les drapeaux. Tous ces ordres furent rigoureusement exécutés. Le consul Ap. Claudius envoya D. Junius à l'embouchure du Vulturne et M. Aurélius Cotta à Pouzzoles : ils devaient faire immédiatement passer au camp tout le blé qui arriverait par mer de l'Étrurie ou de la Sardaigne. Quant à lui, il retourna vers Capoue. A Casilinum, il rencontra son collègue Q. Fulvius occupé à faire construire et transporter le matériel nécessaire pour le siège de Capoue. Tous deux alors investirent la place, en s'adjoignant le préteur Claudius Néron, qui se trouvait à Suessula, dans l'ancien camp de Claudius Marcellus. Néron, laissant cette position sous la garde d'un corps peu consi-

dérable, se dirigea vers Capoue avec tout le reste de ses troupes. Ainsi, trois tentes de généraux se dressèrent à la fois devant Capoue, et les trois armées commencèrent les travaux chacune sur un point, creusant un fossé, élevant des retranchements, et des forts de distance en distance. Vainement les Capouans essayèrent de troubler les travaux par plusieurs sorties simultanées, ils furent si rudement repoussés qu'il leur fallut désormais rester derrière leurs portes et leurs murailles. Avant de laisser continuer les ouvrages, ils avaient pourtant envoyé une députation vers Annibal pour se plaindre qu'il abandonnât Capoue et la rendît en quelque sorte aux Romains. Ils le suppliaient de venir au secours d'alliés bloqués, non-seulement par les lignes, mais par les retranchements de l'ennemi. Les consuls reçurent une lettre du préteur P. Cornélius : « Avant que Capoue ne soit enfermée dans les travaux qui s'élèvent, qu'il leur plaise d'autoriser ceux des habitants qui le voudraient à sortir de Capoue en emportant ce qu'ils possèdent. Ceux qui seraient sortis avant les ides de mars conserveraient leur liberté et la jouissance de leurs biens. Après ce terme, quiconque serait resté dans la ville serait considéré comme ennemi. » Ce décret, notifié aux Campaniens, fut accueilli avec un tel mépris, qu'ils allèrent jusqu'à y répondre par des menaces et des insultes. Annibal avait mené ses légions d'Herdonée à Tarente avec l'espoir de s'emparer de la citadelle, soit par force, soit par ruse. Ayant échoué, il tourna vers Brindes, qu'il comptait prendre par trahison. Il n'y réussit pas mieux. C'est alors qu'arrivèrent près de lui les députés campaniens avec des plaintes et des prières. Il leur répondit superbement que déjà il avait fait lever le siège de la ville, et que, cette fois, les consuls n'attendraient pas même sa venue. Congédiés avec ces paroles rassurantes, les députés purent à peine rentrer dans Capoue, déjà entourée d'un double fossé et de deux retranchements.

XXIII. A l'instant où l'on poussait les travaux devant Capoue assiégée, un autre siège, celui de Syracuse fut heureusement terminé. Outre l'énergie et le courage, tant

de l'armée que du chef, la trahison de quelques habitants en avait hâté l'issue. En effet, au commencement du printemps, Marcellus s'était demandé s'il tournerait ses armes contre Agrigente, où commandaient Himilcon et Hippocrate, ou bien s'il continuerait le siège de Syracuse, qu'il reconnaissait bien ne pouvoir prendre, ni par la force, car elle était inexpugnable par sa position et sur terre et sur mer, ni par la famine, car elle recevait, presque sans obstacle, des convois de vivres de Carthage. Malgré tout, il ne voulut rien négliger. Il y avait dans le camp des transfuges syracusains, quelques-uns de la haute noblesse, qu'on avait bannis, au moment de se séparer de Rome, connaissant leur répugnance pour les idées nouvelles. Marcellus s'adressa à eux. Il les chargea de sonder les dispositions des hommes du même parti, et de leur promettre que, s'ils livraient Syracuse, ils conserveraient leur liberté et leurs lois. Entrer en communication avec eux n'était pas facile, car le grand nombre de citoyens suspects faisait que tous les esprits et tous les yeux étaient ouverts pour empêcher toute tentative de ce genre. Un esclave des exilés, s'introduisant dans la ville comme transfuge, s'aboucha avec quelques citoyens et leur fit des ouvertures. Plusieurs d'entre eux se cachèrent sous des filets dans une barque de pêcheur qui les porta jusqu'au camp. Ils s'entretenirent avec les transfuges. D'autres vinrent ensuite, puis d'autres encore, par le même stratagème : ils se trouvèrent enfin au nombre de quatre-vingts. Déjà tout était concerté pour la trahison, quand le complot fut dénoncé à Épicyde par un certain Atalus, irrité de n'avoir pas été mis dans le secret. Tous périrent au milieu des tortures. Cette espérance évanouie, une nouvelle succéda bientôt. Un Lacédémonien, Damippos, député par Syracuse au roi Philippe, avait été pris par la flotte romaine. Épicyde voulait le racheter à tout prix, et Marcellus ne s'y refusait pas, car, en ce moment, Rome recherchait l'amitié des Éoliens, alliés de Lacédémone. Pour traiter de ce rachat, l'endroit qui sembla le plus favorable, car il était à égale distance des assiégeants et des

assiégés et commode pour les uns comme pour les autres , fut le port de Trogile , près d'une tour appelée Galéagra. Dans ces fréquentes entrevues, un des Romains, examinant le mur de près, comptant les pierres, calculant de l'œil la hauteur de chacune d'elles, arriva ainsi à connaître à peu de chose près la hauteur du mur lui-même. Il reconnut qu'elle était un peu moins considérable que lui et les autres ne le présumaient, et qu'on pouvait atteindre au faite avec des échelles, même de médiocre grandeur. Il en fit part à Marcellus, à qui cet avis ne sembla nullement à dédaigner. Mais, pour arriver à cet endroit, qui, étant plus faible, était gardé avec plus de vigilance, on épiait une occasion. Elle fut offerte par un transfuge, qui annonça que les fêtes de Diane allaient être célébrées pendant trois jours : à défaut des autres provisions qui manquaient dans la place assiégée, le vin ne serait pas ménagé dans les repas; Épicyle, en effet, en avait distribué à tout le peuple, et les grands à chaque tribu. A cette nouvelle, Marcellus tient conseil avec quelques tribuns des soldats : il choisit, en les consultant, les centurions et les soldats les plus propres à une entreprise difficile et hardie, se munit secrètement d'échelles, et ordonne au reste de l'armée de prendre de bonne heure du repos et de la nourriture, car, la nuit même, on partirait pour une expédition. Quand il croit l'instant venu où les festins de la journée et l'abus du vin doivent avoir plongé les assiégés dans le premier sommeil, il ordonne aux soldats d'un même manipule de porter des échelles, et, sans bruit, conduit environ mille hommes, marchant à la file, jusqu'à l'endroit indiqué. Les premiers atteignent sans tumulte et sans bruit le faite des murailles; les autres suivent, car l'audace des premiers donne de l'audace aux moins résolus.

XXIV. Déjà mille soldats avaient pris pied sur une partie des remparts : le reste des troupes s'approcha, et, avec un plus grand nombre d'échelles, on escada le mur, à un signal donné de l'Hexapyle. Sur ce point, on était parvenu au milieu d'une profonde solitude, car la plupart des

gardes, après avoir soupé sur les tours, étaient assoupis par le vin ou achevaient de s'enivrer. Quelques-uns, cependant, furent surpris et tués dans leurs lits. Près de l'Hexapyle était une petite porte. On se mit à la battre violemment tandis que, du haut des murs, la trompette donnait le signal convenu. Déjà, sur tous les points, ce n'était plus une surprise, mais une attaque à force ouverte, car on était parvenu au quartier d'Épipole, où les postes étaient nombreux, et il s'agissait moins de surprendre que d'effrayer l'ennemi. C'est ce que l'on fit. En même temps que la trompette retentirent les cris des Romains, déjà maîtres des murailles et d'une partie de la ville. A ce bruit, les sentinelles crurent qu'ils occupaient tout, et s'enfuirent le long des murs, ou sautèrent dans les fossés, ou furent précipitées par la foule des fuyards. Cependant bon nombre des habitants ignoraient encore un tel malheur, car tous étaient apesantis par le sommeil et le vin ; d'ailleurs, dans une ville aussi vaste, ce qui se passait dans un quartier n'était pas entendu de tous. Le jour venu, quand on eut forcé l'Hexapyle, l'entrée de Marcellus avec toutes ses troupes dans la ville réveilla les assiégés. Ils coururent aux armes pour défendre, s'il était possible, leur ville déjà à moitié prise. Épicyle sort en toute hâte de l'île, qu'ils appellent Nasos, ne doutant point qu'il ne repousse aisément quelques assaillants, qui auront franchi le mur grâce à la négligence des gardes. Aux fuyards qu'il rencontre sur son chemin, il reproche d'augmenter le trouble et d'exagérer la gravité de la situation : mais, quand il voit l'Épipole remplie d'ennemis, il se borne à lancer contre eux quelques traits et ramène sa troupe dans l'Achradine : non qu'il reculât devant la force et le nombre des ennemis, mais il craignait que quelque trahison à l'intérieur ne profitât de la circonstance pour lui fermer, au milieu du tumulte, les portes de l'île et de l'Achradine. Quand Marcellus, après avoir pénétré dans Syracuse, vit, d'une hauteur, cette ville, la plus belle peut-être qui existât alors, il versa, dit-on, quelques larmes, tant de joie d'avoir accompli une si grande entreprise, que

d'émotion en songeant à l'antique gloire de cette cité. Il se rappelait deux flottes athéniennes coulées à fond et deux armées immenses détruites avec leurs illustres généraux, tant de guerres périlleuses soutenues contre Carthage; tant de tyrans et de rois si puissants, et, avant tous, Hiéron, dont le souvenir était encore tout récent, et qui, plus encore que par les titres dus à sa valeur ou à la fortune, s'était signalé par les services rendus au peuple romain. En présence de tous ces souvenirs, il ne songeait pas sans tristesse que tant de monuments allaient, dans une heure, devenir la proie des flammes et être réduits en cendres. Aussi, avant de marcher contre l'Achradine, envoya-t-il les Syracusains qui, comme on l'a vu, s'étaient réfugiés dans le camp romain, faire entendre des paroles conciliantes et engager les ennemis à rendre la ville.

XXV. Mais les portes et les murailles de l'Achradine étaient gardées presque uniquement par les transfuges, qui, dans une capitulation, ne pouvaient espérer leur pardon. Aussi ne permirent-ils, ni d'approcher des murs, ni de prononcer une parole. Marcellus, trompé dans son espérance, fit alors tourner les enseignes vers l'Euryale. C'était un fort placé sur une éminence, à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer; dominant la route qui mène dans la campagne et dans l'intérieur de l'île, il était fort bien placé pour recevoir les convois. Il avait pour commandant Philodème d'Argos, placé là par Épicyle. Marcellus lui envoya Sosis, l'un des meurtriers du roi. Après de longues conférences, où Philodème remettait toujours au lendemain sans se décider jamais, Sosis revint annoncer à Marcellus que ce chef demandait du temps pour délibérer. Il différerait de jour en jour, attendant qu'Hippocrate et Himilcon fissent approcher leur camp et leur légion, car il ne doutait pas qu'une fois introduits dans la citadelle il ne leur fût facile d'anéantir l'armée romaine enfermée entre des murailles. Quand Marcellus vit qu'il ne pouvait, ni prendre, ni se faire livrer l'Euryale, il alla camper entre Néapolis et Tycha, deux quartiers de la ville, aussi grands eux-mêmes

qu'une ville ; car il craignait qu'en pénétrant dans les quartiers trop peuplés , il ne lui fût impossible de retenir ses soldats avides de butin. C'est là que vinrent le trouver les députés de Néapolis et de Tycha¹, portant des bandelettes et des rameaux d'olivier , pour supplier qu'on les préservât du carnage et de l'incendie. C'était une prière plutôt qu'une demande. Marcellus tint conseil à ce sujet , et , sur l'avis unanime de ses soldats , il fit publier « qu'il était défendu d'user de violence contre toute personne libre ; que tout le reste serait la proie du soldat. » Il adossa son camp à des maisons qui lui servirent de remparts. Aux portes qui donnaient sur les places publiques il plaça des postes et des sentinelles , de peur qu'en voyant ses troupes dispersées on ne tentât quelque attaque contre le camp. Les soldats ne se répandirent dans la ville qu'à un signal donné ; ils brisèrent les portes des maisons , répandirent partout l'effroi et le tumulte , mais sans verser une goutte de sang. Le pillage n'eut de terme que lorsqu'on eut enlevé toutes les richesses accumulées par une longue prospérité. Pendant ce temps, Philodème, qui n'avait plus aucun espoir de secours, après avoir obtenu de se rendre vers Épicyde sans être inquiété, évacua le fort et le livra aux Romains. Tandis que l'attention de tous était portée sur le tumulte causé par la prise d'une partie de la ville, Bomilear, profitant d'une nuit de tempête où la flotte romaine ne pouvait rester à l'ancre dans la rade, s'échappa du port de Syracuse avec trente-cinq vaisseaux, et gagna librement la haute mer. Il laissait à Épicyde et aux Syracusains cinquante-cinq vaisseaux. Après avoir informé Carthage du péril extrême de Syracuse, il revint quelques jours après avec cent navires. Il avait reçu, dit-on, d'Épicyde des sommes immenses tirées des trésors d'Héron.

XXVI. Marcellus, maître de l'Euryale, y mit une garnison. Il était ainsi délivré de sa seule crainte, qu'une troupe nombreuse d'ennemis, introduite dans la citadelle,

1. Voir liv. XXIV, ch. XIII.

ne fondit par derrière sur ses soldats et ne les accablât dans l'étroite enceinte de murs où ils étaient enfermés. Il fit alors le blocus de l'Achradine, en plaçant trois camps aux endroits convenables, avec l'espoir de réduire les assiégés par une disette absolue. On resta d'abord quelques jours en repos des deux côtés; mais l'arrivée soudaine d'Hippocrate et d'Himilcon fit que les Romains furent attaqués sur tous les points. En effet, Hippocrate était venu camper près du grand port; et, de là, donnant le signal à la garnison de l'Achradine, il attaqua l'ancien camp des Romains commandés par Crispinus, pendant qu'Épicyde faisait une sortie contre les postes avancés de Marcellus. En même temps, la flotte carthaginoise s'approchait du rivage entre la ville et le camp romain pour empêcher Marcellus d'envoyer à Crispinus le moindre secours. Cependant, l'alarme fut plus vive que le combat ne fut redoutable. En effet, Crispinus ne se borna pas à repousser Hippocrate, il le mit en fuite et le poursuivit vivement. De son côté, Marcellus repoussa Épicyde dans la ville: dès lors, on se crut pour longtemps à l'abri d'une incursion soudaine. A la guerre s'ajouta la peste, fléau qui frappa les deux partis, et eut bientôt arraché tous les esprits à la pensée de combattre. Dans ces lieux généralement insalubres, mais plus encore hors de la ville qu'au dedans, les chaleurs intolérables de l'automne avaient amené une épidémie, qui, dans les deux camps, s'attaquait à presque tous les soldats. D'abord l'influence de ces chaleurs et du mauvais air avait produit des maladies qui devenaient mortelles; bientôt, les soins donnés aux malades et leur contact propagèrent le mal. Il fallait donc, on laisser mourir sans soins et sans secours ceux qui étaient frappés, ou, en veillant à leur chevet, contracter à son tour le germe du même mal. On ne voyait donc que morts et funérailles; nuit et jour, on n'entendait que gémissements. A la fin, l'habitude du mal avait tellement endurci les cœurs, que non-seulement on ne donnait plus aux morts le juste tribut de douleur et de larmes, mais qu'on négligeait même de les enlever et de les ensevelir. Les cadavres gisaient à

terre sous les yeux de ceux qui attendaient la même mort. Les morts étaient un danger pour les malades, et les malades un danger pour ceux qui n'avaient pas été atteints; car la terreur et surtout les exhalaisons et les odeurs fétides provenant des cadavres hâtaient les ravages du mal. Quelques-uns même, préférant mourir par le fer, allaient se jeter seuls sur les avant-postes de l'ennemi. Toutefois, l'épidémie fit plus de ravages encore chez les Carthaginois que chez les Romains; car ceux-ci, depuis longtemps devant Syracuse, avaient mieux pu s'accoutumer au climat et à l'eau. Les Siciliens qui servaient dans l'armée ennemie, voyant que la contagion tenait au climat insalubre, regagnèrent tous leurs villes, du reste peu éloignées. Mais les Carthaginois, qui n'avaient point où se retirer, périrent jusqu'au dernier avec leurs chefs Hippocrate et Himilcon. Marcellus, en voyant le fléau redoubler de violence, avait fait passer ses soldats dans la ville; et là, trouvant des abris et de l'ombre ils avaient ressenti quelque soulagement à leurs maux. Cependant cette épidémie fit de cruels ravages dans l'armée romaine.

XXVII. L'armée de terre des Carthaginois détruite, ceux des Siciliens qui avaient été soldats d'Hippocrate se retirent dans deux villes peu considérables, mais fortes par leur situation et leurs retranchements, l'une à trois, l'autre à quinze milles de Syracuse; ils y font porter les vivres que leur fournit leur pays et y font venir des renforts. Cependant Amilcar était, pour la seconde fois, parti pour Carthage avec sa flotte. Il y exposa la situation des alliés, insistant moins sur l'utilité d'un prompt secours que sur la possibilité de prendre les Romains dans la ville qu'ils avaient prise. Il détermina ainsi à envoyer un grand nombre de vaisseaux chargés de provisions de toute sorte et à renforcer sa flotte. Il partit donc de Carthage avec cent trente vaisseaux longs et sept cents navires de transport. Il eut le vent assez favorable pour passer en Sicile; mais le même vent l'empêcha ensuite de doubler le promontoire de Pachynum. Le bruit de l'arrivée de Bomilcar, puis ce retard

si inattendu, avaient produit chez les Romains et les Syracusains des revirements de joie et de crainte : Épicyle craignant que, si le vent qui régnait alors continuait à souffler plusieurs jours dès le lever du soleil, la flotte carthaginoise ne retournât vers l'Afrique, laissa la garde de l'Achradine aux chefs des troupes mercenaires et fit voile vers Bomilcar. Celui-ci avait déjà la proue de ses vaisseaux tournée vers l'Afrique, et redoutait un combat naval : non qu'il se sentit inférieur en forces et en nombre, car, au contraire, il avait plus de vaisseaux ; mais les vents qui soufflaient étaient plus favorables à la flotte des Romains qu'à la sienne. Il finit pourtant, sur les instances d'Épicyle, par se décider à tenter la chance d'un combat naval. Marcellus, de son côté, voyant que sur tous les points de la Sicile se formait une armée immense et que la flotte carthaginoise arrivait avec d'immenses convois de vivres, craignait de se voir enfermé par terre et par mer dans une ville ennemie. Aussi, malgré l'infériorité de ses forces, se décida-t-il à tenter de fermer à Bomilcar l'entrée de Syracuse. Les deux flottes ennemies se tenaient le long du promontoire de Pachynum, prêtes à engager la lutte dès que la mer, devenue calme, permettrait de gagner le large : aussi, dès que le vent d'est, qui soufflait avec violence depuis plusieurs jours, fut un peu tombé, Bomilcar, le premier, se mit en mouvement. Son avant-garde semblait gagner le large pour doubler plus facilement le cap : mais, quand il vit venir contre lui la flotte romaine, pris de ja ne sais quelle frayeur subite, il fit voile vers la pleine mer, envoya des messagers à Héraclée porter l'ordre aux vaisseaux de transport de retourner en Afrique, et, de son côté, côtoyant la Sicile, se dirigea vers Tarénte. Épicyle, trompé tout à coup dans de si belles espérances, renonça au siège d'une ville plus d'à moitié prise déjà ; il fit voile vers Tarénte, plutôt pour y attendre l'événement que pour faire la moindre tentative.

XXVIII. Dès que la nouvelle arriva au camp des Siliens, qu'Épicyle avait quitté Syracuse, que les Carthagi-

nois avaient abandonné l'île, ainsi livrée une seconde fois aux Romains, ils envoyèrent, après avoir fait sonder d'abord les dispositions des assiégés, une ambassade à Marcellus. Elle devait régler les conditions auxquelles la ville serait rendue. Quand on fut à peu près d'accord pour abandonner aux Romains tout ce qui avait appartenu aux rois, et pour laisser aux Siciliens le reste de l'île avec leur liberté et leurs lois, les députés appelèrent à une entrevue ceux qu'Épicyde avait laissés maîtres des affaires. « Envoyés vers Marcellus, leur disent-ils, ils le sont également vers eux. L'armée des Siciliens veut qu'il y ait mêmes conditions pour tous, pour les assiégés comme pour ceux qui sont hors des murs : il ne faut pas qu'une armée ou que l'autre stipule rien pour elle seule. » Introduits alors dans la ville pour s'entendre avec leurs hôtes et leurs amis, ils exposent les conditions arrêtées avec Marcellus, leur garantissent la vie sauve, et les déterminent à se joindre à eux pour attaquer les lieutenants d'Épicyde, Polyclite, Philistion, et Épicyde surnommé Sindon. Tous trois sont tués, et l'on convoque alors une assemblée générale. Les députés commencent par déplorer la famine « contre laquelle les habitants murmurent déjà en secret; mais, malgré tant de maux accumulés, ajoutent-ils, on n'est pas en droit d'accuser la fortune, car il ne dépend que des Syracusains de mettre un terme à ces souffrances. Si les Romains ont assiégé Syracuse, c'est par affection plutôt que par haine; et, en effet, ce n'est qu'en voyant la ville au pouvoir d'Hippocrate et d'Épicyde, ces satellites d'Annibal, puis d'Hiéronyme, qu'ils ont pris les armes, et, en entreprenant le siège, ils voulaient bien moins prendre la ville qu'en expulser de cruels tyrans. Aujourd'hui qu'Hippocrate est tué, qu'Épicyde est rejeté loin de Syracuse, que ses lieutenants ont été massacrés, que les Carthaginois, vaincus sur terre et sur mer, sont complètement dépossédés de la Sicile, quel motif resterait-il aux Romains de ne plus vouloir que Syracuse subsiste, comme ils le voulaient du vivant d'Hiéron, cet ami si dévoué de Rome. Ainsi, et la ville et les habitants n'ont rien à craindre,

que d'eux-mêmes, s'ils négligeaient cette occasion de se réconcilier avec Rome, occasion qui ne se représentera jamais aussi belle. Qu'ils profitent donc de ce que la chute de leurs tyrans ramène pour eux la liberté. »

XXIX. Ce discours fut accueilli d'unanimes applaudissements. Cependant on voulut créer des prêteurs avant de nommer les députés. Puis, ce fut parmi ces prêteurs qu'on prit les ambassadeurs qui allèrent vers Marcellus. Le chef de l'ambassade parla ainsi : « Ce ne sont point les Syracusains qui ont fait défection, c'est Hiéronyme, moins impie encore envers vous qu'envers nous-mêmes. Lorsque le meurtre du tyran eut rétabli la paix, elle fut troublée, non par un Syracusain, mais par les satellites de la tyrannie, Hippocrate et Épicyle, qui nous avaient enchaînés, l'un par la terreur, l'autre par la trahison. Personne ne pourrait citer un seul instant, où, jouissant de notre libre arbitre, nous n'ayons pas été vos amis. Voyez ces derniers temps : dès que la mort de nos oppresseurs nous a rendus à nous-mêmes, nous nous empressons de vous remettre nos armes, de vous livrer nos personnes, notre ville, nos remparts, prêts à accepter toutes les conditions qu'il vous plaira de dicter. La gloire d'avoir pris la plus illustre et la plus belle des villes grecques, les dieux te l'ont donnée, Marcellus. Tous nos exploits, en tous les temps, et sur terre et sur mer, viennent rehausser encore l'éclat de ton triomphe. Aimerais-tu mieux que la renommée seule apprit combien grande était cette ville, ta conquête, que d'en laisser le spectacle à la postérité ? Combien il est plus glorieux que tout étranger, de quelque côté qu'il vienne par terre ou par mer, contemple à la fois, et nos trophées sur les Athéniens et sur les Carthaginois, et les tiens sur nous-mêmes ! Permetts que Syracuse sauvée demeure sous le patronage et sous la protection de la famille des Marcellus ! Que Rome ne se souvienne pas d'Hiéronyme plus que d'Hiéron ! L'un a été votre ami plus longtemps que l'autre votre ennemi. Les bons sentiments de l'un se sont traduits pour vous par des services ; la démence de l'autre n'a eu de résultat que sa

perte. » Les Syracusains pouvaient tout espérer et n'avaient rien à craindre des Romains ; mais c'est au milieu d'eux-mêmes qu'ils trouvaient plus de luttes et de dangers. En effet, les transfuges, persuadés qu'on les allait livrer aux Romains, firent partager cette crainte aux soldats mercenaires. Tous ensemble ils courent aux armes, égorgent les préteurs, puis se répandent dans Syracuse pour massacrer les habitants. Dans leur fureur, ils tuent ceux que le hasard offre à leurs coups, et s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main. Puis, pour avoir des chefs, ils nomment six commandants, trois pour l'Achradine et trois pour l'Île. Enfin ce tumulte s'apaise ; les mercenaires, en s'informant, apprennent ce qu'on a conclu avec les Romains, et reconnaissent alors la vérité, c'est-à-dire que la cause des transfuges n'est nullement la leur.

XXX. Fort à propos les députés envoyés vers Marcellus revenaient alors. Ils affirmèrent aux mercenaires que leurs craintes n'avaient rien de fondé et qu'il n'existait pour les Romains aucun motif de réclamer leur châtimant. Des trois commandants de l'Achradine, l'un, appelé Méricus, était Espagnol. On eut soin de faire entrer dans le cortège des députés un des auxiliaires espagnols. Celui-ci, ayant pu aborder Méricus sans témoins, commence par lui exposer la situation de l'Espagne d'où il est arrivé depuis peu. « Là, tout est au pouvoir des armes romaines. En rendant service aux Romains, Méricus peut obtenir le premier rang parmi ses concitoyens, soit qu'il veuille servir sous les Romains, soit qu'il préfère retourner dans sa patrie. Mais, s'il persiste à soutenir le siège, quel espoir lui reste-t-il, investi par terre et par mer ? » Méricus fut ébranlé par ces paroles, et, dans l'ambassade qu'on décida d'envoyer à Marcellus, fit entrer son frère. Celui-ci, conduit par le même Espagnol à une entrevue secrète avec Marcellus, conclut un arrangement, et revint dans l'Achradine avec un plan tout concerté. Alors Méricus, pour écarter tout soupçon de trahison, déclare « que ces allées et venues de députés lui déplaisent ; qu'il ne recevra ni n'enverra plus personne. En outre, pour que les

postes soient mieux gardés il faut partager les positions importantes entre les commandants, afin que chacun d'eux soit responsable de ce qui lui est confié. » Tous approuvèrent l'idée du partage, et Méricus fut chargé par le sort du quartier compris entre la fontaine Aréthuse et l'entrée du grand port. Il eut soin d'en prévenir les Romains. Marcellus fit, en conséquence, remorquer, la nuit, par une quadrimème, un vaisseau de transport chargé de soldats : ils débarquèrent à la hauteur de l'Achradine, en face de la porte qui touche à la fontaine Aréthuse. Le débarquement avait eu lieu à la quatrième veille, et Méricus, selon les conventions faites, avait introduit les troupes en leur ouvrant la porte. Au point du jour, Marcellus lance ses troupes contre l'Achradine, de manière à attirer, non-seulement la garnison de ce quartier, mais aussi celle de l'Île, qui, laissant ses postes, accourt en bataillons pressés pour repousser l'attaque si impétueuse des Romains. Pendant ce tumulte, les vaisseaux de transport, tout équipés à l'avance, et qui avaient déjà tourné l'Île, vont y jeter des bataillons armés. Ceux-ci, trouvent les postes dégarnis et les portes ouvertes, car les défenseurs sont partis au secours de l'Achradine. Ils s'emparent, presque sans coup férir, de l'Île, toute dégarnie, grâce au départ précipité de ceux qui la gardaient. Personne ne mit moins d'ardeur ni d'opiniâtreté dans la défense que les transfuges ; car, se défiant de leurs compagnons même, ils s'enfuirent au milieu de l'action. Quand Marcellus apprit que l'Île était prise, qu'un quartier de l'Achradine était envahi, que Méricus, avec sa garnison, s'était joint à ses troupes, il fit sonner la retraite. Il voulait éviter le pillage du trésor royal, dont la renommée, il est vrai, exagérerait la richesse.

XXXI. En arrêtant ainsi l'impétuosité des soldats, il donna aux transfuges qui se trouvaient dans l'Achradine le temps et les moyens de s'échapper. Les Syracusains, enfin délivrés de leurs craintes, ouvrent les portes de l'Achradine et envoient une ambassade à Marcellus. Ils ne lui demandent que la vie sauve pour eux et leurs enfants. Mar-

cellus, après avoir tenu un conseil, où il appela même les Syracusains chassés par les séditions de leur patrie dans le camp romain, répondit : « Que Rome, pendant cinquante ans, avait reçu moins de services d'Hiéronyme, que, dans ces dernières années, d'outrages de la part des maîtres de Syracuse. Mais les conséquences en étaient retombées en grande partie sur les coupables; les infracteurs des traités s'étaient punis eux-mêmes plus rigoureusement que Rome ne l'eût pu demander. Si, depuis trois ans, il tient Syracuse assiégée, ce n'est pas pour en faire l'esclave du peuple romain, c'est pour que les chefs des transfuges ne la tiennent pas sous leur joug despotique. Leur devoir, les Syracusains auraient pu l'apprendre par l'exemple de ceux de leurs concitoyens qui se sont réfugiés dans l'armée romaine, par l'exemple du chef espagnol Méricus qui a livré son poste : ils l'ont compris enfin quand ils ont pris une résolution tardive, mais énergique. Après tant de fatigues et de périls, après tant d'épreuves sur terre et sur mer autour des remparts de Syracuse, la prise de cette ville n'était pas une compensation suffisante. » Il envoie alors son questeur dans l'île pour s'emparer du trésor royal et le mettre à l'abri de toute atteinte; la ville est abandonnée au pillage, mais après qu'on a pris des dispositions pour sauvegarder les maisons de ceux qui ont passé dans le camp romain. Au milieu de tous les excès de la colère et de l'avidité, au milieu du tumulte d'une ville en proie à des soldats qui courent de tous côtés pour le pillage, on rapporte qu'Archimède, occupé à considérer des figures qu'il venait de tracer sur le sable, fut tué par un soldat qui ne le connaissait point. Marcellus s'en affligea, et prit soin de ses funérailles; il fit chercher ses parents, à qui le nom et le souvenir de ce grand homme valurent sûreté et honneurs. Telles sont les principales circonstances de la prise de Syracuse. Le butin fut si considérable qu'à peine en eût-on trouvé autant dans Carthage, contre qui l'on combattait à forces égales. Peu de jours avant la prise de Syracuse, T. Otacilius, à la tête de quatre-vingts quinquérèmes, avait fait voile de Lilybée à Utique. Pénétrant dans le port

avant le jour, il avait capturé les bâtimens de transport chargés de blé; après une descente sur le territoire, qu'il avait ravagé, il s'était rembarqué avec un immense butin. Trois jours après son départ de Lilybée, il y rentrait avec cent trente vaisseaux de transport chargés de butin et de blé. Ce blé fut envoyé aussitôt à Syracuse, où il arriva fort à propos; car, sans cela, vainqueurs et vaincus étaient également menacés des horreurs de la famine.

XXXII. Ce même été, de nouveaux événemens se produisirent en Espagne. Depuis deux ans environ il ne s'y était rien passé de mémorable et on y agissait plus par la politique que par les armes; mais, à la fin, les généraux romains, au sortir des quartiers d'hiver, réunirent leurs troupes. On tint conseil, et l'avis unanime fut, qu'après s'être contenté jusqu'alors d'empêcher le passage d'Asdrubal en Italie, il était temps d'agir avec vigueur et de terminer la guerre en Espagne. On se croyait assez fort, grâce au concours de vingt mille Celtibériens soulevés pendant l'hiver. On avait contre soi trois armées. Celle d'Asdrubal, fils de Gisgon, et celle de Magon, s'étaient réunies; et elles étaient environ à cinq jours de marche du camp romain. L'armée d'Asdrubal, fils d'Amilcar, capitaine vieilli en Espagne, était bien moins éloignée; elle campait près de la ville d'Anitorgis. C'était elle que les chefs romains voulaient écraser la première, se croyant pour cela assez et trop de forces. Ils n'avaient qu'une inquiétude: c'était que le désastre de ce chef n'effrayât les deux autres, qui pouvaient, en se retirant dans des montagnes et des gorges inaccessibles, prolonger encore la guerre. Le plus sage parti sembla donc de diviser l'armée en deux corps et de faire éclater la guerre sur tous les points en même temps. Les rôles furent partagés. P. Cornélius devait marcher avec les deux tiers de l'armée romaine et des alliés contre Magon et Asdrubal; Cn. Cornélius, avec l'autre tiers des vieilles troupes et le corps des Celtibériens, devait combattre Asdrubal de la famille des Barca. Les deux généraux et les deux armées partirent en même temps, ayant les Celtibériens pour avant-garde. Ar-

rivés près d'Anitorgis, en vue des ennemis, dont on n'était séparé que par le fleuve, on campa. Cn. Scipion s'arrêta là avec le corps d'armée dont il a été parlé ; P. Scipion continua sa route vers l'autre ennemi qui lui était dévolu.

XXXIII. Asdrubal s'aperçut bientôt qu'il y avait bien peu de troupes romaines dans le camp, et que tout leur espoir était fondé sur le concours des Celtibériens. En homme qui connaissait bien la perfidie de tous les barbares, et principalement de ces nations parmi lesquelles il faisait la guerre depuis tant d'années, il profita de la facilité des communications, car les deux camps étaient remplis d'Espagnols, et, dans des entrevues secrètes, détermina par l'appât d'une forte récompense les chefs celtibériens à emmener leurs troupes. La chose parut toute simple aux barbares. On ne leur demandait pas, en effet, de tourner leurs armes contre les Romains ; et on leur donnait, pour ne pas combattre, une récompense aussi forte que s'ils combattaient. Enfin, la multitude était sensible à la pensée du repos, du retour dans la patrie, à la joie de revoir son foyer et sa famille. Aussi se laissa-t-elle gagner non moins aisément que les chefs. En outre, on ne craignait pas d'être retenu par les Romains, trop inférieurs en nombre. Il y a là un enseignement pour tout général romain ; cet exemple est une leçon de ne se fier jamais à des secours étrangers au point d'avoir dans son camp moins de forces et de troupes nationales que d'auxiliaires. Enlevant tout à coup leurs étendards, les Celtibériens s'éloignent, et, aux questions des Romains, à leurs instances pour qu'ils demeurent, tous font une seule et même réponse : ils sont rappelés par une guerre qui menace leurs foyers. Quand Scipion, qui n'avait pu retenir ses alliés ni par force ni par prière, se vit hors d'état de lutter seul contre l'ennemi et dans l'impossibilité de rejoindre son frère, il crut qu'il ne restait qu'un seul moyen de sauver ses troupes : c'était de rétrograder aussi loin que possible, en évitant de tout son pouvoir tout engagement en plaine avec l'ennemi, qui avait passé le fleuve et les suivait de près dans leur retraite.

XXXIV. Au même moment, P. Scipion devant un nouvel ennemi éprouvait même frayeur et courait un danger plus grand encore. Cet ennemi, c'était le jeune Massinissa, alors allié des Carthaginois, et qui, plus tard, dut à son alliance avec Rome sa célébrité et sa puissance. A la tête de sa cavalerie numide, il alla se présenter à Scipion dès son arrivée; puis, sans discontinuer, le harcela jour et nuit. Ainsi il ne se bornait pas à surprendre les soldats qui s'éloignaient du camp pour trouver du bois ou des fourrages, il passait et repassait à cheval devant le camp, et souvent, se précipitant au milieu des postes avancés, il y jetait la confusion et l'effroi. Plus d'une fois même, ses irruptions nocturnes portèrent l'épouvante aux postes même et aux retranchements. Sur aucun point, et à aucun moment, il n'y avait pour les Romains de trêve à la crainte et à l'inquiétude. En effet, resserrés entre leurs retranchements, privés de toutes choses, ils subissaient en quelque sorte un siège régulier, que ne pouvait que rendre plus rigoureux l'arrivée d'Indibilis, qui, disait-on, arrivait avec sept mille cinq cents Snessétaniens pour se joindre aux Carthaginois. Sous l'empire d'une telle nécessité, Scipion, ce général si prudent et si sage, prend une résolution téméraire. Il partira, de nuit, à la rencontre d'Indibilis; et, en quelque lieu qu'il le trouve, lui livrera bataille. Il laisse donc un faible corps de troupes dans le camp, sous les ordres d'un lieutenant T. Fonteius, et, partant au milieu de la nuit, il rencontre les ennemis et engage le combat. On se battait par pelotons séparés plutôt qu'en ligne, et, autant qu'on en pouvait juger dans le désordre de ce genre d'engagement, l'avantage était aux Romains. Mais tout à coup, les cavaliers numides, à qui Scipion croyait avoir dérobé sa marche, apparaissent sur les côtés et jettent une vive alarme. Un second combat s'engageait contre les Numides, quand survient un troisième ennemi : c'étaient les généraux carthaginois, qui, atteignant les Romains, les attaquaient par derrière. Nos bataillons, enveloppés d'ennemis, ne savaient de quel côté et contre qui s'élancer pour s'ouvrir un passage. Le général

combattait, exhortait ses soldats, se portait partout où le danger était le plus grand, quand un coup de lance lui perce le flanc droit. Le bataillon ennemi qui s'était rué sur les Romains serrés autour de leur chef, n'a pas plus tôt vu Scipion tomber expirant de cheval, que, transporté de joie, il court de rang en rang annoncer avec de grands cris que le général romain vient de tomber. Cette nouvelle, en se répandant, assure la victoire de l'ennemi et la défaite des Romains, qui, n'ayant plus de général, se débandent aussitôt. Mais, s'il était facile de se frayer un passage entre les Numides et les auxiliaires armés à la légère, il était presque impossible d'échapper à un si grand nombre de cavaliers et de fantassins dont la vitesse égalait celle des chevaux. Aussi y eut-il peut-être plus de Romains tués dans la fuite que dans le combat. Personne même n'eût échappé, si la nuit ne fût survenue, car le jour touchait déjà à son déclin.

XXXV. Les chefs carthaginois ne perdirent pas de temps pour mettre à profit la victoire. Dès le combat fini, donnant à peine aux soldats le repos nécessaire, ils se dirigèrent à marche forcée vers Asdrubal, fils d'Amilcar, dans la ferme confiance de terminer la guerre avec les armées réunies. Quand on se fut rejoint, chefs et soldats, dans la joie de cette dernière victoire, furent comblés de félicitations pour avoir tué un si grand général, anéanti toute son armée, et assuré à l'avance une seconde victoire au moins égale. Dans le camp romain, on n'avait pas encore reçu la nouvelle d'une si grande défaite; et cependant il y régnait un morne silence, comme lorsque un pressentiment secret nous fait voir d'avance le malheur qui nous menace. Le général lui-même, outre la désertion des alliés qui augmentait d'autant les forces de l'ennemi, arrivait par ses conjectures et ses raisonnements plutôt à redouter un désastre qu'à espérer une heureuse nouvelle. « En effet, comment Asdrubal et Magon, s'ils n'avaient terminé leur guerre, auraient-ils amené leurs troupes sans livrer de combat? Comment son frère ne leur eût-il pas barré le chemin ou ne les eût-il point

suivis, afin, s'il ne pouvait empêcher la jonction des généraux et de leurs armées, de se joindre du moins lui aussi à son frère? » Tout plein de ces inquiétudes, il ne voyait pour l'instant qu'un parti à prendre, s'éloigner autant qu'il le pourrait. En effet, partant à l'insu des ennemis, qui, pour cela même ne l'inquiétèrent point, il fit, en une nuit, assez de chemin. Mais, au point du jour, son départ fut connu. Aussitôt, les chefs carthaginois envoyèrent en avant les Numides, et les suivirent en pressant autant que possible la marche de leur infanterie. Avant la nuit, les Numides avaient rejoint les Romains, et les harcelaient tantôt en flanc, tantôt en queue. Ceux-ci firent halte pour se défendre autant qu'ils le pourraient. Cependant Scipion les exhortait à combattre et à marcher en même temps, ce qui était possible tant que l'infanterie ennemie ne les aurait pas rejoints.

XXXVI. Forcée de combattre tout en marchant, l'armée n'avancait pas beaucoup, et la nuit approchait. Scipion rappelle alors ses soldats du combat, et les conduit sur une colline peu sûre, il est vrai, surtout pour une armée démoralisée, mais pourtant plus élevée que tous les lieux d'alentour. Cavalerie et bagages sont réunis au centre, et l'infanterie, formant barrière autour, repousse d'abord assez facilement les assauts des Numides : mais bientôt, on voit s'avancer ensemble trois généraux et trois armées régulières. Il était évident que les armes ne suffiraient pas pour défendre cette position sans retranchements. Scipion cherche autour de lui et se demande comment il pourrait se faire un rempart. Mais la colline est si nue et le sol si rocailleux qu'il ne trouve, ni bois à couper pour construire des palissades, ni gazon à amonceler, ni endroit qui se puisse creuser; enfin aucun travail n'est possible. En outre, la pente n'est nulle part assez rude et escarpée pour que l'abord et l'accès soient difficiles aux ennemis; partout elle est douce et commode. Cependant, pour opposer une apparence de retranchement, on prend les bâts des bêtes de somme, on les attache à de lourds ballots, qu'on accumule en monceaux

à la hauteur ordinaire des palissades, on comble par des bagages de toute espèce, faite d'objets plus lourds, les vides qui existent. Les armées carthagiucises, à leur arrivée, gravirent très-facilement la hauteur; mais ce nouveau genre de palissades fit sur eux, à première vue, l'effet d'un prodige. De tous côtés leurs chefs s'écrient : « Pourquoi vous arrêter? Ce vain simulacre de rempart, à peine capable d'effrayer des femmes et des enfants, vous ne l'avez pas encore renversé et mis en pièces! L'ennemi est pris, vous le tenez, caché derrière ses bagages! » Ainsi parlaient les chefs, d'un ton de dédain; mais, en réalité, franchir ce rempart, déplacer ces ballots entassés, couper les liens qui attachaient ces bâts eux-mêmes chargés de bagages, n'était pas chose facile. Il fallut beaucoup de temps aux soldats pour se frayer un passage à travers cette barricade; ils pénétrèrent enfin par plusieurs brèches à la fois, et le camp fut envahi sur tous les points. D'un côté, une armée immense et victorieuse; de l'autre, une poignée d'hommes démoralisés : ce fut une boucherie. Cependant bon nombre de Romains, s'étant enfuis dans les forêts voisines, parvinrent au camp de P. Scipion, commandé par le lieutenant T. Fontéius. Quant à Cn. Scipion, il périt, selon les uns, sur cette colline, au premier assaut de l'ennemi; selon d'autres, il se réfugia avec un petit nombre de soldats dans une tour voisine du camp. L'ennemi mit le feu aux portes qu'il n'avait pu briser malgré ses efforts, pénétra dans la tour où il égorga tous les soldats et leur général. Ainsi, huit ans après son arrivée en Espagne, et vingt-neuf jours après la mort de son frère, Cn. Scipion tomba sous le fer des ennemis. La mort des deux frères fut un deuil pour l'Espagne entière tout autant que pour Rome. Et même la douleur des Romains avait d'autres causes en même temps : la perte des armées, la défection d'une province et un désastre public; tandis qu'en Espagne, ce qu'on regrettait, ce qu'on pleurait, c'était les généraux eux-mêmes; Cnéus surtout, qui avait commandé plus longtemps dans ce pays, et qui, le premier, avait conquis les sympathies, en donnant les

premières preuves de la justice et de la modération des Romains.

XXXVII. L'armée semblait donc anéantie, l'Espagne perdue : un seul homme releva cette situation désespérée. Il y avait à l'armée un chevalier romain, L. Marcius, fils de Septimus, jeune homme plein d'ardeur, d'un caractère et d'une intelligence au-dessus de la condition où il était né. Ces dons naturels, il les avait développés à l'école de Cn. Scipion, sous qui, pendant de longues années, il avait appris tous les secrets de l'art militaire. Ce jeune Marcius, recueillant les débris de la déroute et tirant un certain nombre d'hommes de chaque garnison, avait formé une armée assez importante, puis était venu se joindre à T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Simple chevalier romain, tel était sur l'armée son ascendant et son prestige, que, lorsqu'il fallut, une fois retranchés au delà de l'Èbre, nommer un général dans les comices militaires, les soldats, qui se remplaçaient tour à tour aux portes du camp et aux postes avancés pour que tous pussent aller voter, désérèrent d'un accord unanime le commandement suprême à L. Marcius. Tout le temps qu'on eut pour se préparer, et il fut court, on l'employa à fortifier le camp, à y transporter des vivres; et tous les ordres du général furent exécutés avec autant de confiance que d'ardeur. Cependant, à la nouvelle qu'Asdrubal, fils de Gisgon, avait passé l'Èbre pour anéantir ce qui avait échappé à la guerre, et que déjà il n'était plus loin, à la vue du signal de bataille donné par leur nouveau chef, les soldats se rappelèrent quels généraux ils avaient naguère, sous quels chefs et dans quelles armées formidables ils avaient coutume de marcher au champ de bataille, et la désolation fut générale. Tous versaient des larmes et se frappaient la tête : les uns levaient les mains au ciel et accusaient les dieux; les autres, étendus à terre, invoquaient chacun son ancien général. Rien ne pouvait arrêter cette explosion de douleur, ni les exhortations des centurions, ni les encouragements ou les reproches de Marcius lui-même. « Quoi donc, s'écriait-il, vous vous abandonnez, comme des

femmes, à des lamentations stériles, plutôt que d'exciter votre courage à défendre vous et la république. Laissez-vous donc sans vengeance la mort de vos généraux? » Tout à coup, les cris des ennemis et le son des trompettes, déjà aux portes du camp, ont retenti. La douleur se change aussitôt en colère. On court aux armes; avec une sorte de rage on s'élance vers les portes et contre l'ennemi, qui arrive négligemment et en désordre. Cette éruption inattendue frappe les Carthaginois d'une terreur soudaine. Ils ne comprennent pas d'où peuvent sortir tant de Romains après la destruction de l'armée presque entière. Quoi! tant d'audace, tant de confiance chez des vaincus et des fuyards! Quel chef a donc remplacé les deux Scipions tués? Qui donc commande au camp, qui a donné le signal du combat? Tant de sujets d'étonnement font qu'ils s'arrêtent stupéfaits et hésitants; puis, sous le choc violent de l'ennemi, ils prennent la fuite. On en aurait fait un affreux massacre, ou on se serait laissé emporter à une poursuite téméraire et dangereuse, si Marcius n'eût fait en toute hâte sonner la retraite, et si, se plaçant devant les enseignes du premier rang, et arrêtant lui-même quelques soldats, il n'eût retenu tous les courages émus. Il ramena au camp ses troupes encore avides de sang et de carnage. Les Carthaginois, d'abord repoussés en désordre des retranchements ennemis, ne se voyant plus ensuite poursuivis, s'imaginent que la crainte a arrêté les Romains, et regagnent leur camp d'un pas dédaigneux et avec lenteur. Pour garder ce camp, même négligence. En effet, bien que l'ennemi fût près, on se disait que ce n'étaient que les débris des deux armées détruites quelques jours avant. Marcius s'était assuré que les Carthaginois n'avaient pris aucune précaution : l'idée lui vint d'un projet plus téméraire, au premier abord, que hardi. C'était de prendre l'offensive et d'attaquer le camp ennemi. Il se disait qu'il lui était plus facile d'emporter le camp d'Asdrubal seul, que de défendre le sien contre les trois généraux et les trois armées qui pouvaient se réunir. Réussissait-il, la situation était relevée; était-il repoussé, il

avait, ayant pris l'offensive, montré qu'il n'était pas à mépriser.

XXXVIII. Cependant, pour que la surprise des soldats et la terreur causée par les ténèbres ne fit pas manquer une entreprise déjà bien audacieuse pour sa position, Marcius crut bon de haranguer et d'exhorter la troupe. Il la réunit donc et s'exprima en ces termes : « Soldats, mon affection pour mes généraux lorsqu'ils vivaient, le culte que j'ai de leur mémoire, et aussi votre situation présente peuvent faire comprendre à chacun de vous que, si le commandement est pour moi un grand honneur, comme il vous semble, il est surtout, en réalité, un fardeau et un sujet d'inquiétude. En effet, si la crainte ne faisait taire le chagrin, j'aurais à peine l'esprit assez libre pour trouver quelques consolations à ma douleur, et me voici forcé de prendre un parti, seul, et pour vous tous, devoir bien difficile dans mon affliction ! Et, à l'heure même où il me faut chercher comment conserver à la patrie ces débris de deux armées, à peine ai-je la force d'arracher mon esprit à la douleur qui l'obsède. Car j'ai toujours devant les yeux ce souvenir cruel ; nuit et jour, les deux Scipions ne me laissent ni trêve ni repos ; souvent ils m'arrachent au sommeil. Je ne dois pas, disent-ils, laisser sans vengeance et eux, et leurs soldats, vos anciens compagnons d'armes, invincibles en ce pays pendant huit années, et enfin la république. J'ai leurs exemples et leurs traditions pour me guider. Après avoir été soumis plus que personne à leur autorité, quand ils vivaient, je n'ai, après leur mort, qu'à me demander en toute circonstance quel parti ils auraient pris. Vous aussi, soldats, je voudrais voir, non pas leur payer un tribut de deuil et de larmes comme s'ils étaient morts, (car ils vivent encore grâce à la gloire durable de leurs exploits) ; mais, chaque fois que leur souvenir s'offrira à votre esprit, marcher au combat comme s'ils étaient là, devant vous, vous exhortant et vous donnant le signal. Et sans doute c'est leur image, présente hier à vos regards et à votre pensée, qui a donné lieu à ce combat mémorable où vous avez prouvé aux enne-

mis qu'avec les Scipions le nom Romain n'avait point été anéanti, et qu'un peuple, dont l'énergie et le courage n'avaient pu succomber à Cannes, peut sortir triomphant de toutes les épreuves de la fortune. Eh bien, puisque vous avez tant osé par vous-mêmes, j'aimerais à voir ce que vous oseriez, conduits par votre chef. Lorsqu'hier je sonnais la retraite à l'instant où vous poursuiviez avec entraînement l'ennemi en déroute, je voulais, non pas arrêter ce glorieux élan, mais le réserver pour une occasion meilleure et plus glorieuse. Bientôt, en effet, vous alliez pouvoir prendre toutes vos dispositions pour surprendre, bien armés, un ennemi sans armes, plongé dans le sommeil, à l'heure la plus favorable. L'espoir d'une si belle occasion n'est chez moi ni aveugle, ni conçu à la légère; il m'est inspiré par la situation même. En effet, qu'on vous demande comment, vaincus et en petit nombre, vous avez pu défendre votre camp contre des ennemis nombreux et vainqueurs, vous aurez cette seule réponse à faire, que la crainte même de cet assaut vous avait fait consolider vos retranchements et vous avait tenus prêts et sous les armes. C'est, en effet, la vérité. Les coups de la fortune que nous n'avons pas pressentis sont de beaucoup les plus redoutables; car on est sans armes et sans défense contre ce qui n'avait pas inquiété. Ainsi, maintenant, ce que les ennemis craignent le moins au monde, c'est de voir leur camp assiégé par nous qu'ils assiégeaient et investissaient tout à l'heure. Osons donc ce qu'il est incroyable que nous puissions oser. Par cela même que l'entreprise semble impossible, elle n'en sera que plus aisée. A la troisième veille de la nuit, nous partirons ensemble en silence. Je sais, à n'en pas douter, qu'ils n'ont ni sentinelles, ni postes au complet. Au cri poussé aux portes, un seul assaut, et le camp est pris. Les trouvant alors engourdis par le sommeil, tout effrayés de ce tumulte soudain, et sans défense sur leur lit, achevez ce carnage que j'ai interrompu hier à votre grand regret. Je sais que le projet semble audacieux; mais, dans le malheur, quand on a peu d'espoir, les résolutions les plus hardies sont les meil-

leures. L'occasion venue, et elle ne demeure qu'un instant, n'hésitez pas; elle vous échapperait à tout jamais. Une seule armée est près de vous; deux autres sont à peu de distance. En attaquant maintenant, nous avons quelque chance; déjà vous avez fait l'épreuve de vos forces et des leurs: en retardant, en laissant se répandre le bruit de notre sortie d'hier, on cesse de nous dédaigner, et, la chose est à craindre, tous les généraux et toutes les armées se réunissent. Ces trois généraux, ces trois armées, pourrions-nous leur résister, quand Cn. Scipion ne l'a pas pu avec ses légions entières? En divisant leurs troupes, nos chefs se sont perdus; de même, séparés et divisés, les ennemis peuvent être accablés. C'est le seul moyen de les combattre. Ainsi, n'attendons plus rien après l'occasion qui s'offre à nous la nuit prochaine. Allez donc, avec la protection des dieux, prenez nourriture et repos afin qu'avec toutes vos forces vous vous précipitiez sur le camp ennemi aussi courageusement qu'hier vous défendiez le vôtre. » Ce nouveau projet d'un nouveau général fut accueilli avec joie; et, plus il était audacieux, plus il séduisait. Le reste du jour fut employé à apprêter les armes et à réparer ses forces; la plus grande partie de la nuit fut donnée au repos. A la quatrième veille, on se mit en marche.

XXXIX. A six milles du camp le plus proche était un autre corps de troupes carthaginoises; les deux camps étaient séparés par une vallée profonde remplie d'épais fourrés. A peu près au milieu de ces bois, s'embusque une cohorte romaine et un corps de cavalerie, par une ruse toute punique. La communication ainsi coupée, le reste des troupes est conduit en silence vers le camp voisin. Il n'y avait ni postes devant les portes, ni sentinelles sur le retranchement: les Romains pénétrèrent, comme dans leur propre camp, sans rencontrer d'obstacle. Alors les trompettes sonnent; les Romains poussent le cri de guerre. Une partie égorge les ennemis à demi endormis; une autre met le feu aux baraquas couvertes de chaume, le reste va garder les portes pour couper toute retraite. Le feu, les cris, le car-

nage, tout à la fois trouble la raison des ennemis qui ne peuvent, ni rien entendre, ni concerter aucune mesure. Sans armes, ils vont se heurter contre les bataillons armés. Les uns se précipitent vers les portes; les autres, voyant le chemin intercepté, sautent par-dessus les palissades. Tous ceux qui peuvent s'échapper s'enfuient en toute hâte vers l'autre camp. Avant d'y arriver, ils tombent dans l'embuscade de cavaliers et de fantassins qui s'élancent sur eux, les enveloppent et les massacrent jusqu'au dernier. D'ailleurs, quelqu'un leur eût-il échappé, les Romains, le premier camp pris, se portèrent si rapidement sur le second, que personne n'aurait pu annoncer avant eux le désastre. Là, comme on était plus loin de l'ennemi, et comme, au point du jour, une partie des soldats s'était dispersée dans la plaine pour chercher des fourrages, du bois ou du butin, les Romains trouvèrent encore plus de négligence et de désordre. Les armes étaient déposées dans les corps de garde; les soldats désarmés étaient assis ou couchés à terre, ou bien se promenaient devant le rempart et les portes. Telle était donc leur sécurité et leur indolence, quand arrivèrent les Romains, tout échauffés par le combat qu'ils venaient de livrer, et fiers de leur victoire. Aussi ne put-on pas défendre l'entrée du camp. A l'intérieur, on accourt de toutes parts aux premiers cris, au premier tumulte. Un combat acharné s'engage; et il aurait duré longtemps, si les boucliers romains, déjà teints de sang, n'eussent effrayé les Carthaginois, qui comprirent que l'autre camp était forcé. L'effroi rend la déroute générale: ils s'enfuient du camp, partout où ils trouvent un passage; beaucoup sont massacrés. Ainsi, en une nuit et un jour, L. Marcius avait forcé deux camps ennemis. Trente-sept mille Carthaginois environ furent tués, au rapport de Claudius, qui a traduit du grec en latin les annales d'Acilius¹. On fit environ dix-huit cent trente prisonniers. Le butin fut immense: on prit même un bouclier d'argent, pesant cent trente-huit livres,

1. Tite Live semble n'avoir eu sous les yeux que cette traduction. Voir liv. XXXV, ch. xiv.

où était le portrait d'Asdrubal ¹, de la famille Barcine. Valérius d'Antium dit que le camp seul de Magon fut pris, et qu'on y tua sept mille ennemis; qu'Asdrubal sortit de son camp et qu'un second combat s'engagea, où dix mille ennemis furent tués, et quatre mille trois cent trente faits prisonniers. Pison rapporte que Magon, ayant poursuivi trop impétueusement nos troupes en déroute, tomba dans une embuscade où on lui tua cinq mille hommes. Tous du moins s'accordent à prononcer avec honneur le nom du chef Marcius. A sa gloire réelle on ajoute même des prodiges. Comme il haranguait l'armée, une flamme, sans qu'il le sentit, aurait jailli de sa tête, au grand effroi des soldats qui l'enlouraient. En souvenir de sa victoire sur les Carthaginois, on conserva dans le Capitole, jusqu'à l'incendie de ce temple, un bouclier qu'on appelait bouclier de Marcius, où était gravé le portrait d'Asdrubal. L'Espagne demeura alors quelque temps tranquille; car, des deux côtés, après tant de forts désastres subis et rendus, on hésitait à engager une action décisive.

LX. Tandis que ces événements se passaient en Espagne, Marcellus, vainqueur de Syracuse, avait réorganisé la Sicile avec une bonne foi et une intégrité qui ajoutaient, en même temps qu'à sa gloire, à la majesté du peuple romain. Il fit aussi transporter à Rome, pour orner la ville, les statues et les tableaux dont regorgeait Syracuse. C'étaient des dépouilles prises sur l'ennemi, et conformément aux lois de la guerre: mais on commença dès lors à admirer les chefs-d'œuvre de l'art grec, et bientôt on se crut le droit de dépouiller sans distinction édifices sacrés ou profanes. La cupidité arriva même à ne plus respecter les dieux de Rome, et, en premier lieu, le temple même que Marcellus avait orné avec magnificence. En effet, on venait de loin visiter le temple dédié par Marcellus près de la porte Capène, pour admirer la beauté de ces ouvrages dont aujourd'hui il ne subsiste que quelques débris. Marcellus re-

1. Un bouclier, avec l'image de celui à qui il était décerné, était la récompense la plus glorieuse, après l'érection d'une statue.

cut des députations de presque toutes les villes de la Grèce. Leur cause n'était pas la même ; leur sort fut aussi différent. Les peuples qui, avant la prise de Syracuse, n'avaient pas abandonné Rome ou étaient revenus à elle, furent accueillis et traités en alliés fidèles. Ceux que la crainte avait ramenés une fois Syracuse prise, traités en vaincus subirent la loi du vainqueur. Cependant les Romains avaient encore, dans les environs d'Agrigente, des ennemis assez nombreux. A leur tête étaient Épicyle et Hannon, qui avaient commandé dans la guerre précédente ; et, en outre, un troisième chef envoyé par Annibal pour remplacer Hippocrate : c'était un Libyphénicien, originaire d'Hippone, appelé Mutine par ses compatriotes ; homme d'une nature énergique, instruit par Annibal dans l'art de la guerre. Épicyle et Hannon lui confièrent les Numides auxiliaires ; et, avec eux, il ravagea tellement le territoire des ennemis, il sut si bien retenir les alliés dans la fidélité et secourir chacun à propos, qu'en peu de temps il avait rempli de son nom la Sicile entière, et était devenu le principal espoir des partisans de Carthage. Aussi les deux généraux carthaginois et syracusain, qui étaient restés jusque-là renfermés dans les murs d'Agrigente, conseillés par Mutine, et surtout comptant sur lui, se hasardèrent à sortir des murs, et allèrent camper aux bords du fleuve Himéra. A cette nouvelle, Marcellus se mit en marche aussitôt, et vint s'établir à quatre milles environ de l'ennemi pour surveiller ses mouvements et ses projets. Mais Mutine, sans lui laisser le temps de respirer et de réfléchir, passa le fleuve et tomba sur les postes ennemis où il jeta la terreur et le tumulte. Le lendemain, dans un combat presque régulier, il refoula les Romains dans leurs retranchements. Mais il fut rappelé dans le camp par une sédition de Numides, dont trois cents à peu près s'étaient retirés à Héraclée Minoa. Avant de partir pour les calmer et les ramener au devoir, il engagea fortement, dit-on, les généraux à ne pas livrer bataille en son absence. Ce conseil fut mal reçu par eux, surtout par Hannon, déjà inquiet de la gloire de Mutine. « Quoi ! un Mutine leur dic-

taît des loix ! Un Africain dégénéré voulait dominer un général carthaginois, envoyé par le sénat et par le peuple ! Il détermina donc Épicyde, qui balançait, à passer le fleuve et à livrer bataille. S'ils attendaient Mutine et que le combat tournât heureusement, à Mutine reviendrait assurément toute la gloire.

XLII. De son côté, Marcellus pensa qu'il y allait de sa dignité, à lui qui avait repoussé de Nole Annibal, tout fier de la victoire de Cannes, de ne pas reculer devant des ennemis qu'il avait vaincus sur terre et sur mer. Il fait donc prendre les armes en toute hâte, et porter en avant les étendards. Comme il rangeait l'armée en bataille, dix Numides accourent de l'armée ennemie à toute bride. Ils lui annoncent que leurs compatriotes, animés déjà du même esprit de révolte qui a fait retirer trois cents d'entre eux à Héraclée, mécontents en outre de voir leur chef éloigné par des collègues jaloux de sa gloire, au moment même du combat, ne veulent pas prendre part à la bataille. Cette nation perfide tint sa promesse. La confiance des Romains augmenta quand cette nouvelle courut rapidement dans tous les rangs, que l'ennemi n'allait pas avoir cette cavalerie qui le rendait redoutable. Grand fut l'effroi des ennemis. Outre qu'ils se voyaient privés de ce qui faisait leur force principale, ils craignaient encore que cette cavalerie même ne se tournât contre eux. Aussi la lutte ne fut-elle pas longue. Au premier cri, au premier choc, tout fut décidé. Les Numides, au moment de l'action, étaient demeurés tranquilles à chaque aile. Voyant l'armée en déroute, ils l'accompagnèrent quelque temps ; mais quand ils s'aperçurent que les fuyards prenaient la route d'Agrigente, craignant de s'exposer à un siège, ils se répandirent dans les villes d'alentour. On tua ou l'on prit bien des milliers d'hommes, et huit éléphants. Ce fut le dernier combat livré en Sicile par Marcellus, qui, vainqueur, rentra à Syracuse. L'année touchait alors à son terme. Le sénat romain chargea donc le préteur P. Cornélius d'écrire aux consuls, alors devant Capoue, de profiter de l'absence d'Annibal et de ce

que le siège de Capoue ne présentait pas de grandes difficultés pour que l'un d'eux vînt à Rome créer de nouveaux magistrats. Au reçu de cette lettre, les consuls convinrent entre eux que Claudius irait tenir les comices et que Fulvius resterait devant Capoue. Claudius créa consuls Cn. Fulvius Centumalus et P. Sulpicius Galba, fils de Servius, qui n'avait pas encore exercé de magistrature curule. Furent élus comme préteurs L. Cornélius Lentulus, M. Cornélius Céthégus, C. Sulpicius, C. Calpurnius Pison. Pison fut chargé de la justice à Rome, Sulpicius de la Sicile, Céthégus de l'Apulie, Lentulus de la Sardaigne. Le commandement des consuls fut prorogé pour un an.

LIVRE XXVI.

Annibal vient camper à trois milles de Rome au-dessus de l'Anio. — Il s'avance avec deux mille cavaliers jusqu'à la porte Capène pour examiner la situation de la ville. — Trois jours de suite les armées se rangent en bataille, et, chaque fois, un orage les sépare. Dès leur rentrée au camp, le beau temps revient. — Prise de Capoue par les consuls Q. Fulvius et Ap. Claudius. — Les principaux habitants de Capoue se font périr par le poison. — A l'instant où les sénateurs campaniens sont attachés au poteau pour être frappés de la hache, le consul Q. Fulvius reçoit une lettre du sénat lui ordonnant de faire grâce. Sans la lire, il la met dans un pli de sa toge, et fait, au nom de la loi, achever l'exécution. — Dans l'assemblée du peuple on demande un général qui se charge de l'expédition d'Espagne. Personne ne consent à le faire. P. Scipion, fils de Publius mort en Espagne, se présente alors : le peuple le nomme d'un accord unanime. — Il prend Carthagène en un seul jour, à l'âge de vingt-quatre ans. — On le croyait fils d'un dieu, parce que, chaque jour, depuis qu'il avait pris la robe virile, il se rendait au Capitole, et qu'on avait vu souvent un serpent dans la chambre de sa mère. — Affaires de Sicile ; alliance avec les Étoliens ; guerre contre les Acarnaniens et contre Philippe, roi de Macédoine.

I. Cn. Fulvius Centumalus et P. Sulpicius Galba, ayant pris possession du consulat aux ides de mars, convoquèrent le sénat au Capitole, et le consultèrent sur les intérêts de la République, la conduite de la guerre, la répartition des provinces et des armées. L. Fulvius et Ap. Claudius, consuls de l'année précédente, furent prorogés dans leur commandement et conservèrent leurs armées. Ils eurent ordre de ne point s'éloigner de Capoue que le siège ne fût ter-

miné. C'était alors, en effet, la principale préoccupation des Romains. Outre leur ressentiment, et jamais contre aucune cité il n'y en eut de plus légitime, ils se disaient que la prise d'une ville si illustre et si puissante, dont la défection avait entraîné plus d'un peuple, ramènerait, par contre, les esprits au respect d'une ancienne domination. Les préteurs de l'année précédente furent prorogés de même dans leur commandement, Junius en Étrurie et P. Sempronius en Gaule, avec leurs deux anciennes légions. De même encore, Marcellus fut prorogé comme proconsul en Sicile pour y terminer la guerre à la tête de son ancienne armée. S'il venait à avoir besoin de renforts, il pouvait les tirer des légions que commandait P. Cornélius, propréteur en Sicile, pourvu qu'il ne prit aucun des soldats que le sénat avait refusé de licencier ou de laisser revenir en Italie avant la fin de la guerre. C. Sulpicius, à qui était échue la Sicile, reçut les anciennes légions de P. Cornélius, renforcées des débris de l'armée de Cn. Fulvius, honteusement battue et mise en déroute l'année précédente en Apulie. Le sénat avait décidé que le service de ces fuyards, comme celui des soldats de Cannas, ne finirait qu'avec la guerre; et, pour comble de honte, il était défendu aux uns comme aux autres de passer l'hiver dans les places fortes, et de construire des quartiers à moins de dix milles de quelque ville que ce fût. L. Cornélius, en Sardaigne, prit les anciennes légions de L. Mucius; s'il avait besoin de renforts, les consuls devaient faire les levées nécessaires. T. Otacilius et M. Valérius furent chargés des côtes de la Sicile et de la Grèce, avec les légions et les flottes qu'ils avaient déjà. Il y avait, pour la Grèce, cinquante vaisseaux et une légion; pour la Sicile, cent vaisseaux et deux légions. L'effectif des légions romaines, pour soutenir la guerre sur terre et sur mer, fut porté, cette année, à vingt-trois.

II. Au commencement de l'année, quand le sénat lut les dépêches de Marcius, il fut plein d'enthousiasme pour ses exploits : mais le titre d'honneur qu'il avait pris en tête de sa dépêche « Marcius propréteur au Sénat, » choquait nom-

bre de citoyens. C'était un fâcheux exemple que cette élection d'un général par son armée, que la solennité des auspices et des comices passant, loin des lois et des magistrats, aux camps, dans les provinces, et livrée aux entraînements aveugles de la troupe. Quelques-uns même voulaient que cette question fût soumise au sénat; mais on crut mieux faire d'attendre le départ des cavaliers qui avaient apporté les dépêches de Marcius. On lui répondit, au sujet d'une demande d'habillements et de blé pour les soldats, « que le sénat s'occuperait de cette double demande », mais on décida qu'on ne mettrait point en tête de la réponse « au propréteur L. Marcius », pour qu'il ne regardât pas comme tranchée une question dont on réservait l'examen. Les cavaliers partis, cette question fut, en effet, soumise avant toute autre au sénat par les consuls. L'accord fut unanime pour inviter les tribuns du peuple à demander au peuple, sans délai, quel général il voulait envoyer en Espagne vers l'armée qui avait servi sous Cn. Scipion. On en parla aux tribuns, et ils firent à ce sujet une proposition au peuple. Mais un autre débat occupait les esprits. C. Sempronius Blésus, qui avait mis en accusation Cn. Fulvius pour avoir perdu son armée en Apulie, l'invectivait dans toutes les assemblées. « Bien des généraux, avaient, par légèreté ou incapacité, conduit des armées à leur perte; mais aucun, sauf Cn. Fulvius, n'avait infecté ses soldats de tous les vices ayant de les livrer à l'ennemi. Aussi, de ceux-ci l'on pouvait dire qu'ils avaient succombé avant de voir l'ennemi, et qu'ils avaient été vaincus, non par Annibal, mais par leur général. Non, en allant aux élections, personne ne songeait assez à quel homme on allait livrer le pouvoir, confier une armée. Quelle différence avec L. Sempronius! il avait reçu, lui, une armée d'esclaves; mais bientôt, par la fermeté de la discipline et du commandement, il en avait fait des hommes, qui, oubliant sous les armes leur naissance et leur origine, étaient l'appui des alliés, la terreur des ennemis. Cumès, Bénévent, et bien d'autres villes avaient été arrachées par eux à l'étreinte d'Annibal, et rendues au peuple romain.

Cn. Fulvius, au contraire, avait reçu une armée de Romains, de citoyens d'une naissance distinguée, d'une éducation libérale; et il leur avait donné tous les vices des esclaves. Grâce à lui, ils étaient devenus arrogants et turbulents au milieu des alliés, lâches et énervés devant l'ennemi, incapables de résister au premier choc, bien plus, au premier cri des Gaulois. Et d'ailleurs, était-il étonnant que les soldats n'eussent pas tenu pied sur le champ de bataille, quand, le premier de tous, le général s'était enfui? Ce qui le surprenait bien plus, c'était que quelques soldats fussent tombés faisant face à l'ennemi, et que tous n'eussent pas été entraînés dans la fuite épouvantée de leur chef. C. Flaminius, L. Paulus, L. Postumius, Cn. et P. Scipion avaient mieux aimé tomber sur le champ de bataille qu'abandonner leurs troupes enveloppées : Cn. Fulvius était revenu presque seul à Rome apporter la nouvelle de la destruction de son armée. C'est une injustice révoltante. Quoi! les soldats de Cannes qui se sont enfuis, on les a relégués en Sicile d'où ils ne doivent sortir que lorsqu'il n'y aura plus un ennemi en Italie; même châtement a été infligé naguère aux légions de Cn. Fulvius : et ce même Fulvius, qui a lui d'un combat engagé par sa témérité, on le laisse impuni! Et il passera sa vieillesse dans les lieux de débauche et de prostitution où s'est passée sa jeunesse, tandis que ses soldats, dont le seul crime a été de faire comme leur général, sont relégués dans une sorte d'exil, et condamnés à un service ignominieux! C'est ainsi qu'à Rome on comprend différemment la liberté pour le riche et pour le pauvre, pour le citoyen et l'homme en charge! »

III. L'accusé se justifiait en accusant les soldats : « C'étaient leurs cris furieux qui l'avaient forcé à les conduire au combat; et encore, non le jour où ils l'auraient voulu, car il était trop tard, mais le lendemain. Là, il avait su leur ménager les avantages du temps et du terrain; mais eux n'avaient pas su résister, soit au prestige du nom de l'ennemi, soit à l'impétuosité du choc. Dans cette déroute universelle, la multitude l'avait entraîné, comme Varron à la journée de

Cannes, comme bien d'autres généraux. Quand il aurait résisté seul, quel avantage pour la république ? Prétend-on que sa mort eût été un remède aux désastres de la patrie ? Il n'avait pas laissé les troupes manquer de vivres ; il ne les avait pas menées imprudemment sur un terrain défavorable ; il n'était pas tombé, faute d'avoir reconnu les lieux, dans une embuscade. C'était à force ouverte, les armes à la main, en bataille rangée, qu'il avait été vaincu ; du courage des siens et du courage de l'ennemi il n'était pas responsable ; l'audace ou la pusillanimité de chacun dépendait de sa nature. » Deux fois accusé, on conclut deux fois à une amende. La troisième fois, on produisit des témoins. Outre que tous l'accablaient d'outrages, beaucoup attestèrent, sous serment, que le préteur lui-même avait donné le signal de la panique et de la fuite ; et que c'était en se voyant abandonnés par lui que les soldats, dans la conviction que les craintes de leur général étaient fondées, avaient lâché pied. Ces paroles soulevèrent une telle colère, que l'assemblée s'écria qu'il fallait conclure à la peine capitale. Cela fut l'occasion de nouveaux débats. Le tribun qui avait conclu deux fois à l'amende ayant déclaré conclure cette fois à la peine capitale, l'accusé en appela aux autres tribuns du peuple. Ceux-ci répondirent « qu'ils ne faisaient pas opposition à leur collègue ; il usait d'un droit consacré par les ancêtres en invoquant contre un citoyen les lois et la coutume jusqu'à ce qu'il l'eût fait condamner à la peine capitale ou à une amende. » Alors Sempronius déclara requérir contre Cn. Fulvius la peine capitale et demanda au préteur de la ville, C. Culpurnius, de fixer un jour pour la convocation des comices. L'accusé se rejeta alors vers une autre espérance. Il voulut avoir pour défenseur en justice son frère, que mettait en grand crédit, et le bruit de ses exploits, et l'espérance qu'il donnait de prendre bientôt Capoue. Mais vainement ce Fulvius demanda-t-il au sénat par des lettres pathétiques à défendre la vie de son frère, le sénat lui défendit, au nom de l'intérêt public, de quitter le siège de Capoue. Voyant approcher le jour du jugement, l'accusé

s'exila à Capoue, exil qui fut confirmé par un jugement du peuple.

IV. Cependant tout l'effort de la guerre était tourné contre Capoue, quoiqu'on en fit le blocus plutôt que le siège. Le peuple et les esclaves ne pouvaient plus supporter la famine, aucun courrier ne pouvait plus partir vers Annibal, tant le blocus était rigoureux. Un Numide se présenta, qui prit une dépêche et s'engagea à la porter. En effet, il trouva moyen de s'échapper, la nuit, à travers le camp romain, ce qui donna l'idée aux Campaniens de tenter, tandis qu'il leur restait quelques forces, une sortie sur tous les points. Presque toujours vainqueurs avec leur cavalerie, leur infanterie était battue. Mais, pour les Romains, la joie du succès était moins vive que le dépit de se voir battus sur quelque point par un ennemi investi et presque en leur pouvoir. On trouva enfin le moyen de suppléer par l'art à l'insuffisance des forces. Dans toutes les légions on choisit quelques jeunes gens, les plus vigoureux et les plus lestes. On leur donna des boucliers plus courts que ceux de la cavalerie, et sept dards longs de quatre pieds, terminés par un fer comme les javelots des vélites. Chacun d'eux fut pris en croupe par un cavalier qui lui apprenait et à se tenir derrière lui et à sauter prestement à terre au premier signal. Lorsqu'un exercice de chaque jour sembla les avoir assez aguerris, on poussa les chevaux dans la plaine qui séparait le camp des murailles contre la cavalerie campanienne rangée en bataille. Arrivés à portée du trait, les vélites sautent à terre au premier signal. Devenus tout à coup de cavaliers fantassins, ils fondent brusquement sur les cavaliers ennemis qu'ils criblent de traits lancés coup sur coup. Nombre d'hommes et de chevaux furent blessés ainsi; mais surtout cette attaque nouvelle et imprévue effraya les ennemis déconcertés. La cavalerie en profita pour se précipiter sur eux et les repoussa, en faisant un grand carnage, jusqu'aux portes de la ville. Dès lors, la cavalerie romaine eut également l'avantage; on ajouta aux légions le corps des vélites. On dit que le conseil de mêler des fantassins aux cavaliers

avait été donné par un centurion, Q. Navius, qui en fut récompensé par le général.

V. Telle était la situation de Capoue, et Annibal se trouvait partagé entre deux désirs : prendre la citadelle de Tarente et conserver Capoue. Ce dernier intérêt l'emporta cependant, car il vit que cette ville attirait sur elle l'attention de tous les alliés et des ennemis, et devait servir d'exemple, quel que fût le sort de sa défection. Laissant donc une grande partie des bagages dans le Bruttium et tous les soldats pesamment armés, il prend ceux des cavaliers et des fantassins qui lui semblent les plus propres à une marche forcée, et se dirige vers la Campanie. Malgré la rapidité de cette course, il se fait suivre de trente-trois éléphants. Il s'arrête dans le creux d'une vallée, derrière le mont Tifate, qui domine Capoue. A peine arrivé, il prend le fort de Galatie, en chasse la garnison, et tourne ses forces contre les assiégeants. Il avait fait prévenir Capoue par des messagers de l'heure où il attaquerait le camp romain, afin que les assiégés prissent leurs dispositions et fissent au même instant une sortie par toutes les portes. L'épouvante des Romains fut grande. Pressés d'un côté par Annibal, ils virent fondre sur eux, d'un autre côté, tous les Campaniens, fantassins et cavaliers, et avec eux la garnison carthaginoise commandée par Bostar et Hannon. Ainsi surpris, ils ne voulurent pas, en protégeant un point, laisser les autres sans défense ; ils partagèrent donc leurs troupes comme il suit : Ap. Claudius résista aux Campaniens, Fulvius à Annibal. Le propréteur C. Néron, avec la cavalerie de la sixième légion, se porta sur la route de Suessula ; le lieutenant C. Fulvius Flaccus, avec la cavalerie auxiliaire, se plaça en face du Vulturne. Le combat s'engagea avec le tumulte et les cris ordinaires. Mais, outre le bruit des soldats, des chevaux et des armes, un fracas épouvantable retentissait sur les murailles. On y avait rangé toute la multitude qui ne pouvait combattre ; et là, elle criait et frappait sur des vases d'airain, comme on fait au milieu du silence de la nuit dans les éclipses de lune. Ce bruit étrange détourna même l'attention des combattants.

Appius repoussait facilement les Campaniens de ses retranchements; mais, de l'autre côté, Fulvius avait plus à faire, pressé par Annibal et les Carthaginois. Sur ce point, la sixième légion recula, refoulée par une cohorte espagnole qui parvint jusqu'aux palissades avec trois éléphants : elle avait ainsi enfoncé le centre des Romains, et sa situation allait être excellente ou très-périlleuse, selon qu'elle pénétrerait dans le camp où que la retraite lui serait coupée. Dès que Fulvius a vu l'effroi de la légion et le danger où est le camp, il exhorte Q. Navius et les autres premiers centurions « à fondre sur la cohorte ennemie qui combat au pied des palissades. La situation est décisive : ou on laissera le chemin libre aux Espagnols, et ils pénétreront dans le camp plus facilement qu'ils n'ont passé à travers les rangs serrés des Romains ; ou bien on les exterminera au pied du retranchement. La lutte ne sera ni longue ni difficile. Les Espagnols sont en petit nombre, et séparés des leurs ; et la légion romaine, qui semble coupée par l'ennemi qui l'effraye, n'a qu'à lui faire face des deux côtés pour l'acabler en l'enveloppant. » A peine le général a-t-il dit ces mots, que Navius enlève des mains du porte-enseigne le drapeau de la seconde compagnie des hastats, et, faisant un pas en avant, menace de le jeter dans les rangs ennemis si les soldats ne le suivent pas à l'instant et ne prennent pas part au combat. Navius était d'une taille immense, que rehaussait encore l'éclat de ses armes : l'étendard qu'il agitait en l'air attirait les regards à la fois des Romains et des ennemis. Arrivé à la première ligne des Espagnols, on fit pleuvoir sur lui une grêle de traits, et presque tout le bataillon se tourna contre lui ; mais ni la multitude des ennemis, ni cette grêle de traits, ne purent arrêter son héroïque élan.

VI. En même temps, le lieutenant M. Atilius force le porte-enseigne de la première compagnie de la même légion à s'avancer contre la cohorte espagnole. De leur côté, les gardiens du camp, les lieutenants L. Porcius Licinus et T. Popilius combattent énergiquement devant les retranchements, et tuent, aux portes mêmes, les éléphants qui essayent de les

franchir. Mais les corps des éléphants comblent le fossé et forment comme une digue ou un pont qui donne passage aux ennemis. Sur les cadavres de ces animaux se livre une bataille sanglante. De l'autre côté du camp, les Campaniens et la garnison carthaginoise étaient déjà repoussés, et l'on se battait à la porte même de Capone qui mène au Vulture. L'irruption des Romains était moins arrêtée, en réalité, par les armes de l'ennemi que par les balistes et les scorpions placés au-dessus de la porte, et qui écartaient les assaillants en envoyant au loin des projectiles. L'impétuosité des Romains se ralentit en outre quand ils virent leur général Ap. Claudius blessé. Il exhortait ses soldats, en avant des enseignes, quand un javelot l'atteignit en haut de la poitrine, au-dessous de l'épaule gauche. Cependant, bon nombre d'ennemis furent tués devant la porte; le reste fut refoulé en désordre dans la ville. Lorsqu'Annibal vit le massacre de la cohorte espagnole et la défense énergique du camp ennemi, il renonça à en faire le siège : il fit faire volte-face aux enseignes et aux fantassins, dont les cavaliers couvrirent la retraite en empêchant l'ennemi de les poursuivre. L'ardeur des légions était grande pour poursuivre l'ennemi; mais Flaccus fit sonner la retraite, satisfait du double avantage qu'il venait d'obtenir en prouvant aux Campaniens de quel faible secours était Annibal, et en le faisant sentir à Annibal lui-même. Les historiens qui racontent cette bataille disent qu'on tua huit mille hommes à Annibal et trois mille aux Campaniens; qu'on prit à l'un quinze étendards et dix-huit aux autres. Quelques récits sont loin d'attribuer une telle importance à cette action, où il y aurait eu plus de terreur que de carnage : les Numides et les Espagnols se seraient précipités à l'improviste sur le camp romain avec leurs éléphants; ceux-ci, parcourant tout le camp, auraient renversé les tentes avec fracas, au grand effroi des bêtes de somme rompant leurs liens : le désordre causé par ce tumulte aurait encore été accru par une ruse d'Annibal. Ayant quelques hommes qui parlaient la langue latine, il les aurait envoyés dire à l'ennemi, au nom du consul, que,

le camp étant perdu, chaque soldat n'avait plus qu'à fuir dans les montagnes voisines. Mais, la fraude promptement découverte et déjouée, on aurait fait un grand carnage des ennemis, et, en allumant des feux, on aurait éloigné les éléphants du camp. Toujours est-il que ce combat, quel qu'en ait été le commencement et l'issue, fut le dernier avant la reddition de Capoue. Le médixtutique (premier magistrat chez les Campaniens) était, cette année-là, un certain Seppius Lésius, d'une naissance obscure et d'une fortune médiocre. Dans son enfance, comme l'aruspice était interrogé par sa mère au sujet d'un présage qui le concernait : « Cet enfant, avait-il été répondu, parviendra à la première dignité de Capoue. » — « Eh bien, avait répliqué la mère, qui ne comprenait rien à une telle prédiction, autant annoncer que Capoue est perdue, si un jour mon fils doit y obtenir la dignité suprême. » Cette raillerie d'une prédiction véridique devint elle-même une vérité. En effet, comme Capoue était décimée par le fer et la faim, et que, dans le désespoir universel, tous ceux qui pouvaient aspirer aux charges les refusaient, Lésius, à force de crier que les grands abandonnaient et trahissaient Capoue, s'était fait élever à la magistrature suprême qu'il fut le dernier des Campaniens à exercer.

VII. Cependant Annibal, voyant qu'il ne pouvait, ni amener les ennemis à combattre, ni forcer leur camp pour arriver à Capoue, et craignant en outre que les nouveaux consuls ne lui coupassent les vivres, renonça à une entreprise vaine, et se décida à lever son camp. Il se demandait où il devait aller, quand, par une inspiration soudaine, il résolut de marcher sur Rome, le foyer de cette guerre. Toujours il l'avait voulu faire ; autour de lui on répétait qu'il avait laissé échapper l'occasion après la victoire de Cannes, et lui-même ne se le dissimulait point. « L'effroi causé par une attaque subite pouvait, il l'espérait encore, lui permettre de s'emparer de quelque partie de la ville : une fois Rome en danger, les deux généraux romains, ou au moins l'un des deux, quitteraient Capoue sur-le-champ. S'ils par-

tageaient leurs troupes, ils s'affaiblissaient, et c'était une chance favorable pour les Campaniens et pour lui. » Une seule préoccupation lui restait : lui s'éloignant, Capoue ne se rendrait-elle pas aussitôt ? Il choisit un Numide prêt à tout oser, et le détermine par de riches présents à se charger d'un message, à passer comme transfuge dans le camp romain, puis à s'en échapper du côté qui fait face à la ville et à pénétrer secrètement dans Capoue. Ce message était plein de promesses rassurantes. « S'il partait, c'était pour les sauver ; le soin de défendre Rome allait ensuite forcer les généraux romains et leurs armées à abandonner le siège de Capoue. Qu'ils ne perdissent donc pas courage : quelques jours encore de patience, et il n'y aurait plus un ennemi devant leurs murs. » Il prend alors les bateaux qui sont sur le Vulturne et les fait remonter jusqu'au fort qu'il a construit naguère pour défendre cette position. Il s'assure que le nombre en est assez considérable pour que ses troupes passent en une nuit ; et, prenant des vivres pour dix jours, il amène, la nuit, ses légions aux bords du fleuve qu'elles traversent avant le jour.

VIII. Avant que ce projet ne fût accompli, il avait été révélé par des transfuges. Fulvius Flaccus écrivit au sénat romain. Cette nouvelle affecta diversement les esprits, suivant la différence des caractères. Dans une si alarmante conjoncture, le sénat fut convoqué sans tarder. P. Cornélius, surnommé Asina, voulait qu'on rappelât de l'Italie entière tous les généraux et toutes les armées, qu'on oubliât Capoue et tout autre intérêt pour ne songer qu'à la défense de Rome. Fabius Maximus répliquait que ce serait une honte de s'éloigner de Capoue, de paraître s'effrayer et de promener les armées par l'Italie au moindre geste, à la moindre menace d'Annibal. « Celui qui, vainqueur à Cannes, n'avait pas osé marcher contre Rome, avait-il donc l'espoir de la prendre aujourd'hui, repoussé de Capoue ? Non, son plan n'était pas d'assiéger Rome, mais de délivrer Capoue du blocus. Quant à Rome, l'armée qui était dans ses murs, et Jupiter, témoin des traités violés par Annibal, et les

autres dieux sauraient la défendre. » Entre ces avis extrêmes, l'avis de P. Valérius Flaccus, qui gardait un sage juste milieu, prévalut. Sachant concilier deux grands intérêts, voici ce qu'il proposa d'écrire aux deux généraux qui étaient devant Capoue : « Ce qu'il y a de troupes pour défendre Rome, ce qu'en amène Annibal pour l'attaquer, ce qu'il en faut pour continuer le siège de Capoue, les deux généraux le savent. Si l'un d'eux peut venir à Rome avec une portion de l'armée, et si les troupes qui resteront avec l'autre suffisent pour le siège, que Claudius et Fulvius se concertent ensemble : qu'ils décident qui des deux doit rester devant Capoue, et qui doit venir à Rome pour défendre la patrie menacée. » Au reçu de ce sénatus-consulte, le proconsul Q. Fulvius, qui devait nécessairement partir pour Rome, puisque son collègue était malade d'une blessure, choisit dans les trois armées quinze mille fantassins, mille cavaliers, et leur fit passer le Vulturne. De là, sachant qu'Annibal irait par la voie Latine, il prit la voie Appia, après avoir fait prévenir les villes municipales qui bordent cette route, telles que Sétia, Cora, Lanuvium, de lui tenir des vivres prêts dans leurs murs, et d'en faire apporter des campagnes environnantes sur son chemin. Chaque ville devait aussi faire revenir ses garnisons afin d'être en état de se défendre seule.

IX. Le jour où il traversa le Vulturne, Annibal campa à peu de distance du fleuve. Le lendemain, passant devant Calès, il arriva sur le territoire de Sidicinum. Il s'y arrêta un jour pour le ravager ; puis continua par la voie Latine sur les terres de Suessula, d'Allifanum et de Casinum. Sous les murs de cette dernière ville, il séjourna deux jours et ravagea les environs. De là, longeant Intéramna et Aquinum, il arriva au territoire de Frégelles et aux bords du fleuve Liris : les Frégellans, pour retarder sa marche, avaient brisé le pont. De son côté, Fulvius avait été arrêté par le Vulturne, car Annibal avait brûlé tous les bateaux, et le manque de bois avait rendu très-longue la construction des radeaux nécessaires au passage des troupes. Ce passage

effectué, Fulvius ne trouva plus d'obstacles : non-seulement dans les villas, mais le long des routes, on leur apportait des vivres en abondance. Les soldats, pleins d'ardeur, s'exhortaient l'un l'autre à doubler le pas, n'oubliant point qu'ils couraient à la défense de la patrie. Un courrier de Frégelles arrivant à Rome, après avoir marché jour et nuit sans relâche, y jeta une grande terreur. Plus encore que ce message, l'arrivée en foule des gens de la campagne qui grossissaient les bruits véritables avait agité toute la ville. Il ne suffisait plus aux femmes de faire retentir de gémissements leurs demeures; de tous côtés les dames romaines quittaient leurs foyers, couraient de temple en temple, balayant les autels de leurs cheveux épars, se prosternant, levant les deux mains vers le ciel et les dieux, qu'elles conjuraient d'arracher Rome aux étreintes de l'ennemi, et de préserver d'horribles souillures les dames romaines et leurs jeunes enfants. Le sénat se tient sur le Forum à la disposition des magistrats qui auraient besoin de quelque décret. Les uns viennent recevoir des ordres, et s'en vont les accomplir; les autres offrent leurs services si l'on a besoin d'eux. Des troupes sont placées dans la citadelle, au Capitole, sur les murs autour de la ville, sur le mont Albain même et dans le fort d'Esula¹. Au milieu de cette agitation arrive la nouvelle que le proconsul Q. Fulvius est parti de Capoue avec son armée. Pour qu'il ne perde rien de son autorité s'il entre dans Rome², le sénat décrète que son pouvoir sera égal à celui des consuls. Annibal, après avoir ravagé plus cruellement que les autres le territoire des Frégellans pour les punir d'avoir brisé le pont, traverse les plaines de Frusina, de Ferenlia, d'Anagnia et arrive dans le Lavinum. De là, il gagne Tusculum en traversant l'Algide. Comme Tusculum lui ferme ses portes, il passe au-dessous de la ville et descend vers la droite jusqu'à Gabies. De là,

1. Esula ou Esulum était une petite ville entre Tibur et Préneste. Horace en parle (*Odes*, III, 29, 6); Pliny dit que, de son temps, il n'en restait plus de vestiges (III, 9).

2. Les magistrats, dont l'autorité s'exerçait hors de Rome, perdaient cette autorité dès qu'ils rentraient dans la ville.

descendant encore vers Pupinia, il vient établir son camp à huit milles de Rome. Plus l'ennemi approchait, plus il se faisait un affreux carnage des fuyards qui tombaient sous les coups des Numides placés à l'avant-garde. On faisait aussi beaucoup de prisonniers de tout âge et de tout sexe.

X. Au milieu de cette épouvante, Fulvius Flaccus, entrant avec son armée dans Rome par la porte Capène, traverse la ville par le quartier des Carènes et des Esquilies, et va camper entre les portes Esquiline et Colline. Les édiles plébéiens y font porter des vivres. Les consuls et les sénateurs se transportent au camp; là, on délibère sur la situation extrême de la République. Il est décidé que les consuls camperont entre les portes Colline et Esquiline; que C. Culpurnius, préteur de la ville, aura le commandement du Capitole et de la citadelle; que le sénat se tiendra assemblé sur le Forum, pour rendre les décrets que demanderont les nécessités imprévues. Pendant ce temps, Annibal était venu camper aux bords de l'Anio, à trois milles de Rome. Laissant là ses troupes, et ne prenant que deux mille cavaliers, il s'avance du côté de la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule : de là, s'approchant encore autant qu'il le peut, il longe à cheval les murs de la ville dont il examine la force et la situation. Permettre une si dédaigneuse bravade paraît à Flaccus une indignité. Il envoie donc quelques escadrons pour repousser la cavalerie ennemie et la refouler dans ses lignes. Un combat s'engage. Les consuls ordonnent alors aux transfuges numides, qui, au nombre d'environ douze cents, occupaient le mont Aventin, de gagner les Esquilies en traversant la ville. Il leur semblait qu'aucune troupe n'était plus propre à combattre au milieu des vallées, des jardins, des tombeaux et des chemins creux de cette région. Mais quelques citoyens, les voyant de la citadelle et du Capitole descendre à cheval par la rue Publicius, s'écrièrent que l'Aventin était pris. A ce cri, le désordre et la panique furent tels, que, si le camp des Carthaginois n'avait pas été presque aux portes de la ville, toute cette multitude tremblante se serait précipitée hors des murs. Tous couraient

se réfugier dans leurs demeures, sur les toits; et là, ils faisaient pleuvoir des pierres sur ceux des citoyens qui passaient, les prenant pour des ennemis. Aucun moyen de faire cesser cette confusion et de reconnaître l'erreur, car les rues étaient encombrées de paysans et de troupeaux, une frayeur soudaine ayant jeté la campagne dans la ville. L'engagement de la cavalerie tourna à notre avantage, les ennemis furent repoussés. Comme, à chaque instant et sans cause, il se produisait des mouvements qu'il fallait apaiser, on décida que quiconque avait été dictateur, consul ou censeur, reprendrait son ancienne autorité tant que l'ennemi resterait devant les murs. Le reste du jour et la nuit suivante, il y eut beaucoup de vaines alarmes qui furent apaisées.

XI. Le lendemain, Annibal, qui avait passé l'Anio, rangea toutes ses troupes en bataille; ni Flaccus ni les consuls ne refusèrent le combat. Les deux armées étaient rangées pour une bataille qui devait donner Rome aux vainqueurs, quand une forte pluie mêlée de grêle jeta des deux côtés un tel désordre qu'on se retira au camp en tenant à peine ses armes, dans une tout autre crainte que celle de l'ennemi. Le lendemain, les deux armées se rangèrent à la même place, et le même ouragan les sépara. À peine étaient-elles rentrées au camp que le ciel redevenait calme et d'une sérénité extraordinaire. Les Carthaginois virent là un avertissement du ciel, et l'on cite ce mot d'Annibal « que les dieux lui refusaient tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre la ville de Rome. » En outre, deux circonstances, l'une insignifiante, l'autre importante, vinrent diminuer son espoir. La circonstance importante, ce fut la nouvelle qu'il reçut, au moment même où il campait sous les murs de Rome, que des Romains parlaient, enseignes déployées, pour aller renforcer l'armée d'Espagne. L'autre, c'est qu'il sut par un captif que le champ où il se trouvait campé venait d'être vendu sans que sa présence en eût fait diminuer le prix. Il vit là un si révoltant orgueil et fut si indigné que le champ dont la guerre l'avait rendu maître eût trouvé dans Rome un acheteur, qu'appelant aussitôt un

crieur, il ordonna de mettre en vente les boutiques d'orfèvres qui se trouvaient alors autour du Forum romain. Sous cette double impression, il recula son camp jusqu'à la rivière Tutia, à dix milles de Rome. De là, il se dirigea vers le bois sacré de Féronie, où se trouvait un temple alors célèbre pour ses richesses. Des Capénates habitaient depuis longtemps ce lieu; en portant au temple les prémices de la terre et les autres dons qu'ils pouvaient offrir, ils l'avaient enrichi de beaucoup d'or et d'argent. Annibal le dépouilla de tous ses trésors. Après son départ, on trouva des monceaux de bronze, débris que les soldats avaient abandonnés par superstition¹. Tous les historiens s'accordent sur cette spoliation du temple. Cœlius dit qu'Annibal y était venu en se rendant d'Érétum à Rome; et il le fait passer par Réate, Cutilie, Amiterne; de la Campanie dans le Samnium; du Samnium chez les Péligniens; de là chez les Marruciniens, en longeant la place de Sulmone; de là chez les Marses par le territoire d'Albe; enfin à Amiterne et au bourg de Forules. En cela point d'erreur, car, en un si court espace de temps, les traces du passage d'une armée gigantesque n'ont pas pu s'effacer. Oui, telle a été la marche d'Annibal. Reste cette seule question : a-t-il suivi cette route en venant à Rome, ou en regagnant ensuite la Campanie?

XII. Du reste, les Romains mirent plus d'opiniâtreté à presser le siège de Capoue qu'Annibal à défendre cette ville. Car de Lucanie il passa dans le Bruttium, puis courut vers le détroit et vers Rhégium avec une telle rapidité qu'il pensa écraser les habitants pris à l'improviste. Dans cet intervalle, le siège de Capoue s'était ralenti; cependant, la place s'aperçut du retour de Flaccus, et la déception fut grande qu'Annibal ne fût pas revenu en même temps. On apprit ensuite, par des pourparlers, qu'on était délaissé et trahi, et que le Carthaginois avait renoncé à tout espoir de garder Capoue. Survint en outre une proclamation du consul, faite d'après un sénatus-consulte et portée chez l'ennemi.

1. Quelle était cette superstition? Question difficile à résoudre. On pense que le texte est altéré.

Elle signifiait « que tout citoyen de Capoue, qui, avant un jour marqué, passerait chez les Romains, y serait en sûreté. » Personne pourtant n'y passa. C'était moins par fidélité que par crainte : on savait avoir été trop coupable en abandonnant Rome pour espérer le pardon. Outre que personne n'était déterminé par son intérêt particulier à se rendre à l'ennemi, pour l'intérêt public on ne prenait aucune mesure salutaire. La noblesse avait renoncé à diriger les affaires et refusait de se rassembler. La magistrature suprême appartenait à un homme, qui, au lieu d'en tirer pour soi quelque honneur, lui ôtait par son indignité ce qu'elle avait de prestige et de force. Déjà sur le Forum et dans les lieux publics on ne voyait plus un citoyen considérable : renfermés dans leurs demeures, tous attendaient de jour en jour leur propre ruine et celle de la patrie. Tout reposait sur Bostar et Hannon, commandants de la garnison carthaginoise, plus préoccupés de leur péril que de celui des alliés. Ils écrivirent à Annibal en termes, non-seulement libres, mais amers, l'accusant « d'avoir livré à la fois Capoue aux mains de l'ennemi, et eux-mêmes, avec la garnison, à tous les supplices. Il était parti de Bruttium, se détournant en quelque sorte pour que Capoue ne fût pas prise sous ses yeux. Telle n'avait pas été la conduite des Romains : le siège de Rome même n'avait pas pu les arracher au siège de Capoue. Tant il est vrai que leur inimitié ne se dément point comme l'amitié du général carthaginois ! Si Annibal revenait vers Capoue et y portait tout l'effort de la guerre, ils se tiendraient prêts, avec tous les Capouans, à faire une sortie. Était-ce donc pour combattre les habitants de Rhégium ou de Tarente qu'il avait franchi les Alpes ? Où sont les légions romaines, là devraient être les armées carthagoises. C'est ainsi qu'il avait été vainqueur à Cannes, à Trasimène, en cherchant l'ennemi, en plaçant son camp près du sien, en tentant la fortune. » La lettre écrite en ce sens est confiée à des Numides, qui, pour un prix convenu, se sont engagés à la porter. Ils passent comme transfuges au camp de Flaccus, d'où ils doivent s'é-

chapper au moment favorable. La famine, qui depuis si longtemps désolait Capoue, rendait aux yeux de tous leur désertion naturelle : mais, tout à coup, arrive au camp une Campanienne, maîtresse de l'un des transfuges ; elle dénonce les Numides comme de faux déserteurs, chargés d'une lettre pour Annibal : elle le tient de l'un d'entre eux qu'elle est prête à confondre. Cet homme est amené. Il feint d'abord avec une certaine assurance de ne pas la reconnaître ; mais, peu à peu, forcé par l'évidence et la crainte de la torture dont on le menace et dont on prépare les instruments, il avoue la vérité. Il livre les lettres, et fait même une révélation inattendue, que d'autres Numides errent comme transfuges dans le camp romain. Ils étaient, en effet, plus de soixante-dix. On les prend avec les nouveaux déserteurs : tous sont battus de verges, on leur coupe les mains et on les renvoie à Capoue. La vue de ces malheureux mutilés fit perdre tout courage aux Capouans.

XIII. Le peuple se porte en foule au lieu des assemblées et force Lésius à convoquer le sénat. On menace les grands, qui s'abstenaient depuis longtemps de prendre part aux délibérations publiques, d'aller les chercher dans leurs demeures, s'ils ne se rendent point au conseil, et de les traîner de force dans les rues. Cette crainte réunit autour de Lésius une assemblée nombreuse. Tous les membres consultés avaient été d'avis d'envoyer une ambassade aux généraux romains : quand vint le tour de Vibius Virrius, qui avait déterminé autrefois à se séparer de Rome, il représenta au contraire « que ceux qui parlaient de paix et de soumission avaient trop oublié ce qu'ils eussent fait eux-mêmes, devenant maîtres des Romains, et le sort qui les menaçait. Quoi donc ! Espérez-vous vous rendre aux mêmes conditions qu'à l'époque où nous livrions aux Romains nos biens et nos personnes afin d'obtenir leur secours contre les Samnites ? Avez-vous déjà oublié en quel temps et en quelles circonstances nous avons abandonné le peuple romain ? Avez-vous oublié comment alors, au lieu de renvoyer simplement leur garnison, nous l'avons fait périr dans les tortures et

d'une mort ignominieuse¹? Combien de fois et avec quelle haine nous avons fait des sorties contre eux tandis qu'ils nous assiégeaient? Combien de fois nous avons appelé Annibal pour qu'il les écrasât? Comment enfin, tout récemment, nous l'avons envoyé assiéger Rome? Et maintenant, rappelez-vous quel a été leur acharnement contre nous; vous conclurez de là ce que vous devez en attendre. Quand un ennemi étranger était au cœur de l'Italie, que partout la guerre y était allumée, négligeant tous les dangers, négligeant Annibal lui-même, ils ont envoyé les deux consuls et les deux armées consulaires faire le siège de Capoue. Voici deux ans que, nous enfermant, nous emprisonnant dans nos murs, ils nous épuisent par la faim. Pour cela, ils courent les mêmes dangers que nous, ils subissent les plus cruelles fatigues, ils se sont fait massacrer autour de leurs retranchements et de leurs fossés, et enfin ils viennent de se faire presque forcer dans leurs lignes. Cependant, passons; car c'est une chose ancienne et ordinaire que de braver fatigues et périls dans le siège d'une ville ennemie: mais voici une marque de ressentiment et de haine implacable. Annibal, avec une infanterie et une cavalerie nombreuse, assiège leur camp, et le prend en partie; un si grand péril ne les détourne pas un instant de Capoue. Passant le Vulturne, il brûle le territoire de Calès; le désastre affreux de leurs alliés ne peut les éloigner de Capoue. Il marche enseignes déployées contre Rome; cet orage près d'éclater, ils le dédaignent. Il passe l'Anio et va camper à trois milles de Rome, et finit par s'avancer jusqu'aux murailles et aux portes, il va leur enlever Rome s'ils n'abandonnent pas Capoue; ils le voient et ne l'abandonnent pas. Mais les bêtes fauves, qu'emporte l'instinct et la rage, si l'on marche contre leur tanière et leurs petits, elles s'arrêtent dans leur élan et reviennent les défendre. Les Romains, au contraire, rien n'a pu les arracher de Capoue: ni Rome investie, ni leurs femmes et leurs enfants dont ils entendaient presque d'ici

1. Ils avaient étouffé les soldats dans les bains publics (liv. XXIII, 7).

les gémissements, ni les autels, ni les foyers, ni les temples des dieux, ni les tombeaux de leurs ancêtres violés et profanés; tant ils sont avides de notre supplice, tant ils ont soif de notre sang! Peut-être d'ailleurs ont-ils raison, car nous aussi nous aurions agi de même si la fortune avait été pour nous. Mais, puisque les dieux en ont ordonné autrement, puisque la mort est devenue pour moi inévitable, du moins les tortures et les outrages que l'ennemi espère me faire subir, je puis, tant que je suis libre et maître de ma personne, m'y soustraire par un trépas moins cruel et en même temps honorable. Je ne verrai pas Ap. Claudius et Q. Fulvius tout fiers de leur insolente victoire; je ne serai pas traîné par les rues de Rome chargé de chaînes, ornement du triomphe, pour aller ensuite dans une prison ou au poteau fatal tendre le dos au fouet romain et la tête à la hache romaine. Je ne verrai point ma patrie détruite et incendiée, nos mères, nos jeunes filles et nos fils, qui étaient nés pour être libres, traînés au déshonneur. La ville d'Albe, d'où ils étaient sortis, ils l'ont détruite jusque dans ses fondements pour qu'il ne restât aucune trace de leur naissance et de leur origine; et je pourrais croire qu'ils épargneront Capoue, qu'ils haïssent plus que Carthage même! Aussi, s'il en est parmi vous qui veuillent mourir plutôt que de voir tant d'horreurs, qu'ils aillent aujourd'hui chez moi, ils y trouveront un repas préparé et dressé. Rassasiés de vin et de mets, une coupe où j'aurai bu le premier, leur sera présentée à tous: ce breuvage délivrera leur corps des tortures, leur âme des outrages, leurs yeux et leurs oreilles de la nécessité de voir et d'entendre toutes les indignités et les horreurs qui attendent les vaincus. Des esclaves se tiendront là, prêts à jeter nos corps inanimés sur un vaste bûcher allumé dans la cour intérieure de ma maison. Telle est la seule route honorable et digne d'hommes libres qui nous reste pour mourir. Nos ennemis eux-mêmes admireront notre courage, et Annibal saura que les alliés qu'il a abandonnés et trahis étaient des hommes de cœur. »

XIV. Il y eut plus de Campaniens à applaudir ce dis-

cours de Virrius, qu'il n'y en eut à accomplir courageusement une résolution qu'ils approuvaient pourtant. Le plus grand nombre des sénateurs, croyant pouvoir compter encore sur la clémence des Romains dont on avait eu la preuve dans bien des guerres, décidèrent qu'on enverrait une députation pour livrer Capoue aux Romains, et on l'envoya en effet. Vingt-sept sénateurs environ suivirent Virrius dans sa demeure et soupèrent avec lui. Après avoir cherché dans l'ivresse, autant qu'ils le pouvaient faire, l'oubli du malheur qui les menaçait, tous prirent le poison. Se levant alors de table, ils se donnèrent la main ; et, après un embrassement suprême, versant des larmes sur leur fin tragique et celle de la patrie, les uns demeurèrent pour être brûlés dans le bûcher, les autres retournèrent chez eux. Le vin et les viandes, en les alourdissant, avaient rendu l'effet du poison plus lent et retardèrent leur mort. La plupart vécurent la nuit tout entière et une partie du jour suivant ; tous expirèrent avant que les portes fussent ouvertes aux ennemis. Le lendemain, la porte de Jupiter, qui faisait face au camp romain, fut ouverte par l'ordre du proconsul. On fit entrer par là une légion et deux escadrons de cavalerie sous la conduite du lieutenant C. Fulvius. Fulvius commença par se faire apporter tout ce que Capoue contenait d'armes et de traits, échelonna des postes à toutes les portes pour que personne ne pût sortir ni s'échapper ; puis il s'assura de la garnison carthaginoise et ordonna au sénat campanien de se rendre au camp auprès des généraux romains. A peine arrivés, tous furent chargés de chaînes et reçurent l'ordre de porter aux questeurs ce qu'ils avaient d'or et d'argent. L'or monta à soixante-dix livres pesant ; l'argent à trois mille deux cents livres. Vingt-cinq sénateurs furent envoyés comme prisonniers à Calès et vingt-huit à Téanum : c'étaient ceux qu'on savait avoir poussé le plus vivement à la défection.

XV. Quel devait être le châtiment du sénat campanien, Fulvius et Claudius n'étaient pas d'accord à ce sujet. Claudius inclinait à l'indulgence, Fulvius se prononçait pour

les mesures rigoureuses. Pour trancher le différend, Appius voulait que toute cette affaire fût remise à la décision des sénateurs. Il convenait de leur laisser la faculté de s'informer si les Campaniens avaient eu quelques relations avec quelques alliés Latins et quelques municipes dont l'assistance les aurait soutenus dans cette guerre. « Il fallait bien se garder, répliquait Fulvius, d'inquiéter par des soupçons sans fondement des alliés fidèles; de faire dépendre leur sort des dénonciations d'hommes qui n'avaient jamais agi et parlé qu'à la légère. Toute enquête de ce genre, il saurait bien l'arrêter et l'éteindre. » Sur ces mots, ils se séparèrent. Appius ne doutait pas que son collègue, malgré son ton tranchant, n'attendit une lettre de Rome pour une question si grave. Mais Fulvius, craignant que cette lettre ne mît obstacle à ses projets, sort du prétoire, et ordonne aux tribuns militaires et aux chefs alliés de tenir à sa disposition pour la troisième veille de la nuit deux mille cavaliers d'élite. Cette nuit même, en effet, il part avec ces cavaliers pour Téanum; il y entre au point du jour et va droit à la place publique, où se portent les habitants en voyant arriver ces escadrons. Là, il fait venir le magistrat de la ville et lui ordonne de faire amener les Campaniens confiés à sa garde. On les amène tous, et tous sont battus de verges puis frappés de la hache. Fulvius court alors à toute bride vers Calès. Déjà il était assis à son tribunal et les Campaniens, amenés là, avaient été attachés au poteau, lorsqu'un courrier, arrivant de Rome à toute vitesse, remet à Fulvius une dépêche du préteur C. Calpurnius et un sénatus-consulte. Du tribunal aux derniers rangs de l'assemblée le bruit se répand que c'est un ordre de renvoyer au sénat toute l'affaire des Campaniens; Fulvius lui-même, qui en est persuadé, prend la lettre, et, sans la décacheter, la met dans un pli de sa robe, puis dit au héraut d'ordonner au licteur d'agir selon la loi. Ainsi furent livrés à la hache les prisonniers de Calès comme l'avaient été ceux de Téanum. Ce n'est qu'ensuite qu'il lut la lettre et le sénatus-consulte, trop tard pour empêcher cette exécution qu'il s'é-

taît pressé de hâter de crainte de quelque obstacle. Fulvius quittait son tribunal quand un Campanien, Tauréa Jubellius, traversant la ville et fendait la foule, vint l'interpeller par son nom. Comme Flaccus, ne sachant ce que cela voulait dire, s'était rassis : « Moi aussi, s'écria-t-il, fais-moi massacrer, afin de pouvoir te vanter d'avoir tué un homme cent fois plus brave que toi ! — Assurément, dit Flaccus, cet homme n'a plus toute sa raison ; et, quand je le voudrais, le sénatus-consulte m'empêche de le mettre à mort. — Eh bien, reprend Jubellius, puisqu'après la prise de ma patrie, la perte de mes parents et de mes proches, la mort de ma femme et de mes enfants, que j'ai tués de ma main pour les préserver du déshonneur, je n'ai plus même l'espoir de mourir comme mes concitoyens, trouvons dans notre courage la force de nous délivrer d'une existence odieuse ! » A ces mots, tirant un glaive caché sous sa robe, il se le plonge en pleine poitrine et tombe expirant aux pieds du général.

XVI. Comme, pour le supplice des Campaniens et la plupart des mesures qui suivirent la prise de Capoue, tout fut décidé par la seule volonté de Flaccus, quelques historiens rapportent qu'Ap. Claudius mourut à l'époque de la reddition de la ville. Suivant eux, Tauréa ne serait pas venu de son plein gré à Calès et ne serait point mort de sa propre main : mais, comme ses cris se perdaient dans les clameurs universelles des autres malheureux attachés comme lui au poteau, Flaccus aurait fait faire silence ; c'est alors que Tauréa lui aurait lancé l'outrage dont il a été parlé : « que le plus lâche des hommes tuait un homme de cœur. » A ces mots, le proconsul aurait fait crier par le héraut : « Licteur, frappe de verges cet homme de cœur, et commence par lui l'exécution qui t'est commandée. » Quelques historiens veulent qu'il ait même lu le sénatus-consulte avant de commencer l'exécution ; mais comme le texte du décret portait « qu'il renverrait l'affaire au sénat s'il le trouvait bon, » il lui plut de croire qu'il avait la latitude de faire ce qu'il croyait le plus utile à la République. De Calès, on revint à Capoue,

et on reçut la soumission d'Atella et de Calatia. Là encore, on sévit contre ceux qui avaient été à la tête du mouvement. Il y eut ainsi soixante-dix sénateurs environ mis à mort, et près de trois cents nobles Campaniens jetés en prison; d'autres, envoyés pour y être détenus dans les villes des alliés du nom Latin, moururent de divers accidents; la multitude fut vendue pour l'esclavage. Restait à décider ce qu'on ferait de la ville et du territoire. Quelques-uns voulaient que l'on détruisît une cité puissante, voisine et ennemie de Rome. Cependant l'intérêt du moment l'emporta. A cause de la fertilité du territoire, le plus fécond de toute l'Italie, on conserva la ville pour servir de demeure aux cultivateurs. Pour peupler la ville, on y retint les affranchis, les marchands et les ouvriers; tout le territoire et les édifices publics devinrent la propriété du peuple romain. Du reste, il fut décidé que Capoue ne serait plus qu'une agglomération de maisons; elle n'aurait ni corps municipal, ni sénat, ni assemblée du peuple, ni magistrats. Sans corps délibérant, sans autorité régulière, cette multitude désorganisée deviendrait incapable de concevoir un complot. Un gouverneur chargé de rendre la justice devait être envoyé de Rome tous les ans. Telle fut la condition faite à Capoue; politique louable de tous points. Contre les plus coupables on déploya une prompte sévérité; la multitude des citoyens fut dispersée sans espoir de retour; les toits et les murailles, innocents du crime public, ne furent ni abattus ni incendiés. Rome avait d'ailleurs tout avantage à se faire une réputation de clémence auprès des alliés en conservant une cité si illustre et si opulente, dont la destruction eût été un malheur public pour la Campanie et les peuples voisins de la Campanie. Elle força en outre l'ennemi à reconnaître qu'elle était aussi forte pour punir des alliés infidèles, qu'Annibal était impuissant à sauver ceux qui avaient compté sur sa foi.

XVII. Les sénateurs romains, délivrés de la préoccupation de Capoue, donnent à C. Néron six mille fantassins, pris dans les deux légions qu'il avait eues sous ses ordres

devant Capoue, trois cents cavaliers choisis par lui, et autant de fantassins avec huit cents cavaliers des auxiliaires latins. Néron s'embarqua avec ces troupes à Pouzzoles et partit pour l'Espagne. Arrivé à Tarragone, il fit descendre à terre les soldats, mit les vaisseaux à l'abri, et, pour augmenter ses forces, arma même les hommes de l'équipage; enfin, arrivant aux bords de l'Ebre, il reçut de T. Fontéius et de L. Marcius l'armée qu'ils commandaient. Alors, sans tarder, il marcha vers l'ennemi. Asdrubal, fils d'Amilcar, était campé à Pierres-Noires, en Ausétanie. C'est un défilé situé entre les villes d'Iliturgi et de Mentissa. Néron se place à l'entrée du défilé. Asdrubal, craignant de se voir enfermé, envoie un parlementaire promettre que, si on le laisse se retirer, il quittera l'Espagne avec toute son armée. Une telle proposition ne pouvait que charmer le général romain. Asdrubal demande alors pour le lendemain une entrevue où les Romains dicteront les conditions auxquelles seront livrées les citadelles des villes. Un jour sera fixé pour que les garnisons sortent avec armes et bagages, sans fraude de part et d'autre. Ce point obtenu, Asdrubal dès les premières ténèbres et pendant la nuit tout entière, fait sortir des défilés par tous les sentiers praticables les plus lourds bagages de l'armée. On prit grand soin pourtant de ne faire sortir cette nuit-là que peu de monde, car il était plus facile, étant en petit nombre, de ne pas faire de bruit, ce qui eût éveillé l'attention de l'ennemi, et, en même temps, de s'échapper par des sentiers étroits et escarpés. Le lendemain, la conférence eut lieu; mais Asdrubal eut l'adresse de faire perdre la journée en paroles et en écritures étrangères à l'objet de la réunion, qui dut être remise au lendemain. Ce nouvel intervalle d'une nuit donna le temps de faire échapper d'autres soldats, et, le lendemain encore, la conférence n'amena point une solution complète. Ils employèrent donc ainsi plusieurs jours à discuter ouvertement les conditions, et plusieurs nuits à faire sortir secrètement des troupes du camp carthaginois. Lorsque la plus grande partie des soldats est ainsi hors du défilé, Asdrubal

revient sur ses propres propositions, et, sa bonne foi diminuant avec ses craintes, on va s'accordant de moins en moins. Un jour enfin, quand déjà presque toute l'infanterie est sortie du défilé, un brouillard épais vient, dès l'aurore, obscurcir toute la vallée et la plaine d'alentour. Voyant cela, Asdrubal envoie demander à Néron de remettre la conférence au lendemain, la religion des Carthaginois leur interdisant, ce jour-là, toute affaire sérieuse. Pas même alors on ne soupçonne la ruse, et le délai d'un jour est accordé. Asdrubal tout aussitôt sort du camp avec la cavalerie et les éléphants, et gagne sans bruit une position sûre. Vers la quatrième heure, le soleil dissipe les nuages, le jour reparait, et alors on s'aperçoit que le camp des ennemis est évacué. Claudius, reconnaissant trop tard la ruse du Carthaginois et voyant qu'il a été joué, s'élança à sa poursuite, décidé à livrer bataille. Mais l'ennemi se refusait à combattre. Il n'y eut que quelques escarmouches entre l'extrémité de l'arrière-garde carthaginoise et les premiers des éclaireurs romains.

XVIII. Pendant ce temps, en Espagne, toujours même situation : aucun retour vers Rome des peuples qui l'avaient abandonnée dans ses désastres ; ni, non plus, aucune défection nouvelle. A Rome, le sénat et le peuple, depuis la réduction de Capoue, se préoccupaient tout aussi vivement de l'Espagne que de l'Italie. On demandait l'accroissement de l'armée et l'envoi d'un général ; mais quel général envoyer, c'était le point difficile : tous se disaient seulement qu'en un pays où deux généraux de génie avaient succombé en l'espace de trente jours, il fallait envoyer, pour leur succéder à tous deux, un homme choisi avec un scrupule infini. Comme différents noms étaient mis en avant, le sénat finit par renvoyer aux comices du peuple l'élection du proconsul qui devait partir pour l'Espagne, et les consuls fixèrent le jour de l'assemblée. On s'était d'abord attendu à ce que plusieurs citoyens, se croyant dignes de ce grand commandement, se porteraient candidats. La déception qu'on éprouva raviva la douleur du double désastre et le regret

des deux généraux. Tous étaient dans l'affliction, ne sachant plus à quoi se résoudre; cependant, le jour des comices, on descendit au champ de Mars. Tous les yeux sont tournés vers les magistrats et vers les principaux citoyens, qui, eux-mêmes, se regardent les uns les autres : on se lamente que la situation de la République soit à un tel point désespérée que personne n'ose accepter le commandement en Espagne. Tout à coup, P. Cornélius, fils de Scipion mort en Espagne, âgé à peine de vingt-quatre ans, déclare briguer cet honneur, et va se placer à un endroit plus élevé où il puisse être aperçu de la foule. Tous les regards se portent vers lui, et les cris et les applaudissements du peuple semblent lui présager, dès cet instant, le succès et la victoire. Tous les citoyens sont appelés en masse à voter, et le suffrage unanime, non-seulement des tribus, mais de tous les membres de chaque tribu, donne le commandement de l'Espagne à P. Scipion. Le vote fini, à l'élan et l'ardeur des esprits succéda un silence soudain. Chacun se disait en lui-même : Que vient-on de faire ? L'enthousiasme ne nous a-t-il pas entraînés plutôt que la raison ? On regrettait surtout que Scipion fût si jeune ; quelques-uns même étaient effrayés de la fortune et du nom de sa maison. Fils et neveu de généraux malheureux, il partait pour une province où il aurait à combattre au milieu des tombeaux de son père et de son oncle.

XIX. Quand Scipion voit succéder à l'enthousiasme si vif qui l'avait fait nommer la défiance et l'inquiétude, il convoque l'assemblée. Là, il parle de son âge, du commandement qui lui est confié, de la guerre qu'il doit faire, avec tant de grandeur et d'élévation, que l'enthousiasme refroidi se ravive et se ranime, et que tous les assistants sont bientôt remplis d'une confiance supérieure à celle que peuvent donner les promesses d'un homme ou les chances favorables des circonstances. En effet, Scipion n'était pas seulement admirable pour ses talents véritables, mais aussi pour la science de les faire valoir, science qu'il cultiva dès sa jeunesse. S'il proposait quelque chose à la multitude, c'était

presque toujours sur l'inspiration d'un songe ou sur quelque avertissement du ciel; soit que la superstition eût quelque empire sur lui-même, soit qu'il voulût faire exécuter sans discussion ses ordres et ses conseils en leur donnant l'apparence d'oracles. Préparant les esprits à cette croyance, du jour où il prit la robe virile jamais il ne fit rien, comme citoyen ou comme particulier, sans aller au Capitole, sans pénétrer dans le sanctuaire, et y demeurer quelque temps seul et sans témoins. Cet usage, qu'il conserva toute sa vie, soit par politique, soit sans intention, fit accepter de quelques-uns ce bruit qu'il était né d'un dieu, et accrédita à son sujet l'étrange et ridicule fable qui avait couru autrefois sur Alexandre le Grand. Il était né, disait-on, d'un serpent monstrueux qu'on avait vu souvent dans la chambre de sa mère, mais qui, dès que quelqu'un arrivait, s'évanouissait tout à coup et disparaissait comme un fantôme. Scipion, du reste, ne fit rien pour détruire la croyance en ces prodiges; il eut plutôt l'art d'y ajouter encore en ne les niant jamais et en ne les reconnaissant pas non plus comme vrais. Beaucoup de traits du même genre, les uns vrais, les autres supposés, avaient fait dépasser à l'égard de ce jeune homme les bornes de l'admiration humaine. Ils déterminèrent alors la ville à lui confier, dans un âge encore inexpérimenté, un si grand commandement et le soin de si graves intérêts. Aux restes de l'ancienne armée d'Espagne et aux troupes que C. Néron y avait envoyées de Pouzzoles, on ajoute dix mille fantassins et mille cavaliers, et M. Junius Silanus est adjoint à Scipion pour la conduite des affaires en qualité de propréteur. Il part donc avec une flotte de trente vaisseaux, tous à cinq rangs de rames; et, après avoir longé les côtes de la mer de Toscane, les Alpes, le golfe de Lyon, et doublé le promontoire des Pyrénées, il débarque ses troupes à Empories, ville Grecque dont les habitants sont originaires de la Phocéë. Là, ordonnant à ses vaisseaux de longer la côte, il se dirigea par terre à Tarragone où il réunit en assemblée les députations de tous les alliés, qui, au bruit de son arrivée, avaient envoyé à sa rencontre de

tous les points de l'Espagne. Il mit ses bâtimens à l'abri et renvoya quatre galères de Marseille qui l'avaient escorté par honneur. Aux députés alliés, que tant d'événemens divers tenaient en suspens, il fit des réponses toutes pénétrées de la confiance que lui inspirait le sentiment de ses grands talens, mais sans laisser échapper un seul mot orgueilleux : toutes ses paroles, empreintes d'une grande majesté, avaient en même temps le pouvoir de persuader.

XX. Au sortir de Tarragone, il alla visiter les villes alliées et les quartiers d'hiver de l'armée; il félicita les troupes d'avoir su, malgré deux si terribles désastres essuyés coup sur coup, conserver la province, empêcher l'ennemi de recueillir le fruit de ses victoires en le repoussant constamment au delà de l'Èbre, et en défendant les alliés avec une constante fidélité. Il avait toujours près de lui Marcius, et le traitait avec tant d'honneur qu'il était facile de voir qu'il ne craignait nullement un rival de sa gloire. Silanus remplaça Néron, et les nouvelles levées furent conduites aux quartiers d'hiver. Scipion, après avoir vu et fait par lui-même tout ce qu'il fallait voir et faire, rentra dans Tarragone. La renommée du jeune général n'était pas moindre chez les ennemis que parmi les Romains et les alliés. C'était comme un pressentiment de l'avenir; et la crainte qu'il inspirait était d'autant plus grande qu'on pouvait moins s'en rendre compte. Les différens chefs s'étaient séparés pour gagner leurs quartiers d'hiver. Asdrubal, fils de Gisgon, était allé jusqu'à l'Océan, près de Cadix; Magon dans le milieu des terres, notamment au-dessus des bois de Castulon, Asdrubal, fils d'Amilcar, près de l'Èbre, aux environs de Sagonte. A la fin de la campagne où Capoue avait été prise et où Scipion était passé en Espagne, la flotte carthaginoise qu'Annibal avait fait venir de Sicile devant Tarente, pour couper les vivres à la garnison romaine de cette place, avait réussi sans doute à intercepter tout convoi maritime venant vers la citadelle; mais, en prolongeant sa croisière, elle finissait par affamer ses alliés plus encore que l'ennemi. En effet, bien que la présence des vaisseaux

carthaginois eût rendu la sécurité aux habitants de la côte et rouvert les ports, on ne pouvait transporter autant de blé qu'en consommait la flotte elle-même, composée d'un mélange de gens de toute espèce. Ainsi, tandis que la garnison romaine, si peu nombreuse, pouvait vivre avec ses anciennes provisions sans recevoir de convois, ceux qui arrivaient pour les Tarentins et la flotte étaient insuffisants. Enfin la flotte s'éloigna, et son départ fut plus agréable encore que ne l'avait été son arrivée. Cependant l'abondance ne revint pas; car, aussitôt que la mer cessa d'être gardée, la ville ne put plus recevoir de convois.

XXI. A la fin de la même campagne, M. Marcellus revint de la Sicile à Rome. Le sénat convoqué par le préteur C. Calpurnius, lui donna audience dans le temple de Bellone. Là, après avoir exposé ce qu'il avait fait, il se plaignit avec douceur, moins pour lui-même que pour les soldats, de n'avoir pu, sa mission accomplie, ramener l'armée, et demanda à rentrer dans Rome en triomphateur. Il essuya un refus. Cependant cette question avait donné lieu à de longs débats. Selon les uns, il y avait de l'inconséquence, après avoir, en l'absence d'un général, ordonné des actions de grâces aux dieux immortels pour les remercier des succès obtenus sous son commandement, de lui refuser à lui-même le triomphe quand il le demandait à son retour. Selon les autres, puisqu'il avait remis l'armée à un successeur, ce qui n'était ordonné par le sénat que lorsque la guerre continuait dans une province, pouvait-il obtenir le triomphe comme après une guerre terminée, surtout en l'absence de l'armée, témoin des triomphes justement ou injustement décernés? On prit un terme moyen en lui décernant l'ovation¹. Les tribuns du peuple, avec l'autorisation du sénat, firent passer une loi qui rendait, pour le jour de l'ovation, le commandement à Marcellus. La veille de son entrée à Rome, il obtint, sur le mont Albain, les honneurs du grand triomphe; à Rome, lors de son ovation, il entra précédé d'un butin

1. Petit triomphe. On immolait des bœufs au lieu d'immoler des taureaux; la pompe était en tout moins considérable.

considérable. Outre le tableau qui représentait la prise de Syracuse, on vit défiler des catapultes, des balistes, toutes sortes de machines de guerre et les objets de luxe accumulés par une longue paix et la magnificence royale, de nombreux vases d'argent et d'airain, des meubles de tout genre, des étoffes précieuses, et nombre de statues fameuses dont Syracuse était plus riche que toute autre ville de la Grèce. Huit éléphants suivaient, preuve de la défaite des Carthaginois. Ce ne fut pas non plus le moins intéressant spectacle que de voir, devant Marcellus, le Syracusain Sosis et l'Espagnol Méricus : l'un avait introduit, la nuit, les Romains à Syracuse; l'autre avait livré l'île et sa garnison ¹. A tous deux on donna le droit de cité et cinq cents arpents. Ces terres furent données à Sosis sur la partie du territoire Syracusain qui avait appartenu aux rois ou aux ennemis du peuple romain; il put choisir une maison dans la ville parmi les propriétés de ceux qui avaient été punis d'après les lois de la guerre. Méricus et les Espagnols qui avaient passé aux Romains avec lui reçurent une maison de ville et des terres en Sicile sur les propriétés confisquées aux rebelles. M. Cornélius fut chargé de leur faire cette répartition comme il le jugerait convenable. Sur le même territoire, quatre cents arpents furent décernés à Belligène qui avait déterminé Méricus à passer aux Romains. Après que Marcellus fut parti de Sicile, la flotte carthaginoise y débarqua huit mille fantassins et trois mille cavaliers Numides. Le pays de Murgance se souleva en leur faveur; défection suivie de celle d'Hybla, de Macella, et de quelques places moins connues. Les Numides, conduits par Mutine, parcouraient toute la Sicile, incendiant les terres des alliés du peuple romain. Pour ajouter à tant de malheurs, les troupes romaines, irritées qu'on les eût empêchées et de revenir avec leur général à Rome et de passer au moins l'hiver dans des villes, servaient mollement; et une direction leur manquait pour se soulever plutôt que le désir. En pré-

1. Tit^l L^{iv}e n'a pas parlé jusqu'ici de Sosis; quant à Méricus, il l'a montré (xxv, 30) livrant non pas l'île, mais l'Achradine.

sence de tant de difficultés, le préteur M. Cornélius parvint à calmer les esprits autant par la douceur que par la sévérité, et réduisit toutes les villes qui s'étaient révoltées : de ces villes, ce fut Murgance et son territoire qu'il assigna aux Espagnols récompensés par le sénatus-consulte.

XXII. Les consuls avaient tous deux l'Apulie pour département ; mais, comme Annibal et les Carthaginois inspiraient déjà moins de frayeur, ils reçurent l'ordre de se partager par la voie du sort l'Apulie et la Macédoine. Cette dernière province échut à Sulpicius qui alla y remplacer Lévinus. Fulvius fut mandé à Rome pour y tenir les comices. Le jour de l'élection des consuls, les jeunes gens de la centurie Véturia appelés à voter les premiers, donnèrent leurs voix à T. Manlius Torquatus et à T. Otacilius. Manlius était là ; déjà la multitude accourait autour de lui pour le féliciter, car le peuple allait évidemment confirmer ce choix : mais lui, perçant la foule, gagne le tribunal du consul, le prie d'écouter quelques mots et de rappeler la tribu qui vient de voter. Tous les esprits sont en suspens, ne sachant ce qu'il va demander : il se récuse en alléguant la faiblesse de ses yeux : « Ce serait, dit-il, un général ou un pilote bien présomptueux, celui qui, forcé d'emprunter à chaque moment les yeux d'un autre, demanderait qu'on lui confiât la fortune et la vie d'autrui. Il désirait donc que le consul renvoyât voter les jeunes gens de la centurie Véturie, et qu'on se souvint, en nommant les consuls, de la guerre qui affligeait l'Italie et de la situation périlleuse de la République. Ses oreilles retentissaient encore du bruit du tumulte fait, il y avait quelques mois, par les ennemis sous les murs même de Rome qu'ils avaient pensé franchir. » Comme la centurie, malgré ces paroles, protestait tout d'une voix qu'elle ne changerait pas d'avis et qu'elle nommerait les mêmes consuls, Torquatus, reprit : « Consul, je ne pourrais supporter vos mœurs, ni vous mon autorité ; retournez donc aux suffrages, et songez que Carthage a ses armées sur le sol de l'Italie, et qu'à la tête de ces armées est Annibal. » L'autorité de ce langage et les applaudissements d'admira-

tion qui éclatent de tous côtés font impression sur les jeunes gens, qui demandent au consul d'appeler les vieillards de la centurie : « Ils veulent avoir recours à leur expérience et nommer les consuls d'après leur conseil. » On appelle en effet les vieillards de la centurie, et tous ensemble on les laisse s'entretenir à l'écart, près de l'urne des suffrages. Les vieillards indiquent trois noms, dont deux déjà chargés d'honneurs, Q. Fabius et M. Marcellus; le troisième, si l'on voulait nommer un consul nouveau contre les Carthaginois, était M. Valérius Lévinus, qui, contre le roi Philippe, s'était distingué sur terre et sur mer. Après avoir appelé l'attention sur ces trois noms, les vieillards se retirent. Les jeunes gens retournent aux suffrages et nomment consuls M. Claudius Marcellus, encore dans tout l'éclat de la gloire dont l'a couvert la conquête de la Sicile, et M. Valérius, tous deux absents. Le choix de la première centurie détermina celui de toutes les autres. Que l'on se rie maintenant des admirateurs du passé ! En effet, en imaginant une de ces républiques de sages, telles que les rêvent les philosophes sans les avoir jamais rencontrées, je ne crois pas qu'on puisse y supposer une aristocratie plus austère, plus détachée de toute ambition, ni une multitude plus docile. Mais que les jeunes gens d'une centurie aient voulu consulter les vieillards sur les consuls à élire, voilà ce qui semblera à peine vraisemblable à une époque où l'autorité paternelle elle-même a si peu de crédit et de force sur les enfants.

XXIII. On tint ensuite les comices pour l'élection des préteurs. On nomma P. Manlius Vulson, L. Manlius Acidinus, C. Létorius et L. Cincius Alimentus. Après la clôture des comices, on reçut la nouvelle que T. Otacilius, qui, malgré son absence, eût été donné vraisemblablement pour collègue à T. Manlius, si le refus de celui-ci n'avait interrompu l'élection, venait de mourir en Sicile. Les jeux Apollinaires avaient été célébrés l'année précédente; sur la proposition du préteur de les renouveler cette année, le sénat en vota à tout jamais la célébration annuelle. A ce

moment, on vit et on annonça beaucoup de prodiges. La statue de la Victoire, sur le sommet du temple de la Concorde, fut frappée de la foudre et renversée sur les Victoires placées au-dessous de la frise; elle s'arrêta là, sans tomber jusqu'à terre. On apprit également qu'à Anagnia et à Fregelles le feu du ciel avait atteint les murailles et les portes; sur la place publique de Subertum des ruisseaux de sang avaient coulé tout un jour; à Éréturn, il avait plu des pierres; à Réate, une mule avait mis bas. Pour conjurer l'effet de ces prodiges, on immola les grandes victimes; on ordonna des prières publiques pendant un jour entier et un novendial solennel¹. Plusieurs pontifes morts cette année furent remplacés : M. Émilius Numida, décemvir des sacrifices, par M. Émilius Lépidus; M. Pomponius Mathon, pontife, par C. Livius; Sp. Carvilius Maximus, augure, par M. Servilius. Le pontife T. Otacilius Crassus était mort à la fin de son année, voilà pourquoi on ne lui nomma point de successeur. C. Claudius, flamine de Jupiter, fut exclu de son sacerdoce pour avoir présenté irrégulièrement les entrailles des victimes.

XXIV. Vers le même temps, M. Valérius Lévinus, qui avait sondé dans des entrevues secrètes, les dispositions des principaux Étoliens, partit pour l'Étolie sur les bâtiments les plus légers de la flotte et y arriva pour l'assemblée générale dont la date lui avait été indiquée à cet effet. Là, après avoir fait valoir la prise de Syracuse et de Capoue, comme preuve des succès de Rome en Sicile et en Italie, il ajouta que « c'était pour Rome un principe et une tradition de traiter avec distinction ses alliés. Aux uns elle avait donné le droit de cité qui les faisait les égaux des Romains; aux autres elle avait fait des avantages tels qu'ils préféraient le titre d'alliés à celui de citoyens. Les Étoliens seraient d'autant mieux traités qu'ils auraient été les premiers des peuples d'outre-mer à contracter alliance. Philippe et les Macédoniens étaient pour eux des voisins inquiétants; mais il avait

1. Sacrifice de neuf jours.

déjà abattu leur orgueil et leur violence, et bientôt il allait les réduire, non-seulement à quitter les villes enlevées par elle aux Étoliens, mais aussi à craindre pour la Macédoine même. Restaient les Acarnaniens, dont la défection affligeait l'Étolie ainsi démembrée; eh bien, il les ferait rentrer sous les lois et la dépendance des Étoliens. » Ces paroles, ces promesses du général romain, Scopas, alors préteur des Étoliens, et Dorymaque, un des principaux chefs, les appuyèrent de leurs discours, eux dont le langage était tenu à moins de réserve et avait plus d'autorité lorsqu'ils exaltaient la majesté et la puissance du peuple romain. Cependant, le motif le plus déterminant était l'espoir de recouvrer l'Acarnanie. On stipula donc les conditions auxquelles les Étoliens seraient reçus dans l'amitié et l'alliance du peuple romain. Une clause additionnelle portait « que les Eléens, les Lacédémoniens, Attale, Pleuratus et Scerdilédus seraient libres d'accéder au traité. » (Attale était roi d'Asie, les deux autres rois de Thrace et d'Illyrie). En outre, « les Étoliens devaient sur-le-champ entrer en guerre contre Philippe par terre, et les Romains les aider de vingt quinquèmes au moins. Tout le pays qui serait conquis entre Corcyre et l'Étolie, villes, maisons, territoire, appartiendrait aux Étoliens; tout le reste, au peuple romain, qui devait faire tous ses efforts pour assurer à ses alliés la possession de l'Acarnanie. Si les Étoliens faisaient la paix avec Philippe, ils stipuleraient dans le traité que ce traité même ne serait valable qu'autant que le roi cesserait toute hostilité contre les Romains, leurs alliés et les peuples à eux soumis. De même, si le peuple romain faisait alliance avec Philippe, il serait expressément stipulé qu'il ne pourrait prendre les armes, ni contre les Étoliens, ni contre leurs alliés. » Ces conventions furent admises des deux parts; deux ans après, les Étoliens les inscrivirent à Olympie, et les Romains dans le Capitole, pour les consacrer par des monuments religieux. Ce retard fut causé par le séjour prolongé des ambassadeurs étoliens à Rome; toutefois, il n'avait pas empêché d'agir : les Étoliens avaient pris aussitôt les armes

contre Philippe et Lévinus s'était emparé de Zante, petite île voisine de l'Étolie, et de sa capitale, appelée Zante également, mais sans pouvoir prendre la citadelle. Il avait soumis aux Étoliens (Eniade et Nasos, villes d'Acarnanie. Persuadé que Philippe était trop occupé par la guerre qu'on lui faisait en Macédoine pour pouvoir songer à l'Italie, ni aux Carthaginois, ni aux conventions faites avec Annibal, il se retira à Corcyre.

XXV. Philippe était à Pella, en quartiers d'hiver, quand on lui annonça la défection des Étoliens. Dans le dessein de faire marcher ses troupes sur la Grèce au commencement du printemps, et afin de préserver la Macédoine des attaques de l'Illyrie et des places voisines en leur faisant craindre un péril commun, il fit une irruption soudaine sur le territoire des Oriciens et des Apolloniates. Ces derniers ayant tenté une sortie, il les repoussa jusque dans leurs murailles, frappés d'épouvante et de terreur. Après avoir ravagé les pays qui avoisinent l'Illyrie, il se tourna avec la même promptitude contre la Pélagonie. De là, il courut prendre Sintia, ville des Dardaniens, qui était pour eux une porte ouverte sur la Macédoine. Après ces succès rapidement remportés, songeant qu'il allait avoir à combattre les Étoliens et les Romains unis ensemble, il descendit en Thessalie par la Pélagonie, la Lyncestide et la Bottiée. Il espérait pouvoir déterminer ces peuples à se joindre à lui contre les Étoliens. Il laissa Persée avec quatre mille hommes aux gorges de la Thessalie afin d'en fermer l'entrée aux Étoliens; pour lui, avant de se trouver engagé dans des affaires plus graves, il conduisit son armée en Macédoine, et, de là, dans la Thrace et dans le pays des Mèdes. Ce peuple avait coutume de faire des incursions en Macédoine dès qu'il voyait le roi occupé d'une guerre étrangère, et le royaume sans défense. Philippe se mit donc à dévaster le territoire de Phragandes, et vint assiéger Jamphorina, capitale et clef de la Médique. A peine Scopas a-t-il appris le départ du roi pour la Thrace, où la guerre va le retenir, qu'il arme toute la jeunesse étolienne, et se dispose à porter les armes dans l'Acarnanie.

Quand cette nation, inférieure en forces, affaiblie d'ailleurs par la perte d'Eniade et de Nasos, voit fondre sur elle les armées romaines, elle se prépare à résister en s'inspirant du désespoir plutôt que de la raison. On envoie femmes, enfants et vieillards au-dessus de soixante ans, dans un pays voisin, en Épire. Tout le reste, depuis quinze ans jusqu'à soixante, jure de ne rentrer dans la patrie que vainqueurs : Quiconque quitterait vaincu le champ de bataille, personne ne l'accueillerait dans sa ville, sous son toit, à sa table, à son foyer. Des imprécations terribles sont lancées contre ceux des citoyens qui manqueraient à ce serment; les prières les plus saintes sont adressées en ce sens aux Épirotes leurs hôtes. On les conjure en même temps de réunir tous ceux qui mourront les armes à la main dans un même tombeau portant cette inscription : « Ici reposent les Acarnaniens morts en défendant leur patrie contre l'inique envahissement des Étoliens. » Les esprits ainsi surexcités, on marche au-devant des ennemis et on va camper sur leurs frontières. La nouvelle de l'extrémité où sont les Acarnaniens force Philippe à renoncer à tous les succès que lui assuraient, et la prise de Jamphorina, déjà reçue à composition, et plusieurs avantages déjà obtenus. L'ardeur des Étoliens s'était d'ailleurs ralentie à la nouvelle du parti désespéré pris par les Acarnaniens; le bruit de l'arrivée de Philippe les força bientôt à rentrer au cœur de leur pays. Philippe, qui, pour empêcher que les Acarnaniens ne fussent écrasés, avait marché à grandes journées, n'alla pas plus loin que Dium : à la nouvelle que les Étoliens avaient quitté l'Acarnanie, il s'éloigna, lui aussi, et revint à Pella.

XXVI. Lévinus, dès les premiers jours du printemps, partit de Coreyre avec sa flotte. Après avoir doublé le promontoire de Leucate, il se rendit à Naupacte, d'où il fit annoncer à Scopas et aux Étoliens qu'il allait gagner Anticyre afin qu'ils vinssent l'y rejoindre. Anticyre est située dans la Locride; on la voit sur la gauche en entrant dans le golfe de Corinthe : on s'y rend en peu de temps de Naupacte, soit par terre, soit par mer. Trois jours après, environ, le

siège commençait des deux côtés à la fois. Sur mer, l'attaque était plus vigoureuse, car elle était poussée par les Romains qui avaient à bord toutes les machines et tous les instruments de siège. Aussi, en peu de jours la ville se soumit-elle. Elle fut livrée aux Étoliens, et le butin fut pour les Romains, selon les conventions faites. Lévinus reçut à ce moment le message qui lui annonçait, et sa nomination au consulat faite en son absence, et l'arrivée prochaine de son successeur, P. Sulpicius. Mais, retenu par une longue maladie, il ne revint à Rome que bien plus tard. Marcellus en prenant possession du consulat aux ides de mars, convoqua le sénat le jour même, mais seulement pour la forme; car il déclara « qu'en l'absence de son collègue, il ne traiterait aucune affaire, ni intérieure, ni extérieure. Il savait que nombre de Siciliens étaient aux environs de Rome dans les villas de ses propres ennemis. Loin de vouloir les empêcher de publier ouvertement dans Rome les accusations portées et inventées contre lui par la haine, s'ils n'avaient affecté eux-mêmes de répandre qu'ils craignaient de parler contre le consul en l'absence de son collègue, il leur aurait donné à l'instant audience en plein sénat. Mais, dès le retour de son collègue, il ne laisserait traiter aucune affaire que les Siciliens n'eussent été introduits devant les pères conscrits. M. Cornélius avait fait en quelque sorte une levée contre lui dans toute la Sicile afin de réunir à Rome une multitude d'accusateurs. Il avait en outre inondé la ville de lettres mensongères d'après lesquelles la guerre subsisterait encore en Sicile, toujours dans l'intention de rabaisser sa gloire. » Le consul, après avoir donné ainsi une preuve éclatante de modération, congédia le sénat; et l'on put prévoir qu'il y aurait en quelque sorte suspension de toutes les affaires jusqu'au retour du second consul. Ce repos général ne fit, comme d'ordinaire, que donner au peuple le loisir de se plaindre: « la guerre était éternelle; le territoire de Rome avait été ravagé par le passage dévastateur d'Annibal: l'Italie était épuisée par les levées de soldats; presque chaque année une armée était massacrée; pour consuls on avait choisi

deux esprits belliqueux, d'une humeur impétueuse et bouillante, capables de faire naître la guerre au sein d'une paix complète. Avec eux, en temps de guerre, la ville n'allait pas pouvoir respirer. »

XXVII. Diversion fut faite à ces plaintes par un incendie qui éclata sur plusieurs points autour du forum, la nuit d'avant les fêtes de Minerve. Le feu détruisit en même temps sept boutiques, à la place desquelles on en a reconstruit cinq, occupées par des orfèvres, et qu'on appelle les boutiques neuves. Il gagna ensuite des maisons particulières, remplacées maintenant par les galeries de la basilique¹; puis les prisons publiques, le marché au poisson et le vestibule du palais des rois. Le temple de Vesta fut garanti par le zèle de treize esclaves, qui furent rachetés aux frais du trésor et rendus à la liberté. Cet incendie dura une nuit et un jour. Personne ne douta qu'il ne fût le résultat d'un crime, car le feu avait éclaté en même temps sur plusieurs points différents. En conséquence le consul, sur l'autorisation du sénat, déclara dans l'assemblée du peuple que ceux qui feraient connaître les auteurs de ce sinistre seraient récompensés d'une somme d'argent, s'ils étaient libres, de la liberté, s'ils étaient esclaves. Séduit par cette promesse, un esclave, nommé Mannus, dénonça, comme auteurs de l'incendie, les Calavius de Capoue, ses maîtres, et, avec eux, cinq jeunes gens des grandes familles de Capoue, dont les pères avaient été frappés de la hache par ordre de Q. Fulvius. « Ils recommenceraient, ajoutait-il, si l'on ne se saisissait pas d'eux. » On les arrêta, et leurs esclaves en même temps. Ils commencèrent par rendre suspects la dénonciation et le dénonciateur : « Battu de verges par ses maîtres, il s'était enfui la veille, puis, par colère et légèreté d'esprit, avait trouvé dans une circonstance fortuite une occasion de les accuser. » Mais quand ils furent confrontés avec le dénonciateur, qui persista à les charger, quand on mit à la torture sur le forum ceux qui avaient été

1. Grand monument où les magistrats jugeaient à couvert; le rez-de-chaussée formait une galerie bordée de boutiques.

les instruments du crime, tous avouèrent, et l'on exécuta à la fois les maîtres et les esclaves complices. Le dénonciateur eut, pour récompense, la liberté et vingt mille livres d'airain. Comme le consul Lévinus passait devant Capoue, une multitude de Capouans vint l'entourer et le supplier de leur permettre d'aller à Rome : ils voulaient conjurer le sénat, si toutefois il n'était pas inflexible, de ne point consommer leur perte, et de ne pas laisser Q. Flaccus effacer jusqu'au nom de Capoue. Flaccus répondit « qu'il n'avait point d'inimitié personnelle contre les Capouans ; mais qu'il les haïssait comme peuple et comme ennemis, et qu'il les haïrait tant qu'il les saurait dans les mêmes dispositions à l'égard de Rome. En effet, aucun pays sur la terre, aucun peuple n'était plus acharné contre le nom romain. Pourquoi les tenait-il enfermés dans leurs murailles ? parce que, s'ils trouvaient quelque ouverture, ils allaient courir par la campagne comme des bêtes fauves, déchirant, massacrant tout ce qu'ils rencontreraient. Les uns avaient passé comme transfuges à Annibal ; les autres étaient allés à Rome pour l'incendier. Le consul allait trouver dans le forum à demi brûlé les traces de leurs complots criminels. Ils avaient attaqué le temple de Vesta, ses feux éternels, et, jusque dans le sanctuaire, le palladium, gage donné par les destins de la durée de l'empire. A ses yeux, ce serait une grande imprudence que de permettre aux Campaniens l'entrée de Rome. » Lévinus leur permit pourtant de l'y suivre ; mais d'abord, ils s'engageraient par serment devant Flaccus à revenir cinq jours après avoir reçu la réponse du sénat. C'est avec ce cortège, encore grossi par les Siciliens et les Éoliens venus à sa rencontre, que Lévinus entra à Rome, amenant comme accusateurs de deux généraux rendus fameux par la prise de deux villes illustres, ceux-là même qu'ils avaient vaincus. Cependant les consuls mirent avant tout en délibération les questions d'intérêt public et la répartition des provinces.

XXVIII. Alors Lévinus exposa la situation actuelle de la Macédoine et de la Grèce, de l'Étolie, de l'Acarnanie et

de la Locride, et ce qu'il avait fait dans ces pays sur terre et sur mer. « Philippe allait porter la guerre en Étolie quand il l'avait repoussé et refoulé au cœur de son royaume. On pouvait donc rappeler la légion envoyée contre ce roi ; la flotte suffirait bien pour lui fermer l'Italie. » C'est ainsi qu'il rendit compte de sa conduite et de l'état de la province dont il avait été chargé. On délibéra ensuite sur le partage des provinces entre les deux consuls. Le sénat décida que l'un d'eux resterait en Italie et y soutiendrait la guerre contre Annibal ; que l'autre prendrait la flotte alors commandée par T. Otacilius et se rendrait en Sicile avec le préteur L. Cincius. On leur assigna les deux armées qui étaient en Étrurie et en Gaule. Elles formaient quatre légions. Les deux légions urbaines de l'année précédente furent dirigées sur l'Étrurie ; les deux légions qu'avait eues le consul Sulpicius, sur la Gaule. Ces dernières et la province de Gaule devaient être commandées par un lieutenant, dont le choix était laissé au consul qui aurait l'Italie pour département. C. Calpurnius fut envoyé en Étrurie : sa préture venait de finir ; mais on le prorogea pour une année. Q. Fulvius fut chargé de la Campanie avec la même prorogation de pouvoir. On décida une réduction sur le nombre des soldats de l'armée romaine, tant alliés que citoyens : les deux légions furent fondues en une seule, de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers : on licencia ceux qui avaient fait beaucoup de campagnes. Des forces alliées, on ne conserva que sept mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux ; pour le licenciement, on se fonda également sur l'ancienneté des services. Pour Cn. Fulvius, consul de l'année précédente, aucun changement : il gardait la province d'Apulie et la même armée. On ne fit que proroger pour une année ses pouvoirs. Son collègue, P. Sulpicius, reçut l'ordre de licencier toutes ses troupes, à l'exception des alliés qui servaient sur la flotte. De même, le nouveau consul, en arrivant en Sicile, dut licencier l'ancienne armée de M. Cornélius. Le préteur L. Cincius eut, pour contenir la Sicile, les anciens soldats de Cannes, qui formaient à peu près deux lé-

gions. Le même nombre de légions fut donné à P. Manlius Vulso, préteur de Sardaigne ; c'étaient celles qu'avait eues, l'année précédente, dans la même province, L. Cornélius. Les consuls furent invités à lever dans Rome les légions urbaines, mais avec défense d'y enrôler les anciens soldats de M. Claudius, de M. Valérius et de Q. Fulvius ; car on ne voulait point, pour cette année-là, plus de vingt et une légions romaines sur pied.

XXIX. Ces sénatus-consultes rendus, les consuls tirèrent au sort les provinces. La Sicile et le commandement de la flotte échurent à Marcellus ; l'Italie et la guerre contre Annibal à Lévinus. Cette décision du sort fut comme un arrêt de mort et une seconde prise de Syracuse pour les Siciliens, qui attendaient, les yeux fixés sur les consuls, que le sort eût prononcé. Leurs plaintes et leurs cris lamentables attirèrent d'abord tous les regards, puis donnèrent lieu à plus d'un commentaire. Vêtus d'habits de deuil, ils se pressaient autour des sénateurs, protestant « que chacun d'eux abandonnerait et sa patrie, et la Sicile entière, si Marcellus y revenait avec un commandement. N'ayant rien à venger une première fois, il s'était montré implacable : que ferait-il donc maintenant, irrité d'avoir vu les Siciliens venir à Rome pour se plaindre de lui ? Mieux valait pour leur île être engloutie sous les feux de l'Etna, ou submergée par la mer, que d'être livrée aux coups d'un maître irrité. » Ces plaintes des Siciliens, colportées d'abord dans les maisons des grands, puis répétées de tous côtés, soit par compassion pour les Siciliens, soit par malveillance pour Marcellus, finirent par parvenir jusqu'au sénat. On proposa donc aux consuls de consulter les sénateurs sur l'échange de leurs provinces. Marcellus répondit « que, si les Siciliens avaient déjà été entendus dans le sénat, il serait peut-être d'un autre avis ; mais, pour que personne ne puisse prétendre que la crainte les empêche de se plaindre d'un magistrat qui va bientôt être maître de leur sort, il est prêt, quant à lui, si son collègue y consent, à changer de province. Ce qu'il demande au sénat, c'est de ne pas se pronon-

cer d'avance. Car s'il eût été injuste de laisser le choix à son collègue sans consulter le sort, quelle injustice plus criante et même quel outrage, que de lui enlever ce que le sort lui a donné pour le confier à ce collègue ! » Effectivement, le sénat se sépara après avoir exprimé un vœu plutôt qu'une volonté. Les consuls firent alors l'échange entre eux. Le destin entraînait Marcellus vers Annibal : ayant eu le premier la gloire de le vaincre, il fallait qu'il fût, à l'apogée des succès militaires de Rome, le dernier général romain dont la mort illustrât le Carthaginois.

XXX. L'échange des provinces faites, les Siciliens, introduits dans le sénat, parlèrent longuement de l'inviolable fidélité d'Hiéron à l'égard du peuple romain, afin d'en faire un mérite à la nation entière. « S'ils avaient détesté, dirent-ils, Hiéronyme, puis Hippocrate, puis Épicyle, la cause principale avait été leur défection vers Annibal. C'était pour cela qu'Hiéronyme avait été égorgé par la jeune noblesse, instrument, en quelque sorte, de la volonté publique; pour cela que, contre Épicyle et Hippocrate, un complot avait été formé par soixante-dix jeunes gens des premières familles. Victimes de la lenteur de Marcellus, qui n'avait pas fait approcher au temps convenu son armée de Syracuse, ces jeunes gens, dénoncés aux tyrans, avaient tous été mis à mort. Mais cette tyrannie même d'Épicyle et d'Hippocrate, Marcellus l'avait provoquée par ses violences, en saccageant sans pitié Léontium. En aucun temps, depuis lors, les premiers citoyens de Syracuse n'avaient cessé de passer au camp de Marcellus, et de lui promettre de lui livrer la ville, dès qu'il le voudrait. Mais d'abord il avait préféré la prendre de vive force; puis, quand il avait vu échouer toutes ses tentatives sur terre et sur mer, il avait mieux aimé se faire livrer Syracuse par Sosis, un forgeron, par Méricus, un Espagnol, que par les premiers de Syracuse, qui, d'eux-mêmes, et tant de fois, le lui avaient vraiment offert. Et pourquoi ? Pour avoir un prétexte plus plausible d'égorgé et de dépoiller les plus anciens alliés du peuple romain. Mais quand même la défection vers Annibal

devrait être imputée non à Hiéronyme, mais au peuple et au sénat syracusain, quand même les portes de la ville auraient été fermées à Marcellus par tous les Syracusains, et non par les oppresseurs des Syracusains, Hippocrate et Épicyle, quand Syracuse aurait montré contre le peuple romain tout l'acharnement de Carthage, Marcellus pouvait-il, à moins de la détruire, la traiter plus cruellement? Non, sauf des murailles et des maisons dépouillées, des temples saccagés et pillés, dont les dieux même avec leurs ornements ont été enlevés, rien n'a été laissé aux Syracusains. A beaucoup même on a enlevé leurs terres, et il ne leur reste même plus un sol nu, dernier débris de leur fortune enlevée, qui puisse les nourrir eux et leur famille. Ils conjurent donc les pères conscrits de faire rendre aux anciens propriétaires, non pas tout, cela serait impossible, mais du moins ce qui existe encore et pourra être reconnu. » Quand ces plaintes furent terminées, Lévinus ordonna aux députés de sortir de la salle, afin que les sénateurs pussent être consultés sur leurs réclamations. « Non, ditalors Marcellus, qu'ils restent pour que je réponde en leur présence, puisque c'est notre récompense, à nous qui faisons la guerre pour vous, d'avoir pour accusateurs les peuples vaincus par nos armes. Que les deux villes prises cette année citent donc en justice, Capoue Fulvius, et Syracuse Marcellus.

XXXI. On fit rentrer les députés, et le consul reprit : « Pères conscrits, je n'ai pas oublié à ce point la majesté du peuple romain et la dignité du consulat, de m'abaisser, moi consul, à répondre aux accusations de ces Grecs, s'il s'agissait ici de me défendre. Mais ce qui est en question, ce n'est pas ce que j'ai fait; c'est de savoir quel châtiment ils ont mérité. S'ils n'ont pas été nos ennemis, peu importe que j'aie attaqué Syracuse cette année ou du vivant d'Hiéron¹. Si, au contraire, ils se sont révoltés, s'ils ont pris en main le fer et les armes contre nos ambassadeurs, s'ils nous ont fermé leur ville et leurs remparts, s'ils ont appelé contre

1. C'est-à-dire : au temps où Syracuse était l'alliée de Rome.

nous les Carthaginois à leur secours, peut-on s'étonner qu'ayant agi en ennemis ils soient traités en ennemis? J'ai repoussé les principaux Syracusains qui me voulaient livrer la ville, j'ai préféré Sosis et l'Espagnol Méricus : sans doute vous n'êtes pas les derniers de Syracuse, puisque vous reprochez à d'autres leur humble extraction; eh bien, quel est celui de vous qui m'a promis de m'ouvrir les portes et de faire entrer mes soldats armés dans la ville? Ceux qui l'ont fait, vous les détestez, vous les maudissez, et, même en parlant ici, vous ne leur épargnez pas l'outrage, tant s'en faut que vous eussiez jamais rien fait de semblable. L'obscurité même de ceux qui m'ont ouvert la ville, cette obscurité dont on tire un argument, est précisément la meilleure preuve que je n'ai repoussé le concours de personne dès qu'on a voulu servir l'intérêt de notre république. Avant même d'entreprendre le siège, députations, conférences, je n'ai négligé aucun moyen d'amener la paix. Mais quand j'ai vu qu'on attentait indignement à la personne de mes ambassadeurs, et que dans les conférences, où, devant les portes, je m'étais mis en rapport avec les principaux citoyens, on ne me donnait aucune réponse, alors, après mille fatigues sur terre et sur mer, j'ai pris enfin Syracuse par la force et par les armes. Ce qu'ils ont souffert, tombés entre nos mains, c'est devant Annibal et les Carthaginois, vaincus avec eux, qu'ils devraient se plaindre, et non devant le sénat du peuple qui les a vaincus. Pour moi, pères conscrits, si j'avais voulu nier que j'eusse dépouillé Syracuse, je n'aurais pas orné Rome de ses dépouilles. Pour ce que j'ai enlevé ou donné comme vainqueur, j'ai la conscience d'avoir obéi aux lois de la guerre et consulté les mérites de chacun. Ratifiez-vous ma conduite, c'est une question qui importe plus à la République qu'à moi-même. Moi, j'ai rempli mes engagements; mais la République est intéressée à ce que vous n'alliez pas, en cassant mes actes, intimider à l'avenir l'initiative de vos généraux. Maintenant que vous avez entendu le discours des Siciliens et le mien, pères conscrits, je vais sortir avec eux, pour que le sénat, en mon absence, délibère

plus librement. » En effet, ayant congédié les Siciliens, il se rendit au Capitole pour procéder aux enrôlements.

XXXII. L'autre consul mit en délibération les demandes des Siciliens. Les débats furent longs. Un grand nombre de sénateurs se rallièrent à l'opinion de T. Manlius Torquatus « qu'on aurait dû faire la guerre aux tyrans, ennemis à la fois de Syracuse et de Rome; leur enlever la ville et non la prendre pour soi; puis la rétablir dans ses lois et son ancienne liberté, au lieu d'accabler par la guerre une cité déjà bien éprouvée par la servitude. Placée entre les tyrans et les armes romaines comme le prix de la victoire, elle avait péri cette cité si belle, si illustre, autrefois le grenier et le trésor du peuple romain, dont la munificence et les largesses avaient si souvent contribué à la défense et à la prospérité de Rome, même pendant la guerre punique. Si le roi Hieron sortait des enfers, lui cet ami toujours fidèle du peuple romain, de quel front lui montrerait-on Syracuse et Rome? Après avoir vu sa patrie à demi détruite et dépouillée, en entrant dans Rome, dans le vestibule, presque aux portes de la ville, il verrait les dépouilles de sa patrie! » Malgré ces récriminations, dictées par la jalousie contre le consul et la pitié qu'inspiraient les Syracusains, le sénat rendit un décret modéré et favorable à Marcellus. « On ratifiait ce qu'il avait fait pendant la guerre et après la victoire; maintenant, le sénat allait se préoccuper du sort de Syracuse, et il chargeait le consul Lévinus de faire pour elle tout ce qui était compatible avec les intérêts de la République. » On envoya chercher le consul au Capitole par deux sénateurs; les Siciliens furent introduits et on lut le sénatus-consulte devant eux. Les députés furent congédiés avec des paroles bienveillantes. Ils se jetèrent alors aux pieds de Marcellus, le conjurant « de leur pardonner tout ce qu'ils avaient dit pour peindre en termes touchants et faire soulager leur infortune, et de recevoir Syracuse sous sa protection et les Siciliens comme clients. » Touché de leur démonstration, le consul leur parla et les congédia avec bonté.

XXXIII. Le sénat donna ensuite audience aux députés de Capoue : leur discours fut plus touchant encore ; mais leur cause était plus difficile. En effet, ils ne pouvaient nier qu'ils n'eussent mérité leur châtement, et ils ne pouvaient, eux, rejeter leurs fautes sur des tyrans. Cependant ils croyaient que c'était une suffisante expiation que tant de sénateurs morts volontairement par le poison ou tués par la hache. Il ne restait plus que quelques rares membres de la noblesse à qui leur conscience n'avait pas fait un devoir de se tuer, ou que la colère du vainqueur n'avait point condamnés à mourir. Ils demandaient pour eux et pour les leurs la liberté avec une partie de leurs biens, invoquant leur titre de citoyen romain, et les alliances ou les liens du sang qui les unissaient, pour la plupart, à leurs vainqueurs. Le sénat, après les avoir fait sortir de la salle, délibéra : on hésita quelque temps si l'on ne serait pas revenir de Capoue. Q. Fulvius (car le consul était mort depuis la prise de la ville), afin que la question fût discutée en présence du général qui avait conduit l'expédition, ainsi qu'on avait fait pour Marcellus et les Syracusains. Mais comme on vit dans l'assemblée M. Atilius, C. Fulvius, frère de Flaccus, ses lieutenants, et aussi Q. Minucius et L. Véturius Philon, lieutenants de Claudius, qui tous avaient été témoins des faits, on préféra ne pas rappeler Fulvius de Capoue et ne pas retenir longtemps les Campaniens. On demanda donc l'avis de M. Atilius Régulus, celui des quatre lieutenants dont la parole avait le plus de poids. « Je crois me rappeler, dit-il, que j'assistais au conseil des consuls lorsqu'ils cherchèrent, après la prise de Capoue, s'il y avait quelque Campanien ayant bien mérité de notre République. On ne trouva dans ce cas que deux femmes, Vesta Oppia, de la ville d'Atella, alors domiciliée à Capoue, et Faucula Cluvia, ancienne courtisane. La première avait chaque jour offert un sacrifice pour le salut et la victoire du peuple romain ; l'autre avait porté secrètement des aliments aux prisonniers dans le besoin. Tous les autres Campaniens ont été animés du même esprit à notre égard que les Carthaginois. Ceux que Q. Ful-

vins a frappés de la hache étaient, non plus coupables que les autres, mais d'un rang plus élevé. Quant aux Campaniens qui sont citoyens romains, il ne me semble pas que le sénat puisse prononcer sur eux sans avoir consulté le peuple. C'est du moins ce qu'ont fait nos ancêtres à l'égard des Satricans révoltés : le tribun du peuple M. Antistius fit adopter au peuple une loi qui autorisait le sénat à décider du sort des Satricans. Mon avis est donc qu'on s'entende avec les tribuns du peuple, afin qu'un ou plusieurs d'entre eux obtiennent du peuple un vote qui nous autorise à prononcer sur les Campaniens. » Sur l'invitation du sénat, le tribun L. Atilius s'adressa au peuple en ces termes : « Tous les habitants de Capoue, d'Atella, de Calatium et de Sabatie se sont livrés au proconsul Fulvius et à la discrétion du peuple romain ; ils ont livré, en même temps que leurs personnes, leur territoire, leur ville, leurs propriétés sacrées et profanes, leur mobilier, en un mot, tout ce qu'ils possédaient. De tout cela, Romains, répondez, que voulez-vous qu'on fasse ? » Le peuple répondit : « Que la décision du sénat prise à la pluralité des voix et sous la foi du serment ait force de loi ; telle est notre volonté. »

XXXIV. Ce plébiscite fut suivi d'un sénatus-consulte qui rendait à Oppia et à Cluvia leurs biens et leur liberté : « si elles avaient à demander au sénat quelque autre récompense, elles pouvaient venir à Rome. » Chaque famille de Capoue fut l'objet d'un décret spécial ; les rapporter tous serait chose inutile. Les uns furent condamnés à la confiscation de leurs biens, et vendus, eux, leurs enfants et leurs femmes, excepté les filles, qui, par le mariage, étaient passées dans d'autres familles avant la conquête. Les autres furent jetés dans les fers, en attendant qu'on eût décidé de leur sort. Pour les autres Campaniens, on divisa leurs biens en deux catégories : les biens à vendre et ceux à restituer. Le bétail, excepté les chevaux, les esclaves, excepté les mâles arrivés à la puberté, et enfin tout ce qui n'était pas immeuble fut restitué. On rendit la liberté à tous les Campaniens, Atellans, Calatins, Sabatins, excepté à ceux qui

étaient ou dont le père était chez l'ennemi : aucun d'eux pourtant ne pourrait devenir ni citoyen romain, ni allié du nom latin. Aucun de ceux qui étaient restés à Capoue depuis le jour où les portes avaient été fermées aux Romains ne demeurerait dans la ville ou sur le territoire au delà d'un jour fixé. Ils devaient aller habiter de l'autre côté du Tibre, et loin du fleuve. Ceux qui, pendant la guerre, n'avaient été, ni dans Capoue, ni dans une ville de Campanie révoltée contre Rome, iraient s'établir au delà du fleuve Liris, du côté de Rome. Ceux qui étaient passés aux Romains avant l'arrivée d'Annibal à Capoue, seraient transportés en deçà du Vulture : aucun d'eux ne pourrait avoir ni terre ni maison à moins de quinze milles de la mer. Il était interdit à ceux qu'on avait rejetés au delà du Tibre et à leurs descendants d'acquérir ou de posséder aucune propriété, si ce n'est sur les territoires de Véies, de Sutrium ou de Népésie; encore chacun ne pourrait-il posséder plus de cinquante arpents. Les biens de tous les sénateurs, des magistrats de Capoue, d'Atella, de Calatia devaient être vendus à Capoue. Les hommes libres, condamnés à être vendus, seraient mis en vente à Rome. Les statues d'airain, les tableaux pris à l'ennemi furent adressés au collège des pontifes qui devaient distinguer le sacré du profane. » Ces décrets entendus, les députés de Capoue quittèrent Rome, plus tristes encore qu'ils n'étaient venus; et ils accusaient moins les rigueurs de Q. Fulvius que la haine des dieux et l'acharnement de la fortune.

XXXV. Après le départ des Siciliens et des Campaniens, les enrôlements commencèrent. L'armée levée, on s'occupa de recruter des rameurs. Mais les hommes manquaient, et, dans le trésor, l'argent nécessaire pour les enrôlements et la paye. Les consuls décidèrent alors que les particuliers, chacun selon son rang et son revenu, fourniraient, comme il s'était déjà fait, un certain nombre de rameurs qu'ils devaient payer pendant trente jours. Cet édit provoqua un tel soulèvement d'indignation que, si un chef se fût présenté, une sédition éclatait. « Après avoir anéanti la Sicile et

Capoue, les consuls avaient entrepris de ruiner et de dépouiller le peuple de Rome. Épuisé par les impôts qu'il payait depuis tant d'années, le peuple n'avait plus que le sol nu de ses champs dévastés : ses maisons, l'ennemi les avait incendiées ; ses esclaves employés à la culture, l'État les lui avait enlevés en les enrôlant à vil prix comme soldats ou comme matelots. S'il était resté à quelqu'un quelque argent, quelque modeste épargne, la solde des rameurs et les contributions annuelles ne lui avaient rien laissé. Maintenant, donner ce qu'ils n'avaient pas, c'est où nulle force, nulle puissance humaine ne pouvait les contraindre. On n'avait plus qu'à vendre leurs biens, qu'à sévir contre leur corps, seule chose qui leur restât : on ne leur avait même pas laissé de quoi se racheter. » Et ces plaintes n'étaient pas secrètes : elles éclataient ouvertement sur le forum, sous les yeux des consuls même qu'entouraient en foule les mécontents. Sévérités, exhortations amicales, les consuls employèrent tout vainement pour apaiser les esprits. Ils finirent par donner au peuple trois jours pour réfléchir, et eux-mêmes employèrent ce temps à examiner la question et à chercher quelque expédient. Le quatrième jour, ils convoquèrent le sénat au sujet de la levée supplémentaire de rameurs. Après une longue discussion, d'où il ressortit que les plaintes du peuple étaient fondées, on arriva à conclure « que cette charge, juste ou non, devait être supportée par les particuliers. Autrement, le trésor étant épuisé, avec quoi remonter les équipages de la flotte ; et, sans flotte, comment garder la Sicile, éloigner Philippe de l'Italie et mettre les côtes en sûreté ? »

XXXVI. Cependant la situation était embarrassante et le conseil hésitait ; tous les esprits étaient en proie à une sorte de torpeur, quand le consul Lévinus vint dire : « Si les magistrats sont au-dessus du sénat, et les sénateurs au-dessus des citoyens, ils doivent, en retour, quand il s'agit de quelque sacrifice ou de quelque effort pénible, donner l'exemple. Voulez-vous imposer un devoir à un inférieur, il faut d'abord vous y soumettre et y soumettre les vôtres : ainsi

vous obtenez plus facilement qu'on vous obéisse. Le poids des impôts est moins lourd quand on voit les grands le supporter, et au delà même de leurs forces. Si donc nous voulons que le peuple romain équipe et entretienne des flottes, et que les simples particuliers fournissent volontiers des rameurs, commençons par en donner nous-mêmes. Oui, sénateurs, argent, monnaie de cuivre, portons tout dès demain dans le trésor public, ne réservant que nos anneaux pour nous, nos femmes, nos enfants; une bulle d'or pour nos fils; une once d'or pour ceux d'entre nous qui ont une femme ou une fille. Que ceux qui se sont assis sur un siège curule gardent les harnais de leurs chevaux, la salière et la coupe nécessaires aux sacrifices. Les autres sénateurs ne conserveront qu'une livre d'argent, et chaque père de famille cinq mille as en monnaie de cuivre. Notre or, notre argent, notre monnaie de cuivre, déposons tout à l'instant entre les mains des triumvirs de la banque, et cela sans sénatus-consulte. Cette contribution volontaire, cette ardeur à venir en aide à la République, excitera l'émulation, d'abord de l'ordre des chevaliers, puis du reste du peuple. Après bien des conférences entre nous, consuls, voilà le seul parti qui nous ait semblé possible. Embrassez-le donc et que les dieux vous protègent ! La prospérité de l'État rétablit facilement la prospérité des particuliers; si l'on abandonnait l'intérêt public c'est en vain qu'on songerait au sien propre. » Cette idée fut accueillie avec tant d'enthousiasme que des actions de grâces aux consuls furent même votées. On sort du sénat, et chacun court porter au trésor public ce qu'il a d'or, d'argent, de monnaie de cuivre. Telle est l'émulation, que c'est à qui sera inscrit le premier; les triumvirs ne suffisent plus à recevoir l'argent, les greffiers à l'enregistrer. Cet empressement du sénat est un exemple aussitôt suivi par les chevaliers, que le peuple imite à son tour. Ainsi, sans édit, sans contrainte, la République ne manqua ni de rameurs, ni d'argent pour leur solde. Tout étant disposé pour la guerre, les consuls partirent pour leurs provinces.

XXXVII. Jamais, à aucun instant de la guerre, les succès ne furent plus balancés entre les Carthaginois et les Romains ; jamais, des deux côtés, on ne flotta autant entre l'espérance et la crainte. Dans les provinces, Rome avait à la fois des sujets de chagrin et de joie : revers en Espagne, succès en Sicile ; au sein de l'Italie, si elle regrettait et sentait vivement la perte de Tarente, elle se réjouissait d'avoir conservé contre tout espoir la citadelle et la garnison. D'autre part, la terreur et l'effroi causés par la vue de Rome assiégée s'étaient, peu de jours après, changés en allégresse, à la nouvelle de la prise de Capoue. Pour les affaires d'outre-mer, mêmes alternatives. Si Philippes s'était mal à propos déclaré ennemi, on avait formé de nouvelles alliances avec les Éoliens, et avec Attale, roi d'Asie, et il semblait que la fortune nous promit d'abord l'empire de l'Orient. De même, pour les Carthaginois, la perte de Capoue était compensée par la prise de Tarente. S'ils regardaient comme une gloire d'être parvenus sans obstacle jusque sous les murs de Rome, c'était pour eux un chagrin d'avoir échoué dans cette entreprise, et une humiliation d'avoir été à tel point méprisés, qu'au moment même où ils campaient au pied des murailles une armée romaine fût sortie par une autre porte, se dirigeant vers l'Espagne. Et dans cette Espagne même, plus ils avaient espéré, après avoir massacré deux grands généraux et leurs armées, en chasser enfin les Romains, plus ils s'indignaient qu'un général improvisé, L. Marcius, leur eût enlevé l'honneur et le fruit de leur victoire. Ainsi, par une sorte d'équilibre de la fortune, tout, entre les deux peuples, était encore en suspens : espérances et craintes étaient aussi entières qu'aux premiers jours de la guerre.

XXXVIII. Le grand souci d'Annibal était de voir que Capoue, opiniâtrément assiégée par les Romains et mollement défendue par lui, lui avait aliéné un grand nombre des peuples de l'Italie. Les contenir tous par des garnisons, il ne le pouvait ; c'eût été morceler à l'infini son armée, ce qui alors lui eût été fatal : d'autre part, retirer ses troupes,

c'était abandonner la fidélité de ses alliés aux inspirations de l'espoir ou de la peur. Son penchant pour les rapines et la cruauté le porta à ravager les places qu'il ne pouvait défendre, afin de ne laisser à l'ennemi que des ruines; barbarie qui lui devint aussi funeste par le résultat qu'elle était odieuse en principe. Il s'aliénait ainsi, non-seulement les victimes, mais tous les autres peuples; car, s'ils n'étaient pas atteints, ils voyaient là un avertissement pour l'avenir. De son côté, le consul romain ne manquait aucune occasion de faire des tentatives près des villes qu'il avait quelque chance de ramener. Les deux principaux citoyens de Salapie étaient Dasius et Blattius. Dasius était dévoué à Annibal; Blattius, autant qu'il le pouvait sans s'exposer, agissait en faveur des Romains; il avait même fait annoncer secrètement à Marcellus qu'il pourrait lui livrer la ville. Cependant, sans l'aide de Dasius, il ne pouvait arriver à rien. Après de longues hésitations, et plutôt en désespoir de cause que dans l'espérance de réussir, il entre en rapports avec Dasius. Mais celui-ci, dont les vues étaient tout autres, et qui détestait dans Blattius un rival de puissance, avertit Annibal. Annibal les appelle tous deux devant lui. Tandis qu'à son tribunal il expédie une autre affaire avant d'en venir à Blattius, tandis que l'accusé et l'accusateur sont seuls et à l'écart de la foule, Blattius engage alors même Dasius à trahir. Celui-ci alors de s'écrier, comme prenant le coupable sur le fait, que, même sous les yeux d'Annibal, il lui parle de trahison. Annibal et les assistants trouvèrent qu'un tel excès d'audace était chose invraisemblable. « L'accusation était évidemment inspirée par la jalousie et la haine; ce genre de grief était d'ailleurs d'autant plus commode à inventer que de telles propositions se font ordinairement sans témoins. On les renvoya ainsi l'un et l'autre. Blattius ne renonça pas pour cela à son audacieuse tentative. A force de fatiguer les oreilles de Dasius, de lui montrer combien cette résolution serait favorable à eux-mêmes et à la patrie, il l'amena à livrer à Marcellus la garnison carthaginoise, composée de cinq cents Numides, et Salapie. Mais cela ne

se put faire sans beaucoup de sang versé, car ces Numides étaient l'élite de toute la cavalerie carthaginoise. Aussi, quoique surpris à l'improviste, et ne pouvant, au milieu de la ville, faire usage de leurs chevaux, ils saisirent leurs armes au milieu de la confusion générale et tentèrent de s'ouvrir un passage. Ne pouvant y réussir, ils moururent presque tous les armes à la main. A peine en tomba-t-il cinquante vivants au pouvoir des Romains. La perte de cette cavalerie fit plus de mal à Annibal que la perte de Salapie : dès lors, il n'eut plus avec sa cavalerie la supériorité marquée d'autrefois.

XXXIX. A la même époque, la famine devenait intolérable dans la citadelle de Tarente, et la garnison romaine qui la défendait avec son chef M. Livius n'avait pour toutes ressources que les vivres envoyés de Sicile. Pour que ces convois pussent longer sûrement la côte d'Italie, une flotte de vingt bâtiments environ stationnait à Rhégium. Le commandant chargé de ce service était D. Quinctius, d'une humble naissance, mais rendu illustre par un grand nombre d'exploits militaires. Il avait d'abord eu cinq bâtiments, dont deux très-grandes trirèmes que lui confiait Marcellus ; bientôt après, son zèle et son courage en mainte circonstance lui firent donner trois quinquérèmes de plus. Enfin, il exigea lui-même des habitants de Rhégium, de Vélia et de Pæstum les bâtiments qu'ils devaient aux termes du traité, et arriva ainsi, comme on l'a vu, à un effectif de vingt navires. Cette flotte, partie de Rhégium, rencontra Démocrate à la tête d'une flotte de vaisseaux tarentins, à quinze milles environ de Tarente, et près du port Sacré. Le Romain venait à pleines voiles, ne se doutant pas qu'il allait combattre ; cependant, à la hauteur de Crotone et de Sybaris il avait complété le nombre de ses rameurs, et ainsi avait une armée et des équipages en proportion avec l'importance de ses bâtiments. Précisément à l'instant où il apercevait les ennemis, le vent vint à tomber, et Quinctius eut encore le temps de disposer ses agrès et de préparer les équipages et les troupes au combat qui allait se livrer. Rarement deux flottes

égales vinrent se heurter avec tant de fureur, car l'intérêt de la lutte était bien plus considérable que les forces engagées. Les Tarentins, qui avaient reconquis, après cent années, leur ville, voulaient délivrer aussi la citadelle; et, en outre, ils avaient l'espoir de couper les vivres à l'ennemi si ce combat naval lui enlevait l'empire de la mer. Les Romains voulaient, en se maintenant dans la citadelle, prouver que Tarente ne leur avait pas été enlevée ouvertement et par force, mais par ruse et trahison. Aussi, au premier signal, les deux flottes entre-choquent leurs éperons, sans qu'aucun navire recule ou permette à l'ennemi de s'éloigner. Une main de fer harponne chaque vaisseau, et le combat s'engage d'assez près pour qu'on puisse employer, non-seulement les traits, mais l'épée, et presque lutter corps à corps. Les proues étaient donc attachées l'une à l'autre, et les poupes allaient de côté et d'autre, poussées par les rames des ennemis. Les navires étaient resserrés dans un espace si étroit, qu'à peine un trait tombait dans la mer sans avoir porté coup. On se heurtait de front comme sur terre, et les combattants passaient de plain-pied d'un vaisseau à l'autre. La lutte la plus remarquable fut celle de deux bâtiments qui, tous deux en tête de la ligne, s'étaient entre-choqués les premiers. Sur le navire romain était Quinctius; sur le tarentin était Nicon, surnommé Percon, acharné contre les Romains, et haï d'eux, à la fois comme ennemi public et ennemi particulier, car il faisait partie de la faction qui avait livré Tarente à Annibal. Voyant Quinctius qui combat en encourageant les siens, Nicon le perce à l'improviste d'un coup de lance qui le fait tomber avec ses armes sur la proue. Le Tarentin vainqueur se jette en toute hâte sur le vaisseau consterné par la mort de son chef: il écarte les ennemis; déjà les Tarentins sont maîtres de la proue, et les Romains, refoulés sur la poupe, ont peine à la défendre, quand tout à coup ils aperçoivent une autre galère ennemie qui vient les attaquer par derrière. Le vaisseau se trouve ainsi enveloppé et pris. La terreur gagne les autres navires, quand ils voient celui du prêteur au pouvoir de l'ennemi.

Chaque vaisseau s'enfuit de son côté : les uns sont coulés à fond en pleine mer ; les autres regagnent le rivage à force de rames et sont bientôt pillés par les habitants de Thurium et de Métaponte. Des vaisseaux de transport qui suivaient avec les vivres, un très-petit nombre seulement tomba au pouvoir de l'ennemi ; le reste, après avoir longtemps luvoyé, car les vents étaient incertains, gagna enfin le large. A Tarente même, le résultat de la lutte avait été bien différent. Quatre mille hommes, sortis de la ville pour s'approvisionner de blé, erraient en désordre dans la campagne : Lévius, qui commandait la citadelle et la garnison, attentif à saisir toutes les occasions, envoya contre eux un officier énergique, C. Persius, à la tête de deux mille soldats. Celui-ci fond sur les Tarentins répandus en désordre et errant par la campagne, et les massacre sur tous les points. Le peu qui échappe s'enfuit en désordre et est refoulé dans la ville dont les portes n'étaient qu'entr'ouvertes de peur que la place ne fût emportée du même choc. Ainsi, entre Rome et Tarente, égalité complète : les Romains avaient eu l'avantage sur terre, les Tarentins sur mer. L'espérance de se procurer des vivres, dont on s'était flatté des deux parts, s'évanouit pour tous.

XL. Pendant ce temps, le consul Lévinus arriva en Sicile où ses anciens et ses nouveaux alliés l'attendaient impatiemment, car l'année était déjà fort avancée. Il crut devoir avant tout rétablir dans Syracuse l'ordre qu'une paix récente n'avait pu encore consolider. Ensuite, il fit marcher ses légions contre Agrigente, dernier foyer de la guerre, où les Carthaginois avaient une forte garnison. La fortune favorisa son entreprise. Hannon était général des Carthaginois ; mais ceux-ci mettaient toute leur confiance dans Mutine et ses Numides. Parcourant toute la Sicile, Mutine pillait les alliés des Romains, et on ne pouvait l'empêcher de rentrer dans Agrigente et d'en ressortir à sa fantaisie. Sa gloire commençait à éclipser celle du général ; elle finit par rendre Hannon jaloux. Il en était venu à s'irriter des succès obtenus par Mutine. Aussi, à la fin, lui enleva-t-il le com-

mandement pour le donner à son fils, persuadé qu'en lui ôtant l'autorité, il lui ôtait son influence sur les Numides. Ce fut tout le contraire. La faveur de l'un s'accrut de toute celle que perdait l'autre par l'odieux de cette mesure. Mutine lui-même ne se résigna point à un si injuste outrage; et, aussitôt, il envoya en secret des messagers à Lévinus pour traiter de la reddition d'Agrigente. Dès qu'on se fut entendu avec eux sur les conditions et sur le plan, les Numides s'emparèrent de la porte qui donnait sur la mer, après avoir chassé ou tué les gardiens, et introduisirent dans la ville les Romains venus à cette intention. Déjà cette troupe était au milieu de la ville et marchait vers le forum en grand tumulte, quand Hannon, s'imaginant que c'est une de ces révoltes et de ces émeutes fréquentes avec les Numides, s'avance pour calmer la sédition. Mais à peine a-t-il vu de loin une multitude plus nombreuse que celle des Numides, et entendu le cri des Romains, bien connu de lui, qu'avant même d'arriver à portée du trait, il prend la fuite. S'échappant par la porte opposée, et se faisant suivre par Épycide, il gagne la mer avec une petite escorte. Ils trouvent fort à propos une barque, et passent en Afrique, abandonnant aux Romains une ville dont la possession avait été disputée pendant tant d'années. Le reste des Carthaginois et des Siciliens n'essayèrent même pas de résister; se précipitant en aveugles vers les portes, ils les trouvèrent fermées et furent massacrés près des murs. Devenu maître de la ville, Lévinus fit battre de verges et frapper de la hache les premiers citoyens d'Agrigente; le reste fut vendu avec le butin, et tout l'argent envoyé à Rome. La nouvelle du désastre d'Agrigente se répandit dans la Sicile, et aussitôt tous les esprits penchèrent vers les Romains. Quelque temps après, vingt villes leur étaient livrées, et ils en avaient pris six d'assaut; quarante environ se soumirent volontairement. Les principaux citoyens de toutes ces villes furent récompensés ou punis par le consul selon leurs mérites. Les Siciliens avaient donc enfin déposé les armes. Lévinus les força de s'occuper de la culture des terres, afin que leur ile,

en même temps qu'elle nourrirait ses habitants, fût un grenier pour l'Italie, lors des disettes, comme elle l'avait déjà été. Il emmena avec lui d'Agathyme en Italie quatre mille hommes, ramas confus d'exilés perdus de dettes et de crimes, la plupart meurtriers : tous avaient vécu de brigandages et de rapines, soit dans leur patrie sous l'empire des lois, soit à Agathyme où les avait réunis un même destin pour des causes différentes. Lévinus ne crut pas prudent de laisser en Sicile de tels éléments de désordre à l'heure où la paix renaissait à peine : ces hommes accoutumés aux brigandages pouvaient, au contraire, être utiles aux habitants de Rhégium en ravageant le Bruttium. Ainsi la guerre de Sicile fut terminée complètement cette année.

XLI. En Espagne, au commencement du printemps, P. Scipion met sa flotte en mer, donne rendez-vous devant Tarragone aux alliés auxiliaires, et, de là, fait avancer ses bâtiments de guerre et de transport jusqu'à l'embouchure de l'Èbre. C'était là qu'avaient ordre de se rendre les légions au sortir des quartiers d'hiver; Scipion y vint lui-même rejoindre l'armée, amenant avec lui de Tarragone cinq mille alliés. A son arrivée, il crut devoir surtout haranguer les vieux soldats qui avaient survécu à de si grands désastres. Il les rassembla donc et leur parla ainsi : « Jamais, jusqu'ici, un nouveau général n'a pu adresser de justes et légitimes remerciements à ses soldats avant de les avoir mis à l'épreuve. Mais moi, avant d'avoir vu ma province et mon camp, la fortune m'avait déjà imposé envers vous une dette de reconnaissance. D'abord pour l'attachement pieux que vous avez montré à l'égard de mon père et de mon oncle, de leur vivant et après leur mort ; puis, pour votre vaillance, qui a conservé au peuple romain, et à moi, successeur des deux Scipions, une province que semblait nous avoir enlevée un cruel désastre. Aujourd'hui, grâce à la faveur des dieux, il ne nous suffit plus de nous maintenir en Espagne, nous voulons en chasser les Carthaginois ; il ne s'agit plus de garder les bords de l'Èbre et d'en fermer le passage aux ennemis, nous voulons franchir le fleuve et porter de

l'autre côté la guerre. Tels sont nos desseins; mais je crains qu'ils ne paraissent bien vastes et téméraires, au souvenir de nos récentes défaites et à la vue d'un général si jeune. Soldats, pour personne plus que pour moi le souvenir des revers essayés en Espagne n'est ineffaçable, car ils m'ont enlevé en trente jours et un père et un oncle, frappant ainsi coup sur coup notre famille. Cependant, si la perte de ce que j'avais de plus cher et mon isolement me brisent l'âme, la fortune publique et mon propre courage me défendent de désespérer de l'État. C'est comme une loi du destin que, dans toutes les grandes guerres, nous commençons par être vaincus pour vaincre ensuite. Sans parler des anciens exemples, de Porsenna, des Gaulois, des Samnites, je commencerai aux guerres Puniques. Que de flottes, que de généraux, que d'armées perdues dans la première! Et que dire de celle-ci? Que de défaites! ou j'y ai assisté; ou, absent, j'en ai ressenti les effets plus cruellement que personne. Trébie, Trasimène, Cannes gardent le souvenir des armées et des consuls de Rome massacrés. Ajoutez à cela la défection de l'Italie, de la Sicile presque entière, de la Sardaigne; ajoutez, pour comble de terreur et de consternation, les Carthaginois campés entre l'Anio et les murs de Rome, et Annibal apparaissant presque en vainqueur à nos portes. Quand tout s'écroulait autour de lui, seul le courage du peuple romain est demeuré entier et inébranlable. C'est ce courage qui a relevé et réparé tant de ruines. Vous les premiers, soldats, lorsqu'après le désastre de Cannes, Asdrubal se dirigeait vers les Alpes et l'Italie (et si son frère se fût joint à lui, c'en était fait du peuple romain), vous lui avez barré le passage sous la conduite et les auspices de mon père. Ce premier succès arrêta le cours de nos revers. Aujourd'hui, avec l'aide des dieux, la fortune nous sourit, nous favorise; et, chaque jour, en Italie et en Sicile, nos armes remportent des succès et notre situation devient meilleure. En Sicile, Syracuse et Agrigente sont prises, les ennemis chassés de l'île entière, et la province est rentrée sous la domination du peuple ro-

main. En Italie, Arpi est reconquise, Capoue prise; Annibal a quitté les murs de Rome, et, dans son effroi et sa fuite précipitée, il est allé se confiner à l'extrémité du Bruttium, où il ne demande plus d'autre faveur aux dieux que de pouvoir sortir et s'éloigner sain et sauf du territoire ennemi. Eh bien, soldats, au temps où les revers succédaient pour nous aux revers, où les dieux semblaient se mettre du parti d'Annibal, vous, ici même, sous la conduite de mes pères, car je veux donner le même nom aux deux Scipions, vous avez soutenu la fortune chancelante du peuple romain : que dire de vous maintenant, si, le jour où la fortune nous sourit et nous favorise en Italie, vous veniez à manquer de courage? Plût au ciel que les derniers événements de l'Espagne ne m'eussent pas coûté plus cher qu'à vous-mêmes! Aujourd'hui, en retour, les dieux immortels, protecteurs de l'empire romain, qui ont inspiré à toutes les centuries l'idée de me confier le commandement, ces mêmes dieux par leurs augures et leurs présages, et même par des apparitions nocturnes, me me prédisent que succès et bonheur. Mes propres pressentiments, et jusqu'ici ils ne m'ont jamais trompé, me disent que l'Espagne nous appartiendra bientôt, que bientôt les Carthaginois disparaîtront de ce pays, et rempliront les terres et les mers des débris de leur fuite honteuse. Ces pressentiments, les calculs certains de la raison les confirment encore. Leurs propres alliés, irrités de leurs vexations, implorèrent notre assistance par des ambassades. Trois généraux, divisés d'opinions, et se trahissant en quelque sorte l'un l'autre, ont partagé leurs troupes en trois corps et les ont emmenées sur les points les plus opposés. La fortune qui nous accablait d'abord s'appesantit sur eux maintenant. Ainsi leurs alliés les quittent comme nous avaient quittés les Celtibériens; ils ont divisé leurs armées, ce qui avait été fatal à mon père et à mon oncle. Leurs divisions personnelles ne leur permettront pas de se réunir; et, séparés, ils ne pourront nous résister. Ce que je vous demande seulement, soldats, c'est une preuve de sympathie pour le nom des Scipions, pour ce descendant de vos anciens généraux, pour

ce rejeton qui remplace les rameaux arrachés. Allons, vétérans, conduisez au-delà de l'Èbre l'armée nouvelle et votre nouveau chef! Faites-les passer sur ce territoire que vous avez souvent parcouru en y signalant votre valeur! Bientôt j'aurai fait en sorte que, reconnaissant déjà en moi le visage, l'air et l'extérieur de mon père et de mon oncle, vous y retrouviez encore l'image vivante de leur génie, de leur dévouement, de leur courage : bientôt chacun de vous croira voir revivre et reparaître le Scipion qu'il avait pour général. »

XLII. Après avoir enflammé par de telles paroles l'ardeur des soldats, Scipion laisse à M. Silanus trois mille fantassins et trois cents cavaliers pour défendre cette contrée, et passe l'Èbre avec le reste de l'armée, c'est-à-dire vingt-cinq mille fantassins et deux mille cinq cents cavaliers. On lui conseillait alors de profiter de ce que les armées carthaginoises étaient campées sur trois points très-éloignés¹ l'un de l'autre pour attaquer la plus proche; mais il y voit le danger de réunir par cette attaque les trois armées en une à laquelle il ne pourrait résister seul, et se décide à attaquer d'abord Carthage la Neuve. Cette ville, riche par elle-même, servait en outre d'arsenal aux ennemis, qui y avaient tout rassemblé, armes, argent, otages de toute l'Espagne. La situation en était avantageuse pour passer en Afrique, et le port, assez grand pour contenir la flotte la plus nombreuse, est, je crois, le seul qui se trouve sur la côte d'Espagne baigné par notre mer. Personne dans l'armée, sauf C. Lælius, ne savait où l'on se dirigeait. Celui-ci, chargé de tourner les côtes avec sa flotte, avait ordre de régler la marche des navires de manière à entrer dans le port au moment même où l'armée de terre se montrerait. En sept jours, on vint, des deux côtés, de l'Èbre à Carthagène. On campa au nord de la place. Les derrières du camp furent fortifiés par des palissades; la tête était protégée par la nature du terrain. Voici, du reste, la posi-

1. L'une était à Cadix; l'autre près de la Méditerranée; la troisième sur les bords de l'Èbre, non loin de Sagonte.

tion de Carthagène : vers le milieu de la côte d'Espagne est un golfe abrité surtout du vent d'Afrique; il forme dans les terres une découpure d'environ cinq cents pas de longueur sur une largeur un peu plus considérable. A l'entrée de ce golfe, une petite île, qui le sépare de la haute mer, abrite le port contre tous les vents, sauf celui d'Afrique. Au fond, s'avance une presqu'île, formant une éminence. C'est là qu'est bâtie la ville. La mer l'entoure au levant et au midi : au couchant, elle est fermée par un étang qui se dirige aussi quelque peu vers le nord, et dont le niveau est variable et dépend de la force plus ou moins grande de la marée. Un coteau d'environ deux cent cinquante pas joint la ville au continent. Quoiqu'il dût en coûter bien peu pour mettre en état de défense un si étroit espace, le général romain n'y éleva point de retranchements, soit pour montrer à l'ennemi une superbe confiance, soit pour se ménager une voie de retraite dans ses fréquentes attaques contre la ville.

XLIII. Après avoir fortifié son camp sur tous les autres points, il rangea ses vaisseaux dans le port, comme pour annoncer aux ennemis qu'il allait les assiéger aussi par mer. Passant lui-même l'inspection de la flotte, il recommanda aux capitaines d'être bien sur leurs gardes pendant la nuit, car c'est au début d'un siège que les assiégés tentent les plus grands efforts. De retour au camp, il voulut rendre compte aux soldats des raisons qui le portaient à entamer la campagne par un siège, afin de leur faire concevoir l'espoir du succès. Il réunit donc les troupes, et leur parla ainsi : « Si quelqu'un s'imagine que je vous ai amenés ici uniquement pour assiéger une ville, il voit quelle va être votre peine, mais nullement quel en sera le profit. Sans doute, en effet, vous allez assiéger les murs d'une seule ville; mais, en prenant cette ville, vous êtes maîtres de l'Espagne entière. Ici sont les otages de tout ce qu'il y a de rois et de peuples puissants en Espagne : qu'ils tombent entre vos mains, et aussitôt, tout ce qui appartient aujourd'hui aux Carthaginois devient votre possession. Ici est tout l'argent des ennemis, argent sans lequel ils ne peuvent faire

la guerre, eux qui ont à entretenir des armées de mercenaires. De quelle utilité ne nous sera-t-il pas pour nous gagner l'affection des barbares ? Ici sont les machines, les armes, les agrès, et tout le matériel des armées ; et nous allons accroître nos forces en dépouillant l'ennemi. Nous posséderons en outre une ville belle, opulente, et surtout une position unique, grâce à un port qui nous permettra de réunir toutes les ressources nécessaires pour combattre sur terre et sur mer. Tous ces avantages, les avoir pour nous sera un grand résultat ; en avoir privé l'ennemi, un résultat plus grand encore. Nous leur enlevons, en effet, leur citadelle, leur grenier, leur trésor, leur arsenal, le dépôt de toutes les ressources. De ce port la route est directe vers l'Afrique ; c'est le seul lieu de relâche entre les Pyrénées et Cadix ; c'est de là que l'Afrique menace toute l'Espagne. Mais je vous vois tout prêts à marcher et à combattre ; courage donc et bon espoir, et en avant contre Carthagène ! » « En avant ! » s'écrient tous les soldats ensemble, et Scipion les conduit contre la ville, qu'il assiège en même temps par terre et par mer.

XLIV. De son côté, le général des Carthaginois, Magon, voyant qu'on l'assiège et par terre et par mer, dispose ainsi ses troupes : il oppose deux mille habitants au camp des Romains, place cinq cents hommes dans la citadelle, et cinq cents sur la partie haute de la ville tournée vers l'orient. Il tient en réserve le reste de l'armée, qui a ordre de tout surveiller et de se porter partout où l'appellera le premier cri de guerre et la première alarme. Ensuite, il fait ouvrir la porte, et lance vers la route qui mène au camp ennemi les forces qu'il a placées de ce côté. Les Romains, sur l'ordre du général lui-même, reculent quelque peu, afin qu'il soit plus facile de leur envoyer du renfort au milieu de l'action. D'abord la lutte est égale ; mais bientôt, à mesure que les renforts arrivent, les Romains font lâcher pied aux ennemis, et même les serrent de si près dans leur fuite désordonnée, que, si l'on n'eût sonné la retraite, ils allaient se jeter dans la place pêle-mêle avec les fuyards. L'alarme ne fut pas

plus vive parmi les combattants que dans la ville même. L'épouvante fut telle qu'on abandonna plusieurs postes et que les murs se trouvèrent dégarnis, car chacun s'était précipité par le chemin le plus court. Scipion était monté sur le mont Mercure : il s'aperçoit que, sur beaucoup de points, les remparts sont déserts : aussitôt il fait sortir du camp toutes les troupes pour courir à l'assaut avec des échelles. Lui-même, protégé par trois boucliers que croisent devant lui des soldats vigoureux (car déjà une grêle de traits pleuvait des murailles), il s'approche de la ville, pour encourager les soldats et donner les ordres nécessaires. En même temps, ce qui est plus propre que toute autre chose à enflammer l'ardeur de ses troupes, il est témoin et spectateur du courage ou de la lâcheté de chacun. Aussi, tous se précipitent au-devant des blessures et des traits : ni la hauteur des murs, ni la résistance des ennemis qui les défendent encore, ne peuvent les empêcher de courir à l'escalade. En même temps, les vaisseaux avaient commencé l'attaque des murs du côté où ils sont baignés par la mer. Mais, sur ce point, il était plus facile d'inquiéter l'ennemi que d'arriver à un résultat. Tandis qu'on aborde, qu'on débarque les échelles et les troupes, et qu'on se hâte de prendre terre à l'endroit même où arrive le vaisseau, la précipitation et l'excès d'empressement deviennent des causes de retard.

XLV. Cependant, le chef Carthaginois avait ramené les soldats sur les murs, où était amoncelée une énorme quantité de projectiles que les assiégés faisaient pleuvoir sur les Romains. Mais la ville était moins protégée encore par les soldats, les traits et les autres moyens de défense, que par ses murailles. En effet, on trouvait bien peu d'échelles qui en atteignissent le faite ; et les plus hautes étaient aussi les plus faibles. Le soldat parvenu au dernier échelon ne pouvait escalader le mur, et, les autres continuant à monter, l'échelle se brisait sous le poids. Souvent aussi, si elle résistait, la profondeur de l'abîme donnait le vertige aux soldats, qui se laissaient tomber. De tous côtés donc, hommes et échelles étaient renversés, et le succès enhardissait l'en-

nemi ranimé. Scipion, voyant cela, fit sonner la retraite. Les assiégés en conçurent l'espoir d'avoir quelque répit après une lutte si vive et si fatigante; bien plus, ils se dirent que leur place ne pouvait être emportée ni par assaut ni par escalade. Quant à un blocus, il nécessiterait de longs travaux, et donnerait à leurs généraux le temps de venir à leur secours. A peine le premier tumulte avait-il cessé, que Scipion remplace les soldats fatigués et blessés par des troupes fraîches n'ayant point encore donné. Sur son ordre, elles saisisent les échelles et courent d'un élan plus énergique à l'assaut de la place. Apprenant que la marée baisse, et instruit par des pêcheurs de Tarragone qui avaient parcouru la rade sur des barques légères, ou même à pied lorsque les barques touchaient le fond, qu'il est aisé, à l'instant du reflux, d'arriver à gué jusqu'aux murailles, Scipion y conduit lui-même quelques bataillons. On était environ au milieu du jour : outre que l'eau suivait naturellement le mouvement de la marée, un vent violent du nord vint tout à coup la chasser encore dans la direction du reflux : ainsi les bas-fonds se trouvèrent tellement à découvert, qu'à quelques endroits on avait de l'eau seulement jusqu'à la ceinture, et ailleurs même jusqu'aux genoux à peine. Ce phénomène, qu'il avait prévu par son intelligence et ses calculs, Scipion en fit un miracle : c'étaient les dieux qui refoulaient la mer pour laisser un passage aux Romains, qui abaissaient l'eau de la rade, qui ouvraient à l'armée une route où jamais mortel n'avait posé le pied. Qu'ils suivent donc Neptune qui les guide, et qu'ils marchent à travers les eaux jusqu'aux remparts !

XLVI. Du côté de la terre, les assaillants rencontraient mille difficultés. Outre que la hauteur des murs les arrêtait, ils se trouvaient à découvert des deux côtés, et plus exposés encore en flanc qu'en tête. Les cinq cents hommes, au contraire, que conduisait Scipion, n'eurent de peine, ni à traverser la rade, ni à escalader le mur. Sur ce point, en effet, il n'était pas fortifié, car on le croyait inabordable, situé comme il était et baigné par les eaux. On n'y avait placé ni

postes, ni sentinelles, car tous ne se préoccupaient que de fortifier l'endroit qui semblait devoir être attaqué. Les Romains pénétrèrent donc sans obstacle, et courent de toute leur vitesse vers la porte autour de laquelle était concentré tout l'effort du combat. Là, les esprits, et même les yeux et les oreilles, soit des combattants, soit des spectateurs qui les animaient, étaient tellement occupés de l'action déjà engagée, que personne ne s'aperçut que la ville était prise, avant de sentir les traits qui pleuvaient par derrière et de se trouver entre deux armées ennemies. L'effroi s'empare des assiégés; les murs sont envahis, et la porte sapée à la fois au dedans et au dehors. Les débris en sont mis en pièces pour que rien ne fasse plus obstacle aux assaillants, qui se précipitent les armes à la main. Une grande partie franchit les murs et se répand par la ville pour massacrer les habitants, tandis que les bataillons entrés par la porte s'avancent en ordre, et sous la conduite de leurs chefs, jusqu'à la place publique. Scipion avait remarqué que l'ennemi s'était enfui dans deux directions : les uns avaient gagné l'éminence tournée vers l'orient et défendue par un poste de cinq cents hommes; les autres, la citadelle où s'était réfugié Magon lui-même avec presque tous les soldats chassés des remparts. Il divise donc ses troupes en deux corps : l'un marche vers l'éminence; l'autre court, sous ses ordres, vers la citadelle. Au premier choc l'éminence fut emportée. Dans la citadelle, Magon essaya d'abord de se défendre; mais, quand il vit que l'ennemi avait tout envahi et que la défaite était assurée, il se rendit avec la citadelle et la garnison. Jusqu'à ce dernier instant, on avait massacré les habitants par toute la ville, sans épargner aucun de ceux qu'on avait rencontrés en âge de porter les armes. Alors, sur l'ordre de Scipion, le carnage cessa. Les vainqueurs se mirent à piller et firent un butin immense.

XLVII. Environ dix mille hommes libres furent faits prisonniers. Scipion remit en liberté ceux qui étaient citoyens de Carthagène, et leur rendit leur ville avec tout ce qui avait échappé au pillage. Il y avait environ deux mille artisans;

il les déclara esclaves du peuple romain, mais en leur promettant la liberté dans un avenir prochain s'ils s'employaient activement aux travaux de cette campagne. Tout le reste des habitants, citoyens encore jeunes, esclaves encore vigoureux, il les fit entrer dans les équipages de sa flotte, qui se trouvait augmentée de huit vaisseaux pris à l'ennemi. Outre cette multitude, il trouva les otages de l'Espagne; il en prit autant de soin que s'ils eussent été les enfants de nos alliés. On s'empara d'un immense matériel de guerre : cent vingt catapultes de la plus grande dimension, deux cent quatre-vingt-une de grandeur moyenne; vingt-trois grandes balistes, cinquante-deux petites; un nombre prodigieux de scorpions grands et petits, d'armes offensives et défensives, et soixante-quinze drapeaux. On apporta au général une grande quantité d'or et d'argent; deux cent soixante-seize coupes d'or, pesant presque toutes une livre; dix-huit mille trois cents livres d'argent ciselé ou monnayé, et quantité de coupes du même métal. Toutes ces richesses furent remises au questeur C. Flaminius, qui les enregistra après en avoir constaté le poids. On trouva encore quarante mille boisseaux de froment et deux cent soixante-dix mille boisseaux d'orge. Dans le port, on avait abordé et pris soixante-trois vaisseaux de transport; quelques-uns avec leur chargement de blé, d'armes, de cuivre, de fer, de voiles, de cordages, et de tous les matériaux nécessaires à l'équipement d'une flotte. En présence d'un butin si riche donné aux Romains par la victoire, il semblait que Carthage fût leur moindre conquête.

XLVIII. Ce même jour, Scipion, après avoir laissé la garde de la ville à C. Lélius et aux équipages de la flotte, ramena ses légions au camp. Les soldats étaient fatigués, car, le même jour, ils avaient supporté toutes les fatigues de la guerre, ayant livré une bataille régulière, puis ayant affronté mille difficultés et mille périls pour prendre la ville, puis enfin, la ville prise, ayant eu à combattre, et avec le désavantage de la position, les ennemis réfugiés dans la citadelle. Scipion leur laissa le temps de se reposer

et de réparer leurs forces. Le lendemain, convoquant les légions et les équipages de la flotte, il commença par glorifier et remercier les dieux immortels, qui, non contents de le rendre maître en un jour de la plus riche de toutes les villes de l'Espagne, avaient encore amoncelé devant lui presque toutes les richesses de l'Espagne et de l'Afrique : ainsi, tandis que l'ennemi était dépouillé de tout, lui et les siens nageaient dans l'abondance. Il félicita ensuite les soldats de leur courage que rien n'avait arrêté, ni la sortie faite par l'ennemi, ni la hauteur des murailles, ni l'obstacle d'une rade inconnue, ni un fort situé sur une hauteur, ni une citadelle si bien défendue : ils avaient tout tranché, tout renversé. A tous donc il devait de la reconnaissance ; cependant, il fallait accorder l'honneur singulier de la couronne murale à celui qui le premier avait escaladé le mur. Celui qui croyait avoir mérité cette récompense n'avait qu'à se nommer. Deux se nommèrent : Q. Trébellius, centurion de la quatrième légion, et Sex. Digitius, des équipages de la flotte. Entre eux le débat était moins vif qu'entre les deux corps d'armée auxquels ils appartenaient. Lélius, commandant de la flotte, encourageait les prétentions de la marine ; M. Sempronius Tuditanus celles des légionnaires. Cette rivalité allait dégénérer en sédition, quand Scipion déclara qu'il allait nommer trois commissaires chargés de faire une enquête, et de décider, après avoir entendu les témoins, qui des deux soldats était monté le premier. Il choisit en effet C. Lélius et M. Sempronius, tous deux intéressés dans la question, en leur adjoignant P. Cornélius Caudinus, qui était indifférent. Ces trois devaient se réunir et faire une enquête sur les faits. La lutte entre les corps d'armée n'en devint que plus vive. En élevant au rang de juge l'avocat de chaque parti, Scipion avait écarté celui qui en contenait les violences. Aussi Lélius, quittant le conseil, va trouver Scipion à son tribunal et lui annonce « qu'on ne garde déjà plus ni modération ni mesure, et qu'on est sur le point d'en venir aux mains. D'ailleurs, quand on s'abstiendrait de toute violence, cette

enquête n'en sera pas moins d'un détestable exemple, car la récompense du courage va être disputée à l'aide du mensonge et du parjure. D'un côté sont les légionnaires, de l'autre les soldats de la flotte, prêts à jurer par tous les dieux pour attester ce qu'ils désirent plutôt que ce qu'ils savent être vrai; ils vont exposer aux suites de leur parjure, non-seulement leur propre personne, mais les enseignes militaires, les aigles et la religion du serment. » Voilà les craintes qu'il vient lui soumettre, d'accord avec P. Cornélius et M. Sempronius. Scipion remercie et félicite Lélius; puis, convoquant l'assemblée, il déclare « qu'il sait, informations prises, que Q. Trébellius et Sex. Digitius sont montés en même temps à l'assaut, et qu'à tous deux, pour prix de leur courage, il décerne la couronne murale. » Il distribue ensuite au reste de l'armée des récompenses proportionnées aux services et à la valeur de chacun. Voulant surtout honorer C. Lélius, le commandant de la flotte, il le comble d'éloges, partage avec lui la gloire du succès, et lui fait présent d'une couronne d'or et de trente bœufs.

XLIX. Il fait appeler alors les otages espagnols, dont il m'est difficile de préciser le nombre; car, selon des historiens, ils étaient trois cents, et, selon d'autres, sept cent vingt-cinq. Du reste, les témoignages varient sur bien d'autres circonstances. La garnison carthaginoise était, selon celui-ci, de dix mille hommes; selon celui-là, de sept mille; selon un troisième, de deux mille au plus. Je lis ici qu'il y eut dix mille prisonniers; là, qu'il y en eut plus de vingt-cinq mille. On prit environ soixante scorpions, grands ou petits, s'il faut en croire l'historien grec Silénus¹; et, selon Valérius d'Antium, six mille grands et treize mille petits: tant on se fait peine de mentir! Ils ne s'accordent même pas sur le nom des chefs. La plupart nomment comme commandant de la flotte Lélius; quelques-uns M. Junius Silanus. D'après Valérius d'Antium, le chef de la garnison carthaginoise se nommait Arinès; selon tous les autres,

1. Ce Silénus avait écrit l'histoire d'Annibal dont il avait été l'ami, et qu'il avait suivi dans ses expéditions.

c'était Magun. Même désaccord sur le nombre des navires pris, sur le poids de l'or et de l'argent, sur la somme produite par la vente. S'il fallait se prononcer, le juste milieu paraîtrait se rapprocher le plus de la vérité. Quoi qu'il en soit, Scipion fit appeler les otages, et les engagea d'abord tous à prendre confiance. « Ils étaient tombés au pouvoir d'un peuple qui aimait mieux enchaîner par les bienfaits que par la crainte, et s'attacher les nations étrangères par des liens d'alliance et d'amitié que les tenir courbées sous un rigoureux esclavage. » Prenant ensuite le nom des villes et le nombre des otages qui appartenaient à chacune d'elles, il envoya des courriers dans toutes ces villes pour inviter chaque famille à venir reprendre ses enfants. Les députés de quelques villes se trouvaient là; il leur remit sur-le-champ leurs otages. Les autres furent confiés et recommandés au questeur C. Flaminius. Pendant qu'on s'occupait des otages, une femme fort âgée, épouse de Mandonius et belle-sœur d'Indibilis, chef des Ilérgetes, vint se jeter tout en larmes aux pieds du général, le suppliant de recommander instamment aux gardes les soins et le respect envers les femmes. Comme Scipion lui répondait qu'on ne les laisserait manquer de rien, elle reprit : « Le bien-être n'est pas ce qui nous préoccupe; tout, en effet, nous suffit dans cette fortune. Une autre pensée m'inquiète, en voyant l'âge de ces jeunes filles; car, pour moi, ma vieillesse me met à l'abri de tout outrage. » Disant cela, elle montrait auprès d'elle les filles d'Indibilis, dans tout l'éclat de la beauté, et d'autres jeunes filles d'une aussi illustre naissance, qui toutes l'honoraient comme une mère. Alors Scipion : « Mon honneur et celui du peuple romain me seraient déjà un devoir de préserver ici de tout outrage ce qui partout serait sacré. Mais ce devoir m'est imposé plus étroitement encore par votre vertu et votre dignité, à qui le malheur n'a pas fait oublier le soin de l'honneur. » Il les confia en effet à un homme d'une sévérité de mœurs éprouvée, et il lui prescrivit d'avoir pour elles mêmes respects et mêmes égards que pour les femmes ou les mères de ses hôtes.

L. Les soldats amènent alors devant lui une jeune fille d'une beauté si rare, que, partout sur son passage, elle attirait les regards. Scipion l'interroge sur sa patrie et sa famille ; il apprend, entre autres détails, qu'elle est fiancée à un jeune chef des Celtibériens nommé Allucius : aussitôt il mande les parents avec le fiancé. Sachant que ce jeune homme brûle d'amour pour la captive, il s'adresse à lui dès son arrivée et lui parle avec plus d'intérêt encore qu'aux parents. « Je suis jeune, vous l'êtes aussi, entre nous donc nulle contrainte. Mes soldats, en m'amenant votre fiancée, devenue captive, m'ont dit que vous l'aimiez passionnément, et sa beauté me l'a fait aisément croire. Moi aussi, j'aimerais à goûter les plaisirs de mon âge, surtout les trouvant dans un amour pur et légitime, et je ne regarderais pas comme une faute la violence de ma passion pour une fiancée ; mais, puisque le soin de la République emplit seul mon cœur, du moins je veux, puisque je le puis, favoriser votre amour. Votre fiancée a été respectée dans mon camp comme elle l'eût été chez votre beau-père, chez ses propres parents. Je l'ai conservée comme un dépôt sacré, pour vous en faire un présent digne de vous et de moi. En retour, je ne vous demande qu'une chose : soyez l'ami du peuple romain. Et si vous me croyez un honnête homme, nom que les nations de ce pays ont déjà donné à mon père et à mon oncle, sachez qu'il y a dans Rome bien des citoyens qui nous valent ; et que, dans le monde entier, il n'est pas un peuple dont vous deviez plus, pour vous et les vôtres, redouter la haine et désirer l'amitié. » Le jeune homme, pénétré de confusion et de joie, saisit alors la main de Scipion et conjure tous les dieux d'acquitter sa dette de reconnaissance, puisqu'il n'aura jamais lui-même les moyens de témoigner tout ce qu'il ressent et de payer un tel service. On fait venir ensuite les parents de la jeune fille, qui leur est rendue sans rançon. Comme ils avaient apporté pour la racheter une somme considérable, ils prient Scipion d'accepter cet argent à titre de présent, lui affirmant qu'ils ne lui seront pas moins reconnaissants de l'accepter que de leur

avoir rendu leur fille pure de tout outrage. En présence de tant d'instances, Scipion répond qu'il accepte et fait déposer l'argent devant lui; puis, appelant Allucius: « Outre la dot que vous donnera votre beau-père, dit-il, acceptez de moi ce présent de nocces; » et il le force à prendre cet argent et à le garder. Heureux de tant d'honneurs et de bienfaits, le jeune homme, de retour dans son pays, y publie de tous côtés les justes louanges de Scipion: « Semblable aux dieux, dit-il, le jeune héros est venu en Espagne tout subjugué par ses armes, et surtout par sa grandeur d'âme et sa générosité. » Dans sa reconnaissance, il fait des levées parmi ses clients, et, quelques jours après, revient vers Scipion avec quatorze cents cavaliers d'élite.

LI. Scipion avait retenu Lélius, le temps de régler, d'après ses conseils, la question des captifs, des otages et du butin. Cela fait, il lui donna une quinquérème, où il fit embarquer Magon et quinze sénateurs faits prisonniers avec lui; et Lélius partit pour Rome afin d'y annoncer la victoire. Quant à Scipion, il employa les quelques jours qu'il avait décidé de passer dans Carthagène à exercer ses troupes de terre et de mer. Le premier jour, les légions parcoururent tout armées un espace de quatre mille pas; le second, elles reçurent l'ordre de nettoyer et de polir leurs armes devant leurs tentes; le troisième, elles donnèrent le spectacle d'une bataille rangée, où l'on n'employa que des fleurets et des traits dégarnis de leur fer; le quatrième jour, repos; le cinquième, nouvelles évolutions militaires. On observa ces alternatives d'exercices et de repos tant que l'on resta à Carthagène. De leur côté, les équipages et les soldats de la flotte, gagnant la haute mer quand elle était calme, éprouvaient la vitesse de leurs vaisseaux par des simulacres de combats navals. Tous ces exercices sur terre et sur mer hors de la ville, disposaient à la guerre les esprits et les corps. La ville même retentissait du bruit que faisaient, pour les préparatifs de la guerre, des ouvriers de toute sorte travaillant dans les ateliers publics. Scipion surveillait tout avec un soin égal. Tantôt il était sur la flotte;

tantôt il marchait avec les légions; tantôt il inspectait les nombreux ouvrages autour desquels s'empressait sans relâche une multitude d'ouvriers dans les ateliers, les arsenaux, les chantiers. Après avoir ainsi donné cette impulsion aux travaux, avoir relevé les brèches des murailles, et laissé des postes pour garder la ville, il se dirigea vers Tarragone. Il reçut bien des députations sur la route. Aux uns il répondit sans s'arrêter; aux autres il donna rendez-vous à Tarragone, où il avait convoqué en assemblée tous les alliés anciens ou nouveaux. Là, en effet, se réunirent tous les peuples qui habitaient en deçà de l'Èbre, et plusieurs même des provinces situées au delà. Les généraux carthaginois étouffèrent d'abord par politique le bruit de la prise de Carthagène; puis, la nouvelle étant trop répandue pour qu'on pût dissimuler, ils en diminuèrent l'importance. « Une attaque imprévue, et en quelque sorte furtive, avait réussi : c'était un jour de succès et une ville d'Espagne prise. Enorgueilli de ce mince avantage, un jeune homme présomptueux lui avait donné, par l'exagération de sa joie, les apparences d'une grande victoire. Mais, dès qu'il apprendrait que trois généraux et trois armées victorieuses marchent contre lui, le souvenir de ses désastres domestiques lui reviendrait aussitôt en mémoire. » Voilà ce qu'ils disaient en public; mais ils savaient intérieurement combien les avait affaiblis de toutes manières la perte de Carthagène.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Ε-10
ΑΠΡΙΛΙΟΥ
1944



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας